

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES
DE
L'ORDRE DE S^T-URSULE

FORMANT LA

CONTINUATION DES ANNALES DU MÊME INSTITUT

DEPUIS 1856 JUSQU'A NOS JOURS

Avec une Préface par le R. P. COLOMBIER, S. J.

O âme créée à l'image de Dieu, rachetée du sang de Jésus-Christ, épouse de la foi, dotée par le Saint-Esprit, ornée par les vertus, mise au rang des anges, aime celui t'a tant aimé; pense à celui qui ne t'oublie jamais; cherche celui qui te cherche; donne-toi tout entière à celui qui se donne tout entier à toi.

(Sol. de S. Aug.)

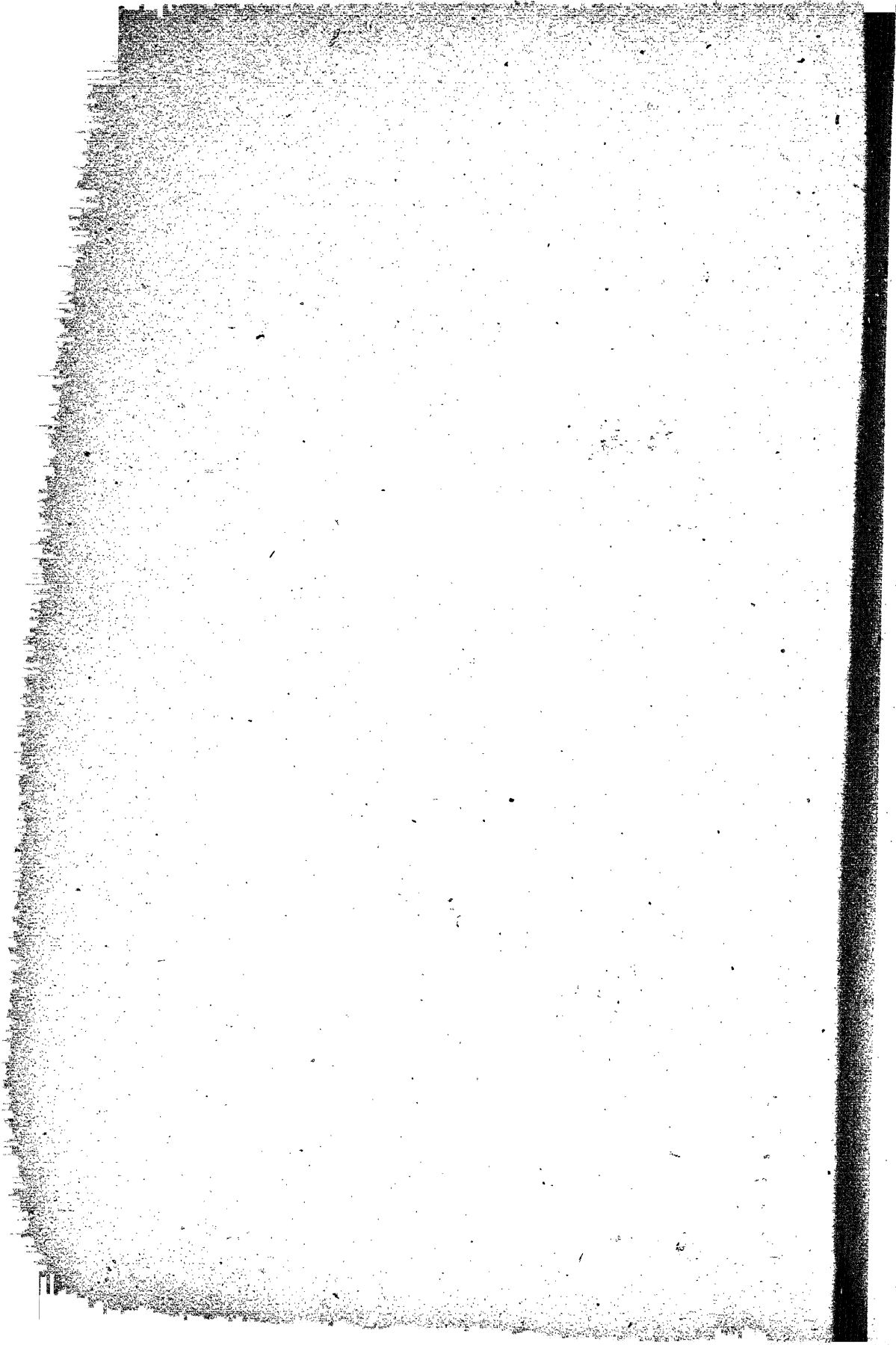
TOME TROISIÈME

CLERMONT-FERRAND

IMPRIMERIE FERDINAND THIBAUD, LIBRAIRE,

RUE SAINT-GENÈS, 10.

1879.



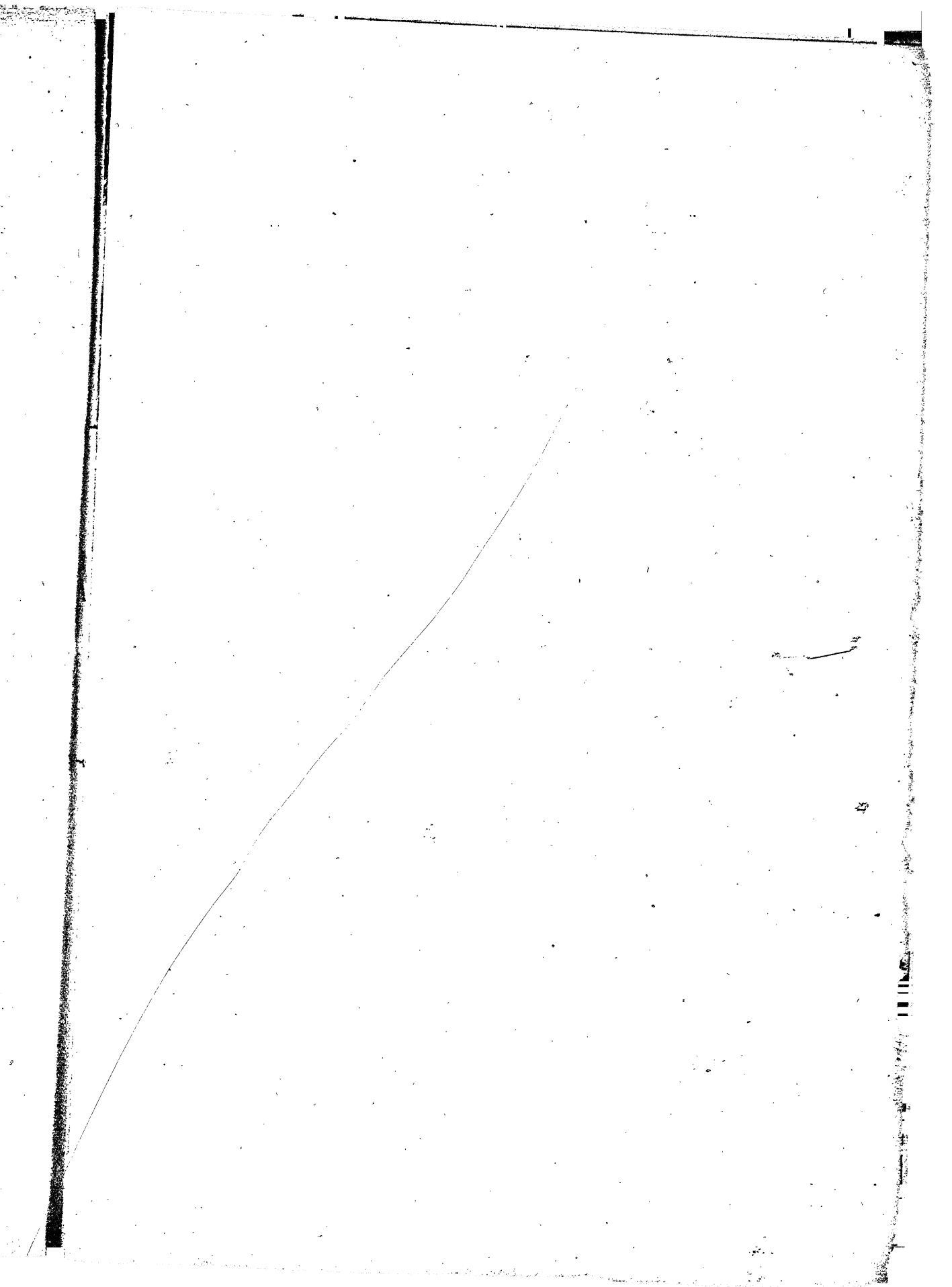
ANNALES

DE

L'ORDRE DE S^{TE}-URSULE.

SECRET

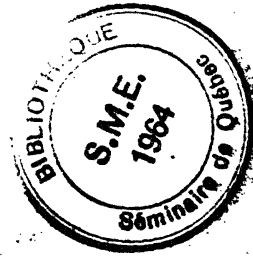
CONFIDENTIAL





MAGNE PATER AUGUSTINE PRÆCES NOSTRAS SÚSCIPĒ

253



ANNALES

DE

L'ORDRE DE S^{TE} URSULE

FORMANT LA

CONTINUATION DES ANNALES DU MÊME INSTITUT.

DEPUIS 1856 JUSQU'A NOS JOURS

Avec une Préface par le R. P. COLOMBIER, S. J.

O âme créée à l'image de Dieu, rachetée du sang de Jésus-Christ, épouse de la foi, dotée par le Saint-Esprit, ornée par les vertus, mise au rang des anges, aime celui t'a tant aimée; pense à celui qui ne t'oublie jamais; cherche celui qui te cherche; donne-toi tout entière à celui qui se donne tout entier à toi.

(Sol. de S. Aug.)



TOME TROISIÈME

Hayes

CLERMONT-FERRAND

IMPRIMERIE FERDINAND THIBAUD, LIBRAIRE.

RUE SAINT-GENÈS, 10.

1879.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUÉBEC

SECRET

MINISTRY OF DEFENSE

DEPARTMENT OF THE ARMY

OFFICE OF THE SECRETARY

WASHINGTON, D. C.

MEMORANDUM FOR THE SECRETARY

DATE: 1954

TOP SECRET

PRÉFACE.



LES Ursulines ont été pendant plus de deux cents ans presque les seules institutrices des jeunes filles Françaises. Leur histoire mérite donc d'attirer l'attention, non-seulement des âmes pieuses, qui aiment à s'édifier au spectacle de la vertu simple et modeste, mais encore des hommes qui cherchent à se rendre compte des événements passés, et à connaître avec les faits, les âmes qui les ont produits; car il n'y a pas lieu de douter que le grand siècle n'ait subi l'influence de ces générations de femmes mieux instruites et mieux élevées que leurs mères.

En 1673, M. D. P. V., c'est-à-dire la Mère de Pome-reu, Ursuline, avait publié en deux volumes, petit in-4°, les *Chroniques de l'Ordre des Ursulines, recueillies pour l'usage des Religieuses du même Ordre*. « La rédaction, dit avec raison Mgr Postel, ré-
« cent historien de l'Ordre, en est pleine de simplicité,
« de piété et de charme. » Par malheur ce bel ouvrage est peu commun, et le second volume est classé parmi les raretés bibliographiques.

Un peu avant la Révolution parut un livre qui, plus sérieusement fait, aurait pu remplacer le précédent ou du moins lui servir de complément. L'auteur n'a pas non plus inscrit son nom en tête de son *Histoire de l'Ordre de Sainte-Ursule*. Le Dictionnaire des anonymes nous apprend qu'il s'appelait Bacelet, ce qui n'ajoute pas beaucoup à nos connaissances sur sa personne. Pour son œuvre, elle est loin d'avoir le mérite de la précédente. Conçue dans le goût du temps, elle ne répond pas du tout à l'idéal que nous nous formons aujourd'hui d'un livre historique. Faute de mieux cependant, les Ursulines de Clermont ont dû le prendre pour point de départ, quand elles ont rassemblé les souvenirs de presque tous leurs Monastères de France, en 1856. Les deux volumes qu'elles publièrent à cette époque, racontent les derniers jours de leurs anciennes Communautés, les souffrances endurées par les religieuses durant la Révolution, et les glorieuses fatigues de celles qui ont rétabli leurs Maisons, proscrites par l'impiété et le despotisme. Ils nous disent l'héroïsme, la patience, le dévouement de tant de nobles et saintes femmes, dont les unes ont affronté le martyre, les autres supporté de longues et dures privations et subi les tracasseries d'un pouvoir qui, lui aussi, voyait *dans le cléricatisme l'ennemi le plus redoutable*.

Aujourd'hui, après vingt-trois ans, les Ursulines de Clermont ont encore pris l'initiative d'une nouvelle continuation de leurs Chroniques. En trois nouveaux volumes, elles ont rassemblé les récits fournis par leurs

sœurs de la France et de l'étranger. Ils sont destinés à conserver la mémoire des événements qui ont marqué l'existence de leurs Monastères dans cette période relativement calme, au moins pour le plus grand nombre d'entre eux. On nous permettra de regretter qu'un certain nombre de Maisons, en ne répondant pas à l'appel, ait rendu incomplète l'œuvre entreprise pour l'honneur de leur Ordre et l'édification du public (1).

Celui qui chercherait dans *les Annales de l'Ordre de Sainte-Ursule de 1856 jusqu'à nos jours* des faits émouvants, des aventures dramatiques, ne trouverait pas toujours la satisfaction de sa curiosité. On y rencontre cependant plus d'un récit palpitant d'intérêt, soit dans les vies des vénérables religieuses qui ont vécu durant la Terreur, soit dans l'histoire des Monastères d'Italie et d'Allemagne qui ont subi la persécution, et se sont même vus condamnés à l'exil.

Mais ce qui domine, c'est le tableau uni et paisible d'une existence patiente, pieuse, dévouée et féconde pour le bien. Les péripéties sont à peu près toujours les mêmes; chaque Monastère se fonde dans la pauvreté, la souffrance, les fatigues, et souvent la contradiction. Puis, par des prodiges d'abnégation et de sagesse, chaque établissement finit par conquérir la faculté de vivre modestement, et de se livrer au but principal de leur Institut: l'éducation et le salut de la jeunesse.

(1) Il est évident que la proscription qui a frappé les couvents d'Allemagne, n'a pu permettre de relations détaillées pour un certain nombre.

De ces simples pages, il ressort un premier et grave enseignement qui pourrait profiter à nos gouvernements, s'ils avaient la liberté ou le vouloir d'entendre une leçon. Au point de vue économique, il est insensé de vouloir substituer toujours et partout l'action de l'Etat à l'initiative des particuliers. Voilà en France plus de cent établissements qui n'ont jamais été inscrits sur le budget de l'Etat, dont la plupart ne l'ont pas été, et que l'on ne se soucie pas sur celui des villes. Que l'on songe quelles sommes il aurait fallu pour créer administrativement tant de maisons d'éducation; quelles sommes il faudrait pour les faire subsister administrativement chaque année, s'ils tombaient à la charge du public. Puis, quelle injustice d'enlever aux corporations religieuses le fruit de leurs travaux, de leurs épargnes et de leur industrie. Je ne parle pas de l'injustice morale et religieuse : ces considérations sont trop relevées pour ceux auxquels je m'adresse⁽¹⁾. Mais je parle de l'injustice vulgaire, matérielle, palpable. Combien de nobles femmes ont-elles sacrifié les joies de la famille, les douceurs d'une vie que la Providence leur avait ménagée agréable et facile, pour se dévouer à la création d'une œuvre qu'elles espéraient léguer à d'autres âmes généreuses qui viendraient après elles ? Assurément, sans cet espoir la plupart n'auraient pas supporté les fatigues et les privations, accepté les angoisses et les soucis au prix desquels elles sont parvenues à fonder

(1) Loi Ferry 1879.

des institutions solides et durables. On respecte, ou du moins on est sensé respecter les travaux d'une famille naturelle. De quel droit attaquerait-on ceux d'une famille religieuse? Mais, me dira-t-on, ces considérations ne s'appliquent qu'aux corporations non reconnues par l'Etat. Que l'on aille porter cette réponse à ceux qui ne savent pas comment on traite tous les jours les corporations les plus méritantes, les plus francaises, les plus reconnues.

Pour moi, j'aime mieux insister sur un autre caractère des pages qui vont suivre. En les lisant, on y respire surtout un profond sentiment de bonheur et un sentiment non moins profond de reconnaissance pour tous les bienfaits reçus. Vous, héros de l'humanité, qui dans vos déclamations parlées ou écrites, ne souhaitez que le bonheur de vos semblables, laissez donc subsister ces asiles du bonheur non moins que de la vertu, je devrais dire ces asiles du bonheur parce qu'ils le sont de la vertu.

Pour les Communautés elles-mêmes, ces simples récits offrent une grande leçon. La Providence nous y fait voir combien l'habileté humaine a peu de puissance pour créer des œuvres religieuses. La patience, le dévouement, la force créée par l'humilité et la confiance en Dieu, voilà les fondements vrais des établissements chrétiens. Tout le reste peut amener un succès apparent, produire un certain éclat, mais enfin n'aboutit qu'à des ruines.

Avant de terminer cette courte Préface, je crois de

voir ajouter un dernier mot destiné à ceux qui ne connaîtraient l'Ordre des Ursulines que par ces présents volumes. Cet Ordre, né en Italie au XVI^e siècle, transporté en Provence quelques années avant l'an 1600, prit sa forme définitive en France presque simultanément dans quatre grandes villes différentes, Paris, Toulouse, Bordeaux et Lyon. De là, dans l'Ordre, quatre branches principales, unies entre elles par les liens de la charité, et par le même but, mais distinguées les unes des autres par des différences, en général fort secondaires. Si l'on assigne à la naissance de chaque branche la date que porte la bulle d'érection, on dira que la Congrégation de Paris a été fondée en 1612, celle de Toulouse en 1613, celle de Bordeaux en 1618, celle de Lyon enfin, en 1619. Ces quatre familles se sont relevées après la Révolution, et comptent aujourd'hui plus de cent Maisons réparties dans quarante-cinq départements.

Puisse l'Ordre de Sainte-Ursule qui, pendant si longtemps, a tenu le premier rang parmi les institutrices des jeunes filles en France, continuer à prospérer et à prendre une large part au bien qui se fait dans notre pays! Les grilles font peur à ceux qui ne le connaissent pas. Mais qu'on lise ces Annales, et l'on verra que derrière ces grilles s'abritent avec la vertu, des cœurs dévoués et des âmes heureuses.

H. M. COLOMBIER, *Soc. Jés.*

2 Octobre 1870. Jour des Saints Anges Gardiens.

MES RÉVÉRENDÉS MÈRES ET BIEN CHÈRES SŒURS (1),



Elles sont enfin terminées ces nouvelles Annales, désirées depuis si longtemps par votre légitime impatience; mais vous excuserez leur retard en songeant au travail que ces trois volumes ont demandé. Cependant, nous nous hâtons de le dire, ces Annales sont votre œuvre; nous avons dû seulement retoucher quelques passages, et abrégé certaines relations trop étendues pour entrer dans notre cadre.

Les Maisons qui n'ont pu, pour différentes raisons, nous adresser leur notice, mais qui ont fait paraître leur Circulaire, ne seront pas étonnées d'en trouver quelques extraits dans ces pages: il nous en eût trop coûté de ne pas leur donner une place dans ces archives de notre famille religieuse.

Nous avons suivi pour ces relations l'ordre alphabétique, heureuses de montrer que l'union de toutes les filles de sainte Ursule est notre vœu le plus cher, et que pour notre affection, les Congrégations diverses ne sont que les rameaux d'un même tronc.

(1) Pour obéir à des désirs vivement exprimés, nous avons consenti à reprendre l'œuvre de 1856; mais nous nous sommes promptement aperçues que cette période écoulée depuis, était trop peu considérable pour offrir beaucoup d'intérêt, et trop proche de nous pour ne pas gêner la franchise de la plume. Cependant, nous l'espérons, nos Monastères trouveront dans ces pages plaisir et édification. Qu'on veuille nous pardonner les inexactitudes qui auront pu se glisser dans la transcription, et une fois encore d'avoir abrégé des relations qui convenaient beaucoup plus à des Annales particulières qu'à une histoire générale.

Après avoir parlé dans les deux premiers volumes de nos Monastères de France, nous faisons dans le troisième une excursion à l'étranger, tout en regrettant de ne donner qu'un aperçu incomplet de la situation actuelle de l'Ordre dans chaque pays. Nous visitons tour à tour nos vaillantes Sœurs d'Italie et d'Allemagne si courageuses dans l'épreuve; celles de la Belgique, de la catholique Irlande, et nous finissons ce voyage européen chez nos Missionnaires de l'Archipel. Reprenant notre marche, nous allons au Canada, où nous appelle le souvenir de notre vénérable Mère Marie de l'Incarnation; aux Etats-Unis qui possèdent plusieurs Monastères florissants; à la Guyane, où le zèle a conduit nos sœurs Irlandaises.

Un dernier chapitre est consacré à la Jeune Congrégation de Thildonck, qui a étendu si rapidement ses bienfaits sur la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, et arboré jusqu'en Océanie le glorieux étendard de sainte Ursule.

Enfin, nous terminons cet ouvrage en parlant de quelques événements qui sont d'un intérêt général, et qui ont marqué ces vingt dernières années.

Que saint Augustin notre glorieux Père, dont l'image bénie ouvre ces volumes, enflamme toutes ses filles de ses divines ardeurs, et qu'il voie se réaliser parmi elles la première recommandation de sa Règle: *Avant toutes choses, mes très-chères sœurs, aimez Dieu et puis votre prochain.*

Et Octobre 1879. Fête de notre illustre Patronne, sainte Ursule.

ANNALES

DE

L'ORDRE DE SAINTE-URSULE

DE 1856 JUSQU'À NOS JOURS.

MONASTÈRE D'AIRE-SUR-L'ADOUR.

Congrégation de Bordeaux.



ES Ursulines d'Aire-sur-l'Adour invitées, il y a vingt ans, à fournir une relation sur leur Monastère; répondirent avec joie à cet appel. Cependant la modestie de nos Mères vénérées se refusa à dire, et la part qu'elles avaient prise aux pénibles travaux de notre Mère Fondatrice, et ce qu'elles ont fait elles-mêmes depuis sa mort pour perpétuer son œuvre. Ce fut avec regret que nous vîmes consigner dans les Annales de l'Ordre un récit incomplet. Aussi bénissons-nous l'occasion qui nous est aujourd'hui offerte d'accomplir un acte de justice, et d'acquitter la dette de nos cœurs, en rap-

pelant les œuvres et les éminentes vertus de celles qu'à bon droit nous nommons nos Mères et nos modèles.

Du reste, pour évoquer ces souvenirs, nous n'avons pas à remonter trop haut, puisque en 1857 la Communauté avait le bonheur de posséder encore quatre religieuses formées à l'école de la vénérable Mère Marie-Louise Marsan, et coopératrices de ses derniers travaux : c'étaient les Mères Sainte-Ursule, Louise-Marie, Sainte-Angèle et Saint-Joseph. Toutes quatre avaient vieilli dans les fatigues de l'enseignement et dans la pratique fidèle des vertus religieuses ; toutes quatre étaient riches en mérites, en expérience et brillaient au milieu de nous comme des flambeaux lumineux qui nous guidaient sûrement dans les voies du travail, de l'abnégation et du sacrifice.

Disons quelques mots sur chacune d'elles :

La Mère LOUISE-MARIE DE CAUNA. — Les souvenirs que cette bonne Mère conservait de sa première enfance se rattachent à l'époque désastreuse de notre Révolution, alors que, dans nos contrées, les Pinet, les Cavagnac et autres se faisaient un jeu barbare d'enlever aux familles leurs chefs, aux enfants les protecteurs naturels de leur faiblesse. Monsieur et Madame de Cauna, détenus dans les prisons de Saint-Sever, sollicitèrent la faveur de voir, une fois au moins, leurs six enfants, confiés par la nation à des mains mercenaires. On y consentit. Les pauvres enfants furent donc amenés ; mais dans quel état ! Leurs vêtements tombaient en lambeaux ; des sabots qu'ils traînaient à grand'peine chaussaient leurs pieds nus ; enfin, tout annonçait leur délaissement. Après que les

malheureux parents les eurent couverts de leurs baisers et de leurs larmes, on les reconduisit au château. Emilie avait alors six ans. Jamais cette douloureuse scène ne s'effaça de sa mémoire.

Cette enfant manifesta, très-jeune encore, un goût prononcé pour la prière, pour les exercices de piété et surtout pour les œuvres de zèle : « Ma fille, c'est un missionnaire, disait le baron de Cauna; il a fallu lui céder une des grandes salles du château pour y faire le catéchisme aux enfants et aux femmes de la campagne. » Cette même œuvre a fait ses délices dans la Religion; elle y a constamment instruit des vérités saintes, soit les pauvres femmes de la campagne, soit les enfants de notre classe gratuite; soit enfin les pensionnaires qui se disposaient à leur première Communion. Elle parlait de Dieu avec beaucoup d'onction, et sa parole facile et persuasive instruisait et touchait à la fois. Elle a formé pour toutes les classes de la société des femmes solidement vertueuses, dont un grand nombre reconnaissent devoir à ses instructions le bonheur de leur vie.

Entrée dans la Communauté dans des temps difficiles, la Mère Louise-Marie y rendit d'importants services par sa rare aptitude aux affaires, son admirable énergie et son dévouement sans bornes. Quatre fois les suffrages de ses sœurs l'éluèrent Supérieure; toujours elle remplit dignement et courageusement les pénibles devoirs de cette charge. Il serait difficile de raconter tout le bien qu'elle a fait, surtout durant le temps de son administration. Divers points de la Règle remis en vigueur, achats, constructions, améliorations à l'intérieur pour faciliter aux religieuses l'exercice de leurs emplois; moyens d'émulation pour favoriser

MONASTÈRE

les progrès des élèves; érection d'un beau monument en mémoire des bienfaits de la très-sainte Vierge; établissement des Congrégations des Saints-Anges, et des Enfants de Marie, dans le but de ranimer et d'affermir la piété du pensionnat : tels sont en partie les travaux de son administration. Elle se multipliait en quelque sorte pour procurer la gloire de Dieu et le bien de la Communauté.

Une foi vive et ardente animait les actions et les travaux de cette bonne Mère. Sa confiance en Dieu était inébranlable et se manifestait en toute circonstance; sa piété était tendre, mais en même temps forte et éclairée. Jamais elle ne sacrifia un devoir à son amour pour l'oraison et la prière. Modèle d'exactitude à nos saints exercices, elle y volait au premier son de la cloche, rarement plus tôt, disant qu'un des grands mérites de nos actions, c'est d'être faites au moment précis où Dieu les demande de nous.

Son exquise sensibilité lui faisait ressentir presque à l'égal des siennes les peines et les afflictions d'autrui. Aussi, non-seulement ses filles, mais encore les personnes du dehors venaient déposer dans son cœur leurs inquiétudes et leurs chagrins, assurées d'être comprises, fortifiées par ses conseils. Mais ses meilleures paroles furent toujours pour les pauvres qu'elle aimait d'un amour de prédilection. Pour tous d'ailleurs son esprit pénétrant lui faisait facilement trouver le côté accessible. Elle avait le secret de découvrir, à travers mille défauts, une qualité heureuse, et savait en tirer partie. Aussi n'a-t-elle jamais désespéré d'une enfant, quelque défectueuse qu'elle fût.

La Mère Louise-Marie mourut, âgée de 72 ans, en 1858.

La Mère **SAINTE-URSULE DE SAINT-FÉLIX** appartenait à une honorable famille de la ville d'Aire. A l'âge de 12 ans, elle était deux fois orpheline et si enfant, disait-elle, qu'elle sentait fort peu son malheur. C'était aux tristes jours de la Terreur : les révolutionnaires s'occupaient du choix impie d'une déesse de la Raison ; leur choix tombait déjà sur Mademoiselle de Saint-Félix. Mais Dieu ne permit pas que celle qu'il destinait à devenir son épouse eût jamais à déplorer le malheur d'avoir reçu l'encens d'une foule insensée. Un des commissionnaires délégués rompit la délibération par ces mots : « Elle est trop jeune. » Et Mademoiselle Mélanie qui n'entrevoyait qu'une joyeuse fête dans l'ovation et les honneurs qui lui étaient promis, se sentit fort mortifiée d'être considérée comme une enfant... Ah ! combien elle en a depuis béni la Providence.

Quelques années plus tard, sa grand'mère, fort avancée en âge, la vit avec bonheur suivre assidûment la classe que les Ursulines ouvraient en 1797, et dans ses derniers jours, elle lui redisait souvent : « Mon enfant, quand je ne serai plus, retire-toi près des Mères Ursulines ; tu ne seras bien que là. » Docile à cet avis suprême, et pénétrée d'ailleurs d'admiration et de reconnaissance pour ces dignes institutrices, Mademoiselle de Saint-Félix se présenta et fut reçue à titre de pensionnaire. Bientôt elle leur vint en aide dans l'enseignement, et se sentit vivement pressée de s'associer à leur vie. En vain, lui représentait-on que l'avenir inspirait bien des craintes ; que personne n'osait se hasarder à embrasser l'état religieux. « Eh bien ! je serai la première, » répondait-elle avec calme... Elle fut en effet la première professe dans notre province ecclésiastique.

Désignée à la Communauté par la Mère Marsan pour remplir, après sa mort, les fonctions de Supérieure, la Mère Sainte-Ursule s'en acquitta avec tant de sagesse et de bonheur que par deux fois encore, les suffrages unanimes l'appelaient au gouvernement de la Communauté; et lorsqu'elle n'exerçait point l'autorité, elle était sous le titre d'Assistante, le bras droit de la Mère Louise-Marie. Il serait trop long d'énumérer ici les vertus de notre vénérée Mère Sainte-Ursule, nous nous bornerons donc à signaler celles qui brillèrent en elle d'un plus vif éclat : la simplicité et l'humilité. Simplicité admirable, parfaite, qui s'alliait à un discernement très-clair, à une grande justesse d'appréciation; elle recevait volontiers un avis, et écoutait avec l'attention la plus bienveillante ce que souvent elle possédait beaucoup mieux que la personne qui semblait l'éclairer. Son savoir et son mérite étaient appréciés non-seulement de la Communauté mais encore des personnes du dehors. Pour elle, s'ignorant elle-même, elle se plaisait à reconnaître la supériorité des autres. Un trait la peindra au naturel sous ce rapport. Une dame à qui elle faisait visiter l'établissement, lui dit avec assez peu de tact : « Etes-vous cette religieuse si distinguée et dont on parle tant ? » Non, Madame, répondit simplement la bonne Mère, mais je vais vous la présenter. Et avisant une sœur : « Allez, lui dit-elle, prier la Mère Marie-Louise de venir jusqu'ici. »

La simplicité se fait toujours l'inséparable compagne des talents et des vertus; est-elle autre chose que l'humilité se montrant sous sa forme la plus aimable? Oui, nous l'avons déjà dit; notre bonne Mère était humble : elle se méfiait de son jugement et de ses lumières; elle supportait qu'on la contredît, qu'on la

blâmât, et elle donnait toujours gain de cause à qui osait le faire. Pour l'obliger à parler d'elle et de ce qu'elle avait fait pour le bien de la Maison, il fallait la mettre sur la voie et l'y maintenir par une sorte de ruse.

La Mère Saint-Ursule mourut en 1861. Elle comptait 53 ans de profession religieuse.

Quelques mois après, la Communauté perdait la Mère Marie-Elisabeth qui avait, elle aussi, porté quelque temps le fardeau de la supériorité. Etant encore élève, elle s'était acquis l'estime et on pourrait dire le respect de ses compagnes, tant sa piété se montrait sérieuse et profonde. Appelée à la vie religieuse, on la vit s'élever sans effort à une perfection peu commune. C'était une âme d'oraison. Aussi Dieu lui a-t-il ménagé dans une courte existence le bonheur de souffrir beaucoup. Elle sut apprécier cette grâce, et nous l'avons vue patiente et résignée jusqu'à l'héroïsme, dans la douloureuse maladie qui mit fin à ses jours.

La Mère SAINTE-ANGÈLE CAPDEVILLE. — Orpheline presque en naissant, elle sut de bonne heure que ses vertueux parents avaient expressément recommandé de la faire élever par des religieuses, et souvent elle rappela à son tuteur leur suprême volonté. A force d'instances, elle fut confiée à nos Mères; elle avait alors douze ans et ne devait plus quitter l'asile sacré ouvert à son innocence. Six ans plus tard, attirée par la grâce et vivement impressionnée par l'exemple de Mademoiselle de Saint-Félix, elle entrevit le bonheur dans la vie pauvre et dévouée de ses institutrices. L'existence humble et pure de Mère Saint-Angèle n'offre rien de saillant, ce semble, mais que de mérites amassés durant cinquante-cinq ans, dans une

vie constamment obéissante, occupée, silencieuse et toute cachée en Dieu!

La Mère Sainte-Angèle avait un zèle calme, mais constant. Elle était pour nous une règle vivante, très-exacte observatrice de la loi du silence, grave sans affectation dans sa démarche et dans tous ses mouvements, si attentive sur elle-même que jamais nous ne lui avons entendu dire une parole trop prompte, ni porter un jugement précipité. Nous ne l'avons pas vue non plus, même en récréation, prendre une position commode. Les novices qu'elle dirigeait pendant ses dernières années, ne se lassaient pas d'admirer leur vénérable Mère, toujours la première aux exercices, toujours unie à Dieu, toujours laborieuse; son repos, en effet, consistait dans le changement du travail, jamais dans l'inaction.

Sous des apparences un peu sévères, la Mère Sainte-Angèle cachait un cœur parfait qui lui fournissait à propos des encouragements, de bons et affectueux conseils, et souvent elle surprenait par une aimable attention celle qui la jugeait peu susceptible de généreux procédés. Très-sensible en la confiance qu'on lui accordait, elle y répondait par une discrétion à toute épreuve et un dévouement sans bornes. Elle appréciait vivement le bien qu'on faisait à la Communauté, comme aussi les petits services qu'on pouvait lui rendre à elle-même, et elle était ingénieuse à trouver les moyens de témoigner sa gratitude. Ce fut pendant sa dernière maladie qu'elle nous fit encore mieux connaître la bonté et la générosité de son cœur. La santé des infirmières la préoccupait sans cesse: elle voulait qu'elles allassent prendre l'air, se distraire; et dans son admirable pauvreté, elle sut trouver des

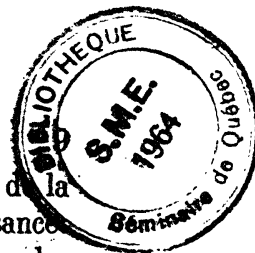
D'AIRE-SUR-L'ADOUR.

ressources pour leur laisser, avec la permission de la Mère Supérieure, de petits gages de sa reconnaissance. Mais ce qu'elle ressentait de douces émotions pour les bienfaits de son Dieu, elle seule eût pu nous l'apprendre: les communions en viatique la laissaient dans une sorte de ravissement; elle n'avait que des larmes pour exprimer son bonheur.

La Mère Sainte-Angèle mourut en 1865, à l'âge de 77 ans, dont 55 de profession religieuse.

La Mère SAINT-JOSEPH BRÉTHOUS-LASSERRE fut la fille ardemment désirée et tendrement chérie d'une excellente famille de Saint-Sever; son père était président du tribunal de cette ville. Monsieur Lasserre, bien qu'il fût imbu des principes philosophiques, était un magistrat intègre, et sa fille reçut de lui et de sa vertueuse mère les sentiments profondément chrétiens qui devaient la distinguer un jour dans la vie religieuse. A l'époque où Désirée se trouvait en âge de faire sa première Communion, nos églises étaient détruites, profanées ou desservies par des prêtres assermentés; il fallait donc souvent aller bien loin pour avoir le bonheur d'assister et de participer aux saints mystères. Un soir, on vint discrètement avertir la famille Lasserre que le lendemain, avant le jour, une messe se dirait dans une grange assez éloignée de la ville. Ce fut le jour et le lieu où Désirée fit sa première Communion. Et qui sait si ce ne fut pas en cette circonstance que le Seigneur lui inspira le désir de se consacrer irrévocablement à lui?...

Quoi qu'il en soit, Mademoiselle Lasserre étant venue assister à la cérémonie de vêtue de sa pieuse amie, Mademoiselle de Cauna, elle déclara à son père qui



l'accompagnait, qu'elle était résolue de se consacrer à Dieu et de ne plus quitter le Monastère. Grande fut la désolation de ses bons parents ! Quant à la pieuse aspirante, elle entra à Sainte-Ursule sans autre ambition que d'y vivre oubliée à l'ombre du sanctuaire.

La Mère Saint-Joseph s'associa de tout cœur aux peines et aux travaux de nos premières Mères ; elle leur procura des ressources pour faire des achats et entreprendre des constructions devenues indispensables. Dès son début dans la carrière religieuse, elle acquit parmi ses sœurs et parmi les élèves une réputation de vertu et de sainteté qui s'accrut à mesure que la digne Mère croissait elle-même en humilité, en mortification, en amour de nos saintes observances.

Pour la perfectionner et pour nous instruire, Dieu se plut à l'exercer de diverses manières. Etant jeune religieuse, elle fut affligée, c'est le mot, d'un besoin presque continuel de prendre de la nourriture. Dès le réveil, la faim se faisait sentir, et, cédant à une nécessité impérieuse, elle subissait la privation la plus pénible à son cœur, celle de la sainte Communion. Mais pour reprendre, en quelque sorte, sur son corps la satisfaction qu'elle était contrainte de lui donner, elle le punissait dans sa délicatesse. Ainsi, au lieu de couper un morceau de pain, elle recueillait les restes qu'elle pouvait trouver sur les tables ou dans les armoires de la cuisine. Plus tard, on l'a souvent surprise renouvelant cet acte de mortification.

L'obéissance extérieure de cette bonne Mère fut parfaite ; parfaite aussi la soumission de son cœur et de son jugement. Et, disons-le, cette disposition qui avait fait le bonheur de sa vie assura le calme et la tranquillité de ses derniers jours. En effet, habituée aux

douceurs de la communion quotidienne, elle réclamait instamment cet aliment sacré dans les langueurs de la maladie, et cependant, elle n'avalait plus que des liquides. On lui disait donc, pour répondre à ses inutiles instances : « La Mère supérieure ne juge pas à propos que vous communiez encore » ; et la faim et la soif qu'elle avait de son Dieu paraissaient aussitôt se calmer.

L'ennemi essaya de troubler la paix de cette belle âme. Un jour, elle appela l'infirmière, et lui dit avec une certaine agitation : « Ma Sœur, priez pour moi ; je crains tout ! je crains beaucoup que Dieu ne m'ait point remis mes péchés. — Ma Mère, soyez tranquille, Dieu vous les a pardonnés ; il y a si longtemps que vous l'en priez ! — Eh bien ! si vous le croyez, ainsi soit-il. »

Elle ferma les yeux et s'endormit d'un sommeil paisible ; c'était le sommeil qui n'a de réveil que dans l'éternité.

La Mère Saint-Joseph mourut, âgée de 82 ans, le 8 juin 1868.

Après avoir payé un tribut à ces chères mémoires, reprenons notre première date de 1857.

Le 12 mai de cette année fut un beau jour pour le Diocèse et pour la ville d'Aire. Monseigneur Hiraboure, de douce et angélique mémoire, venait prendre possession de son siège épiscopal. Or, dès longtemps, les échos de l'Adour redisaient les vertus du Pasteur qui nous était donné : on savait sa bonté, sa grande modestie, son parfait dévouement. Aussi tous les cœurs volèrent-ils à sa rencontre. Son arrivée fut une vraie fête de famille ; Aire n'avait reçu aucun de ses évêques avec tant de démonstrations. La Communauté qui savait

les prédilections du saint Prélat pour les Ursulines, ne resta pas étrangère aux manifestations publiques : la façade du couvent fut pavoisée, ornée d'inscriptions et d'emblèmes. Le pensionnat, conduit par quelques dames de la ville et précédé de la bannière de Marie Immaculée, alla se réunir au cortège qui se formait à l'entrée de la cité. Les élèves étaient vêtues de blanc et couvertes de leurs longs voiles retenus par une simple couronne de myosotis. Elles occupèrent des places réservées dans la tribune de la Cathédrale. Quant aux religieuses, placées par petits groupes derrière leurs croisées, elles attendaient, impatientes, la venue de leur Père. Elles l'aperçurent enfin : il bénissait avec effusion la foule qui s'était portée au-devant de lui. Lorsqu'il se vit près de nos murs, ses regards et ses bénédictions se reportèrent sur nous, et ce premier témoignage de bienveillance nous fit comprendre toute la bonté de son cœur.

Après avoir assisté aux belles cérémonies de l'installation, et entendu le premier discours de Monseigneur, nos élèves suivent le cortège jusqu'au Palais épiscopal. Après s'être dispersées quelques instants dans le parc, elle se réunirent sous les fenêtres du salon, pour nous revenir en bon ordre.

Monseigneur les aperçut, et ouvrant aussitôt une croisée : « Voilà mes enfants de Sainte-Ursule », dit-il, et il leur parla longtemps, avec une extrême bienveillance ; il leur dit qu'avant de les voir il avait vu et béni leurs Mères, et il promit de venir sans retard visiter la Communauté. L'heureuse nouvelle fut immédiatement apportée au Couvent, où se faisaient les préparatifs de l'illumination. Pour la première fois, il fut permis aux élèves de sortir le soir. Confiantes à la vigilance des

mères de famille, elles allèrent, par petits groupes, voir les brillantes illuminations qui surgissaient de toutes parts, comme par enchantement.

Le lendemain, nous reçûmes la visite tant désirée. Inutile de le dire, Monseigneur fut accueilli, complimenté, fêté, et il se prêta à notre manifestation, avec une affabilité et une grâce dont nous fûmes charmées. Du reste, il ne l'ignorait pas, le saint Evêque, nos cœurs avaient besoin de se dilater, et cela dépendait de lui désormais. Avant même que de commencer la tournée de son diocèse, il nous fit sa visite pastorale, et nous laissa heureuses et pleinement rassurées.

Mais, disons-le, l'enfance eut toujours les prédilections de Mgr Hiraboure. Dans un évêché de douze ans et trois mois, son zèle infatigable l'a transporté sur tous les points de son vaste diocèse : il a tout vu, il a tout vivifié par sa parole d'apôtre et par les actes de son ineffable charité. Or partout, après les fatigues des plus longues cérémonies, il trouvait un moment pour réunir autour de lui les enfants, les catéchiser, les bénir. Un trait délicieux, tout étranger qu'il est à notre sujet, s'échappe ici de notre cœur. Après une double cérémonie de première Communion et de Confirmation, les fidèles et le clergé lui-même avaient quitté l'église ; seul, l'essaim des petits enfants entourait encore l'autel. Monseigneur vient prendre place au milieu d'eux, il les interroge, les écoute. Mais bientôt il aperçoit à l'écart une femme qui, les yeux pleins de larmes, retenait auprès d'elle son enfant, dont la figure était couverte de mal. Monseigneur fait signe à cette pauvre mère d'approcher : il prend l'enfant, le caresse et pendant toute la séance le tient affectueusement appuyé sur ses genoux ; le cœur de la pauvre mère

en fut ému et consolé, et le sort de son cher enfant envié de tous.

« Monseigneur est bon pour tous, disaient nos élèves; cependant, il faut bien qu'on en convienne, il est surtout bon pour nous. » Faisait-il une absence? au départ, au retour, il montait au couvent pour voir les Mères, sans doute, mais aussi les enfants, ou au moins quelques élèves dont la position ou le caractère lui paraissait exiger une particulière attention. Quelquefois il venait les surprendre vers la fin d'une étude qu'il complétait par une causerie aussi instructive qu'attachante. Assez souvent il proclamait le tableau d'honneur: alors, il mêlait à l'éloge des victorieuses, des encouragements pleins d'espérance pour celles qui avaient obtenu moins de succès, et se faisait même caution du bon vouloir des paresseuses.

De leur côté, les enfants répondaient, avec tout l'abandon de leur âge, à cette paternelle bienveillance. Un jour, c'était la fête des Rois, Monseigneur était venu célébrer la sainte Messe, et, selon son habitude, il voulut voir le Pensionnat après son déjeuner. Il causa longuement de piété, d'étude, de bonne éducation, et lorsque le temps qu'il s'était prescrit fut écoulé: « Eh bien! mes enfants, leur dit-il, nous voilà contents les uns des autres. Je puis me retirer. — Oh! non, Monseigneur, non. — Qu'y a-t-il donc à faire encore? — C'est que vous n'avez pas prêché aujourd'hui à la Messe: il nous faudrait un sermon. » Le bon Évêque sourit, reprit son siège, et fit une belle instruction sur la fidélité à la grâce.

Presque toujours ces visites se terminaient par une distribution de gravures. « C'est trop, Monseigneur, lui dites-vous un jour, confuses d'être comprises,

nous aussi, dans cette distribution. — « Tant que les enfants sentent des bonbons dans leurs poches, répondit-il, ils y portent la main. Je fais comme eux à l'endroit des gravures : je ne puis les garder. »

Le saint Evêque retenu au Palais, ou parti pour ses tournées pastorales, ne perdait pas de vue ses enfants de Sainte-Ursule. Quelquefois, il provoquait leurs lettres, toujours il répondait à celles que lui adressait le Pensionnat. On lira sans doute, avec plaisir, quelques fragments de ces lettres, où se manifestent si bien la sollicitude du Pontife et la tendresse du père. Après avoir répondu aux vœux de bonne année et répondu de la manière la plus bienveillante à une invitation pour la loterie au profit des pauvres, Mgr Hiraboure ajoute : « Mais, à mon tour, que ne dois-je pas me promettre
« de la bonté de votre cœur et de l'excellent esprit
« qui vous anime ! Comme vous allez porter dans
« l'accomplissement de vos devoirs un redoublement
« d'application et de zèle ! Comme vous allez croître
« en sagesse, en obéissance, en modestie, en dou-
« ceur, en piété ! Comme vous allez charmer les re-
« gards de Dieu par la pureté de votre âme et l'inno-
« cence de votre vie, réjouir le cœur de vos parents
« par la douceur et la bonté de votre caractère ; être
« la joie et la consolation de vos maîtresses, par vo-
« tre amour de l'étude et du travail, par votre reli-
« gieuse fidélité au Règlement ! Et en répondant ainsi
« aux grâces dont votre Père céleste se plaît à vous
« combler, en justifiant les espérances que vos fa-
« milles aiment à placer en vous, en rendant heu-
« reux tous ceux qui vous sont chers, comme vous
« serez heureuses vous-mêmes !... Ce que vous me
« promettez, mes enfants, c'est précisément ce que

« je désirais pour vous en vous donnant la retraite.
« J'espérais que, retrempées et fortifiées par cette
« grâce, vous travailleriez toutes avec une sainte ému-
« lation à devenir plus douces, plus pieuses, plus
« agréables aux yeux de Dieu, plus chères à son cœur,
« plus dignes de ses grâces et de ses bénédictions. Je
« ne l'espérais pas en vain; et, dans huit jours, lors-
« que je me trouverai enfin au milieu de vous, on me
« dira de vous, j'en suis sûr, les plus aimables, les
« plus consolantes choses, et je n'aurai qu'à vous
« adresser des félicitations et des éloges... — C'est le
« mardi soir que je rentre à Aire. Je veux vous revoir
« dès le mercredi matin. C'est vous qui aurez ma
« première visite et mes premières bénédictions. C'est
« auprès de vous, après une longue fatigue, que je
« chercherai, que je trouverai mes premiers délasse-
« ments, mes premières joies, mes plus douces con-
« solations. »

Monseigneur n'avait pu nous faire une visite qu'il avait annoncée. Il écrit à ce sujet :

« Mes bien chères enfants, vous m'avez peut-être
« attendu vendredi dernier, et attendu en vain. J'a-
« vais l'intention et le désir de vous faire une de ces
« petites visites particulières et paternelles, qui sont
« pour moi une consolation, et dont je voudrais faire
« pour vous un encouragement et une récompense.

« Croiriez-vous que je n'ai trouvé personne pour
« m'accompagner? M. Dhers partait, etc... Plaignez-
« moi d'être Evêque, mes enfants, et consolez-vous
« de ne pouvoir sortir sans être accompagnées. On ne
« compte, vous le voyez, ni sur vous ni sur moi, et
« l'on nous croit capables, si nous étions seuls et livrés
« à nous-mêmes, de nous égarer et de nous perdre.

« Que l'on nous juge mal, et qu'on a tort de s'alar-
« mer et de craindre ! Ce n'est pas nous qui abandon-
« nerons les voies de la sagesse et de la vérité, pour
« rechercher le mensonge et la vanité. Aidé de vos
« bonnes prières, j'arriverai, j'espère, à n'être pas
« trop méchant; entourées de si tendres soins et de si
« douces leçons, soutenues par mes encouragements
« et mes conseils, vous, vous deviendrez toujours
« meilleures; et, heureuses par la piété et par les
« aimables vertus qu'elle inspire, vous serez la joie et
« la consolation de tous ceux qui vous sont chers. »

Monseigneur, il y avait peu de jours, était venu au moment de l'instruction, avait pris le surplus du catéchiste, et donné d'excellents avis sur la conduite à tenir à la fin d'une année scolaire et pendant les vacances. Aussi il ajoutait : « N'oubliez pas mes dernières
« recommandations, et de ces derniers jours de l'an-
« née consacrés par la piété, l'obéissance et le tra-
« vail, faites tout ensemble un témoignage de recon-
« naissance pour les grâces reçues, un moyen de ré-
« paration pour les fautes commises, une préparation
« à de douces et saintes vacances et même à tout un
« avenir de vertu et de bonheur.

« Je pars, mes enfants, avec le regret de ne vous
« avoir pas vues; mais avec le désir et l'espoir de vous
« voir et de vous bénir avant ou du moins pendant la
« solennité de votre distribution de prix. En atten-
« dant, et en cas d'obstacles insurmontables, j'ai voulu,
« mes bien chères enfants, vous adresser quelques-
« unes de ces paroles que vous accueillez toujours
« si bien, et vous envoyer une de ces bénédictions
« de Pasteur et de Père, auxquelles vous savez atta-
« cher un si grand prix.

« Je vous réunis, je vous vois toutes par la pensée,
 « et avec vos besoins, vos craintes, vos espérances,
 « vos résolutions. Je vous recommande au divin Cœur
 « de Jésus, au Cœur immaculé de Marie. Je vous
 « désire des vacances pleines de piété, d'innocence,
 « de jouissances pures, de légitimes plaisirs. Je vous
 « promets un fidèle souvenir dans mes prières, une
 « place choisie dans mon cœur, je vous donne avec
 « toute la tendresse d'un Père, la plus douce, la plus
 « efficace, la plus féconde, la plus sanctifiante de mes
 « bénédictions. »

« † PROSPER, évêque d'Aire et de Dax. »

A l'occasion de la cinquantaine de notre digne Mère Sainte-Ursule, Monseigneur Hiraboure permit l'entrée du couvent aux anciennes élèves. Lui-même voulut bien recevoir les vœux de notre vénérable jubilaire et accomplir les cérémonies d'usage. Il prêcha, s'inspirant des diverses inscriptions qui ornaient le sanctuaire et le chœur. Quelques mois auparavant, le saint Évêque avait consolé les souffrances de la Mère Louise-Marie. Il avait conçu pour cette bonne Mère une vénération toute paternelle; il aimait à la visiter et lui parlait avec une onction touchante du bonheur d'aller se reposer en Dieu. Qu'il y avait de conviction dans sa parole! Quels pieux désirs se mêlaient à ses exhortations!

Quelques mois plus tard, le 6 juin 1859, il mourait lui-même des suites d'un accident terrible: il mourait comme meurent les saints, et ce coup inattendu plongeait tout son Diocèse dans un deuil profond (1). Les paroisses, les pensionnats, les familles,

(1) Monseigneur Hiraboure mourut des suites d'une chute.

tous déploraient la perte du Pasteur charitable, du Père dévoué qui leur était sitôt ravi.

Le 8 décembre de cette même année, Monseigneur Épivent prenait, sous la protection de Marie Immaculée, possession du siège d'Aire. Un nuage de tristesse planait encore sur le Pensionnat ; et les élèves, en allant à la rencontre du nouvel Evêque, témoignaient peu d'empressement. Cependant, elles disaient à leur retour : Cet Evêque est aussi bien bon ! et nous ne tardâmes pas à redire avec elles : Cet Evêque est bien bon !

En effet, le lendemain de son arrivée, dès qu'il eut célébré la sainte Messe, il voulut visiter tous les pensionnats de la ville ; à onze heures il était chez nous. Or, la Mère supérieure était malade, et, ce jour-là, c'était sortie générale du Pensionnat. L'embarras était grand. Une douzaine d'enfants nous restaient ; nous les envoyons à la hâte revêtir le costume. Pendant ce temps, les portes s'ouvrent, l'Evêque est au milieu de nous. Puis, avec sa gaieté et son entrain bretons, il parcourt la salle et parle à chaque religieuse comme à de vieilles connaissances. Les enfants se présentèrent joyeuses, bien qu'un peu intimidées. Elles formaient un demi-cercle fort gracieux mais trop régulier sans doute au gré de Monseigneur qui leur tendit les bras en s'écriant : « Approchez, mes chers petits agneaux : venez ici tout près de moi. Est-ce que votre Evêque breton vous effrayerait ? — Non, Monseigneur. » Et le petit troupeau s'approcha. L'Evêque fit diverses questions sur le catéchisme et sur l'histoire sainte, d'où il passa au récit de quelques jolies histoires, et termina en donnant un congé. Nous lui exprimâmes le désir de lui faire une réception plus convenable en lui présen-

tant le Pensionnat au complet. Il fixa le surlendemain; et ce jour-là fut vraiment un jour de grande fête pour la Communauté. Rien n'avait été négligé pour l'ornement des salles et des promenades. Monseigneur répondit par un très-beau discours aux compliments qui lui furent adressés; puis, il visita l'enclos. Le cérémonial fut observé de part et d'autre: c'était pour la dernière fois. Depuis, et dans chacune de ses visites, le bon Père voulait tout son monde pressé autour de lui. Au milieu de ce cercle compacte et animé, il se sentait à l'aise, caressait, bénissait, et disait les plus utiles et à la fois les plus aimables paroles.

Comme le saint Prélat qui l'avait précédé, Monseigneur Épivent aimait à faire nos cérémonies de vêtue et de profession. Lui aussi eut une cinquantaine à fêter: ce fut celle de la Mère Sainte-Angèle. D'après ce qu'on lui avait dit de cette bonne Mère, il parla en termes magnifiques du bonheur de la vie cachée en Dieu, et fit contraste à ce tableau par une énumération presque effrayante des dangers et des périls qui compromettent le salut dans le monde. Il nous montra les religieuses paisiblement et sûrement assises sur les rivages d'un fleuve impétueux, tandis que d'insouciantes jeunes filles, méprisant les écueils, se précipitent dans les flots. Plus loin, des mères de famille ballottées, hale-tantes, parvenant à grand'peine, et souvent ne parvenant pas, à dérober à la tempête ce qu'elles ont de plus cher et à se sauver elles-mêmes. Monseigneur Epivent avait permis, lui aussi, l'entrée du cloître aux anciennes élèves, et celles-ci étaient accourues en grand nombre. — « Ces jeunes filles, nous disait ensuite Monseigneur, ont aujourd'hui un grand exemple sous les yeux; bien plus, vous avez entendu ce que je leur ai dit

des périls qui les menacent : eh bien, vous le verrez cependant, toutes voudront se jeter à la nage. »

Monseigneur présidait chaque année et avec un intérêt tout paternel notre distribution des prix. Dans ces circonstances, son discours était le plus souvent un éloquent commentaire du simple dialogue récité par nos élèves. Bien que son accent breton très-prononcé déplût au premier abord, on était irrésistiblement entraîné par son éloquence, et l'on ne songeait plus qu'à écouter avec admiration cette parole à la fois noble, imagée et brillante.

C'est le 22 juillet de l'année 1876, que nous avons eu la douleur de perdre notre vénéré Pontife. Une maladie longue et très-douloureuse a laissé à ses enfants désolés tout le temps d'apprécier les nobles sentiments et les éminentes vertus de cette grande âme.

En 1863, nous fûmes honorées de la visite de Don Pedro Villaumbrosia, chanoine de Saragosse, ami dévoué de notre saint Ordre. Ce digne prêtre nous parla avec effusion de sa dévotion à sainte Angèle, et du désir extrême qu'il avait de rendre quelques bons offices aux filles de cette grande Sainte, notamment aux deux monastères d'Ursulines que possède l'Espagne. Il vérifia chez nous, avec la précision espagnole, les notes que nous lui avions déjà envoyées sur notre établissement ; il en prit de nouvelles, et nous laissa fort édifiées.

En 1867 et pendant les années suivantes, la Communauté expérimenta le pouvoir auprès de Dieu de notre vénérable Mère Marie de l'Incarnation. Nous achevions de lire son admirable vie, lorsque nous parvinrent les premiers avis de Monsieur l'Aumônier de Blois, touchant les démarches qui déjà se faisaient pour l'intro-

duction de la cause de notre Mère. D'abord, nous demandâmes en particulier plusieurs grâces spirituelles ; ensuite, encouragées par le succès, nous ne mîmes plus de bornes à notre confiance, et nous allâmes jusqu'à lui demander des choses qui nous paraissaient naturellement impossibles. De ce nombre fut la guérison de notre chère Sœur Marie-Agnès ; guérison que la science se déclarait impuissante à opérer et dont on a pu lire les détails dans *La femme chrétienne*. Aussi avec quelle joie avons-nous accueilli l'heureuse nouvelle de la reprise de la cause, et avec quelle ardeur nous en souhaitons le succès !

Le 21 octobre 1818, la Communauté fêtait sainte Ursule. Après la Messe chantée, M. l'abbé Lalanne, notre fondateur, communiqua à la Mère Marsan la demande qui lui était faite par M. Mathieu d'assister aux vêpres du couvent. M. Mathieu, qui gérait en province les domaines de la famille de Montmorency, était un jeune homme d'une piété exemplaire ; mais c'était un séculier. La Mère Marsan protesta contre l'innovation : jamais un laïque n'avait fait partie du chœur dans notre chapelle. — « Mais remarquez, ma Mère, que ce laïque est un saint. — Fût-il encore plus saint, je n'introduirai pas en sa faveur ce que je crois être un abus. Je ne veux voir que des surplis dans le sanctuaire. » M. Lalanne se retira sans répliquer. Mais aux vêpres on comptait un chantre de plus, un chantre qui édifia tout le monde par sa modestie et sa piété : c'était M. Mathieu, qui avait pris la soutane et le surplis, et qui fut dès lors l'abbé Mathieu. Ses rares vertus et son mérite le firent monter rapidement, on le sait, les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. Promu à l'Archevêché de Besançon en 1837, le saint Prélat dit la

sainte Messe et prêcha dans notre chapelle. Sa visite se renouvela en novembre 1868, et sa Grandeur rappela avec bonheur que, dans cette même chapelle, il avait reçu la grâce de la vocation à l'état ecclésiastique, il y avait juste cinquante ans. Le sermon qu'il nous adressa pendant la sainte Messe fut d'abord un hymne de joie et de reconnaissance ; puis une éloquente exhortation à la piété, et par elle à la pratique de toutes les vertus religieuses. Dans la matinée, il voulut voir de nouveau la Communauté réunie, la félicita des progrès qu'il avait constatés dans notre établissement, et nous promit un souvenir quotidien devant Dieu. Enfin il termina en nous disant, avec un accent d'humilité qui nous toucha profondément : « Pour moi, mes chères sœurs, souffrez que je me tienne en esprit, comme un mendiant, au bas de votre escalier ; et lorsque vous irez et viendrez, jetez parfois, à titre d'aumône, un *Ave Maria* dans ma pauvre écuelle. »

Quelques mois plus tard, en avril 1869, nous perdions M. Lafosse, l'ami et le protecteur de notre Maison, dont il fut l'aumônier pendant 44 ans. Il était né pendant la Révolution ; son père passait même pour un des meilleurs patriotes de sa petite ville. Aussi, y eut-il des fêtes exceptionnelles à la naissance du petit Hippolyte : il reçut le baptême républicain, et son berceau fut placé sous l'ombre de la Liberté en présence des Représentants du peuple. Un orateur de l'époque pérorait et prophétisait que cet enfant serait un grand patriote !... Mais l'orateur et ceux qui lui applaudirent comptaient probablement sans la grâce de Dieu, et sans le concours de sa pieuse mère qui était une vraie sainte. M^{me} Lafosse fit donner à son fils une bonne éducation, et les excellents principes que cet enfant

reçut dans son jeune âge ne furent point perdus : il devint un excellent prêtre. Il acheva ses études théologiques et reçut les Ordres sacrés à Saint-Sulpice. Rentré dans le Diocèse, il fut successivement Supérieur du grand-séminaire de Dax, Chanoine du chapitre d'Aire, Vicaire-général honoraire, et notre Aumônier de 1827 à 1868. Nous ne saurions trop louer son zèle pour les progrès de notre Maison, et le concours précieux qu'il prêta constamment à nos Mères. Dans ses voyages, il visitait les institutions religieuses ou laïques qui jouissaient de quelque renommée, s'informait des règlements, des usages, du mode d'enseignement, heureux lorsqu'il nous rapportait l'idée d'une amélioration, ou les moyens de rendre notre tâche plus facile. Souvent il mettait à contribution le savoir et la bonne volonté de Messieurs les Professeurs du collège et du séminaire, soit pour apprendre aux religieuses les langues étrangères, soit pour les perfectionner dans quelques branches de l'enseignement.

M. Lafosse était un directeur un peu sévère, mais toujours paternel : il aimait sincèrement les âmes, et ne négligeait rien pour procurer leur avancement, lors même qu'il n'en était plus directement chargé. Des élèves lui inspiraient-elles des craintes pour leur persévérance dans le bien, il appelait sur elles, à leur entrée dans le monde, l'attention et la sollicitude de leurs Pasteurs, et leur continuait, autant qu'il dépendait de lui, ses conseils et tous les témoignages de son paternel intérêt.

On trouvait en M. Lafosse un esprit conciliant, un cœur éminemment charitable : il donnait souvent au-delà de ses ressources, et Dieu seul a le secret des bonnes œuvres qu'il a faites. Ce Dieu qui ne se laisse

point vaincre en générosité, lui donna à son tour une grâce infiniment précieuse : M. Lafosse avait toujours redouté la mort, et il semblait que l'âge ne faisait qu'ajouter à ses appréhensions ; cependant sa fin fut calme, et il passa dans l'éternité avec la sérénité du juste, qui va recevoir sa récompense et jouir de son Dieu.

Des améliorations assez notables ont été faites dans ces vingt dernières années. D'abord, on a construit un grand corps de logis qui relie le Pensionnat à la Communauté. Nous avons fait plusieurs acquisitions, entre autres celle d'un grand jardin et d'une maison qui est devenue l'Aumônerie. Enfin nous avons fait l'achat de quelques pièces de terre qui se trouvaient à notre convenance, et qui nous sont aujourd'hui fort utiles. De plus, la Communauté possédait depuis de longues années au-delà de la promenade ordinaire, nommée le Calvaire, un vaste terrain disposé à grands frais en prairie et planté d'arbres fruitiers. La prairie était belle, les arbres en plein rapport formaient des allées bien ombragées. Nous y menions souvent le Pensionnat, mais rien ne nous y retenait : il nous manquait un abri. En 1862, nous érigeâmes, tout à fait sur la hauteur et en face du couvent, une construction simple, mais commode, assez vaste pour contenir le Pensionnat. M. Lafosse la bénit solennellement, le 23 mai 1862, et le lendemain, fête de la Mère Supérieure, on y dîna pour la première fois. Cette journée, passée aux champs, laissa de si bons souvenirs qu'on ne manque pas de la renouveler chaque année.

A l'une des extrémités de l'édifice, décoré du nom de Belvédère, un petit sanctuaire fut réservé pour

Marie, dont nous aimons à retrouver partout la douce image. Le 20 novembre de la même année, après les cérémonies de la Présentation, une procession se déroula, croix et bannière en tête, précédant une jolie statue de Marie Immaculée. La sainte image fut déposée au chant du Magnificat, sur son piédestal entouré de fleurs et de lumières. Mais, ni nos fréquentes visites, ni le soin que nous prenions d'entretenir la propreté dans le cher sanctuaire ne purent empêcher que la statue, qui était d'ailleurs de matière fragile, ne se détériorât. Nos chères enfants firent fermer d'une grille l'entrée de la chapelle, s'en déclarèrent les gardiennes, et bientôt substituèrent à l'image dégradée une belle et solide statue. Il y eut à cette occasion une manifestation plus solennelle encore, et M. le chanoine Coutin, alors notre Aumônier, releva l'éclat de cette fête par un discours plein d'à propos sur les fleurs des champs, gracieux emblèmes des vertus et des bienfaits de Marie.

Puisque le nom vénéré du bon M. Coutin est venu se placer sous notre plume, ne nous refusons pas la consolation de payer à sa douce mémoire le tribut de reconnaissance que nous lui devons à tant de titres. Nous disons le bon M. Coutin, parce qu'on ne saurait guère le désigner autrement. « Il y a des hommes, a écrit un de ses élèves, qui attachent leur nom aux qualités qui les distinguent : l'un représente le calme réfléchi, l'autre, l'impétuosité ; celui-ci est connu par la finesse, celui-là par la sûreté de son coup d'œil. L'abbé Coutin avait un peu de toutes ces qualités précieuses ; mais ce qu'il possédait au plus haut degré, c'était la bonté. Aussi l'appelait-on le bon M. Coutin. Prêtre, il aima et servit fidèlement son

Dieu ; instituteur de la jeunesse, il aima les enfants ; c'est à peu près toute sa vie : aimer. »

M. l'abbé Coutin aimait tout ce qui est beau, tout ce qui est saint. Il aimait la sainte Église, il aimait Pie IX, et lorsqu'il prononçait ces noms bénis, sa voix trahissait l'émotion de son cœur. Il aimait tendrement les enfants, et s'identifiait en quelque sorte avec eux ; mais c'étaient leurs âmes surtout qu'il chérissait. Comme il était attentif à faire germer en elles les vertus de Jésus-Christ, et comme il savait pour cela mettre à profit leur confiance, que, du reste, il gagnait au premier abord par son air de bonté ! Professeur, il partageait les jeux de ses élèves, et une fête n'avait d'attrait pour les collégiens, que si M. Coutin en était l'ordonnateur. Cependant, cette condescendance n'excluait ni la fermeté ni la vigueur ; et il était reconnu que si M. Coutin était le plus aimé de tous les maîtres, il était encore le plus craint et le plus respecté.

Envoyé fort jeune au collège d'Aire pour y faire ses études, M. Coutin ne quitta que dans ses dernières années cette maison où il fut successivement élève, économiste, professeur et enfin supérieur. Depuis sa fondation, le couvent se trouvait uni au collège par la réciprocité des bienfaits et de la reconnaissance : liens précieux, maintenus pendant bien des années par M. l'abbé Larrieu, ancien principal du collège, dont la modestie égale le mérite, et qui a toujours été l'ami constant et le sage conseiller de la Communauté.

M. Coutin resserra à son tour ces liens par son généreux dévouement et son zèle désintéressé. Longtemps avant d'être notre Aumônier, il en remplissait en grande partie les fonctions, bien qu'il fût en même temps principal du collège, et, lorsqu'il fut

nommé chanoine, il ne crut pas déroger à son titre, ni s'imposer trop de fatigue en acceptant, à la mort de M. Lafosse, notre aumônerie. Alors on le voyait, en toute saison, monter régulièrement deux fois par jour la côte du Mas : « En montant la côte, disait-il, je prie et je prépare ce que j'ai à faire ou à dire au haut de la colline. En descendant, je me distrais un peu et cherche un amusement pour les enfants qui m'attendent. » En effet, dès qu'apparaissait au loin sa tête vénérable, des groupes d'enfants se formaient, venaient à sa rencontre ou cernaient l'entrée de sa maison. Il jouait avec eux, leur insinuant une bonne pensée, leur donnant une leçon utile, et rentrait chez lui pour reprendre sa vie d'étude, de méditation et de prière.

Ainsi a-t-il travaillé pour les enfants et pour Dieu jusqu'à son dernier jour. Il est tombé, laboureur épuisé, au bout de son sillon. Et sans doute, il recueille aujourd'hui le fruit de ses longs et incessants travaux. Il est mort la veille de Noël 1872, Noël, cette fête de sa prédilection, où il nous parlait avec tant de foi, mais aussi avec tant de douceur, de Jésus, de la crèche, des bergers et des anges, et où il nous paraissait être lui-même un Ange de Dieu au milieu des modestes splendeurs de notre sanctuaire !

Nous devons à M. Coutin l'introduction de l'histoire naturelle dans notre enseignement. Lui-même en a donné d'excellentes leçons, soit aux religieuses, soit aux élèves qui désiraient obtenir le brevet supérieur. Il consacra les loisirs de ses dernières années à compléter son herbier, déjà fort remarquable, et il nous en a fait don. Nous avons également reçu de lui une fort belle collection de minéraux et plusieurs sujets de zoologie qu'il possédait en double dans son

Musée, devenu aujourd'hui la propriété du Grand-Séminaire.

Nous sommes redevables à M. Ducung, pharmacien de notre ville, de l'enseignement de la chimie et de la physique ; et nous nous plaignons à le reconnaître ici, M. Ducung n'a reculé ni devant les fatigues des leçons, ni devant les frais occasionnés par les expériences souvent coûteuses dont il les accompagnait. Son unique ambition était de faire apprécier la science et de nous être utile : nous croyons qu'il n'a pas travaillé en vain ; lui-même a pu le constater déjà.

Signalerons-nous comme un progrès les exercices gymnastiques qui se font chez nous depuis l'année dernière ? Avouons plutôt que c'est une concession faite aux besoins et aux idées du temps. Les enfants s'en trouvent bien, dit-on, et les parents sont satisfaits. Ce résultat doit assurément dominer et faire taire les opinions personnelles.

Depuis longtemps la construction presque indispensable d'une nouvelle chapelle était à l'état de projet. Nous en sommes venues enfin à l'exécution. Ce petit édifice de style ogival sera tout à fait simple. Nous regrettons d'avoir à lui sacrifier notre chapelle actuelle qui rappelait, à la plupart d'entre nous, les plus chers souvenirs.

Nous désirions aussi la faveur de faire les processions de la Fête-Dieu dans notre enclos, où tout se prête si bien à cette douce manifestation de la piété et de la foi. En 1873, la Mère Supérieure se décida enfin à demander, pour l'année suivante, à Monseigneur l'Évêque les autorisations voulues, et elle les obtint facilement. Se procurer les objets nécessaires pour la grande fête, y penser, en parler, fut le souci et le bonheur des

Mères et des enfants. Quel accueil nous fîmes à notre Hôte bien-aimé à son premier passage dans nos cours, nos jardins et notre promenade du vallon ! Chaque année nous renouvelons cette douce fête pendant l'octave du Très-Saint-Sacrement.

Nous garderons, entre mille autres, le souvenir d'une cérémonie touchante qui eut lieu dans notre chapelle, au mois de juillet 1877. Monseigneur de Langalerie, notre vénéré métropolitain, répondant au désir de Monseigneur Épivent, vint administrer à Aire le Sacrement de la Confirmation. Pour épargner à sa Grandeur un surcroît de fatigue, M. le Supérieur du Petit-Séminaire eut l'heureuse idée de présenter dans notre sanctuaire ses 78 confirmants ; nous-mêmes en présentions 23. Les parents de nos élèves occupèrent la tribune. Un courant de ferveur et de recueillement circulait au milieu de cette foule, et se traduisait par des chants pieux et pleins d'harmonie. Le saint Archevêque était visiblement ému : il parla avec effusion, aux jeunes lévites d'abord, ensuite à nos élèves. Au sortir de la chapelle, il vint au milieu de nous, dit à toutes de bienveillantes paroles, bénit nos malades, parcourut notre enclos, et laissa nos cœurs pleins de joie.

Du reste, ce n'était point la première fois que nous avions le bonheur de recevoir Monseigneur de Langalerie, cette douce et sainte image de saint François de Sales ; Monseigneur Épivent l'accompagna chez nous, il y a quelques années, tout heureux de faire à son métropolitain les honneurs de la Maison. Nous devons à l'extrême bonté de nos Évêques d'être visités par les Princes de l'Église, que l'amitié, les intérêts de leur Diocèse ou d'autres circonstances

amènent auprès d'eux. Ainsi, avons-nous reçu dans cette dernière période Monseigneur Guarcini, Evêque de Soissons, très-sympathique aux Ursulines; Monseigneur Dours, son successeur, ancien professeur au collège d'Aire; Monseigneur Pichénot, Evêque de Tarbes et promu depuis à l'Archevêché de Chambéry; Monseigneur Lavigerie, Monseigneur Mermillod; les Evêques du Maduré, de Para, de Saragosse et plusieurs Prélats bretons.

Et maintenant, nous sourions à l'espérance, et nous hâtons de nos vœux l'arrivée du Pasteur que le Ciel nous donne, Monseigneur Delanoy, dont on redit de toutes parts les plus admirables éloges. Sa Grandeur a daigné nous adresser la lettre la plus bienveillante; elle est heureuse de savoir que la bénédiction du Ciel a multiplié les Congrégations religieuses dans ce Diocèse. « Toutes peuvent, dit-il, compter sur mon dévouement le plus paternel; et vous y pouvez compter tout spécialement, car j'ai eu occasion d'apprécier depuis longtemps quels précieux auxiliaires les Ursulines sont pour le bien. » A nous de justifier des convictions qui nous sont à la fois honorables et encourageantes.





MONASTÈRE D'AIRE-SUR-LA-LYS.

Congrégation de Paris.



es premières Annales ont raconté comment la Mère de Lothemberg de la Mairie posa les assises de ce Monastère, et comment, rappelée à Arras où elle avait fait ses premiers vœux, et par ses désirs personnels, et par les desseins de la Providence, elle laissa la Communauté naissante sous le gouvernement de la Mère Saint-Ambroise (1808).

La série des épreuves fut longue : en 1838, le Monastère d'Aire-sur-la-Lys, après 55 ans d'existence, ne comptait que quatre professes de chœur et deux sœurs converses. Mais un rayon d'espérance leur apparut à cette époque : trois novices de chœur et une postulante converse vinrent augmenter la petite famille. On commença à voir se réaliser la parole de M. l'abbé Lamort, à notre vénérée Mère Sainte-Angèle : « Rassurez-vous, ma Mère, votre Communauté se soutiendra, et Dieu vous enverra des postulantes. »

Cette année 1838 ne devait point finir cependant sans apporter une nouvelle croix. La Mère Saint-Ignace de Loyola nous fut enlevée dans sa 44^e année. Type de dévouement, elle s'était vraiment dépensée pour sa Communauté; malgré un asthme opiniâtre qu'elle garda de longues années, elle ne cessa de s'adonner

aux plus pénibles emplois ; dans les classes, à la porte, à la dépense, à la sacristie, nous la trouvons toujours active et oublieuse d'elle-même. Sa charité ne lui permit jamais de reculer devant le travail. Sa mort fut comme celle des saints, calme et paisible.

Cette nouvelle épreuve n'affaiblit pas la confiance de la Révérende Mère Sainte-Angèle et de ses filles ; elles redoublèrent de ferveur, de générosité : trois professes de chœur et deux sœurs converses devaient suffire à tout. La Communauté tourna alors ses regards vers la sainte Vierge, et le 13 septembre 1839, elle se faisait inscrire dans l'Archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie, érigée à Notre-Dame des Victoires. Les premières Annales ont donné le récit d'une belle fête à Sainte-Ursule d'Aire, le 21 octobre 1844. Notre-Dame était solennellement proclamée patronne du Monastère, et sa statue triomphalement inaugurée. Ce fut sans doute du cœur de cette divine Mère que nous vint une précieuse faveur. Le 28 avril 1842, Monseigneur de la Tour-d'Auvergne, évêque d'Arras, accorda à la Communauté de faire partie de l'Adoration perpétuelle.

Le 3 juillet 1847, un nouveau et douloureux sacrifice fut demandé aux Ursulines d'Aire. La Mère Saint-François-de-Sales, brisant nos espérances, nous quittait à 53 ans. Cette chère sœur se distinguait par une grande dévotion à la sainte Vierge ; elle savait l'inspirer aux élèves, et l'exciter par mille pieuses industries. Ses dernières paroles furent encore un cri de confiance en Marie ; elle avait la conviction que sa divine Mère lui épargnerait les flammes du purgatoire. La Mère Saint-François-de-Sales était vivement pénétrée de l'obligation du quatrième vœu et de son importance ;

elle lisait avec émotion les chapitres des Constitutions qui nous en traçent les devoirs, et spécialement ces paroles qui terminent le chapitre II de la première partie : « Si, par votre faute, les jeunes filles ne sont pas bien instruites, Dieu vous en demandera un compte bien sévère. » Ainsi donc le zèle des âmes et la dévotion à Marie, voilà quelles étaient les aspirations dominantes de ce vrai cœur d'Ursuline. La Mère Saint-François-de-Sales étant à l'extrémité, une de ses consœurs la conjura de lui obtenir la grâce d'aller bientôt la rejoindre au ciel. « Non, non, reprit la malade, vous n'êtes pas déjà si nombreuses ; bien au contraire, si j'ai quelque pouvoir auprès de Dieu, je lui demanderai que la mort ne fasse parmi vous aucune victime pendant vingt-neuf ans. » Ces paroles furent prophétiques ; malgré l'âge avancé de quelques religieuses, malgré les diverses infirmités dont d'autres furent atteintes, la Communauté ne perdit aucun de ses membres jusqu'à l'époque indiquée par notre bonne sœur Saint-François-de-Sales.

Mentionnons rapidement quelques grâces accordées par la divine Providence à notre chère Communauté : le 8 octobre 1848, la Révérende Mère Sainte-Angèle, de plus en plus zélée pour la gloire de Dieu, sollicita et obtint de Mgr de la Tour-d'Auvergne toutes les autorisations nécessaires pour nous affilier à l'Archiconfrérie réparatrice des blasphèmes et de la violation du Dimanche. Cette même année, sa Grandeur nous autorisa à chanter la Messe haute les jours prescrits par nos Constitutions.

Le 25 mars 1851, la Communauté acquit deux maisons adjacentes, et l'on put séparer l'externat du pensionnat. Un nouveau stimulant fut donné à la piété

de nos élèves : en 1856, la Congrégation des Enfants de Marie fut canoniquement érigée et agrégée à celle de Rome.

Mgr Parisis, nommé évêque d'Arras, voulut nous donner une marque toute particulière de sa bonté paternelle, et il choisit pour notre Supérieur Mgr Bérault des Billiers, vicaire-général et camérier secret de Sa Sainteté Pie IX. La première visite de notre nouveau Supérieur se fit suivant toutes les prescriptions du Cérémonial, le 17 septembre 1856. Depuis ce jour béni, Mgr des Billiers, dont le zèle est bien connu de notre saint Ordre, nous prodigua tous les dévouements et toutes les sollicitudes.

Une pieuse fête signala le 2 juin 1856. Un Calvaire avait été élevé au milieu du jardin, et on en fit l'inauguration avec toute la solennité possible. Le Christ avait été précédemment déposé dans le parloir des élèves, transformé en chapelle ardente. Après la bénédiction de l'Image vénérée, le cortège se déroule dans les allées. Par une permission particulière, les sœurs de Saint-Vincent de Paule, les religieuses de la Providence vinrent grossir nos rangs, et les élèves de l'externat s'unirent à celles du pensionnat. On admirait tour à tour les bannières de la sainte Vierge, de la sainte Enfance, de sainte Ursule et de sainte Angèle, portées par nos enfants vêtues de blanches robes et couronnées de roses. Entre les bannières, quelques élèves tenaient en main les instruments de la Passion, et d'autres, des palmes et des oriflammes. Enfin l'Image vénérée du Sauveur, placée sur un riche brancard, était portée par huit ecclésiastiques. Au chant populaire du cantique : Vive Jésus, vive sa Croix ! la procession arriva au Calvaire, et le

Christ fut fixé à la croix, tandis que tous les cœurs et toutes les voix répétaient: *O Cruz, ave!* Cette sublime apostrophe servit de texte au sermon du Révérend Père le Carpentier, religieux de l'ordre de la Miséricorde d'Arras; il nous montra la Croix de Jésus-Christ victorieuse de l'enfer, triomphante du monde, et clé du paradis.

Notre grand pontife Pie IX, ayant décrété le 11 Juillet 1861 que la fête de notre Fondatrice serait célébrée, dans toute l'Eglise, sous le rite double, la joie des filles de sainte Angèle voulut se manifester par une fête solennelle; elle fut fixée au 27 Janvier, jour anniversaire de sa mort. Jamais notre humble sanctuaire n'avait été décoré avec tant d'éclat. Les statues de Marie et de sainte Angèle apparaissaient entourées d'une auréole de lumière; des devises disaient tout à la fois la gloire de Celle qui a écrasé le serpent infernal, et de Celle qui, seize siècles plus tard, fut suscitée de Dieu pour s'opposer à l'hydre protestante par l'éducation chrétienne de la jeunesse. Après une première messe, où eut lieu la Communion générale, une grand'messe fut célébrée par Monseigneur Scott. Le soir il y eut Salut solennel, précédé d'un chant à sainte Angèle, composé par M. Boulanger, aumônier du monastère. Le Révérend Père Hippolyte, religieux carme de Saint-Omer, commenta éloquemment les paroles du divin Maître: Allez et enseignez toutes les nations. L'orateur fit tour à tour l'application de ces paroles aux apôtres, à notre glorieuse Fondatrice et à ses filles, destinées par Dieu à travailler au salut des âmes.

Le 31 mai 1863, la fête de sainte Angèle recevait un éclat nouveau: nous célébrions les noces d'or

de deux de ses filles, sœur Sainte-Claire Maillant et sœur Saint-Charles Cossart, les doyennes de nos bonnes converses. Ces deux chères sœurs avaient pris l'habit et fait profession ensemble, et ce n'était pas sans attendrissement qu'elles se retrouvaient l'une et l'autre au pied des saints autels. Rien ne fut épargné pour embellir la fête ; la nature elle-même, avec sa parure de printemps, se prêtait admirablement au décor. Un seul obstacle paraissait s'opposer à la joie universelle, c'était l'humilité de nos chères vieilles sœurs qui s'attristaient des honneurs qu'on voulait leur rendre. Mais quand l'obéissance eut parlé, elles se soumirent à tout, simplement et de bonne grâce.

Cette fête jubilaire, toute belle qu'elle fût, n'approcha pas cependant de celle que nous célébrâmes le 3 février 1868. Notre Révérende Mère Sainte-Angèle, supérieure depuis de si longues années, resserra, en présence de toutes ses filles, les chaînes d'amour qui l'unissaient à l'Époux divin depuis cinquante ans. La fête commença dès la veille ; la Révérende Mère Sainte-Angèle, conduite dans la salle de réception, reçut les chants joyeux de nos enfants, et une élève, au nom de toutes, lui adressa un compliment de félicitation. Le lendemain, à sept heures et demie, Monseigneur Lequette venait lui-même offrir le saint Sacrifice. Nous nous rendons au chœur au chant de l'hymne *O Gloriosa*, suivies de nos enfants vêtues de blanc, et portant leurs diverses bannières. Six des plus jeunes élèves forment un groupe charmant : l'une d'elles porte une oriflamme sur laquelle resplendissent une croix et ces mots en lettres d'or : Pauvreté, Chasteté, Obéissance, Charité. Deux autres tiennent en main des palmes, symbole des victoires de la vénérée

Mère ; la quatrième tient une couronne, et deux de ses petites compagnes, marchant à côté, portent des branches de lis. Enfin, la vénérée Mère s'avance et s'agenouille sur le prie-Dieu recouvert de drap d'or qui lui avait été préparé, et les deux plus anciennes religieuses se placent à ses côtés. La messe commence, et l'orgue s'unit aux voix pour exalter le Christ et la douceur de son service. A la sainte Communion, Monseigneur Lequette adresse une allocution touchante, puis nous entendons la voix forte et émue de notre vénérée Mère : elle renouvelle ses vœux, et reçoit en échange la divine Hostie. Toutes les religieuses et toutes les élèves communient de la main de sa Grandeur, ainsi que toutes les dames de l'œuvre des Eglises pauvres et un grand nombre de nos anciennes élèves. Après la sainte Messe, le chant de l'*Ecce quam bonum* retentit dans notre chapelle, et nous allons recevoir de notre Mère le baiser de la charité. A dix heures, la grand'messe nous réunissait de nouveau dans le sanctuaire. Notre saint Evêque tint chapelle, et la messe fut chantée par Monseigneur Scott. Monseigneur Lequette, accompagné d'un nombreux clergé, honora ensuite la Communauté d'une longue visite. Fleurs, banderolles, écussons ornaient la salle de réception, et les chants redirent tour à tour l'amour et la vénération de tous les cœurs pour le noble Prélat et la vénérée Jubilaire. Le soir, notre infatigable évêque fit un sermon pathétique sur la bonté de Dieu, montrant la différence infinie qui existe entre le service de ce Maître immortel et le service des rois de la terre. La bénédiction du Saint-Sacrement et le chant du *Te Deum* furent le digne couronnement de cette journée mémorable. Le

souvenir du 3 février se perpétuera au Monastère d'Aire-sur-la-Lys, et il rappellera tout à la fois les vertus de l'aimable Jubilaire, et la bonté de notre saint Evêque.

L'année 1870 fut spécialement pour nous l'année des calamités. Au mois d'avril, une jeune sœur fut prise de la fièvre muqueuse, et l'épidémie se communiqua si rapidement au pensionnat, qu'on dut le faire évacuer l'avant-veille du jour fixé pour la première Communion. Les élèves externes furent aussi retirées. Cependant les religieuses frappées par le fléau se relevèrent toutes, excepté notre chère Mère Saint-Louis de Gonzague, assistante, atteinte tout à la fois d'une fièvre muqueuse et d'une hydropisie de poitrine. Nous partageâmes aussi les douleurs et les appréhensions de cette terrible guerre qui désola toute la France; mais l'année suivante Dieu nous consola par un nombre croissant d'élèves, et nous déposons dans son Cœur sacré toutes nos supplications et toutes nos espérances pour l'avenir.

Disons en terminant que notre Monastère se fait gloire d'une particulière dévotion à notre Bienheureux Père saint Augustin. Nous avons en maintes circonstances expérimenté les effets de sa protection, et, en retour, nous multiplions, surtout à l'époque de sa fête, les témoignages de notre reconnaissance.

L'année 1877 a vu inaugurer à Aire-sur-la-Lys la retraite des anciennes élèves. Nous n'avons que des actions de grâces à rendre au Seigneur: le succès a dépassé nos espérances, et nous avons pu constater que beaucoup de nos chères enfants avaient conservé les principes chrétiens que nous leur avions inculqués.

LA MÈRE SAINTE-URSULE.



ISSUE d'une de ces familles patriarcales, plus riche des dons de la grâce que de ceux de la fortune, M^{lle} MARIE-BARBE DUBLED fut entourée des exemples de la piété, et cet esprit de foi puisé au foyer domestique demeura le caractère distinctif de sa vertu. Elle naquit le 28 janvier 1787, et son enfance fut témoin des désastres de notre grande révolution. Elle ne parlait jamais sans émotion de ces jours de terreur, où la religion proscrite était obligée de chercher un refuge sous d'humbles toits ou dans des souterrains, qui, nouvelles Catacombes, abritaient avec le Dieu des martyrs cette phalange d'âmes d'élite dont le seul crime était de demeurer fidèles à leur Dieu et à leur roi. La maison de M^{lle} Dubled servit plusieurs fois de retraite aux prêtres fugitifs, et son grand-père lui-même eut l'honneur de confesser la foi devant le tribunal révolutionnaire.

On comprend qu'avec de tels exemples le cœur de la jeune enfant se forma à une piété solide. Aussi qui pourrait peindre ses sentiments d'allégresse lorsque les églises furent rouvertes, et qu'il lui fut donné d'aller avec sa famille prier au pied des autels... Le monde s'était montré à M^{lle} Marie avec un tel cortège de désordres et de misères, qu'il n'attira jamais son regard et son amour. Elle se hâta, avec l'agrément de ses pieux parents, de se joindre aux Mères Saint-Louis de Gonzague et Saint-Ambroise qui relevaient le couvent des Ursulines d'Aire. Elle prit l'habit le 15 juin 1806 et le nom de Sœur Sainte-Ursule.

La fervente épouse de Notre-Seigneur ne pensait qu'à s'acquitter des devoirs de sa vocation, lorsqu'un pénible sacrifice lui fut demandé: la Mère Saint-Louis de Gonzague, qui avait toujours conservé le désir de rétablir la Communauté d'Arras, laissa le gouvernement de celle d'Aire à la Mère Saint-Ambroise, et partit emmenant avec elle Sœur Sainte-Ursule et M^{lle} Constance Dubled sa sœur, entrée au

noviciat une année après elle. Mais lorsque le Monastère d'Arras fut en voie de prospérité, la Sœur Sainte-Ursule obtint de Monseigneur de la Tour-d'Auvergne la permission de revenir dans son cher couvent d'Aire où elle avait fait profession, et où son cœur était toujours resté. Ce retour si joyeux pour les Sœurs d'Aire ne fut pas sans amertumes pour la vénérée Mère Sainte-Ursule, car elle laissait à Arras une sœur bien-aimée qu'elle ne devait plus revoir.

Elle occupa successivement les charges d'assistante, de dépositaire, de maîtresse des pensionnaires, et l'on put remarquer en elle l'alliance de la douceur et de la fermeté. L'obéissance trouvait toujours prête cette véritable religieuse, et ces simples mots: Notre Mère l'a dit, arrêtaient toutes les observations et levaient tous les obstacles. Disons cependant que le zèle pour l'instruction des petites filles éclata surtout dans celle qui portait le nom de notre vierge martyre, la glorieuse Ursule. Les enfants pauvres eurent ses particulières complaisances; elle leur consacra les trente dernières années de sa vie, et son ardeur ne fut ralentie ni par les infirmités, ni par l'âge.

Plusieurs années de souffrance préparèrent la Mère Sainte-Ursule aux douleurs de l'heure dernière. Le 21 janvier 1867, elle se trouva plus oppressée qu'à l'ordinaire, et on crut prudent de lui donner les derniers sacrements. Malgré ses 80 ans, elle les reçut avec une parfaite connaissance, et une sérénité qui contrastait avec notre douleur. Elle pensait « partir ce jour-là même pour le ciel » comme elle le disait simplement; mais un mieux se manifesta dès le lendemain. Ce n'était qu'un sursis. Le 7 février, elle se sentit plus mal, et comprit que le moment suprême approchait. Après avoir reçu l'affirmation de Monsieur l'Aumônier qu'elle était bien disposée à mourir, elle fit à haute voix un acte de contrition, assura ses sœurs qu'elle ne les oublierait pas au ciel, et ensuite elle cessa de parler. Elle souffrit encore quelques heures, et, vers sept heures et demie du soir, la cloche du couvent annonçait que le temps de l'épreuve était fini pour notre vénérable Mère Sainte-Ursule.

Elle mourait dans sa 80^e année, et allait offrir à l'Époux soixante et un ans de vie apostolique.

Donnons ici un souvenir à trois de nos humbles Sœurs converses : Sœur Saint-Joseph, Sœur Saint-Stanislas, et Sœur Sainte-Claire.

Modèle de recueillement, et surtout d'amour du travail, cette dernière était vraiment le type de la fidèle servante du Seigneur. Toujours occupée extérieurement pour Dieu, et intérieurement de Dieu, elle a laissé au couvent d'Aire-sur-la-Lys, les plus doux parfums d'humilité et de charité. Pendant soixante ans, elle fut constamment occupée aux mêmes emplois qu'une autre Sœur sa compagne de prise d'habit et de profession. Malgré la différence de caractère, elles vécurent toujours dans la plus douce union, et cette amitié touchante que les années n'affaiblirent point, nous faisait penser à cette parole du Sauveur : « Quand deux personnes sont unies en mon nom, je suis au milieu d'elles. »

MONASTÈRE D'AIX.

Congrégation de Lyon.



Si la croix de Jésus est une bénédiction, pourquoi, à l'exemple de l'Apôtre, ne nous glorifierions-nous pas de celles que le divin Maître nous a si largement départies ? Quel encouragement, quelle suprême consolation pour nous que le souvenir des vertus de nos devancières, portées souvent jusqu'à l'héroïsme ! Enfants des Saints, noble postérité des vierges et des martyres, nous tiendrons à honneur de combattre vaillamment sous le glorieux étendard de la Croix, et de nous dévouer pleinement aux intérêts de Jésus-Christ et de la sainte Eglise notre Mère !

Qu'il nous soit d'abord permis de mentionner un des faits qui n'ont pas été relatés dans les Annales imprimées en 1857.

Au mois de juin 1854, nos cœurs brisés de douleur pleuraient la perte de notre bien-aimée sœur Louise-Alexis qui, à l'âge de 37 ans, venait d'échanger l'exil pour la patrie, et laissait parmi nous un bien grand vide. Pourtant ce deuil n'était que le prélude d'un autre plus grand encore. A cette époque, le choléra qui sévissait dans presque toutes les villes de France, n'épargna pas notre cité. La main du Seigneur s'étendit aussi sur notre Maison, et elle y choisit des victimes pures et innocentes, bien capables de désarmer sa justice. Le dernier jour du mois, une bonne sœur converse, la sœur Sainte-Croix, vaquait à ses occupations ordinaires; tout à coup elle est atteinte du terrible fléau, et quelques instants plus tard, les portes du ciel s'ouvraient pour recevoir cette âme que caractérisèrent les vertus de charité, de candeur et de simplicité. Cette mort si prompte fut suivie, quelques heures après, d'une mort plus prompte encore; au soir de ce jour, nous pleurions sur deux cercueils : notre bonne Mère Sainte-Thérèse Long avait rejoint dans le sein de Dieu notre sœur Sainte-Croix. Huit jours plus tard, la plaie de notre cœur se rouvrait bien douloureusement; notre bien-aimée sœur Saint-Charles Pesetty, à peine âgée de 27 ans, ange de pureté et de douceur, allait prendre place parmi les esprits bienheureux, nous laissant dans les larmes et la plus profonde affliction. Une prétendante suivait de près notre chère sœur Saint-Charles, et la terrible épidémie frappait en même temps deux autres de nos jeunes sœurs.

La consternation était grande au Monastère; qui

pourrait exprimer la douleur de notre bonne et tendre Mère Sainte-Flavie, alors Supérieure? Chaque coup donné par la main du Seigneur perçait cruellement ce cœur si maternel.

Touché de nos épreuves, et désirant y mettre un terme, Mgr Darcimoles, notre bien-aimé Prélat, de sainte mémoire, jugea opportun de nous faire quitter pour un temps notre Monastère. Sa Grandeur demanda pour nous un asile aux Religieuses du Saint-Sacrement. Loin de la ville, et jouissant de l'air pur de la campagne, cette Maison n'avait reçu aucune atteinte du fléau. Notre bon Evêque prévoyait combien il en coûterait à nos cœurs de franchir notre chère clôture, aussi voulut-il lui-même nous y préparer. Il réunit la Communauté en chapitre, et après la plus touchante exhortation, dans laquelle son cœur de Pasteur et de Père s'épancha tout entier, il nous montra la nécessité de quitter pour un temps notre sainte retraite. Ces paroles, dites avec tant de tendresse et de compassion, furent pour nous un coup de foudre; les courages et les cœurs se trouvaient brisés et anéantis. Il y avait près d'une heure que Monseigneur était au milieu de nous, et nos larmes seules répondaient encore à sa douce parole. Il fallut cependant se mettre à l'œuvre, et, pleines d'angoisses, nous fîmes les préparatifs du départ. Le lendemain, nous montâmes en voiture; bientôt après nous étions accueillies à bras ouverts par les bonnes Sœurs du Saint-Sacrement.

Ici, les expressions nous manquent pour louer dignement l'admirable charité de ces saintes Religieuses. Jamais nous ne perdrons le souvenir de tant de bonté et de bienveillance, et nos cœurs conserveront la plus vive affection pour celles qui se montrèrent vraiment des

amies et des sœurs. Les meilleures cellules furent cédées à nos Mères par les religieuses qui allèrent, en partie, fixer leurs tentes dans le quartier des pensionnaires, en compagnie de nos plus jeunes Sœurs. Nous occupâmes le chœur et le réfectoire des élèves, et nous pûmes en toute liberté suivre nos saints usages et nos coutumes. Nous séjournâmes dans cet asile béni l'espace d'un mois, pendant lequel l'étude principal de ces bonnes Sacramentines paraissait être de nous faire oublier notre petit exil. Il ne suffisait pas à la Révérende Mère Supérieure de nous voir réunies aux heures de récréation, quelquefois elle faisait dresser les tables au verger, et nous prenions alors notre repas, tout parfumé de cordialité et de gaieté, en compagnie de nos aimables hôtes.

Le 16 août, nous devions faire la procession en l'honneur de saint Roch, pour accomplir un vœu fait par nos Mères en 1855; nos aimables Sœurs du Saint-Sacrement nous procurèrent une statue du Saint, et elles s'unirent à notre petite et pieuse manifestation.

Ce fut surtout pour la fête de notre Père saint Augustin qu'il nous fut donné d'apprécier tout ce que la charité de ces bien-aimées Sœurs avait d'attention et de délicatesse; elles voulurent que la plus grande solennité possible fût apportée dans la rénovation de nos saints engagements. Dès la veille, le joyeux carillon de la cloche annonça la fête du lendemain, et la Mère Supérieure voulut nous faire les honneurs en officiant elle-même. A notre arrivée dans cette famille religieuse, nous avons accepté avec bonheur de prendre part à quelques pratiques de dévotion en usage chez nos chères

Sacramentines : grande fut notre consolation de nous unir à elles, même pendant la nuit, pour l'adoration perpétuelle.

Monseigneur venait de temps à autre passer quelques instants au milieu de nous, et y apportait une douce joie. Notre bien-aimé Pasteur se plaisait à voir ainsi réunies ses chères filles qui, séparées par des usages différents, ne formaient cependant par le cœur qu'une seule famille. Sa Grandeur ne nous quittait jamais sans nous donner sa paternelle bénédiction, et, faisant allusion à nos costumes si différents, il répétait en souriant : « Adieu, mes filles blanches et noires. »

Notre cher Monastère n'avait pas été pourtant entièrement abandonné ; la Mère Saint-Étienne Tardieu et la Mère Saint-Louis Ricard avaient obtenu la permission d'y rester, en compagnie d'une sœur converse, d'une tourière et d'une ancienne pensionnaire devenue notre bienfaitrice. C'était par l'entremise de ces deux dernières que, dans notre petit exil, nos trois chères recluses communiquaient avec nous ; et c'était toujours de leur part de nouvelles délicatesses : il ne se passait pas de jour que nous ne reçussions quelques lignes affectueuses ; elles allaient même jusqu'à nous envoyer des mets tout préparés et de petites douceurs. Ces deux Mères si dévouées profitèrent de notre absence pour nous procurer une agréable surprise qui devait embellir le retour ; notre chère bienfaitrice leur donna les fonds nécessaires pour faire faire dans la Maison plusieurs réparations importantes. La Mère Saint-Étienne, alors dépositaire, aurait voulu transformer, pour ainsi dire, notre modeste demeure, et, en nous la faisant retrouver

réparée et embellie, nous dédommager de la peine que nous avons éprouvée loin de ces murs bénis. En effet, la paix que nous goûtions dans la Maison de nos vénérées Sœurs du Saint-Sacrement, ne nous empêchait pas de soupirer après le retour. Enfin il nous fut donné de revoir notre chère Sion, et de chanter l'hymne de la reconnaissance. Bien des voix manquaient à ce concert de louanges, mais du haut du ciel, Sœurs bien-aimées que nous avons perdues, ne formiez-vous pas une harmonie plus mélodieuse encore ?

Ce fut en 1854 que commencèrent les belles réparations de notre église qui ne furent terminées qu'en 1855. Ce sanctuaire, le second de France où le Cœur de Jésus a été honoré d'un culte public et solennel, est vraiment un petit chef-d'œuvre de l'art ; sa construction date de l'année 1647.

« Un historien raconte que Laure Martinozzi, nièce du cardinal de Mazarin et duchesse de Modène, envoya à notre église, en 1661, un autel en marbre tiré des plus belles carrières d'Italie. En 1793, l'édifice partagea le sort de tant d'autres monuments religieux, et fut dévasté par le vandalisme révolutionnaire. Lorsqu'il fut rendu au culte, il ne conservait que son élégante architecture dépouillée de tout ornement ; mais il a reçu de nos jours les embellissements les plus riches, et nous les devons à la munificence d'une de nos anciennes élèves. Elle fit construire un nouveau maître autel en marbre, sur le modèle de celui qui avait été enlevé lors de la révolution et vendu à la paroisse de Cucurron.

« Le visiteur qui arrive à notre cher sanctuaire en admire d'abord la majestueuse façade où se trouvent

superposés l'ordre ionique, l'ordre corinthien et l'ordre composite ; une belle claire-voie embellit le perron de plus de dix mètres de largeur ; quinze degrés conduisent au portique dont les colonnes ioniques sont reliées par un cintre ; un fronton entrecoupé reçoit un magnifique cartel au milieu duquel se trouve, placée dans une niche, la statue de la Vierge-Mère. Un peu au-dessous, entre deux pilastres de l'ordre corinthien, sont placées, aussi dans une niche, d'un côté la statue de notre glorieux Père saint Augustin et de l'autre celle de sainte Ursule ; à la même hauteur, mais en avant de la claire-voie, on remarque encore saint Joseph et saint Roch : toutes ces statues sont de grandeur naturelle. Les pilastres corinthiens ont au-dessus de leurs chapiteaux une frise très-ornée, surmontée d'un fronton circulaire ; dans le tympan sont peints les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Enfin, en haut de cette superbe façade, les pilastres composites sont couronnés par un magnifique entablement et par un troisième fronton qui s'élève jusqu'à la toiture de l'édifice.

« L'intérieur de l'église présente aussi l'architecture corinthienne superposée à l'architecture ionique. Le sanctuaire est d'un aspect grandiose ; il est beaucoup plus élevé que le reste de l'église, et on y arrive par quatre grandes marches en marbre blanc ; l'autel, aussi très-élevé, est d'une rare magnificence : le tabernacle, en forme de temple, se distingue par son riche dôme et ses petites colonnes ioniques en brocattelle. Le tombeau de l'autel est incrusté de vert antique ; le marbre est employé avec profusion dans son superbe retable : six colonnes corinthiennes, d'un grand diamètre, posées sur un double piédestal, un

entablement des plus rares. Au milieu, un bas-relief, représentant l'Assomption de la Vierge, est surmonté d'une croix en pierre dont le sommet s'élève presque jusqu'aux ogives de la voûte. La base de cette croix est un rectangle où l'œil peut distinguer ces mots gravés en lettres d'or : *Autel privilégié*. De chaque côté de la croix, un ange est assis à la hauteur de la corniche. Un peu au-dessous, près du bas-relief, apparaissent les magnifiques statues de la Foi et de l'Espérance; puis des médaillons, des vases Médicis, etc. Le reste de l'église est en rapport avec la beauté du sanctuaire. Les têtes d'anges, les branches de laurier, les palmes, les feuilles d'acanthé de la grande frise corinthienne, se retrouvent dans la frise ionique, au-dessous des vousoirs de nos magnifiques chapelles; sur leurs autels en marbre blanc sont exposés, à la vénération des fidèles, de riches reliquaires, vrais objets d'art, excitant l'admiration des connaisseurs, mais infiniment plus précieux à nos cœurs par les trésors qu'ils renferment. Ce sont des reliques de la vraie Croix, de sainte Angèle, de sainte Ursule, de saint Augustin, de sainte Madeleine, de sainte Marthe, des saints Innocents, de saint Maximin, l'un des 72 Disciples de Notre-Seigneur et premier évêque d'Aix; le chef presque entier de l'une des compagnes de sainte Ursule; une bonne partie des ossements de saint Félix, martyr, et des reliques d'autres Saints et Saintes.

« Les sept tribunes qui entourent l'église ont aussi un cachet de distinction, avec leur balustrade en fer surmontée d'une grille. La plus grande, en face du maître autel, est destinée aux pensionnaires; quatre autres forment de petites chapelles ayant chacune

leurs stalles, leur petit autel, et servent aux réunions des différentes Congrégations érigées au pensionnat. La plus remarquable de ces chapelles est celle des Enfants de Marie, avec son charmant autel en marbre blanc et son parquet en mosaïque. Une des tribunes qui donnent immédiatement dans le sanctuaire a une porte qui s'ouvre dans l'infirmerie des religieuses, ce qui permet à nos chères malades d'entendre la sainte Messe, même lorsqu'elles sont clouées sur leur lit de douleur.

« En 1868, notre insigne bienfaitrice voulut, dans sa générosité inépuisable, donner à notre église un dernier embellissement en la faisant paver en marbre. Elle fit ériger aussi dans un appartement attenant au chœur une petite chapelle dédiée à la Sainte-Famille. — Que Dieu récompense avec largesse cette généreuse et bien-aimée donatrice!

En 1861, nous eûmes la consolation de voir conférer dans notre église le sacrement de Baptême à une de nos élèves, âgée de huit ans. Le père de la jeune fille était dans une brillante position, mais seulement riche d'espérances. Il avait quitté l'Angleterre, sa patrie, et était venu se fixer à Marseille. Là, frappé par la mort, il laissa à sa femme cinq enfants bien jeunes encore. La propagande protestante veillait; s'emparer de ces enfants et les élever dans la religion de leur père, tel était le désir des ministres de la secte. Mais à ces hommes riches et puissants, Dieu opposa une simple femme. La nourrice d'un de ces enfants, dont le courage égalait la foi, conçut l'espoir de faire entrer cette intéressante famille dans le giron de l'Eglise romaine. Rien ne coûta à cette héroïque chrétienne pour faire réussir son œuvre : elle eut des

démarches à faire, des voyages à entreprendre, mais les difficultés ranimaient son ardeur ; elle agissait pour Dieu, et ne calculait pas. Dieu la bénit, et avec elle sa pieuse entreprise. En peu de temps, les cinq enfants furent placés dans des conditions très-honorables, et nous demandâmes la plus jeune des filles qui avait à peine 7 ans, mettant pour seule condition qu'on nous la laisserait jusqu'à sa vingt-unième année. Nous préparâmes l'enfant à recevoir le saint Baptême ; elle répondit à nos soins et remplit de consolation celle de nos Mères qui fut chargée de l'instruire. Enfin arriva le jour tant désiré par notre jeune Estelle : Monseigneur Chalandon, notre archevêque de sainte et regrettée mémoire, vint lui conférer le Baptême et fut le parrain ; Madame de Villeneuve-Roméa accepta le titre de marraine. Vingt-une élèves choisies dans les Enfants de Marie, et portant chacune un flambeau à la main, accompagnaient la jeune néophyte qui fut arrêtée à la porte du saint lieu où on lui fit les exorcismes. Toujours suivie de ses compagnes, elle s'avança ensuite au milieu de l'église ; là, sur un trône, siégeait le Prélat qui interrogea de nouveau l'enfant. Elle répondit d'une voix claire et distincte et elle fut introduite dans le sanctuaire ; où l'élite du clergé avait pris place. Les Enfants de Marie se rangèrent aussi dans l'intérieur, devant la balustrade. Notre heureuse néophyte s'arrêta aux marches de l'autel ; après avoir encore répondu aux dernières questions que lui adressa le Pontife, elle reçut enfin, avec l'onde sacrée, le beau nom de Marie. Monseigneur termina cette touchante cérémonie par un Salut solennel après lequel sa Grandeur entra dans la Maison. Le souvenir

de cette journée remplit encore de douces émotions celles de nos Mères et de nos Sœurs qui en furent les heureux témoins.

L'enfant, devenue jeune fille, entendit la voix du Seigneur; mais cet appel devait l'éloigner de nous: Ah! le sacrifice était bien grand pour notre fille adoptive. La reconnaissance et la grâce se livrèrent dans ce cœur sensible un rude combat. Quelle en devait être l'issue? En bon et tendre Père, Dieu prit en mains la cause de cette chère enfant; il lui envoya une crise passagère, mais violente, et dans son délire, la jeune fille dévoilant son âme tout entière, s'adressait à saint Vincent-de-Paule avec une admirable effusion. On ne savait ce qu'il fallait admirer le plus, ou de l'action de Dieu dans cette jeune âme, ou de la reconnaissance qui l'animait pour celles qui lui avaient servi de mères. L'œuvre de Dieu accomplie, Marie-Georgia, après un doux repos, revint à elle-même, surprise et confuse d'avoir révélé son secret.

Il ne nous restait plus qu'à seconder la grâce en favorisant cette vocation; notre saint Archevêque, en qualité de parrain, daigna nous prêter le concours de sa générosité. Et maintenant, sous sa blanche cornette, notre enfant bien-aimée est la servante des pauvres, et le dévouement fait sa plus douce joie.

En 1873, le quartier des pensionnaires a été agrandi par l'achat d'une petite maison. Depuis lors, une infirmerie éloignée de la Communauté, facilite l'entrée des parents de nos chères élèves lorsqu'elles sont malades. Mais ce qui vaut infiniment mieux encore, c'est que l'appartement et les lits restent ordinairement vides; en revanche, la nouvelle salle de récréation est bruyante

eta nimée, notre chère jeunesse y prend les joyeuses récréations d'hiver.

Du mois d'avril 1874 au mois d'août 1875, la croix s'appesantit de nouveau sur notre Maison, et dans l'espace d'un an, nous perdîmes tour à tour, sœur Sainte-Arsène, nos bonnes Mères Saint-Etienne et Saint-Ignace, et notre aimable sœur Marie de l'Incarnation. La mort de notre bien-aimée Mère Sainte-Ignace vint surtout briser nos cœurs, car elle était actuellement à la tête de la Communauté, et nous perdions en elle, non-seulement un modèle accompli de la vraie religieuse, mais encore une Supérieure dévouée, une Mère qui, insensible à ses propres douleurs, semblait ne ressentir que celles de ses filles. Un grand et suprême consolateur nous reste, c'est le divin Cœur de Jésus. Oh! qu'il soit toujours notre force, notre soutien et notre divine espérance!



LA MÈRE SAINT-LOUIS RICARD.



ÉLESTE RICARD était née à Paris en 1793. Son père, brave capitaine de marine, dut s'éloigner du sol français pour échapper à ces hommes farouches et sanguinaires qui se faisaient à cette époque un jeu de la vie de leurs concitoyens. La jeune enfant resta quelque temps avec sa mère, dont elle était l'unique consolation; mais bientôt Céleste fut demandée par un de ses oncles qui, n'ayant point d'enfants, désirait l'adopter. Plus sensible au bonheur de sa fille qu'aux déchirements de son propre cœur, M^{me} Ricard se sépara de sa bien-aimée Céleste. Ce changement était loin de plaire à la chère enfant, habituée aux caresses d'une mère. Elle ne retrouva pas auprès de sa tante la maternelle sollicitude dont elle avait

été entourée jusque-là, et l'éducation dure et austère qu'elle reçut, contribua sans doute à lui donner ce caractère mâle et cet air imposant qui firent le reste de sa vie son cachet distinctif.

Monseigneur Jauffret, administrateur du diocèse d'Aix après le Concordat, se rendait fréquemment, dans ses voyages à la capitale, dans la maison qu'habitait M^{lle} Ricard; la jeune fille fit connaître au Prélat les dispositions de son âme et son attrait pour la vie religieuse. Sa Grandeur, que préoccupait en ce moment la restauration de ses chères Ursulines, engagea M^{lle} Ricard à diriger ses pas vers notre Maison, et Monseigneur Jauffret daigna lui-même se faire son conducteur. Il l'amena à nos premières Mères, en compagnie de la Révérende Mère Saint-Jean-Baptiste Siméon qui revenait de Charleville où elle était restée pendant quelques mois. La jeune postulante fut accueillie comme un ange du ciel, et elle ne tarda pas à montrer qu'elle serait une des plus fermes colonnes de cette œuvre renaissante. Les difficultés du temps lui firent attendre le jour béni de ses fiançailles avec l'Époux divin; mais pour ce cœur ardent les retards et les obstacles ne faisaient qu'alimenter la flamme des pieux désirs. Après plus de deux ans d'attente, M^{lle} Ricard reçut avec l'habit religieux le nom de Sœur Saint-Louis de Gonzague; deux ans plus tard, la sainte profession mettait le comble à son bonheur. Les succès de la Sœur Saint-Louis dans les différents emplois répondaient au zèle brûlant dont elle était embrasée pour le salut des âmes. Maîtresse générale des pensionnaires pendant de longues années, quel bien ne fit-elle pas à ces jeunes cœurs? Sa seule présence inspirait le respect, et l'ombre même de cette bonne Mère était capable de maintenir dans l'ordre cette bruyante jeunesse. Devenue zélatrice, puis assistante, elle nous fit en toutes occasions admirer son immense charité. Son aspect imposant et son air de grandeur, n'altéraient en rien son caractère aimable et gai, et cette vénérée Mère était vraiment l'âme de nos récréations. Sa régularité exemplaire, sa ponctualité à tous les exercices de piété, son exactitude à tous les devoirs de la vie religieuse, étaient pour nous un sujet de constante édification. Sa foi grande

et forte se manifestait dans toute sa conduite et surtout dans son zèle pour la maison de Dieu, pour l'office divin et le chant sacré. C'est après une vie de 75 ans et 50 de profession religieuse, que cette bonne Mère est allée au ciel jouir de Celui qu'elle avait si ardemment aimé sur la terre. Pendant toute sa vie, notre bien-aimée Mère Saint-Louis avait beaucoup appréhendé les terreurs de la mort; mais, au dernier moment, la paix et la joie ont découlé à flots du Cœur Sacré de Jésus dans celui de son épouse fidèle. Elle allait finir dans le ciel l'action de grâces qu'elle avait commencée sur la terre, car il y avait à peine dix minutes qu'elle avait reçu la sainte Communion, quand elle rendit le dernier soupir.

LA MÈRE SAINT-ETIENNE TARDIEU.

SUZANNE-ROSALIE TARDIEU vint au monde pendant les jours malheureux de 93, dans la petite ville de Saint-Etienne (Basses-Alpes). Malgré les malheurs de cette triste époque, cette chère enfant fut élevée dans les meilleurs principes au foyer de la famille. Bien jeune encore, Rosalie se vit privée des caresses de sa mère et son père se remaria; mais Dieu lui rendit la sollicitude et le dévouement maternels, et Rosalie n'oublia jamais les bontés de sa belle-mère. Au reste, ses heureuses qualités la rendaient pour tous un objet de prédilection, et l'on fondait sur elle les plus belles espérances. Ce cœur si bon et si pur attira aussi les regards de complaisance de l'Epoux divin, et, dès lors toutes ses aspirations la portèrent vers la vie religieuse. Mais que de lutttes intérieures et extérieures la jeune fille eut à soutenir! les assauts de son cœur s'unissaient à ceux de l'amour paternel. Dans ces rudes combats, Rosalie eut l'inspiration de se recommander à la sainte Vierge; elle s'adressa donc à Notre-Dame de Lure, et dans toute la ferveur de son âme, la supplia de lui obtenir la grâce et la force pour s'arracher à la tendresse de ses parents. Cette ardente prière fut écoutée: grâce à Marie, les obstacles s'aplanirent, et, avec le consentement de son père bien-aimé, la

jeune fille dit adieu au monde et dirigea ses pas vers notre Monastère.

Dès son arrivée, elle donna aux vénérées Mères qui avaient survécu à la tourmente révolutionnaire, des espérances qui se réalisèrent bientôt. Sœur Saint-Etienne fut employée au pensionnat, et les enfants subirent sans peine l'influence de sa bonté, de sa vertu et de ses talents.

Elle fut jugée capable de remplir les charges les plus importantes, et, plus tard, elle exerça pendant quinze ans la supériorité. Dans tous les emplois, la Mère Saint-Etienne se fit chérir par la générosité et la délicatesse de ses sentiments et de ses procédés. Mais ce fut surtout durant sa supériorité que cette digne Mère put montrer tout ce que son grand cœur renfermait de tendresse et de dévouement.

Quel précieux souvenir a laissé parmi nous une vie si longue et si bien remplie ! quelle foi vive ! quelle charité compatissante ! quel amour pour notre saint Institut ! Jusqu'à la fin de sa vie, la Mère Saint-Etienne nous a donné l'exemple de la régularité et de la ferveur. Sa santé forte et robuste lui permit d'assister à tous nos exercices, d'observer les abstinences et tous les jeûnes ordonnés par l'Eglise et par nos saintes Règles, jusqu'à sa dernière maladie qui ne dura que quatre jours. C'est à l'âge de 83 ans que cette vénérée Mère nous fut enlevée. Selon un désir souvent exprimé, elle mourut un samedi, et Marie Immaculée aura sans doute introduit dans la céleste Patrie cette âme qui avait toujours gardé en sa Mère du ciel la plus entière et la plus douce confiance.

LA MÈRE SAINT-IGNACE SIMÉON.

LAURE SIMÉON était née à Correns, petite ville du département du Var. Elle puisa dans sa vertueuse famille les premiers germes de la piété et fut ensuite confiée à sa tante, la Révérende Mère Saint-Jean-Baptiste Siméon, une des restauratrices de notre Monastère. Après quelques années passées au pensionnat, où son caractère enjoué et la bonté

de son cœur lui avaient gagné l'affection de ses compagnes, Laure retourna au foyer paternel. Le monde ne tarda pas à lui sourire, et la jeune fille ne fut pas insensible aux prétendus plaisirs qui lui étaient offerts. Elle aima la toilette et bien des fois y employa un temps considérable. Quelques années s'écoulèrent ainsi, lorsque se leva pour la petite ville de Correns un jour de grâces et de bénédictions : une mission se donna, et les retours à Dieu furent nombreux et éclatants. Pour la clôture des saints exercices, une procession générale fut organisée, et personne ne craignit de manifester hautement sa foi. Les regards se portaient surtout sur une jeune personne qui, de la veille au lendemain, avait apporté dans ses vêtements et dans tout son extérieur la plus entière transformation. On la regardait et l'on se demandait avec étonnement : N'est-ce pas M^{lle} Siméon ? Laure en effet avait entendu la parole annoncée dans la chaire de vérité, et, comme une flèche lancée par une main habile, cette parole avait transpercé son âme. Dès lors, une vie nouvelle commença pour Mademoiselle Siméon, et la fidélité à cette première grâce fut le premier anneau de la chaîne qui devait l'attacher à Dieu, et la séparer du monde. Insensible aux qu'en dira-t-on, elle s'adonna non-seulement aux exercices de piété, mais encore aux œuvres de miséricorde ; elle exerça auprès des pauvres et des malades une sorte d'apostolat, et gagna par sa charité bien des âmes à Jésus-Christ. Bientôt ses aspirations la portèrent vers la vie du cloître ; elle revint auprès de sa chère tante, et M^{lle} Laure fut accueillie avec enthousiasme au noviciat dont une de ses sœurs, la Mère Sainte-Agnès Siméon, était directrice. Depuis ce moment jusqu'à la fin de ses jours, on vit en elle une de ces âmes fortes qui ne savent pas transiger avec la nature, qui ne reculent devant aucun sacrifice, et se nourrissent d'amour de Dieu et d'abnégation d'elles-mêmes. Aussi la Mère Saint-Ignace fit-elle toujours l'admiration de ses Sœurs et la consolation de ses Supérieures. Elle était pénétrée de la beauté de ses fonctions d'Ursuline, et, pendant de longues années, elle se dépensa nuit et jour auprès des élèves avec un zèle et un dévouement qui ne peuvent être surpassés.

Nommée maîtresse des novices, cette excellente Mère n'omit rien pour former aux vertus les plus solides les âmes placées sous sa conduite, et elle les instruisait autant et plus par ses exemples que par ses leçons.

Devenue supérieure, la Mère Saint-Ignace donna un nouvel élan à son zèle pour la perfection des âmes et l'éducation chrétienne des jeunes filles. Nous admirâmes de plus en plus sa charité, son humilité, sa mortification excessive, son amour pour nos saintes observances, sa dévotion envers le Sacré-Cœur; elle honora et fit honorer ce Cœur divin d'une manière toute spéciale, et fit placer son Image sur la porte de chaque cellule et de chaque lieu d'office. En 1874, un Père de la Compagnie de Jésus écrivit à une de nos Sœurs: « Je viens d'apprendre la nouvelle élection de la Révérende Mère Saint-Ignace; je demanderai à Notre-Seigneur que cette digne Mère conduise toute sa Communauté dans les voies parfaites où elle marche elle-même depuis si longtemps, et si généreusement. »

Nous espérions conserver cette bonne Mère de longues années encore, car sa santé nous paraissait excellente. Nous étions loin de soupçonner l'infirmité dont elle souffrait depuis huit ans! Sa mortification l'avait portée à cacher son mal que nous ne connûmes que trois jours avant sa mort. Elle n'avait donc usé d'aucun ménagement; elle avait même jeûné et gardé l'abstinence avec rigueur pendant le carême au milieu duquel elle mourut, et le jour même où la violence du mal la força de quitter la récréation. Comme on ne la vit plus reparaître, on se rendit à sa cellule, et on trouva notre bien-aimée Supérieure agonisante: quatre jours après nous n'avions plus de Mère! Il est impossible de peindre notre désolation; nos chères enfants la partageaient et mêlaient leurs larmes aux nôtres. Nos cœurs broyés ne trouvaient de soulagement que dans la pensée de la béatitude dont jouissait notre Mère. Le saint religieux dont nous avons déjà cité les paroles nous écrivait: « J'unis mes prières aux vôtres pour le repos de l'âme de cette bonne Mère Saint-Ignace qui, je l'espère, n'aura pas dû languir longtemps dans le Purgatoire. Elle était si bonne, si solidement vertueuse, si avancée dans les voies spirituelles, si

parfaite religieuse, que je la crois depuis longtemps réunie à son divin Epoux. Elle moissonne dans la joie ce qu'elle a semé dans la tristesse, et elle recueille aujourd'hui dans la gloire le fruit de ses travaux et de ses sacrifices. »

LA SŒUR SAINTE-AGNÈS GARNIER.

ALEXANDRINE GARNIER, née à Pourrières (Var), était bien jeune encore, lorsque ses parents vinrent se fixer à Aix. Placée au pensionnat de M^{me} Martel, Alexandrine fut pour ses jeunes compagnes un sujet de constante édification, et, plus tard, M^{me} Martel ne cessait de nous répéter qu'une de ses plus douces consolations était d'avoir prodigué ses soins à M^{lle} Garnier. Rentrée dans sa famille, elle n'eut d'autre amie que sa vertueuse mère; aussi ce jeune cœur conserva-t-il intact le lis de son innocence. La pureté de son âme donnait à tout son extérieur un air de modestie et de candeur qui ravissait ceux qui pouvaient la voir et l'entretenir. M^{lle} Alexandrine n'avait pas encore atteint sa vingt-unième année, lorsqu'elle obtint la permission d'entrer dans notre Monastère où se trouvait déjà une de ses cousines. Peu de temps après son admission, elle reçut, avec le saint habit, le nom de Sœur Marie de Sainte-Agnès qui convenait si bien à celle qui, par sa douceur et sa pureté, se faisait aimer de toutes ses Sœurs. Depuis son noviciat jusqu'à ses derniers jours, notre aimable et chère Sœur ne cessa point d'être la consolation de ses Supérieures par son obéissance, sa parfaite régularité et un rare jugement. Nous ne pourrions assez vanter sa complaisance : rendre un service, était pour elle une vraie joie, et jamais nous ne lui avons entendu dire la moindre parole contraire à la charité. Cette âme si belle et si pure soupirait ardemment après le jour de l'entrevue avec l'Epoux des vierges; elle appelait de tous ses vœux le moment de la délivrance. Pour modérer et perfectionner l'ardeur de ses désirs, Notre-Seigneur l'éprouva par une longue maladie. Mais nous fîmes au ciel une sainte violence, et, par l'intercession de saint Joseph, notre bien-aimée Sœur recouvra la santé. Nous étions dans la jubilation, elle

seule était dans les larmes, et son cœur se portait plus ardemment vers la céleste Patrie qu'elle venait pour ainsi dire d'entrevoir ; elle pouvait en toute vérité répéter ces paroles de la Séraphique Thérèse : Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir. Pourtant cette âme généreuse acceptait la vie en vue de la gloire de Dieu et du bien des âmes. Mais Dieu se contenta de l'acceptation du sacrifice. Notre chère Sœur Sainte-Agnès fut reprise avec plus de violence par le même mal, et bientôt nous perdîmes tout espoir de conserver longtemps au milieu de nous cet ange de paix. Nous allions tour à tour nous édifier auprès de son lit de douleur : là, pendant de longs mois, nous pûmes voir en notre Sœur chérie la patience et toutes les vertus religieuses briller du plus vif éclat. Une de nos jeunes Sœurs, malade elle-même, se plaisait, le soir pendant la récréation, à aller passer quelques instants auprès de notre chère malade et lui donnait naïvement ses commissions pour l'Eternité. Un jour, elle s'avisait de lui dire : Ma Sœur Sainte-Agnès, demandez à Notre-Seigneur que j'aille vous rejoindre bientôt. Et notre *doux Agneau* de lui répondre en souriant : « Vous n'êtes pas au bout de votre carrière ; vous viendrez au ciel, Notre-Seigneur vous en fera la grâce ; mais avant vous travaillerez beaucoup. Dans un an vous serez guérie. » La prédiction se vérifia, et un an après, cette jeune sœur se livrait de nouveau à ses fonctions d'Ursuline, tandis que, semblable à une pure colombe, notre bien-aimée Sœur Sainte-Agnès avait pris son vol vers les cieux. Ses derniers moments furent un écho de sa belle vie. Une longue et douloureuse agonie acheva la purification de cette âme déjà si sainte et si innocente. Elle était âgée de 36 ans, dont 12 de profession religieuse.

LA MÈRE SAINTE-ELISABETH ROUSTAN.

CLAIRE ROUSTAN était née à Draguignan. Devenue orpheline dès son bas âge, elle fut adoptée par un de ses oncles, et comme dans la maison paternelle, elle devint l'objet des plus tendres caresses et de la plus maternelle sollicitude. Claire de son côté aimait avec tendresse cet oncle si bon

et cette tante si dévouée, et son affection pour eux égalait vraiment celle qu'elle aurait portée aux auteurs de ses jours. Aussi la pensée de son heureuse enfance fut toujours bien douce pour notre bonne Mère. Elle se plaisait à raviver ces souvenirs en nous parlant des soins dont elle avait été l'objet, et, en mille rencontres, les noms bénis de ses parents adoptifs vinrent tout naturellement se placer sur ses lèvres, car ils remplissaient son âme reconnaissante.

Cette douce paix que Claire goûtait au sein de sa vertueuse famille, n'était cependant que le prélude des grâces que Dieu réservait à son enfant de prédilection : la jeune fille entendit la voix de Notre-Seigneur, et, à peine âgée de 18 ans, elle dit adieu au monde et s'arracha à la tendresse de ses parents. Nos anciennes Mères l'admirent avec bonheur, et la ferveur de la jeune postulante ne se démentit jamais pendant les heureuses années de son noviciat. A peine entrée dans sa vingtième année, la Sœur Sainte-Elisabeth fut, par sa profession religieuse, irrévocablement unie à son divin Epoux. Elle sut utiliser pour la gloire de Dieu les talents qu'elle avait reçus du ciel, et plusieurs beaux ouvrages qui sont à la sacristie nous restent comme un précieux souvenir de cette bonne Mère.

Nommée sacristine, elle eut de nombreuses occasions de manifester son ardent amour pour Notre-Seigneur. Ce fut dans l'exercice de cet emploi qu'elle fit une chute et se cassa la jambe. Il lui fallut passer de longs mois dans l'inaction; mais sa résignation et sa patience édifièrent la Communauté autant que l'avait fait naguère son amour pour le travail.

Elle exerça divers emplois auprès des enfants, et n'eût-elle senti aucune aptitude pour ce qui lui était commandé, elle y aurait encore volé avec joie, sûre de la réussite, dès que l'obéissance avait parlé. Ce fut surtout par un dévouement sans bornes que se distingua la bonne Mère Sainte-Elisabeth. Dans les charges d'économe et de zélatrice, elle fut pour ainsi dire le bras droit de ses Supérieures qui recouraient à elle en toutes circonstances, et qui la trouvaient toujours joyeuse au service de la sainte obéissance.

L'esprit de simplicité et de sainte enfance resta toujours le caractère distinctif de cette bien-aimée Mère. En tout et

partout, elle ne cessait de voir Dieu dans ses Supérieures. Cette pensée de foi lui était habituelle, et quand elle avait reçu un ordre, elle nous disait en souriant : « Mes Sœurs, je me hâte, car Notre-Seigneur m'envoie à tel emploi. » Cette obéissance et cette fidélité nous remplissaient d'admiration, et quand, brisée par la vieillesse, elle aurait pu demander un peu de repos par de légitimes dispenses, on la voyait refuser généreusement celles qui lui étaient offertes, voulant mourir comme un bon soldat les armes à la main.

Elle suivit jusqu'à son dernier jour les offices et les exercices de la Communauté. La veille de sa mort nous la considérions avec attendrissement essayer de se mettre à genoux pour réciter une prière, faite à la Communauté avant la lecture ; notre Révérende Mère qui s'en aperçut, lui fit signe de rester assise, et, comme une enfant, la Mère Sainte-Elisabeth s'assit, joignant les mains et baissant les yeux.

La paix de son âme se maintint aux approches de la mort, et, nous l'espérons, l'Époux des vierges l'aura accueillie par ces douces paroles : Bonne et fidèle servante, entrez dans la joie de votre Seigneur !



MONASTÈRE D'AMBERT.

Congrégation de Paris.



LES Ursulines d'Ambert sollicitent à leur tour une petite place dans les Annales, pour y insérer les quelques événements qui se sont passés dans leur Maison depuis 1856.

En 1859, le pensionnat a été reconstruit en entier, et l'église, réparée et agrandie d'une tribune pour les

élèves. MM. Vimal et Dupuy ont dirigé les constructions comme amis et bienfaiteurs de la Communauté, et nous sommes heureuses de leur témoigner publiquement notre reconnaissance.

Deux grandes statues de Notre-Dame-Auxiliatrice et de saint Joseph ont été érigées dans notre enclos; une belle croix en pierre, placée au milieu de notre cimetière, couvre de son ombre protectrice les tombes de nos bien-aimées Sœurs.

Le cinquantième anniversaire du rétablissement des Ursulines d'Ambert a eu lieu en 1867. Nous avons donné à cette fête de famille toute la pompe possible; triduum, exposition du Saint-Sacrement, rénovation solennelle des vœux, tout s'est réuni pour réjouir nos âmes; M. Teilhol, Grand-Vicaire et Supérieur du Monastère, avait obtenu pour ce jour béni une Indulgence spéciale du Souverain-Pontife.

Les élèves internes du premier et du second pensionnat ont beaucoup augmenté depuis quelques années. Les externes de la classe gratuite et celles des autres classes sont nombreuses.

Le travail est abondant pour les filles d'Angèle appelées à cultiver la vigne du Seigneur. Pussions-nous remplir notre tâche avec amour et fidélité!

Nous aimerions à parler longuement des Sœurs que nous avons perdues, elles seraient des modèles de vertus à citer. Qu'on nous permette au moins quelques détails sur quatre d'entre elles: la Sœur Aimée de Jésus, la Sœur Sainte-Ursule, la Sœur du Cœur-de-Marie et la Mère Saint-Louis.



LA SŒUR AIMÉE DE JÉSUS.

Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra, et qui conque vit et croit en moi, ne mourra jamais.

S. JEAN, XI, 26.



DANS ces paroles du divin Maître se trouve un abrégé de cette vie de foi et de confiance en Dieu dont vécut constamment la Sœur Aimée de Jésus, dans le monde AIMÉE PÉRIER.

Mademoiselle Périer appartenait à une famille pieuse et distinguée de la ville d'Arlanc, et elle hérita des vertus de ses honorables parents. Douée d'un esprit vif, d'un cœur aimant, elle sut parfaitement utiliser pour la gloire de Dieu et le bien des âmes les talents dont le Seigneur l'avait si largement gratifiée. Par son esprit et sa grande amabilité, elle eût pu captiver l'admiration du monde; mais le divin Maître prit soin de se l'attacher par des grâces spéciales et de garder pour Lui seul cette riche nature.

A l'âge de dix-sept ans, qu'elle appelait humblement l'époque de sa conversion, elle faisait la consolation de ses maîtresses, et au pensionnat du Bon-Pasteur de Clermont-Ferrand, elle servait par sa ferveur d'exemple à ses compagnes; les charmes de la piété lui étaient apparus et elle n'avait plus qu'un désir, embrasser la vie religieuse.

A peine de retour dans sa famille, M^{lle} Aimée eût voulu entrer dans le cloître; mais la maladie de sa vertueuse mère mit obstacle à ses pieux desseins, et durant sept ans, elle la servit avec le dévouement le plus filial et le plus admirable.

Pendant cette longue épreuve, que de difficultés, que d'obstacles pour la fréquentation régulière des Sacrements! Sa faim de la divine Eucharistie était si vive, que le principal motif qui la pressait de quitter le monde était l'espérance de pouvoir faire plus souvent la sainte Communion: recevoir quotidiennement le Pain des Anges, était vraiment le rêve

de cette âme embrasée. Cette faveur fut accordée à notre fervente Sœur peu d'années après sa profession.

Après la mort de sa pieuse mère, M^{lle} Périer renouvela ses instances auprès de son père pour suivre son attrait. « Ne faut-il pas, disait-elle, que je partage ma vie entre ma famille et le bon Dieu? » Elle avait alors 25 ans et devait mourir à 49 ans et quelques mois; elle disait donc plus vrai qu'elle ne pensait.

Admise au Noviciat de Sainte-Ursule d'Ambert, la Sœur Aimée de Jésus fut constamment un modèle de régularité et de zèle pour le salut des âmes. Chargée d'une classe au Pensionnat, elle obtint, à force d'instances, de s'occuper des enfants de la classe gratuite: elle leur apprenait à faire la dentelle qui procure dans nos pays de si grands avantages à la classe ouvrière; elle confectionnait les carreaux (1), tout en égayant ses Sœurs aux récréations, et prenait le plus vif intérêt à tout ce qui concernait ses petites pauvres. Cette bonne Sœur se dévoua, du reste, dans tous les emplois que lui confia la sainte obéissance, et partout elle obtint des succès. C'est surtout pendant les huit années qu'elle fut Maîtresse générale, qu'elle déploya tout son tact et tout son zèle pour l'Institut. Maîtresse de première classe, elle faisait encore le catéchisme de la première Communion, le cours d'instruction chrétienne, et donnait en outre chaque jour quelques leçons de piano.

Jusqu'à ses derniers moments, elle s'est occupée de ses élèves; sa sollicitude les accompagnait encore après leur sortie du Pensionnat, et elle les aidait de ses conseils et de ses encouragements; mais c'était auprès de ses chères premières communiantes qu'elle redoublait de zèle: elle aurait voulu leur communiquer son ardeur pour le Banquet eucharistique, et elle ne cessait de faire prier et de prier elle-même pour qu'elles fissent parfaitement ce grand acte de la vie chrétienne.

Pendant les six années que la Sœur Aimée de Jésus fut chargée de l'Economat, son infatigable charité se manifesta aussi bien que sa grande capacité pour les affaires; elle était

(1) Métiers pour faire la dentelle.

toujours disposée à sacrifier son repos pour procurer la moindre satisfaction à ses Sœurs.

Au milieu de ses emplois extérieurs, son activité et son esprit d'ordre lui faisaient encore trouver des moments libres pour écrire différents ouvrages spirituels ou instructifs, des extraits d'histoire, de géographie, de littérature; elle nous a laissé plusieurs livres pieux ou petits opuscules rédigés par elle-même: un Mois de Jésus, la Sanctification des fêtes et des dimanches, Une heure avec Jésus; des retraites pour les élèves, etc.

Elle composait aussi des pièces de vers avec une facilité étonnante: à table, dans son lit, en allant et venant, elle arrangeait ses rimes, puis, au premier moment libre, sa plume volait sur le papier où elle imprimait les productions de son esprit qui n'était jamais en défaut ni pour elle, ni pour les personnes qui y avaient recours.

Au chœur, sa belle et forte voix embellissait nos fêtes religieuses, et elle se plaisait à dire: « Après avoir tant chanté les louanges de Dieu sur la terre, j'ai pleine confiance d'aller les chanter au Ciel. »

Dans sa dernière maladie, cette chère Sœur a excellé en bonté et en affabilité. On peut dire qu'elle oubliait son mal pour ne s'occuper que de Dieu ou de ses Sœurs.

C'est le beau jour de la Toussaint, en 1857, que le Seigneur appela à Lui sa fidèle épouse, dans la 50^e année de son âge, et la 22^e de sa profession.

Son visage était si bien conservé que les personnes qui l'ont vue exposée devant la grille ne la croyaient qu'endormie, tant la mort semblait l'avoir respectée. O vénérée Mère, veillez encore du Paradis sur cette Communauté d'Ambert et sur ces enfants que vous avez tant aimés.

LA SŒUR SAINTE-URSULE.

Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. (S. JEAN, Ep. I, v. 4).

LA Sœur SAINTE-URSULE, originaire de Ceissac, près Billoin, fut confiée à la vénérable Mère Domergue qui te-

nait alors son pensionnat à Clermont-Ferrand. Cette digne Mère, reconnaissant dans sa jeune élève d'heureuses dispositions pour la vie religieuse, l'amena à Ambert lorsqu'elle vint fonder le nouveau Monastère des Ursulines, 10 avril 1817. Elle ne fut point déçue, car la douce piété, les manières aimables et enjouées de mademoiselle Marie Lavergne attiraient auprès d'elle toutes les personnes qui s'intéressaient au nouvel établissement.

La vénérable Fondatrice sut inspirer à sa jeune novice les sentiments si généreux dont elle était animée elle-même pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. La Sœur Sainte-Ursule embrassa avec courage toutes les pratiques de la Règle; non contente de supporter courageusement les privations continuelles qu'impose nécessairement une nouvelle fondation, elle avait recours à mille industries pour acquérir les vertus religieuses, et ce fut avec une sainte joie qu'elle reçut le saint habit religieux.

C'est aux classes gratuites que cette bonne Sœur fit paraître son zèle. La cherté des vivres faisait alors cruellement souffrir les indigents; la Sœur Sainte-Ursule pourvoyait à leurs plus pressants besoins, et son ingénieuse charité trouvait le moyen de leur venir en aide, tout en les encourageant à la patience par de douces et chrétiennes exhortations. Devenue Maîtresse générale, cet esprit de bonté parut plus ardent et plus fécond; elle sut pendant les longues années de son apostolat, intéresser en faveur de ses enfants pauvres les pieuses amies qui venaient la visiter. Celles-ci auraient-elles pu refuser une aumône à celle qu'elles regardaient comme une sainte et qui versait sur leurs cœurs le baume de la douceur et de la compassion?

Chargée plus tard de la direction du Noviciat, la Sœur Sainte-Ursule gagna la confiance de ses novices et sut leur communiquer sa ferveur au service de Dieu. Devenue zélatrice, elle se rendit chère et agréable à toutes ses Sœurs; elle égayait la conversation, se montrait sensible aux moindres attentions, et elle-même avait des soins minutieux et délicats pour les malades.

La Sœur Sainte-Ursule avait une dévotion spéciale à la sainte Enfance de Notre-Seigneur, et elle en parlait avec une

douce effusion. Dans les temps de retraite, elle paraissait abîmée dans la contemplation des vérités éternelles; alors la pensée des souffrances de Jésus la pénétrait plus vivement, et elle eût voulu ramener au pied de la Croix de son Maître tous les pécheurs touchés et repentants. Cette sainte Religieuse, cette véritable Ursuline mourut à l'âge de 63 ans.

LA SŒUR DU CŒUR DE MARIE.

Ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait. (S. MATH., XXV, 40).

M^{lle} MARIE MÉLIODON naquit à Ceilloux, près Saint-Dier d'Auvergne. Cette âme prévenue de la grâce fut favorisée de la vocation religieuse dès le jour de sa première Communion.

A seize ans, elle obtint, à force d'instances, la faveur tant désirée d'être admise au Noviciat. Ardente et généreuse, la Sœur du Cœur de Marie fut à peine revêtue du saint habit de la Religion, qu'on la vit se dévouer sans réserve au soulagement des malades, auprès desquelles la sainte obéissance l'avait appelée. Il y avait alors plusieurs Mères anciennes dont l'âge et les infirmités réclamaient des soins assidus. Cette jeune novice, venant en aide à l'infirmière, trouvait mille ressources pour soulager leurs souffrances et égayer leur solitude. Aussi fut-elle chargée pendant vingt ans de l'emploi d'infirmière. Il serait difficile de dire combien elle fut admirable dans les soins qu'elle prodigua pendant sept années consécutives à une Sœur qui avait le corps couvert de plaies; chaque jour sa main douce et bienfaisante pansait la pauvre infirme, et chaque fois elle y apportait une nouvelle délicatesse et un nouveau dévouement.

Notre chère Sœur du Cœur de Marie n'était jamais en retard pour procurer à ses malades le bonheur de recevoir les derniers Sacrements; sa foi et sa charité savaient combien les secours de l'Eglise rendent douces et consolantes les dernières heures de l'agonie.

Disons aussi que sa bonté et sa vigilance se signalèrent également dans les fonctions de Maîtresse générale qu'elle

remplit avec un zèle infatigable auprès des élèves du second pensionnat pendant vingt-deux ans.

Son amour pour la Communauté et ses vertus religieuses brillèrent du plus vif éclat pendant les dix années qu'elle fut Assistante; pleine de respect pour ses Supérieures, elle donnait à toutes les Sœurs l'exemple de la plus parfaite obéissance.

Cette âme fervente eut toujours une grande dévotion à la sainte Eucharistie; c'était au pied des autels qu'elle allait puiser la lumière et le courage, et c'était auprès de là divine Mère de Jésus qu'elle sollicitait la grâce d'aimer son divin Fils et de faire une sainte mort. Marie entendit sa prière, et elle-même vint la retirer de ce monde le 7 décembre 1867, veille de l'Immaculée Conception. La Sœur du Cœur de Marie avait 61 ans.

LA MÈRE SAINT-LOUIS,

Neuvième Supérieure de ce Monastère.

Bonne et fidèle servante, entrez dans la joie de votre Seigneur. (S. MAT., ch. 25, v. 2).

LE jour de l'Ascension, Notre-Seigneur a appelé à Lui cette fidèle épouse; n'était-ce pas un beau jour pour mourir? Mademoiselle PAULINE ROME était native du Puy en Velay, d'une famille honorable qui comptait parmi ses membres un missionnaire du Tonquin et deux autres prêtres très-distingués: l'un était chargé d'une paroisse importante, et l'autre avait été choisi par Monseigneur l'Evêque pour être son Grand-Vicaire.

A l'âge de vingt ans, mademoiselle Rome s'arracha à la tendresse de ses parents pour obéir à la voix du divin Maître. La Mère Domergue regarda cette postulante comme un présent envoyé du ciel pour l'aider dans sa fondation; elle eut bientôt apprécié les talents et l'intelligence de sa jeune novice et elle put aussitôt l'employer à l'enseignement.

Après sa profession, la Sœur Saint-Louis fut donnée en qualité de secrétaire à la Dépositaire, et s'occupa avec grand soin de la comptabilité. Pendant dix-huit ans, elle

exerça cette charge sans se laisser décourager par les difficultés que le manque de ressources lui créait journellement; son caractère heureux lui faisait toujours envisager les choses du bon côté et trouver une issue favorable. Il s'agissait alors de la construction de l'église; elle poursuivit cette œuvre avec courage, et eut enfin la joie de voir couronner ses efforts: la bénédiction solennelle de la chapelle eut lieu en 1832.

La Mère Saint-Louis exerça tour à tour toutes les charges de la Communauté, et se dévoua surtout à l'instruction de la jeunesse; à 72 ans, elle était encore Maitresse générale; et il fallut faire violence à son zèle pour lui faire prendre le repos que réclamaient ses infirmités.

Cette vénérée Mère fut un modèle d'édification par l'observance des saintes Règles et son zèle pour le culte divin. Maitresse de chœur, elle se plaisait à exercer les jeunes religieuses pour le plain chant et les cérémonies de l'Office; sa voix douce et harmonieuse relevait l'éclat de nos fêtes. Son humilité était simple et naïve; si elle avait occasionné la moindre peine à ses Sœurs elle ne tardait pas à faire des excuses, fussent-elles novices.

La Mère Saint-Louis s'était préparée à célébrer sa cinquantaine par une retraite et avait fait tous les exercices de la profession. Monsieur le Curé d'Ambert (1) adressa une touchante allocution à la vénérable Mère au jour béni de son jubilé. Comme au jour de sa profession, la Mère Saint-Louis était au milieu du chœur avec sa couronne blanche et son cierge embelli de fleurs, et elle renouvela ses vœux avec une ardeur toute juvénile. Ces noces d'or ont réjoui tous les cœurs et ont laissé les plus doux souvenirs.

Cette digne Mère vit approcher sa dernière heure avec une soumission parfaite à la volonté de Dieu. « Je lui ai consacré ma vie, disait-elle, je lui abandonne mon éternité; j'espère qu'il me sauvera. »

Après avoir reçu l'Extrême-Onction, elle ne parlait que du bonheur d'aller au Ciel, et se faisait chanter des cantiques sur cette patrie céleste et sur la divine Eucharistie. Son

(1) Ancien Aumônier de nos Sœurs de Clermont.

amour pour Dieu manifesta toute sa flamme dans le temps même où on lui fit la recommandation de l'âme; elle suivait les prières avec attention et paraissait ne pas perdre de vue la présence divine. On dut, selon son désir, renouveler plusieurs fois ce saint exercice; les expressions de sa reconnaissance pour les soins que lui donnaient ses Sœurs furent toujours touchantes et affectueuses.

Cette belle âme quitta la terre à l'âge de 77 ans, en 1874.

Les pertes successives que la Communauté d'Ambert a eu la douleur de faire depuis l'impression des Annales en 1856, ont laissé dans son sein des vides immenses. Il y aurait bien des choses édifiantes à dire sur chacune de nos pieuses Sœurs, mais discrètement nous nous bornons à celles qui ont été signalées dans la Circulaire et dans ce petit récit.

Le 4 avril 1876 a été pour la Communauté un jour de grand deuil: elle a perdu le meilleur des pères en la personne du regrettable M. Bégonin, qui s'est consacré avec un dévouement infatigable à son cher couvent de Sainte-Ursule et à toutes les âmes qui sont venues lui demander des lumières et des consolations. Les jeunes personnes qu'il a formées à la piété et à la vertu, et auxquelles il a recommandé tant de fois d'aimer le bon Jésus, béniront toujours sa mémoire et lui garderont un souvenir plein de gratitude et de filial attachement. Ses bons exemples et ses sages conseils ont guidé durant l'espace de trente-six ans un grand nombre d'âmes dans la voie du salut et de la perfection.

Ce bon Père semblait avoir choisi notre Maison comme le lieu de son repos. Aussi refusa-t-il constamment avec autant de simplicité que de modestie toutes les offres avantageuses qui lui furent faites.

Monseigneur Féron, dans sa dernière visite pastorale, en 1871, voulant donner à son mérite un témoignage public, le nomma Chanoine honoraire de son église Cathédrale.

L'aménité de caractère, la politesse exquise de ses manières, ses vertus aussi aimables que solides, son esprit de conciliation et, par-dessus tout, son cœur d'or ouvert à tous les besoins et révélant la bonté dans son expression la plus douce et la plus suave, lui ont fait des amis de toutes les personnes qui ont eu le bonheur de l'approcher. Esprit droit, fin et délicat, il avait toujours un mot agréable à dire aux personnes qui le visitaient et jamais une parole pénible ou blessante. Il était plein d'indulgence pour tout le monde et sévère jusqu'à l'austérité pour lui-même.

Comme la lampe du sanctuaire, il s'est consumé lentement dans le commerce des âmes, dans la solitude profonde du religieux, dans le travail long et pénible de la sainteté. Il fut avant tout et toujours le bon et pieux Aumônier des Ursulines.

Les chères Epouses de Jésus-Christ, comme il les nommait encore quelques jours avant de mourir, regretteront longtemps le directeur éclairé, l'ami dévoué, le confident intime de leurs âmes. Médecin habile, charitable et dévoué, il traitait, avec un tact et un art infinis, toutes les maladies de l'esprit et du cœur.

Puissions-nous emporter à notre heure dernière les mêmes consolations et descendre dans la tombe avec toute la majesté de sa foi et de ses espérances (1).

(1) Extrait de la *Semaine religieuse* de Clermont.



MONASTÈRE D'AMIENS.

Congrégation de Paris.



ALGRÉ les jours d'épreuve qui ont pesé sur la France depuis 1857, le monastère des Ursulines d'Amiens s'est maintenu dans un état de prospérité et même de progrès. La Providence a veillé sur les Filles d'Angèle, et Marie Immaculée leur a fait ressentir, dans les circonstances les plus difficiles, les effets de sa maternelle protection.

Si le nombre des Religieuses qui compose cette Communauté n'a subi qu'une faible modification, celui des élèves s'est considérablement augmenté. Un superbe bâtiment a été élevé pour le pensionnat qui prend chaque jour un nouvel accroissement. Diverses Congrégations entretiennent la pureté et la ferveur parmi nos élèves; et tandis que le beau titre d'Enfant de Marie excite leur pieuse émulation, les succès obtenus par celles qui aspirent aux brevets de capacité affermissent la confiance des familles.

Depuis vingt ans l'Ange de la mort s'est choisi dix-neuf victimes dans cette famille religieuse; de douloureux sacrifices lui ont donc été imposés; mais le divin Maître, en moissonnant ces fruits déjà mûrs pour le ciel, a compensé des pertes si sensibles, en envoyant à ses Epouses éprouvées, de nouveaux sujets,

choisis la plupart parmi les jeunes plantes élevées sur ce sol béni.

A peine les Annales de 1856 étaient-elles imprimées, que le bon Dieu appelait à lui une religieuse, jeune encore, qui, depuis quatorze ans, était clouée sur son lit de douleur. La Sœur Sainte-Agnès conserva toujours le calme et la gaieté d'une âme parfaitement soumise à la volonté de Dieu, et elle comprit qu'une si longue souffrance était un sûr moyen d'arriver promptement à la perfection. L'infirmerie donnant sur le tabernacle, le Dieu de l'Eucharistie faisait toutes ses délices. Ses journées étaient partagées entre la prière et un travail assidu, et elle se trouvait heureuse de consacrer ses talents à l'ornement des autels. La nouvelle de sa mort prochaine apporta une joie sensible à notre chère infirme : les onze derniers jours de sa vie, pendant lesquels on ne put rien lui faire prendre, pas même une goutte d'eau, ne furent qu'une longue extase, dont elle sortait par intervalles, le sourire sur les lèvres. Alors on la chargeait de pieux messages pour la patrie, où son cœur habitait déjà ; saint Augustin, notre Père, l'y introduisit le jour même de sa fête, 1856.

Quelques semaines plus tard, succombait après de longues et douloureuses souffrances, la bonne Mère Sainte-Marie, dont le souvenir est encore vivant dans tous les cœurs. Entrée en religion à l'âge de 18 ans, elle se livra avec ardeur et succès à l'exercice de l'Institut. Un Externat ayant été ouvert en 1852 à la sollicitation des familles, elle fut appelée à le diriger ; son attrait spécial était pour les enfants d'une nature rebelle, ou dépourvues d'intelligence. Le nombre des élèves augmentant, un second Pensionnat fut formé ; la Mère Sainte-Marie, devenue Maîtresse générale, s'adonna avec une ferveur

croissante à la formation des jeunes âmes qui lui étaient confiées. Ses instructions embrasaient tous les cœurs : aussi eut-elle la consolation de recueillir les fruits de ses travaux, et de voir plusieurs de ses élèves embrasser la vie religieuse.

Le zèle de la Mère Sainte-Marie s'étendait au-delà de sa modeste mission. Sauver des âmes était le but de toutes ses aspirations ; combien de pécheurs n'a-t-elle pas ramenés dans la bonne voie ! combien de réconciliations n'a-t-elle pas opérées ! combien d'âmes chancelantes n'a-t-elle pas soutenues et fortifiées ! Fidèle et dévouée servante de la sainte Vierge et de saint Joseph, elle voulut que son cher troupeau fût placé sous la protection de la sainte Famille. Cependant l'heure du sacrifice ne tarda point à sonner pour son cœur. Ce second Pensionnat qui avait prospéré par ses soins, elle dut en 1850 le voir, sinon dissous, du moins restreint de nouveau à un Externat, qui est resté florissant. Dès lors, la Mère Sainte-Marie, soumise à la volonté de Dieu, se livra tout entière à la vie intérieure, au milieu des emplois que l'obéissance lui confia. Elle édifia ses Sœurs par son esprit de pauvreté et de mortification, par sa charité tendre et compatissante et sa régularité. La prière devint son élément ; non-seulement l'Eglise et la France et le soulagement des âmes du purgatoire étaient l'objet de ses ardes supplications, mais encore les ennemis de la Religion et de l'Etat trouvaient place dans son cœur et ses prières d'apôtre. La bonne Mère Sainte-Marie fut éprouvée pendant quinze ans par une maladie qu'elle endura avec beaucoup de patience, et qui nous l'enleva à l'âge de 52 ans. Une terrible agonie acheva de purifier cette sainte religieuse, qui devait être reçue au ciel par une glorieuse pha-

lange d'âmes que ses prières et ses œuvres y avaient introduites.

La tombe de la Mère Sainte-Marie était à peine fermée, qu'une jeune professe de la Communauté, la Sœur des Saints-Anges, suivait celle qui lui avait servi de guide et de soutien. Bien digne du nom qu'elle portait, cette fervente religieuse était d'une modestie exemplaire, d'une parfaite régularité. Conserver incessamment la présence de Notre-Seigneur, même au milieu de ses occupations d'Ursuline, était le but de ses constants efforts. Sa santé s'affaiblit peu à peu ; ses facultés intellectuelles mêmes s'altérèrent ; néanmoins, elle les recouvra peu de temps avant sa mort, et ses dernières paroles furent pour témoigner à la Révérende Mère Saint-Gabriel, son bonheur de mourir dans la sainte Religion. Elle n'était âgée que de 27 ans.

Le 15 juillet suivant, une religieuse toute dévouée au Cœur de Jésus dont elle portait le nom, allait rejoindre ses Sœurs bien-aimées, et trouver dans le sein de Dieu la récompense de sa générosité. C'était une âme ardente et sensible, que Dieu fit marcher par la voie du sacrifice. Le jour de sa première Communion, M^{lle} Toulmonde sentit, par une impression très-vive, que la moitié de sa carrière se passerait dans sa famille, et l'autre dans le cloître. Cependant son caractère aimable la faisait rechercher dans la société ; elle était l'âme de toutes les fêtes. Un jour, elle avait alors 20 ans, au milieu d'une bruyante réunion, elle fut comme un autre Paul, terrassée par une grâce victorieuse : les illusions se dissipèrent, la lumière brilla, et Dieu triompha de ce cœur si bien fait pour l'aimer. Pour répondre à l'appel divin, la jeune Clémence dut se résoudre à enfoncer le glaive dans le

cœur de son père, qu'elle ne revit que dix ans plus tard. La Sœur du Cœur de Jésus, admise au Noviciat, y mena une vie de ferveur et de dévouement. Sa charité pour toutes, son inaltérable gaieté lui conciliaient l'affection générale. « Vive le bon Dieu ! » était son exclamation au milieu de tous les sacrifices. « Laissez venir à moi les petits enfants, » disait-elle avec le divin Maître; aussi ce fut près de ces âmes innocentes que cette véritable Ursuline exerça surtout son apostolat; sa mémoire est toujours restée chère à l'intéressante jeunesse qui avait été l'objet de sa maternelle sollicitude.

L'Epoux divin, fidèle à sa promesse, lui fit échanger l'exil pour la patrie, après vingt années de profession religieuse. Cette habile ouvrière nous laissait de beaux ouvrages, et en particulier, deux bannières qui font l'ornement des processions, et qui perpétuent parmi nous la mémoire de la Sœur du Cœur de Jésus.

Ces morts prématurées ne furent pas la dernière épreuve de la vénérable Mère Saint-Gabriel, car elle devait avoir la douleur d'être témoin de la dissolution de la Maison de Roye, fondée en 1838, par la Communauté d'Amiens. Monseigneur Boudinet réunit les religieuses de Roye à celles d'Abbeville, excepté deux novices que la Révérende Mère Saint-Gabriel reçut dans sa famille, le 25 août 1857. Les Mères fondatrices étaient à Amiens depuis plusieurs années. Quelques jours après eut lieu l'élection de la Révérende Mère Sainte-Ursule, qui avait déjà occupé douze ans la charge de Supérieure.

Aucun événement remarquable ne signala l'année suivante, si ce n'est quelques modifications à la clôture; mais en février 1859, une touchante céré-

monie s'accomplissait dans la chapelle des Ursulines d'Amiens. Monseigneur Porchy, nouvellement sacré Evêque de la Martinique, y célébrait la sainte Messe, à laquelle assistaient tous les membres de sa famille, pour recevoir ses derniers adieux. Après avoir eu la consolation de donner à tous le Pain de vie, et leur avoir adressé une émouvante allocution, l'Evêque missionnaire administra le sacrement de Confirmation à une de ses nièces, enfant de 9 ans. Six mois après, le pieux et zélé Prélat n'existait plus!

Le 22 mars de cette même année, la Mère Marie du Saint-Esprit prenait son vol vers le ciel. Entrée dès l'âge de 16 ans dans l'ordre du Carmel, cette jeune plante ne put y prendre racine à cause de son extrême délicatesse, et elle vint s'abriter sous le manteau de sainte Ursule.

La Mère du Saint-Esprit édifia la Communauté par sa vie de renoncement et de mortification poussée jusqu'à l'héroïsme. Elle avait une union si intime avec Dieu, qu'après sa mort le confesseur de la Communauté rendit ce témoignage que son cœur était un ciboire vivant où Dieu prenait ses délices. Elle avait été six ans zélatrice. Atteinte d'une phthisie pulmonaire et portant déjà l'empreinte de la mort, elle se traînait encore aux observances: l'obéissance seule put l'arrêter. A peine à l'infirmerie, elle reçut les derniers Sacrements, et elle alla, souriante, au devant de l'Époux en chantant: « Nous allons au ciel! mon âme, nous allons au ciel! » Elle était âgée de 52 ans.

L'année 1860 s'ouvrit encore par le sacrifice. Monsieur l'abbé Dangez, qui avait exercé pendant vingt ans avec beaucoup de zèle la charge d'Aumônier,

dut prendre sa retraite pour cause de santé; il mourut en 1867, à Montdidier; mais sa mémoire est restée en bénédiction aux Ursulines, auxquelles il a laissé comme legs testamentaire un petit Manuel de piété à l'usage des Congréganistes. Ce digne Aumônier a été remplacé par M. l'abbé Couvreur, dont la prudence et le dévouement sont justement appréciés par la Communauté.

Un triduum bien consolant fut célébré les 6, 7, et 8 décembre, dans la chapelle des Ursulines. Une jeune Allemande de 16 ans, Mademoiselle A. B., faisait son abjuration solennelle entre les mains de M. Léraillé, doyen de Saint-Remy et notre Révérend Père Supérieur. Le lendemain, l'heureuse néophyte avait le bonheur de faire sa première Communion, et le jour de l'Immaculée Conception, fête patronale des Enfants de Marie, la sainte Vierge recevait dans sa phalange privilégiée celle qu'elle devait, neuf ans plus tard, offrir comme épouse à son divin Fils.

L'Adoration perpétuelle ayant été établie en 1862 dans le diocèse d'Amiens, par le zèle de Monseigneur Boudinet, les Ursulines eurent, le 14 juillet, le bonheur d'avoir le Saint-Sacrement exposé dans leur chapelle pendant 24 heures. La retraite des élèves avait précédé cette grande solennité, qui se renouvelle chaque année, et, à la même époque, avec toute la pompe que réclame la majesté du divin Prisonnier d'amour. Notre vénérée Mère Saint-Gabriel ne devait assister qu'une fois à cette douce fête. Le 9 février 1863, elle terminait, à l'âge de 76 ans, une carrière entièrement consacrée à la gloire de Dieu et au bien d'une Communauté qu'elle avait gouvernée pendant quatre triennats. Cette fervente Mère a laissé dans le

couvent d'Amiens, avec un parfum de régularité, une mémoire impérissable. Le lendemain, 10 février, le bon Dieu appelait aussi à lui la bonne Sœur converse Sainte-Geneviève, dont la longue existence s'était consumée dans l'emploi d'infirmière.

Au mois de septembre revint l'époque des élections, et le choix de Dieu tomba sur la vénérable Mère Saint-Stanislas, qui, après avoir été cinq années Supérieure de la Maison de Roye, avait occupé à Amiens les principales charges.

Un an plus tard, à la même date, la très-sainte Vierge amenait de Bourgogne en notre Monastère, une de ses plus chères filles. Ce n'était ni une postulante, ni une novice, mais une religieuse Ursuline qui, après avoir exercé la charge d'Assistante dans son couvent de profession, venait, d'après l'avis des Supérieurs majeurs, se dévouer à l'accomplissement de la volonté de Dieu. Le Ciel destinait la Sœur du Saint Nom de Marie à devenir plus tard la Mère de la famille qui saluait alors son arrivée avec une joie toute fraternelle.

Quelques jours après, le 21 novembre, jour de la rénovation des vœux, mourait, après une longue et douloureuse maladie, la fervente Sœur Saint-Raphaël. A la suite de cruels revers de famille, elle se consacra à la Religion, dans l'humble condition de Sœur converse, et elle en remplit tous les devoirs avec exactitude et dévouement. Les dix-sept derniers jours de sa vie, par l'effet d'une affection névralgique, elle chanta continuellement nuit et jour, sans que rien fût capable de la calmer. Hélas! qu'il était navrant pour nos cœurs d'entendre cette voix sépulcrale proclamer avec tant de véhémence les louanges

de Dieu ? L'épuisement total de ses forces put seul l'interrompre pour la mettre en possession du Dieu qu'elle avait tant invoqué.

La fête de saint Joseph en 1865, fut bien solennelle au Monastère. On y fit l'inauguration d'une magnifique statue de ce saint Patriarche, et d'une autre de saint Augustin. La cérémonie fut présidée par notre Révérend Père Supérieur. Les deux saints, placés de chaque côté du Maître-Autel, semblent présenter à Notre-Seigneur les vœux des religieuses et les appuyer de leur paternelle intercession.

L'année 1866 est devenue pour toute la France, et pour Amiens en particulier, une époque de douloureux souvenir. Le choléra vint jeter la consternation dans notre ville vers le milieu de juin : chaque jour voyait se multiplier le nombre des victimes, et le terrible fléau exerçait son influence dans tous les rangs de la société ; mais l'Ange de la mort n'osa pénétrer dans l'asile béni des filles de Sainte-Ursule. La très-sainte Vierge, invoquée deux fois par jour, par l'Antienne *Stella Cœli extirpavit*, donna à celles qui l'imploraient avec une confiance sans bornes, des marques sensibles de sa protection toute puissante. Aucun indice de la cruelle épidémie ne se manifesta ni parmi les religieuses, ni parmi les élèves restées fidèles, en partie, jusqu'aux premiers jours de juillet. Toutes les reliques du Monastère furent portées plusieurs fois en procession pour apaiser la colère divine. Les précautions sanitaires les plus attentives et les plus intelligentes avaient été prises par la Révérende Mère Saint-Stanislas.

Le 22 juillet, à l'issue d'une procession générale, Monseigneur Boudinet, ému des douleurs de son

troupeau, fit la promesse solennelle d'ériger dans la Cathédrale une chapelle au Sacré-Cœur de Jésus, et de dévouer sa personne et son diocèse à ce Cœur adorable. Cette consécration se fit le 5 août dans toutes les églises et chapelles, selon le vœu du saint Prélat. Depuis ce jour, la terreur fit place à l'action de grâce : le mal avait disparu.

Le 29 mai 1867, cinquantième anniversaire de la restauration du Monastère d'Amiens, fut un beau jour de fête, et le souvenir de ce joyeux Jubilé vivra longtemps dans les cœurs. Cette année commémorative vit s'élever un magnifique bâtiment destiné au Pensionnat ; la première pierre fut posée le 24 juin. Les travaux extérieurs, dirigés avec intelligence et poussés avec activité, furent terminés sans le moindre accident le 2 décembre.

Pendant les vacances, les Ursulines avaient eu l'honneur de recevoir la visite de la Supérieure générale de la Congrégation de Troyes, accompagnée de la Mère dépositaire. Ces dignes religieuses, qu'une œuvre de zèle appelait dans le Nord, passèrent plusieurs jours dans la Communauté qui leur conserve un affectueux souvenir.

La prise d'habit et la profession de plusieurs novices avaient ajouté aux consolations de cette année, mais la Croix aussi devait la marquer de son sceau.

Le 12 août, fête de sainte Claire, la digne Mère Saint-Augustin était reçue au ciel par cette grande sainte dont elle avait reçu le nom au baptême. C'était une religieuse éminemment régulière et qui avait rempli les charges de zélatrice et d'assistante, tant à Roye qu'à Amiens ; elle était âgée de 57 ans.

Le 24 septembre, s'endormait aussi dans la paix

du Seigneur la bien chère Sœur Saint-Firmin, converse qui, par son courage, sa prudence et son esprit religieux, avait rendu de grands services à la Maison, surtout dans l'emploi d'infirmière des pensionnaires. De longues souffrances avaient achevé de purifier ces deux âmes saintement unies ici-bas.

La mort devait encore moissonner une tendre fleur dans le parterre de sainte Angèle. Le 24 février 1868, une jeune novice de 20 ans, la Sœur Marie Berckmans, allait fêter au ciel l'heureux anniversaire de sa prise d'habit. La modestie, l'humilité et une soumission parfaite embellissaient l'âme de cette chère enfant que nous avons élevée, et le parfum de ses vertus se conserve en notre béni noviciat.

Au mois d'août suivant, une religieuse, conduite par la voie pénible des souffrances habituelles, terminait aussi sa carrière. L'amour de la vie cachée, l'esprit de pauvreté et une grande charité envers ses Sœurs furent les qualités distinctives de la Mère Marie de l'Incarnation. Nous l'avions surnommée l'Adoratrice du Saint-Sacrement, car la chapelle était sa demeure ordinaire. Atteinte d'hydropisie et placée à l'infirmerie, elle exprima le désir qu'on ne l'entretînt plus que de Dieu, afin que, dégagée de tout, elle pût se préparer à son dernier passage. Elle avait 59 ans.

Les travaux du Pensionnat n'étant pas terminés pour la rentrée des classes, les élèves durent passer quarante jours dans une espèce de campement. Enfin, le 17 novembre, elles furent installées dans le nouveau bâtiment.

La façade extérieure est ornée d'une statue colossale de la sainte Vierge, établie gardienne du Monastère

et de l'intéressante jeunesse qui l'habite. Sur la façade qui domine le jardin, apparaît la statue de sainte Ursule, étendant son manteau protecteur.

En entrant dans le cloître, les élèves sont accueillies par une gracieuse *Mater admirabilis* qui semble leur sourire, présider à leurs récréations et bénir leur travail. A l'extrémité du cloître, s'ouvre la salle de réception, ornée de la statue de sainte Angèle.

L'année suivante, le 2 juillet 1869, une touchante cérémonie réunissait une grande partie des anciennes élèves: c'était la bénédiction de la chapelle des Enfants de Marie, délicieux sanctuaire qui avait reçu ses ornements de la générosité d'une élève de la Maison, présidente de la Congrégation. Cette chère enfant voulait se consacrer tout à Dieu; elle s'échappa, aussitôt après la bénédiction, du cercle de ses compagnes d'étude, pour aller se prosterner aux pieds de notre Mère, et elle la supplia de lui donner la dernière place dans sa Communauté. Cette démarche et la touchante allocution de la vénérable Mère, tirèrent des larmes de tous les yeux.

Le lendemain de l'Assomption, les portes du Monastère s'ouvrirent pendant quelques heures à quinze religieuses de la Châtre qui allaient demander un asile aux Ursulines d'Arras. Cette visite fut une véritable fête de famille, à cause des rapports bienveillants établis depuis 1860, par le séjour temporaire qu'une religieuse d'Amiens avait fait à la Châtre.

Le 18 août se célébrait le cinquantième anniversaire de la profession de la bonne Mère Sainte-Thérèse. C'était la première Jubilaire depuis la restauration du Monastère; aussi rien ne fut épargné pour donner à cette fête l'aspect le plus gracieux et le

plus solennel. Une autre circonstance ajoutait encore à l'intérêt général : le vénérable M. Léraillé, Supérieur des Ursulines, recevait en ce jour les vœux qu'il avait lui-même entendu prononcer par l'heureuse novice, un demi-siècle auparavant. Son discours ne fut que la confirmation de celui qu'il avait fait à la jeune professe, et tous les cœurs étaient émus de tant de rapprochements et de souvenirs. L'excellente Jubilaire se prêta de bonne grâce aux joyeux honneurs dont elle fut l'objet, et elle se laissa conduire le soir en triomphe dans son humble cellule, transformée en un petit paradis.

Le 4 septembre, la vénérable Mère Saint-Stanislas déposait, après six ans, la charge de Supérieure ; mais l'heure du repos n'était pas encore venue : elle dut reprendre la conduite des affaires temporelles, faisant échange avec la Révérende Mère Sainte-Ursule, appelée de nouveau au gouvernement de la Maison.

Le 24 du même mois, le bon Dieu venait cueillir une petite violette : c'était la Sœur Marie de la Visitation, religieuse converse, qui nous avait constamment édifiées par son humilité et son esprit religieux. Une longue et douloureuse maladie fit éclater sa patience et son abandon à la volonté de Dieu. « Quand donc serai-je arrivée au point de purification où le bon Dieu me veut, » disait-elle quelques heures avant de rendre le dernier soupir. Cette âme vertueuse, déjà si unie à Notre-Seigneur, prit son essor vers le ciel dans sa 42^{me} année.

1869 avait apporté aux Ursulines des grâces et des consolations, 1870 fut l'année des épreuves et des sacrifices. Le 17 février, M. Léraillé terminait sa

longue et glorieuse carrière. Il avait célébré son jubilé sacerdotal cinq ans auparavant. La Communauté des Ursulines, qu'il avait gouvernée pendant 28 ans avec tant de sagesse et de bonté, est heureuse d'offrir à la mémoire de ce vénéré Père le témoignage de sa reconnaissance.

Cette perte douloureuse fut suivie presque immédiatement de celle d'une sainte Mère qui, après avoir été élevée, pour ainsi dire, sous le même toit que notre bon Supérieur, allait le rejoindre dans le séjour du repos. La Mère Sainte-Victoire nous laissa, malgré ses quelques années de retour à l'enfance, l'impression de ses éminentes vertus religieuses et le souvenir des services qu'elle rendit à la Maison dans les charges de Dépositaire et de Maîtresse générale des classes gratuites.

La France déclara la guerre à la Prusse, et nous partageâmes toutes les anxiétés et toutes les douleurs de notre malheureux pays. Que de prières, que de pratiques pieuses surtout nous multiplâmes en l'honneur de la sainte Vierge!

Le danger approchait de plus en plus; l'ennemi faisait invasion dans le Nord. Un *triduum* est prescrit par Monseigneur, le 22 novembre, pour le salut de la France. Le 27, une lutte sanglante s'engagea près d'Amiens. Aux premiers coups du canon, le Saint-Sacrement fut solennellement exposé; on le garda la nuit dans le chœur des religieuses. Le lendemain, la ville avait capitulé; l'ennemi entra en vainqueur au milieu de la population consternée. Les Ursulines reçurent plusieurs visites des officiers prussiens; mais ils se montrèrent pleins de respect pour les vénérables Mères chargées de les recevoir, et ils se retirèrent

sans avoir rien exigé. L'intervention de Monseigneur auprès des chefs acheva cette œuvre de conciliation.

Les balles et les obus avaient à peine cessé de tomber sur Amiens, qu'un affreux incendie vint, le 2 décembre, à 6 heures du matin, jeter l'épouvante. Notre ancien pensionnat qui datait du xviii^{me} siècle, et transformé en gendarmerie depuis la Restauration, était la proie des flammes, et l'incendie menaçait de réduire en cendres une partie du Monastère actuel. Dieu vint encore au secours de ses Épouses, et, après deux heures de mortelles angoisses, nous pûmes entendre une messe d'action de grâces et jeter vers le Cœur de Jésus notre cri de reconnaissance.

Le 25 décembre, une grande bataille se donna au village des Querrieux, près d'Amiens, et pendant un second *triduum*, nous offrîmes nuit et jour nos supplications. La fête de Noël se passa sans messe de minuit, et durant plusieurs semaines, le silence des cloches, prescrit par les Prussiens dans toutes les églises et chapelles de la ville, vint ajouter à la tristesse qui étreignait les âmes.

Au milieu de ces douloureux événements, une immense consolation était réservée aux Ursulines : Monseigneur Boudinet se déclara lui-même leur Supérieur immédiat. Le zélé Pontife déploya toutes les richesses de son grand cœur envers une Communauté en proie aux plus vives alarmes : visites fréquentes, exhortations paternelles et multipliées, démarches auprès des autorités, non-seulement pour préserver ses filles de Sainte-Ursule de logement militaire, comme il le fit pour les autres Communautés religieuses de sa ville épiscopale, mais encore pour détourner le projet arrêté d'établir une ambulance

dans notre Pensionnat, dont l'aspect magnifique avait tenté l'avidité des envahisseurs. L'occupation étrangère fut fort onéreuse pour Amiens, et nous prîmes part à la détresse générale en nous imposant volontiers des sacrifices et des privations quotidiennes. Les classes se continuèrent peu nombreuses; toutefois, malgré la désertion d'un grand nombre d'élèves, quatre des plus fidèles furent couronnées en juillet des lauriers académiques. Le jour de saint Martin, Monseigneur mit le comble à ses bontés en daignant recevoir les vœux de la jeune fille qui, on s'en souvient, avait passé si généreusement de l'autel de Marie au berceau de la vie religieuse.

L'été suivant, 1872, la mort frappa deux victimes: la première fut la bonne Mère Sainte-Thérèse qui, trois ans auparavant, avait célébré ses noces d'or avec tant de bonheur. La seconde, la Sœur du Cœur de Jésus qui adressa à l'adorable Eucharistie ses derniers élans d'amour.

Le printemps de 1873 s'ouvrit par un jour de pieuse allégresse. Le 21 mars était le cinquantième anniversaire de profession de la vénérable et bien-aimée Mère Sainte-Ursule, alors Supérieure. Malgré le saint temps de Carême, la cérémonie se fit avec une grande pompe. L'élite du clergé occupait le sanctuaire, et on remarquait dans ses rangs un respectable prêtre qui venait s'associer au bonheur de l'ainée de ses sœurs, toutes trois religieuses au même Couvent. Les chants les plus mélodieux accompagnèrent la messe célébrée par M. Morel, vicaire-général. Ce fut avec l'accent d'un fervent amour que la vénérée Mère prononça ses quatre vœux, formulés pour la première fois à l'âge de 19 ans, et gardés depuis avec tant de fidélité.

Le soir, les élèves, dans une charmante séance littéraire, représentèrent, sous de gracieux emblèmes, les différentes phases d'une si longue et si noble carrière; l'illumination du grand cloître termina cette belle journée.

Le lendemain d'une fête si radieuse, s'endormait dans la paix du Seigneur, la bonne Sœur Sainte-Marthe, doyenne des Sœurs converses et vrai type de simplicité. Elle avait vécu plus dans le ciel que sur la terre, et avait fort édifié les personnes du monde dans l'emploi de tourière, qu'elle exerça longtemps. Un an auparavant, cette fervente Sœur avait modestement célébré son jubilé avec la vénérable Mère Sainte-Angèle, sous la présidence de M. l'Aumônier.

Le 1^{er} avril, un sacrifice du cœur, quoique senti de loin, vint plonger dans la douleur, non-seulement la Communauté, mais le diocèse tout entier: nous perdions notre Évêque bien-aimé. Monseigneur Boudinet était venu le 20 mars bénir la digne Jubilaire, promettant d'assister le lendemain à la cérémonie; hélas! nous ne devons plus le revoir. Le corps du vénéré Pontife repose dans cette chapelle du Sacré-Cœur que sa Grandeur avait fait élever après le choléra, et son cœur fut envoyé à l'institution de Pons, près la Rochelle, que le Prélat avait longtemps dirigée. La Communauté des Ursulines à la consolation de posséder le portrait en pied de ce noble bien-facteur, fait, avec son assentiment, par une de nos jeunes religieuses.

Cette perte si regrettable devait être suivie d'une nouvelle épreuve: la Sœur Angèle Mérici allait au ciel n'étant âgée que de 32 ans. Cette chère Sœur avait entendu l'appel du bon Dieu, étant encore au Pen-

sionnat ; après s'y être distinguée par sa ferveur et son zèle pour les intérêts de Marie, et avoir passé quelques années dans sa famille, elle était venue s'enrôler pour toujours sous la bannière de sainte Angèle. C'était une âme aussi timorée qu'énergique ; sa santé, quoique toujours faible, se soutenait au-delà de toute espérance et elle l'employait généreusement à la pratique de la Règle et à l'exercice de l'Institut. Elle n'avait que 30 ans quand le germe du mal se manifesta, et la pauvre Sœur dut passer de longs mois à l'infirmerie, édifiant la Communauté par sa douce piété et son ardente dévotion envers la sainte Vierge, qui la soutint pendant les luttes d'une terrible agonie.

Le bon Dieu ne voulant pas laisser longtemps le siège d'Amiens sans Pasteur, lui en choisit un selon son cœur, mais dont l'humilité refusa longtemps la dignité épiscopale. Monseigneur Bataille avait été de longues années doyen de Saint-Jacques, à Douai, et il ne s'arracha qu'avec douleur de ce bercail où il était obéi et aimé. Rien n'égalait les regrets de la cité flamande, si ce n'est l'accueil empressé des Amiénois pour leur nouvel Evêque. Le 25 septembre, sa Grandeur fit son entrée solennelle dans notre ville qui avait été illustrée jadis, à la même date, par le martyr de saint Firmin, l'apôtre de la Picardie. Le 18 octobre suivant, le monastère des Ursulines fut honoré de la visite de Monseigneur Bataille. Après avoir célébré la sainte Messe, notre nouveau Pasteur se rendit à la salle de Communauté et adressa aux Religieuses une touchante allocution. Une réception plus solennelle l'attendait au Pensionnat. Des décorations gracieuses ornaient le grand cloître ; un trône avait été élevé dans la salle de réunion, et un char-

mant dialogue toucha vivement le Pontife qui avait pris pour blason : *Ma charité pour tous*. Dans cette petite pièce littéraire, deux enfants représentaient Douai et Amiens, cités rivales, que l'Ange de la Charité venait unir pour jamais d'un lien auguste et béni. Des lèvres du Prélat tombèrent sur cette chère jeunesse des paroles d'affection et d'encouragement, et la bénédiction solennelle du Très-Saint-Sacrement mit le sceau à cette mémorable matinée.

Les visites de Monseigneur Bataille se renouvellent plusieurs fois chaque année, et elles laissent toujours dans les cœurs une vive empreinte de sa bonté paternelle et de son dévouement pour la famille de sainte Ursule.

Les derniers jours de 1873, mourut une bonne Sœur converse, le Moïse du Couvent. Tourière à l'époque du rétablissement de la Maison, elle entra ensuite au Noviciat, et elle conserva jusqu'à la fin sa première ferveur; jamais elle n'avait assez fait pour Dieu. Elle se livrait aux travaux de sa condition avec un véritable esprit religieux et une exacte régularité. Le bon Dieu, pour lui donner de nouvelles occasions de mérite, permit qu'elle devint aveugle trois ans avant sa mort. Réduite à l'inaction, elle se croyait obligée d'être sans cesse en prières, afin de servir encore sa chère Communauté. Son avidité pour entendre parler de Dieu et se procurer de pieuses lectures était extrême. La Sœur Sainte-Anastasie se prépara à fêter sa cinquantaine par une retraite et les exercices ordinaires de la profession, et elle eut la joie de renouveler ses saints engagements en présence de son frère, pieux ecclésiastique qui lui adressa un discours plein d'onction et de foi. L'heureuse

jubilatoire, épuisée d'émotions, ne survécut que trois mois à ses noces d'or, qu'elle alla continuer avec le divin Epoux, à l'âge de 76 ans.

Par suite de la persécution qui désolait la Suisse, le Monastère d'Amiens se trouva heureux d'abriter sous son toit, pendant quelques jours, en juillet 1874, deux Ursulines de Porrentruy. Animées d'un dévouement admirable pour leur chère Communauté, dont les biens étaient confisqués, ces zélées Religieuses avaient entrepris de pénibles voyages, afin de réunir les fonds nécessaires à un établissement sur le sol français, à Maiche, peu distant de la frontière. Ces généreuses exilées ont laissé en s'éloignant, un souvenir profond de leurs infortunes et de leurs solides vertus.

Le 15 mars 1875, les bras de saint Joseph s'ouvraient pour recevoir une âme qui eut pour ce Patriarche une dévotion et une confiance sans bornes. Que de grâces la fervente Sœur Saint-Joseph n'a-t-elle pas sollicitées et obtenues de son puissant et généreux Patron ! Aussi sa reconnaissance prenait-elle toutes les formes pour se manifester. La Providence ne permit pas qu'elle jouît du triomphe que décerna Pie IX à ce grand saint, en le choisissant pour protecteur de l'Eglise universelle. Atteinte d'un ramollissement de cerveau, qui lui ôta l'usage de la raison pendant 18 mois, elle ne recouvra quelques lueurs d'intelligence que pour recevoir les derniers Sacrements. A l'aliénation mentale, se joignit une paralysie presque générale. Cette double infirmité devint pour une bonne Sœur converse, l'occasion de nombreux actes de dévouement. Cette fidèle gardienne l'entoura avec une filiale tendresse de tous les soins que réclamait sa triste position.

Une pieuse cérémonie se renouvelait aux Ursulines

le 1^{er} avril 1875. La vénérable Mère Saint-Benoît, sœur de la Révérende Mère Sainte-Ursule, célébrait aussi son cinquantième anniversaire de profession. Une grande pompe extérieure fut déployée dans cette circonstance, car l'heureuse jubilaire avait l'honneur de prononcer ses vœux en présence de sa Grandeur, Monseigneur Bataille, qui daigna présider cette belle fête de famille. Une foule émue et recueillie remplissait l'église. La Révérende Mère Saint-Benoît avait été six ans Supérieure; mais une grande partie de sa carrière religieuse s'étant écoulée dans la charge de Maîtresse-générale, la reconnaissance attira à ses noces d'or un grand nombre d'élèves qui lui étaient restées sincèrement attachées.

Le 4 septembre suivant, la respectable Mère Sainte-Ursule terminait ses 24 ans de supériorité, laissant à sa famille religieuse de précieux et impérissables souvenirs. Cette Mère si bonne s'est trouvée heureuse, malgré son grand âge, de se dépenser encore pour sa Communauté dans l'administration du temporel.

La Révérende Mère du Saint Nom de Marie, après avoir exercé six ans la charge d'Assistante, et trois ans celle de Maîtresse des novices, fut appelée au gouvernement de la Maison. Puisse le ciel bénir les travaux de cette Mère si dévouée, et lui en faire recueillir des fruits abondants, pour la gloire de Dieu et le bien du Monastère!

Depuis la mort de Monseigneur Boudinet, les Ursulines étaient restées sans Supérieur. Monseigneur Bataille, plein de confiance en la Mère Sainte-Ursule, se reposait de tout sur sa longue expérience. Mais la Mère du Saint Nom de Marie sentit le besoin d'être aidée et soutenue : elle exposa son humble désir au

vénéré Pontife, et celui-ci, tout en conservant son titre de Père des Ursulines, leur choisit pour Supérieur, Monsieur Morel, vicaire-général, qui, depuis longtemps, avait donné au couvent des preuves d'un intérêt tout particulier.

Les Jubilés se succèdent aux Ursulines d'Amiens. Voici la bonne Mère Saint-Pierre, qui, le 11 octobre, se présente à son tour devant l'autel, pour renouveler, dans toute la joie de son cœur, ses solennelles promesses. La vénérable jubilaire a joui d'une santé robuste jusqu'à 74 ans. Depuis cette époque, elle est dans un état habituel de souffrances, et cependant elle assiste à tous les exercices, et continue à sonner à 4 heures, de sa main débile, le réveil des religieuses.

Le 12 mars 1876, un ouragan furieux causa des désastres épouvantables à Amiens, dans tout le département, et étendit au loin ses ravages; la sainte Vierge, en cette circonstance, veilla particulièrement sur ses filles bien-aimées. Les dommages causés par la tempête se bornèrent à quelques fractions de toitures enlevées, et à d'autres moindres dégâts; aussi, le 21 suivant, une messe d'actions de grâces fut offerte en reconnaissance de cette protection maternelle. Peu de temps après, Marie exerçait son pouvoir d'une manière plus frappante encore, en arrachant à une mort presque certaine une pensionnaire atteinte subitement d'une fièvre cérébrale. Une neuvaine de Messes était à peine sollicitée à Notre-Dame du Sacré-Cœur d'Issoudun, que le danger disparaissait, et, au grand étonnement des médecins, l'enfant prenait de la nourriture au septième jour, et se trouvait même en état de retourner dans sa famille. Qu'elle soit à jamais bénie,

la Vierge secourable dont le cœur s'ouvre à toutes les supplications ! Cependant des jours douloureux nous attendaient. La rentrée d'octobre 1876 avait dépassé toutes les espérances ; sa Grandeur Monseigneur l'Evêque avait inauguré l'année scolaire, en célébrant la sainte Messe au milieu de sa jeune famille, à la fête de Sainte-Ursule ; le Pensionnat était florissant, et une belle couronne d'Enfants de Marie se pressait autour de son autel.. Tout à coup, le 1^{er} novembre, une cruelle épidémie, la fièvre typhoïde vient porter la désolation dans toute la ville ainsi qu'au Monastère. Une vingtaine d'élèves sont frappées, et le Seigneur moissonne parmi elles deux victimes d'élite.

Un sacrifice plus intime encore, sinon plus douloureux, fut la mort de la chère Sœur Saint-Lugle, le 6 décembre. Cette Sœur bien-aimée s'était distinguée au Pensionnat, étant élève, par ses succès et sa piété, exerçant sur ses compagnes la plus favorable influence, surtout en qualité de Présidente de la Congrégation des Enfants de Marie. Après plusieurs années passées auprès d'un frère ecclésiastique, elle revint au bercail de la Religion, et ses talents, son goût pour la musique surtout, furent utilisés avec fruit. A peine eut-elle quitté le Noviciat que sa santé subit une notable altération ; dès lors sa vie ne fut plus qu'une souffrance continue, souffrance endurée avec une parfaite conformité à la volonté divine. « *Comme le bon Dieu voudra*, » était sa devise favorite et son cri d'abandon. Elle avait un empire tout puissant sur le cœur des enfants qui la vénéraient et la chérissaient, comme une mère. Animée d'un zèle ardent pour leur avancement spirituel, la fervente Sœur Saint-Lugle leur faisait faire les plus généreux sacrifices ; plusieurs lui

doivent, après Dieu, leur vocation religieuse, et toutes les anciennes élèves lui conservent un souvenir plein de vénération et d'amour. La terre reçut sa dépouille mortelle le jour même de l'Immaculée-Conception. Puisse l'auguste Marie avoir reçu dans la gloire, celle qui avait tant travaillé pour l'honorer et lui gagner des âmes!

La Communauté se compose actuellement de cinquante-sept membres, dont trente-huit religieuses de chœur, seize sœurs converses, une novice et deux postulantes. Le Pensionnat comprend 150 élèves, dont 60 demi-pensionnaires, ne communiquant avec les internes que pour les études.

L'Externat compte environ 70 élèves, et la classe gratuite seulement une cinquantaine, vu le grand nombre d'écoles établies dans la ville depuis quelques années.

En 1871, eurent lieu pour la première fois les exercices d'une retraite annuelle, pendant les vacances, pour les anciennes élèves. Cette œuvre de zèle, inaugurée par la Révérende Mère Sainte-Ursule, se continue avec un succès toujours plus satisfaisant.

Les Ursulines d'Amiens viennent de commencer des travaux de construction devenus urgents par l'extension du Pensionnat, et réclamés d'autre part par la régularité religieuse. Pour arriver à un entier résultat sur ce point essentiel, un voyage a été jugé nécessaire; la Révérende Mère du Saint Nom de Marie et les vénérables Mères Saint-Stanislas et Sainte-Ursule, autorisées par Monseigneur l'Évêque, ont eu l'honneur, au mois d'août 1876, de visiter les belles et ferventes Communautés d'Arras, de Saint-Omer, de Saint-Saulvé et de Béthune; ces dignes Mères ont

rapporté, avec les meilleurs souvenirs, un suave parfum d'édification. Qu'il leur soit permis d'offrir ici le témoignage de leur affectueuse gratitude aux Monastères qui les ont si cordialement accueillies.

Les vacances de cette année 1877 seront embellies par une touchante fête de famille: le 6 septembre, la vénérable Mère Saint-Stanislas, actuellement Zélatrice, célébrera son cinquantième anniversaire de profession. Dieu veuille bénir la digne et bien-aimée Jubilaire, ainsi que les quatre vénérables Mères dont les noces d'or ont tour à tour réjoui nos cœurs. Que le Ciel les conserve longtemps à l'amour de la Communauté, dont elles sont les colonnes et les paratonnerres (1)!. . .

Le Couvent est affilié à la plupart des œuvres catholiques et jouit de précieux privilèges. Le 2 janvier dernier, les religieuses d'Amiens se sont enrôlées dans l'association du Cordon séraphique auquel sont attachés tant de grâces et de trésors spirituels.

Dès l'année 1859, la chapelle a été enrichie par le Souverain Pontife de la grande indulgence de Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule, le 2 août; et, un peu plus tard, le couvent devenait un centre d'agrégation pour l'Apostolat de la Prière.

Notre lettre postulatoire au sujet de la béatification de la Mère Marie de l'Incarnation, a été envoyée à Rome, à la fin de janvier. Puissent les vœux réunis de la grande famille de sainte Angèle accélérer le succès de cette œuvre si glorieuse pour nous toutes!

Les Ursulines d'Amiens n'ayant pas fait imprimer de Circulaire, ne peuvent achever cette relation sans

(1) Cette relation date de l'année 1877.

adresser leurs remerciements les plus sincères aux nombreux monastères qui les ont prévenues dans cette œuvre de charité et d'union fraternelle. Les Circulaires sont toujours accueillies à Amiens avec bonheur, et lues avec intérêt et édification. On ne saurait oublier près de Dieu, des Mères et des Sœurs avec lesquelles on a fait si gracieuse connaissance, et l'on rend au Seigneur les plus vives actions de grâces du bien immense qui se fait dans l'ordre de Sainte-Ursule; mais la plus large part de notre affection et de nos prières est due aux victimes de la persécution : chères Sœurs exilées, pourquoi n'êtes-vous pas venues vous abriter sous le toit hospitalier des Ursulines d'Amiens? Leurs bras et leurs cœurs vous étaient ouverts et vous attendaient... ils s'ouvrent encore aux Couvents qui, épargnés jusque là, devraient à leur tour se réfugier sur une terre étrangère... Ah! que bientôt le triomphe de l'Église et la délivrance de l'illustre Prisonnier du Vatican consolent nos cœurs et que la patrie soit rendue à nos généreuses Exilées!...



LA RÉVÉRENDE MÈRE SAINT-GABRIEL.



ETTE fervente religieuse, destinée à devenir une des premières colonnes du monastère d'Amiens, naquit le 27 janvier 1787, à Besançon. Mais cette ville ne fut que le berceau de M^{lle} CHARLOTTE GARDEL, car son père occupant un poste élevé dans l'armée, lui fit partager ses pérégrinations. Toutefois, l'enfant reçut une éducation pieuse et solide, elle possédait même des connaissances variées, qui s'accrurent par ses

voyages. Elle avait l'esprit fin et judicieux, et savait apprécier chaque chose à sa juste valeur. Sa vivacité et sa gaieté naturelles la rendaient aimable en société, tandis qu'elle faisait la joie de ses parents par les plus heureuses dispositions à la vertu. Sous l'influence du milieu où s'écoulèrent ses jeunes années, elle puisa ce caractère fort et généreux qui la soutint parmi les épreuves de sa longue et laborieuse existence.

La tourmente révolutionnaire ayant dispersé les principaux membres de sa famille, M^{lle} Gardel se retira à Lille avec sa pieuse mère, et y passa les plus belles années de sa jeunesse. Dieu, qui la voulait tout à Lui, imposa à son cœur si tendre et si aimant le plus douloureux des sacrifices : sa bonne mère lui fut enlevée, et la vertueuse enfant resta seule au monde. La Providence la conduisit, en 1814, auprès de Madame d'Evasier dont la sœur, Madame de Clermont-Tonnerre, dite de Saint-Augustin, ancienne Ursuline d'Amiens, partageait alors l'habitation. Cette digne Mère reconnut bientôt dans l'intéressante orpheline une âme d'élite. Leurs cœurs se comprirent, et une sainte amitié s'établit entre elles. Cependant l'horizon était devenu moins sombre, et la Restauration ramenait la sécurité sur le sol français. La Mère Saint-Augustin, qui, depuis longtemps, nourrissait le désir de relever les murs de son cloître béni, s'associa quelques-unes de ses anciennes consœurs pour la seconder dans sa noble entreprise. Après vingt-trois ans d'exil, elles eurent le bonheur de rentrer dans leur chère solitude le 29 mai 1817. Dans ces conjonctures, la grâce travaillait en secret M^{lle} Gardel ; docile à la voix intérieure, elle vint en février 1819, supplier la Révérende Mère Restauratrice de la recevoir au nombre de ses chères filles.

La nouvelle Postulante était âgée de plus de 30 ans ; l'expérience qu'elle avait acquise dans le monde ne servit pas peu à l'accomplissement des desseins de Dieu sur elle et sur sa Communauté. La Révérende Mère Saint-Augustin apprécia de plus en plus le trésor que le ciel lui avait envoyé. Après avoir employé la Sœur Saint-Gabriel auprès des élèves, et lui avoir fait prononcer ses vœux avec la Sœur Sainte-Victoire le 11 septembre 1820, elle lui confia deux ans plus

tard la charge si délicate de Maitresse des novices; elle s'en acquitta dignement, inspirée par son grand amour pour la régularité et son tact pour la conduite des âmes. En 1823, elle prit la direction du Pensionnat en qualité de Maitresse générale. Ses rapports d'affectueuse confiance avec sa vénérable Supérieure allégèrent le poids de ces fonctions si importantes; s'efforçant de marcher sur les traces de la Mère Saint-Augustin, elle puisait au contact de ses vertus un esprit vraiment religieux, et dans ses conseils les secrets de la vie intérieure. Cependant cette Sœur si fervente et si dévouée avait à déplorer, au milieu des plus précieuses qualités, un défaut qui fut toujours pour elle une source de combats et d'humiliations. Sa grande droiture ne lui permit jamais de feindre, et il en résultait quelquefois des saillies assez vives. Mais de cette ombre qui apparaît sur le tableau d'une si sainte vie, jaillissait un rayon bienfaisant: la générosité de la réparation mettait au grand jour l'humilité de la Sœur Saint-Gabriel et la bonté de son cœur. Ses jours s'écoulaient dans le bonheur de l'obéissance, lorsque Jésus vint marquer son épouse chérie du sceau des élus.

Le Monastère rétabli par la Révérende Mère de Clermont-Tonnerre était, pour ainsi dire, dans l'enfance; les religieuses se flattaient de posséder longtemps encore leur digne Fondatrice, quand la mort brisant tout à coup des liens si chers, leur enleva en 1827 leur Mère bien-aimée. Personne ne sentit plus intimement cette perte douloureuse que notre chère Sœur Saint-Gabriel; elle puisa néanmoins dans son esprit de foi et d'abandon à Dieu, le courage de ranimer la confiance de la Communauté. Après huit jours passés dans une profonde désolation, les Ursulines, essoyant leurs yeux baignés de larmes, résolurent de procéder à l'élection d'une supérieure. Sur qui donc tombera le choix de Dieu? Ah! la Mère Saint-Augustin l'avait pressenti: du haut du ciel, elle inspira ses filles, et le nom de la Mère Saint-Gabriel fut proclamé par sa Grandeur Monseigneur de Chabons, évêque d'Amiens. Quel coup de foudre pour cette humble Mère de se voir investie du gouvernement, n'étant qu'à la septième année de sa profession religieuse! Elle en fut atterrée; mais le bon Dieu releva son courage, et il lui fit traverser la pé-

riode révolutionnaire de 1830, avec une sagesse et une prudence admirées de tous.

Continuant l'œuvre régénératrice de la Révérende Mère Saint-Augustin, la nouvelle Supérieure eut la consolation de remettre en vigueur quelques points des Règlements. Elle-même, étant une règle vivante, frayait le chemin à ses Sœurs dans la pratique exacte des devoirs religieux. Pleine de bonté pour toutes ses filles, elle les consolait, les fortifiait et se dévouait sans réserve au bien de sa chère Communauté. Elle était émue jusqu'aux larmes en voyant les vénérables Anciennes, courbées sous le poids des années et des infirmités, venir avec la simplicité des enfants, se prosterner à ses pieds, lui exposer leurs doutes et lui demander les moindres permissions.

Une jeunesse florissante remplissait le Noviciat, et tout annonçait que la main de Dieu soutiendrait un édifice élevé pour sa gloire. Toutefois, le glaive du sacrifice allait frapper le cœur de la Mère Saint-Gabriel. La Sœur Saint-Bernard, dont les vertus et les talents donnaient de grandes espérances, lui fut enlevée, et elle dut fermer les yeux à deux compagnes de la Mère de Clermont-Tonnerre, les Mères Saint-Fidèle et Saint-François de Paule. Enfin la bonne Sœur Saint-Prosper rendit aussi le dernier soupir entre les bras de cette bonne Supérieure qui, toujours forte dans l'épreuve, baisa la croix avec amour et confiance.

Les six années de son gouvernement étant expirées en 1833, la Mère Sainte-Ursule, âgée seulement de 29 ans, la remplaça. La Mère déposée, chargée de l'Économat, devint le conseil et le soutien de la jeune Supérieure.

Elles travaillèrent de concert et firent des réformes assez importantes. Une lingerie commune fut établie en 1836; peu après, l'argenterie disparaissait de la table de la sainte Pauprette; et faisait place à des couverts de buis et à des godets de faïence; enfin, le Cérémonial de l'Office divin s'observa d'une manière conforme aux Règlements: telles furent les principales modifications heureusement opérées par la Mère Sainte Ursule, et méditées depuis longtemps par la Mère Saint-Gabriel.

Inexorable pour elle-même, elle eût été trop loin dans la

mortification si l'obéissance ne l'eût arrêtée. Avec une complexion délicate, elle pratiqua les jeûnes et les autres austérités de la Règle jusqu'à la fin de sa longue carrière. Le travail était son élément : on la trouvait sans cesse occupée, ne pouvant se déterminer, même dans la vieillesse, à prendre un instant de repos. « Nous sommes pauvres, disait-elle, ne devons-nous pas le sentir ? » Aussi ne se plaignait elle jamais de rien. Sa ferveur aux exercices religieux émanait d'une foi vive, et d'une haute estime de sa sainte vocation. La pieuse Mère s'enflammait pour parler de son extrême gratitude, et ce sentiment si doux l'anima encore d'une noble ardeur à la dernière récréation à laquelle elle assista. Mais on peut dire que son caractère distinctif était une profonde humilité. De là naissait envers ses Supérieures, une soumission pleine de respect et de simplicité, et envers ses Sœurs des témoignages multipliés de déférence et d'attention. On la voyait la première aux travaux communs ; son activité marquait le plaisir qu'elle y goûtait. Quelques écrits recueillis après sa mort attestent la basse opinion qu'elle avait de son mérite.

En 1838, pendant que cette digne Mère se dépensait pour son cher Couvent dans les charges de Dépositaire et de Maîtresse des novices, le bon Dieu se servit d'elle pour la fondation de la Maison de Roye. Elle resta peu de temps dans cette Communauté naissante, et y fut remplacée par la Mère Saint-Stanislas ; une autre mission lui était réservée.

La communauté d'Avallon, fondée par la Maison de Troyes, ayant embrassé les Constitutions de Paris, s'adressa en 1843 aux Ursulines d'Amiens pour être initiée à la pratique de la Règle. La Mère Saint-Benoît, alors Supérieure, sûre de l'expérience et de l'esprit éminemment religieux de la Mère Saint-Gabriel, lui confia cette délicate entreprise. Elle passa environ deux ans en Bourgogne, gouvernant ses nouvelles filles avec autant de sagesse que de bonté, et nul doute que la Révèrende Mère n'ait acquis dans cette circonstance un des plus beaux fleurons de sa couronne.

Le Noviciat d'Amiens eut encore en 1848 le bonheur de posséder son ancienne Maîtresse qui trouva au milieu de ses ferventes filles un délicieux repos, malgré les sollici-

tudes de l'Economat dont elle était encore chargée. Comme elle était aussi respectée que chérie, ses paroles étaient des oracles, et la plus exacte régularité régnait dans l'heureux bercail. D'ailleurs, rien n'échappait à sa vigilance, et l'on trouvait dans son cœur un baume à toutes les blessures. Ses novices étaient surtout conduites à Notre-Seigneur par le sentier de l'humilité. « On ne nous humilie point, leur disait-elle souvent, on nous met à notre place. Restons donc toujours à terre à terre, nous ne nous mettrons jamais trop bas. » Cependant elle aimait à voir la joie briller sur tous les fronts, et elle se plaisait à animer par son aimable et franche gaieté les récréations de sa jeune famille.

Les années se succédaient rapidement; en 1851 les élections rappelèrent au gouvernement la Révérende Mère Saint-Gabriel qui, déjà sexagénaire, était loin de s'attendre à ce choix. Le champ qu'elle avait alors à cultiver était bien plus vaste qu'elle ne l'avait laissé 18 ans auparavant. Le nombre des religieuses était doublé; celui des élèves s'était aussi considérablement accru, et toutes les observances étaient en vigueur. La vénérable Mère travailla de tout son pouvoir à maintenir cet état florissant, auquel ses pieux labeurs avaient tant contribué; s'oubliant elle-même pour se dépenser et se multiplier, elle se faisait toute à toutes, et répandait autour d'elle la suave influence de la charité. Quelle n'était pas sa joie, quand il lui était donné de conduire à l'autel de jeunes vierges pour les consacrer à Notre-Seigneur!... Ce bonheur lui fut accordé souvent pendant les six années de sa supériorité. Cependant les épreuves ne lui furent pas épargnées. Pendant son second triennat que de sacrifices imposés à son cœur!.. La tombe se referma six fois sur des filles bien-aimées, et la dissolution de la maison de Roye acheva de la briser sans l'abattre. En 1857, elle déposa son lourd fardeau, et reprit l'administration du temporel. Malgré son âge avancé, elle déploya encore une énergie, une prudence remarquable pour faire prospérer les biens du Monastère.

L'heure de la retraite allait enfin sonner pour cette Mère si dévouée; sa famille reconnaissante l'élut Zélatrice en 1860, lui procurant ainsi un honorable repos. Ayant conservé

jusqu'à la fin ses facultés intellectuelles, elle continua d'être l'âme de notre Communauté qu'elle edifiait par ses vertus et guidait par son expérience.

De même qu'un flambeau devient plus ardent lorsqu'il est près de s'éteindre, ainsi le cœur de la Mère Saint-Gabriel s'embrasait d'un plus véhément amour pour Dieu à mesure qu'elle approchait du terme de son pèlerinage. Dégagée des affaires, elle se retirait dans sa modeste cellule, et ses journées s'écoulaient dans la prière et le travail. Ce ne fut pas sans lutttes que cette âme si active soutint deux ans et demi cette vie de silence et d'abnégation; mais il fallait ce dernier coup de pioche à cette existence pleine de mérites et de bonnes œuvres.

Le 27 janvier 1863, la fervente Mère, quoique déjà souffrante, s'était levée à quatre heures pour célébrer son 76^e anniversaire de baptême. Elle fut saisie d'un froid glacial, précurseur d'une fièvre violente; les indices d'une fluxion de poitrine ne tardèrent pas à se manifester. Dieu resta sourd aux vœux, aux prières et aux larmes; la couronne était prête pour l'Épouse fidèle. Durant sa maladie, on admira plus que jamais sa patience, son amabilité et son union avec Dieu.

Les derniers Sacrements lui furent administrés le jour de la Purification. La ferveur de la Mère Saint-Gabriel en renouvelant ses Vœux, et l'humilité avec laquelle elle supplia ses Sœurs de lui pardonner les peines qu'elle pouvait leur avoir causées, attendrirent vivement toute l'assistance. La digne Mère vécut encore quelques jours, s'entretenant sans cesse avec le divin Maître par des oraisons jaculatoires. « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde, » s'écriait-elle souvent. Elle eut la consolation de recevoir la sainte Communion l'avant-veille de sa mort. « C'est le complément des grâces, » dit-elle avec effusion; « dans deux jours tout sera fini! »

Helas! elle ne s'était pas trompée: on la vit s'affaiblir sensiblement, tout en conservant une parfaite lucidité d'esprit. Après une courte agonie, la Mère Saint-Gabriel entra en possession de l'éternelle récompense; c'était le 9 février 1863. Une perte si douloureuse fut vivement sentie

par la Communauté d'Amiens qui redit toujours avec vénération et reconnaissance le nom de sa Mère bien-aimée.

LA MÈRE SAINTE-VICTOIRE.

La Révérende Mère de Clermont-Tonnerre, avait depuis peu rassemblée les débris de sa Communauté, dispersée par la Révolution, lorsqu'elle reçut comme postulante une jeune fille de petite taille, mais pleine d'énergie et de sens, appelée **MARIE-ANNE VILLERET**. Elle était née à Amiens, en 1793, d'une famille très-chrétienne; devenue orpheline à neuf ans, elle fut confiée à une de ses tantes, religieuse de la Providence à Mangest-sur-Somme, qui devint pour elle une seconde mère.

Douce d'une heureuse mémoire, d'une imagination vive et d'un jugement sûr, Marie-Aune fit de rapides progrès dans l'étude, et bientôt la bonne Sœur eut la consolation de voir sa petite nièce, la plus instruite et la mieux préparée entre les enfants de son âge pour l'heureux jour de sa première Communion. Ce fut avec un ferveur angélique qu'elle regit son Dieu, et le souvenir de cette action méorable réveillait encore sa joie dans une vieillesse avancée.

Le même jour, le fils d'un riche cultivateur du pays faisait sa première Communion. Il se nommait Joseph Remi Leraillé, et avait également puisé auprès de la pieuse institutrice les plus saintes dispositions. Les regards du Seigneur se reposèrent sans doute avec bienveillance sur ces deux jeunes communians, destinés à devenir les instruments de sa gloire, l'un dans un poste éminent du saint ministère, l'autre dans le modeste apostolat de sainte Angèle, où durant vingt-huit ans elle devait avoir pour Supérieur celui qui était alors son compagnon d'études et de prières.

Marie-Aune Villeret était donc pour sa tante l'objet d'un noble orgueil; celle-ci ne tarda pas à remarquer en sa jeune nièce une tendance prononcée pour la vie religieuse; mais ne voulant pas dévancer la grâce, elle se contentait de la soutenir dans la voie de la piété et dans l'éloignement absolu du monde. M^{lle} Villeret secondait avec zèle sa bonne tante dans

les travaux de son humble mission, préludant ainsi à celle que le Seigneur lui réservait. Enfin, lorsque le respect et une affectueuse reconnaissance semblaient devoir la retenir auprès de sa seconde mère, elle entendit au fond de son cœur une voix qui fit taire toute autre considération. Répondre à l'appel de son Dieu était pour cette âme forte un devoir qui primait tous les autres. Le caractère sérieux et l'énergie de la jeune fille demandaient une rupture complète avec le monde, et c'est vers les Ursulines qu'elle se sentit appelée. Elle entra en 1818 dans le Monastère d'Amiens, qui venait de se relever. Les épreuves du Noviciat la trouvèrent docile et généreuse, aussi reçut-elle à sa prise d'habit le nom de Sainte-Victoire. Néanmoins, elle eut beaucoup à travailler; son caractère était d'une vivacité extrême, et le bon Dieu, pour la tenir dans l'humilité, lui laissa toute sa vie cette lutte laborieuse qui donna tant d'exercice à sa vertu.

Notre novice avait pour émule de sa ferveur la sœur Saint-Gabriel, dont nous avons parlé; elles firent ensemble profession le 11 septembre 1820. Quoique la Sœur Sainte-Victoire ne possédât que des connaissances peu étendues, telles qu'on pouvait les recevoir alors dans une école de campagne, sa perspicacité naturelle et la solidité de son jugement la mirent à même de rendre d'éminents services à sa Maison. Elle fut placée auprès des jeunes enfants, remplit tour à tour divers emplois; enfin, le Chapitre, appréciant ses qualités précieuses, l'élut Dépositaire en 1827. Dans cette charge, la Mère Sainte-Victoire manifesta d'une manière remarquable son esprit d'ordre et d'économie, son intelligence et son dévouement; aussi y fut-elle rappelée en 1839, pour présider aux travaux de construction de l'église actuelle, et trois ans plus tard, à ceux d'un bâtiment destiné au second Pensionnat. Dès l'année 1836, un nouveau fardeau lui avait été imposé: à la suite des réformes concernant la sainte Pauvreté, la Mère Sainte-Ursule avait établi une lingerie commune, et elle en remit la direction à la Mère Sainte-Victoire.

Elle exerça longtemps aussi l'emploi de cellérier qui demande tant de prudence et de délicatesse. Jamais la Communauté n'oubliera sa charité, ses prévenances pour toutes les Sœurs, surtout pour celles dont la santé réclamait

quelques allégements. Elle ne songeait qu'à se multiplier, et elle ne croyait pas pouvoir témoigner assez sa reconnaissance pour une vocation dont elle sentait tout le prix.

Des occupations qui eussent épuisé les forces de plusieurs, ne suffisaient pas encore à l'ardeur de cette sainte Ursuline. Il lui fallait des âmes à cultiver, à gagner à Dieu ; et, tandis que nous la voyons se dépenser dans l'intérieur du Monastère, elle est en même temps, et de longues années, Maîtresse générale des classes gratuites. Oh ! si les jeunes filles qu'elle a formées à la piété pouvaient ici se faire entendre, comme leurs voix seraient éloquentes pour publier les soins et la bonté continuelle de leur excellente Mère !

Cette pieuse Maîtresse inspirait surtout aux élèves une extrême horreur du péché. Les préparer à la réception du sacrement de Pénitence éveillait toute sa sollicitude ; et quand arrivait l'époque de la première Communion, son cœur se dévouait tout entier pour les instruire et les disposer à devenir les tabernacles du Dieu d'amour.

D'un extérieur un peu sévère, la Mère Sainte-Victoire savait se faire craindre et aimer de sa petite famille. Elle tenait fortement à l'exactitude et à la modestie, et se faisait un bonheur d'accueillir les enfants dont les parents avaient subi quelques revers de fortune. Pleine d'égards et d'attentions pour les religieuses qui lui étaient adjointes, elle se réservait ce qui était le plus pénible, et inspirait le zèle plus encore par ses exemples que par ses exhortations. Douée d'une santé robuste, la courageuse Ursuline soutenait allégrement le poids du jour et de la chaleur, lorsque tout à coup elle se trouva atteinte d'une violente névralgie, qui devait la torturer par des souffrances aiguës pendant plus de vingt ans. Dominée par son ardeur, la malade continua encore ses laborieux travaux, jusqu'à ce qu'elle se vit contrainte par l'obéissance de concentrer son zèle dans sa mission de Maîtresse générale des externes.

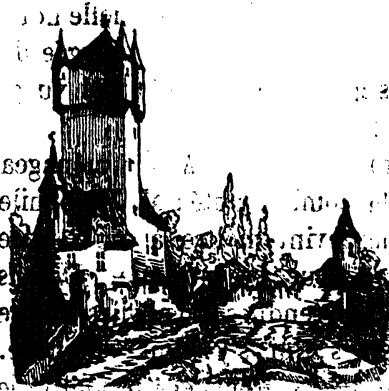
Quelques années après, le bon Dieu voulant imposer à cette âme forte un suprême moyen de perfection, la priva de l'usage de la vue, qu'elle perdit peu à peu avec des douleurs inouïes. Qu'il en coûta à la sainte Mère de rompre complètement avec ses chères enfants ! Enfin, le 8 septembre 1859,

sous les auspices de Marie, s'accomplit pour son cœur le plus douloureux sacrifice : celui de quitter sans retour son intéressante et bien-aimée famille. Adorant l'ordre de Dieu dans celui de sa Supérieure, la Mère Sainte-Victoire se soumit avec une admirable résignation, et offrit alors à ses Sœurs l'exemple d'une parfaite régularité. Elle marchait avec peine, et cependant elle se trouvait la première aux observances, ayant soin de prévenir l'heure, afin de n'être pas surprise. On pouvait lui appliquer ces paroles de l'Évangile : « Bienheureux ceux qui sont altérés de la justice, ils seront rassasiés. » car elle profitait de toutes les occasions pour se procurer la nourriture spirituelle dont elle était saintement avide. Sa cécité étant devenue complète, la Mère Sainte-Victoire se vit souvent obligée d'avoir recours à des mains charitables pour la guider dans ses pieuses excursions. Quelle sujétion pénible pour son caractère vif et ardent !

Cependant ce jugement si solide et cette lieureuse mémoire devaient avoir aussi leur éclipse. Pour achever d'immoler la victime, le Seigneur la frappa en 1868, d'une attaque de paralysie qui altera ses facultés et la réduisit à un état complet d'infirmité. Mais son amour pour la vie commune, sa vénération envers sa Supérieure n'en souffrirent nullement, tant était grand l'esprit de foi qui l'avait toujours animée. Se croyant revenue aux jours de son jeune âge, elle s'imaginait retrouver sa bonne tante d'autrefois dans la Révérende Mère Sainte-Ursule, à qui elle obéissait avec une simplicité charmante. Combien d'illusions de ce genre avaient lieu à l'égard de ses Sœurs ! Durant cette pénible période, les religieuses rendaient à l'envi à cette bonne et vénérable Mère, les services que réclamait sa triste position, heureuses de payer ainsi leur dette de reconnaissance à celle qui avait consumé sa santé, ses forces et sa vie pour le service de la Communauté. La Mère Sainte-Victoire mourut le 9 mars 1870, dans sa 77^e année, laissant dans tous les cœurs de précieux et impérissables souvenirs.

MONASTÈRE D'ANGERS.

Congrégation de Bordeaux.



Le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, une ère nouvelle s'ouvrait pour les Ursulines d'Angers. La majorité du scrutin appelait à la supériorité la Mère Saint-Paul,

agée de 55 ans. Son gouvernement, inauguré à l'ombre de la croix, fut marqué de ce sceau divin; des difficultés surgirent de toutes parts et firent présager des jours heureux de prospérité pour l'avenir; car une œuvre est d'autant plus affermie, que l'épreuve lui est plus largement départie par le divin Maître. La Révérende Mère Saint-Paul se mit résolument à l'œuvre, espérant tout de Dieu, par l'entremise de Marie Immaculée, et du glorieux saint Joseph auquel, depuis longtemps, elle avait voué une spéciale dévotion. Le vrai Protecteur des Ursulines ne fit pas attendre son puissant secours: au mois de novembre suivant, il envoyait, pour première postulante, une pieuse jeune fille nommée Joséphine qui reçut, avec les livrées de la religion, le nom de Saint-André, et dont les vertus

sont encore pour notre Communauté une consolation et un exemple.

1860. — Par suite de tristes circonstances, on exigea de la nouvelle Supérieure le remboursement d'une dot de 3,000 francs. La Communauté se trouvait dans un dénûment complet; on confia cet embarras au glorieux saint Joseph, et ce céleste Pourvoyeur envoya la somme demandée. La voie par laquelle nous vint ce secours providentiel, et la personne chargée de le remettre, sont restées ignorées; nous n'avons vu et remercié que la main de notre Père.

1861. — En cette année, le divin Maître ménagea une nouvelle faveur à la Communauté : M. Théophile le Bault de la Morinière vint mettre à son service son talent exceptionnel pour la musique. Depuis cette époque, nos fêtes sont rendues plus belles encore par les saintes harmonies qui s'y font entendre. M. Théophile le Bault de la Morinière a mérité le titre de bienfaiteur, et les Ursulines d'Angers sont heureuses de lui témoigner ici toute leur reconnaissance.

Issu d'une noble et antique famille de l'Anjou, M. le Bault consacre son existence et sa fortune à faire le bien. Vivant au milieu du monde comme n'en étant pas, il mérite, par ses hautes vertus, le nom de saint que lui donnent à l'envi toutes les personnes qui le connaissent. Dans beaucoup d'églises d'Angers, le clergé tient à honneur de lui confier la direction et l'accompagnement des chœurs de chant.

1862. — On établit dans la chapelle les réunions mensuelles de l'Archiconfrérie des Mères chrétiennes, à la demande de son directeur, Monseigneur Lamou-

reux, prélat romain. Il semble en effet que cette œuvre dût être placée sous la protection de sainte Ursule, afin que son manteau couvrît, tout à la fois, les enfants et les mères. Les Ursulines, grâce à la libéralité de M. le Bault, firent l'acquisition d'une jolie propriété située sur les bords de la Maine, à 1,500 mètres du couvent, pour servir de promenade aux élèves du Pensionnat. Ce bel enclos possède une charmante maison de campagne; le jardin est planté de grands arbres, et la magnifique statue de Marie qui le domine, lui donne une beauté et un charme de plus.

Le 31 mai, fête de sainte Angèle, Monseigneur Bômipois, vicaire-général et alors supérieur de la Communauté, bénit cette statue avec beaucoup de solennité, sous le vocable de Notre-Dame de Prompt-Secours. O divine Marie, daignez exaucer les vœux que nous répandons à vos pieds pour notre généreux bienfaiteur!

Le Révérend Père de Poulpiquet, dont le souvenir est toujours vivant à Sainte-Ursule d'Angers, prêcha cette année la retraite annuelle des religieuses, et celle des élèves. Son cœur d'apôtre comprit que l'esprit de piété et de simplicité qui régnait au Pensionnat, prendrait un nouvel accroissement par l'érection de la Congrégation des Enfants de Marie; avec l'approbation des Supérieurs, il jeta les fondements de cette œuvre, et cette pieuse association, si féconde en fruits de grâce et de salut, fut affiliée à celle de Rome.

1865. — L'année suivante, le pieux apôtre revint évangéliser la Communauté; il constata par lui-même les heureux progrès de sa chère Congrégation. En octobre 1870, ses derniers labeurs lui furent consacrés, et, lorsque quelques mois plus tard, la triste nou-

velle de sa mort nous parvint, ce fut dans la Maison tout entière une explosion de regrets. Chacune racontait un trait de bonté du Révérend Père, et on redisait avec émotion les paroles qui avaient révélé son amour pour Jésus-Christ et pour sa Mère Immaculée. Puisse ce vénéré Père rester pour nos Enfants de Marie un puissant protecteur !

1864. — Le 10 juillet, la tombe se fermait sur la chère Mère Sainte-Adélaïde, dans le monde Mademoiselle Adélaïde Jamet. On lisait, à cette occasion, dans la *Semaine religieuse* d'Angers : « Lundi dernier, « à six heures du soir, le corbillard des pauvres « traversait silencieusement le boulevard de la Mairie, « au milieu de 200 jeunes filles et de 30 religieuses. « Elles conduisaient, les larmes aux yeux et la prière « aux lèvres, la dépouille mortelle d'une de leurs « Sœurs au champ béni du repos. Ce modeste con- « voi était celui de la chère Mère Sainte-Adélaïde, « religieuse de la Communauté des Ursulines, si « populaires à Angers, où, depuis bien des années, « elles rendent tant de services à toutes les classes « de la société. C'est à cette tâche laborieuse et « sainte que s'est épuisée la chère défunte. A l'âge « de 55 ans, après 15 ans et 7 mois de profession « religieuse, elle a succombé à la phthisie qui fait de « si nombreuses victimes parmi les personnes con- « sacrées à l'enseignement. Le souvenir qu'elle légua « à ses compagnes est celui d'une excellente religieuse, « dont la vie et la mort ont exhalé un parfum de « piété et d'obéissance. »

En 1870, Monseigneur Charles-Émile Freppel fut promu au siège épiscopal d'Angers. La renommée de sa science et de son attachement inviolable à la

chaire de Pierre l'y avait précédé; aussi fut-il accueilli avec enthousiasme par ses heureux diocésains. La Communauté des Ursulines fut honorée de sa visite au début de ses fonctions pastorales. Après avoir célébré le saint Sacrifice dans la chapelle du Monastère, il le visita; ainsi que les classes où les élèves se trouvaient réunies. Les mères et les enfants reçurent les marques les plus touchantes de la bienveillance de sa Grandeur: elles sentirent que le Ciel leur avait donné un père.

Cependant la guerre exerçait ses ravages. La France était envahie, et nos cœurs ressentaient vivement toutes les douleurs de la patrie. Notre grand Evêque multiplia les manifestations de son zèle et de sa charité: il établit des casernes pour les mobiles, des ambulances pour les pauvres blessés qu'on envoyait en grand nombre à Angers; il créa des fourneaux économiques dans plusieurs maisons religieuses; pour venir en aide aux soldats nécessiteux.

La Communauté des Ursulines; située au centre de la ville; eut aussi son fourneau économique, et, du mois de novembre au mois d'août, on y distribua un nombre prodigieux de rations. Les mobiles profitèrent largement de cet avantage; deux fois par jour, au nombre de 60 à 80, ils venaient prendre leur repas au Monastère. On mit tout en œuvre pour leur être utile et agréable. Les appartements extérieurs furent transformés en réfectoire; on leur prêta de bons livres, on leur procura le bienfait des Sacrements, et l'assistance à la messe de minuit, suivie d'un joyeux réveillon, fut pour eux une véritable fête. Faire du bien pour porter à Dieu était notre seul désir et notre unique ambition. Aussi, un mobile entrant après

la guerre au noviciat des Jésuites, et faisant une visite à Sainte-Ursule, avoua que les bons soins qu'il y avait reçus avaient développé et fortifié sa vocation religieuse. Chaque année, depuis 1870, la saison d'hiver ramène le service des fourneaux économiques.

1871. — Le 17 janvier, le Seigneur appelait à lui la Mère Sainte-Eugénie Tulard qui, pendant 18 ans, avait déployé dans la charge de Supérieure un grand zèle pour la prospérité de la Communauté et l'éducation chrétienne des jeunes filles. Le Conseil municipal de la ville, hostile à l'enseignement congréganiste, refusa de voter l'allocation de 600 francs que la Mairie versait annuellement aux Ursulines, en faveur de leurs classes gratuites, depuis 1827. L'administration académique qui, le 27 janvier 1852, avait accordé aux Ursulines une mention honorable et le 29 mai 1854 une médaille de bronze, protesta, mais vainement, contre cette mesure injuste de la municipalité. Nous aimâmes mieux nous priver de ce secours et conserver notre pleine indépendance. Notre modeste budget n'eut pas à souffrir de ce retrait, grâce à la divine Providence, et les classes gratuites ne furent ni moins prospères, ni moins nombreuses que par le passé.

1872. — Les Ursulines reçurent l'habit du Tiers-Ordre de saint François des mains de M. l'abbé Levoyer, Aumônier de la Communauté, et nous sommes heureuses de nous dire, comme sainte Angèle, notre mère, les filles du Patriarche d'Assise.

1873. — Le R. P. Gaudicheau, jésuite, engagea les Ursulines à se charger d'une bibliothèque populaire et gratuite, afin de lutter contre la funeste influence des mauvais livres, si nombreux et si répandus. Il y

avait du bien à faire, et la Révérende Mère Saint-Paul, toujours zélée pour procurer la gloire de Dieu, accepta cette nouvelle œuvre. Le total de 987 volumes, prêtés dans une année, lui prouva bientôt que cette modeste fondation produirait d'heureux fruits. A cette même époque, M. l'abbé Levoyer, qui venait d'être pourvu d'un canonicat, fut nommé Supérieur de notre Communauté. Ce pieux et docte ecclésiastique avait donné, comme Aumônier, des preuves de dévouement aux Ursulines, et nous le reçûmes avec actions de grâce des mains de Dieu et de notre éminent Evêque.

1874. — Cette année vit l'érection d'une magnifique statue de sainte Angèle, sur le modèle de celle de Saint-Pierre de Rome, et sculptée par le célèbre Bourriché. Cette statue est placée du côté droit du sanctuaire. Une lampe, donnée et entretenue par la piété des élèves, brûle sans cesse devant notre sainte Mère.

1875. — La toiture de la vaste chapelle de la Communauté menaçait d'une ruine prochaine; on la fit renouveler, et, par suite, eut lieu la réparation de son antique et beau portail; la statue de sainte Ursule fut replacée au-dessus, dans une niche artistement sculptée et restée vide depuis le vandalisme de 93.

1875. — Le 28 avril, le Seigneur rappelait à lui une âme d'élite toute parfumée d'innocence. la Sœur Marie de Sainte-Ursule, dans le siècle Marie-Aimée Breault, religieuse de chœur qui n'avait que 30 ans, et 5 ans de profession religieuse. Mademoiselle Breault, d'une famille patriarcale, ne démentit jamais l'éducation chrétienne qu'elle avait reçue dans la maison

paternelle, et que fortifièrent les sages leçons des Ursulines de Juigné-sur-Loire, à qui elle fut confiée. A l'âge de 12 ans, le divin Maître lui ravit sa bonne mère; la jeune fille ressentit profondément le coup qui la frappait; guidée par les conseils d'une vertueuse tante, elle comprit la beauté du rôle qui lui incombait, et elle fut pour son bon père un ange de dévouement: faire du bien à tous, telle était sa devise. Aussi, quand elle quitta le monde, bien des larmes coulèrent, attestant le bien qu'elle avait fait et les consolations qu'elle avait semées. La Sœur Marie de Sainte-Ursule fut vraiment une religieuse selon le cœur de Dieu. Chaque jour révéla son ardent amour pour son céleste Epoux. La simplicité, la droiture, brillèrent en elle d'un vif éclat; elle avait pour l'autorité un respect filial et surnaturel, et son oubli d'elle-même la rendait éminemment propre à tous les emplois. A peine la Sœur Marie de Sainte-Ursule eut-elle passé cinq années dans la sainte Religion, que le Seigneur la jugea digne de la récompense. Une maladie de poitrine se déclara et fit pressentir sa fin prochaine. La souffrance la trouva résignée, même souriante, et elle entrevit sans faiblir l'heure suprême; jusqu'à son dernier soupir, elle montra que la Communauté était vraiment devenue sa famille. Ayant appris que son vieux père désirait sa dépouille mortelle, elle le supplia de la laisser reposer au milieu de ses Sœurs bien-aimées. D'après son désir, Monsieur Breault fit l'acquisition d'un terrain dans le cimetière de l'est, où fut construit un caveau, et depuis lors, les religieuses y reposent ensemble en attendant le jour glorieux de la résurrection.

Le 16 juin, selon la prescription du Souverain-

Pontife, nous renouvelâmes solennellement notre consécration au Sacré-Cœur de Jésus. Cette cérémonie se fit avec une grande solennité, à l'issue du saint sacrifice, célébré par un fils de saint François, et après la Communion générale des religieuses et des élèves. Comme mémorial de ce grand acte, une belle statue du Sacré-Cœur fut inaugurée dans la cour d'entrée; les élèves du Pensionnat et les Enfants de Marie s'étaient cotisées pour ménager cette douce surprise à leur bonne Mère Saint-Stanislas, directrice de la Congrégation. Les élèves externes entourèrent de leur hommage quotidien cette statue vénérée placée sur un piédestal et apparaissant au milieu d'un bouquet de verdure.

1876. — Une noble et pieuse dame, affligée de cécité, et reconnaissante envers l'auguste Reine du Ciel de lui avoir obtenu, non sa guérison, mais un abandon complet à la volonté divine, fit don aux Ursulines d'une gracieuse statue de Notre-Dame de Lourdes. La bénédiction de la statue fut faite le 8 décembre par M. le Curé de Notre-Dame, paroisse de la Communauté. Nos nombreuses élèves y assistèrent, et, avec un élan tout filial, chantèrent les gloires de l'Immaculée, de Celle qui, par l'humble intermédiaire d'un enfant, a révélé au monde sa bonté maternelle.

1877. — Encore un souvenir de pieuse reconnaissance : M. de Chamellier avait fait sa première Communion en 1803, dans la chapelle de sainte Ursule, alors que, seule à Angers, elle était rendue au culte catholique. Ce vénérable vieillard demanda comme une faveur d'y placer trois magnifiques tableaux, œuvre de son pinceau. Nous acceptâmes

avec une joyeuse gratitude la proposition du pieux artiste. Le premier tableau représente Notre-Seigneur retrouvé au temple ; le deuxième, sa résurrection glorieuse, et le troisième, le Père éternel bénissant le monde.

La Communauté d'Angers compte actuellement vingt-deux professes de chœur, sept sœurs converses, une novice et quatre postulantes de chœur, une novice et une postulante converse. Cinq cents élèves fréquentent nos classes ; nous avons trois classes gratuites, sans y comprendre le cours des travaux manuels. Depuis 1857, onze religieuses nous ont quittées pour le ciel, elles ont laissé à la Communauté le souvenir des meilleurs exemples et des plus rares vertus.

1877. — Le 3 juin, Sainte-Ursule d'Angers était en fête, en union avec toute la catholicité : nous célébrions le Jubilé épiscopal du chef de l'Église, du bien-aimé Pie IX. Que nos vœux s'élevèrent ardents vers le Ciel, pour demander la conservation de l'auguste Vicaire de Jésus-Christ et sa délivrance prochaine ! Le soir, nous eûmes grande illumination. Les maisons voisines imitèrent notre pieux enthousiasme, et l'on peut dire que la rue des Ursulines se distingua entre toutes par la beauté de ses décorations. Les Ursulines d'Angers sont heureuses de clore leurs Annales par le récit de cette belle fête. Une des gloires les plus chères de l'ordre de sainte Angèle, est son attachement inviolable au Pontife infaillible, au Père bien-aimé de nos âmes.

Qu'on nous permette de joindre à cette histoire celle de Juigné-sur-Loire, où nous avons établi une Maison, fille et sœur de la nôtre.

COMMUNAUTÉ DE JUIGNÉ-SUR-LOIRE.



ETTE Communauté n'existe que depuis 1845. Sa fondation, quoique modeste, est l'œuvre immédiate de la bonne Providence.

Mademoiselle Apolline Gaudin du Plessis dota, en mourant, Juigné-sur-Loire, d'un établissement de religieuses, et chargea M^{me} de la Verrie, sa sœur, de l'exécution de ses dernières volontés. Celle-ci, sans retard, mit tout en œuvre pour accomplir le pieux désir de la chère défunte. Elle rencontra de grandes difficultés; mais, aidée par la bonté de M. Poisson, curé de Juigné-sur-Loire, elle surmonta les obstacles, et vint offrir à la Mère Sainte-Eugénie, Supérieure des Ursulines d'Angers, de se charger de la nouvelle fondation.

La Mère Sainte-Eugénie hésita longtemps; enfin, vaincue par les instances de la noble et charitable dame, elle consulta les Supérieurs majeurs. Monseigneur Angebault, alors évêque d'Angers, donna pleine autorisation, et chargea son Vicaire-Général, M. l'abbé Joubert, supérieur de la Communauté, d'installer des Ursulines à Juigné-sur-Loire.

Le 17 décembre 1845, la Révérende Mère Sainte-Eugénie, la Mère Saint-Paul et la Mère Saint-Louis de Gonzague, accompagnées de Mademoiselle Apolline de la Verrie, nièce et filleule de la fondatrice, se dirigèrent vers le champ du Seigneur qui allait être confié à leur soin. Elles furent reçues par la population entière qui leur témoigna la plus vive sympathie. Un compliment de bienvenue fut prononcé par une jeune fille de la localité et leur prouva combien les habitants

de Juigné étaient heureux et fiers de recevoir parmi eux les filles de sainte Angèle.

On se rendit à l'église, et M. l'abbé Joubert célébra la grand'messe en présence d'un nombreux clergé. A l'issue du saint Sacrifice, on conduisit les religieuses dans le nouvel établissement qui fut béni par M. le Supérieur de la Communauté. Le lendemain de leur installation, les Ursulines se mettaient à l'œuvre. Le Seigneur daigna féconder leurs travaux ; la paroisse fut transformée, et les parents, gagnés et entraînés par leurs enfants, assistèrent bientôt à toutes les fêtes religieuses inaugurées par les Ursulines. Tous les dimanches, la Mère Saint-Louis de Gonzague, avec l'assentiment de l'excellent curé, M. l'abbé Poisson, faisait une instruction pour les femmes et les jeunes filles. On venait en foule l'écouter, et cette instruction produisait des fruits salutaires qui se traduisaient par une plus exacte fréquentation des Sacrements et par un certain nombre de vocations religieuses.

Le Mois de Marie fut célébré avec une grande solennité : une procession sur un parcours de deux kilomètres eut lieu chaque dimanche. L'auguste Vierge y était portée sur un magnifique brancard, par des jeunes filles vêtues de blanc qui chantaient les louanges de Marie la Reine Immaculée. Les processions de la Fête-Dieu eurent aussi un éclat inaccoutumé, et de tous les environs, on accourut se joindre aux habitants de Juigné pour faire cortège à Jésus-Hostie. Les Mères de la Nativité, de Saint-Vincent, Saint-Charles, Sainte-Anastasie ; les Sœurs Sainte-Agathe, Sainte-Marthe, Sainte-Monique et Sainte-Marie vinrent successivement concourir, par leurs pieux travaux, à l'œuvre si heureusement com-

mencée, et qui continue aujourd'hui à produire les plus excellents fruits.

Les Ursulines de Juigné-sur-Loire ont toujours trouvé dans la noble famille de leur fondatrice un généreux concours. Mademoiselle de la Verrie, devenue Madame la vicomtesse de la Villesboisnet, n'a pas failli à la mission que lui avait léguée sa vertueuse mère, et ses dignes filles, Madame la comtesse Henri de Saint-Pern et Madame la vicomtesse de Gaillon se montrent encore les zélées bienfaitrices des Ursulines. Notre reconnaissance appelle sur cette noble famille toutes les bénédictions de Celui qui a dit: « En vérité, je tiendrai comme fait à moi-même tout ce que vous ferez au moindre de ces petits qui croient en moi. »

MONASTÈRE D'ANNONAY.

Congrégation de Lyon.



IEU a béni le zèle et les travaux de nos respectables fondatrices, et fécondé merveilleusement la bonne semence jetée dans nos sillons. Puisse nous conserver toujours l'héritage de leur vertu! Puisse nous, à leur exemple, nous montrer dignes de notre sublime vocation!

Depuis 1855, la prospérité du monastère d'Annonay

a été croissante; aujourd'hui, 2 octobre 1877, nous sommes quarante religieuses de chœur y compris les novices; et notre Pensionnat qui n'avait que 44 élèves, en compte 80.

La vie de notre vénérée Mère Saint-Jean a été écrite, en 1855, par Monseigneur Dabert, évêque de Périgueux; n'ayant eu qu'une édition, cet ouvrage n'a certainement pas pénétré dans toutes nos chères Maisons d'Ursulines. On permettra donc à notre amour filial de parler de celle qui a réalisé le plus parfaitement au milieu de nous le type de la vraie religieuse. Cette biographie sera aussi un encouragement. Notre vénérée Mère Saint-Jean a passé par tous les emplois, et, soit qu'on la considère novice ou professe, soit qu'on étudie en elle la maîtresse de classe, la directrice du noviciat, la Supérieure de la Communauté, toujours et partout on découvrira une vertu rare et parfaite, mais simple et modeste, et on se dira en parcourant ces pages: « Pourquoi ne ferais-je pas ce que celle-ci a fait? »

LA MÈRE SAINT-JEAN MALLEVAL.

JOUISE-JULIE MALLEVAL vint au monde en 1786, le 11 juin, jour auquel l'Eglise célèbre la fête de saint Barnabé *l'enfant de la consolation*. Cette date était un présage. Julie n'avait encore pu apprécier la tendresse de sa mère, quand celle-ci lui fut ravie; la chère enfant qui n'avait que quatre ans retrouva tous les soins maternels près de deux tantes, sœurs de sa mère et religieuses de Notre-Dame. M. Malleval, absorbé par ses affaires commerciales, fut heureux de leur confier

son enfant. Elle fut accueillie et soignée maternellement, et durant les premiers mois de son séjour au convent, son lit fut placé dans la cellule d'une de ses tantes. Cette circonstance assez indifférente d'elle-même est pourtant remarquable, quand on songe que la vénérée Mère Saint Jean rendait, 63 ans plus tard, le dernier soupir dans cette même cellule où elle avait reposé enfant. Que de grands événements s'étaient produits dans cet intervalle; la tourmente révolutionnaire avait passé, et les filles de Sainte-Ursule avaient remplacé dans leur pieuse demeure les filles de M^e de Les-tonac.

Julie justifia par sa conduite les soins de ses vertueuses tantes. Ses progrès dans l'étude étaient ceux qu'on pouvait attendre d'une enfant de son âge. Plus remarquables étaient ceux qu'elle faisait dans la piété; mais le trait le plus saillant de cette aimable enfant était son heureux caractère; son âme avait un fonds inépuisable de bonté qui se manifestait sous les formes les plus attachantes. Pendant toute sa vie, la Mère Saint Jean à exercé le doux empire de la bonté, et nous la voyons dans sa vie de pensionnaire commencer ce charmant apostolat. Au milieu des enfants de son âge, elle était comme une sœur aînée, écoutant leurs peines et compatissant à leurs petits chagrins. Ses vénérables tantes jouissaient de ses heureuses dispositions; mais voilà que les cloîtres sont violemment ouverts par la main de la révolution, et les religieuses de Notre-Dame vont continuer au milieu du monde leur vie de prière et de recueillement. M. Malleval conduisit alors sa fille à Saint-Félicien auprès de sa tante paternelle, M^e Malleval; celle-ci confia l'instruction de sa nièce à deux sœurs, mesdemoiselles Martin, qui exerçaient les fonctions d'institutrices à Saint-Félicien. Toutes deux étaient pieuses, parfaitement instruites, mais toutes deux n'avaient pas le même caractère, et Julie disait ingénument: « J'espère que je serai institutrice un jour, mais ce ne sera pas la demoiselle sévère que j'imiterai, ce sera celle qui est si bonne. »

La pieuse tante de Julie lui faisait souvent entrevoir comme encouragement le jour de sa première Communion; son intelligence était développée, son instruction religieuse

assez complète, et on résolut d'admettre la chère enfant au Banquet eucharistique. La plus jeune des demoiselles Martin que Julie préférait, faisait la sainte Communion presque tous les jours. Julie aimait à se tenir auprès d'elle pendant la messe, et lorsque celle-ci revenait de la sainte table, l'enfant se rapprochait encore et son exemple fermait les yeux et entraînait dans un grand recueillement. Interrogée sur le motif de sa conduite : « Ah ! répondit-elle naïvement, c'est pour être plus près de Notre-Seigneur. »

L'épreuve atteignit bientôt cette âme pure. On avait mis entre les mains de Julie les Méditations du père Avritton sur la sainte Communion; quelque excellent que fût l'ouvrage, il jeta la pauvre enfant dans de grands scrupules. Elle devint triste, abattue; ses pensées de crainte réagirent sur sa santé d'une manière fâcheuse et, malgré les efforts de sa bonne tante, elle n'avait pas encore retrouvé sa tranquillité d'esprit quand arriva le jour de sa première Communion. Que de fois l'humble Mère a raconté à ses sœurs que ce jour si beau pour les autres enfants avait été pour elle plein de troubles et d'angoisses. Cependant cette dure épreuve ne se prolongea pas. Julie fit une seconde Communion peu de jours après la première et Notre-Seigneur lui révéla toute la suavité de sa présence. Dès lors son avidité pour le pain eucharistique fut extrême et ne fit que croître avec les années. Communier souvent, communier tous les jours fut le rêve de cette angélique enfant, et ce fut cet attrait qui la poussa à la vie religieuse. En mangeant ce pain qui fait germer les vierges, elle comprit aussi les délices de la virginité, et toutes les facultés de son âme se tournaient instinctivement vers les choses du ciel.

Julie Mallevat était encore chez sa tante lorsqu'elle reçut le sacrement de Confirmation des mains du vénérable Mgr Daviau, dont le zèle affrontait la persécution; et elle se plaisait plus tard à raconter qu'elle avait vu le saint Prélat assis sur une chaise de bois. Rappelée chez son père, elle se mit à la tête de la maison, et unit aux devoirs de la piété ceux de l'affection filiale.

Une ancienne religieuse de Notre-Dame M^{re} Saint-Joseph Foucault se trouvait alors à Annonay. Dès que les plus ma-

vrais jours de la révolution furent passés, elle établit de pieuses réunions, et sa parole simple et onctueuse faisait goûter Dieu aux âmes privées depuis si longtemps du pain de la sainte doctrine. Mademoiselle Malteval goûta plus que toute autre ses enseignements, et son désir de se donner à Dieu devint plus ardent que jamais. Elle était dans ces dispositions, lorsque l'ancienne maison de Notre-Dame devint le refuge de plusieurs Ursulines qui avaient vu les mauvais jours de la révolution : la Communauté de Sainte-Ursule d'Annonay était fondée. M^{lle} Malteval, qui fut l'une des premières postulantes, fut reçue avec joie par la vénérable Mère de l'Hennusière, Supérieure. Le jour de l'Immaculée-Conception, elle revêtit le saint Habit, et on lui donna le nom de Sœur Saint-Jean. Sous la direction de la Mère Sainte-Éphrasie Lagarde, la pieuse novice avança rapidement dans la voie des solides vertus. Dans une lettre écrite peu de temps avant sa vêtue, elle disait : « Ce qui met le comble à mon bonheur, c'est d'être employée aux classes pauvres ; je crains en vérité que Notre-Seigneur me reproche la plaisir trop sensible que je trouve dans cet emploi. »

Les deux années de son noviciat se trouvaient révolues, et son admission était une joie pour la Communauté ; mais M^{lle} Malteval s'y opposa fortement, prétextant que la jeunesse de sa fille était un obstacle à des engagements irrévocables. La Sœur Saint-Jean se soumit généreusement à ce délai ; il dura quatre ans et demi. Enfin, le 29 avril 1814, ses pieux désirs furent réalisés. « O Jésus, disait-elle, ô mon Jésus, que je veux aimer uniquement, c'est pour vous que je suis morte au monde, c'est en vous seul que je veux vivre. » Après sa profession, la Sœur Saint-Jean reprit ses fonctions aux classes ; elle savait que l'éducation de ces pauvres enfants est moins une affaire de science qu'une œuvre de zèle, aussi, sans négliger leur instruction, elle s'appliquait particulièrement à former leurs cœurs à l'amour et à la pratique des vertus chrétiennes. Sa maternelle vigilance trouvait encore le moyen de les réunir les dimanches et les fêtes, pour leur faire des instructions pieuses et intéressantes. Peu à peu, des personnes d'un âge plus avancé sollicitèrent la faveur d'être admises à ces réunions, de sorte que l'Ursuline zélée se vit

en peu de temps en présence d'une assemblée nombreuse, dont les enfants ne formaient plus qu'une petite partie.

En 1817, la Révérende Mère Sainte-Euphrasie fut élue Supérieure; elle n'hésita pas de nommer à son tour Maitresse des novices celle dont elle avait dirigé les premiers pas dans la vie religieuse. La Sœur Saint Jean possédait dans son cœur tout ce qu'il fallait pour réussir, elle n'eut besoin que de se laisser connaître par ses novices pour s'en faire aimer. En devenant Maitresse du noviciat, elle dut renoncer à faire ses instructions publiques du dimanche; mais elle eut en échange la joie de donner aux novices une conférence sur les devoirs religieux. Bientôt cette exhortation uniquement destinée au noviciat fut suivie par les Sœurs converses, puis par les jeunes religieuses, et enfin, par tous les membres de la Communauté sans en excepter les anciennes Mères. Ce fut à l'occasion de ces instructions, que, en 1828, la Mère Saint Jean entreprit de donner l'explication des saintes Règles, explication qui ne forme pas moins de trois gros cahiers que la Communauté garde comme un précieux trésor.

Outre ses fonctions auprès des novices, la zélée Mère préparait encore les enfants de la première Communion, et faisait le catéchisme aux pensionnaires.

La Mère Saint Jean, au milieu de ses filles, n'était pas une Maitresse, mais une mère, et sans relâche elle leur prodiguait son amour et ses soins. Notre Mère-Maitresse, dit une de ses filles, n'était point ennemie des amusements et de la joie; elle aimait à nous redire: « Mes enfants, Dieu aime qu'on le serve gaiement; les cœurs concentrés, les airs guindés ne lui plaisent pas. Soyez toujours joyeuses, pourvu que ce soit dans le Seigneur. » Elle nous recommandait surtout d'être généreuses au service de Dieu et nous répétait souvent ces deux vers bien connus :

« Mes enfants, avec Dieu ne marchandez jamais,
Il parle, obéissez, et vous aurez la paix. »

En 1819, une Communauté d'Ursulines s'était établie à Grenoble par les soins de M^{me} Péret, religieuse avant la révolution, et elle avait envoyé plusieurs de ses novices se

former à Annonay. La Mère Saint-Jean était donc connue et appréciée à Grenoble, et bientôt cette Maison naissante la sollicita pour organiser le noviciat.

Pendant sept mois, elle demeura absente de sa chère famille d'Annonay, et la joie du retour égala la tristesse de la séparation. La vénérable Mère reprit sa tâche avec un nouveau zèle; mais, en 1832, elle reçut avec le titre de Supérieure, la direction de la Communauté tout entière. Dans cette nouvelle charge, le dévouement, la prudence et la charité de cette digne Mère, apparurent d'une manière plus éclatante encore. L'une de ses Sœurs lui exprimant un jour sa crainte d'être importune: « Oh! mon enfant, lui répondit-elle, je suis la petite servante du Seigneur, je n'ai qu'un désir, celui d'être utile à ma chère Communauté. »

Dès que la Mère Saint-Jean fut nommée Supérieure, elle en référa tout l'honneur à la très-sainte Vierge. Un autel fut dressé au chœur à la place de la Révérende Mère, et la statue de Marie qu'on y placa, reçut de chaque religieuse le serment d'obéissance. Un acte d'élection fut dressé, et depuis, chaque année, nous renouvelons cet hommage le jour de l'Annonciation.

Un des premiers soins de cette zélée Supérieure fut de transformer en chapelle funéraire, le vestibule du caveau. C'est dans cet oratoire qu'elle conduisait tous les mois ses religieuses pour l'exercice de la préparation à la mort.

Les souffrances continuelles qu'endurait la Mère Saint-Jean la rendaient particulièrement compatissante pour les infirmes, et comme le divin Maître, elle avait une dilection singulière pour les enfants et pour les pauvres. « Ayez soin des élèves, disait-elle souvent aux maîtresses, veillez sur leur nourriture, sur leur santé, comme de bonnes et charitables mères. » Et que souvent la vénérée Mère se fit elle-même la distributrice des aumônes auprès des indigents.

Notre vénérée Mère avait reçu un don tout particulier pour comprendre et adoucir les peines intérieures: « Dieu me fait la grâce, disait-elle, de ne passer aucun jour sans souffrir quelque peine d'esprit. » C'était donc dans ce trésor de son expérience personnelle qu'elle puisait sa tendre compassion, et ses paroles efficaces; elle n'avait point

de repos jusqu'à ce qu'elle eût rendu la paix et le calme aux âmes éprouvées. Dans ce but elle faisait dire des messes, distribuait des aumônes et s'imposait à elle-même un surcroît de mortifications.

Si nous suivions la pieuse Mère Saint-Jean dans tous les exercices de sa journée, nous la verrions toujours agissant et parlant en sainte. Citons presque au hasard ses instructions sur la manière de sanctifier les repas. « On peut, » disait-elle, « pratiquer un grand nombre de vertus au réfectoire : la *Conformité à la volonté de Dieu*, prenant sa nourriture pour obéir à ses ordres, et travailler ensuite à son service; l'*Obéissance et l'Exactitude*, allant au réfectoire au son de la cloche et suivant les prescriptions de la règle; l'*Humilité*, nous estimant indignes de la nourriture qui nous est donnée; la *Pauvreté*; se regardant comme une mendicante à laquelle Notre-Seigneur lui-même donne l'aumône; la *Modestie*, tenant les yeux baissés; le *Silence*, ne parlant que par grande nécessité et très-bas; la *Reconnaissance*, songeant à la bonté divine qui a créé tant de choses; la *Crainte*, appréhendant que la nature ne se satisfasse par quelque sensualité; la *Mortification*, s'imposant de ne pas sortir de table sans y avoir fait une petite prière. »

La Mère Saint-Jean était particulièrement remarquable par sa confiance en Dieu: « Quand j'aurais int' pied dans l'enfer, » disait-elle, « je ne désespérerais pas. Courage, mes Sœurs, Dieu est plus fort que vous n'êtes faibles. Le chemin du paradis est étroit; n'importe. Marchez, quelque temps qu'il fasse; qu'il y ait brouillards, ténébreux ou grand vent; lors même que vous ne verriez votre chemin qu'à travers les éclairs. Grimpez comme vous pourrez; mais allez toujours. Aimez et confiez-vous en notre bon Dieu qui vous le commande. » Cette confiance s'unissait à la plus excessive délicatesse de conscience: l'ombre seule du péché lui faisait peur: « N'anrions-nous fait éviter par nos enfants qu'un seul péché véniel que nous devrions nous estimer dédommagées de toutes nos peines. »

La sainte pauvreté était l'objet de ses plus chères affections, et mille détails pourraient être cités. Les murs de sa

cellule eussent eu grand besoin d'être reblanchis, la bonne Mère ne le permit jamais, et quand on lui objecta que si elle tombait malade il ne serait pas convenable d'y porter Je bon Dieu: « Dieu connaît mes intentions, dit-elle, il me pardonnerait; notre chambre telle qu'elle est me représente mieux l'étable de Bethléem. »

L'esprit d'obéissance tenait notre respectable Mère dans une continuelle adhésion au bon plaisir de Dieu. Quand il se présentait plusieurs actions à faire, elle s'inquiétait d'abord de celle qui lui semblait la plus parfaite, lors même qu'elle eût été moins conforme à ses goûts. Dans une circonstance elle avait à écrire deux lettres, l'une facile et agréable, l'autre délicate et fâcheuse: elle se décida néanmoins pour cette dernière. Dieu bénit cet acte de renoncement; peu de jours après, la personne qui avait reçu la lettre se présente au parloir: « Madame, dit-elle, lorsque votre lettre m'est parvenue j'étais très-exposée et en danger de me perdre; sa lecture m'a changée tout à coup et je me suis éloignée de l'occasion dangereuse. Oh! que je vous remercie! Je porte votre bonne lettre sur moi, et quand je suis tentée je la relis encore. »

Est-il besoin de dire que la Mère Saint-Jean recommandait beaucoup l'humilité, fondement de toutes les vertus chrétiennes et religieuses? Et cependant les bas sentiments qu'elle avait d'elle-même ne l'empêchaient pas de trancher avec promptitude et décision les difficultés proposées. « Notre secours vient d'en haut, disait-elle; je prie, et quel-
« que misérable que je sois, Dieu veut bien m'éclairer.
« Rassurez-vous, je ne vous parle pas autrement que je ne
« le ferais à l'heure de ma mort. »

Notre vénérée Mère Saint Jean ne nous édifiait pas moins par ses dévotions que par ses vertus. La Sainte Trinité était le principal objet de son culte: elle avait dans sa cellule un tableau représentant les trois divines Personnes, et souvent elle s'inclinait devant le Père pour lui demander sa bénédiction, afin, disait-elle, qu'au jour du jugement Jésus-Christ pût lui dire: « Venez, la benie de mon Père. » Grande surtout était sa dévotion au Cœur de Jésus. « Lorsque Jésus vous tend les bras, écrivait-elle, lorsqu'il vous ouvre son

Cœur pour vous servir d'asile, iriez-vous chercher ailleurs repos et assistance? » Elle établit dans la Communauté plusieurs pratiques en l'honneur de ce divin Cœur, et elles sont encore aujourd'hui un des legs les plus précieux de cette pieuse Mère. « Trois choses font ma dévotion ici-bas, disait la Mère Saint Jean: la présence de Dieu, la pensée de la mort et la sainte Communion. » Déjà nous avons vu quel attrait particulier avait cette âme pour le Pain eucharistique. « Oh ! ce n'est pas une chose indifférente, répétait-elle souvent, de faire ou de laisser une Communion. »

La divine Mère de Jésus, le glorieux saint Joseph, sainte Anne, saint Jean le disciple bien-aimé et son patron, recevaient tour à tour ses particuliers hommages. Enfin, son titre d'Ursuline la rendait spécialement dévote aux saints Anges.

Malgré son acquiescement à la Volonté divine, la vénérable Mère désirait ardemment déposer le fardeau de la supériorité. Au bout de six ans la Mère Saint-Augustin la remplaça, et la Mère Saint-Jean redevint Assistante et Maîtresse des novices. Mais ce moment de repos fut court; elle dut reprendre le sceptre de l'autorité, et jusqu'à sa mort elle le porta alternativement avec la Révérende Mère Saint-Augustin.

Notre chère Mère avait l'habitude de faire tous les ans une retraite outre celle qu'elle faisait avec la Communauté. Pendant ce long recueillement de huit jours, elle se renfermait dans sa cellule et goûtait à loisir toutes les douceurs de la prière. Que de fois elle passa de longs moments à répéter avec d'ineffables délices : « Mon bon Dieu ! mon bon Dieu ! » Dans le courant de 1849, elle conçut un projet assez étrange, mais qui fait comprendre son pieux désir de la mort : elle commande en secret son cercueil, et parvient, avec le secours d'une Sœur converse, à le placer dans sa cellule. Tous les jours la Mère Saint-Jean passait quelques instants dans ce cercueil, et l'on devine aisément ses pensées et ses impressions.

Cependant les forces de notre Mère bien-aimée déclinaient rapidement, et le carême de 1853 acheva de l'épuiser. La Semaine-Sainte se passa tout entière dans la souffrance; et quelques jours après Pâques, elle disait à la Mère de Tousles-Saints réduite à l'extrémité : « Vous mourrez avant moi, mais je vous suivrai bientôt. » Le lendemain de cette bien-

heureuse mort, pendant la cérémonie même des funérailles, la Mère Saint Jean fut saisie de violents frissons qui l'obligèrent à se retirer dans sa cellule; elle ne devait plus en sortir. Cinq jours ne s'étaient pas écoulés, qu'on dut penser à lui faire recevoir les Sacrements. A sa demande, on la mit dans un fustel; elle réclama un miroir, afin de s'assurer si elle était vêtue d'une manière convenable, et puis, ajouta-t-elle, pour contempler cette tête de mort. Quand la bonne Mère vit entrer Notre-Seigneur dans sa cellule, son visage s'épanouit, et se jetant à genoux: « O mon Jésus, s'écria-t-elle, que je vous désirais! » On fit asseoir la chère malade qui, avec la plus admirable ferveur, demanda pardon à la Communauté, renouvela ses Vœux, et reçut le saint Viatique. Après son action de grâces on la remit au lit.

Le reste du jour se passa dans de pieux entretiens entre la bonne Mère et ses chères filles; une fièvre dévorante la consumait, mais elle avait sa parfaite connaissance, et on l'entendait murmurer de touchantes oraisons jaculatoires: « Bon Pasteur, mettez moi sur vos épaules, et donnez-moi une place dans votre bercail, là-haut en paradis. » Pendant la nuit du lundi au mardi qui fut pour elle la dernière, après avoir fait sa consécration au Sacré-Cœur de Jésus, et récité avec ferveur le *Salve Regina*: « Je vais entrer en agonie: O sainte Vierge, secourez-moi! » dit-elle. Quelques instants après, elle demanda qu'on lui fit la recommandation de l'âme et expira en souriant à la mort qu'elle avait tant désirée. Notre vénérée Mère Saint-Jean avait fait elle-même sa lettre de faire part, et suivant la promesse qu'on lui en avait faite, elle fut envoyée à nos Monastères. Nous allons en rapporter quelques passages.

« R. I. P. — RÉVÉRENDÉS MÈRES ET TRÈS-HONORÉES SŒURS.

« Je viens moi-même réclamer le secours de vos prières,
 « et les suffrages de notre saint Ordre!
 « Je commence par vous demander pardon de l'inconve-
 « nance que peut avoir cette action; pardonnez-moi, s'il
 « vous plaît; et écoutez votre pauvre Sœur qui, du milieu
 « des flammes du Purgatoire, vous supplie d'avoir pitié

« d'elle. Dieu est juste et je mérite les peines que j'endure.
 « Rien d'impur n'entrera dans le ciel, et je suis toute
 « souillée de péchés; il n'est presque pas d'instant dans ma
 « vie qui ne soient marqués par quelques fautes. Au lieu
 « de contenter mon Dieu, j'ai cherché à me satisfaire.....
 « O saints Vœux de ma profession! ô sainte Règle que j'ai
 « si mal observée!... Mes Révêrendes Mères et mes chères
 « Sœurs, ayez pitié de moi, priez pour moi, satisfaites pour
 « moi à la justice de Dieu..... Mais s'il est plus
 « agréable à Dieu que je souffre en Purgatoire, et que je
 « lui plaise en lui offrant tout ce que votre charité vous
 « inspirera de faire pour moi, je le lui offre pour les âmes
 « qu'il voudra. Il y a une autre vie, m'y voici! Je vous y
 « attends... Et dès que Dieu m'aura fait entrer dans son
 « paradis, je vous y appellerai de toutes mes forces. »

On plaça la vénérable Mère Saint-Jean dans le cercueil qu'elle avait fait préparer et garni elle-même de sentences et d'invocations: « Je crois à la résurrection de la chair, à la vie éternelle. — Je consens, ô mon Dieu, à la séparation de mon âme d'avec mon corps en punition de ce que par mes péchés je me suis séparée de vous. »

Dès que la mort de la Mère Saint-Jean fut connue dans la ville, on se présenta en foule au couvent pour demander quelque chose qui lui eût appartenu. Cette pauvre de Jésus-Christ n'avait rien laissé qui fût de valeur; mais la piété donnait un grand prix aux moindres objets, et nous fûmes heureuses de constater que notre vénérée Mère avait répandu jusque dans le monde la bonne odeur de Jésus-Christ (1).

LA MÈRE SAINT-AUGUSTIN DE L'HERMUSIÈRE.

M^{lle} AUGUSTINE DE L'HERMUSIÈRE fut confiée, bien jeune encore, à sa vénérable tante la Mère de l'Hermusière, retirée pendant la révolution avec quatre de ses compagnes au château de la famille. Sous cette pieuse direction,

(1) Cette biographie est tirée de la Vie de la Mère Saint-Jean, écrite en 1855 par Mgr Dabert, évêque de Périgueux.

elle se prépara à sa première Communion : une piété plus qu'ordinaire se manifesta chez cette enfant à cette époque. Quand notre respectable Fondatrice eut établi notre couvent d'Annonay, M^{lle} Augustine fut une de nos premières pensionnaires. Elle montra d'abord du penchant pour le monde et pour la parure ; mais à la suite d'une retraite, ses goûts changèrent complètement, et bientôt la pieuse jeune fille demanda son entrée au Monastère. La Mère de l'Hermusière eut la consolation de la revêtir des livrées de Notre-Seigneur et de lui léguer son nom de religion.

Placée auprès des élèves, la Sœur Saint-Augustin trouva dans cet emploi un aliment à sa ferveur ; pour cette excellente Maîtresse, le travail, les difficultés, la fatigue n'étaient rien, pourvu que Dieu ne fût pas offensé. Ses leçons étaient pleines d'intérêt, et son jeune auditoire subit souvent le charme de sa parole ; c'était surtout dans les instructions religieuses que l'âme de cette véritable Ursuline se dévoilait. Les élèves concevaient une haute idée de sa vertu, et parfois, dans leur naïf langage, elles s'écriaient : « Oh ! Madame, vous êtes une sainte ! »

Nous passerons rapidement sur les années d'apostolat de notre Mère Saint-Augustin ; nous avons hâte de la considérer modèle de la perfection religieuse dans ses charges de Maîtresse des novices et de Supérieure. Pleine de zèle pour la régularité, elle enseignait à ses novices le grand art de l'abnégation ; elle vou'ait qu'on évitât la délicatesse, qu'on s'endurcît à la peine, qu'on bravât le froid. Ce qu'elle demandait aux autres, elle l'exigeait d'elle-même, on ne saurait porter plus loin qu'elle le fit, l'esprit de mortification.

Son amour pour Dieu lui inspirait une grande pureté d'intention et un grand recueillement. Après chaque lecture faite en communauté, la pieuse Mère ne manquait pas d'ajouter cette oraison jaculatoire : « Mon Dieu, j'unis mes actions et mes intentions à la pureté et à la perfection des vôtres. » Commençait-elle un ouvrage quelconque ? elle en offrait les trente-trois premières mailles ou les trente-trois premiers points en l'honneur des trente-trois années de Notre-Seigneur. Lui demandait-on la permission de faire une aumône ? elle n'oubliait pas de dire : « Dressez votre

intention, l'action sera plus méritoire. » « S'entretenir avec Dieu, disait cette bonne Mère, c'est se rouler dans une poussière d'or. » Oh ! qu'elle aimait le silence, oh ! qu'elle recommandait souvent la modestie des regards : « Baissez les yeux, mes Sœurs, disait-elle, pour contempler Dieu en paradis. » La charité fut de tout temps la vertu favorite de notre chère Mère Saint-Augustin : « Ne jugeons pas et nous ne serons point jugés, » était une parole qu'elle aimait sans cesse à répéter.

Sa douceur et sa bonté lui gagnèrent promptement la confiance des novices, quand elle eut reçu cette charge importante. Un fait entre vingt autres nous dévoilera son cœur maternel. « Ma bonne Mère Maitresse, dit l'une de ses novices, me fit un jour une observation que je reçus avec humeur. C'était l'heure d'aller à mon emploi, je m'y rendis, mais le remords dans l'âme. De retour au Noviciat, ma première action fut de me jeter aux pieds de la Mère Maitresse : « Ma mie, me dit-elle, c'est à cent lieues de moi ; c'est tout oublié ! »

Toutes les vertus religieuses renliront la vie de notre chère Mère Saint-Augustin méritoire et exemplaire ; son esprit de pauvreté allait jus qu'au dénûment, et en toutes occasions elle réalisait ce point de nos Constitutions : « Quand le choix leur sera donné, elles prendront toujours les choses moindres et plus viles. » Pendant bien des années, nous lui avons vu un petit couteau si usé, si mauvais, que pour s'en servir elle était obligée de tenir le manche et la lame. Son amour pour l'obéissance la rendait scrupuleusement attentive à toutes les recommandations des Supérieures ; enfin toutes ses vertus recévaient un nouvel éclat de son humilité. Tandis que toutes ses Sœurs l'aimaient et l'estimaient comme une sainte, elle n'avait que de bas sentiments d'elle-même. L'humilité fut aussi son bouclier, dans les luites et les peines intérieures : « Seigneur, disait-elle comme la bienheureuse Marguerite-Marie, sauvez par miséricorde, celle que vous pourriez damner par justice. »

Nous eussions été heureuses de conserver longtemps cette vénérée Mère, règle vivante, comme l'appelait M. Lapierre, notre premier Aumônier ; mais sa couronne était déjà prête,

et elle allait l'enrichir de nouveaux fleurons pendant les deux ans que dura sa maladie. Lorsque le mal, arrivé à son dernier période, l'eut clouée sur un fauteuil, sa plus grande consolation était de se faire porter à la chapelle; son âme s'épanchait alors en de saints colloques, et elle redisait à son divin Epoux son amour et sa parfaite résignation. Munie des Sacrements et de l'Indulgence du Jubilé, accordée en 1869, à l'occasion du Concile du Vatican, cette belle âme brisa les liens qui la retenaient captive et s'envola dans le sein de Dieu.

La Mère Saint-Augustin de l'Hermusière était âgée de 77 ans, et en avait passé 57 en religion.

LA MÈRE SAINTE-EUPHRASIE BONNET.

M^{lle} MELANIE BONNET des Claustres, après avoir fait ses études dans notre Maison, se montra au sein de sa famille ce qu'elle avait été au Pensionnat, bonne, pieuse et soumise. Ses jeunes sœurs la regardaient comme une seconde mère; aussi eut-elle à soutenir un terrible combat quand il lui fallut quitter le toit paternel pour répondre à l'appel de Dieu. Sa faible santé paraissait à sa famille un obstacle insurmontable; mais elle répondait: « Je préfère souffrir toute ma vie, plutôt que de renoncer à ma vocation. » Dieu sans doute voulait une victime: en se vouant à Lui, cette âme généreuse se vouait à la souffrance. Après quelques mois passés au Noviciat, M^{lle} Melanie reçut le saint habit et le nom de Sœur Sainte-Euphrasie.

Cette nouvelle fille de sainte Angèle était déjà expérimentée dans l'art de l'éducation, et il semblait qu'elle possédât tout ce qui pouvait la faire réussir auprès des élèves. Mais, par une permission spéciale de la Providence, son attente et la nôtre furent trompées, et ce fut sa première épreuve. Après avoir été directrice des pensionnaires, elle fut chargée du Noviciat. A l'école de sainte Thérèse elle avait appris les secrets de la vie intérieure, et son talent pour la conduite des âmes était remarquable. Cette véritable Ursuline travailla également à l'avancement spirituel de ses élèves et à leurs progrès dans les sciences; elle mit une grande im-

portance à faire fleurir dans le Noviciat le goût des études, et son esprit, naturellement ingénieux, inventait sans cesse de nouveaux moyens pour rendre l'enseignement plus facile et plus fructueux.

Après avoir été tour à tour Zélatrice et Assistante, la Mère Sainte-Euphrasie fut élue Supérieure en 1857. Dans cette charge, comme dans toutes celles qu'elle avait déjà exercées, notre vénérée Mère parut surtout grande par son humilité et sa profonde modestie. C'était un de ces purs flambeaux placés dans la Maison du Seigneur qui brillent et qui échauffent en se consumant eux-mêmes.

Placée à la tête de la Communauté, la Mère Sainte-Euphrasie se regarda comme tenant parmi nous la place de Dieu; elle sembla n'avoir pour ambition que de la faire aimer et servir par une ponctuelle observance des Règles. Nos intérêts spirituels et temporels devenaient ses intérêts personnels, et son cœur si bon et si éminemment religieux savait aimer sans s'accorder la jouissance de le dire : « Une pensée m'occupe constamment, nous disait cette excellente Mère, je ne suis plus à moi, mes Sœurs, mais à vous toutes, et serais-je aux portes au tombeau, je ne pourrais vous voir souffrir sans vous soulager. Venez donc chaque fois que vous aurez quelque peine. »

Mais si, par ses bontés incessantes, notre Mère bien-aimée s'est acquis des droits à notre reconnaissance, il nous est aussi bien doux de nous rappeler ses vertus.

En parcourant les écrits que son humilité n'a pas eu le temps de détruire, on voit que le principe, le but de ses résolutions fut toujours de retrancher, on elle jusqu'à l'ombre de l'imperfection, jusqu'aux sentiments les plus imperceptibles de la nature. Cette âme était un lis embaumé qui flottait jusqu'au contact des objets extérieurs, jusqu'au plus léger souffle qui aurait pu altérer sa blancheur.

La Mère Sainte-Euphrasie s'était attachée de bonne heure à la croix, et, quand elle devint Supérieure, cet amour des souffrances fut parfois héroïque. Le Seigneur favorisant cet attrait, remplit pour elle le calice de sa Passion, et l'on peut dire que cette chaste épouse en fut saintement enivrée. Cependant en vraie disciple de Jésus crucifié elle savait que la soumission à la volonté divine doit tout régler, jusqu'à nos

pieux désirs. « J'aperçois bien, disait elle, la perfection attachée à la pratique de la pauvreté, des humiliations, mais je goûte davantage le saint abandon au bon plaisir de Dieu. Ma résolution est de me tenir attachée à cette vertu comme l'enfant au cou de sa mère. »

Elle arriva à posséder pour tout ce qui n'est pas Dieu cette sainte indifférence que les maîtres de la vie spirituelle considèrent comme la marque d'une rare sainteté : aimer Dieu était son unique bonheur ; parler de lui son plus cher délassement ; le prier sa principale et constante occupation. « Ma chère Sœur, dit-elle un jour à une novice, il faut beaucoup aimer Dieu, mais l'aimer jusqu'à la folie. » C'était surtout quand Notre-Seigneur était exposé sur les autels que notre pieuse Mère tressaillait de joie ; elle aurait volontiers alors passé la journée entière en adoration.

De l'amour de Jésus découle, comme un ruisseau de sa source, l'amour de son auguste Mère. Enfant, jeune fille, religieuse et directrice des âmes, elle se montra toujours toute dévouée au culte de Marie. « Un jour, dit une de nos Sœurs, je me promenais avec la bonne Mère Sainte-Euphrasie, et, comme nous nous entretenions de la sainte Vierge, je lui dis que j'aimais beaucoup Marie dans son Assomption ; « Et moi, me dit-elle, je l'aime surtout dans ses douleurs. » Cette préférence m'expliqua son attrait pour la croix : Jésus crucifié et Marie affligée, voilà quels furent les soutiens de cette âme généreuse.

Est-il besoin de dire que la charité et l'humilité, ces vertus reines, couronnaient tout cet ensemble de perfection religieuse ? Son vœu le plus cher eût été de vivre inconnue ; mais l'affection et l'estime de ses Sœurs l'appelèrent constamment aux premières charges.

Son caractère offrait l'alliance parfaite de la douceur et de la fermeté, de la gaieté et du recueillement. Elle était discrète et prudente, sans minutie. Une mémoire heureuse, une imagination féconde, un tact fin et délicat, une élocution facile et pleine d'une noble simplicité : telles étaient les qualités de notre digne et vénérée Supérieure.

Il y avait dix-huit mois que la Mère Sainte-Euphrasie était chargée du gouvernement du Monastère quand elle fut atta-

quée de la maladie qui devait nous la ravir. Résignation, patience, détachement, régularité distinguèrent ses derniers jours; elle avait sans cesse sur les lèvres ces pieuses aspirations: *Mon Dieu, et mon tout! Monstra te esse matrem! O Dieu, venez à mon aide!* Son âme s'exhala dans une dernière prière le 12 octobre 1858. Elle avait 58 ans.

LA MÈRE SAINT-JOSEPH-ANDRÉ.

M^{lle} AUGESTINE ANDRÉ naquit à Yssengeaux, en 1808. Ses dispositions précoces pour la piété pressèrent les Directives de l'Instruction à qui elle fut confiée, de lui faire faire toute jeune encore sa première Communion. A 13 ans, elle entra dans notre Pensionnat. On raconta bientôt dans la nouvelle venue une grande étourderie, mais aussi un fonds de piété qui donnait pour l'avenir de belles espérances. A peine eut-elle atteint sa quinzième année, qu'elle sollicita et obtint la permission d'entrer au Noviciat. Sous la protection du glorieux saint Joseph dont elle prit le nom, elle revêtit le saint habit et prononça ses vœux avec une extrême ferveur.

Eminemment douce des qualités du cœur et de l'esprit, elle s'acquitta avec succès de ses fonctions d'Ursuline. C'était moins une maîtresse qu'une mère, et tout en enseignant les sciences humaines, elle tâchait de communiquer la piété solide dont elle-même était pénétrée. La Sœur Saint-Joseph n'avait qu'à paraître dans une classe pour imposer aux élèves le respect, le silence et la bonne tenue. Sa parole pleine d'empire ne trouvait point de résistance, et triomphait des caractères les plus rétifs. Elle saisisait toutes les occasions de former ses élèves à la politesse et à l'ordre; elle visitait avec soin les livres et les cahiers, les bureaux et les armoires. La délinquante pouvait toujours s'attendre à une réprimande, et s'il y avait récidive à une punition.

Son dévouement et ses aptitudes exceptionnelles placèrent la Sœur Saint-Joseph à la tête du Pensionnat; mais pour être plus élevée, elle n'en fut pas moins humble. En effet, elle n'aurait jamais rien conclu sans consulter ses Sœurs, et son excessive délicatesse la rendait attentive aux moindres con-

venances. Pleine d'égards pour tout le monde, elle ne semblait oublier qu'elle-même, attribuant aux autres les mérites et les succès.

Elle était chargée de l'instruction religieuse des enfants; sa parole opérait un grand bien dans les âmes, et beaucoup auraient pu dire comme l'une d'elles: « L'heure la plus délicieuse pour moi, c'est celle du catéchisme. » Elle tâchait par-dessus tout d'inspirer aux élèves l'horreur du péché, le respect pour les choses saintes, le dévouement à l'Église, et enfin, une constante et solide piété. Les conseils de cette digne maîtresse portaient des fruits durables; les élèves, après avoir quitté le Pensionnat, aimaient à venir consulter son expérience, et grand nombre de lettres sorties de sa plume et de son cœur allèrent réconforter ces chères enfants au milieu des luttes de la vie. Après trente années passées dans les fonctions laborieuses de l'enseignement, elle fut nommée Assistante et Maîtresse des novices.

Contemplons un instant la Mère Saint-Joseph entourée de ses chères novices: l'estime de la règle, l'esprit de charité et la fidélité aux petites choses font souvent la matière de ses instructions. « Vous ne ferez pas assez pour Dieu si vous n'êtes exactes aux plus petits devoirs. — Le pain sert d'aliment à nos corps, l'accomplissement de nos Règles sert d'aliment à nos âmes. — Nous ne devons pas examiner ce qui nous est dû, mais ce que nous devons aux autres. » — Aimée autant que respectée, la digne Maîtresse ne se servait de son ascendant sur ses novices que pour les porter au plus parfait. Etudiant les mouvements de la grâce dans les âmes, elle aimait les unes, supportait les autres, en un mot, se faisait tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ.

La Mère Saint-Joseph aimait à voir ses novices dans une douce gaieté. Un jour, l'une d'entre elles s'accusait d'avoir été trop dissipée. « S'il devait y avoir un excès dans la dissipation ou dans la mélancolie, dit la sage Maîtresse, je préférerais la première de ces imperfections; oui, que je vous voie toujours le sourire sur les lèvres, cela me fait plaisir. »

La pieuse Mère éprouvait une véritable consolation au milieu de sa petite famille; mais son talent pour le gouvernement allait embrasser un plus vaste horizon, et sa ten-

dresse maternelle se déverser sur un plus grand nombre d'âmes. Elle fut élue Supérieure, et sa nomination fut une joie pour toute la Communauté. Il nous serait impossible de rapporter tous les traits de bonté qui remplirent les six ans de supériorité de cette charitable Mère: « Si vous avez quelques désirs, quelques nécessités, mes Sœurs, disait-elle, souvenez vous que je suis votre Mère. »

Aucune souffrance, aucune peine ne lui étaient inconnues. Etant encore au noviciat, un jour, ayant le cœur extrêmement oppressé, elle alla trouver sa Directrice, et celle-ci lui dit: « Prenez patience, le bon Dieu a des desseins sur vous. » — Oh! les desseins de Dieu sur notre Mère bien-aimée, étaient d'en faire le Cyrénéen de toute âme qui, à la suite de Jésus, aurait une croix à porter!

C'était par insinuation que cette bonne Mère obtenait le devoir plutôt que par la sévérité; on sentait que son cœur, même en adressant un reproche, débordait d'affection. Après Dieu, sa Communauté lui était tout, et cette immense charité décollait du Cœur de Jésus, auquel s'adressait sa particulière dévotion.

Est-il nécessaire de dire que l'excessive honte de son cœur lui apporta mille souffrances intimes? Quand la mort lui enleva son respectable père, on peut dire que pendant plus d'un mois, elle fut vraiment inconsolable; elle avoua plus tard que Dieu lui avait reproché cette excessive sensibilité. Cette âme d'élite était conduite par des voies dures et difficiles; les douleurs du Calvaire lui étaient plus familières que les jouissances du Thabor: mais un regard sur le crucifix ranimait son courage. Souffrir de tout le monde, ne faire souffrir personne, était sa devise « J'ai passé, disait-elle, quarante ans auprès des enfants; j'ai eu des joies, mais aussi beaucoup de peines: eh bien! ce qui me réjouit maintenant, c'est d'avoir souffert, cela reste seul pour l'éternité. Qu'importe la croix sur les épaules lorsqu'on a Jésus-Christ dans le cœur! » Un jour de jeûne, une de ses filles lui dit: « Ma Mère, vous nous ménagez et vous jeûnez pour tout le monde? » A quoi la bonne Mère répondit: « Les jours de jeûne, je savoure le goût de la sainte Hostie jusqu'au moment du dîner, et cela me suffit. » Pendant son action de

grâces, elle aimait à faire la prière du bon curé d'Ars.
 « Père éternel, faisons un échange; vous tenz l'âme de N...
 qui est en purgatoire, et moi je tiens le corps de votre divin
 Fils dans mon cœur: eh bien! délivrez cette âme, et je vous
 offre votre Fils. »

Notre digne Mère Saint-Joseph avait eu une assez bonne
 santé, tandis que soumise à l'obéissance elle avait dû s'as-
 treindre à quelques ménagements; mais une fois Supé-
 rieure, les occupations de sa charge et son attrait pour la
 pénitence lui firent négliger les soins les plus indispensables.
 Une maladie s'ensuivit. Dès le premier jour, les souffrances
 furent telles que tous nos cœurs présagèrent un dénouement
 douloureux. On crut donc opportun de lui faire recevoir le
 saint Viatique. Le confesseur extraordinaire qui se trouvait
 de passage à Annonay fut prié de faire une visite à la chère
 malade; mais notre Mère, ne se croyant pas aussi près de
 sa fin, ne donna pas lieu d'aborder ce sujet. Cette pénible
 tâche revint donc à l'infirmière; notre pieuse Mère remercia
 avec effusion de cœur sa chère fille et se prépara à recevoir
 son Dieu. Ses sentiments de confiance et ses pieuses aspi-
 rations n'étaient interrompus que par ses gémissements:
 « Pardon, mes Sœurs, si je crie, disait-elle, mais je souffre
 tant! » Elle mourut au milieu des douleurs les plus violentes,
 le 4 juillet 1870, dans sa 62^e année.

Il nous serait doux de redire toutes les marques d'affec-
 tueuse sympathie que nous reçûmes dans cette douloureuse
 circonstance. Un Religieux qui nous avait donné plusieurs
 retraites, et qui par conséquent connaissait le mérite de
 notre Mère, écrivait: « La Circulaire que vous avez eu la
 « bonté de m'adresser m'a fort édifié; elle a laissé dans mon
 « âme une impression qui doit me venir directement de
 « Sainte-Marie. Vous vous racontez vos souvenirs; vous
 « repassez entre vous la vie si belle qui vient d'être cou-
 « ronnée; vous respirez un parfum du ciel et en même
 « temps vous êtes tristes; et je surprends des larmes dans
 « vos yeux et des sanglots dans vos cœurs! C'est aussi ce
 « qui se passe en moi. Je revois le fond de cette âme qui
 « m'est bien connue, je me dis: elle est au ciel, elle est
 « heureuse; je la félicite de son bonheur; et puis si je des-

« cends en moi-même, j'y rencontre une tristesse profonde, un adieu plein d'amertume. Vous devez comprendre par là que je suis tout entier associé à votre chagrin. Heureusement votre esprit de foi vous soutient, et les anges de l'espérance sont tous accourus pour vous montrer le ciel. A Dieu! faites pour moi une visite là-bas à cette chère tombe. »

MONASTÈRE D'ARGENTAT.

Congrégation de Paris.



L'HISTOIRE de notre Monastère est écrite de la main même de la Providence. Reconnaisance à Dieu qui a multiplié pour nous les bénédictions, qui nous a gardé la charité mutuelle comme le plus doux trésor, et qui nous a donné la joie de faire un peu de bien aux âmes.

Les pages qui nous sont réservées dans ces nouvelles Annales, nous les consacrerons aux Sœurs bien-aimées que nous avons perdues. Leurs saints exemples furent notre édification, et leur pieux souvenir est notre plus cher héritage (1).

La première que Dieu rappela à lui, fut en 1826, la vénérée Mère SAINT-AUGUSTIN, première professe de Brive après la révolution, et première Supérieure de notre Monastère. Le nom seul de cette Mère rappelle la mortification, la

(1) Nous avons pensé qu'on nous permettrait de revenir en arrière, et de citer quelques noms qui n'ont pu trouver place dans les Annales de 1857.

plus continue, et l'humilité la plus entière. Portant elle-même avec ferveur le joug de la sainte Règle, elle n'eut rien tant à cœur que de donner pour assise à la fondation naissante, un amour extrême pour la régularité. Pussions-nous le conserver toujours !

L'Époux divin se plaît entre les lis, dit la sainte Ecriture; aussi, allons-nous voir sa main divine se hâter de cueillir les lis parfumés de notre humble Jardin. En 1830, c'était une fervente Novice, n'ayant que cinq mois de vœture, la Sœur DE SAINT-CHARLES, née DE SAINT-FÉLIX; c'était notre Sœur SAINT-BENOÎT FRAYSSE, qui ne suivit que huit jours les exercices de la Communauté, après l'émission de ses vœux, et qui malgré ses dix huit ans était un fruit mûr pour le ciel, selon la parole de son Directeur; enfin en 1832, c'était la Sœur SAINTE-THÉRESE LAGIER qui présenta dès les premières années de sa vie religieuse, le spectacle d'une mortification et d'un détachement qui ne sont que le lot des parfaits, et qui mourut pleine de résignation dans sa 25^e année.

La Sœur SAINT-XAVIER qui avait vieilli dans le service du Maître, reçut en même temps que ces jeunes Sœurs, le denier de la vie éternelle. Après avoir passé quelque temps à la Visitation et chez les Clari-ses, elle sollicita son admission dans l'ancien couvent des Ursulines d'Argentat, et elle y trouva enfin la paix qu'elle cherchait depuis si longtemps. Chassée de son Monastère par la révolution, et conduite à la maison d'arrêt, cette vraie Ursuline ne profita de la liberté qui lui fut rendue que pour enseigner aux enfants la doctrine chrétienne. En 1826, elle se réunit à la Mère Sainte-Agathe, et releva notre chère Communauté. Jusqu'à l'âge de 84 ans, elle fut pour nous toutes un exemple d'obéissance, de sainte pauvreté, et de fidélité à la Règle. Elle expira le 2 août 1829.

Notre Sœur HÉLENE, converse, sollicite maintenant notre souvenir.

Elle naquit à Méyssac, près Brive, et fit profession dans notre Communauté le 19 mars 1829. Nous n'avions à cette époque qu'une fille de service; Sœur Hélène se multiplia pour le travail, et remplit à la fois les emplois de cuisinière,

de jardinière, d'infirmière. Volontiers, elle fût restée de longues heures au pied des autels; mais jamais elle ne manifestait ses pieux desirs quand ses fonctions l'appelaient ailleurs. Tourmentée par de grands scrupules, et par la crainte de sa réprobation, cette chère Sœur baisa la main qui la frappait, et resta inébranlable dans ses exercices de piété. La sérénité de son front ne laissait rien deviner de ces luttes intérieures. Les élèves qui l'aimaient beaucoup, la nommaient quelque fois *Sœur bonne*, mais elle, en souriant leur disait: « Appelez-moi plutôt *Sœur laide*. » Ses travaux et ses pénitences excessives ruinèrent sa forte constitution. « Ne m'imites pas, disait-elle, sur son lit de douleur à son infirmière; j'ai avancé ma mort par les rigueurs que j'ai exercées sur mon corps. »

Voici une victime du bon Dieu:

La Sœur **SAINTE MADELEINE BOURGEADE** était née à Eygurande, près Ussel. Pénétrée du but de l'Ordre de Sainte-Ursule dès son entrée au Noviciat, elle s'adonna à l'étude avec ardeur. Mais il n'entra pas dans les plans du divin Maître qu'elle fût apôtre: il en fit une martyre. Elle avait à peine fait profession qu'un terrible mal de doigt exigea l'amputation. Pendant tout le temps de l'opération, notre courageuse Sœur tint dans sa main son crucifix et ne poussa que ce cri: O mon Jésus! Quelque temps après le mal reparut sur plusieurs parties de son corps, et elle se vit réduite à ne plus quitter sa pauvre cellule. Aux douleurs physiques, s'ajouta le crucifiement de l'âme, et notre chère malade n'eut plus pour asile que les plaies de Jésus et le cœur de sa Supérieure, notre vénérée Mère Sainte-Agathe. Ce fut, le sourire sur les lèvres, que notre bien-aimée Sœur salua le jour de sa délivrance. Soumise à la volonté divine, elle avait souffert; calme et joyeuse, elle expira tenant embrassé le crucifix.

Voici une heureuse Epouse de Jésus Christ:

La Sœur **ANGÈLE BRANCHAT** n'entra dans le monastère d'Argentat qu'à 37 ans. Son expérience du monde lui fit apprécier le bonheur de l'état religieux, et on l'entendait s'écrier: « O mes Sœurs, que nous sommes heureuses! Nous devrions baiser avec transport les murs qui nous séparent de Baby-

lone. » Et quand les événements politiques menaçaient la religion et les institutions monastiques, elle ne demandait pour elle-même qu'une grâce, celle de mourir avant de se voir forcée de rentrer dans le monde. Son esprit d'ordre et de dévouement était admirable, et dans les emplois de cellière et de depositaire, elle rendit de vrais services à la Communauté. Toujours sereine et joyeuse, elle s'étonnait des troubles et des difficultés que l'on trouve dans le service de Dieu, et nous faisait sur ce point des taquineries charmantes. Dans sa dernière maladie, elle se montra pleine d'amour pour Dieu, et de charité pour ses compagnes. « Mes Sœurs, disait-elle deux jours avant sa mort, nous allons nous quitter, préparons-nous au sacrifice. » Et elle ajoutait: « Parlez-moi du bon Dieu, faites-moi faire des actes d'amour parfait. » Elle répondit avec une extraordinaire ferveur aux prières des agonisants, et expira paisiblement le 12 novembre 1850.

LA SŒUR SAINTE-GERTRUDE VIGIER.

Le juste vit de la foi.

M^{lle} MARIE VIGIER naquit en 1822, dans la paroisse de Rillac, diocèse de Tulle. Elle perdit de bonne heure ses excellents parents; mais la divine Providence ne lui fit jamais défaut, elle lui donna dans sa sœur aînée une seconde mère, et la jeune enfant répondit à ces soins fraternels par une docilité parfaite. Un de ses frères qui se destinait à la prêtrise développa beaucoup son attrait pour la piété. L'ombre même du mal effrayait Marie, et bientôt les désirs de la vie religieuse se manifestèrent; suivant le conseil de M. l'abbé Guillomet, notre pieux Aumônier, elle se décida après plusieurs années de perplexités à solliciter l'entrée de notre Maison. Le démon ne se tint pas pour battu, et il persuada à la jeune postulante après huit jours d'essai, de passer une nouvelle année au Pensionnat. Un an après, plus aguerrie, elle recommença sa vie religieuse, et la Sœur Sainte-Gertrude devint par sa ferveur l'édification de la Communauté. Sevrée de toute consolation spirituelle, elle

resta néanmoins fidèle au service de son Dieu, et réalisa cette parole de nos saints Livres: Le juste vit de la foi. A ses peines morales vint s'ajouter, deux ans avant sa mort, la plus douloureuse des maladies. Pendant un an elle ne put se coucher: le jour elle demeurait une heure sur un matelas qu'on plaçait sur le plancher; le reste du temps elle était assise sur un fauteuil, et pour se donner quelque adoucissement, elle se tenait sur les mains. Mais, hélas! ce soulagement devint bientôt un tourment nouveau, il lui survint des callosités à chaque doigt. Ce qui est presque inconcevable, c'est qu'on n'entendit jamais cette douce victime proférer une parole de plainte; les Sœurs qui la visitaient la surprénaient parfois avec de grosses larmes dans les yeux, mais elle refoulait sa sensibilité, et au lieu de parler de ses maux, elle trouvait une parole gracieuse et gaie pour chacune. Son courage alla jusqu'à l'héroïsme: quelques jours avant sa mort, notre Sœur Sainte-Gertrude eût pu se coucher, mais elle sollicita comme une grâce de ne pas user de cette douceur.

Cette bien-aimée Sœur savait qu'une religieuse ne se soutient que par l'oraison; aussi, quoique le ciel lui semblât d'airain, elle ne cessa de consacrer à ce saint exercice le même temps que la Communauté jusqu'à la veille de sa mort.

La dernière agonie fut très-pénible, et plusieurs fois on l'entendit s'écrier: Patience, patience! Cependant sa dernière aspiration fut pour le saint Evêque de Genève, dont elle avait si souvent réclamé le secours pendant ses longues souffrances. Ce fut en pressant son Christ avec amour sur sa poitrine et sur ses lèvres défaillantes, qu'elle rendit son âme à Dieu. C'était le 23 août 1857. Notre pieuse Sœur Sainte-Gertrude n'avait que 35 ans; mais sa patience et sa résignation lui avaient tressé une brillante couronne!

LA SŒUR SAINTE-ANGÈLE DURAND.

M^{lle} MARIE DURAND était née le 5 février 1833. Ses parents élevaient leur jeune famille dans la crainte de Dieu et l'amour du travail; Marie mérita bientôt de devenir par ses aimables qualités la Benjamine de tous. Elle fit son éducation

dans notre Pensionnat, et on put la citer à ses compagnes comme un modèle d'application et de piété; aussi quand la pieuse enfant entendit la voix de Jésus qui l'appelait, comme un autre Samuel, elle se hâta de répondre: « Me voici, Seigneur! »

Dès son entrée au Noviciat, Marie se mit généreusement à l'œuvre de sa perfection en lui donnant pour fondement l'humilité; être méprisée, devint l'objet de son ambition. Elle saisissait les occasions de s'anéantir, de se perdre dans la foule, et elle allait jusqu'à supplier la Maîtresse des novices, et plus tard sa Supérieure de lui cracher au visage. Sur cette base si solide de l'humilité s'élevèrent bientôt les autres vertus: l'amour de la Règle, l'esprit de pauvreté, la sainte obéissance, l'abandon à la volonté divine. Sa régularité était si grande, que nous pourrions toutes assurer ne l'avoir jamais vue manquer de propos délibéré à un point de notre sainte Règle. Sa pauvreté était telle, que c'est à peine si l'on a pu trouver dans les objets à son usage une image pour donner à ses parents. Son obéissance pouvait être comparée à celle des Pères du désert, et quand on semblait sourire de sa simplicité, elle répondait: « Faire ceci ou cela importe peu, pourvu que j'obéisse. »

La Sœur Sainte-Angèle était bien jeune encore quand Dieu lui envoya l'épreuve de la maladie; elle la porta en âme courageuse. « Je m'abandonne à la volonté de Dieu, disait-elle, pour la santé et pour la souffrance, pour la vie et pour la mort. Voilà cinq mois que je suis malade et je n'ai pas demandé un seul instant ma guérison. » Puis, le sourire sur les lèvres, elle ajoutait: « Ceci est l'affaire du bon Dieu, je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. » — Vous êtes donc prête pour ce grand voyage de l'Eternité, puisque vous en parlez d'un air si serein? — Non, mais je m'y prépare, et vite, car le temps presse. » On lui demanda un jour si son esprit s'appliquait facilement à Dieu. Elle répondit: « Je n'ai pas la force de faire des prières vocales, mais j'aime à penser que Dieu est en moi, et moi en Dieu. Cette pensée de la présence de Dieu m'a toujours fait du bien. »

La nuit qui précéda son décès, elle ne cessait de répéter les actes de foi, d'amour et de conformité à la volonté di-

vine; puis, se tournant vers les Sœurs, elle disait avec un sourire céleste : « Ah! que Marie est bonne, qu'elle est bonne! bientôt j'irai chanter dans le ciel, et j'y chanterai un beau cantique. »

Où, le paradis aura été ouvert à cette âme innocente, et elle a vu sans doute se réaliser cette parole du Maître : « On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers les autres. » La Sœur Sainte-Angele avait toutes les vertus qui font le charme de la vie de communauté : bonté de cœur, égalité d'humeur qui mettait sur ses lèvres un sourire perpétuel, bon esprit qui lui faisait donner à toutes choses une favorable interprétation. On lui demandait pendant sa maladie si elle ne souffrait pas de la peine qu'elle donnait : « Non, répondit-elle, je pense que les autres me supportent et me rendent service avec plaisir comme je le ferais moi-même. » Notre Seigneur, pour lui donner un dernier trait de ressemblance avec lui, la soumit à trois heures d'agonie. Elle expira le 19 février 1861, âgée seulement de 28 ans.

LA SŒUR SAINT-STANISLAS CHÉNIER.

M^{lle} CLÉMENTINE CHÉNIER, de Nonards, fut admise dans notre Noviciat le 1^{er} mars 1846. Elle se mit résolument à l'œuvre, et on peut dire qu'elle alla surtout à Dieu par le chemin rapide et sûr de l'humilité. A la suite d'une retraite, elle avait pris cette résolution : « Je sourirai chaque fois que je serai contrariée. Si l'on me connaissait, disait-elle quelquefois, on me chasserait du Monastère. » Et ce n'était pas chez notre sœur Stanislas des paroles vaines, elle choisissait la dernière place, elle savourait les petites humiliations, et saisissait toutes les occasions d'abaisser sa nature orgueilleuse et indépendante. Un de ses parents éloignés ayant eu un revers de fortune, sa fille fréquenta nos classes gratuites; quand il y avait nombreuse réunion de Sœurs, la Sœur Stanislas s'adressait à haute voix à la maîtresse de l'enfant, et sollicitait de ses nouvelles.

Cette humilité si sincère fit germer dans cette âme l'esprit de pauvreté et de mortification; enfin, si l'obéissance peut

s'appeler un martyr, notre Sœur en éprouva les rigueurs. Quoique sa mémoire fût très-ingrâte, elle n'oubliait rien de ce qui concernait la Règle ou le Cérémonial du chœur. Elle ne manquait au silence ni par surprise, ni par inadvertance; enfin son obéissance allait comme le prescrivent nos Constitutions, jusqu'à prévenir le désir de ses Supérieures. Elle avait une dévotion particulière à l'Immaculée Conception de Marie; le jour de la fête qui eut lieu dans notre Diocèse pour la promulgation de ce dogme béni, notre pieuse Sœur Stanislas ne se posséda pas de joie. Le soir, à peine fut-elle couchée, que son âme fut saisie d'un transport d'amour; pendant une demi-heure, des paroles de feu s'échappèrent de ses lèvres. Tout à coup, revenant à soi, elle poussa un cri, confuse d'avoir été entendue par la sœur qui couchait dans sa cellule. Aux vertus ordinaires de la vie religieuse, elle joignait le zèle d'une Ursuline; elle fut chargée longtemps de faire la classe aux petites filles; elle s'appliquait continuellement à former Jésus-Christ dans ces jeunes âmes, et un seul fait suffira à prouver combien ses leçons étaient fructueuses.

A la rentrée des classes, la Maîtresse générale demandait aux anciennes comment elles avaient passé leurs vacances. Elle arriva à une jeune enfant qui lui dit: « Ma Mère, j'ai fait ma méditation, ma prière, et récité mon chapelet tous les jours; j'avais l'intention tous les matins de faire autant d'actes d'amour parfait qu'il y a de grains de sable dans la mer, de brins d'herbe sur la terre, de feuilles sur les arbres, enfin, autant de fois que je respirerais. » La Maîtresse générale, dissimulant son étonnement, demanda à la pieuse enfant depuis quand elle agissait de la sorte. — « Depuis que je l'ai entendu dire à la Mère Saint-Stanislas, répondit-elle. »

Dans les derniers jours de sa vie, on défendit à notre chère Sœur toute prière vocale, dans la crainte que sa trop grande application à Dieu ne contribuât à ses insomnies; comme ses forces s'affaiblissaient, on lui interdit même la récitation du chapelet et du saint Office: « Ah! disait-elle alors, on m'enlève tout, mais il est une chose que personne ne peut m'ôter, c'est le sang de Notre-Seigneur; je l'offrirai souvent pour la sainte Eglise, la conversion des pécheurs et le soulagement des âmes du purgatoire. »

C'était sa pratique de prédilection. Deux jours avant sa mort, on lui dit que l'on célébrait la fête du précieux Sang; soudain son visage abattu se ranima: « O précieux Sang, s'écria-t-elle, d'une voix haute, ô précieux Sang, lavez-moi! » Après une longue maladie, cette fidèle épouse de Jésus-Christ reçut avec joie l'annonce de sa fin prochaine: « Oh! quel bonheur! je vais donc être dans l'heureuse impuissance de pécher. » Elle rendit sa belle âme à Dieu le 29 mars 1868. Les élèves avaient une si grande estime pour la Sœur Saint-Stanilas, que de son vivant elles l'appelaient la Sainte; aussi, après sa mort, étaient-elles plus portées à l'invoquer qu'à prier pour elle.

Notre pieuse Sœur s'était prescrit un règlement et avait fait ce pacte spirituel: « 1°. Tous les matins je m'unirai au corps mystique de Notre-Seigneur. 2°. Aussitôt que je m'éveillerai, je dirai: « Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté; faites que cette journée soit toute d'amour et d'obéissance. » 3°. Je ne chercherai que Dieu dans tout ce que je ferai. 4°. Je prendrai l'intention de faire autant d'actes d'amour parfait que je respirerai de fois. Par chacune de mes aspirations, je demanderai que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi et dans toutes les créatures. 5°. Je renouvellerai cette intention dix fois par jour. 6°. En m'habillant, je prierai Jésus de me revêtir de son esprit et de ses vertus, et de me dépouiller de mon esprit propre. 7°. Après chaque action, je ferai un acte de contrition pour demander pardon à Dieu des imperfections que je pourrais y avoir commises. 8°. Chaque fois que j'ouvrirai une porte, je prierai Jésus de m'ouvrir son divin Cœur pour m'y recevoir. 9°. Je prendrai l'intention d'offrir autant de fois que je respirerai les mérites de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Saints pour remercier Dieu du privilège accordé à Marie dans son Immaculée Conception. 10°. Je laisse à Marie, ma bonne Mère, le soin de disposer en faveur de qui il lui plaira, des indulgences que je gagnerai. 11°. Je prierai ma divine Mère de vouloir bien prendre mes actions, mes prières, mes communions, mes peines, mes mortifications, etc. et quand elles auront passé par son Cœur Immaculé, je la supplierai d'en disposer selon son bon plaisir. »

LA SŒUR MARIE-ANGÈLE LAULY.

M^{lle} MARIE LAULY naquit en 1835, à Tours, le 23 octobre, fête du très-saint Rédempteur, de M. Sincère Lauly et de M^{me} Athénaïs Callaud. Elle fut baptisée le 20 décembre suivant, à l'église de Saint-François de Paul, paroisse de sa famille. La petite Marie fut confiée à une nourrice étrangère, dont le choix ne fut pas heureux, et sa première enfance fut très-malade; le temps et de tendres soins améliorèrent cet état, mais elle resta d'une petite taille, et n'eut jamais qu'une santé débile. En 1849, des circonstances imprévues éloignèrent sa famille de Tours, et après avoir séjourné six mois en Bretagne, elle alla rejoindre ses parents en Belgique, où elle devait demeurer dix ans. Les sentiments pieux et simples de M^{lle} Marie l'empêchèrent de regretter amèrement la fortune que ses parents avaient perdue; du reste, le plus doux des biens leur demeurait, l'affection mutuelle; elle écrivait après la mort de son père, à l'unique frère qui lui restait : « Notre famille chérie est dans un meilleur monde, et le souvenir des temps heureux que nous avons passés avec elle, ne doit nous rester que pour nous exciter à la reconnaissance envers la Providence toute maternelle, qui a si bien bercé notre enfance, l'a entourée d'un air de paix, d'un parfum d'amitié qui semblait suivre partout nos chers parents, et cela jusque dans l'exil. »

Le temps approchait où devaient se réaliser les désirs que M^{lle} Marie portait depuis longtemps dans son âme, et que les malheurs de sa famille n'avaient pu qu'affermir; mais elle était convaincue qu'une tendresse peu réfléchie, s'appuyant sur sa mauvaise santé, s'opposerait toujours à sa vocation. Les jours de l'agonie et de la lutte se prolongèrent; elle devint silencieuse, taciturne même, sans pourtant que sa douceur habituelle en souffrit. On la voyait passer de longues heures en prières, et elle puisa dans la méditation une grande intelligence des choses divines. Un certain libre-penseur l'ayant attaquée sur le dogme de la sainte Trinité, il fut fort surpris des

arguments que la pieuse jeune fille sut lui opposer. M. et M^{me} Lauly eurent la douleur de perdre tour à tour deux fils, dont l'un, après de brillantes études, était entré dans l'état militaire; le dévouement et la résignation de M^{lle} Marie furent admirables, et de plus en plus son cœur se tourna vers Dieu. Elle aimait les pauvres, et surtout la sainte pauvreté; ajoutons aussi que, semblable à beaucoup d'âmes innocentes et pieuses, elle avait une pitié compatissante pour les animaux; on peut affirmer que jamais elle ne tua un insecte.

L'attente touchait à son terme. En 1859, sa famille vint se fixer à Argentat; dès lors sa dévotion se montra plus expansive et plus ardente. Elle se révéla dans son amour pour les âmes, son horreur pour tout ce qui les expose à périr, et en particulier pour ces mauvais journaux, la plaie de tant d'honnêtes familles. Un jour, entendant lire un article hostile aux Ordres religieux, elle saisit le journal, et le froissant vivement, elle le jeta au feu.

Le cœur de M^{lle} Marie allait être de nouveau cruellement frappé: le 9 janvier 1862, elle perdit sa mère, et un mois ne s'était pas encore écoulé, que sa sœur aînée mourait aussi. Au milieu de ces afflictions, son courage ne défailit pas et sa vocation devint plus ferme que jamais. Il lui restait deux âmes à sauver, et pour leur salut, elle fit le suprême sacrifice; ses prières et ses larmes obtinrent un premier résultat, son père consentit à assister à sa prise d'habit, et quelques mois plus tard ce père, si bien préparé par ses vertus morales au retour à la foi, faisait la mort la plus chrétienne.

N'ayant plus que son frère à gagner à Dieu, elle tourna de ce côté toutes ses sollicitudes; aussi quand elle sut que, dans sa pieuse belle-sœur, elle allait avoir une complice, ses prières redoublèrent d'ardeur.

La Sœur Marie-Angèle prononça ses vœux en 1865. Son instruction était universelle; elle possédait des notions de latin, l'anglais lui était familier, et elle brillait surtout par l'éducation. Parmi les vertus religieuses dont elle embrassa généreusement la pratique, mettons au premier rang la sainte pauvreté, et ici les preuves pourraient se multiplier sous notre plume.

Notis l'avons dit, notre Sœur Marie-Angèle n'avait jamais eu une forte santé; mais, au commencement de 1870, ses forces s'affaiblirent considérablement; elle souhaita de voir son frère, et celui-ci accourut à cet appel: « Mon cher ami, lui dit-elle, je ne dois pas te cacher que j'ai offert ma vie à Dieu pour ton retour à la foi. » Il ne m'appartient pas, écrivait plus tard son frère, de sonder un secret de la miséricorde divine, mais dans le travail de conversion commencé, hélas! depuis long-temps, j'avais cru sentir comme l'importunité de ses prières. Ce travail s'acheva entre ce jour et le lendemain. Quand je le lui annonçai, elle s'écria avec des sanglots: « Ah! mon ami, que Dieu est bon! » Le lendemain, Dieu m'avait reçu en grâce.

De précieux secours spirituels allaient aider la bonne Sœur Marie-Angèle dans son dernier passage; un excellent parent, son bienfaiteur, écrivait à son frère: « Samedi dernier, j'ai eu le bonheur d'entendre la messe du Saint-Père et d'avoir une audience de Sa Sainteté... Je lui ai demandé une bénédiction spéciale pour tous les membres de ma famille et pour la chère sœur en particulier... » Aussitôt après la réception de sa lettre, je suis allé chez le bon Evêque de Tulle qui a été très-ému de tout ce que je lui ai dit; il envoie à la bonne Marie sa bénédiction et va prier pour elle. »

La pieuse malade édifia toutes ses Sœurs par son union avec Dieu et son désir de le voir; les crises se succédaient sans que sa patience se démentît, sans que le sourire quittât ses lèvres: « Que je suis heureuse ici! disait-elle, quelle grâce que la vocation religieuse! » Ce fut le 29 avril que notre Sœur Marie-Angèle fut enlevée à notre affection. La Supérieure d'Argentat écrivait à son frère, heureux de la naissance de son premier fils: « Un ange vient de vous être donné pour votre consolation, un autre ange vient d'être appelé au ciel; nous eussions voulu le retenir sur la terre, mais la terre n'en était plus digne. »

LA SŒUR MARIE DU SACRÉ-CŒUR LAFON.

M^{lle} MARIE LAFON DE LAGENESTE se fit remarquer dès son enfance par les plus aimables qualités de l'esprit

et du cœur. Madame Lafon, qui unissait à une éducation distinguée une grande piété, se plut à former sa docile enfant aux pratiques chrétiennes; mais à seize ans elle eut la douleur de perdre cette mère chérie, ainsi que sa sœur aînée. Elle fut alors placée dans notre Pensionnat, et la jeune fille n'y vint qu'avec une extrême répugnance; elle aimait déjà le monde où elle avait brillé et qui lui avait prodigué les plus flatteuses louanges. L'influence d'une maison religieuse agit promptement, et M^{lle} Marie retrouva sans peine son attrait pour la piété. Bonne, délicate, elle devint l'objet de l'affection de toutes ses compagnes et acquit sur les cœurs un empire dont elle n'usa jamais que pour faire le bien. A dix-huit ans, sa vocation était irrévocablement fixée: prosternée au pied des autels, elle promit de prendre le nom de Sœur Marie du Sacré-Cœur, si elle triomphait de la tendresse paternelle. M. Lafon ne donna point un refus positif, mais il exigea que cette fille si chère allât passer quelques mois dans une famille noble et opulente à laquelle il était allié. Cette épreuve faillit être fatale à la vocation de M^{lle} Marie; elle commença à trouver ses exercices de piété pénibles, et quand elle revint sous le toit paternel, elle ne parla plus de ses désirs de vie religieuse. Sa confiance en saint Joseph et son ouverture de cœur pour une ancienne maîtresse, la sauvèrent encore une fois, et sa détermination de dire adieu au monde fut si affirmative, que M. Lafon consentit au départ de sa fille.

M^{lle} Marie entra au Noviciat le 8 septembre 1864, et sous les auspices de Marie Immaculée, elle revêtit le saint habit. Après sa profession qui eut lieu en 1868, on la vit marcher à grands pas vers les sommets de la perfection. Pour combattre directement son défaut dominant, la courageuse Sœur Marie du Sacré-Cœur avait pris pour devise: Tout pour ma plus grande humiliation. Elle demandait sans cesse à Notre-Seigneur, par l'intercession de son auguste Mère, la grâce de le connaître intimement, de l'aimer affectueusement, et de le servir d'une manière héroïque dans la pauvreté réelle, sans la souffrance et le mépris. La grâce pressait vivement cette âme, car le temps du combat devait être court. Elle sollicita d'abord la permission de s'engager

par vœu à faire ce qu'elle connaîtrait le plus parfait. En 1870, elle fit le vœu d'immolation et celui d'acceptation de la mort, et elle écrivait à cette époque: « Je me suis offerte pour victime, j'ai sacrifié ma vie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. » Et dans une autre circonstance: « J'aimerai à être employée dans les bas offices de la maison, et j'en demanderai l'autorisation à ma Supérieure, je serai vile à mes propres yeux, et je désirerai être telle aux yeux des autres. Je ne parlerai de moi ni en bien ni en mal; j'aimerai la pauvreté comme ma mère. Tous les huit jours, je ferai la revue de ma cellule, et si j'y trouve quelque chose de superflu, je m'en déferai aussitôt. » Notre générale Sœur Marie du Sacré-Cœur remit à sa sœur, M^{me} de Carnai les souvenirs et les lettres qu'elle avait conservés de ses vénérés parents; elle ne voulut garder dans ses livres que trois images, et comme on lui faisait observer que quelques autres pourraient nourrir sa piété: « Je suis, répondit-elle, comme le bienheureux Berchmans; j'aime mieux la joie de mon dénuement, que la joie de ma dévotion. »

Nous ne pouvons nous lasser de redire les paroles mêmes de notre pieuse Sœur: « Je me souviendrai, disait-elle, que l'Ursuline doit exceller dans l'obéissance; j'étudierai attentivement le chapitre des Constitutions qui traite de cette vertu, il suffirait à lui seul pour m'élever à la plus haute perfection. Mais comme j'ai trop de fierté pour obéir aux créatures, je n'obéirai qu'à Dieu seul, à qui j'ai promis obéissance, et qui m'a promis à son tour de me commander lui seul. On dit que j'ai l'amour du grand, du beau; y a-t-il sur la terre rien de plus beau, de plus grand que la volonté de Dieu! Je lui obéirai aveuglément. »

Ce qu'elle disait si bien, elle le faisait mieux encore: elle notait toutes les recommandations des Supérieures, ainsi que les permissions dont elle avait besoin. La dévotion particulière de cette véritable Religieuse était pour le Sacré-Cœur dont elle portait le nom. « Depuis que toutes mes actions sont dédiées au Cœur de Jésus, je sens un redoublement de ferveur et une joie toute pure; il me semble qu'il n'y a au monde que Jésus et moi, et j'ai dans l'esprit et le cœur ce mot qui fait mes délices: Jésus seul est l'ami véritable. » -

Le 9 décembre 1870, la Sœur M. du Sacré-Cœur écrivait : « Hier j'ai passé un jour déficieux, je n'ai pas quitté Notre-Seigneur. J'ai fait oraison toute la journée, *Deo gratias*. J'ai fait la revue du mois qui n'a pas été mauvaise, mais qui m'a montré que je serais portée à me relâcher sur la mortification : j'y mettrai ordre. J'ai trouvé dans cette revue 1166 actes de vertu dont 779 sur le sujet d'examen qui a été encore le recueillement ; je tiens beaucoup au recueillement, car c'est lui qui fait les saints, les âmes d'oraison, et je veux être une sainte. » En écrivant ces lignes, notre pieuse Sœur ne se doutait pas que l'examen suivant serait celui de sa vie entière, et qu'il serait fait par Notre-Seigneur lui-même.

Le dimanche de l'Épiphanie 1871, notre Sœur du Sacré-Cœur sentit les premières atteintes de sa dernière maladie, c'était une névrose qui s'étendait à tous les membres ; ses douleurs ne lui laissaient pour ainsi dire pas de relâche, on profita d'un moment lucide pour lui apporter le saint Viatique. Fervente comme elle avait été toute sa vie, elle ne cessait de répéter : « Tout pour vous, mon Dieu, rien pour moi. » Après avoir prononcé une dernière fois son aspiration favorite, elle rendit son âme à Dieu le 24 janvier 1871. Nous l'espérons, pour elle se réalisa cette promesse de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie : Ceux qui honoreront mon Cœur, je serai leur asile à l'heure de la mort.

La Sœur Marie du Sacré-Cœur avait une rare intelligence, un tact exquis, une grande délicatesse de sentiment, des manières aimables et distinguées ; elle était douée de dispositions remarquables pour la musique, la poésie, et en général pour toutes les sciences. Sa prédilection pour l'ordre des Ursulines allait jusqu'à l'enthousiasme ; elle aimait à dire que le démon empêchait les jeunes personnes d'y entrer à cause du vœu d'enseignement. Nous ne reviendrons pas sur sa fidélité à la Règle, nous ajouterons seulement que ses Constitutions ne la quittaient jamais, et qu'après son décès, on trouva ce précieux trésor sous son chevet.

Notre affection ne se lasse pas d'évoquer les pieux souvenirs de nos Sœurs; qu'on nous permette de citer quelques noms encore.

La Sœur **SAINTE-VICTOIRE BOUCHEREAU**, converse, réalisa à la lettre le beau titre de *Sœur Bonne* que lui avaient donné les élèves. Nous ne vîmes jamais dévouement plus entier et charité plus attentive, Aspirant à la possession de son céleste Epoux, elle disait sur son lit de douleurs: « J'éclateraï de joie si le médecin me disait que je mourrai dans une heure... Elle expira le 23 janvier 1872.

Notre Sœur **SAINT-AUGUSTIN LAVOUR** fut la ferveur et la fidélité même. On assure qu'elle faisait chaque jour mille actes de vertu. A ses derniers moments, cette vraie servante de Dieu put s'écrier: « Mon Jésus, vous le savez, j'ai toujours fait ce que j'ai cru devoir être votre volonté sainte, »

La Sœur **MARIE DES ANGES DE NÉGRAVAL** appartenait à une famille d'Argentat aussi chrétienne qu'honorable. Les doux parfums de ce lis virginal embaumèrent sa famille et notre Pensionnat; devenue Ursuline à dix-neuf ans, elle charma la Communauté par son amabilité, autant qu'elle lui fut utile par ses talents. Son instruction était variée, et la poésie même ne lui était pas étrangère. Mais tous ces avantages étaient relevés par l'humilité, et la lampe de cette vierge sage se trouva prête quand elle fut appelée par l'Epoux, le 6 décembre 1874.

La Sœur **SAINT-CHARLES du RIEUX du PRADEL** fut l'aînée de dix-sept enfants, et elle consacra sa jeunesse à aider sa vertueuse mère dans les soins domestiques, et à s'occuper de l'éducation de ses frères. Entrée dans le cloître à vingt-six ans, elle continua sa vie laborieuse et dévouée. Les emplois de cellérier, de dépositaire et de zélatrice lui furent successivement confiés, et elle eut à soutenir avec d'humbles ressources, le personnel déjà nombreux de la Maison. La sainte Règle et les Constitutions étaient pour cette fervente Religieuse, un second Evangile; aussi la voyait-on accourir la première aux observances communes.

Ses dévotions particulières étaient nombreuses, et elle

y apportait la même exactitude qu'aux prières d'obligation. Le Chemin de la Croix pour les chères âmes du purgatoire fut le dernier exercice de cette âme de prière. Interrogée sur son lit de douleurs sur ce qu'elle souhaitait faire dire à sa famille : « J'ai offert la peine que m'a causée la mort de ma sœur pour la conversion des pécheurs; mes parents me feront plaisir d'offrir dans le même but le chagrin que je vais leur faire. » Elle s'éteignit en murmurant les noms sacrés de Jésus, Marie, Joseph; c'était le 30 juin 1876.

Notre Sœur JOSÉPHINE MATHURIER nous a quittées la dernière pour le ciel, le 18 juin 1877. Cette insigne fille de saint Joseph a établi dans notre Communauté le Culte perpétuel, a fait ériger un petit oratoire en l'honneur de ce grand saint, et a donné la statue que l'on voit dans la chapelle extérieure. Après une vie de souffrances, elle s'endormit dans le Seigneur, enrichie et consolée par les bénédictions du Patron de la bonne mort.

Cinquantième Anniversaire de la Fondation.

Le 26 avril 1876, fête de Notre-Dame de Bon-Conseil, nous célébrions la cinquantaine de restauration de notre cher Monastère. Le Saint-Sacrement fut exposé durant les trois jours qui précédèrent cet anniversaire solennel. La veille, un service fut célébré pour nos Sœurs défuntés, et des banderoles pavoisant les salles et les corridors, rappelaient leurs noms et leurs vertus. Notre saint et illustre Evêque, Monseigneur Berthaud, insigne bienfaiteur du Monastère, ne pouvant honorer ce jour de sa présence, voulut bien déléguer M. Lalite, son vicaire-général. Il inaugura la fête en revêtant une jeune postulante des livrées de Jésus-Christ, et toutes les professes, heureuses et ferventes, renouvelèrent devant Jésus-Hostie leurs premiers engagements.

L'église était parée de ses plus beaux ornements, guirlandes et devises enlaçaient les colonnes. Sur une grille du chœur, on lisait : « Que vos tabernacles sont aimables, mon Dieu ! » Sur l'autre : « Qu'il est doux à des frères d'habiter ensemble ! » Sur un arc, au milieu de la nef, cette parole de nos Livres saints : « Vous sanctifierez la cinquantième année. »

Après la sainte Messe, embellie par de joyeux cantiques, Monsieur le Grand-Vicaire nous adressa une exhortation suave et pathétique.

Il y eut grande réjouissance dans l'intérieur du Monastère ; pour la première fois les langues furent déliées au réfectoire, et chaque Sœur trouva à sa place maintes petites douceurs. Monsieur le Vicaire-Général, accompagné d'un nombreux clergé, entra dans la Clôture. Hymnes de triomphe, et chants de fête l'accueillirent. Les jeunes élèves débitèrent un dialogue rappelant la fondation de la Communauté et les vertus de nos anciennes Mères ; les grandes jouèrent un petit drame composé par nos jeunes Sœurs, et fort applaudi, représentant le départ de la Mère Marie de l'Incarnation pour le Canada. La soirée fut remplie par les Vêpres et le Salut solennel, où le chant du *Quid retribuam* devint l'expression de notre reconnaissance.

A huit heures, une procession aux flambeaux se déroula dans les allées du jardin, et le Monastère fut illuminé. Nous avons hâte de dire que la ville entière prit part à notre fête de famille ; que M. Lestourgie, maire d'Argentat et député de la Corrèze, nous donna en cette occasion les marques de la plus bienveillante sympathie ; que M. l'abbé Gane, notre Aumônier, prit une large part à cette pieuse manifestation, et que le

dernier cantique de notre reconnaissance fut celui de la Vierge Immaculée : *Magnificat anima mea Dominum.*

MONASTÈRE D'ARRAS.

Congrégation de Paris.



POUR des raisons particulières et regrettées, nous n'avons pu concourir à l'œuvre des premières Annales, inspirées et dirigées par nos chères Sœurs de Clermont-Ferrand. Nous devons à leur dévouement la notice qui y est insérée et qui est tirée de l'ouvrage de M. Parenty sur sainte Angèle et sur les Monastères du Nord. Ce court aperçu fait connaître notre origine et donne quelques détails sur notre restauration en 1808 jusqu'à 1842. Nous passerons donc sous silence les événements qui ont eu lieu durant cette période; mais les biographies que nous donnons prouveront que la Règle était en vigueur, et les vertus religieuses pratiquées à un degré éminent et parfois même héroïque.

1842. — Notre Révérende Mère Sainte-Angèle vient de recevoir de la confiance de ses sœurs le titre de Supérieure et le nom de Mère; c'est à sa piété et à sa dévotion à Jésus crucifié que nous devons l'érection d'un Calvaire dans notre jardin. Les statues de saint Jean et de Notre-Dame apparaissent près

de la Croix, et semblent nous inviter à venir chercher aux pieds du Sauveur la force et la consolation.

Une grande joie fut accordée au cœur de notre Mère en 1844. Son père était protestant, et cependant, par une heureuse anomalie, il avait pris soin de faire élever dans la religion catholique sa nombreuse famille. Deux de ses filles se firent religieuses dans notre Monastère, et qui pourrait dire leurs vœux et leurs supplications pour le retour de ce père bien-aimé ! Dieu les entend... Soudain, pendant une nuit, la foi brille à son intelligence et la grâce frappe à son cœur ; dès l'aube, il demande un prêtre, et M. le chanoine Parenty, que M. Flack avait désigné, trouve le vénérable vieillard, catholique déjà par le cœur. M. Flack se fait instruire, et à quelques jours de là, il abjurait l'erreur, plein de reconnaissance pour le Dieu qui l'avait attendu, et pour ses filles qui l'avaient sauvé.

La même année, une de nos sœurs, privée de la voix depuis vingt et un mois, la recouvra soudainement devant une statue de la Vierge Immaculée. Pour attester notre reconnaissance, on transforma en chapelle, et on dédia à Notre-Dame de la Salette, un des pavillons du jardin.

En 1851, le diocèse d'Arras perdait l'illustre cardinal qui l'avait gouverné près d'un demi-siècle (1) ; mais la Providence lui donnait une nouvelle gloire, en lui choisissant pour évêque Monseigneur Parisis. Dire ce nom, c'est rappeler une des plus nobles illustrations de l'Église de France, et l'un de nos plus augustes et de nos plus insignes protecteurs.

(1) Mgr de la Tour d'Auvergne Lauraguais.

Les fêtes se succédèrent rapidement à Sainte-Ursule d'Arras : en 1853, ce fut l'érection canonique de la Congrégation des Enfants de Marie, le jour de la Présentation; en 1854, la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, célébrée dans notre diocèse le 31 décembre; en 1857, les nocés d'or de notre digne Mère Saint-Charles, l'une des pierres fondamentales de notre Monastère; en 1858, le cinquantième anniversaire du rétablissement de notre Maison. Enfin, cette même année, trois Jubilaires, la Mère Sainte-Ursule et les Sœurs Saint-Michel et Saint-Augustin, converses, renouvellent leurs promesses sacrées et reçoivent nos vœux fraternels.

Monseigneur Parisis, dont la sollicitude ne dédaignait aucun détail, nous engagea à faire donner une retraite à nos anciennes élèves durant les vacances. Son désir fut un ordre: quatre-vingts élèves répondirent à notre appel, et Monseigneur, heureux du succès, vint lui-même clore les exercices. Ce fut aussi à la voix de notre Évêque bien-aimé que nous commençâmes, en 1858, une œuvre qui devait nous coûter bien des peines et des inquiétudes. Le 29 juillet, la première pierre de notre nouvelle église était bénite; l'ouvrage devait durer sept ans.

Nous touchons à une date bien chère à notre cité : le 15 juillet 1866, Arras était en fête, et célébrait, par la plus magnifique procession, la béatification du saint pauvre d'Amettes, Benoît-Joseph Labre. Vingt-quatre évêques honorèrent de leur présence ces pieuses manifestations. Les Pensionnats et les Communautés de la ville furent convoqués, et nous ne pûmes, pour cette circonstance exceptionnelle, refuser notre concours. Quatre-vingt-dix de nos

élèves furent choisies pour former un groupe. Outre les nombreuses bannières qu'elles portaient, nos pieuses enfants eurent l'insigne honneur de se voir confier la riche custode de la Sainte-Chandelle, précieux objet d'orfèvrerie du moyen-âge. Cette custode contient encore quelques fragments du cierge apporté du ciel par Marie et donné aux Atrébates en 1105, comme remède infailible au mal qui désolait toute la province, le feu des Ardents. Monseigneur Parisis nous fit don d'un médaillon en vermeil contenant des reliques du bienheureux Benoît-Joseph. Ce précieux souvenir était accompagné de ces mots charmants : « Vous donnez toujours et vous ne demandez jamais, cela ne fait pas mon affaire. »

A l'occasion du Bref accordé par Pie IX pour l'extension du culte de sainte Angèle à l'Eglise universelle, la Communauté célébra une fête splendide ; messe solennelle, magnifique sermon par M. Lequette Vicaire Général, brillante illumination, rien ne fut oublié pour rendre cette journée mémorable dans les annales du Monastère.

Mais de toutes nos fêtes, la plus solennelle et la plus consolante, fut celle que nous apporta le 17 août 1865. Sept ans s'étaient écoulés depuis qu'on avait jeté les fondations de l'église ; sept ans la croix, les contradictions, les inquiétudes avaient marché de pair avec les travaux. Heureusement qu'une Supérieure, à l'âme fortement trempée, et à la main ferme et habile, tenait les rênes du gouvernement ; ni les délais n'avaient lassé sa patience, ni les difficultés, effrayé son courage. Bénie soit notre vénérée Mère Saint-François-Xavier, que son zèle pour la maison de Dieu a soutenu au milieu de tant d'épreuves !

Béni soit l'auguste Prélat qui daigna couronner son œuvre, en donnant à notre église les honneurs de la consécration. La veille du jour désiré, M. Lequette, délégué de Monseigneur, et M. Roussel, grand-maître des cérémonies, apportent les reliques des saints martyrs et les placent dans une châsse gothique. Une partie de la nuit se passe dans la récitation de l'office des martyrs, et l'autre, à hâter les préparatifs du lendemain. Nous ne parlerons pas en détail des cérémonies solennelles qui furent accomplies, de la marche triomphale des reliques qui, sur les épaules des prêtres, firent trois fois le tour de l'église, des bénédictions sans nombre et des rites symboliques. Chacun sait la pompe déployée d'ordinaire dans ces circonstances, par le Pontifical romain.

La consécration terminée, Monseigneur Parisis, oubliant son grand âge et les cinq heures de fatigue qui viennent de s'écouler, célèbre une messe solennelle. L'orgue remplit de ses harmonies le saint édifice ; les religieuses et les élèves, sous la direction de M. le chanoine Planque, exécutent des chants mélodieux, et le Pontife consécrateur veut communier de sa main notre Mère vénérée. Toute la journée se passe dans une sainte joie. Un modeste déjeuner fut offert au clergé, un autre aux abbés mitrés qui avaient pris part à la consécration de l'église, et un troisième aux anciennes élèves. Un salut d'actions de grâces vint clore cette mémorable journée. Pendant huit jours, l'office de la Dédicace fut récité en chœur par la Communauté, et, au mois de décembre suivant, un Triduum d'actions de grâces devint encore une manifestation de notre joie et de notre reconnaissance. C'est qu'en effet la construction de notre église est

tout à la fois un acte réparateur, un acte de patriotisme, et un acte de fidélité envers l'auguste Marie que nos pères vénéraient sous le titre de Notre-Dame des Ardents.

Six mois plus tard, Monseigneur Parisis était enlevé par la mort à l'amour de son diocèse. Sa dernière visite au Monastère avait eu lieu le 17 janvier; le vénéré Pontife s'y était montré plus que jamais affectueux pour ses filles: il semblait que son cœur pressentait l'adieu suprême.

Monseigneur Lequette, son successeur, venait le 16 août 1866, bénir les deux autels latéraux de l'église. Après cette cérémonie qui nous rappela nos joies de 1865, le nouvel Evêque daigna recevoir les compliments de bienvenue de nos chères enfants; les regrets s'y mêlaient aux espérances: la bonté de Monseigneur Parisis devait revivre tout entière dans le nouveau Pontife.

En 1867, des travaux importants furent exécutés pour l'organisation de nouveaux parloirs; ils sont vastes, élevés, et permettent une facile surveillance. Les grilles y sont partout établies.

Le 8 février, nous célébrâmes pour la première fois la fête du Cœur Immaculé de Marie. Monseigneur Lequette nous avait apporté de Rome l'Indult qui nous octroyait ce privilège. Ce même jour eut lieu l'érection de deux Chemins de Croix, faite encore par sa Grandeur. Le premier est une suite de bas-reliefs de Duseigneur, scellés dans la muraille, et soutenus par des colonnettes. Les stations du Chemin de Croix de l'intérieur sont marquées par une croix de chêne bruni, ornée d'une autre croix de cuivre doré, avec filigranes et pierres de diverses couleurs. Monsei-

neur, à chacune des stations, prononça une allocution touchante et nous recueillîmes pieusement ses paroles qui nous servent encore pour faire ce pieux exercice.

Au début de cette année, 1867, M. l'abbé Parenty fut atteint de plusieurs attaques d'apoplexie, terrible annonce d'une mort prochaine. M. l'abbé Parenty était depuis 45 ans Aumônier ou Directeur de la Communauté. Son jugement sûr, sa grande expérience, ses hautes vertus sacerdotales, le rendaient éminemment homme de conseil, et dans toutes les circonstances difficiles, sa parole nous avait éclairées, et sa bienveillance soutenues. Les regrets de la Communauté d'Arras pour M. le chanoine Parenty, furent adoucies par le choix que fit Monseigneur Lequette de son successeur. M. le chanoine Roussel, prêtre selon le cœur de Dieu et le cœur de son Évêque, étend sur les Ursulines la plus paternelle des bénédictions et la plus assurée des sollicitudes. Chaque jour, il nous consacre des heures précieuses; chaque mois, il nous donne, dans une Instruction, les conseils les plus élevés et les plus pratiques. Nos cérémonies de vêtue ou de profession ne se passent jamais sans que sa parole chaleureuse ne vienne inspirer une ferveur nouvelle aux heureuses novices, et tous nos jours de fête sont sanctifiés et embellis par une allocution de ce Père vénéré. Oh ! que le Seigneur multiplie ses jours, ses mérites et ses joies, et qu'il réalise tous les vœux de cette âme sacerdotale !

La Communauté devenait nombreuse, et depuis longtemps les Supérieurs songeaient à un nouvel établissement. En 1869, on put effectuer ce pieux dessein. La ville de Béthune paraissait devoir prendre dans un laps de temps assez rapproché, une exten-

sion et une importance qu'elle n'avait pas eues jusqu'ici. Plusieurs lignes de chemins de fer y aboutissaient, et elle était située dans un canton fertile et peuplé. Nous résolûmes d'y faire une fondation qui pût tout à la fois être utile aux classes aisées et aux classes indigentes. Monsieur le Marquis de Bassecourt nous vendit sa propriété, située à l'extrémité du faubourg d'Arras, et les premières assises de la Maison furent posées. Les bâtiments du château ne pouvaient suffire pour un Pensionnat; il fallut en construire de nouveaux, et ce ne fut que le 16 octobre qu'une chère colonie s'installa à Béthune. Onze Religieuses la composaient, sous la douce et aimable direction de la vénérée Mère Saint-Louis de Gonzague. Le lundi suivant, 18, sa Grandeur daignait visiter le nouveau Monastère, y célébrer la sainte Messe, et y verser ses premières bénédictions.

Deux ans plus tard, le 20 mars 1871, Monseigneur revenait, accompagné des grands-vicaires du diocèse, de M. le doyen de Béthune et d'un nombreux clergé, pour bénir la Maison et la nouvelle chapelle. Les notables de la ville profitèrent de cette circonstance pour témoigner au nouveau Monastère leurs sentiments de bienveillance, et une foule sympathique de pieux fidèles se pressa dans l'étroite enceinte de notre église du Perroy. Après la messe pontificale et l'allocution chaleureuse de notre saint Evêque, sa Grandeur daigna recevoir les vœux de nos élèves et sourire à leurs humbles chants. A dater de ce jour, les enfants de nos classes gratuites fréquentent assidûment une tribune qui leur fut attribuée.

La fondation de Béthune allait ouvrir pour notre Communauté une nouvelle source de grâces. A peine

avons-nous fait l'acquisition de la propriété de M. de Bassecourt, qu'une lettre des Ursulines de la Châtre nous arrivait. Ces chères Sœurs nous exposaient les difficultés de leur situation et l'insuffisance des ressources de leur petite ville. La charité fraternelle nous inspire, et nous leur proposons de se réunir à nous. Les Supérieurs ecclésiastiques de Bourges et d'Arras approuvent le projet, et, le 16 août, nous ouvrons les portes conventuelles à une nouvelle famille de Sœurs. Des guirlandes et des arbustes décoraient les avenues de la chapelle. La Communauté, rangée processionnellement, reçut les quinze Religieuses de la Châtre au chant de l'*Ecce quam bonum*, et le baiser de paix scella pour toujours notre traité d'union.

Un mois avant la venue de nos Sœurs de la Châtre, nous célébrions les noces d'or de la Révérende Mère Sainte-Angèle. Trois Évêques y assistaient: Monseigneur Lequette qui daigna officier pontificalement; Monseigneur Forcade, archevêque d'Aix, et Monseigneur Dupont, évêque d'Azoth et vicaire apostolique de Siam. Il semblait que Dieu voulût rehausser par l'éclat de cette fête la simplicité touchante et les vertus modestes de la vénérée Jubilaire.

Une dernière joie devait nous être donnée avant les jours néfastes de 1870. Le 16 juin, nous avons le bonheur d'avoir pour la première fois la procession du Saint-Sacrement dans notre clôture; toutes les Communautés savent les joies saintes et le pieux enthousiasme que fait naître dans les cœurs cette marche triomphale du Dieu de l'Eucharistie.

Voici un bien autre tableau: la guerre est déclarée, et les bataillons débandés parcourent notre ville

aux cris répétés: A Berlin!... Hélas! nos soldats allaient à la mort..... Aux premiers jours de 1871, l'ennemi était aux portes d'Arras; après les combats de Bapaume et des environs, la ville est inondée de blessés, et nous payons notre dette à la patrie en recevant dans notre Maison une vingtaine de ces malheureux. Monseigneur fait publiquement le vœu de consacrer son diocèse au Cœur de Jésus, si Arras est préservé. L'ennemi avait fixé le 2 février pour la dernière sommation, et le 28 janvier la nouvelle de l'armistice arrivait.

Une jeune Allemande était venue étudier dans notre Pensionnat la langue française. Sans prévention contre la religion catholique, elle en goûta facilement les enseignements, et, parvenue à sa majorité, elle abjura l'erreur et reçoit le saint Baptême. Sa sœur, devenue élève à son tour, ne refuse pas de s'instruire des vérités de la foi, mais elle résiste fortement et persiste dans ses préjugés. Cependant pouvions-nous ne pas espérer? Cette âme pure et droite invoquait sans cesse la Vierge Immaculée; ce fut par l'entremise de cette divine Mère que la grâce lui fut donnée, et, avec joie, elle inclina la tête sous l'eau baptismale. Une troisième sœur, venue dans les mêmes conditions, obtint le même bonheur que ses aînées. Elles avaient perdu leur père, et toutes trois eurent le bonheur d'embrasser la religion catholique avec le consentement de leur mère.

Notre église devait jouir de tous les privilèges: Monseigneur Lequette vint y célébrer trois ordinations. Notre béni sanctuaire retentit de ces augustes paroles:

Consecrare et sanctificare digneris Domine manus istas per istam unctionem et nostram benedictionem.

Ut quæque benedixerint benedicantur et quæque consecraverint consecrantur et sanctificentur. In Domine D. N. J. C.

Accipe potestatem offerre sacrificium Deo missasque celebrare tam pro vivis quam pro defunctis.

Accipe Spiritum sanctum quorum remiseris peccata, remittuntur eis, et quorum retinueris, retenta sunt.

Le 18 juin 1875 amène au pied des autels le diocèse d'Arras tout entier. Notre digne Évêque invite tout son bercail à se consacrer au Cœur adorable de Jésus qui l'a préservé en 1870 des désolations de la guerre. La Communauté s'unit à ce vœu solennel, et, à la voix de Pie IX et à la voix de son Evêque, elle redit son acte de consécration au Sacré-Cœur.

Cette même année 1875, nous reçûmes, par l'entremise solennelle de notre vénéré Pontife, une bénédiction solennelle de Sa Sainteté et un Bref qui nous concédait pour sept années l'indulgence de la Portioncule.

Nous touchons à une date bien douloureuse pour nos cœurs : nous sommes au 12 mai 1876. Un ouragan d'une violence inouïe se déchaîne sur notre cité ; le vent gronde comme un tonnerre continu, de minute en minute la tempête augmente d'intensité. Les cheminées tombent, les toitures sont emportées, de toutes parts les ruines s'ammoncellent. Nous devinons le malheur qui va nous atteindre. La flèche de notre église s'élève dans les airs avec une hardiesse qui avait jusque-là affronté toutes les tempêtes ; mais elle ne résistera pas ! . . . Elle oscille quelques instants, puis elle se précipite, et vient se briser sur le trottoir de la rue. Notre Révérend Père Supérieur affronte le péril de cette pluie de pierres qui jonchent les rues, et

vient nous porter les premières consolations. Le lendemain, Monseigneur daigna nous exprimer lui-même ses paternelles sympathies. Ce fut un deuil général. Ce beau cierge de pierre que nous avions offert à Notre-Dame des Ardents, n'était-il pas une des gloires de la cité? Dans cette épreuve, nous adorâmes la volonté divine, et nous attendons des jours meilleurs qui nous permettront de relever notre flèche monumentale.

Les pèlerinages de Marie avaient pris dans le diocèse une nouvelle splendeur. Notre-Dame de Boulogne, Notre-Dame de Pitié à Bapaume, Notre-Dame de la Salette à Saint-Nazaire, voyaient tour à tour notre saint Pontife réhausser par sa présence l'éclat de leurs fêtes. Sa Grandeur voulut ressusciter dans sa ville épiscopale le culte de Notre-Dame des Ardents. Une magnifique église fut élevée par les soins de Monseigneur Lequette, et la confrérie de Notre-Dame des Ardents, de nouveau érigée. Une procession solennelle fut organisée pour placer la sainte Vierge dans cet auguste sanctuaire. Elle eut lieu le 21 mai 1876. Nos élèves y furent convoqués, et prirent part à cette grande manifestation de la piété des Atrébates.

M. le comte de Cisse, dont le zèle est connu de toute la France, vint à Arras à la fin de 1876 pour l'œuvre dominicale, dont Pie IX lui-même l'a constitué le missionnaire. Le Monastère reçoit sa visite : sa parole enflammée remue les cœurs, et la Communauté et le Pensionnat s'enrôlent dans sa pacifique croisade. Il est, en effet, urgent de rappeler à nos provinces industrielles le grand précepte de la sanctification du Dimanche.

Toutes nos Communautés ont été comme nous

profondément affligées de la persécution qui atteint nos vénérées Sœurs de Suisse, d'Italie et d'Allemagne; qui d'entre nous n'a désiré adoucir la peine de leur exil? Cette consolation nous a été donnée : le 5 avril 1877, nos portes s'ouvraient devant nos bien-aimées Sœurs de Fritzlar. Demeurez avec nous, courageuses persécutées! Votre exemple nous édifie et nous encourage; ensemble, demandons au Seigneur que des jours plus heureux se lèvent pour l'Eglise et pour nos chères patries.

Depuis sa consécration solennelle, notre église reçoit chaque année de nouveaux embellissements. Douze statues de vierges ont été placées autour de celle de Marie, leur reine. Sainte Ursule, sainte Angèle, sainte Cécile, sainte Catherine, sainte Barbe, sainte Agnès, les bienheureuses Julienne du Saint-Sacrement et Marguerite-Marie, apparaissent dans cette cour virginale. Saint Joseph a aussi son cortège, et les douze statues de saints qui l'entourent furent inaugurées le 28 août 1877 (1). Notre belle église reste pourtant inachevée comme ornementation; les vingt-quatre statues du maître-autel, les stalles des religieuses, les appareils d'éclairage, les banquettes des élèves le compléteront peu à peu. L'orgue demande peut-être une mention particulière: l'inauguration en fut faite sous la présidence de Monseigneur Parisis. M. de Vilbac, organiste de Saint-Eugène à Paris, et M. Duhaupas, organiste de la Cathédrale d'Arras, firent l'un et l'autre admirer les ressources et les richesses de cet instrument. Il se compose de vingt-deux jeux répartis sur trois claviers, et un système complet de pédales

(1) Une savante monographie, imprimée en 1863, parle en détail de notre église, et décrit tour à tour autel, vitraux, grilles, dallages en mosaïque, etc.

permet de réunir à volonté les jeux des divers claviers sur un seul. Il suffira du reste de dire que cet orgue est sorti des ateliers de M. Merclin et Schuze, dont la réputation est européenne.

Notre Pensionnat se maintient au chiffre de 150 pensionnaires; une quarantaine de demi-pensionnaires sont mêlées aux élèves internes. Cet usage qui a toujours existé offre d'une part peu d'inconvénients, et d'autre part nous donne les enfants des meilleures familles. Rarement le Pensionnat est visité par la maladie; mais depuis deux ans que de vides à déplorer parmi les Religieuses! Rien n'est triste, nous paraît-il, pour une Communauté, comme la perte des jeunes sujets sur lesquels reposaient déjà les espérances de l'avenir!

Grande est la joie au Monastère quand il lui est donné de recevoir la visite d'un Prince de l'Église. Nommons parmi nos hôtes illustres: le cardinal de Cambrai, Monseigneur Regnier; Monseigneur de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges; Monseigneur Forcade, archevêque d'Aix; Monseigneur Desprez, archevêque de Toulouse; NN. SS. les évêques de Carcassonne, d'Amiens, etc., etc.

Si les filles de sainte Angèle se font un devoir de prier pour l'épiscopat, combien plus ardents et plus empressés leurs vœux s'élèvent-ils chaque jour pour l'immortel Pie IX. O Pontife-Roi, ô Pontife-Martyr, que la grandeur du triomphe surpasse celle de la douleur (1)!

(1) Ces pages nous ont été envoyées quelques mois avant la mort de l'auguste et regretté Pontife.

MADAME LOCHTENBERGH DE LA MAIRIE
DE SAINT-LOUIS DE GONZAGUE,
Restauratrice de la Communauté.


MÈRE-PÉLAGIE-JOSEPH LOCHTENBERGH DE LA MAIRIE naquit à Aire sur-la-Lys, le 12 décembre 1761, d'une noble famille, où l'amour de la religion et de la vertu était héréditaires, ainsi que les titres dont l'avaient comblée les rois d'Espagne, depuis un temps immémorial.

M^{lle} Lochtenbergh fit son éducation à Douai, dans le Monastère de la Paix-Notre-Dame. Eblouie par le prestige enchanteur d'un monde, dont son âme candide ne soupçonnait pas les dangers, elle manifesta d'abord pour ses plaisirs quelque inclination. Ce fut un motif pour ses parents d'éprouver plus sévèrement sa vocation, lorsqu'elle désira embrasser la vie religieuse, chez les Ursulines d'Arras. Elle était âgée de vingt-cinq ans, quand elle prononça ses vœux en 1786, sous le nom de Sœur Saint-Louis de Gonzague.

Contrainte par la tourmente révolutionnaire d'abandonner, six ans après, la sainte retraite où, comme le Prophète royal, elle demandait d'habiter tous les jours de sa vie, M^{me} Lochtenbergh vint à Aire; sur la demande qui lui fut faite de prêter serment à la Constitution civile du clergé, elle craignit d'attirer sur sa famille entière des maux qui ne menaçaient que sa personne: après avoir proclamé hautement son inviolable fidélité à la Sainte Eglise sa mère, en présence des membres qui composaient le district, elle prit la route de l'exil, accompagnée de la Sœur Saint-Dominique, converse d'Arras, qui ne voulut jamais l'abandonner. Elle fut reçue dans un monastère de Carmélites, établi dans le bourg de Saint-Nicolas, à quatre lieues d'Anvers. La Mère Saint-Louis de Gonzague y prit l'habit de cet Ordre; mais elle ne tarda pas à comprendre que sa frêle santé ne lui permettait pas

d'embrasser toutes les austérités des filles de sainte Thérèse. Bientôt les succès de l'armée républicaine la forcèrent de quitter Anvers, et de s'avancer jusqu'en Westphalie où les Ursulines de Dorsthen la reçurent comme une Sœur bien-aimée, et lui confièrent même plusieurs emplois importants, n'ayant pas tardé à découvrir sa capacité et son mérite supérieurs. Son frère, M. Lochtenbergh de la Mairie, Chanoine de la Collégiale d'Aire, proscrit comme elle, vint la rejoindre, et offrit à la Communauté les secours de son ministère. La Maison de Dorsthen ne se composait que de six ou sept Religieuses, et toutes étaient heureuses de posséder la Mère Saint-Louis de Gonzague, qui réunissait en elle toutes les vertus des grandes âmes, la charité, l'humilité, l'amour des croix.

Vers 1798, M^{me} Lochtenbergh écrivit à sa fille plusieurs lettres touchantes pour la décider à revenir près d'elle : elle avait besoin, disait-elle, de quelqu'un qui lui fermât les yeux, elle s'avancait à grands pas vers la tombe. Cette considération humaine n'aurait pu décider la Mère Saint-Louis de Gonzague, si elle n'avait senti se renouveler en elle le vif désir de se réunir à ses consœurs d'Arras, dont il lui tardait de connaître et de partager le sort. A la faveur du calme momentané dont jouissait la France, elle quitta, mais non sans regret, les respectables et dignes Mères qui lui avaient donné une si cordiale hospitalité, leur promettant de venir se réunir à elles, si elle ne pouvait réaliser le pieux dessein qui la déterminait à rentrer dans sa patrie.

A peine de retour au foyer maternel, la Mère Saint-Louis de Gonzague se vit forcée de reprendre le chemin de Dorsthen : la révolution cherchait encore des victimes. M. Lochtenbergh du Hamel, son autre frère, Chanoine de Saint-Pierre à Aire, venait d'être arrêté et écroué dans le château de cette ville, converti en prison. Après qu'elle eut passé deux ans encore en Allemagne, elle put enfin revenir, et consoler les derniers jours de sa vertueuse mère.

Elle n'oubliait pas le noble but de la vocation qu'elle avait embrassée ; brûlant d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, la Mère Saint-Louis de Gonzague fut à peine établie dans sa famille, qu'elle s'empressa de répandre

le bienfait de l'instruction religieuse sur un grand nombre de jeunes filles, attirées par l'aménité de ses manières et le charme puissant de sa parole. Trop resserrée dans la maison de sa mère, elle loua, rue de Clémence, une plus vaste habitation; son mérite fut bientôt apprécié par l'administration municipale, et la ville d'Aire, souhaitant l'aider dans son entreprise, lui céda la maison du Jardin Notre-Dame, occupée alors par les Bluettes. Cette maison lui fut remise par arrêt de la Mairie en date du 15 mai 1803, et elle en prit possession le 16 juin. Le même jour, les Mères Wanin de Saint-Honoré et Souillard de Saint-Ambroise vinrent, les premières de ses anciennes compagnes, lui prêter leur secours. Deux autres ne tardèrent pas à imiter cet exemple: la Mère Merlin de Saint Stanislas et la Sœur Vahé de Saint-François Régis, converse, se mirent sous sa direction le 16 juin 1804.

L'humble rejeton de l'Ordre de Sainte-Ursule prenait racine et se développait sur le sol nouveau où il était transplanté; un grand nombre d'élèves venaient chercher, à l'ombre de ses rameaux tutélaires, un refuge inaccessible à la corruption qui, à la faveur de l'ignorance et des pernicieuses doctrines, avaient envahi la société presque entière. M. l'Abbé de la Mairie, de retour d'Allemagne, prit son logement à la maison du Jardin Notre-Dame, et, de concert avec sa sœur, il s'occupa de la direction des classes; on comptait déjà un grand nombre d'externes et plusieurs pensionnaires. La Mère Saint-Louis de Gonzague remplissait provisoirement les fonctions de Supérieure et son frère, chanoine de la Collégiale d'Aire, celle de Chapelain, aidé de MM. Rollin et Jolis, vicaires de la paroisse.

Les Ursulines pratiquaient, autant qu'il leur était possible, les règles de leur saint Ordre, mais elles ne pouvaient encore observer la clôture, ni reprendre l'habit religieux; elles étaient obligées d'assister aux offices de la paroisse et d'y conduire leurs élèves. Elles obtinrent en novembre 1803 de Mgr de la Tour d'Auvergne Lauraguais, Evêque d'Arras, la permission de faire célébrer chaque jour le saint Sacrifice dans un oratoire du Pensionnat, à l'exception des fêtes de Noël, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, de l'Assomption et de la Toussaint, où elles devaient se rendre à l'église

paroissiale. Au mois de février 1806, cette restriction fut abolie ; M. Delaune, Vicairé Général du diocèse et Supérieur des Communautés religieuses, leur ayant accordé une seconde messe pour les dimanches et les jours de fête, personne ne fut plus obligé de sortir (1).

Il tardait à la Mère Saint-Louis de Gonzague de reprendre les saintes livrées de la Religion. Elle en demanda l'autorisation au Sous-Préfet de Saint-Omer, qui, sous l'influence du mauvais esprit qui régnait encore à cette époque, fit une réponse évasive. Elle prit sur elle de risquer cette démarche, et le 21 juin, elle se revêtit, ainsi que ses Sœurs, de l'ancien costume des Ursulines de la Congrégation de Paris. Le 26 août 1804, Napoléon Bonaparte, qui venait d'être nommé Empereur des Français, visita Aire ; la Communauté lui adressa une requête, à l'effet d'obtenir l'autorisation du Gouvernement. Le 11 septembre suivant, le Ministre des cultes demanda un extrait des Statuts du Monastère ; cette formalité exigea un grand nombre de démarches qui ne déconcertèrent point l'énergique Mère Saint-Louis de Gonzague ; il était de son caractère de ne point reculer devant les difficultés, et de se confier d'autant plus en Dieu que les difficultés étaient plus grandes. Le 9 avril 1807, un décret impérial autorisa l'existence de la Communauté, comme Institut enseignant.

Depuis quatre ans, la Mère Saint-Louis de Gonzague s'acquittait avec prudence et sagesse de la charge de Supérieure, lorsqu'elle fut élue canoniquement et à l'unanimité le 8 novembre 1807. La joie de cette première cérémonie régulière, fut augmentée par la prise d'habit de M^{lle} Aimée-Joseph Garson de Boyaval, qui eut lieu le lendemain. Dieu qui avait fait naître cette chère novice au sein d'une famille, riche des biens de la fortune, de la réputation et de la piété, la destinait à être le soutien du Monastère où elle se consacrait.

Par suite de la petitesse du local, la Mère Saint-Louis de Gonzague se voyait obligée de refuser des sujets et des pensionnaires. Les bâtiments du Pensionnat, outre l'impos-

(1) La première partie de cette biographie se trouve presque mot pour mot dans les *Annales* de 1837 à la notice d'Aire-sur-la-Lys ; en la redonnant en entier, nous nous conformons au désir de nos chères Sœurs d'Arras.

sibilité où l'on était de les agrandir, présentaient de graves inconvénients. Vainement elle avait demandé qu'on lui cédât le couvent des Clarisses anglaises, ou celui des Sœurs grises, abandonnés l'un et l'autre depuis 1792. M. de la Chaise, préfet du département, employa inutilement son crédit dans cette négociation; le Génie de la place y mit une opposition insurmontable. On fit aussi des démarches pour obtenir que l'acte de la maison du Jardin Notre-Dame, passé au nom de la Mère Saint-Louis de Gonzague, fût renouvelé au nom de la Communauté; le maire d'Aire ne voulut pas y condescendre. Ces diverses contradictions que Dieu permettait dans des desseins de miséricorde, firent prendre à la généreuse Mère, la détermination d'aller continuer son œuvre de zèle dans l'antique cité des Atrébates, où elle avait prononcé ses vœux, comme nous l'avons vu, en 1786. M. l'abbé de la Mairie, que partout nous rencontrons si dévoué aux Ursulines, se rendit à Arras pour y louer, à ses frais, l'hôtel de Béthune, rue du Saumon, et négocier leur arrivée en cette ville près des autorités civiles et ecclésiastiques. Il fut accueilli partout avec une touchante bienveillance, et Monseigneur promit aux Religieuses une protection particulière.

M^{lle} de Boyaval, Sœur de Saint-François de Sales, ne put voir sans un immense chagrin la ville où elle avait reçu le jour, privée d'une institution si salutaire à la jeunesse; elle sollicita et obtint la permission de rester à Aire avec la Mère Saint-Stanislas, la Sœur Saint-Régis et la Mère Saint-Ambroise que l'on investit des pouvoirs de Supérieure.

Le 15 mars 1808, la Mère Saint-Louis de Gonzague arrivait à l'hôtel de Béthune, où M. de la Mairie avait fait tout disposer pour la recevoir. Elle s'y établit avec les Mères Saint-Honoré, Saint-Bernard, Sainte-Ursule, Saint-Charles et deux Sœurs converses: la fidèle Sœur Saint-Dominique, qui s'était attachée à sa Supérieure comme Ruth à Noémi, et la Sœur Saint-Pierre. M. Denissel, prévôt du Chapitre, avait été chargé, en l'absence de Monseigneur, de prévenir les Ursulines que sa Grandeur accordait tous les pouvoirs dont elles avaient besoin pour l'exercice du culte dans leur chapelle; M. l'abbé de la Mairie se chargea d'y dire la Messe,

et M. Rambure, alors Curé-Doyen de la paroisse de St-Nicolas en cité, fut nommé Confesseur. Monseigneur, à son retour, s'empressa de visiter la petite Communauté, et lui exprima, avec le tact et le cœur du meilleur des Evêques, combien il était heureux de revoir dans sa ville épiscopale, les filles de Sainte-Ursule, et il donna les témoignages les plus sincères d'une bienveillance qu'il leur a toujours continuée.

Le 1^{er} avril, la Mère Philippine Minet de Saint-Fidèle, ancienne religieuse d'Arras, venait se réunir à ses sœurs; le 20 du même mois, on ouvrait la classe pour les petites filles pauvres.

Le 21 octobre suivant, fête de Sainte-Ursule, fut pour les Religieuses un de ces jours qui unissent aux joies de la piété les charmes si doux des fêtes de famille. Sa Grandeur, voulant donner à la Communauté une nouvelle preuve de son intérêt, vint, accompagnée des membres les plus distingués de son Clergé, célébrer la messe solennelle dans la petite chapelle, et il conféra le sacrement de Confirmation aux élèves du Pensionnat. Imitateur de saint Charles Borromée son patron, dans ses bontés pour les filles d'Angèle, Monseigneur vint le soir donner le Salut et prononcer un discours que la Communauté conserve comme l'un des plus précieux souvenirs de son rétablissement à Arras. Après leur avoir exprimé avec effusion ses sentiments d'ami et de père, prenant un accent prophétique, il s'écria :

« La philosophie du siècle répand de toutes parts ses téméraires systèmes. Il faut que la religion préside à l'éducation encore plus que jamais. Il faut que vous opposiez à l'éducation frivole, les principes de la raison; à l'éducation qui néglige le cœur pour ne s'occuper que de l'esprit, les principes de la vertu; à l'éducation profane et irréligieuse, les principes sacrés de la religion. Puissiez-vous, Mesdames, rétablir au milieu de nous le règne de la religion et nous rendre toutes les vertus qu'elle inspire ! »

Ce vœu du premier Pasteur a été entendu par des âmes qu'anime un noble zèle; la Mère Saint-Louis de Gonzague et ses Sœurs se montrent infatigables à défricher le champ du Père de famille. Cette sainte Supérieure donne l'exemple et sait inoculer dans tous les cœurs l'amour de Dieu et du prochain;

sous la douce influence de son cœur d'apôtre s'épanouissent toutes les vertus religieuses. Le monde l'entoure de son estime : sa profonde humilité lui fait renvoyer à Dieu seul le mérite de ses œuvres. Mère tendre et vigilante, elle se fait aimer et respecter des enfants ; Supérieure, elle est pour ses filles un modèle de fidélité parfaite et de régularité : elle ne domine que par l'humilité, la douceur dans le commandement, la compassion pour les faibles, la charité pour toutes. Quel détachement de toutes les commodités de la vie ! Pour elle, issue d'une si noble origine, le strict nécessaire suffit ; mais elle est ingénieuse à multiplier pour ses Sœurs les attentions délicates, et c'est avec le cœur de la meilleure des mères, qu'elle donne tout ce dont elles ont besoin. La foi la plus vive et la plus inébranlable est le phare qui la guide ; la volonté de Dieu est son étoile, elle la voit partout. « Si Dieu le veut ainsi, dit-elle à chaque nouvelle épreuve, pourquoi nous troubler ? Sa sagesse vaut bien mieux que la nôtre. » Aimer Dieu est sa vie ; parler de lui, son plus cher délassement. Jésus hostie, Jésus victime la captive tout entière ; et c'est au pied du tabernacle que son âme s'embrace d'amour, et se revêt de courage.

Formées à la piété, et animées par la foi, les filles de la Mère Saint-Louis de Gonzague répandent l'esprit de leur vénérée Mère dans celles qui viennent augmenter la famille : c'est le premier levain qui fermentera la masse entière. Un souffle de vie communique de proche en proche l'obéissance, la régularité, l'amour du travail, l'immolation, la joie. Je dis la joie, car illuminer la conscience des clartés évangéliques, enchaîner ses désirs à la pratique constante de la vertu, n'est-ce pas épanouir le cœur aux célestes délices ? Je dis la joie, car, le soir, après les labeurs d'une pénible journée, quand toutes se trouvaient réunies autour de cette Mère chérie et vénérée, on sentait toutes les âmes battre à l'unisson, et le calme que donne le devoir accompli, se reflétait sur les physionomies joyeuses.

On comprend que sous une telle influence, la pauvreté, inséparable d'une fondation qui n'a pour ressource que le dévouement, était acceptée avec bonheur. Toutes s'imposaient les plus grandes privations et se livraient à un travail.

incessant, afin de faire face à toutes les exigences ; celles qui n'étaient pas occupées à l'Institut, se livraient à des ouvrages manuels que l'on plaçait en ville.

Le nombre des religieuses et des pensionnaires allait toujours croissant, à la grande satisfaction de la Révérende Supérieure, qui conçut le projet d'acquiescer la maison que l'on occupait. Elle lui fut adjugée pour la somme de 22,000 fr. Monsieur l'abbé de la Mairie, non moins zélé que sa sœur pour consolider l'œuvre qu'elle avait entreprise, donna 8,000 fr. pour aider à cette acquisition. Après cinq ans de séjour dans la Communauté, cet insigne bienfaiteur, déjà très-avancé en âge, retourna à Aire, au sein de sa respectable famille. Il serait impossible d'énumérer en détail les services multipliés qu'il rendit aux Ursulines. Il pourvoyait avec la plus tendre sollicitude à tous leurs besoins et se chargeait des dépenses communes. Monsieur Bullez, abbé d'Eaucourt, que la révolution avait privé d'une dignité éminente, voulut bien se charger de la messe conventuelle.

En 1813, il fallut acquiescer pour 9,500 fr., une maison contiguë à l'hôtel de Béthune, les bâtiments devenant insuffisants. M. l'abbé de la Mairie contribua encore à cet agrandissement pour une somme de 2,400 fr. Ce nouveau local fut destiné au Pensionnat, et l'on put dès lors isoler la Communauté des élèves et observer plus ponctuellement les règles monastiques. En 1814, on demanda à l'autorité diocésaine qu'il ne fût plus dérogé à la lettre des Constitutions, qui prescrivent deux ans d'épreuves pour la profession. Jusqu'à cette époque on avait dû se contenter d'une année, à cause de l'insuffisance de sujets pour l'exercice régulier des observances.

« Je me plais à répéter, écrit ici une de nos anciennes
« Mères, que c'est à la tendre confiance et à l'abandon entier
« qu'avait notre vénérée Supérieure en la Providence, qu'est
« due la prospérité rapide du Monastère. Elle espérait sou-
« vent contre toute espérance. En même temps qu'elle faisait
« cette acquisition, sans aucun emprunt elle en couvrait le
« prix, dirigeait d'importantes réparations, et s'approvision-
« nait de blé, à un prix très-élevé, toutes les denrées étant
« payées excessivement cher.

« Son Dieu, sa Règle, son saint état, voilà où elle mettait
« sa gloire et son bonheur; mille fois nous l'avons entendue
« bénir le Seigneur de l'avoir appelée à la vie religieuse. »

Depuis neuf ans les Ursulines occupaient l'hôtel de Béthune et, malgré les dépenses qui avaient été faites pour lui donner la forme d'un monastère, on reconnut l'impossibilité de s'agrandir en s'imposant même de nouveaux sacrifices. On désirait un terrain plus vaste, et qui assurât l'avenir de la Communauté; de plus, le voisinage des Invalides était un grave inconvénient pour les élèves qui, pendant leurs récréations, entendaient les propos souvent trop libres des militaires. Toutes ces raisons déterminèrent la Mère Saint-Louis de Gonzague à acheter, en 1817, l'ancien couvent des Carmes et une partie de leur enclos. Les largesses personnelles de cette digne Supérieure aidèrent puissamment la Communauté à sortir des difficultés du paiement.

La Mère Saint Louis de Gonzague pressa activement les travaux du nouveau Monastère, et, le 14 août, à huit heures du soir, toute la Communauté entra processionnellement dans l'ancienne demeure des Carmes. Le premier soin fut de décorer un dessalons, et d'en faire une chapelle provisoire, où l'on put le lendemain célébrer la sainte Messe. Dès son arrivée dans cette maison, la vigilante Supérieure remit en vigueur certains points de la Règle, qui n'avaient pu être observés à l'hôtel de Béthune, et se hâta de faire continuer les travaux, afin de pouvoir observer la clôture dans toute sa rigueur. Ce fut avec un vrai bonheur qu'elle vit poser les grilles des parloirs; on raconte que, saisissant une des grilles, elle s'écria joyeusement: Avec elle je suis forte!

Nous ne finirions pas, si nous voulions suivre la Mère Saint-Louis de Gonzague au milieu des détails et des difficultés de tous genres, que lui valut son titre de première Supérieure du monastère d'Arras, et dire tous les sacrifices qu'elle s'imposa pour consolider son œuvre. Elle sut, privée elle-même de tout secours, trouver dans sa confiance en Dieu le secret de répandre d'abondantes aumônes. Sensible au malheur des familles tombées dans la gêne, elle accueillait leurs enfants au Pensionnat, se char-

geait de leur éducation, sans calculer si les ressources du Monastère pouvaient le permettre; car elle comptait bien plus sur la Providence que sur les moyens humains. Les Chambres ayant garanti, en 1825, avec la sanction de Charles X, l'existence des Communautés religieuses de femmes, la Mère Saint-Louis de Gonzague se hâta de régulariser la situation du Monastère, et d'assurer son avenir. Ce fut le dernier bienfait de cette Mère si dévouée. Un squirrhe dont elle souffrait depuis longtemps, lui occasionna de telles douleurs que l'on acquit la certitude que le mal était sans remède. Il semblait que cette bonne Mère redoublât de tendresse pour ses filles, à mesure qu'elle approchait de sa fin, et ce fut en les bénissant qu'elle rendit son âme à Dieu le 23 mai 1827, veille de l'Ascension.

Nous avons la consolation de voir revivre au milieu de nous notre sainte Restauratrice dans la personne de sa petite-nièce, héritière de son nom, héritière surtout de ses vertus. Nous craindrions de contrister notre bonne Mère, si nous soulevions le voile de l'humilité qui enveloppe sa vie; qu'il soit permis cependant à notre filial amour de dire que notre vénérée Supérieure, la Mère Saint-Louis de Gonzague est la vivante image de sa noble tante. Aux éminentes qualités reçues de la nature, développées et grandies par le travail et des études sérieuses, elle joint les plus belles vertus. Qu'elle reçoive ici l'humble hommage de notre reconnaissance, cette vénérée Mère qui marche constamment sur les traces de ses illustres devancières! Oh! puisse le Seigneur la conserver longtemps à l'amour de ses filles.

Au nom de la Mère Lochtenbergh, unissons celui de sa première compagne, la Mère PHILIPPINE MINET de SAINT-FIDÈLE. Ursuline à Arras avant la révolution, elle fut avec ses Sœurs expulsée de l'asile béni où elle était venues abriter. Elle consola ses jours d'exil, en réunissant quelques enfants, et en leur apprenant la connaissance et l'amour de Dieu. Mais quand elle apprit le retour de M^{me} Lochtenbergh, elle se hâta de venir partager ses travaux. Chargée des enfants pauvres avant la révolution, elle reprit le même emploi avec le même amour. La Mère Saint-Fidèle unissait la plus solide

piété au caractère le plus aimable, et son inaltérable égalité d'humeur rendait faciles et doux tous ses rapports avec le prochain. Elle mourut à 79 ans. Un mot pourrait renfermer toute sa vie : Elle passa en faisant le bien.

Ajoutons un autre nom à celui de notre vénérable Fondatrice. La Sœur MARIE-ANNE SALEM de SAINT-DOMINIQUE, humble converse, fut une âme grande et élevée par les sentiments. Cette excellente Sœur s'attacha à Madame Lochtenberg avec un dévouement qui rappelle celui de Ruth pour Noëmi. Elle prit avec elle le chemin de l'exil, et bien des fois elle brava les dangers, et essuya les affronts pour les éviter à la Révérende Mère. Dans les moments de gêne, elle se privait des choses les plus nécessaires, afin de lui procurer quelque douceur, et, l'amour la rendant ingénieuse, elle savait lui persuader qu'elle ne manquait de rien. La Sœur Saint-Dominique reprit à Aire l'habit religieux, et revint à Arras où elle avait prononcé ses vœux en 1782. Elle mourut à 71 ans, restant jusqu'à la fin un modèle d'abnégation et de dévouement.

LA MÈRE JULIE LEMAIRE DE SAINT-PAUL.

Si, comme dit saint Denis, entre les choses divines, il n'est rien de plus divin que de travailler au salut des âmes, qu'elle est donc grande, qu'elle est élevée la mission d'une Ursuline! La Mère LEMAIRE DE SAINT-PAUL y voua toute sa vie. Elle avait un tact particulier pour l'enseignement; elle savait allier la douceur à une grande fermeté, et avait le rare talent de faire aimer l'étude. Elle sçavait de rendre le devoir facile, agréable, et d'alléger par la simplicité et la clarté de ses méthodes, le travail si laborieux parfois pour les enfants. Les élèves admiraient l'élévation de son esprit, l'étendue de ses connaissances, surtout elles aimaient sa vertu. Cette véritable Apôtre saisissait toutes les occasions de parler de Dieu, et de faire remarquer l'action douce et puissante de la Providence. C'était surtout quand elle enseignait la doctrine sacrée, que sa parole devenait persuasive et facile, et c'était, pour ainsi dire, à pleines

mains qu'elle jetait dans les cœurs des enfants les semences de la vertu.

Telle fut la Mère Saint-Paul au Pensionnat.

Dans la vie de Communauté, elle se montra régulière, édifiante et d'une aimable charité. Prévenante auprès des Mères anciennes, elle était toute indulgence pour les jeunes Sœurs, et son caractère gai et charmant; faisait ressortir la bonté et la délicatesse de son cœur.

Mais la santé de notre fervente Ursuline s'affaiblissait dans ses constants labeurs, et Dieu demanda à la Mère Saint-Paul le plus grand des sacrifices: il lui fallut quitter ses chères enfants. Après de longs jours d'agonie, elle nous fut enlevée presque subitement. Un dimanche matin, notre R. P. Supérieur lui porte la sainte Communion. Une minute s'écoule... Soudain elle se lève, et s'écrie: De l'air! Mon Dieu! je meurs! Elle quittait la terre portant encore dans son cœur le Pain de la vie éternelle.

La Mère Saint-Paul était dans sa 44^e année. Un mot suffirait à sa louange: Elle aimait Dieu, sa Règle et les âmes.

LA MÈRE LÉONIE BILLY DE SAINTE-MARIE.

CETTE vraie fille de Sainte-Ursule avait fait son éducation dans notre Pensionnat; elle resta dans sa famille jusqu'à 32 ans, et elle s'y dépensa avec un entier dévouement, surtout près d'une sœur tendrement aimée qui vécut comme un ange, et qui mourut comme une sainte entre ses bras. Le sacrifice de M^{lle} Billy, pour être retardé, ne perdit rien de sa suavité, et ce fut avec la générosité la plus parfaite qu'elle s'offrit au céleste Epoux. Riche nature, intelligence cultivée, noble cœur, elle comprit que celui qui a beaucoup reçu doit donner beaucoup, et elle se mit avec courage à l'œuvre de sa perfection. Elle aimait dans la nature tout ce qui pouvait reporter sa pensée vers les célestes régions. Après une nuit d'insomnie pendant laquelle le vent avait mugé avec violence, elle dit le matin: « Jusqu'ici je n'avais pas aimé le vent, mais cette nuit m'adressant au bon Dieu, je lui ai dit: « Seigneur, c'est vous qui avez créé ces souffles impétueux, je

les bénis ; je confie à chacun de ces gémissements un soupir de mon cœur humble et repentant. » Le dernier mois de Marie qu'elle passa ici-bas, elle fit ainsi ses pieuses conventions avec la Vierge Immaculée : « Je vous offre, ô ma Mère, toutes les roses qui embelliront la nature, et je voudrais que chacune d'elles fût un million de Rosaire récités en votre honneur. Je voudrais que chaque lis des champs fût un million d'Inviolata à la louange de votre ineffable pureté. Je voudrais que chaque violette fût la répétition du Magnificat, pour célébrer votre humilité... Je voudrais que tout dans la nature fût une voix pour redire le Salve Regina. »

Le saint exercice de l'Oraison faisait les délices de notre fervente Sœur Sainte-Marie. Au pied du Tabernacle, elle ne pouvait retenir ses transports et ses larmes de dévotion. La Communion était sa vie, et elle y courait comme le cerf altéré aux fontaines d'eau vive. Notre pieuse Sœur était du petit nombre des âmes dévouées au culte du grand et ineffable Mystère de la Sainte Trinité. Elle eût désiré vivement porter le scapulaire des Trinitaires, enrichi de tant d'indulgences, et dans sa dernière maladie on l'entendait s'écrier : « O Trinité ! ô très-sainte Trinité ! » Elle avait écrit : « Dieu agit : caressons sa main divine qui frappe par miséricorde. La mort étant l'acte suprême d'adoration, je suis heureuse de le lui offrir. » Son amour ne démentit point ses paroles. Au milieu des souffrances d'une longue maladie, elle fut calme, souriante, et elle attendit la mort comme les heureux du siècle attendent un jour de fête. Au milieu d'abondants vomissements de sang, elle faisait éclater sa joie. « Je voudrais avoir la mer dans mes veines, disait-elle, pour la répandre tout entière par amour pour Jésus-Christ. » Marie, qu'elle avait tant aimée, lui ouvrit les portes du ciel le jour de sa Nativité. La Sœur Sainte-Marie avait 39 ans et quatre ans et demi de Profession.

LA MÈRE CONSTANCE DUBLED

DE SAINT-CHARLES.

PARLER de la vénérable Mère Saint-Charles, c'est parler d'une de ces âmes d'élite qui laissent longtemps encore

après avoir disparu un souvenir et un parfum; parler de la Mère Saint-Charles, c'est raconter la vie d'une sainte, c'est faire revivre une des plus chères et une des plus sympathiques physionomies. On ne saurait s'étonner de notre respectueuse et vive admiration pour cette vénérable Mère, quand nous aurons dit qu'elle fut la fidèle compagne de notre illustre Fondatrice, qu'elle partagea généreusement avec elle les travaux et les privations d'une Maison naissante, et qu'elle exerça la charge de Zélatrice pendant cinquante ans.

La Mère Saint-Charles appartenait à l'une de ces familles patriarcales où la pratique du devoir et des fortes vertus chrétiennes sont héréditaires. Elle était la treizième de seize enfants; belle et splendide couronne du foyer paternel dont elle devait être un des plus beaux fleurons. Son enfance et sa jeunesse se passèrent sous les yeux de ses vénérables parents; aussitôt qu'elle connut Dieu, elle s'attacha à lui de toute l'ardeur de son âme, et elle n'eut jamais que du mépris pour le monde et ses folles vanités. De bonne heure, l'appel de Dieu se fit entendre, et à 18 ans, elle consacra son cœur et sa vie à Jésus-Christ. Jésus-Christ! voilà le principe de toutes ses pensées, de toutes ses actions, de tous ses dévouements. Elle se revêtit de son esprit comme d'une royale parure au jour de ses noces mystiques, et elle put dire comme le grand Paul: « Jésus-Christ est ma vie. »

Sa jeunesse religieuse se passa dans une régularité et une ferveur qui ne se démentirent jamais. A 78 ans, elle se levait encore à quatre heures du matin, hiver et été. Elle avait une sainte ardeur pour la célébration de l'Office divin; sa voix forte et pure guidait les chœurs et soutenait le ton.

Pendant plus d'un demi-siècle elle fut employée auprès des élèves; son angélique piété, son exactitude, ses soins maternels lui donnèrent une grande influence. On sentait le cœur se dilater, et l'amour de la vertu grandir auprès d'une Mère si simple, si humble, si bienveillante. Sa conversation était pleine d'une bonne et douce gaieté, et toute parfumée de saintes paroles.

Quelle exactitude, quelle ferveur dans la vie de Communauté! Quel noble empressement pour tous les services de la charité fraternelle! Quel travail assidu, quelle ponctualité

au premier son de la cloche ! La perfection d'obéissance des Pères du désert semblait revivre en notre sainte Mère, et l'amour de sa vocation grandissait chaque jour davantage. Elle n'en parlait qu'avec ravissement, et elle redisait avec délices ces paroles du Prophète : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ? . . . Oh ! qu'il est doux d'habiter dans sa sainte Maison ! »

Après une si sainte vie, notre Mère Saint-Charles pouvait-elle craindre la mort ? Sa lampe était prête. Après avoir reçu le Dieu de l'Eucharistie qu'elle avait tant aimé, et les derniers secours de l'Eglise, elle s'éteignit doucement. Son corps fut déposé dans le caveau au dessous du chœur. Ses obsèques ne furent point un deuil, mais un triomphe : on confiait à la tombe les reliques d'une sainte qui du haut du ciel veillait sur sa chère Communauté, et priait pour des Sœurs qu'elle avait tant aimées ici-bas.

MONASTÈRE D'AUCH

(RUE DE L'ORATOIRE).

Congrégation de Toulouse.

*In te, Domine, speravi,
Non confundar in aeternum.*



NOTRE Communauté, née d'un acte d'obéissance à des ordres sacrés, eut à son berceau des chocs douloureux à subir. Mais le sacré Cœur de Jésus, qui ne se manifeste jamais mieux que sur le Calvaire, ne cessa de lui donner le courage pour les épreuves présentes et la confiance pour l'avenir. — C'est en vous, Seigneur, que nous avons

mis notre espérance, ne permettez pas que nous soyons confondues: *In te, Domine, speravi, non confundar in aeternum.*

Le 20 octobre 1639, quatre religieuses Ursulines de la Congrégation et de la Maison de Bordeaux, arrivaient à Gondrin, et, avec l'autorisation de Monseigneur Léonard de Trapes, archevêque d'Auch, elles y fondaient, la veille de Sainte-Ursule, un Monastère. Elles avaient été appelées par la riche veuve du seigneur de Gondrin, dont les deux filles, quelques mois plus tard, embrassaient la vie religieuse. Cette Communauté prospéra jusqu'à la Révolution. En 1774, le chevalier de Roques, officier du régiment de Vermandois, et Dame Marie-Adélaïde de Comperol, placèrent leur fille, Victoire-Adélaïde, âgée de six ans, comme pensionnaire. Cette chère enfant répondit si bien aux soins que lui prodiguèrent les religieuses de Gondrin, qu'elle devint un modèle de piété, et mérita que Notre-Seigneur la choisit pour son Épouse. Victoire-Adélaïde reçut dans cette Maison l'habit religieux, le 18 octobre 1785, à l'âge de 20 ans, et, le 25 décembre 1787, elle fut admise à prononcer ses vœux. La jeune Sœur de l'Assomption se montra un modèle de parfaite régularité jusqu'au moment où la Révolution l'arracha à sa chère solitude, et l'exposa, à mille dangers. Pendant les jours de la Terreur, elle fut détenue dans la prison d'Auch un an environ. Elle soupirait après le martyre; et, quand on lui rendit la liberté, elle pleura amèrement de n'avoir pas été trouvée digne de mourir pour Jésus-Christ. Notre-Seigneur la destinait à une mission non-moins glorieuse. Nul ne sait le bien que, durant ces jours néfastes, elle a fait à Vic-Fezensac, sa

ville natale. Elle instruisait des vérités de la Religion un grand nombre de personnes que sa charité réunissait autour d'elle, et aucune considération humaine ne put paralyser son zèle. Notre courageuse Sœur de l'Assomption cachait, au péril de sa vie, les prêtres du Seigneur chassés des sanctuaires désolés, et elle les conduisait aux pauvres âmes qui réclamaient leur ministère. Que de secours religieux elle fit ainsi distribuer, sans s'inquiéter jamais des suites funestes qu'un tel dévouement aurait pu amener!

Dès que le calme commença à renaître, cette vénérable Ursuline établit à Vic-Fezensac un Pensiennat qu'elle dirigea avec succès. Les vocations ne tardèrent pas à germer autour d'elle, et bientôt, sous sa pieuse impulsion, il se forma une petite Communauté d'Ursulines dont elle fut nommée Supérieure. Sous l'habit séculier, ces ferventes Religieuses pratiquèrent les Règles et les vertus de l'Institut de sainte Angèle, et furent même autorisées à faire des vœux perpétuels. Cependant l'humble Communauté de Vic-Fezensac éprouva bientôt, sous le double rapport des secours matériels et spirituels, les difficultés assez ordinaires à une Maison naissante. La Mère de l'Assomption apprit qu'au chef-lieu du département, un monastère d'Ursulines s'était reconstitué le jour de la Toussaint, 1821, et, dès le 6 décembre de la même année, elle vint y demander l'hospitalité, pour elle et pour trois jeunes Religieuses qu'elle avait formées: la Sœur Saint-Augustin Larroche, la Sœur Sainte-Rosalie Labadie, toutes deux de Vic-Fezensac, et la Sœur Sainte-Clotilde Molère, d'Eauze. Mais les dettes contractées pour sa petite Communauté n'ayant pu être entièrement couvertes par la vente de ses biens, la Mère de

l'Assomption sortit du couvent du Prieuré, où elle laissa ses trois filles, et elle ouvrit dans cette même ville d'Auch un externat qui, dans quelques années, lui fournit le moyen de satisfaire ses créanciers. Quoiqu'elle fût hors du Monastère, la Mère de l'Assomption ne cessa de mener la vie religieuse la plus fervente; rien ne put refroidir dans son cœur ce zèle des âmes, « qui est la chaleur du divin amour, » suivant l'expression de saint Thomas.

Le diocèse d'Auch, depuis la restauration du culte, était administré par des Vicaires Généraux. Au mois de juillet 1823, Monseigneur André-Étienne-Antoine de Morlhon, promu à l'archevêché d'Auch, fit son entrée solennelle dans sa ville archiépiscopale. Les Ursulines furent des plus empressées à partager la joie publique que causait cet heureux événement.

Le premier soin du Prélat, dès qu'il eut pris possession de son siège, fut de faire sa visite pastorale au couvent du Prieuré. Elle ne dura pas moins d'une semaine, tant Monseigneur mit de soin et de zèle à se rendre compte de toutes choses. De paternelles visites suivirent ces audiences épiscopales; et lorsque le Prélat eut connu toutes ses chères filles, il résolut de faire une seconde fondation à Auch. Sous son impulsion et par son autorité, les trois Sœurs de Vic-Fezensac, la Sœur Enfant Jésus de Sauvaije, vénérable Ancienne, et la Sœur Saint-Étienne de Cours, première novice depuis la Restauration, sortirent ensemble du Prieuré, et se rendirent dans l'habitation peu spacieuse, mais commode, que leur saint Evêque leur avait assignée.

Ce fut le 26 juin 1826 que nos Mères fondatrices s'installèrent dans cette humble demeure aimée de

Jésus-Christ, qui déjà l'ombrageait de sa Croix pour la rendre plus digne de son Cœur. Dès l'année suivante, grâce aux soins actifs de son vénéré Père, Monseigneur de Morlhon, la nouvelle Communauté fut reconnue et autorisée par une ordonnance royale, en date du 20 juin 1827.

Cette fondation fut diversement appréciée par le public; elle eut ses partisans et ses ennemis. Mais qu'importent les jugements des hommes quand la volonté du Seigneur a été cherchée et accomplie? Les bénédictions du ciel devaient récompenser la généreuse obéissance de nos Mères; elles supportèrent en silence cette malveillance gratuite d'un grand nombre de personnes qui ne les accusaient que faute de les connaître, et elles ne répondirent à la calomnie que par la pratique de toutes les vertus religieuses. La Providence veilla avec amour sur ces âmes fidèles qui, à l'exemple de saint Paul, ne se sentaient fortes que de leur propre faiblesse et ne se glorifiaient que de leurs infirmités. Elles vécurent d'abord dans un dénuement à peu près complet, mais toujours secourues, avec une touchante bonté, par Monseigneur qui leur envoya de son palais archiépiscopal leurs premiers repas tout préparés. Ces attentions délicates durèrent tant que le besoin s'en fit sentir. Toutefois, les petits revenus du Pensionnat, joints aux modestes rentes des Religieuses, purent bientôt suffire et assurer le temporel de la nouvelle Communauté. Monseigneur de Morlhon pourvut avec non moins de sollicitude à son bien spirituel. Il leur donna pour confesseur l'abbé Vignié, chanoine de la métropole, qui joignait au savoir et à la piété un dévouement à toute épreuve, et pour Supérieur, devant agir

en son nom, son propre neveu, M. l'abbé de Morlhon, Vicaire Général, qui gouverna la Communauté jusqu'à ce qu'il devint lui-même Evêque du Puy.

Pour faire apprécier ce digne ecclésiastique, nous céderons la plume à son historien, M. Calémart de Lafayette.

C'est en 1826 que « sous le patronage de Monseigneur l'Archevêque, fut fondée à Auch une « seconde Maison d'Ursulines. Cette Maison eut à « lutter longtemps contre des préventions à peu près « générales, à cause de sa séparation de la Maison « dont elle a fait primitivement partie. Monseigneur « l'Archevêque prévoyait cependant tout le bien « qu'elle était appelée à faire et qu'elle fit en effet. « Mais pour lui donner l'appui que les circonstances « rendaient indispensables à ces difficiles débuts, il « comprit qu'il fallait mettre à la tête de l'établissement nouveau, un homme pourvu entre tous de la « sagesse, de la modération et du tact, seuls capables « de ramener les esprits. Cette espérance ne fut pas « trompée. Monseigneur de Morlhon fut nommé « Supérieur de la nouvelle Maison des Ursulines, « et bientôt, malgré tous les motifs d'opposition que « comportait une situation exceptionnellement compliquée, le public et la partie nombreuse du clergé, « qui s'étaient hautement prononcés contre la séparation, revinrent graduellement, et tout le monde finit « par se féliciter de la création nouvelle. Le temps « n'a fait que justifier cet équitable retour; la Maison « a grandi, toujours plus prospère, et l'éducation « qu'elle donne est aussi accomplie que possible, « cumulant toutes les garanties de savoir désirables, « avec celles, bien autrement importantes, d'une direc-

« tion morale au-dessus de tout éloge. Les Religieuses
« elles-mêmes suffirent en effet à toutes les spécialités
« de l'enseignement, sans qu'il soit nécessaire qu'au-
« cune personne laïque, homme ou femme, lui vienne
« en aide du dehors.

« De pareils résultats obtenus, les plus sérieuses
« difficultés vaincues, une prospérité morale et ma-
« térielle qui n'a fait que s'accroître jusqu'à ce jour,
« sont le durable honneur de celui qui fut l'inspirateur
« et le guide des efforts auxquels sont dus de si visibles
« succès.

« On comprend, du reste, que ce fut, entre la
« Communauté et son éminent Supérieur un échange
« de vive affection, de dévouement d'une part, de
« reconnaissance et de respect de l'autre. Il faudrait,
« disent les notes que nous consultons à ce sujet, faire
« l'histoire détaillée de cette Communauté, pour ren-
« dre toute justice à la mémoire de celui qui si long-
« temps en fut l'âme. De 1826 à 1847, son zèle
« infatigable pour le bien spirituel et temporel de
« l'établissement qui lui avait été confié, ne se ralenti-
« tit jamais; et, lorsque l'épiscopat l'appela à d'autres
« devoirs, il ne cessa de donner à celles qu'il se
« plaisait à nommer ses filles aînées, les preuves d'un
« dévouement toujours actif. — « Je puis dire en toute
« vérité, leur écrivait-il, qu'au milieu des nombreuses
« familles religieuses dont le Ciel m'a favorisé, et qui
« ont toutes une si légitime part dans mes sollicitudes,
« celle qui a eu les prémices de mon ministère me
« sera toujours chère, et le tendre intérêt que je lui
« ai voué date de plus de trente ans. »

« Ce furent de grands et beaux jours pour le digne
« Supérieur, le jour où il put transférer ses chères

« filles de Sainte-Ursule, de leur modeste demeure
« dans une construction belle, aérée, spacieuse,
« entourée de vastes jardins, à distance des bruits de
« la ville ; le jour aussi où il put bénir l'église dédiée
« au Sacré-Cœur, élevée par ses soins ; le jour enfin où
« fut établie la clôture qui donnait au nouveau Mo-
« nastère sa constitution définitive. Certes, ni sa
« joie paternelle, lorsqu'il avait à donner le voile des
« vierges à l'une de ces pieuses enfants, grandies sous
« ses yeux, ni l'émotion de sa parole en ces jours
« solennels, ni la touchante sympathie de son grand
« cœur pour le côté douloureux de tous les sacrifices,
« ne seront jamais oubliés. »

Qu'on nous pardonne cette longue citation qui dépeint, sous ses plus nobles traits, l'excellent Père et le protecteur dévoué qui nous fut donné ; mais nous avons voulu satisfaire la vive reconnaissance de nos cœurs.

Cependant, n'anticipons pas sur les événements. Avant de recueillir les fruits précieux de la sage et bienveillante administration de M. l'abbé de Morlhon, voyons son œuvre grandir. Dans la petite maison, rue des Jacobins, les cinq pauvres Religieuses qui l'habitaient se livraient sans relâche, pendant le jour, et souvent pendant la nuit, aux apostoliques fonctions de leur Institut, et aux labeurs que nécessitaient l'organisation et la bonne tenue de leur Maison. Les diverses charges leur furent distribuées, et on se fait aisément l'idée du travail incessant qui incombait à chacune. Mais l'abnégation et le zèle de ces généreuses Sœurs s'élevèrent souvent jusqu'à l'héroïsme.

La Mère Saint-Augustin Larroche, nommée Supérieure, sut, malgré sa faible santé, lutter avec énergie

contre les difficultés, et s'attirer, par son attitude ferme et modeste, de nombreux amis. Quatorze élèves des meilleures familles du pays lui furent confiées tout d'abord, et constituèrent le Pensionnat dès son début. La Mère Saint-Augustin joignait à une éducation distinguée, à une solide instruction, le don de gagner à la fois le cœur des enfants et celui des parents. Elle se partageait le travail des classes avec la Sœur Saint-Etienne de Cours. Cette dernière s'y dépensait avec toute l'activité de son ardente nature. Elle savait faire passer dans l'âme des élèves son goût pour le travail et son amour pour Dieu ; et tandis qu'elle enseignait les enfants, elle continuait, pour elle-même, de sérieuses études, sous la direction du savant abbé Vignie et de la Révérende Mère Saint-Augustin. Les bénédictions de Dieu accompagnèrent ses œuvres : la Sœur Saint-Etienne vit de nombreuses élèves se grouper autour d'elle, et la consoler par une docilité toute filiale et des succès nombreux. Parmi elles brillèrent des intelligences d'élite, et une haute réputation fut dès lors acquise aux Ursulines de la nouvelle Maison. L'instruction avait pour base l'enseignement de la Religion, et l'éducation, une piété éclairée, fruit de la direction des deux saints prêtres dont nous recevions les soins.

Nous ne saurions passer sous silence celle de nos Mères dont la sainteté fut, dans ces premiers temps, le plus ferme appui de la Maison : la vénérée Mère Enfant Jésus de Sauvage, qui, à l'âge de 70 ans, était encore le modèle de la plus exacte régularité. Elle remplit d'abord, avec la charge de Sous-Prieure, les fonctions d'Econome, et sut rester aussi unie à Dieu au milieu des occupations matérielles que devant le

Saint-Sacrement. Nommée *Maitresse des Novices*, elle fut pour sa jeune famille le modèle de toutes les vertus religieuses, dont elle leur enseignait tout à la fois la théorie et la pratique. Sa mortification était continuelle, malgré son grand âge et la délicatesse de sa complexion. Son amour pour Dieu se trahissait dans toutes ses paroles et tous ses actes, et sa charité pour ses Sœurs était sans bornes.

La Mère de l'Assomption avait enfin mis ordre à ses affaires; elle n'hésita point à sacrifier un établissement qui était en voie de prospérité, pour venir reprendre dans sa chère clôture le saint habit religieux, et se placer sous l'autorité de la Mère Saint-Augustin qu'elle avait formée à la vie religieuse.

Avec de tels sujets, si bien choisis par la Providence, l'œuvre de prédilection de Mgr de Morlhon grandissait, appuyée sur la croix, lorsque la mort du vénérable Archevêque, qui arriva dans les premiers jours de janvier 1828, vint plonger dans la plus grande affliction nos chères Mères fondatrices: elles perdaient un bienfaiteur et un père. Avant de mourir, voulant leur donner un dernier gage de son intérêt et de son affection, Monseigneur leur légua par testament la maison dans laquelle il les avait établies.

Son Eminence le Cardinal d'Isoard succéda à Mgr de Morlhon sur le siège archiépiscopal d'Auch. Une lettre arrivée de Rome à la date du 25 avril 1829, leur apprit bientôt les dispositions bienveillantes du nouveau Prélat; le Cardinal d'Isoard écrivait à notre Mère Supérieure: « Soyez bien sûres que le même cœur et les
« mêmes sentiments que vous portait Mgr de Morlhon,
« vous les trouverez chez moi; et que tout ce que je
« pourrai faire pour votre bien, je le ferai avec zèle et

« grande satisfaction. » Son Eminence n'oublia jamais cette promesse.

La petite maison, rue des Jacobins, étant devenue insuffisante pour la nouvelle colonie, les Religieuses se transportèrent le 26 avril 1832, pendant les vacances de Pâques, dans la belle propriété située à l'extrémité de la haute ville, rue de l'Oratoire.

L'installation fut bientôt faite : on avait une magnifique maison et de superbes jardins ; les plus belles salles furent transformées en classes et en dortoirs.

Dès le lendemain de leur arrivée dans le nouveau Monastère, le dévoué Supérieur, M. l'abbé de Morlhon, voulut placer au milieu de ses filles bien-aimées Celui qui « fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes. » Une grande salle du rez-de-chaussée fut convertie en chapelle, et Notre-Seigneur, appelé par la voix de son Ministre et les vœux de ses Epouses fidèles, vint miséricordieusement y faire sa résidence.

A leur retour, les élèves reprirent les études avec une ardeur nouvelle. La Sœur Saint-Etienne continua sa mission de Maitresse principale, et la fin de cette année 1832 vit la première distribution solennelle des prix. Plusieurs ecclésiastiques y assistèrent ; mais les parents n'y furent point admis, et cet usage s'est maintenu dans notre Pensionnat.

Ce fut à cette époque que les hautes vertus de la Mère de l'Assomption la désignèrent aux suffrages de ses Sœurs pour les élections qui eurent lieu le 18 juin 1832. Elle fut nommée Supérieure à la place de la Mère Saint-Augustin qui terminait ses deux triennats. La Mère de l'Assomption ne garda pas longtemps ce lourd fardeau. Ses mains étaient pleines de bonnes œuvres, et le Seigneur voulait hâter sa récompense.

Au mois de décembre 1853, elle fut atteinte d'une hydropisie de poitrine qui bientôt ne laissa plus d'espoir. Deux fois le saint Viatique vint la fortifier pour le dernier passage qui fut pour elle plein de consolation. La vénérée Mère exprima alors ce que les saints seuls peuvent sentir : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir ! » Paroles d'autant plus remarquables dans sa bouche, qu'elle avait souvent témoigné pendant sa vie une crainte excessive de la mort. Elle perdit la vue, mais ses yeux, fermés aux choses de la terre, étaient déjà illuminés des clartés du ciel ! Elle conserva sa connaissance jusqu'au dernier moment, et quand la parole lui manqua, un serrement de main assurait ses chères filles qu'elle s'unissait encore à leurs prières. Le 3 janvier 1854, le Seigneur appela à Lui cette âme forte qui avait si vaillamment gagné sa couronne. Son corps, revêtu de l'habit religieux, fut étendu sur une croix de cendre, suivant les primitifs usages du monastère de Gondrin, où elle avait reçu le voile, et d'après les désirs qu'elle en avait exprimés. Sa figure avait une expression céleste, et semblait nous assurer que son âme avait commencé sa bienheureuse éternité.

De 1851 à 1858, huit novices de chœur et deux Sœurs converses avaient été formées à la vie religieuse par la sage direction de la digne Mère *Enfant Jésus*. A l'école de cette sainte Maîtresse, les jeunes religieuses progressaient dans la régularité, la pauvreté, la mortification. Elles aimaient ces pratiques d'humilité en usage dans tous les noviciats ; si parfois les occupations empêchaient certains exercices réguliers, l'heure en était nécessairement changée, mais on ne les omettait jamais. Les récréations elles-mêmes

étaient acceptées de bonne grâce quand elles se transformaient en école d'humilité. Dans cette chère famille on trouvait unies à l'usage quotidien de la correction fraternelle, la plus délicate charité, et à l'exercice habituel de la mortification, la plus aimable gaieté. Sous l'impulsion du pieux abbé Vignie et de leur vénérée Mère Maîtresse, ces âmes généreuses avancèrent rapidement vers la plus haute perfection, et quatre d'entre elles achevèrent leur couronne après quelques années de labeur. Mais leur sainte Maîtresse devait les devancer au ciel.

La Mère Enfant Jésus de Sauvage avait atteint sa 82^{me} année. Ses jours étaient pleins; « elle n'avait plus qu'à attendre la couronne de justice que le Seigneur, comme un juge équitable, lui avait préparée. »

Au commencement de janvier 1858, elle fut atteinte d'un rhume violent auquel se joignit bientôt une fièvre muqueuse. La maladie fit en peu de temps de rapides progrès, et, dès le 18, elle reçut les derniers Sacraments. Les consolations intérieures inondèrent cette âme, à laquelle il allait être beaucoup donné « parce qu'elle avait beaucoup aimé. » Tantôt l'heureuse mourante baisait avec effusion son crucifix ou l'image de Marie; tantôt elle répétait le cri enflammé de saint François d'Assise : Mon Dieu et mon Tout ! Ou bien, pressée par ses pieux désirs, on l'entendait redire : Allons à Dieu, allons à Dieu !

Le 29 janvier vers le soir, la chère malade s'affaissa, et son directeur lui renouvela tous les secours de la religion. A minuit moins un quart, elle eut un élan d'amour si violent qu'elle fit trembler son lit. Quelques instants après, elle prononça distinctement ces noms

sacrés : Jésus, Marie, Joseph, et cette fidèle servante entra « dans la joie de son Seigneur. »

La salutaire impression que ressentit la Communauté de cette bienheureuse mort n'est point encore effacée du cœur de celles qui en furent les témoins; et la Mère-Enfant Jésus de Sauvage fut regardée par les générations nouvelles comme une sainte.

Cette année 1858, qui commençait par un deuil, devait, avant de se terminer, apporter à nos Mères un jour de joie longtemps désiré. C'était la bénédiction de la Chapelle; elle eut lieu le 28 août, fête de notre Père saint Augustin. Notre respectable Supérieur, M. l'abbé de Morlhon, et notre Révérende Mère Saint-Augustin, s'étaient occupés activement de cette construction. Une cour située à l'est de la maison leur avait offert l'emplacement. La première pierre fut posée par deux élèves qui devaient plus tard s'abriter à l'ombre de ce sanctuaire: notre bonne Mère Sainte-Clotilde, de douce et regrettée mémoire, et une chère Sœur que nous possédons encore: nous taisons ici son nom, puisque sa modestie ne consent même pas à le faire paraître sur les nombreux ouvrages classiques dont elle enrichit le Pensionnat.

A cette époque, on s'occupait beaucoup de la dévotion à sainte Philomène; on ne parlait que des miracles de cette aimable Thaumaturge, et on eut la pensée de lui dédier la nouvelle église. Mais un Père de la Compagnie de Jésus, qui vint donner la retraite à nos Mères en 1857, leur donna l'heureuse inspiration de la consacrer au Sacré-Cœur de Jésus. Le jour de la bénédiction, la grand'messe fut célébrée par M. l'abbé Fenasse, Vicaire Général, et chantée en musique par les artistes de la ville. Le soir, les vêpres solennelles fu-

rent suivies d'un sermon de M. le Chanoine Montlezun. Le Sacré-Cœur de Jésus était naturellement le sujet de son discours ; et, s'adressant aux Religieuses, il leur dit, par une céleste inspiration : « Désormais on vous appellera les Ursulines du Sacré-Cœur. » C'est ainsi que nous fut donnée cette précieuse appellation. Le Sacré-Cœur brilla dès lors sur le blason de la Communauté, et nous multipliâmes les dévotions en son honneur.

M. l'abbé Chevalier, Supérieur du Grand Séminaire, établit l'Heure sainte, la confrérie du Sacré-Cœur, qu'il affilia à celle de Rome, et fit célébrer solennellement le mois et la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Cette fête est pour nous la plus belle de l'année ; le sanctuaire est éblouissant de lumières et de fleurs, et Jésus exposé dans son ostensor, voit ses Epouses se succéder à ses pieds dans l'amour et l'adoration. La Haute-Messe, les Vêpres, le Salut, reçoivent un éclat inaccoutumé par la présence et les chants des lévites du Grand-Séminaire, et les gloires et les bienfaits du Sacré-Cœur sont exaltés dans un éloquent discours.

Après la mort de la Révérende Mère Enfant Jésus, le Noviciat fut placé, pendant huit ans, sous la direction de la Mère Sainte-Thérèse, sa nièce, modèle accompli de la perfection religieuse, qui avait été désignée par la chère défunte pour lui succéder. Elle venait à peine de quitter son berceau religieux ; mais elle avait su gagner le respect et la confiance de ses compagnes par ses rares vertus.

Au mois d'août 1840, eurent lieu les élections. Notre Révérende Mère Saint-Augustin, qui avait exercé pendant quatorze ans la charge de Supérieure, avait besoin de repos. Notre bonne et dévouée Mère Saint-Étienne fut élue à sa place. Son grand cœur,

son zèle et sa vertu lui avaient depuis longtemps acquis l'estime et l'affection de la Communauté. Son gouvernement dura d'abord douze années consécutives : il répondit aux espérances qu'on avait conçues ; mais il fut marqué au cachet de l'épreuve qui féconde toujours les œuvres de Dieu.

Monseigneur de Lacroix d'Azolette venait de remplacer le Cardinal d'Isoard sur le siège archiepiscopal d'Auch. Sa Grandeur s'empressa de se rendre au désir de nos Mères, en donnant le saint habit à une postulante qui devait être un des soutiens et une des gloires de la Communauté. Mademoiselle Louise Jourdan était une des meilleures élèves de notre Pensionnat. Le 25 août 1840, elle reçut avec le voile le nom de Sainte-Clotilde qui restera à jamais en bénédiction parmi nous. Formée à la piété par le digne abbé Vignie, et aux études par la bonne Mère de l'Assomption, cette chère Sœur fit prévoir dès son noviciat, la haute perfection où elle devait parvenir, et les grands services qu'on pouvait en attendre.

La rentrée des classes en 1840 avait été plus belle que d'ordinaire. 75 pensionnaires s'étaient abritées sous le manteau de sainte Ursule, et la Mère Saint-Étienne jouissait maternellement de ce progrès, quand, au mois de février 1841, la fièvre typhoïde fit invasion dans notre Maison. En deux jours, quatorze élèves furent gravement atteintes, et deux succombèrent avant même que leurs parents pussent les voir. Le cœur de notre Mère était brisé, et cependant une plus grande douleur l'attendait. La Mère Saint-Paul de Fitte, Maîtresse principale du Pensionnat, qu'elle aimait comme une sœur et une amie, fut mortellement frappée.

C'était la plus grande perte pour les classes ; car, la Sœur Saint-Paul, malgré ses trente-trois ans, était une maîtresse accomplie. Elle avait été la première novice reçue à l'Oratoire, et elle avait constamment édifié ses Sœurs par sa vertu, et captivé le cœur des enfants par ses manières distinguées, ses talents et sa bonté. La Mère Sainte-Étienne parut défaillir un moment sous le poids d'un semblable sacrifice, mais bientôt elle se releva pleine de foi et d'énergie.

Quel fut le rôle de M. l'abbé de Morlhon pendant ce temps de calamités? L'histoire de sa vie va nous le révéler.

« On n'oubliera pas à Sainte-Ursule du Sacré-
« Cœur sa profonde et tendre affection, lorsque, en
« 1841, une maladie épidémique vint frapper cette
« famille religieuse dont il était le chef vénéré. Cha-
« que jour après le saint sacrifice, il parcourait len-
« tement et à plus d'une reprise, ces salles transformées
« en infirmeries, se prodiguant sans mesure pour
« donner à la fois les secours de son saint ministère
« et l'heureux confort de son autorité. Les Religieuses,
« restées debout en bien petit nombre, ne pouvaient
« déjà suffire à soigner leurs Sœurs et leurs élèves
« atteintes du fléau. La désolation était profonde; et
« c'était à M. de Morlhon qu'il appartenait encore de
« combattre un mortel abattement, en multipliant les
« bénédictions, ou ravivant les dernières espérances.
« Après cette longue visite du jour, il apparaissait
« encore assidûment chaque soir... »

Monseigneur de Lacroix encouragea de sa bienveillance et de sa protection la Communauté si douloureusement éprouvée. Sa Grandeur aida de ses conseils la digne Supérieure, dans l'œuvre de réorganisation, et

la salubre influence des Pères de la Compagnie de Jésus qui donnaient chaque année la retraite annuelle, lui fut aussi d'un grand secours. La Communauté semblait reflourir, quand une nouvelle tombe s'ouvrit pour une autre fille bien chère de la Mère Saint-Etienne : la Sœur Saint-Joseph Lairle, âgée de vingt-huit ans, la première élève reçue par la Mère Saint-Augustin, dans son nouveau Pensionnat. Elle avait été atteinte du fléau qui avait désolé la Communauté en février 1841, et une fièvre violente et continue acheva d'épuiser ses forces, déjà diminuées par ses travaux. Tour à tour Préfète des classes externes, et première Maîtresse au Pensionnat, elle avait déployé un zèle infatigable et obtenu des succès qu'elle seule, dans son humilité, n'apercevait pas. La Supérieure et les médecins réunis conclurent que l'air natal était nécessaire au rétablissement de cette chère Sœur. La clôture n'était point encore parfaitement rétablie dans notre Maison, et d'ailleurs, le cas d'épidémie donnait une dispense régulière ; on envoya donc la pauvre malade passer quelque temps sous le toit paternel. La Sœur Sainte-Thérèse, qui était deux fois sa sœur par la fraternité du sang et de la religion, fut choisie pour l'y accompagner, et elle eut la triste consolation de lui fermer les yeux, le 9 juillet 1841. La Communauté, qui avait admiré sa vertu et ressenti la salubre influence de sa charité parfaite, la vénérait comme une petite sainte, et elle la regretta vivement.

Notre Sœur Saint-Xavier Husson, qui après la mort de la Sœur Saint-Paul de Fitte, en 1841, avait été nommée Maîtresse principale, se mourait lentement à son tour. Ses souffrances continues ne l'avaient point empêchée de consacrer ses dernières forces à l'œuvre si labo-

riense de l'apostolat. La sagesse de ses règlements, et l'amélioration qu'elle apporta dans les études, s'étaient surtout fait remarquer depuis qu'elle exerçait la charge de Maîtresse principale. Cette chère Sœur était un écrivain distingué. La première, dans notre Maison, elle avait composé et fait imprimer des cours d'histoire pour suppléer à l'insuffisance des livres classiques. Elle composa aussi des ouvrages de littérature, et la poésie découlait pieusement de son cœur dans de saints cantiques. Mais cette fleur délicate, qui n'avait pu s'acclimater dans le monde, et à qui il avait fallu l'air pur de la solitude, se pencha doucement sur sa tige le 14 janvier 1844. Notre Sœur Saint-Xavier était entrée dans la maison du Seigneur à dix-huit ans : en moins de douze années, elle avait tressé sa couronne pour l'éternité.

La Mère Saint-Étienne sentit en ce jour douloureux se rouvrir la plaie profonde que lui avait faite au cœur la mort de la Sœur Saint-Paul, et cette digne Mère n'eut pas le courage de nommer une troisième Maîtresse principale. Elle en remplit elle-même les fonctions jusqu'en 1849. A cette époque, elle promut à cette charge une Sœur jeune et distinguée. Ce choix fut si heureux, que la nouvelle Maîtresse principale garda ce poste de confiance et de dévouement pendant vingt ans. D'abord, elle subit de longues et fréquentes maladies, qui l'obligèrent à se reposer beaucoup sur les autres maîtresses des soins et des sollicitudes qu'elle devait à ses chères enfants, mais elle n'en était pas moins le ressort qui faisait tout mouvoir dans le Pensionnat. Toutes les élèves sans exception l'affectionnaient tendrement, et son zèle pour la direction de leurs âmes était efficace et durable.

Elle fut chargée pendant quelque temps des diverses Congrégations de la Sainte-Vierge, des Saints-Anges, de Saint-Louis de Gonzague, et de l'Enfant Jésus, qui sont un si précieux stimulant. Mais en 1855 on donna une Directrice particulière à chaque Congrégation; la Maîtresse principale prodigua alors aux Enfants de Marie qui lui restèrent confiées, toutes ses pieuses sollicitudes, et l'heureuse influence des congréganistes rejaillit sur le Pensionnat tout entier.

La classe gratuite n'eut point d'abord un grand nombre d'élèves; mais elle prit un rapide accroissement, dès l'année 1855, grâce au zèle d'une nouvelle Préfète. Elle n'avait trouvé que vingt-cinq élèves; en peu de temps elle en eut une centaine qu'elle garda pendant plusieurs années. Presque seule pour gouverner ce cher troupeau, elle usa avec succès de l'enseignement mutuel. Des vocations germèrent sous son influence salutaire, et nous avons à cette heure quatre Sœurs converses qui ont été ses élèves. Plus tard, elle eut la douleur de voir le nombre de ses enfants diminuer, par suite des écoles qui se multiplièrent au centre de la ville.

Monseigneur de Lacroix encourageait sans cesse nos bonnes Mères à visiter quelques Communautés d'Ursulines, dans le dessein d'y recueillir de sages conseils et de précieuses lumières, pour le bon gouvernement de leur Monastère. C'est ainsi que tour à tour, elles firent connaissance avec les chères Maisons de Pau et de Condom, qui, avec des usages différents, manifestaient le même esprit religieux. Ce fut là l'origine des pieuses et cordiales relations qui existent entre ces deux excellentes Communautés et la nôtre.

En 1851, Monseigneur Lannetuc, évêque d'Aire, demanda à Monseigneur l'archevêque d'Auch une Religieuse de Sainte-Ursule capable de gouverner le Monastère de Saint-Sever, dans le département des Landes. Monseigneur de Lacroix s'adressa à la Mère Saint-Étienne, et la Mère Sainte-Thérèse Lairle, professe depuis dix-huit ans, qui avait rempli pendant huit ans la charge de Maîtresse des novices, et six ans celle de Sous-Prieure, fut choisie pour cette délicate mission. Ce choix fut accepté par les Religieuses de Saint-Sever, et elles l'éluèrent à l'unanimité pour Supérieure.

La Mère Sainte-Thérèse partit au mois de novembre 1851, accompagnée de notre vénérée Mère Saint-Étienne, qui voulut passer quelques jours à Saint-Sever pour l'aider de ses conseils et la fortifier par ses maternels encouragements. La Mère Sainte-Thérèse demeura quatorze mois dans cette Maison où elle eut le bonheur d'affermir la régularité et l'union des cœurs. De retour dans notre Monastère, elle continua avec ses chères filles de Saint-Sever une affectueuse correspondance.

En 1856, Monseigneur de Lacroix se démit de ses fonctions archiépiscopales, pour passer dans la retraite les quelques années qui lui restaient encore à vivre. Au moment de quitter Auch, le vénérable Archevêque nous écrivait ces lignes, tout empreintes de l'intérêt qu'il nous avait témoigné, et qu'il ne cessa de nous manifester jusqu'à sa mort :

« Cette petite lettre va me représenter près de vous :
« C'est un mot d'adieu ! Cette expression est pénible ;
« cependant il faut la prononcer, et mieux vaut souvent l'écrire que la dire de sa propre bouche. La

« Providence a bien fait pour votre établissement, elle
« continuera de bien faire. Rien, je l'espère, ne vous
« manquera, sûr que je suis de l'intérêt que vous
« portera mon digne successeur. Priez un peu pour
« celui qui vous donnera toujours une part dans ses
« souvenirs devant Dieu. »

De ses terres d'Azolette et de Rigné nous arrivait de temps en temps l'expression de sa bonté paternelle dans des lettres touchantes que nos archives gardent précieusement. Dans l'une d'elles nous lisons :

« Je n'oublie pas ma promesse; tous les jours je
« prie, et tous les jours je prierai pour votre chère
« Maison. Dieu est bien servi et bien aimé de vous
« toutes; tout a été bien jusqu'ici à cette condition,
« et tout ira bien à l'avenir. Faisons bien l'œuvre de
« Dieu, il fera la nôtre. »

Quand il devint impossible au saint Archevêque d'écrire lui-même, son Secrétaire le remplaça. « C'est
« toujours avec bonheur que Monseigneur l'arche-
« vêque reçoit des nouvelles du couvent de l'Oratoire:
« vous avez été un peu ses enfants gâtées, convenez-
« en; lui ne l'oublie pas, pas plus qu'il n'oublie toutes
« les satisfactions que lui faisait éprouver votre bonne
« et sainte Maison. Monseigneur a donc droit à vos
« prières d'une manière spéciale. »

Avant de quitter son troupeau, Monseigneur de Lacroix d'Azolette avait donné à ses chères filles de Sainte-Ursule du Sacré-Cœur un dernier gage de son affection paternelle, par la nomination d'un nouvel Aumônier qui continua avec succès l'œuvre de ses prédécesseurs.

C'est avec une reconnaissance bien sentie que nous sommes heureuses de constater ici que, depuis la

fondation de notre Monastère, nous devons à la bonté de Dieu, des Supérieurs et des Confesseurs distingués entre tous par leur science, leur piété, et un dévouement dont s'honorent, plus qu'elles ne savent l'exprimer, celles qui en sont l'objet. L'Aumônier choisi par Mgr de Lacroix, trouva un puissant concours dans l'éminent Supérieur que le Ciel leur donna à cette époque : M. l'abbé de Ladoue, évêque de Nevers, alors vicaire-général et ami dévoué de Mgr de Salinis, archevêque d'Auch. M. l'abbé de Ladoue, dès le début de son administration, mit au service de notre humble Communauté sa rare intelligence et son grand cœur. Nous devons dire qu'il ne négligea rien pour nous inculquer son amour pour l'Église et le Saint-Père, et son dévouement pour cette grande cause trouva un fidèle écho parmi nous.

Monseigneur de Salinis ayant établi dans son diocèse l'Adoration Perpétuelle du Très-Saint-Sacrement, notre vénéré Supérieur voulut nous faire participer à cette faveur si précieuse, et, le 10 mars, Jésus exposé solennellement sur notre autel recevait nos hommages et nos supplications. C'est aussi au zèle de M. de Ladoue que nos Enfants de Marie doivent le bienfait de leur retraite annuelle. Au mois de mai 1860, il se réserva la consolation de leur prêcher la première de ces retraites, et le jour de la clôture une Adresse à notre Saint-Père le Pape fut signée par les Religieuses, les élèves et les Enfants de Marie. Une modeste offrande accompagnait l'expression de notre amour filial.

La mort de Monseigneur de Salinis éloigna d'Auch son premier vicaire-général, qui cependant avait été nommé vicaire capitulaire pendant la vacance du siège. Quand il apprit que notre Communauté avait

un nouveau Supérieur, M. l'abbé de Ladoue lui écrivit : « Ce n'est pas sans un vif serrement de cœur
« que je vois se briser les liens qui m'unissaient depuis
« près de cinq ans à votre chère Communauté. Je ne
« sais si comme vous avez la bonté de me le dire, j'ai
« fait quelque bien aux âmes qui m'étaient confiées ;
« mais ce que je sais, c'est que j'ai éprouvé les plus
« heureux effets intérieurs de mes rapports avec elles.
« Le souvenir de ces cinq années de supériorité res-
« tera gravé dans ma mémoire ou plutôt dans mon
« cœur, comme un des plus doux souvenirs de ma
« vie. » Dans une autre lettre, M. de Ladoue s'exprimait ainsi : « Les nouvelles que vous me donnez de la
« Communauté m'ont consolé sans m'étonner. La
« promesse de nos saints Livres s'est réalisée à votre
« égard : Vous avez obéi, Dieu vous a bénies. Atta-
« chons-nous de plus en plus à cette sainte vertu
« d'obéissance ; c'est notre sauvegarde, et c'est aussi le
« salut de la société. Pauvre société ! Elle ne sait plus
« ce que c'est que l'obéissance à l'Église ; aussi elle
« chancelle, ébranlée sur ses fondements. Que de-
« viendrait-elle si l'esprit chrétien d'obéissance ne se
« conservait pas dans les cloîtres ? » — Plus tard, il
écrivait encore à notre bonne Mère Saint-Etienne,
qu'il appréciait entre toutes, à cause de sa docilité
d'enfant : « Merci des nouvelles que vous me donnez.
« Je bénis le bon Dieu des grâces abondantes et fécon-
« dantes qu'il répand sur vos œuvres. Je ne mets pas
« en doute qu'elles ne soient une récompense de
« l'esprit d'humble obéissance qui est le caractère
« propre de votre Communauté. Conservez précieuse-
« ment cet esprit dans vos filles, ma bonne et vénérée
« Mère ; rien ne peut être plus agréable au Cœur de

« Jésus, au milieu surtout des tristesses des temps
« présents, conséquence fatale de l'esprit d'indépen-
« dance qui tourmente les âmes. »

M. de Ladoue, nommé évêque de Nevers, vint nous apporter, en passant à Auch, les bénédictions de N.-D. de Lourdes, sous les regards de laquelle il avait voulu recevoir la consécration épiscopale. De Nevers, il envoyait encore ses lettres pastorales à ses chères filles de l'Oratoire, et celles-ci, avec tout le Nivernais ont pleuré sur sa tombe si prématurément ouverte.

De 1853 à 1864, la Communauté fit plusieurs acquisitions, et construisit plusieurs corps de logis, tant pour les Religieuses que pour les élèves. Notre reconnaissance a besoin d'adresser à saint Joseph de particulières actions de grâces, car nous le proclamons avec amour notre *Père pourvoyeur*.

Cependant les années s'écoulaient rapides, emportant avec elles de précieuses existences. Quand au mois de janvier 1867, s'ouvrit la tombe de notre vénérée Mère Saint-Augustin Larroche, seize de nos Sœurs étaient déjà parties pour le Ciel. Cette digne Mère, en allant les rejoindre, laissait encore pour continuer ses œuvres, vingt-six Religieuses de chœur et treize Sœurs converses.

Depuis un demi-siècle, la Mère Saint-Augustin avait combattu les bons combats du Seigneur. Elle avait eu à souffrir et à lutter contre d'inextricables difficultés pour établir sa chère Communauté. Son courage n'avait point défailli et s'était toujours trouvé à la hauteur de ses épreuves. Aussi, comme la femme forte dont parle l'Écriture, *elle apporta le bien tous les jours de sa vie à sa chère famille religieuse. Elle avait vu un champ et l'avait acheté; elle avait compris que ses*

œuvres étaient bonnes. Elle ouvrit sa main à l'indigent et tendit ses deux mains vers le pauvre. Elle ne craignait pour sa maison ni le froid, ni la neige ; ses filles avaient un double vêtement. Elle prépara de riches tapis pour le sanctuaire, et revêtit de lin et de pourpre les autels et les ministres du Seigneur. Elle a veillé sur les pas des siens, et n'a pas mangé le pain de l'oisiveté. Son dernier jour a été plein de joie. Ses filles se sont levées et l'ont appelée bienheureuse, et nous ne doutons pas que dans sa glorieuse éternité son Époux divin ne l'ait comblée de louanges.

Nous obtînmes l'autorisation d'ensevelir dans notre enclos les restes de notre Mère vénérée, et le 18 janvier au soir, ses obsèques furent célébrées par Monsieur l'Archiprêtre de la métropole aussi solennellement que possible. Un nombreux clergé y assistait. L'église était remplie par sa famille, ses nombreux amis, ses anciennes élèves, et une foule d'autres personnes désireuses de donner à la digne Mère Saint-Augustin cette dernière marque de leur affection et de leur reconnaissance. Après l'absoute, Monsieur l'Archiprêtre, les ecclésiastiques et le cortège des élèves conduisaient à sa dernière demeure notre bien-aimée Fondatrice. Quelques ossements de sa chère fille, la Sœur Saint-Paul de Fitte, furent pieusement déposés sur son cercueil ; ils nous avaient été rapportés du grand cimetière avec les pierres sépulcrales qui les recouvraient, lesquelles, par une coïncidence providentielle, ont formé le monument funèbre de notre première Supérieure. Sur une plaque de marbre blanc, on grava cette inscription :

« ICI REPOSE »

« Notre Révérende Mère Saint-Augustin Larroche,

« Fondatrice et première Supérieure des Ursulines
 « du Sacré-Cœur d'Auch, décédée en ce Monastère
 « de l'Oratoire, le 17 janvier 1867, à l'âge de 76 ans,
 « et dans la cinquantième année de sa profession re-
 « ligieuse.

« *Vous avez peuplé votre solitude qui a fleuri
 « comme un lis; vos enfants seront votre ornement
 « et votre couronne. (Isaïe, 35, 49).*

« C'est encore ici que reposent quelques ossements
 « de la Sœur Saint-Paul de Fitte, première Religieuse
 « de ce Monastère, décédée le 14 mars 1844. »

Ainsi la première mère et la première fille sont réunies pour le dernier sommeil.

Notre dévouée Mère Saint-Etienne nous quittait à son tour, trois ans après la mort de notre Mère Saint-Augustin. C'était le 9 décembre 1869. Elle aussi avait beaucoup souffert et beaucoup lutté. Après son long gouvernement de douze ans; elle déposa ce lourd fardeau entre les mains de la Mère Sainte-Clotilde Jordan, et, depuis vingt ans, toutes deux alternativement se remplaçaient dans les charges de Supérieure et de Sous-Prieure, cumulant encore avec ce dernier emploi, ceux de Maitresse des Novices et de Dépositaire. C'était donc toujours la fatigue, la sollicitude des âmes, les préoccupations matérielles que ces bonnes Mères rencontrèrent sur leur route; mais leur vigilance et leur dévouement suffisaient à tout.

Durant cette dernière période de 1864 à 1869, notre bonne Mère Saint-Etienne avait eu la consolation de voir son Noviciat atteindre un chiffre qui n'avait point encore eu d'égal. Dès 1864, six postulantes, dont cinq élèves du Pensionnat, furent admises. Trois de ces heureuses enfants n'étaient même pas rentrées

dans leur famille. Parmi elles, la Mère Saint-Etienne eut le bonheur de compter la fille d'un frère qu'elle aimait tendrement, M. Charles de Cours, établi et décédé à la Martinique. Sa petite Marie, venue de ce pays lointain à l'âge de 9 ans, avait été confiée à sa tante religieuse, ainsi que sa sœur aînée. Marie entendit l'appel secret du bon Maître au jour heureux de sa première Communion, et les six années qu'elle passa depuis dans notre Pensionnat, ne furent pour elle qu'une sérieuse préparation à y correspondre. La Mère Saint-Etienne avait aussi au Noviciat deux autres de ses parentes. Mais à côté de ces consolations, que de souffrances ressentit le cœur de cette Mère vénérée! Que de larmes versées sur les chères filles que Dieu enlevait à sa tendresse!

La santé de notre Mère subit le contre-coup de ses douleurs, et, dans le courant de l'année 1869, de tristes symptômes alarmèrent la Communauté. Le premier décembre, elle parut tellement affaiblie qu'on n'hésita pas à lui donner l'Extrême-Onction. Le 8, fête de l'Immaculée-Conception, jour de l'ouverture du Concile du Vatican, nos inquiétudes et nos larmes se mêlèrent aux manifestations de notre piété.

Le lendemain, dès 9 heures du matin, « le bon Jésus », ainsi que l'appelait la pieuse malade, vint la visiter en Viatique suprême. Le Pain eucharistique fortifia son âme et ralluma sa ferveur; mais quelques instants après, son bras défaillant ne put se soutenir seul pour nous bénir une dernière fois. Monsieur l'Aumônier, comprenant son désir, saisit sa main tremblante et l'éleva sur nos têtes inclinées, en interprétant, par de touchantes paroles, les sentiments de celle qui nous avait tant aimées et qui nous promettait

encore de nous aimer au Ciel. La malade s'affaissait toujours davantage : sa tête penchée sur sa poitrine ne se releva plus, et ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir. Pendant cette terrible journée, un léger mouvement de sa main droite nous disait seul, quand nous cessions un instant nos invocations et nos prières, de les continuer encore. Jusqu'à 10 heures du soir, les Sœurs se succédèrent près de son lit, et les prières ne furent point interrompues. A 10 heures, après l'Heure-Sainte, notre Mère Supérieure congédia la Communauté, le danger ne paraissant point imminent, et trois Religieuses seulement restèrent avec l'infirmière. Cependant, un moment après, à cette heure où l'Ange de l'Agonie de Notre-Seigneur descendit du ciel pour le fortifier, un autre Ange du paradis vint chercher l'âme de notre sainte Mère pour la porter dans le sein de Dieu.

Il serait difficile d'exprimer l'explosion de douleur que cette mort, pourtant attendue, mais si redoutée, fit éclater dans la Maison. Le deuil était profond, général ; on sentait qu'on avait perdu une Mère dont le dévouement à toute épreuve s'était traduit par une tendresse et une délicatesse de cœur peu communes ici-bas.

Toute la journée du vendredi, 10 décembre, nous priâmes près des restes inanimés de cette vénérée Mère. Le samedi 11, ses obsèques eurent lieu, et le Cœur de Jésus nous accorda de pouvoir garder auprès de nous sa dépouille chérie.

De toutes parts, nous arrivèrent des lettres de condoléance, pleines d'éloges pour la mémoire de celle que nous ne cessions de pleurer. Un Père de la Compagnie de Jésus, qui avait eu occasion de la voir et de

l'apprécier, nous disait dernièrement : « Je ne puis
« me souvenir, sans en être profondément ému, de
« cette digne Mère, si riche d'expérience et de mérites,
« remplie de l'esprit de Dieu, se tenant debout de-
« vant moi, les yeux baissés, me demandant hum-
« blement ce qu'elle avait à faire, et acquiesçant à
« mes conseils avec une simplicité et une docilité d'en-
« fant qui me ravissaient. »

Après ce décès douloureux, notre digne Supé-
rieur, qui nous gouverne encore aujourd'hui, nous
écrivit de Rome avec son cœur de père et sa plume si
saintement poétique, une lettre remarquable. Nous
pourrions la reproduire ici comme une oraison fun-
nèbre de la Mère Saint-Etienne. Nous n'en transcri-
vons que quelques passages ; ils révéleront à la fois ces
deux âmes qui, selon l'expression de notre bon Supé-
rieur, « se comprenaient si bien. »

« Mon cœur a besoin de dire au vôtre combien je
« suis affligé de la mort de votre vénérée Mère Saint-
« Etienne... Je puis dire que la digne Mère qui vous a
« quittées, a toute sa vie cherché et demandé le céleste
« Époux. Son amour pour lui était grand et fort, mais
« timide et respectueux comme celui de l'humble Ruth
« vis-à-vis de Booz. Elle ne croyait, elle aussi, que
« glaner, recueillir çà et là quelques épis perdus dans
« le champ de Celui qui devait l'élever à la dignité de
« son Épouse. Toutefois, ce respect profond du bien-
« aimé s'alliait chez elle à je ne sais quelle familia-
« rité intime, qui témoignait qu'elle ressentait au-
« dedans l'habituelle présence de Dieu.....

« O saint amour de Dieu, vous êtes le grand trésor
« des Séraphins du ciel, et l'incomparable richesse des
« âmes qui ont su tout quitter sur la terre.....

« Leur vie se passera à courir après l'odeur de vos
 « parfums. Colombes, elles voleront et voleront tou-
 « jours, jusqu'à ce qu'elles se reposent en vous, ô
 « Jésus! Cerfs altérés, elles courront et courront tou-
 « jours, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé la fontaine qui
 « seule peut les désaltérer, la fontaine dont les eaux jail-
 « lissent jusqu'à l'éternité. Vous l'avez trouvée avant
 « vos compagnes, cette belle et pieuse source, chère
 « Mère Saint-Etienne; reposez-vous sur ses bords,
 « de votre laborieuse course; buvez-y désormais à
 « longs traits. Etanchez cette soif sans cesse renaissante
 « qui vous consumait sur la terre; et obtenez à vos
 « Sœurs, encore retenues ici-bas, de ne jamais se
 « laisser dans la poursuite ou la recherche de l'eau
 « vivifiante que vous possédez pour toujours. Obtenez-
 « le aussi pour celui que vous avez aimé comme un
 « père durant les années de votre pèlerinage. »

Le 26 décembre qui nous voyait fêter joyeusement depuis longues années notre bonne Mère Saint-Etienne, ne fut, en 1869, qu'un anniversaire de deuil et de larmes. Nos élèves eurent l'heureuse et délicate inspiration d'offrir la pierre tumulaire qui devait être placée sur la tombe de notre chère défunte. Elles présentèrent ce pieux souvenir avec un bouquet d'immortelles, image de leur reconnaissance. Dans l'après-midi, tout le personnel de la Maison se rendit au petit cimetière, et les cœurs prièrent avec ferveur pour la Mère trop tôt ravie au filial amour de sa famille religieuse.

Notre Révérende Mère Sainte-Clotilde fit creuser la tombe de la Mère Saint-Etienne à la droite de celle de la Mère Saint-Augustin; elle se réservait la gauche pour elle-même, et elle nous dit : « Vos trois Mères seront

ainsi réunies. » Se doutait-elle que la mort avait déjà posé sa main glacée sur son cœur?..

Dès son Noviciat, la Sœur Sainte-Clotilde s'était montrée le modèle de ses Sœurs par sa ferveur et sa régularité. Toutefois, avec sa tendre piété et son besoin d'expansion, elle avait dû se heurter quelquefois au contact rigoureux de sa maîtresse, la Mère Sainte-Thérèse, dont la haute vertu ne comprenait pas une hésitation devant le devoir, ni même les pieuses industries qui peuvent contribuer à le rendre parfois moins pénible. Cependant ces deux âmes, tout à fait opposées dans leur nature, se retrouvaient semblables dans l'unique aspiration de leur cœur : vivre de Dieu et pour Dieu. Aussi lorsque, cinq ans plus tard, la Mère Sainte-Thérèse voulut faire agréer sa démission de Maîtresse du Noviciat, indiqua-t-elle la Sœur Sainte-Clotilde pour la remplacer. Ce fait montre assez l'opinion favorable qu'elle conservait de son ancienne fille.

Les élections d'avril 1852 donnèrent pour la première fois à la Mère Sainte-Clotilde le gouvernement de notre Maison. La Mère Saint-Augustin en avait jeté les premiers fondements; la Mère Saint-Etienne avait organisé la Communauté et le Pensionnat; il allait être donné à la Mère Sainte-Clotilde de régner sur les âmes. La Mère Saint-Augustin donna son estime et sa confiance à la jeune Supérieure; nos bonnes Anciennes allaient à elle avec abandon et simplicité, et la Mère Sainte-Thérèse, que l'on ne pouvait taxer d'enthousiasme, avouait que le gouvernement de la Mère Sainte-Clotilde avait été l'âge d'or de la Communauté. Un pieux ecclésiastique lui disait au début de son gouvernement: « Si votre triennat doit être marqué par quelque chose, qu'il le soit par une augmentation de

« silence suave et de charité généreuse. Soyez ferme
« et presque sévère pour maintenir les exercices pres-
« crits par la sainte Règle, qui facilitent l'acquisition et
« la pratique de l'humilité. Dans ces occasions, com-
« patissez à la faiblesse, et réprimez plutôt que de ré-
« primander. »

Au commencement de son second triennat, un autre pieux Directeur lui écrivait encore ces lignes que nous nous plaisons à citer, parce qu'elles nous rappellent le trait caractéristique de notre bonne Mère :
« Jésus vous dira comment il supporta ses disciples, du
« premier au dernier. Il fut toujours pour eux bon,
« doux, indulgent. Soyez ainsi pour les vôtres, ma
« chère fille : abord facile, accueil prévenant, affable
« et ouvert, paroles douces, bienveillantes, même
« dans les reproches; enfin, tendresse toute mater-
« nelle, patience à toute épreuve. Il faut que tout cela
« soit sincère, et dans le cœur et dans la volonté. Vous
« ne vous appartenez plus, vous ne devez plus vivre
« que pour vos filles. Quand elles ont quitté leur mère
« selon la nature, Dieu leur a promis de leur donner
« une mère selon la grâce, plus tendre encore que
« celle qu'elles ont laissée; soyez donc cette mère en
« Dieu, avec Dieu et pour Dieu. »

Elle avait une piété tendre qu'elle alimentait par un grand nombre de touchantes pratiques. Ainsi elle s'était engagée par vœu à faire le Chemin de la Croix et à dire tous les jours le saint Rosaire; cette bien-aimée Mère établit dans notre Maison la Confrérie du Précieux Sang, affiliée à celle de Saint-Nicolas in Carcere à Rome. Sa dévotion à sainte Philomène lui inspirait mille pratiques pour l'honorer, et mille ressources pour la décoration de ses autels.

Elle sentait aussi des attraits intérieurs qui la portaient successivement à prendre devant Notre-Seigneur les titres de victime, d'esclave du Sacré-Cœur, de réparatrice vivante de son amour outragé, de réparatrice de sa parole méprisée, etc., etc. C'était une âme mûrie de bonne heure par le travail incessant de la grâce, et qui avait constamment répondu à ses inspirations. Nous voyons dans ces notes que, dès 1846, n'ayant alors que trente ans, ses dispositions habituelles étaient une grande vigilance sur elle-même, une présence de Dieu qui lui devenait toujours plus facile, et l'abandon total à sa divine volonté qui était, si on peut le dire, sa passion dominante.

Le 23 février 1870, à 6 heures du soir, dans son oraison, elle eut comme une annonce prophétique de sa fin prochaine. Elle écrivit: « Je fus subitement
« saisie de cette pensée: *je me tiens à la porte et je*
« *frappe...* Ouvrez, me dit au cœur une voix céleste;
« c'était celle de Marie, ma divine Mère. — J'entre
« dans la maison de Nazareth. Jésus est debout devant
« Marie à qui il tient un écheveau de fil. — Je prie
« Jésus de me céder sa place, il accepte, et le divin
« Enfant se retire au fond de la chambre et y prie
« pour le salut des hommes pécheurs. Avant de s'éloi-
« gner, il me bénit, afin que mon esprit et mon
« cœur comprennent et goûtent les leçons de ma Mère
« bien-aimée.

« 1°. L'écheveau qui se dévide est l'image de la vie
« qui s'écoule, la mort vient trancher le dernier
« fil, etc. J'exprime *mon désir de bien mourir.*

« 2°. Marie m'enseigne qu'il faut faire provision
« de bonnes œuvres en santé, ne pas attendre au der-
« nier moment. L'âme qui ne ferait pas amas de

« bonnes œuvres, partiraient les mains vides. Oh mal-
« heur!

« 3°. Je me permets d'interrompre la prière de
« Jésus pour lui demander *la grâce ineffable de*
« *mourir sous le regard de ma céleste Mère.* — Je
« demande à Marie si je peux vivre un an... deux
« ans... dix ans?... Elle répond que je peux, il
« est vrai, vivre un an, deux ans, mais dix ans, c'est
« trop.

« 4°. Désir de me bien *préparer à la mort.* —
« Que dois-je faire?... — Une neuvaine de neuf
« ans. De quelle manière! — Première année: pra-
« tiquer l'humilité, la charité. — Marie jette alors un
« regard sur son adorable Fils, et me montrant son
« cœur de Mère, je compris que le Verbe divin habi-
« tant en elle pendant neuf mois, la nourrissait en
« quelque sorte de ces deux vertus. Je compris encore
« que Jésus, dans son Incarnation, nous donnait
« l'exemple de l'abaissement et de l'amour. — Donc,
« vie de Jésus en Marie: *humilité et charité.*

« A ce moment, douce émotion de mon âme, des
« larmes coulèrent de mes yeux, et je dis: Oui,
« ma divine Mère, j'ai compris pour la première
« année de préparation à la mort. J'honorerai le pre-
« mier mystère: l'Incarnation du Verbe, et je l'hono-
« rerai: 1°. en multipliant autant que possible les
« actes d'humilité et de charité; 2°. en récitant
« mon Rosaire chaque jour avec plus de piété et de
« foi; 3°. à la sainte Communion, je dirai au Verbe
« divin: *Ecce ancilla.* Voici la servante du Sei-
« gneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

« Ma demi-heure d'oraison s'écoulait trop vite dans
« ce délicieux entretien avec ma Mère bien-aimée; et,

« craignant d'oublier ma douce et sainte pratique,
 « l'auguste Marie appela son divin Fils et lui dit
 « *de poser sa main adorable sur mon front pour qu'à*
 « *jamais je garde le souvenir de ma méditation de*
 « *ce jour. Amen!* »

Ce souvenir, elle ne dut point l'oublier. *Deux*
ans après, le 23 février, à 6 heures du soir, une
 apoplexie foudroyante la ravissait à notre Commu-
 nauté. En défaillant entre nos bras, elle put s'écrier:
N'ayez pas peur, je vais au ciel! . . . C'était pen-
 dant une assemblée capitulaire; à peine cette chère
 Mère qui, selon l'usage, s'était levée pour parler, se
 fut-elle assise, qu'elle se leva de nouveau et se préci-
 pita vers la porte en disant: *J'étouffe, je meurs: Vite!*
Monsieur l'abbé! . . . Et comme la nouvelle Supé-
 rieure cherchait à la rassurer, la Mère Sainte-Clo-
 tilde articula avec énergie ces mots déjà cités: *N'ayez*
pas peur, je vais au Ciel! — Ce furent ses der-
 nières paroles; elle tomba sans connaissance devant
 la porte de la salle capitulaire, d'où les Sœurs se
 retirèrent, tremblantes et atterrées. Elle fut portée,
 haletante et toujours évanouie, à l'infirmerie, où
 M. l'Armoûnier lui administra l'Extrême-Onction, au
 milieu de nos sanglots. Le lendemain matin, à 9
 heures, notre Mère Sainte-Clotilde rendait le dernier
 soupir. Sa Communion de chaque jour avait été son
 viatique suprême. Elle expira un samedi, jour consac-
 ré à la Vierge Marie, selon la prière qu'elle avait
 faite à Jésus, deux ans plus tôt, en lui demandant la
grâce ineffable de mourir sous les regards de sa cé-
leste Mère. Le vendredi qui précéda celui où elle fut
 mortellement atteinte, l'Eglise honorait la sainte Cou-
 ronne d'épines; la Mère Sainte-Clotilde souffrant

beaucoup de la tête, dit à ses novices : « J'ai aujourd'hui la Couronne d'épines ; vendredi prochain j'aurai le coup de Lance, et tout sera fini ! » — Et tout fut fini, en effet, ce vendredi qui honorait les Clous et la Lance du divin Rédempteur !

La Mère Sainte-Clotilde n'avait que cinquante-six ans. Elle était alors Sous-Pricure et Maîtresse des Novices.

Sous le gouvernement de notre bonne Mère Sainte-Clotilde, furent élevés deux grands corps de bâtiment dont le projet avait été fait par la Mère Saint-Étienne. Elle fit aussi construire le chœur des Religieuses ; mais celle qui tant de fois s'était plu à tracer le plan d'une nouvelle église, n'eut pas la consolation de le voir exécuter. Ce joli sanctuaire attend encore son ornement principal : la statue du Sacré-Cœur. O Jésus ! apparaissez bientôt, beau et plein de grâce à nos regards émus, et montrez-nous ce Cœur qui nous a tant aimés !

La dévotion au Sacré-Cœur, qui nous a été léguée par nos premières Mères, a pris un nouvel accroissement à l'époque de la sanglante guerre de 1870. Nous appuyant sur cette promesse faite par Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie, que dans tous les lieux où son image serait exposée et honorée, le Cœur de Jésus répandrait ses bénédictions, partout dans le Monastère fut placée l'image de ce divin Cœur. Notre Mère Supérieure promit que, si nous étions préservées de tout malheur, nous ferions pendant plusieurs années une Neuvaine solennelle d'actions de grâces avant le premier vendredi de chaque mois. Puisse le Cœur de Jésus qui s'est premièrement révélé à la France, lui rendre la paix et la foi des anciens jours !

Le culte de la sainte Vierge fleurit à l'Oratoire comme dans toutes nos Communautés, et nous invoquons sous tous ses titres d'honneur Marie Immaculée. Notre-Dame du Sacré-Cœur apparaît dans notre église sur son bel autel en marbre blanc; Notre-Dame de Lourdes orne la chapelle des Enfants de Marie, et nos enfants aiment à prier comme Bernadette devant cette céleste apparition.

- « Sa taille était moyenne, et son visage ovale
- « Reflétait l'innocence dans chacun de ses traits.
- « Son œil bleu, tendre et doux, de nuance idéale,
- « Donnait à son regard d'ineffables attraits.
- « Sa robe aux chastes plis laissait, mystérieuse,
- « Entrevoir ses pieds nus couverts de roses d'or,
- « Et, dans ses doigts divins la chaîne merveilleuse.
- « D'un long chapelet blanc se déroulait encor. »

Une postulante ayant recouvré dans la piscine miraculeuse l'usage de ses membres paralysés, fit placer en ex-voto dans le dortoir des novices, la statue de sa divine Bienfaitrice, et tout le Noviciat tient à honneur d'être consacré à la Vierge de Massabielle.

Dans les diverses salles du Pensionnat, nos élèves saluent tour à tour Marie comme Reine des Anges, divine Bergère, Mère de Jésus et des petits enfants, Vierge Fidèle. Enfin, dans l'enclos, Notre-Dame de la Salette, accompagnée des deux petits bergers, a aussi son pieux oratoire, et Notre-Dame de Fourvière, placée sur un charmant monticule, domine nos jardins.

On l'a déjà vu dans le cours de ce récit, la dévotion à saint Joseph nous est spécialement chère. Nos Supérieures y trouvent la lumière pour le gouvernement de la Maison; la Procuratrice, des ressources sou-

vent inattendues ; les maîtresses lui confient leurs enfants, et la Maîtresse des Novices est heureuse de consacrer chaque mercredi sa petite famille à ce nouveau Père-Maître. Sa chapelle est une des plus fréquentées de notre nouvelle église, surtout pendant le mois de mars. La confrérie de Saint-Joseph, affiliée à celle de Beauvais, a été établie en 1865 par Monseigneur Delamare, archevêque d'Auch, qui se fit inscrire en tête du registre, et la Communauté multiplie pour ce grand Protecteur les hommages et les prières. Deux statues de saint Joseph ornent nos jardins, et, sous son regard paternel, nous prenons nos heures de délassement.

Sainte Philomène est particulièrement honorée dans notre Maison ; elle est la protectrice des postulantes et des Novices. La chère petite Sainte leur donne ou leur rend la santé nécessaire pour consommer leur sacrifice. Qu'il nous soit permis de citer un fait qui sera tout à la fois à la louange de sainte Philomène et du saint Curé d'Ars, son illustre serviteur.

La Sœur Sainte-Agnès avait pu faire profession le 12 juillet 1871, malgré des extinctions de voix qui s'étaient renouvelées plusieurs fois dans les années précédentes. Mais dès le 2 août suivant, l'aphonie se manifesta de nouveau et demeura des plus intenses. Pendant quatorze mois ce ne fut qu'à de rares intervalles qu'elle put parler à voix basse ; habituellement elle se servait d'une ardoise pour se faire comprendre. Des traitements de toutes sortes furent suivis sans succès, et un médecin de Caunterets, qui avait suivi la maladie, la déclara incurable. Après plusieurs neuvaines au saint Curé d'Ars, on en fit une dernière plus solennelle, et on la plaça sous la protection de sainte Phi-

lomène. Tous les cœurs étaient pleins de confiance; seule, la malade n'espérait rien. Le huitième jour, à six heures du soir, elle se rend comme d'habitude au saint Office qu'elle se bornait à suivre des yeux. Au verset *Domine, labia mea aperies*, sans rien sentir d'extraordinaire dans son gosier, elle répond à haute voix. Comprimant son émotion, elle demande à l'Officiante, placée non loin d'elle, de la remplacer, et la Sœur Sainte-Agnès continue le saint Office d'une voix forte et sonore. Le miracle était accompli. Dans la soirée, notre heureuse Sœur chanta successivement plusieurs *Laudate*. Le lendemain, après l'élevation de la Messe, elle redit solennellement son psaume de louange; et, à l'issue du saint Sacrifice, elle entonna le *Magnificat*, auquel la Communauté et les élèves répondirent avec le plus vif enthousiasme.

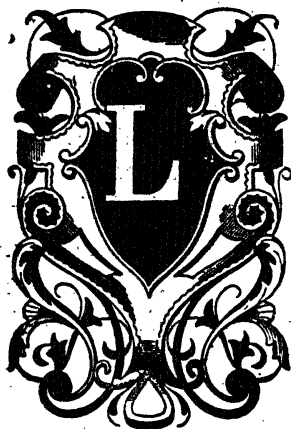
Depuis cette époque, la voix de la Sœur Sainte-Agnès n'a pas subi la moindre altération, et elle est restée notre meilleure lectrice, et une de nos bonnes chanteuses.

Nous terminerons ces pages si pleines des miséricordes divines par ces paroles qui les ont commencées : *In te, Domine, speravi; non confundar in æternum!*



MONASTÈRE D'AVALLON.

Congrégation de Paris.



A fondation du Monastère d'Avallon, au diocèse d'Autun, « commença au mois de May de la présente année 1629, « estant entrepris par les Ursulines de Dijon. On choisit pour Supérieure la Mère Denise Garnier, dite de Jésus-Christ, à laquelle on donna cinq compagnes.

« Dix jours après leur arrivée à Avallon, elles furent conduites processionnellement par les vénérables Chanoines de la Collégiale de l'église de Notre-Dame de Saint-Lazare, et de tous les habitants, dans une maison de louage, où elles gardèrent clôture et vécut au commencement fort pauvrement. Elles ont observé les Règles de Dijon jusqu'à 1654, que la Mère Élisabeth Guesnot estant Supérieure, elle fit instance avec sa Communauté pour avoir celles de Paris, et les ayant obtenues, elles les ont depuis fidèlement pratiquées. »

Tel est le simple récit des anciennes chroniques de l'Ordre sur le Monastère d'Avallon. La tradition locale nous apprend que le Jansénisme fit, plus tard, de si grands ravages parmi les filles de Sainte-Ursule, que leur Évêque se vit forcé de leur enjoindre de n'ad-

mettre aucune novice à la profession pendant vingt ans. Cette sentence venait d'être levée, quand s'ouvrit pour l'Église de France, l'ère de la persécution. Douze Religieuses, toutes avancées en âge, formaient le seul débris de cette famille presque éteinte. La Mère de Bien, dite de Saint-Jean, gouvernait alors le Monastère. Cette timide Supérieure abandonna aux agents du pouvoir une somme de quarante mille francs destinée à la construction d'une chapelle régulière. Le Couvent devint propriété de la Nation, et fut vendu à vil prix. Les Ursulines se retirèrent dans leurs familles, où presque toutes moururent avant que la paix fût donnée à l'Église. Quand Napoléon I^{er} eut rendu les églises au culte, les Religieuses qu'avait épargnées la Révolution, cherchèrent, de toutes parts, à se réunir pour goûter de nouveau les joies de la vie commune : de ce nombre étaient les Ursulines non cloîtrées de la Maison de Troyes. En 1818, les habitants d'Avallon désirèrent un Pensionnat religieux, et la ville fit appel au dévouement des Ursulines établies à Troyes. Les Supérieurs accordèrent six Religieuses, quoique nul fondateur ne se fût présenté. Ces pieuses filles s'installèrent dans une partie de l'ancien couvent des Ursulines, où elles éprouvèrent les effets de la plus extrême pauvreté et une gêne qui, à cause de l'exiguïté du local, dura jusqu'en 1848.

Dès les premiers mois, les Ursulines ouvrirent un Pensionnat ; elles admirèrent, avec un certain nombre d'internes des environs, les jeunes personnes des meilleures familles de la ville, soit en qualité d'externes, soit en qualité de demi-pensionnaires. A côté du Pensionnat, les enfants de la classe ouvrière reçurent un enseignement en rapport avec leur condition ; tandis

qu'une école gratuite recueillait les petites filles pauvres non-seulement de la ville, mais encore des villages voisins.

L'affluence des enfants aurait dû apporter quelque aisance; il n'en fut pas ainsi: la mauvaise gestion des affaires mit la nouvelle fondation à deux doigts d'une ruine complète. En outre; l'esprit du monde s'était glissé chez quelques membres de la Communauté, à ce point que plusieurs novices, venues au Couvent chercher le royaume de Dieu et sa justice, n'y trouvèrent que la perte de leur vocation. Les Supérieurs généraux de Troyes durent sévir; la Religieuse, principal sujet de ce désordre, fut rappelée, et justifia leurs craintes en quittant, peu après, le saint habit. Le monde, perdant son idole, s'attacha à persécuter une Maison que naguère il acclamait. (1825.)

A la rentrée suivante, le Pensionnat ne compta plus que douze élèves. Ce choc fut terrible pour une Communauté naissante, mais la divine Providence avait choisi une âme d'élite capable de résister aux plus rudes assauts. La Sœur Héloïse Aviat de Saint-Eugène, depuis quatre ans déjà, avait été envoyée à Avallon. Sans considération pour sa grande jeunesse, les Supérieurs la placèrent à la tête du Pensionnat. A un esprit vraiment religieux, elle joignait une rare prudence, un sens profond, un tact exquis, et une instruction solide et brillante pour l'époque. Sous l'austère et maternelle autorité de la Mère Elisabeth Tridon de Saint-Benoît, la nouvelle maîtresse n'eut rien tant à cœur que de former ses enfants à la vertu. Ses instructions religieuses, où se révélait son âme ardente, entraînaient au bien ces jeunes filles; captivées par sa parole pleine d'éloquence et d'érudition.

Malgré le petit nombre et la modicité des pensions, la Sœur Saint-Eugène, chargée aussi de l'économat, saura couvrir les lourdes dettes dont la Maison restait grevée ; mais cette reconstruction matérielle ne peut être comparée au bien que fit aux âmes la fervente Religieuse. Le zèle de la Sœur Saint-Eugène était grandement soutenu par l'habile direction et les pieux exemples de sa Supérieure : le nom de la Mère Saint-Benoît apparaîtra toujours environné de l'auréole de la sainteté pour le Monastère d'Avallon.

Cependant une grande consolation était encore refusée aux Ursulines. Depuis 1822, elles avaient le Saint-Sacrement dans leur chapelle, mais on y célébrait rarement le saint Sacrifice, et la petite Communauté, n'étant point cloîtrée, devait suivre les offices de la Paroisse. Une généreuse dame eut la pensée de faire un legs assez considérable pour qu'un troisième vicaire fût adjoint au clergé de l'église Saint-Lazare. Ce prêtre devait dire la sainte Messe dans la chapelle des Ursulines, quand la bienfaitrice ne réclamait pas cette grâce pour elle-même dans son oratoire privé. Dès lors la Communauté entendit la Messe presque tous les jours au Couvent ; mais l'on continua de conduire les élèves aux offices paroissiaux, les dimanches et les fêtes.

La Maison de Troyes, dont le couvent d'Avallon dépendait, avait été reconnue du Gouvernement en 1810. Pour assurer une existence légale à la nouvelle fondation, les Supérieurs sollicitèrent l'autorisation du roi Charles X. Son Éminence, le Cardinal de la Fare, archevêque de Sens, employa son crédit pour la réussite de cette affaire. Le Monastère des Ursulines d'Amiens venait d'être reconnu, et ses Statuts étaient

encore au ministère, quand arriva la demande d'Avallon ; par une disposition particulière de la Providence, le Ministre ne consentit à présenter le dossier à l'approbation du Roi, qu'après avoir obtenu que les Sœurs, composant la petite Communauté d'Avallon, signassent les Statuts de la Congrégation de Paris. Vainement la Sœur Saint-Eugène avertit-elle la vénérable Mère Saint-Benoit que sa signature séparait légalement le couvent d'Avallon de la Maison-Mère, son observation fut rejetée.

La Communauté, quelques années plus tard, reçut différents legs ; le ministère intima aux Supérieurs l'ordre de ne plus se baser sur les Statuts de Troyes, mais de formuler les demandes d'autorisation au nom du Couvent indépendant d'Avallon.

Pour régulariser cet état de choses, qui ne pouvait que s'aggraver avec les difficultés du temps, Mgr de Cosnac trouva qu'il était urgent, pour la Maison-Mère, d'abandonner ses droits, et pour le Couvent d'Avallon, de suivre en tout les Constitutions de la Congrégation de Paris. Il envoya son grand-vicaire, M. l'abbé Grapinet, pour traiter la question matérielle ; Mgr de Troyes céda ses droits de juridiction sur la Communauté d'Avallon, qui fut dès lors reconnue complètement indépendante, et érigée en Monastère, le 18 décembre 1841. On accorda aux Sœurs la liberté de rentrer dans la Maison de Troyes : six professes de chœur demeurèrent fidèles au nouveau Monastère.

Depuis plus d'un an, M. l'abbé Darcy avait été nommé archiprêtre d'Avallon. Son dévouement était assuré aux Ursulines ; car n'étant encore que Curé de Thariseau, sa grande piété et son esprit profondément religieux l'avaient déjà fait choisir pour confes-

seur extraordinaire. Il devint, en même temps que Supérieur, confesseur ordinaire des Ursulines, et dans ce moment de crise, leur seul ami dévoué. Pendant près d'un demi-siècle, il méritera, à tous les titres, que ses filles l'appellent *notre Père*, car il en aura la vigilance, la sollicitude et l'amour.

Avec la Règle et les Constitutions de Paris, commençait pour les Ursulines, une vie nouvelle; aussi le besoin d'une personne formée de longue date aux observances monastiques se fit-il vivement sentir. La Maison d'Amiens semblait désignée par la divine Providence pour porter secours à ces âmes de bonne volonté. Sur la demande des Supérieurs d'Avallon, la pieuse Communauté d'Amiens accorda, pour un temps, un de ses sujets les plus remarquables. Pendant seize mois la Mère Charlotte Gardel de Saint-Gabriel travailla avec succès à cette œuvre, autant par ses exemples que par ses paroles. Le local et le petit nombre de Religieuses mirent des bornes à son zèle, et elle se vit obligée de renoncer à certains points d'observance régulière. A son départ de la Communauté d'Avallon, où elle avait justement conquis l'estime et la vénération de toutes, cette sage Supérieure emporta le regret de n'avoir pu établir la clôture aussi rigoureuse qu'elle l'eût souhaité. Ce regret était fondé, car l'inobservance de cet article des Constitutions eut plus tard, pour le Monastère d'Avallon, les plus tristes effets. Malgré les ordonnances épiscopales, rassurant les consciences sous le rapport de la clôture, une grande partie des Religieuses formaient des vœux pour une séparation plus complète du monde. De cette position, fautive en elle-même, Dieu sut tirer un bien. La petite localité de Corbigny s'adressa à Avallon pour obtenir des filles

de sainte Angèle qui instruisissent ses enfants, comme elles l'avaient fait déjà avant la Révolution.

Le malaise qu'apportait la divergence des vues et des désirs, détermina les Supérieurs à accepter une fondation alors que le Monastère, à peine constitué, ne comptait qu'un nombre très-restreint de Sœurs. Trois professes de chœur seulement restèrent avec la Mère Saint-Eugène, qui demeura leur Supérieure les quinze dernières années de sa vie, tandis qu'une colonie plus nombreuse partit pour Corbigny en février 1846.

La Mère Saint-Eugène accepta le secours que lui offrirent deux personnes dévouées : l'une, ancienne élève, remplissait les fonctions de Maîtresse de classe au Pensionnat; en même temps que M^{lle} Mélanie de Richerolles, plus tard bienfaitrice de la Maison, dépensait ses forces dans les classes gratuites, où sa grande charité trouvait une riche moisson.

Quelques converses furent admises à la profession. En 1848, quatre novices du chœur prononcèrent leurs Vœux, et le secours étranger cessa d'être nécessaire. Le nombre des Religieuses s'accrut lentement; mais celui des élèves devint assez considérable pour obliger l'habile Supérieure à faire l'achat d'une seconde partie de l'ancien Monastère qu'elle paya en fort peu de temps.

Une parfaite union des esprits et des cœurs régnait dans la petite famille, et chacune travaillait avec zèle à la grande œuvre de sa sanctification.

Cependant la Mère Saint-Eugène sentait le grave inconvénient de porter seule le poids du gouvernement: elle était à elle-même son conseil, et réunissait sur sa tête toutes les charges que, dans une Maison mieux fondée, on a la prudence de répartir entre les mains de plusieurs sujets. La vénérable Mère soupirait, depuis

longtemps, après le moment où il y aurait douze professes-vocales pour procéder à une élection régulière : tout semblait préparé pour l'accomplissement d'une ordonnance épiscopale qui avait ainsi réglé cette question, quand un accident inopiné nous l'enleva. La mort, sans être imprévue pour la fidèle Epouse qui tenait allumée la lampe de la charité, n'en fut pas moins tristement acceptée par elle. L'avenir se déroula aux yeux de la mourante, et elle eut à se reprocher de n'avoir associé aucune de ses Sœurs à son administration forte et sage. Ce tort, involontaire sans doute, à cause des circonstances parfois pénibles qui l'accompagnèrent, n'était que trop réel si l'on en considère les tristes suites.

Au soir de l'Assomption 1861, la Mère Saint-Eugène donna sa dernière bénédiction à ses filles éplorées, et avant de s'endormir dans le Seigneur, cette parole s'échappa de ses lèvres : « Pauvres enfants, qu'allez-vous devenir ? Quand je n'y serai plus, n'allez pas chercher une Supérieure étrangère pour vous gouverner. » A la Communauté, au Pensionnat, au dehors, la mort de la Mère Saint-Eugène causa un véritable deuil. Des obsèques magnifiques, auxquelles trois générations de ses élèves assistaient, donnèrent un témoignage éclatant de l'estime et de l'affection que lui avaient conservées les âmes dont elle avait été le guide et l'appui.

Le vide fait par cette mort était de plus en plus senti au Couvent, comme aussi la nécessité de procéder à une élection régulière. Au premier scrutin sortit le nom de la Sœur Sainte-Angèle : c'était la plus ancienne professe, et depuis un certain temps, elle exerçait la charge de première Maitresse de classe. Elle appartenait à l'une des plus chrétiennes et des plus honorables familles de l'Avallonnais, et possédait des qualités pré-

cieuses; elle savait se faire aimer et respecter. Mais, outre l'inexpérience qui lui était commune avec ses compagnes, elle était peu douée des qualités nécessaires à un gouvernement ferme et vigoureux. Il ne faut donc pas s'étonner qu'avec des intentions droites, elle n'ait pas réussi à conduire à bonne fin l'œuvre exceptionnellement difficile qui était remise entre ses mains. Son premier ou plutôt son unique triennat, sans graves difficultés administratives, amena un fond de malaise et un manque d'entente qui firent tomber peu à peu la Communauté dans le plus complet désarroi. Quand vint l'époque de l'élection, les esprits étaient diversement disposés, et le scrutin qui devait, selon toute vraisemblance, confirmer en charge celle qui portait le fardeau de l'autorité, nomma pour Supérieure une Sœur étrangère. Le vœu d'une Mère mourante ne devait donc point être exaucé; mais n'est-il pas permis de croire qu'au ciel elle en fit un autre et qu'elle désigna elle-même au choix de Dieu la Supérieure désirée! Cependant, il fallut passer encore une longue année sous le gouvernement de la Mère Sainte-Angèle, que les Supérieurs majeurs imposèrent d'office à la Communauté pour un temps déterminé. Il est facile de comprendre combien les divergences de sentiments durent s'accroître dans cette nouvelle position, délicate pour les Sœurs comme pour la Supérieure. La clôture faisant défaut, certaines misères, infimes en elles-mêmes, transpirèrent au dehors, et le public, toujours disposé à grossir ce qui a trait à la vie des Religieuses, fit prendre à ces misères des proportions telles que la Maison tomba en discrédit dans la ville, dans les environs et dans l'esprit du clergé de tout le diocèse.

Dans ses dernières années, la main ferme de la

Mère Saint-Eugène s'était affaiblie; déjà les élèves n'avaient plus, pour leurs maîtresses, assez de soumission ni assez de respect. Cette espèce d'insubordination se manifesta de plus en plus dans la suite; l'union et l'entente ayant disparu, la surveillance devint presque impraticable, et bien des désordres s'ensuivirent. Les choses en étaient arrivées à ce point que les esprits les plus pacifiques appelaient de tous leurs vœux ce qu'on n'osait nommer une réforme.

Le Couvent d'Avallon avait besoin d'une Supérieure; il s'adressa naturellement au fervent Monastère dont la charité et le dévouement sont connus de tout l'Ordre de Sainte-Ursule: c'est nommer Clermont-Ferrand. Les Supérieurs de cette Communauté ne se dissimulèrent point la difficulté de la mission proposée; ils consentirent donc à sacrifier un de leurs plus éminents sujets, qui avait depuis longtemps déjà exercé les charges de Maîtresse générale et de Dépositaire. Avant de délivrer la lettre d'obédience, ils posèrent une condition qui leur parut de première nécessité. Le Couvent d'Avallon devait accepter, *sans réserves*, la Règle comme elle est pratiquée à Clermont, et les usages qu'apporterait la Réformatrice. Forte de la bénédiction de ses Supérieurs, et de la protection de Mgr Mellon-Jolly, Archevêque de Sens, la Mère Augusta Torti de Sainte-Philomène se présenta à ses nouvelles filles, investie des droits et des pouvoirs les mieux fondés. (8 septembre 1865.)

En face des douze professes qui l'attendaient avec plus d'une appréhension au cœur, la Mère Sainte-Philomène se montra ce qu'elle était: une excellente religieuse, et une femme intelligente et habile. Ses premières paroles furent celles-ci: « Mes Sœurs, je

viens d'une Communauté où le silence est en honneur, j'espère qu'il en sera de même parmi vous. » Cette règle importante, observée avec une rigoureuse sévérité, aida grandement la pieuse Mère. En effet, dans la disposition actuelle des esprits, le silence ne valait-il pas mieux que tous les discours? Les récréations, gaiement prises sous ses yeux, ne contribuèrent pas peu à rétablir la concorde et l'union entre des cœurs qui n'avaient jamais été profondément désunis.

A peine quinze jours sont-ils écoulés, et déjà la Mère Sainte-Philomène est la véritable mère de tous les membres de sa nouvelle Communauté : ses aptitudes sont appréciées ; l'affection et l'estime lui sont acquises, et les personnes du dehors qui ne la qualifient encore que d'étrangère, sont gagnées à sa cause après l'avoir entrevue.

La réforme ne portant encore que sur des points de discipline intérieure, tout semblait devoir amener promptement la confiance publique. Si la digne Supérieure n'avait eu à cœur le fidèle accomplissement de sa mission, elle aurait pu maintenir les choses dans le *statu quo* et se contenter de gouverner paisiblement les Religieuses. Mais son œuvre n'eût point porté au front le sceau de la croix, le Père céleste ne l'eût point reconnue pour sienne.

La Règle, comme on la pratiquait à Clermont, c'était, dans ce que pouvait apercevoir le dehors, la Clôture, l'Auscultatrice dans les parloirs, un nouveau plan d'études, et une organisation régulière au Pensionnat. Depuis la Révolution, aucun couvent cloîtré enseignant n'avait paru dans le diocèse. Dans l'opinion du pays, on entendait, par Religieuses cloîtrées, les Carmélites et les autres Ordres pénitents. Était-il donc opportun

d'indisposer le public en un moment de crise ? n'eût-on pas mieux fait de tenir une conduite plus conciliante ? Ces vûes timides, mais toutes naturelles, des bienveillants amis de la Communauté, n'eurent aucune prise sur l'esprit de la Mère Sainte-Philomène. Son courage grandit avec les obstacles ; peu lui importe la persécution : à tout prix elle sauvera la Communauté des périls sans cesse renaissants que lui fait courir son contact trop intime avec le monde ! Les ouvriers sont mis à l'œuvre avec tant d'intelligence et d'activité, que le premier vendredi de décembre, trois mois après son arrivée, la Mère Sainte-Philomène suspend à sa ceinture la clef de la porte conventuelle, et jette de l'eau bénite à ses chères grilles en attendant une bénédiction plus autorisée. Le couvent d'Avallon était cette fois érigé en Monastère vraiment cloîtré.

Par le seul acte d'avoir fermé la porte aux personnes qui circulaient dans le cloître comme chez elles, la digne Mère s'attira l'animadversion générale, comme on pouvait aisément le prévoir. Ce n'était pas toutefois cette mesure qui devait lui rendre hostiles plusieurs familles. Nous l'avons déjà dit plus haut, certains désordres s'étaient glissés au Pensionnat ; l'exclusion de quelques jeunes filles fut jugée nécessaire. Ce triste rôle devait encore être rempli par la prudente Supérieure, car elle cherchait avant tout le royaume de Dieu et sa justice.

Cependant la conduite vigoureuse de la Mère Sainte-Philomène infligeait un blâme tacite au gouvernement de l'ancienne Supérieure, et l'âme naturellement sensible de la Mère Sainte-Angèle en souffrait cruellement ; n'avait-elle pas été élevée, dès son enfance, dans un esprit entièrement opposé à celui qu'elle se voyait

obligée de prendre à quarante-huit ans? La Mère Sainte-Philomène sentit toute la délicatesse de cette position. De concert avec quelques dignes Ecclésiastiques, approuvée par son Supérieur et son Archevêque, elle conseilla à la Mère Sainte-Angèle de se retirer, pour un temps, dans un autre Monastère de l'Ordre, où elle aurait plus de calme. Ce ne fut pas sans larmes que le 4 mai 1866, la Mère Sainte-Angèle adressa ses adieux à son berceau d'éducation et de vie religieuse. Elle prit sa route pour Corbigny, où l'attendaient des Mères avec lesquelles elle avait déjà vécu.

La Mère Sainte-Angèle avait cru bon de confier le motif de son départ, non-seulement à ses honorables frères, qui lui étaient très-dévoués, mais encore à un certain nombre de personnes amies. La chose devint publique et l'on crut à une persécution. Les familles restées jusque-là fidèles au Couvent le poursuivirent de leur censure; cette attitude d'un monde trop habitué à s'immiscer dans les affaires des Ursulines, fut certainement une des causes qui, trois ans plus tard, déterminèrent l'Archevêché à interdire à la Mère Sainte-Angèle son retour au couvent d'Avallon. Sur sa demande, Mgr Bernadou lui accorda la permission d'aller tenter une fondation au prieuré de Montréal, où une mort subite la frappa en novembre 1875.

Désormais libre de toute entrave, la Mère Sainte-Philomène voulut, au mois de mars 1866, donner aux élèves un aliment jusqu'alors inconnu à leur piété. La Congrégation des Enfants de Marie fut érigée, ainsi que celle du Saint Enfant Jésus. Aux vacances suivantes, la première partie des Règlements, si parfaite dans son ensemble, put être mise en pratique malgré le petit nombre des Religieuses.

A la rentrée scolaire de 1866, la Mère Sainte-Philomène voulut remédier à un état de choses qui n'était pas en harmonie avec les Règlements. Comme nous l'avons dit plus haut, le Pensionnat se composait d'internes, de demi-pensionnaires et d'externes. On dressa un programme pour les enfants de la ville, et elles reçurent à part l'éducation qui se donnait aux pensionnaires. Cette séparation s'exécuta tout d'abord sans commotion trop vive. Mais, à la longue, quelques familles influentes, croyant leurs enfants méprisées, commencèrent à faire grand bruit. Le clergé se mit de la partie, et le vénérable Supérieur des Ursulines, qui jusque-là avait tout approuvé, se déclara contre la séparation, et en référa à l'autorité épiscopale. Sur ces entrefaites, Mgr Mellon-Jolly se démit du gouvernement de son diocèse pour prendre le repos qu'exigeait sa santé délabrée.

Pendant le Mère Sainte-Philomène évoquait les conditions dans lesquelles Clermont l'avait envoyée, et, forte de son droit, ne voulait céder devant cet orage que sur la parole de son Archevêque. Les Supérieurs de Clermont, informés de ce qui se passait, trouvèrent plus sage de rappeler cette courageuse Mère, que de l'exposer à des difficultés d'un nouveau genre. Le 27 septembre 1867, s'accomplit pour la Mère Sainte-Philomène cette parole qu'elle se plaisait à répéter à ses chères filles au plus fort des persécutions. « Quoi qu'il arrive, j'ai un lieu de refuge dans ma Communauté; pourvu que je vous sauve, peu m'importe le reste, le monde ne m'est rien ! »

Comment peindre la douleur des Ursulines, quand les tristes lettres d'obéissance vinrent leur enlever des Mères qu'elles aimaient à considérer comme leur appui,

leur providence (1) ! En moins de deux ans, la Mère Sainte-Philomène n'avait-elle pas rendu à la Communauté l'union des cœurs, la régularité, et, faut-il le dire? la santé à plusieurs membres. N'avait-elle pas réformé le Pensionnat, disposé le local pour une clôture absolue, fermé les avenues au monde et à son esprit? et cela en dépit des obstacles dans le détail desquels un court récit ne permet pas d'entrer. Sa santé en fut profondément altérée, et son âme forte et grande accepta cette épreuve comme venant de la main du meilleur des pères. Un instant, on parla d'une dissolution; mais un saint Prêtre, loyalement dévoué à la Communauté, et dont le conseil fut toujours la voix de Dieu, parvint à remettre le calme dans les esprits. Huit jours plus tard, de l'extrémité de son nouveau diocèse, Mgr Bernadou accourait pour se rendre compte par lui-même de l'état de la Maison, et la prenait sous sa protection bienveillante; il procéda à une élection régulière, et l'unanimité des suffrages, peut-être préparée par la parole épiscopale, nomma une Religieuse de vingt-sept ans. Le Monastère, ne comptant plus que onze professes, fut regardé comme nouvellement fondé, et l'élection reconnue canonique.

Lorsque le Père céleste veut laisser voir sa main, il emploie les plus faibles instruments. Cette réflexion vient naturellement à l'esprit quand on voit ce Monastère, constamment à la veille de sa perte; confié pour ainsi dire à la garde d'une enfant, n'ayant au service de sa Communauté que son bon vouloir et son dé-

(1) Le Couvent de Clermont avait envoyé comme aide à la Mère Sainte-Philomène, une Sœur qui remplissait la charge de Maitresse des Novices.

vouement. Pendant six années, cette jeune Supérieure continuera l'œuvre des Mères de Clermont, et recueillera le fruit de leurs travaux. En s'éloignant, elles ne sont point devenues étrangères; la Maison d'Avallon leur gardera toujours fidèle souvenir et profonde reconnaissance, malgré la séparation, malgré la mort.

Pourquoi donc l'histoire des cinquante premières années du Monastère d'Avallon semble n'être que le récit des vicissitudes les plus poignantes? Pourquoi les triennats qui vont suivre offrent-ils un contraste si consolant? Selon certains chroniqueurs, le péché originel du Couvent fut sa séparation de la Maison de Troyes. Mais si l'on consulte les Ursulines elles-mêmes, elles répondront d'une voix unanime que depuis sa fondation jusqu'à l'arrivée de sa réformatrice, le Monastère n'a jamais reposé sur les bases solides de l'observance vraiment régulière. Pour se mettre au niveau des temps on avait fait de graves concessions; de là des conflits journaliers avec le monde, qu'on avait toujours cherché à contenter. Le système des concessions une fois abandonné, le monde a cessé de réclamer; il a même fini par rendre son estime et sa confiance à une Communauté qui, par sa ferme attitude, a su lui répondre que la Règle passe avant la mondaine complaisance, et le respect des obligations saintes, avant les accommodements.

S'il est permis aujourd'hui de donner quelque valeur aux appréciations si variables du monde, on peut dire qu'après avoir soutenu de terribles luttes, les Ursulines voient l'opinion complètement favorable à leur chère clôture. Naguère encore, une sérieuse mère de famille, remerciant la Maitresse Générale des soins donnés à son enfant, ajoutait: « Définitivement, ma

Mère, on a eu bien tort de tant crier contre vos grilles ; l'éducation du cloître est à cent pieds au-dessus de celle que donnent les autres Maisons. » Ce témoignage, pris entre mille, rend la pensée de toutes les familles qui connaissent les Ursulines.

« Comme dernière volonté, en quittant ses filles, la Mère Sainte-Philomène leur recommanda de relire ensemble leurs Règlements, surtout le Cérémonial de l'Office divin. Ce fut le premier soin de la nouvelle Supérieure. Aussi, après un an d'étude pratique, une religieuse de la Communauté pouvait-elle écrire « Malgré notre petit nombre, nous pratiquons notre Règle en entier, voire même la procession du Jeudi-Saint, dans notre étroite chapelle. L'union la plus complète règne désormais au Monastère ; une seule pensée absorbe tous les esprits et tous les cœurs : l'observation de la Règle. »

En 1870, se présenta une postulante de chœur qui, la première, osa franchir le seuil du Couvent, depuis 1862. Elle fraya le chemin à trois anciennes élèves, et plusieurs sujets étrangers ne tardèrent pas à les suivre.

La Communauté se compose actuellement de dix-sept professes et d'une novice de chœur, et de huit converses. Depuis près de onze ans, la mort n'a point visité cette petite famille : le dernier départ pour le ciel date de février 1867 (1).

Cette même année, le Pensionnat ne comptait que 37 élèves ; petit à petit le nombre s'est accru, et aujourd'hui il varie de 85 à 90. Dès 1869, trois divisions parurent nécessaires ; la première conserva le patronage de la Congrégation de Marie Immaculée ; pour la

(1) Ces pages ont été écrites au mois d'août 1877.

deuxième on érigea celle des Saints-Anges; et le Saint-Enfant Jésus demeura, avec tous ses charmes, le protecteur des enfants qui n'ont point fait leur première Communion.

Pour les études, les élèves sont partagées en neuf classes, où elles reçoivent, selon leur capacité, un enseignement à la hauteur des exigences du temps. Les moyens d'émulation sont: le tableau d'honneur, les notes hebdomadaires et trimestrielles, les prix à la fin de l'année. Toutefois, les Congrégations sont le moyen par excellence pour exciter les enfants à leurs devoirs, et surtout à la piété.

Les fêtes religieuses sont aussi en grand honneur aux Ursulines: pèlerinage aux flambeaux le soir de l'Immaculée Conception; recherche de l'Enfant Jésus à l'Épiphanie; mois de saint Joseph, de Marie et du Sacré-Cœur; tirage des billets de la Garde d'Honneur le premier vendredi de chaque mois. L'époque de la retraite de la première Communion réunit, chaque année, un bon nombre d'anciennes élèves qui, ne pouvant franchir la clôture que dans cette circonstance, se font un véritable bonheur de revoir toutes leurs Mères. Bon esprit, grande simplicité, piété franche, sincère amour de son Couvent, tel est le caractère distinctif de l'élève de Sainte-Ursule d'Avallon.

Jusqu'à ces dernières années, les Ursulines avaient pu remporter une victoire en faveur de l'éducation sérieuse, en échappant à la manie des brevets; mais, pour répondre à certaines calomnies, il leur a fallu faire leurs preuves: quelques mois de préparation immédiate, après le cours de deuxième classe, ont suffi à leurs élèves pour obtenir les diplômes, et les premiers rangs aux examens.

Malgré les écoles laïques, qui abondent dans la ville, sous le patronage de la municipalité, une classe gratuite, où cinquante à soixante enfants pauvres sont instruites, fait la consolation des Religieuses. Chaque année, les élèves du Pensionnat remettent entre les mains de leurs maîtresses le bénéfice soit d'une petite vente, soit d'une loterie, pour acheter des vêtements aux petites filles de la classe indigente; bien vive est la joie de part et d'autre, au moment de chaque distribution.

En terminant l'esquisse rapide qui vient d'être tracée, n'est-il pas opportun de faire connaître le site du Couvent? Assis sur un rocher de granit, le Monastère des Ursulines d'Avallon occupe le point le plus élevé de la ville. A l'est, son horizon est borné par les collines boisées du Morvan; au nord, on aperçoit au loin quelques villages avec leurs modestes clochers. La principale façade donne à l'est sur un jardin et deux cours, dont l'étendue ne compte pas plus de dix-sept ares. Sur ces cours donnent les parloirs et les réfectoires avec leurs dépendances que renferme le sous-sol. A l'opposé, des cloîtres d'architecture moderne offrent un carré de vingt-huit arcades; les Ursulines n'en possèdent encore que vingt. Le long de ces cloîtres s'ouvrent la chapelle provisoire, la salle de Communauté et toutes les classes du Pensionnat. A l'extrémité nord de l'étage supérieur, on rencontre d'abord les cellules et les infirmeries, puis viennent les dortoirs des élèves, à côté d'une salle de dessin dont le balcon présente un ravissant point de vue; l'appartement attenant au Noviciat est consacré aux raretés scientifiques. Dans deux magnifiques vitrines apparaissent, avec les instruments de physique et de chimie, tous

les règnes de la nature. La partie sud du Monastère est destinée à la construction d'une chapelle.

Telle est l'histoire de ce Monastère, en faveur duquel il semble que le divin Cœur de Jésus ait réalisé toutes les promesses faites à la Bienheureuse Marguerite-Marie. C'est en effet à leur dévotion, singulièrement accrue dans ces derniers temps, et à leur confiance sans bornes en ce divin Cœur, que les Ursulines attribuent la miséricordieuse tendresse et le soin jaloux avec lequel il a veillé sur elles, dans tous leurs périls et dans tous leurs besoins.

N'est-ce pas le Cœur de Jésus qui les a sauvées d'une dissolution presque certaine et qui a établi au milieu d'elles l'union parfaite des esprits et des cœurs? N'est-ce pas le Cœur de Jésus qui, au 16 janvier 1871, alors que sifflaient sur leurs têtes les obus de l'armée prussienne, les couvrit de sa paternelle protection, elles et leurs enfants? N'est-ce pas le Cœur de Jésus qui répand ses bénédictions abondantes sur leur apostolat? N'est-ce pas enfin le Cœur de Jésus qui, l'été dernier, leur rendit, avec les ressources nécessaires, la troisième partie de l'ancien Couvent?

Aussi, dans l'élan de leur reconnaissance, ont-elles résolu de mettre leur chapelle sous le vocable du divin Cœur de Jésus. La première pierre en sera posée au printemps prochain, 1878. Sans en prendre le titre, les Ursulines d'Avallon peuvent être considérées comme Ursulines du Sacré-Cœur. Puissent-elles lui rendre ici-bas honneur et gloire par leurs œuvres, en attendant qu'elles chantent son amour durant toute l'éternité!



MONASTÈRE D'AVIGNON.

Congrégation de Paris.



HISTOIRE des familles religieuses offre les mêmes alternatives d'épreuves et de prospérité que celle des grandes familles chrétiennes, et c'est le spectacle que va présenter le Monastère de Sainte-

Ursule d'Avignon pendant ces dernières années.

L'inondation de 1856, mentionnée dans le premier tome des Annales, avait fait subir de grandes pertes à la Communauté; on ne put néanmoins ajourner la construction d'un bâtiment exclusivement destiné aux élèves, et que rendaient indispensable les exigences des parents et le grand nombre des Maisons d'éducation établies dans la ville.

Les premiers travaux absorbèrent nos ressources, et il fallut compter sur la divine Providence. Elle se montra pourvoyeuse attentive et vigilante: en effet, il arriva plus d'une fois à la Sœur Économe de recevoir en même temps le mémoire des ouvriers, et la somme qui devait en acquitter le montant. Grâce à la générosité de M^{me} Rocher de Péret, mère de notre Sœur Marie de Jésus, on put également, en mai 1857, faire l'acquisition d'un vaste jardin. Un an plus tard, Dieu nous tendait encore la main par l'entremise de

Mademoiselle de C. Cette jeune fille, reçue comme pensionnaire libre dans notre Communauté, s'étant convaincue par elle-même de la pénurie de nos ressources, voulut acquitter sa dette de reconnaissance par un legs généreux. Frappée presque inopinément par la mort, le 17 mars 1858, Mademoiselle de C. emporta dans la tombe tous nos regrets affectueux. Sa mère remplit en grande partie ses pieuses et libérales intentions.

Notre Sœur Sainte-Félicité, agenouillée devant le lit d'agonie de Mademoiselle de C., l'avait suppliée de lui obtenir la grâce d'une mort prochaine. Cette véritable Épouse de Jésus crucifié était travaillée par les souffrances intérieures les plus pénibles, et la mort lui semblait préférable à l'offense de Dieu. Sa prière fut exaucée: quinze jours après la mort de Mademoiselle de C., notre Sœur Sainte-Félicité fut atteinte d'une fluxion de poitrine, et elle mourut le 1^{er} avril, dans les plus vifs élans d'amour. Cette chère Sœur avait rempli avec succès plusieurs emplois; mais c'était surtout comme Maîtresse générale des classes gratuites qu'elle avait fait admirer son zèle et sa bonté.

Cette même année nous perdions la Sœur de Tousles-Saints. Née d'une des premières familles d'Aubignan (Vaucluse), elle avait reçu de son père, maire de cette ville, l'éducation la plus chrétienne. Plus tard, elle était entrée dans la Maison-Mère des religieuses de Saint-Joseph des Vans (Ardèche). Ses aimables vertus lui avaient conquis tous les cœurs, et elle reçut de l'estime de ses Sœurs le titre de Supérieure. Elle remplissait depuis longtemps cette charge, lorsque, poussée par la grâce, elle vint solliciter humblement d'être admise à Sainte-Ursule d'Avignon, en qualité de no-

vice. Monseigneur l'Archevêque crut devoir autoriser la Communauté à déroger à la règle en faveur de cette âme d'élite, et notre Sœur de Tous-les-Saints commença son noviciat à l'âge de cinquante-huit ans. Elle prononça ses Vœux après les deux années d'épreuves fixées par la sainte Règle. Pendant les quatre ans qu'elle vécut encore, elle se montra d'une docilité d'enfant à l'égard de ses Supérieurs, et d'une extrême amabilité envers ses compagnes de noviciat qui, jeunes et rieuses, la taquinaient souvent au sujet de ses distractions.

Les Supérieurs, entrant dans les vues du bon Dieu sur cette âme généreuse, secondèrent admirablement sa soif d'humilité; au lieu des travaux délicats qui lui étaient toujours dévolus dans son ancienne Communauté, on ne lui confia que les plus humbles fonctions: elle fut nommée aide de la Sœur lingère. Elle s'acquitta de son travail avec joie, et ne témoigna jamais d'autre désir que celui de vivre inconnue et comptée pour rien. Ce fut après une de ces laborieuses journées qu'on la trouva privée de mouvement dans sa cellule. Elle n'avait pas perdu néanmoins l'usage de ses sens, et, jusqu'à ses derniers moments, elle donna à comprendre par signes qu'elle jouissait de ses facultés intellectuelles, ce qui permit de la munir de tous les secours de la sainte Église.

Vers la fin des vacances de cette année, 1858, une retraite prêchée par le Révérend Père Armenjon, de la Compagnie de Jésus, vint retremper les âmes dans l'amour et la ferveur au service du divin Maître. Elle répondait aux besoins du moment, et il fallait que l'amélioration extérieure fût l'indice des saintes dispositions des âmes.

Pendant qu'on disposait tout pour la bénédiction du nouveau Pensionnat, une première bénédiction, sur laquelle on n'avait pas compté, était ménagée par la divine Providence. Dans le courant du mois d'août, un évêque d'Orient, que les affaires de sa mission avaient appelé en Europe, fut amené à Sainte-Ursule par le Révérend Père Payan, alors Supérieur des Jésuites d'Avignon. Au moyen de l'intelligent truchement qui accompagnait ce pieux Pontife, la Mère Supérieure put avoir avec lui une conversation rapide et intéressante. « J'aime beaucoup les Ursulines, se plaisait-il à répéter, parce qu'elles sont les Sœurs des Missionnaires; elles consomment comme eux leur vie au salut des âmes. »

Le lendemain, le pieux Evêque célébrait la sainte Messe au Monastère, selon le rit de son Eglise; toute la Communauté se sentit pénétrée d'une onction céleste, tant à cause de la suave piété du célébrant que de la douce harmonie de la langue grecque. Oh! quand viendra le jour où elle ne sera plus l'interprète du schisme!

Quelques jours après cette douce visite, eut lieu la rentrée des élèves, et Mgr Debelay, toujours si bienveillant pour la Communauté, vint à son tour appeler, au moyen des prières de l'Eglise, les bénédictions d'en haut sur le nouveau Pensionnat.

Cependant une bien grande épreuve devait empoisonner la joie d'une année si heureusement commencée: les Révérends Pères Gardistes venaient d'être remplacés au Petit-Séminaire d'Avignon par des prêtres séculiers, et la Communauté perdit en M. Lazard, l'un des Aumôniers les plus dévoués qui lui aient encore été donnés. Dans son nouveau poste, M. Lazard

resta l'ami d'une Communauté dans laquelle son souvenir demeurera impérissable.

Depuis son arrivée dans le diocèse d'Avignon, Mgr Debelay avait saisi toutes les occasions de témoigner sa dévotion envers la Très-Sainte Vierge; mais à son retour de Rome, où il avait assisté à la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, il se montra plus que jamais désireux d'honorer la Très-Sainte Vierge sous le titre qui lui est si cher. Il fit donc appel à la générosité de ses diocésains, pour que le rocher des Doms, où fut élevé par sainte Marthe l'un des premiers sanctuaires à la Mère de Dieu, fût aussi l'un des premiers à recevoir une statue monumentale de la Vierge Immaculée. Grâce au zèle du vénéré Pasteur, cette statue fut promptement érigée, et Monseigneur fixa au 21 novembre la fête de l'Inauguration. Une magnifique procession fut organisée, et les paroisses de la ville et du diocèse, ainsi que les Corporations religieuses et les Pensionnats, furent convoqués. Il fallut donc, pour la première fois depuis la restauration de la Communauté, faire franchir la clôture à nos élèves; mais pouvions-nous refuser à Monseigneur et à la sainte Vierge ce témoignage de filiale soumission?

Chacune des Communautés de la ville devait représenter, sous une forme emblématique, l'une des invocations des litanies de Lorette; nous choisîmes celle-ci : *Sancta Virgo virginum*. Les Élèves, vêtues de blanc, et enveloppées d'un long voile, portèrent la statue de la Reine des vierges dans un petit monument tout couvert de lis, et le groupe qui l'entourait tenait aussi en main la fleur virginale.

Déjà plusieurs fois la vénérée Mère Sainte-Sophie,

alors Supérieure, avait eu la pensée de faire rendre dans la chapelle de solennels hommages au Sacré-Cœur de Jésus, mais jusqu'à ce moment il ne lui avait pas été donné de réaliser ce désir. M. l'abbé Mausis, partageant en tous points ses sentiments à cet égard, lui offrit, au commencement de juin 1860, de prêcher lui-même, et pendant plusieurs années, le mois du Sacré-Cœur : c'était enlever l'un des plus grands obstacles. Cette proposition fut acceptée avec reconnaissance, et, pendant quatre ans consécutifs, ce pieux ecclésiastique eut la consolation de voir un nombreux auditoire venir écouter chaque soir les accents de sa brûlante parole. Les R. P. de la Compagnie de Jésus ont ensuite exercé ce consolant apostolat jusqu'au mois de juin 1875; enfin, depuis deux ans, les R. P. Récollets le continuent à la satisfaction de la Communauté et de leur pieux auditoire.

L'année scolaire 1859-1860 touchait à son terme. Les douloureux événements accomplis en Italie avaient ému nos cœurs et ceux de nos élèves. Aussi, quand un Mandement de Monseigneur l'Archevêque vint leur montrer le Représentant de Jésus-Christ obligé d'avoir recours à la charité de ses enfants, une pensée généreuse jaillit aussitôt dans ces jeunes âmes : elles sollicitèrent de faire le sacrifice de leurs prix en faveur du Saint-Père. La Mère Supérieure, heureuse et fière d'une semblable initiative, hésitait, mais leurs instances devaient triompher de tout. La petite séance académique, au jour de la distribution des prix, fut remplacée par une pièce de vers analogue à la circonstance, et l'élève qui la débita présenta leur pieuse offrande à Monseigneur l'Archevêque, dans une belle rose mousseuse.

Les vacances furent à leur tour embellies par une fête bien douce : la Mère Sainte-Elisabeth Bidon, déjà plus qu'octogénaire, était arrivée au cinquantième anniversaire de sa profession. M. le Supérieur voulut lui-même présider la cérémonie, et servir de parrain à cette chère Mère ; M^{me} de Péret réclama à son tour le titre de marraine. Trois ecclésiastiques du diocèse de Montpellier, neveux de cette digne Mère, firent exprès le voyage pour assister à cette touchante fête. La foi et le cœur qui l'avaient inspirée, en dictèrent seuls le cérémonial, et, ainsi que M. Martin le disait en quittant le Monastère, ils furent d'excellents improvisateurs. Une nouvelle joie se préparait : M^{me} de Péret, fervente zélatrice du culte de Notre-Dame de la Salette, avait fait faire une jolie statue de cire représentant Marie, telle qu'elle apparut sur la montagne privilégiée. Il est facile de se faire une idée de l'émotion que les Sœurs éprouvèrent lorsque, se rendant au chœur pour l'oraison du matin, elles aperçurent la Vierge bénie au milieu des deux petits bergers. Toutes les heures de loisir de cet heureux jour se passèrent aux pieds de Marie, et le 19 septembre 1860 fut pour la Communauté tout embaumé de dévotion et de reconnaissance.

Les élections de 1860 replacèrent à la tête de la Communauté la bonne Mère Sainte-Sophie. Elle se hâta de se décharger du titre de Maîtresse générale sur une novice récemment sortie du Noviciat. Cette dernière, effrayée à bon droit de la lourde responsabilité qui allait peser sur elle, demanda et obtint la permission de consacrer solennellement le Pensionnat à la très-sainte Vierge, et de lui donner le titre de Maîtresse générale, comme elle portait déjà celui de Supérieure. La cérémonie de cette consécration fut placée au 21 octobre,

clôture de la retraite du Pensionnat. Elle se fit avec beaucoup de solennité : chaque élève vint déposer aux pieds de Marie la promesse, écrite et signée de sa main, d'observer fidèlement son règlement de pensionnaire, et reçut comme souvenir de cette cérémonie, une gravure représentant *l'Abandon de l'Enfant de Marie*. La très-sainte Vierge parut agréer cet hommage, car le nombre des élèves s'éleva jusqu'à quatre-vingts.

Les premiers jours de 1861 offrirent à nos pieuses enfants une source de bénédictions dont elles surent profiter. Le Père de Smet, que son zèle à procurer la gloire de Dieu avait déjà rendu célèbre, vint quêter en France pour sa mission. A sa voix éloquente, toutes les bourses s'ouvrirent, et on garda de sa visite un si bon souvenir que, quelques années plus tard, lorsque le zélé Missionnaire proposa aux enfants de la France de se choisir des frères, les pauvres Indiens complèrent une douzaine de sœurs adoptives à Sainte-Ursule d'Avignon.

M. l'abbé Sylvain, l'un des amis les plus dévoués de la Communauté, étant allé à Rome, emporta une Adresse dans laquelle la Mère Supérieure exprimait au bien-aimé Pie IX les sentiments de douloureuse et filiale sympathie qui animaient les cœurs des Ursulines d'Avignon. Le pieux pèlerin rapporta de la ville éternelle de précieuses reliques, et la concession de deux indulgences plénières par mois. Enfin, dans les derniers jours de mai, la Mère Supérieure reçut par l'intermédiaire du Nonce de Paris, une réponse de sa Sainteté si paternelle et si bienveillante, que M. le Supérieur voulut la faire reproduire par la *Gazette religieuse* du département.

Quand le culte de notre Mère sainte Angèle reçut, par la bienveillance de Pie IX, une plus grande extension, nous fîmes une fête splendide. Sainte Angèle apparaissait radieuse au fond du sanctuaire, et une foule de fidèles vinrent se prosterner à ses pieds. Pour ne pas abandonner la date du 27 janvier, à laquelle se rattachaient de si doux souvenirs, notre Mère proposa d'en faire la fête patronale des élèves. Tout le monde y souscrivit de grand cœur, et il fut convenu qu'à partir du 2 janvier jusqu'à l'octave du 27, on ferait le mois de sainte Angèle. Le jour de la fête, il y eut Communion générale, Vêpres chantées exclusivement par les élèves, bazar au profit des œuvres patronées par le Pensionnat, enfin sermon, consécration solennelle, tirage au sort des legs spirituels, et bénédiction du Très-Saint Sacrement. Quelques années plus tard, une novice, appréciant le bien que peut faire à l'âme d'une jeune fille le souvenir des pieuses fêtes du Pensionnat, disposa d'une somme de deux mille francs, de façon à ce qu'on pût chaque année couronner cette fête par un feu d'artifice.

Le 11 décembre 1862, nous eûmes la douleur de perdre, à l'âge de 82 ans, la bonne Mère Sainte-Elisabeth Bidon; elle avait édifié la Communauté par la pratique d'un dévouement à toute épreuve, et en avait fait le charme par la plus aimable gaieté.

Les élections du 15 septembre 1863, appelèrent la Mère Sainte-Eulalie, alors Maîtresse des Novices, à la charge de Supérieure. Ses épreuves commencèrent bientôt: le 23 septembre, Monseigneur Debelay était ravi à l'affection de ses diocésains, et la perte de l'Archevêque si tendrement dévoué à la Communauté, fut suivie de celle de Monseigneur Martin, premier

Vicaire-Général du diocèse, qui se retira auprès de Mgr l'Évêque de Belley.

Un artiste qui excellait dans l'art des décorations, ayant confié sa fille à la Communauté, fut prié de diriger l'ornementation du reposoir du Jeudi-Saint, et il en fit un chef-d'œuvre de bon goût. Deux colonnes en rocaille soutenaient un arc de triomphe formé de marguerites lumineuses; un autel tout en rocaille était paré des mêmes fleurs.

La journée s'était passée dans le plus grand recueillement, mais pendant l'office des ténèbres, le gaz fit tout d'un coup explosion, les colonnes s'enflammèrent, et peu s'en fallut qu'il ne s'ensuivit un terrible sinistre. Heureusement le directeur était là, il ferma promptement le gazomètre, retint la foule qui voulait envahir le sanctuaire, et parvint, non sans peine, à dominer l'incendie. En même temps, deux jeunes zouaves qui priaient dans la chapelle, s'étaient élancés dans le sanctuaire, et l'un d'eux allait saisir le Saint-Sacrement, quand, retenu par une crainte respectueuse, il se contenta de le couvrir de ses deux mains qu'il laissa tranquillement exposées à l'ardeur du feu, pendant que son compagnon courait, chez les R. P. Récollets, voisins du Monastère. Le bon Père-Denis, le même qui, en 1856, avait exposé sa vie pour empêcher le divin Maître d'être envahi par les eaux, accourut cette fois encore pour l'arracher aux flammes. Cependant, après avoir fait sortir les élèves, on continuait l'office au chœur. Tout à coup, le saint Religieux apparaît portant entre ses mains le Très-Saint Sacrement; il est suivi des deux zouaves qui escortent le Dieu qu'ils ont si bien protégé. Ce fut un moment d'émotion impossible à décrire, et qui fit couler de bien douces larmes. Jusqu'à

ce jour les deux zouaves qui venaient de se montrer si chrétiens étaient venus, il est vrai, prier quelquefois dans la chapelle du Monastère; mais là s'étaient bornées toutes leurs pratiques de dévotion. A partir de ce moment, la Mère Supérieure eut soin de les faire appeler de temps en temps au parloir, et de les exhorter à fréquenter les Sacraments. Elle eut bientôt la consolation de les voir dociles à ses conseils. Ils communieraient ensemble le jour de sainte Ursule; puis s'associaient à toutes les fêtes de la Communauté; et devinrent très-assidus servants à l'autel. Ils se firent même les apôtres de leurs compagnons; leur distribuant des médailles, des chapelés; des scapulaires. Ils aimaient à répéter que le malheur de la Communauté avait fait leur bonheur. L'un de ces deux jeunes gens, après avoir terminé son service, est entré à la Trappe des Dombes; l'autre, d'origine allemande; ayant été rappelé par la Prusse au moment de la guerre de 1870; se sauva en Suisse auprès de Monseigneur de Bâle, parce qu'il ne voulait ni combattre contre la France; ni marcher contre sa patrie.

Le 7 avril 1864; Monseigneur Dubreuil; nouvellement nommé Archevêque d'Avignon, faisait sa première visite au Monastère; et elle fut une grande consolation pour nos cœurs.

Le mois de mai s'écoulait paisiblement, lorsqu'une séparation, à laquelle la Communauté était loin de s'attendre, lui fut imposée. La Sœur Sainte-Euphrasie Balazard fut enlevée si subitement, qu'on eut à peine le temps de lui administrer le sacrement de l'Extrême-Onction. C'était une grande perte pour nos cœurs. Pendant de longues années, elle avait consacré ses forces au service des malades, et jamais les méde-

cins n'avaient eu à désapprouver les premiers soins donnés en leur absence par la prudente infirmière. En outre, elle avait reçu du ciel une simplicité qui faisait le charme de tous ceux qui l'approchaient.

Un jour, s'entretenant de son amour pour la Communauté : « Oh ! ma Maison, s'écria-t-elle, j'en aime jusqu'aux pierres ; elles ne sont pas très-belles, et cependant, bien des fois, je me surprends à baiser les murs. »

Vingt jours plus tard, Dieu nous imposait un nouveau sacrifice : M. l'abbé Maussis, dont le dévouement avait été sans bornes, entra chez les R. P. Cisterciens de Sénanque. Pour lui aussi, la séparation était douloureuse ; mais il crut ne pouvoir résister à l'appel du bon Maître, et sa première prière, en foulant la terre bénie où il espérait terminer ses jours, s'éleva vers le ciel à l'intention d'obtenir pour la Communauté un parfait Aumônier. Cet homme du choix de Dieu fut M. l'abbé Rainbaud qui l'a dirigée jusqu'en l'année 1870. A cette époque, les réparations qu'on se vit contraint de faire, jointes à diverses pertes, ne nous permirent plus d'avoir un Aumônier attiré. Monseigneur l'Archevêque nomma M. Rainbaud à la cure de Camaret.

De nouveaux sacrifices nous étaient réservés pour cette même année 1864. Du 5 au 18 juillet, le bon Dieu cueillait trois jeunes fleurs dans le parterre du Pensionnat. La première, une enfant de 15 ans, qui avait été jusque-là l'image de la santé, fut emportée en peu de jours par une fièvre typhoïde. Quelques jours plus tard, une jeune fille de 17 ans s'alitait avec les mêmes souffrances. On se hâta de la transporter dans une cellule, où elle ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Pendant que celle-ci agonisait, une en-

fant de sept ans à peine, était frappée à son tour, et portée de l'infirmerie de la Communauté dans une cellule particulière, afin de laisser à sa mère, accourue à l'annonce du mal, la consolation de la soigner en toute liberté.

Les parents des deux autres élèves ne les avaient pas quittées non plus; mais ni leurs soins, ni leurs larmes, ni les prières de la Communauté, ne purent fléchir la volonté divine.

De nouveaux symptômes se manifestant parmi les élèves, on jugea prudent de licencier le Pensionnat. Pour prévenir le retour de semblables afflictions, la Mère Supérieure voua le Monastère à saint Roch, et promit de réciter tous les jours, à l'issue des vêpres, l'antienne et l'oraison du Saint. Cette pratique s'es continuée pendant douze années consécutives. Elle promit, de plus, de faire dire chaque année trois messes en l'honneur de saint Roch, et d'envoyer les tourières en pèlerinage au sanctuaire de N.-D. de Grâces de Rochefort, célèbre dans le Languedoc par les prodiges qu'on y obtient de la bonté de Marie. Depuis ce jour, aucune épidémie n'a plus franchi l'enceinte du Monastère.

La rentrée des élèves fut plus brillante qu'on n'avait osé l'espérer; cependant, à dater de cette époque, leur chiffre ne s'est pas élevé au-dessus de soixante.

1865. — Depuis plusieurs années, la Sœur Marie de Jésus de Péret était atteinte d'une affection laryngienne qui paraissait devoir dégénérer en phthisie. Tous les remèdes étaient demeurés sans succès. Alors la mère de la jeune malade s'adressa à l'archevêché, et obtint d'emmener sa fille aux eaux d'Allevard. L'effet des eaux étant salulaire, M^{me} de Péret sollicita

de garder sa fille jusqu'à complète guérison. La divine Providence avait en tout cela ses desseins. Après un court séjour chez nos Sœurs d'Aups, notre Sœur Marie de Jésus fut conduite à Nice, et là, elle jeta les fondements d'une nouvelle Maison d'Ursulines, à laquelle nous souhaitons toutes les bénédictions et toutes les prospérités.

Au milieu des épreuves qui marquèrent la Supériorité de la Mère Sainte-Eulalie, elle eut la consolation de faire célébrer le cinquantième anniversaire de la Communauté, et l'on réunit à cette première solennité, celle des Noces d'or de la dernière survivante des fondatrices, notre Sœur de la Croix.

L'année 1865 se termina par un deuil. La Mère Sainte-Appolonie Delon nous fut enlevée le 9 décembre. 1866 s'ouvrit aussi par la mort de la Mère Sainte-Ursule Phéline; puis ce furent, le 15 mars, la Sœur Sainte-Agnès Villon; le 14 août, la pieuse Sœur Sainte-Thérèse Barnier; six jours après, la Sœur Saint-Michel Fabre, converse; enfin, le 4 septembre, notre Sœur Saint-André Romanet qui avait été un modèle constant de mortification, de ferveur et d'amour du travail.

Au mois de septembre, les élections remirent la Mère Sainte-Eulalie à la tête de la Communauté. O Mère, prenez courage! Notre-Dame du Sacré-Cœur dont la statue vient d'être placée sur la porte conventuelle, devient avec vous la gardienne du Monastère!

1868. — Le cœur de notre Mère Sainte-Eulalie fut cruellement atteint par la mort d'une de nos chères enfants. Notre petite Louise, malgré ses onze ans, montra sur son lit de mort une énergie extraordinaire;

elle réconcilia devant son lit d'agonie plusieurs membres de sa famille; et son dernier mot fut celui-ci : « Je meurs, adieu! adieu, je vais au ciel! »

Pour appeler les bénédictions de Dieu, notre Révérende Mère demanda au Révérend Père Blaise Verry une de ses pauvres négresses. La jeune Abyssinie trouva au milieu de nous les soins maternels, l'instruction religieuse, et enfin le bonheur du Baptême.

1869. — Pourquoi faut-il que nous ayons à enregistrer de nouvelles pertes? Le 22 juin, ce fut la Sœur Sainte-Angele Seguin, frappée d'un attaque d'apoplexie sans que rien eût pu la faire pressentir; et, le 3 août, l'excellente Mère du Cœur de Jésus, type de la religieuse vraiment intérieure.

Les élections appelèrent pour la cinquième fois la vénérée Mère Sainte-Sophie à la charge de Supérieure; c'était lui offrir la croix. Le bâtiment qu'on croyait le plus solide, n'avait été préservé d'une ruine imminente que par une protection toute providentielle, et il fallait commencer sans retard de longs et dispendieux travaux de consolidation. La Mère Sainte-Sophie met sa confiance en Dieu et en notre saint Ordre. Les Communautés de Clermont-Ferrand, de Montpellier, de Lyon, de Pau, d'Annonay, se montrèrent particulièrement généreuses, et M. l'abbé Richaudeau voulut, dans sa bienveillance, nous envoyer son offrande personnelle. Au commencement de 1870, les travaux étaient terminés.

1870. — Dans cette année de douloureuse mémoire, le petit couvent d'Avignon eut sa part d'épreuves. Le 4 septembre, au soir, tandis que nous étions à la chapelle, une troupe de forcenés frappent violemment à la porte et font voler les vitres en éclats; mais

ils sont obligés de se retirer, et le lendemain le Comité provisoire se hâta de nous faire promettre appui et protection. Il va sans dire que les élèves rentrèrent en petit nombre, et, par suite des dépenses de l'année précédente, ce fut une véritable épreuve; il ne fallut attendre le pain de chaque jour que d'un travail incessant et de la Providence divine. Mgr l'Archevêque qui soutint notre courage, crut que les appointements d'un Aumônier étaient une charge trop onéreuse pour nous: il confia donc le soin des élèves à M. l'Abbé Bonnel, professeur de Rhétorique, et la confession des Religieuses, au Révérend Père Clément, capucin.

1872. — Le 23 juillet, la Sœur Marie de la Providence Pamel, qui avait fermé les yeux à tant d'autres de ses Sœurs, s'éteignait dans toute la force de l'âge. Puis ce fut le tour de la Sœur Marie-Joséphine Gilles, enlevée subitement à notre affection: il fallait encore baisser la tête! Le 19 octobre un saint missionnaire du Levant, le Révérend Père Henry, disait à la Communauté où une de ses Sœurs est Religieuse: « Si la croix tardait à venir, il faudrait aller la chercher au bout du monde, car elle est le gage du salut. » Hélas! depuis dix ans, cette croix divine régnait parmi nous en souveraine! Le soir même du jour où ce pieux Jésuite nous parlait ainsi, une crue subite du Rhône dévasta notre jardin. Le 4 décembre, une nouvelle inondation anéantissait toutes les espérances de récoltes.

1873. — L'année 1873 pourrait être appelée l'année de Marie. Nos pensionnaires firent, au commencement de l'année, l'acquisition d'une statue de Notre-Dame de Lourdes, ce qui donna lieu à une touchante

solennité. En juin, profitant d'un pèlerinage qui s'organisait dans le diocèse, les Ursulines d'Avignon et leurs élèves offrirent à la Vierge des Pyrénées un magnifique cœur en vermeil.

Les bons Pères Capucins faisant agrandir leur église, nous fûmes heureuses, pour leur témoigner notre reconnaissance, de leur offrir notre chapelle. Nos relations devinrent de plus en plus intimes, mais un grand sacrifice nous était réservé. Le Révérend Père Clément fut appelé à remplir les fonctions de Pénitencier à Saint-Jean-de-Latran. D'un autre côté, M. Louis Bonnel fut nommé vicaire d'une vaste paroisse. Ce dernier fut remplacé par l'abbé Queytan, mais le bon Père Clément dut attendre plusieurs mois un successeur. La Mère Sainte-Sophie recourut alors au zèle du Révérend Père de Foresta, de sainte mémoire, et ce nous fut une joie d'entendre sa parole, si fortement empreinte de l'esprit de foi.

1875 eut aussi sa moisson pour le ciel: le 2 mars, notre Sœur M. Caroline Barbut quittait l'exil pour la patrie, et, le 17 août, la dévouée Sœur Marie-Thérèse de Boudard nous fut enlevée dans sa 58^{me} année.

1874. — Le 11 juin avait été fixé pour la première Communion et la Confirmation des élèves, et l'on choisit ce jour pour l'inauguration d'une statue du Cœur de Jésus. Sur un monticule de rocaille, et au milieu d'une vaste cour de tilleuls et de marronniers, la statue bénie s'éleva, et depuis, que de vœux et de prières ont été répandus à ses pieds!

Qu'il nous soit permis de remercier ici Dieu de la faveur qui nous fut accordée: les exercices de la retraite annuelle nous furent donnés par le saint Père de Foresta.

1875.—Notre Sœur Saint-Régis Girard s'endormait dans le baiser du Seigneur, le premier avril. Pressée par sa charité, elle s'était constituée l'infirmière attentive et dévouée d'une jeune Sœur atteinte d'une maladie de la moelle épinière, et qui ne pouvait faire un seul pas. « Ah! dit cette pauvre malade, cette perte est irréparable pour moi; jamais je ne retrouverai une autre Sœur Saint-Régis. »

Le 16 juin, nous nous consacra mes, avec l'Ordre tout entier, au Sacré Cœur de Jésus, et le 30 juin notre reconnaissance inaugurait une statue au Cœur de Marie: c'était ce Cœur immaculé qui, pendant l'inondation du Rhône, avait soutenu nos bâtiments chancelants.

Depuis son baptême, notre chère négresse avait fait des progrès sensibles dans la piété, et la retraite du Révérend Père de Foresta avait ouvert à cette âme des horizons nouveaux; enfin, la grâce la toucha définitivement pendant un sermon de profession: « Aujourd'hui le bon Dieu m'a dit de me faire religieuse, » dit-elle. Après des instances réitérées, la jeune Marie-Angèle obtint de commencer sa probation: la Mère Sainte-Sophie couronnait son gouvernement par cet acte de charité.

Le 20 septembre, elle remettait sa charge à la Mère Sainte-Gertrude. Celle-ci inaugura sa Supériorité par l'épreuve. Quelques jours après avoir célébré ses Noces d'or, la vénérable Mère Saint-Louis s'éteignait dans les bras de la nouvelle Supérieure.

1876. — L'année 1876 nous apporta de douces bénédictions: ce furent, pendant le mois du Sacré-Cœur, les prédications du Révérend Père Marie-

Joseph; en juillet, la visite de Mgr Terris, le nouveau Evêque de Fréjus; et, en septembre, la réception de la Circulaire de Québec qui venait annoncer à tout l'Ordre une ère de douces relations.

Le 8 mai, la bonne Mère des Séraphins comptait cinquante années de profession; nos cœurs voulurent lui donner un joyeux anniversaire. Mgr Clément, vicaire-général et notre dévoué Supérieur, vint présider la cérémonie: nos Maisons connaissent le charmant cérémonial de ces fêtes de famille.

Le 20 septembre, la Communauté se trouvait en pleine retraite, et elle en suivait les exercices avec le plus grand empressement. On venait de se rendre au réfectoire, et la lectrice avait terminé le Martyrologe du lendemain, lorsque, au lieu de reprendre la lecture accoutumée, elle annonce une Circulaire par ces mots: Mes Révérendes Mères et mes bien chères Sœurs. On redouble d'attention et, avec une joie impossible à rendre, on apprend l'Introduction de la cause de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation. Le silence absolu de la retraite interdit toute démonstration; mais comme chacune remercia Dieu de cette grande faveur, et les bonnes Mères Ursulines de Clermont qui nous la faisaient si promptement connaître! Cependant notre reconnaissance eut sa manifestation, et les 6, 7 et 8 décembre, nous portâmes au pied du Saint-Sacrement exposé nos actions de grâces.

Le jour de Noël, une jeune protestante faisait son abjuration dans l'église de Saint-Thomas. Ce fut aussi une fête pour nous, car c'était à une de nos réunions du premier vendredi que la grâce avait triomphé de cette âme.

1878. — L'illustre Proscrit de Genève nous avait déjà fait entendre sa parole onctueuse en 1871. En 1878, nous le revîmes parmi nous avec un vrai bonheur. Après avoir répondu avec un à-propos charmant à notre humble compliment, Mgr Mermillod nous parla des vertus de l'état religieux : « Je me représente, dit-il, la sainte Eglise sous la figure d'une immense horloge dont les évêques et les prêtres sont les aiguilles, mais dont les religieux sont les ressorts cachés. Or, comment calculer les résultats fâcheux qui pourraient suivre, si les ressorts venaient à se détendre et à arrêter les aiguilles dans leur marche... »

Le 14 juin, la Communauté se préparait à recevoir Mgr l'Archevêque qui venait administrer le sacrement de Confirmation, lorsque soudain notre chère Sœur Marie-Joseph est prise de suffocations; dix jours après, elle mourait entre nos bras. Toute la vie de cette pieuse Sœur pouvait se résumer par un seul mot, dévouement.

Nous fermerons ces rapides Annales par le récit de la cinquantaine de notre vénérée Mère Sainte-Sophie. Nous empruntons à la Revue des Bibliothèques paroissiales les détails suivants : « Lundi « dernier, 8 juillet, le Monastère de Sainte-Ursule « a célébré les noces d'or de l'ancienne Supérieure, « M^{me} Pauline Olivier de Sainte-Sophie, née à l'Isle, « en 1807, entrée élève en 1818, admise à faire « sa profession le 8 juillet 1828, depuis élue huit « fois Maîtresse générale, trois fois Maîtresse des « novices, et six fois Supérieure. »

« Mgr l'Archevêque a présidé la cérémonie, et « donné, avec le concours de sa présence, une de « ses meilleures bénédictions; dans un discours fort

« goût, le Révérend Père Verdelet a rappelé à l'assistance d'élite qui l'entourait, un souvenir et un exemple: le souvenir d'un Dieu qui ne change pas, et l'exemple d'une âme qui se retrouve après cinquante ans dans les mêmes dispositions.

« Le parrain a été M. Germain, ancien président du tribunal, et la marraine, M^{me} de la Fare. A la suite de la cérémonie, sa Grandeur est entrée dans le Monastère, où une partie du public a été admise. Nous signalons avec plaisir les élégantes décorations confiées à l'habileté de M. Faucou; elles ont eu un plein succès. Le chœur des Religieuses décoré en gaze rose relevée d'or, produisait un effet superbe; la stalle de la Mère Sainte-Sophie était marquée d'une couronne d'or; l'arc de triomphe dressé dans la cour a charmé les regards, ainsi que les gracieuses guirlandes et la riche bannière en drap d'argent portant inscription et couronne d'or.

« On avait eu l'heureuse idée de suspendre partout dans le Monastère de semblables inscriptions imprimées avec goût, qui rappelaient dans les moindres détails, toutes les dates, toutes les œuvres, et toutes les dignités de la Mère Sainte-Sophie. Dans l'après-midi, des chants, avec accompagnement d'harmonium, traduisirent les sentiments de tous; des compliments et de magnifiques bouquets furent offerts par les élèves dont elle est Maîtresse générale, à la vénérée Jubilaire. Le soir, une brillante illumination, accompagnée de feux de Bengale et de gracieux cantiques, clôtura cette magnifique journée, pleine de ces joies sereines qui rappellent celles du ciel. »

On lira peut-être avec intérêt quelques strophes
d'une poésie inspirée pour cette touchante fête.

Ah ! tandis qu'au dehors sans relâche, ni trêve ;
Tout change, tout s'en va, tout fuit comme le rêve,
Qu'au retour du matin on ne retrouve plus ;
 Au pied de cet autel qu'elle aime,
Du même pas qu'hier, elle revient la même,
 Après tant de jours révolus !

Et vous vous retrouvez l'un l'autre,
Seigneur, sans que les fleurs de votre amour commun,
 Ni dans son cœur ni dans le vôtre,
Aient laissé s'échapper leur matinal parfum !

Ah ! qu'est-ce qui peut donc, créatures si frères,
Que les choses du temps emportent avec elles,
 Comme des flots qui roulent vers les mers,
Qu'est-ce qui peut ainsi, Seigneur, fixer nos doutes,
Et dans un seul instant faire, une fois pour toutes,
 S'évanouir pour nous tout l'Univers ?

Ce miracle, ô Jésus, c'est vous seul qui le faites ;
Vous seul, Dieu bien-aimé, vous seul avez des fêtes
Qui peuvent nous charmer cinquante ans comme un jour,
Et qui, lorsque des ans recommence la course,
Dans nos cœurs rajeunis font de la même source,
 Jaillir les mêmes flots d'amour.



LA MÈRE SAINTE-PHILOMÈNE BOUSQUET.



11^e ROSINE BOUSQUET avait reçu le jour au sein d'une famille profondément chrétienne. Deux de ses oncles s'étaient enrôlés dans la milice sacerdotale, et son aïeule était si bien connue pour une chrétienne des anciens jours, que, pendant la tourmente révolutionnaire, on n'hésita pas à lui confier les saintes Hosties ; elle les portait constamment cachées dans sa ceinture. A une si sainte école, Rosine

puisa les leçons d'une foi vive et d'une rare piété. Elle atteignait à peine sa dix-huitième année, que, fidèle, à l'appel du Seigneur, elle vint demander à la famille de sainte Angèle le silence et la paix du cloître.

Naïve et simple comme une enfant, Resine Bousquet, devenue au Noviciat la Sœur Sainte-Philomène, fut un modèle de ferveur, d'humilité et d'obéissance. Elle poussa si loin la pratique de la mortification, qu'elle avouait un jour à sa Supérieure, que cette vertu lui était devenue familière, et plus naturelle même que le penchant qui nous porte à jouir. Elle occupa tour à tour les charges de première Portière, de Maîtresse des novices et de Maîtresse des pensionnaires. Dans ce dernier emploi, son humilité fut souvent mise à l'épreuve; car les élèves, tout en vénérant la vertu de leur maîtresse, profitaient trop largement de sa bonté et abusaient de sa patience. Notre Sœur Sainte-Philomène aimait surtout à se dévouer pour sa Communauté; elle réussissait dans tous les genres de travaux, et ne craignait pas de se faire tour à tour peintre ou vitrier, lingère ou brodeuse.

En mai, 1856, une irruption subite du Rhône jeta l'épouvante et la consternation dans la ville. En moins de dix minutes, le fleuve, après avoir abattu une partie des remparts, se précipita à travers les rues et atteignit dès l'abord à la hauteur du premier étage. La Sœur Sainte-Philomène, alors Cellière, voulant conserver à la Communauté le plus de provisions possibles, ne craignit pas de rester dans l'eau froide et fangeuse pendant plusieurs heures. La Mère Supérieure, obligée de s'occuper de tant de choses, restées forcément imprévues à cause de la rapidité effrayante avec laquelle le fleuve brisait ses digues, ne songea que trop tard à lui faire abandonner ce dangereux travail, dans lequel elle puisa le germe de la maladie qui la conduisit au tombeau. Ce trait de dévouement suffirait à lui seul pour faire connaître notre Sœur Sainte-Philomène. Sa vie, en effet, peut se résumer en deux mots: dévouement à Dieu par la pratique de la Règle, et dévouement au prochain par l'exercice de la charité.

Un soir, elle se trouvait seule à la seconde table avec une

jeune novice qui, après avoir plié les nappes, se hâta d'aller rejoindre ses compagnes : « Ne voulez-vous pas, lui dit la Sœur Sainte-Philomène, m'aider à remettre tout en ordre ? » Et comme la novice objectait que la Règle n'exigeait pas cela : « Ma Sœur, lui répliqua-t-elle aussitôt, si vous faites de pareils calculs, vous ne serez jamais fervente. » Elle les ignorait pour elle-même et ne savait que se dépenser pour obliger ses Sœurs, ne leur permettant même pas de lui en dire leur reconnaissance. « Vous savez bien, répondait-elle, quand on la remerciait, que j'ai pour emploi d'obliger tout le monde. » Quand son extrême surdité l'eut rendue impropre à presque tous les offices le jour de la distribution des emplois, la Mère Supérieure, afin de lui adoucir cette épreuve, avait soin de dire lorsque arrivait le rang de cette fervente Religieuse : Ma Sœur Sainte-Philomène prêtera à toutes ses Sœurs le concours de son obligeance et de son adresse.

Mais l'exemple de sa patience pendant les longs mois de sa dernière maladie fut aussi admirable que celui de sa charité. Etendue sur son lit de douleurs, elle se montrait toujours aimable et résignée. Venez, disait-elle en souriant à la première Sœur qui la visitait; venez m'aider à mettre ma jambe au lit. Incapable de se donner aucun mouvement, endurant les longues tortures d'une décomposition complète, cette chère Sœur ne fit jamais entendre la plus légère plainte, et un sourire céleste errait encore sur ses lèvres lorsque la mort vint les glacer.

Les humbles vertus de notre Sœur Sainte-Philomène répandaient un suave parfum, non seulement dans notre Monastère, mais encore au dehors. Un jour, on vint demander à la pieuse Portière de prier pour une jeune fille qui se mourait; elle le fit, et la guérison inespérée fut obtenue. Quelques années plus tard, on revenait supplier que la sainte Religieuse voulût bien demander la santé pour une autre mourante. Mais de quelle religieuse voulez-vous parler, dit la Sœur qui remplaçait ma Sœur Sainte-Philomène? — De la Sainte qui répondait à la porte; il y a tant d'années. — Ah! de ma Sœur Sainte-Philomène! hélas, elle n'est plus de ce monde, reprit la portière; déjà depuis

deux ans elle a échangé les tristesses de l'exil pour les joies de la patrie !

LA SŒUR SAINTE-AGNÈS VILLON.

EUPHROSINE-AGNÈS naquit avec une sœur jumelle à Château-Neuf de Gadagne, le 1^{er} février 1824, de parents recommandables par leur piété et la position sociale qu'ils occupaient. Cette double naissance terminait une glorieuse couronne de neuf enfants. M. Xavier Villon et sa vertueuse épouse étaient plus désireux de laisser à leurs enfants l'héritage de leur foi que les biens de ce monde; ils s'appliquèrent donc à les former à la vertu en la leur prêchant autant d'exemple que de parole. Elevés dans la crainte de Dieu, jamais on ne vit d'enfants plus respectueusement soumis à leurs parents, plus solidement chrétiens et plus unis entre eux. Ils étaient neuf, mais ils n'étaient qu'un de cœur et d'âme. En présence du père et de la mère, et à table où tous se trouvaient réunis, le plus profond silence régnait toujours; celui-là seul parlait qui était interrogé. Ces excellents parents aimaient tendrement leurs enfants et ne les rudoyaient jamais; mais ils ne prenaient avec eux aucune de ces familiarités qui détruisent l'autorité des parents et enhardissent les enfants. Avec plus de soin encore évitaient-ils de se laisser aller devant eux à l'impatience. Tout était grave et mesuré, doux et patient de leur part; ils reprenaient sans s'emporter jamais. Telle était l'éducation donnée et reçue dans cette famille patriarcale.

Raconter les progrès que firent nos deux jumelles dans la vertu, est une tâche qu'on n'entreprendra point ici; on dira seulement que, parvenue à l'âge de 18 ans, Marie-Bathilde qui le disputait à sa sœur Euphrosine-Agnès en piété et en douceur, et qui était comme elle Congréganiste assidue et zélée, était déjà mûre pour le ciel; elle passait de la terre et de la Congrégation des Enfants de Marie, dans la société des Anges. Euphrosine-Agnès, privée de cette sœur qu'elle regardait comme une autre elle-même, se jeta

entre les bras de son aînée, sa marraine et comme sa seconde mère, et lui dit les yeux pleins de larmes : « Puisque Dieu choisit Bathilde pour l'admettre dans sa demeure éternelle, j'ai choisi Dieu pour ne pas envier son bonheur. » Peu de temps après, la marraine et la filleule s'acheminèrent toutes deux vers le Monastère de la Visitation Sainte-Marie, qui leur ouvrait ses portes.

Les desseins de Dieu sont impénétrables, il mène ses élus par des voies qui nous sont inconnues. Après deux ans de séjour dans le Monastère de Sainte-Marie, déjà tout parfumé de ses vertus, Euphrosine s'appretait à prononcer ses vœux irrévocables ; mais Dieu suspendit le sacrifice, lui laissant comme à Abraham, tout le mérite d'une oblation entière sans en exiger l'offrande. Une tumeur au pied, qui dégénéra en abcès, l'obligea à quitter l'asile dans lequel elle espérait finir ses jours. Elle revint à Château-Neuf au sein de sa famille, laissant dans le Monastère Sainte-Marie son âme tout entière.

La volonté de Dieu, devant laquelle elle s'était inclinée avec une respectueuse soumission, ne tarda pas à lui devenir intelligible. Sa miséricorde, en infligeant cette épreuve à Euphrosine-Agnès, réservait une précieuse récompense à M. Xavier Villon, qui pour Dieu avait détaché de sa couronne paternelle ses deux joyaux les plus précieux. Elle voulait lui procurer la consolation d'être assisté par cette chère fille dans la maladie qui devait l'enlever à l'amour de sa nombreuse famille. Fidèle à sa mission, Agnès ne quitta pas le chevet de son père ; M. Villon, éclairé et fortifié par son ange consolateur, reçut les derniers Sacraments, non-seulement avec foi et résignation, mais encore avec la joie qu'inspire à l'exilé l'annonce du retour prochain dans la patrie.

Agnès s'était pourtant tout à fait rétablie, mais il fut jugé prudent qu'elle restât encore quelques années dans sa famille pour s'assurer que sa guérison était parfaite, et qu'elle n'avait plus de rechute à craindre.

Elle employa le temps de cette épreuve, qui dura trois ans, à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, sollicita l'honneur de reprendre sa place parmi les Congréganistes, et s'appliqua à réchauffer, parmi elles, le zèle et la piété. Dieu

bénit ses pieux efforts : jamais la Congrégation ne fut plus florissante. Aussi toute sa vie Euphrosine-Agnès conserva-t-elle un tendre attachement pour une Association qui fut en partie son ouvrage. Cependant l'épreuve touchait à sa fin ; une voix intérieure l'appelait toujours à la solitude. Jugeant que Dieu n'approuvait pas qu'elle restât dans l'Ordre qu'elle avait quitté, parce qu'elle y aurait trouvé des consolations trop naturelles auprès de sa sœur, Euphrosine-Agnès cherchant Dieu seul et ne voulant que lui, entra au Monastère des Ursulines d'Avignon. Elle se fit bientôt remarquer par son amour du silence et du recueillement, sa parfaite régularité, sa douceur, son obéissance, sa facilité à se ranger à l'avis de ses Sœurs. Nous ne citerons qu'un exemple de cette admirable souplesse de caractère. Elle avait déjà quitté le Noviciat depuis quelques années, et, étrangère à tout ce qui ne concernait pas son emploi, elle vivait, le plus qu'elle pouvait, retirée dans sa cellule, employant ses moments de loisir à la prière et à l'entretien avec Dieu. La Maîtresse Générale, sa compagne de Noviciat, ayant à l'infirmerie deux ou trois élèves à la fois, demanda et obtint facilement la permission d'adjoindre à la Sœur infirmière, la Sœur Sainte-Agnès. Elle se rend donc auprès de cette dernière et lui dit : « Ma Sœur, j'ai compté sur vous pour soigner nos malades à telles et telles heures » qu'elle lui indiqua. Celle-ci répond aussitôt : « Bien volontiers, j'irai aux heures que vous m'avez marquées ; mais je me réserve de 8 à 9 heures du matin, parce que c'est pour moi une heure de recueillement. » — La Maîtresse générale, qui ne voyait pas d'autre Sœur disponible à cette heure-là, crut pouvoir user de ses droits d'ancienne compagne : « Et le dévouement, quelle place lui faites-vous dans votre vie, ma Sœur Sainte-Agnès ? .. lui dit-elle. — Vous avez raison, répond aussitôt celle-ci ; j'irai auprès des élèves de 8 à 9 heures. » Il n'est arrivé à la connaissance de personne de la Communauté qu'elle se soit jamais départie de la tranquille possession d'elle-même et de Dieu.

Lorsqu'elle rencontrait quelques sujets de peine, comme le bon Dieu en ménage aux natures délicates, même dans les Maisons les plus ferventes, elle n'en parlait à personne ; mais

allait les confier à Notre-Seigneur, et ne sortait d'anprès de Lui que lorsque son âme avait retrouvé toute sa sérénité. Son obéissance était admirable, et elle en donna de touchantes preuves jusque sur son lit de mort. Averties par le docteur au moment où elles y songeaient le moins, que leur Sœur n'avait plus que bien peu de jours à vivre, toutes ses anciennes compagnes du Noviciat accoururent éplorées auprès de son lit de douleur. Elle seule était sour ante. Un colloque des plus touchants s'établit alors. « Chère Sœur, ce n'est pas aimable à vous d'être si joyeuse de nous quitter. — C'est pour si peu de temps : bienôt nous serons toutes réunies là-haut. — Mais est-ce que vous n'avez pas peur de la mort? — La mort, oh! non, elle ne me fait pas peur; elle me conduira près de Notre Seigneur qui est si beau, qui est si bon, et que je désire tant de voir! — Vous êtes donc prête pour mourir? — Non, je ne suis pas prête, je n'ai rien fait, rien; mais Jésus est si bon! — Et le Purgatoire, ne le redoutez-vous pas? — Mais non; j'ai abandonné tous mes mérites aux pauvres âmes qui y sont détennes. — C'est une raison de plus pour craindre d'y aller. — Si Notre-Seigneur m'y envoie, ce ne sera jamais qu'après s'être fait voir à moi, et alors je pourrai bien, j'espère, en supporter la rigueur. » L'infirmière arriva sur ces entrefaites, et elle imposa silence à la pieuse malade, qui se tut aussitôt. Plus tard, apercevant une de ses Sœurs avec laquelle elle semblait avoir eu plus d'intimité, elle lui dit: « Oh! c'est vous, ma Sœur ***, je voudrais bien vous dire quelque chose, mais on m'a défendu de parler. — Et moi aussi, reprend sa compagne; mais il faut obéir, nous nous parlerons dans le Cœur de Jésus. — C'est cela. » Et elle garda de nouveau le silence. Quelques heures avant sa mort, comme elle paraissait mieux, la Mère Supérieure, cédant aux instances de l'infirmière, alla prendre quelques instants de repos, en recommandant à la Sœur Sainte-Agnès de la faire appeler promptement si elle se sentait plus mal; deux de ses Sœurs lui firent la même demande. Vers minuit, elle pria qu'on fit venir la Mère Supérieure et ses deux compagnes. Notre Mère arriva en toute hâte. « Qu'on donne une chaise et un chauffe-pieds à notre Mère, car il fait bien froid, » murmura la malade dès qu'elle

la vit entrer. « Et ma Sœur... où est-elle? — Notre Mère n'a pas permis qu'on la réveillât, lui répondit-on; vous oubliez que c'est l'heure du grand silence. — C'est vrai, dit-elle humblement. — Voudriez-vous voir M. l'Aumônier? lui demanda la Mère Supérieure. Elle se recueillit un instant. — J'ai dormi une fois à l'oraison, il est vrai, mais je m'en suis confessée. Non, ma Mère, je n'ai rien qui me fasse de la peine. — Alors reposez tranquillement. — Oui, je vais essayer de dormir. » Elle fit un mouvement, comme pour chercher une position qui lui facilitât le sommeil, et elle s'endormit doucement pour ne plus se réveiller ici-bas. L'une des Sœurs qui l'avait priée de la faire appeler, aperçut à peu près à l'instant où la Sœur Sainte-Agnès rendait le dernier soupir, une figure rayonnante de gloire qui lui disait : Un jour tu seras comme moi. Ne songeant nullement à notre chère Sœur, dont elle ne croyait pas la fin aussi prochaine, elle craignit une illusion du démon et ferma les yeux. Elle eut néanmoins jusqu'à trois fois la même vision, et ce ne fut que lorsqu'elle apprit sa mort qu'elle comprit que sa Sœur bien-aimée était venue lui dire adieu.

LA SŒUR SAINTE-AGATHE,

Conversation.

— Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. (S. MATTHIEU).

La longue et sainte vie de notre Sœur Sainte-Agathe a offert la réalisation de cette parole du Sauveur. Dans le monde, sa douce piété impressionnait les personnes qui en étaient témoins et les portait au recueillement. On dit aussi que ses instants de loisir étaient consacrés à visiter les malades, et qu'elle poussa même la charité jusqu'à se dépouiller de la robe qu'elle portait pour en revêtir une pauvre femme dont le dénûment l'avait émue. Entrée dans notre Communauté, ses forces furent consacrées au service des élèves qu'elle ne quittait ni le jour ni la nuit, tenant presque la place d'une maîtresse auprès d'elles, les soignant, les gâtant même. L'ascendant de sa vertu et de son dévouement

était tel que les élèves les plus molles résistaient difficilement à ses remontrances; aussi toutes celles qui l'ont connue ont gardé d'elle un reconnaissant souvenir, et lorsqu'elles revenaient, après de longues années, pour passer quelques jours au Couvent, elles n'oublièrent jamais de visiter la pauvre infirme sur son lit de douleur.

À ce zèle, la Sœur Sainte-Agathe joignait la pratique de toutes les vertus religieuses : l'humilité, la simplicité, l'amour du travail, la patience, la charité. Mais ce fut lorsque des douleurs rhumatismales, plus encore que la vieillesse, l'eurent privée de la faculté de se mouvoir, que cette chère Sœur se montra surtout édifiante. De sa couche, où l'on se plaisait à la visiter, elle prêchait vraiment l'amour du sacrifice. Toujours heureuse de tout, reconnaissante des moindres soins, elle faisait l'admiration de M. l'Aumônier et des autres Confesseurs, qui vinrent successivement la consoler et la fortifier par les Sacraments. « Oh ! la belle âme ! se plaisaient-ils à dire tour à tour. Plût à Dieu qu'il y eût beaucoup de Sœurs Sainte-Agathe dans le monde et même dans les Communautés religieuses ! » Sa mort fut calme et sereine, comme l'avait été sa vie, et, s'il faut en croire une de ses nièces, qu'elle avait laissée dans le monde, elle vint, selon la promesse qu'elle lui en avait faite, l'avertir de son départ pour la patrie.

LA SŒUR MARIE DE LA NATIVITÉ FABRE.

CÉLESTINE FABRE fut tout particulièrement l'enfant de la sainte Vierge, qui la guérit miraculeusement lorsqu'elle avait à peine atteint sa septième année. Nous n'oserions dire si ce fut un rêve ou une réalité; mais elle vit Notre-Dame de France, à laquelle on venait de la vouer, et elle lui promit de se faire religieuse. Lorsque ses pieux parents la conduisirent en pèlerinage au sanctuaire de Marie, ils furent saisis d'étonnement en l'entendant s'écrier quand elle aperçut la statue de la Vierge : « Voilà celle qui m'est apparue et qui m'a guérie ! »

Confiée plus tard à sa tante, la bonne Mère du Cœur de

Marie, elle se montra une élève docile et pieuse ; puis, un an après son retour dans sa famille, elle demanda, avec instances, et finit par obtenir la permission de venir consacrer sa vie au Dieu qui la lui avait rendue miraculeusement. Au Noviciat, elle se fit bientôt remarquer par sa tendre piété, et son grand amour pour la sainte Règle, qu'elle s'était fait une loi de ne jamais enfreindre. Elle avait remarqué que, pendant plusieurs années consécutives, la très-sainte Vierge avait exigé d'elle de grands sacrifices en la fête du 8 septembre ; son père était mort ce jour-là, et une de ses sœurs s'était noyée ; elle voulut prendre le nom de Marie de la Nativité. Elle ignorait, la chère enfant, que sa divine Mère l'appellerait bientôt à célébrer au ciel cette fête à laquelle elle avait une si tendre dévotion. En effet, elle passa cinq ans à peine au Noviciat où elle se montra toujours l'une des plus ferventes. Voyant approcher la fête de la Nativité, elle dit à quelques-unes de ses Sœurs : « Je me demande quel sacrifice la sainte Vierge exigera de moi cette année. » Ce fut celui de sa vie. Marie avait voulu cette fois lui accorder les joies de la patrie en dédommagement de toutes les souffrances qui lui avaient été envoyées en cet anniversaire. Le R. P. Franciscaïn, qui assista notre chère Sœur à ses derniers moments, fit en quelques mots son panegyrique : « Je ne vois pas, dit-il, que cette âme ait rien à purifier dans les flammes du Purgatoire. »

LA SŒUR SAINTE-ROSALIE BLANC,

Tourières.

LES services que cette humble Sœur rendit à notre Communauté, nous font un devoir d'inscrire ici son nom. Elle fut, comme les restauratrices, une des colonnes de notre Maison, à laquelle elle donna son cœur, ses forces et sa vie. Nature ardente, elle tourna, dès ses premières années, tous ses désirs vers la possession du vrai bien.

Entrée en service dans une grande maison de Marseille, aussitôt qu'elle avait rempli ses devoirs journaliers, elle s'empressait d'aller visiter Jésus et les pauvres. Les chants

sacrés, les cérémonies catholiques, les processions qui se réorganisaient après la tourmente révolutionnaire, étaient les seules joies de la pieuse jeune fille; bien des fois elle em, loya ses nuits à accomplir son travail, afin d'être libre à l'aurore pour aller chanter les louanges de Marie et se mêler au cortège virginal qui portait son image.

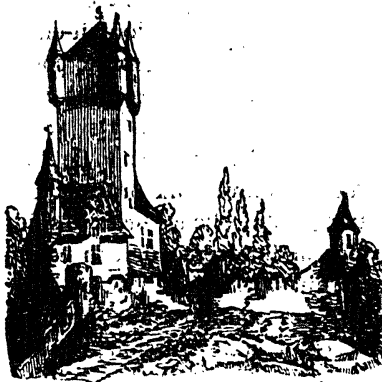
R que en qualité de tourière dans la Communauté renaissante, elle en connut toutes les privations et s'identifia à tous ses int rêts. Elle faisait à l'intérieur les travaux de plusieurs Sœurs converses; et, en qualité de tourière, elle mettait en œuvre les moyens les plus efficaces pour la servir. Avec sa bonhomie méridionale, elle avait de petites ruses admirables que la Providence bénissait toujours. Quelquefois, obligée de sortir sans un centime pour ses provisions du jour, elle s'écriait naïvement au moment de l'achat: « O mon Dieu! j'ai laissé ma bourse au Couvent, » et en effet, elle l'avait déposée aux pieds de saint Joseph avant de sortir. « Veuillez me faire crédit jusqu'à demain, » ajoutait-elle, et on ne lui refusait jamais. Le zèle de la Sœur Rosalie, pour l'Institut, était aussi à toute épreuve: « Donnez-nous vos enfants, dis it-elle aux mères qu'elle connaissait; si vous saviez comme e.les sont bien soignées chez nous.» Ce fut même en accompagnant une de nos élèves aux processions de la Fête-Dieu que, faisant une chute, elle se brisa l'os de la jambe. Elle déversait surtout la tendresse de son cœur sur les enfants des classes gratuites. C'était à elle que les Supérieurs s les confiaient pour les conduire aux processions de la paroisse; elle chérissait cette mission, et rien n'égalait sa joie lorsqu'elle entendait murmurer autour d'elle: Oh! comme ces petites filles sont recueillies! Avec la permission des Supérieurs, elle était parvenue, à force d'industrie, à faire confectionner une jolie bannière représentant sainte Angèle et sainte Ursule. Avant sa chute, et bien qu'elle fût âgée de 76 ans, la Sœur Rosalie avait refusé sa retraite, voulant servir la Communauté jusqu'à son dernier jour; mais, à dater de ce moment, il fallut bien qu'elle se résignât à garder souvent le lit et à ne plus se mouvoir qu'à l'aide d'une béquille. Ce fut une dure épreuve pour une nature aussi ardente, mais elle la supporta néan-

moins avec une parfaite résignation. Le 10 mai 1868, elle se sentit subitement paralysée de la jambe et du bras droits; comprenant, à ces signes, l'approche de la mort, elle entonna un cantique à la très-sainte Vierge et le continua, on peut dire, jusqu'à son dernier soupir. Diligente comme toujours, elle avait terminé toutes ses prières de la journée, et c'est, le Rosaire à la main, que s'endormit de son dernier sommeil cette fille dévouée de Marie.



MONASTÈRE D'AVRANCHES.

Congrégation de Paris.



La société civile prend un grand soin d'enregistrer les faits remarquables qui se sont accomplis dans son sein pendant le cours des siècles; à plus forte raison, la société religieuse doit garder le dépôt de ses souvenirs, et publier tout ce qui peut élever les âmes. Or, elle remplira une partie de la mission qui lui est confiée, en faisant connaître l'histoire de ces maisons consacrées à Dieu, où l'on prie et où l'on travaille pour sa gloire. C'est ce qui nous a portés à écrire quelques pages sur notre Maison des Ursulines à Avranches. Nous dédions ce petit travail au Sacré-Cœur de Jésus, et nous le plaçons humblement sous la pro-

tection de notre Père saint Augustin, de notre bienheureuse Mère sainte Ursule et du glorieux saint François d'Assise, dont les enfants ont habité notre Couvent pendant près de deux cents ans.

DE LA SITUATION DU MONASTÈRE. — Avranches, (*Abrinca*), ville de la Gaule Celtique, ancienne cité fortifiée de Normandie, est à la fois élégante, pittoresque et gracieuse; elle est bâtie sur un promontoire, dernière colline d'une ligne de faîtes qui partage les bassins de la Sée et de la Sélune, rivières sujettes au flux et reflux de la mer, qui vient aux grandes marées jusqu'au pied de la colline couvrir une vaste grève. C'est au milieu de cette grève que s'élève, comme une superbe pyramide, le célèbre Mont-Saint-Michel.

Avranches avait autrefois un évêché, l'un des plus anciens de la monarchie; la cathédrale, qui faisait son plus bel ornement, était bâtie sur la partie avancée de la montagne. Deux belles tours en granit, renfermant sept ou huit cloches, décoraient la façade occidentale; à l'orient, une autre tour terminée en dôme portait le timbre de l'horloge; ces trois clochers, qui s'élevaient également au-dessus de l'édifice, couronnaient majestueusement la ville, et dominaient un horizon des plus variés et des plus étendus.

Cette église avait été construite dans cette fervente époque qui suivit la conquête de l'Angleterre; commencée vers 1090, elle fut consacrée le 15 octobre 1122, sous l'épiscopat de l'Évêque Turgis. Nous n'avons plus, de cette antique basilique, que le souvenir et une pierre ornée d'un calice évasé, échappée aux démolisseurs, sans doute parce qu'ils ignoraient

son importance historique. Cette pierre incrustée dans le pavé, vis-à-vis de la porte latérale de l'église, est celle sur laquelle Henri II, roi d'Angleterre, se mit humblement à genoux pour recevoir, des légats du Pape, l'absolution du meurtre de saint Thomas Becket.

Maintenant, dirigeons-nous du côté de notre cher Couvent. Il est situé sur la paroisse de Notre-Dame-des-Champs, et à l'ombre de cette merveilleuse église dont nous aurons occasion de parler plus tard. A demi-caché par de grands arbres, le Couvent des Ursulines est un bâtiment ancien, d'un aspect sombre, avec une quantité de toits inclinés irrégulièrement; il est rendu pittoresque par sa situation et les ornements d'une riche végétation. Son parc magnifique contient plus de cinq hectares; des vignes artistement disposées couvrent les murailles; et des guirlandes de clématite entremêlées de jasmin, font sentir leur parfum jusque dans les appartements; des tilleuls séculaires ombragent la grande cour, et sous un frais berceau de charmille, les Religieuses prennent leur récréation en été.

Notre chapelle construite probablement en 1618, est dédiée à Notre-Dame-des-Anges, comme toutes les églises des Franciscains; avec ses fenêtres élevées, à plein cintre, et les croix qui la surmontent, sans aucune architecture, elle porte le cachet de la sainte pauvreté de l'Ordre Séraphique.

A la Révolution, ce pieux sanctuaire, ainsi que tous les monuments religieux d'Avranches, subit le pillage et la dévastation; mais un châtement visible arrivé à l'un des profanateurs, effraya ses complices: un de ces malheureux osa porter une main

sacrilège sur la croix qui surmontait le Tabernacle. Tout à coup, il est frappé par la Justice divine, et il tombe sur les degrés de l'autel, immobile et sans vie...

Les Anges, protecteurs invisibles du temple, avaient abattu le nouvel Héliodore. La Providence réservait cette Chapelle aux filles de sainte Ursule: comme les enfants de saint François, elles devaient y faire réparation, y prier et y chanter les divines louanges.

A trois époques différentes, notre église fut restaurée: la première fois en 1805, où l'on se contenta de réparations urgentes; la deuxième, en 1827, lorsque la clôture fut remise en vigueur par la Révérende Mère Sainte-Victoire; enfin, en 1854, une personne généreuse, après avoir comblé de ses dons son église paroissiale, voulut consacrer une somme considérable à l'embellissement de notre Chapelle; elle désirait vivement que les travaux fussent achevés pour le jour de sa profession, 16 juillet 1854, afin que le sacrifice qu'elle faisait au Seigneur de sa personne, fût accompagné de l'offrande de ses biens.

Les réparations furent en effet terminées pour ce grand jour. A l'exemple de la généreuse donatrice, six jeunes filles se consacraient à l'Époux divin: trois faisaient profession, et trois recevaient le voile blanc des mains de Mgr Jacques-Louis Daniel, évêque de Coutances, venu exprès de sa première ville épiscopale pour présider la cérémonie.

La main libérale qui a versé ses richesses dans le trésor du temple, s'est ouverte encore en maintes occasions pour notre Communauté; mais elle tient

à demeurer cachée, et Dieu seul a écrit dans son livre éternel les dons de sa charité.

A l'intérieur, le vaisseau de l'église est vaste et bien proportionné; l'autel en bois est orné d'un beau retable de la Renaissance, présentant la statue de la Vierge-Mère. Du côté de l'Évangile, sont placées les statues de sainte Anne, de notre Père saint Augustin, avec les insignes d'Évêque et son cœur embrasé; du côté de l'Épître, apparaissent le glorieux saint Joseph et notre Patronne sainte Ursule tenant en main la palme du triomphe. Dans le chœur des Religieuses, nous avons le bonheur de posséder les statues du divin Cœur de Jésus, et de Notre-Dame du Sacré-Cœur, données, il y a environ six ans, par une de nos Mères, en reconnaissance de grâces obtenues. Enfin au bas du chœur, on a conservé deux statues anciennes, l'une de la sainte Vierge, l'autre de sainte Anne, apportée de Vire, avec une autre petite statuette de la même sainte. Le grand tableau, ornant le bas du réfectoire, atteste encore de notre dévotion pour la Mère bénie de l'auguste Vierge: c'est un mémorial du miracle opéré en faveur d'une novice infirme, M^{lle} Françoise de Gouvetz, dite Sœur de l'Annonciation, de la noble famille de Clinchamp d'Avranches. Mgr de Luyues, évêque de Bayeux, y écrivit au bas quelques lignes de sa main, au mois d'août 1645. Pour acquitter la promesse que nos Mères firent alors, un *Te Deum* doit être chanté à perpétuité à la fête de sainte Anne, que nous célébrons avec Grand'Messe et Vêpres, comme le saint jour du Dimanche.

SOUVENIRS HISTORIQUES. — Les Pères Capucins nous

ayant précédées dans cette sainte demeure, il est juste de consacrer quelques lignes à leur mémoire. L'abbé Nicolo, qui écrivait vers 1619, nous dit que François de Périgord, Evêque d'Avranches, reçut les Capucins en sa ville, le 16 juillet 1618, qu'il dédia leur Eglise, et les aida beaucoup de ses aumônes. Ce saint Prélat qui administra le diocèse pendant près de cinquante-deux ans, fut chargé en 1610, par le clergé de France de porter ses vœux au pied du trône. « Par la Sagesse de Dieu, dit-il à Louis XIII, les rois régissent et les princes commandent. C'est Lui qui tient le cœur et la vie des rois dans sa main, dispose des sceptres et des couronnes, les donne aux bons princes et les ôte aux méchants. »

Les Pères Capucins d'Avranches évangélisèrent les campagnes et se montrèrent toujours dignes de leur saint Fondateur. En 1659, ils donnèrent asile à un agent du fisc, nommé Poupinel, qui était venu à Avranches, pour demander des impôts extraordinaires. Cette nouvelle levée donna lieu à la révolte des *nu-pieds*. Le malheureux Poupinel fut massacré, malgré les efforts des Révérends Pères... Pour obtenir par l'intercession de saint Félix, l'expiation de ce crime, ils placèrent sa statue dans leur cloître en 1750. Elle a été remplacée depuis par celle de notre Fondatrice sainte Angèle.

Le jardin des Capucins n'a pas été rendu aux Religieuses: il appartient à la ville, qui en a fait un Jardin des Plantes, et a établi sur le point le plus culminant le portail roman du XII^e siècle, de l'ancienne chapelle de saint Georges et de saint Hubert de Bouffilé. La cloche du Monastère provient aussi de cette antique chapelle.

L'oratoire du jardin, qui servit de magasin à poudre pendant les premières années de la Révolution, ne trouva pas grâce devant les démolisseurs, et l'on en reconnaîtrait difficilement la place, si le Conservateur du Jardin des Plantes n'avait eu la pensée de planter un if à l'endroit même qu'il occupait (1). Le Jardin des plantes possède un cèdre du Liban, planté à quelques pas de nos murs, qui s'élève à plus de 60 mètres, et dont la circonférence est prodigieuse. A vol d'oiseau, on peut compter environ 12 kilomètres du Monastère au mont Saint-Michel, la merveille de l'Occident (2).

Notre dernier Evêque, Monseigneur Bravard, a puissamment contribué à rendre à ce pèlerinage son ancienne splendeur, et Monseigneur Germain continue

(1) La Providence a permis que l'oratoire des Enfants de Marie, situé à l'extrémité de notre jardin, remplaçât le sanctuaire privé des Capucins.

(2) Depuis le Moyen Age jusqu'à la Révolution, ce pèlerinage fut un des plus célèbres de l'univers. Les saints y accoururent : saint Anselme, saint Edouard d'Angleterre, saint Louis, saint Vincen-Ferrier, et le cardinal Rolland, qui fut pape sous le nom d'Alexandre III. Les princes vinrent y demander le courage de porter chrétiennement le fardeau du pouvoir. A la suite de Childebert, c'est Charlemagne, c'est Guillaume-le-Conquérant, c'est Louis VII avec deux Cardinaux, un Archevêque, un Evêque et cinq Abbés. C'est Louis IX, c'est Philippe-le-Hardi qui, sauvé de la peste à Tunis, vient témoigner sa reconnaissance au saint Archange. C'est Philippe-le-Bel qui dépose sur l'autel de la Basilique douze cent ducats destinés à modeler une statue de saint Michel en lames d'or ; c'est Charles VI avec toute sa Cour ; Charles VII qui miraculeusement préservé au siège de la Rochelle, attribue son salut à la faveur de l'Archange dont il était très-dévoth ; c'est Louis XI qui, trois fois, vient prier au célèbre sanctuaire ; Charles VIII a remercié son dit Seigneur saint Michel, chef de son Ordre, de la bonne victoire qu'il venait d'obtenir sur ses ennemis ; c'est François I^{er}, reçu par Jean de Lamps avec une magnificence dont les Annales du Mont-Saint-Michel nous ont conservé le souvenir ; c'est Charles IX et Henri III ; c'est dans notre siècle, le comte d'Artois, depuis Charles X, et le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, avec son frère et sa sœur.

avec zèle et succès l'œuvre de son digne prédécesseur. Le 3 du mois de juillet 1877, l'Archange a reçu les honneurs du triomphe : il porte maintenant sur son front la couronne que l'Église et la France lui ont tressée à l'envi, comme un témoignage de fidélité, de confiance et d'amour.

Son Eminence, le Cardinal de Bonnechose (1), couronnait la statue du Sanctuaire, pendant que Monseigneur Germain, Evêque de Coutances, du sommet de la tour, à 500 pieds au-dessus des grèves, déposait la couronne sur le front de saint Michel au sommet de la Basilique... Dix Evêques, deux Abbés mitrés, 1,200 Prêtres et une foule immense de fidèles, assistaient à cet acte solennel ; la description de ces fêtes a rempli toutes les feuilles religieuses de la France.

Et nous, qui, de notre cloître, avons joui du spectacle de la foule se portant vers la sainte montagne, qui avons distingué les bannières et les oriflammes flottants, et qui, le soir, avons admiré le rayonnement des flambeaux et des feux de Bengale, nous avons voulu nous unir à la fête par une procession solennelle, une consécration au saint Archange, et nous lui répétons chaque jour : « Saint Michel, défendez-nous dans le combat, afin que nous ne périssions pas au jour terrible du jugement. »

FONDATION DU MONASTÈRE EN 1805. — Nous trouvons ce dernier passage, écrit presque illisiblement, dans les Annales de Vire : « L'an 1792, nous avons été « obligées de sortir de notre Communauté et de nous « partager pour rester deux ou trois, ou quatre, ou « cinq ensemble ; on ne nous a point permis d'être

(1) Archevêque de Rouen, métropolitain de Normandie.

« un plus grand nombre assemblées, afin que tout ce qui avait l'air de Communauté fût entièrement effacé. Chacune donc a fait comme elle a pu, et a pris les moyens de subsister qui lui ont paru les plus convenables. Plusieurs sont allées chez leurs parents qui les ont bien reçues, tant qu'elles ont eu la pension de la Nation; mais lorsqu'on a cessé de leur payer, elles ont été obligées de chercher asile ailleurs; les familles marquant qu'on les gênait. Chaque Sœur a donc cherché une maison où elle a voulu; la plupart se sont rassemblées dans la maison des Cordeliers, à Vire, que M. du Haubrais-Polignière avait achetée de la Nation. La Révérende Mère Sainte-Monique qui avait été réélue peu de temps avant de sortir, fut considérée comme Supérieure, et la Mère Sainte-Anne, qui avait été élue Déespouse en même temps, continua de se charger du temporel.

« Bientôt on fit des fouilles dans les chambres, dans les greniers, dans les armoires, croyant trouver des secrets; Dieu les garda si bien que nous ne eûmes que la peur.... Après avoir passé à peu près dix ans aux Cordeliers, nous en sortîmes en 1805, pour aller à Avranches, dans l'ancienne Maison des Capucins. »

« Monsieur de Brêmesnil, très-zélé pour l'éducation de la jeunesse, était alors maire de la ville d'Avranches; voyant le besoin que l'on avait de personnes propres à instruire les jeunes enfants, il écrivit une lettre à la Révérende Mère Suzanne de Bonœil, dite de Sainte-Anne, dont il connaissait la famille, ainsi que les vertus et le mérite personnel. Ayant donc consulté ses Sœurs, la Mère

« Sainte-Anne se décida à partir avec une de ses
« religieuses, priant le Chapelain, M. Richomme, de
« vouloir bien les accompagner. Ils se rendirent à
« Avranches, visitèrent la maison qu'on leur offrait,
« remercièrent très-humblement M. de Brêmesnil,
« et convinrent de lui donner une réponse sous peu
« de jours. »

Il paraît qu'il y eut un moment d'hésitation pour quitter Vire, où nos Mères avaient de si beaux bâtiments; il est vrai qu'on les en avait dépouillées, mais peut-être avaient-elles l'espoir de les recouvrer...

Enfin, après beaucoup de prières et de réflexions, elles se décidèrent à aller se fixer à Avranches; la ville ne mettait qu'une condition pour leur céder la maison des Révérends Pères Capucins, c'était qu'elles s'engageassent à instruire gratuitement la classe indigente. On était alors au mois de juin 1805; les Religieuses se trouvèrent réunies au nombre de seize en comptant deux Sœurs converses, qui leur étaient restées attachées pendant la Révolution, et qui leur avaient rendu des services signalés.

L'installation se fit à la grande joie de toutes les familles chrétiennes d'Avranches, qui s'empressèrent d'envoyer leurs enfants, privées depuis si longtemps de l'éducation religieuse.

Le 24 janvier de l'année 1808, on procéda à la première élection canonique; la Révérende Mère Suzanne de Bonceil de Sainte-Anne fut réélue : elle avait été nommée une première fois Supérieure de Vire, lorsqu'on fut sur le point de quitter les Cordeliers en 1805. La cérémonie de cette première élection fut présidée par le Révérend Père Lecornu Dumanoir, Provincial des

Capucins de Normandie; les Religieuses dispersées furent invitées à se réunir pour cette élection (1).

La Révérende Mère Sainte-Anne, comme nous le voyons, servit de point de ralliement à ses Sœurs dispersées; elle ne porta pas le titre de Supérieure avant 1805; mais elle en avait rempli les devoirs et supporté le fardeau. Cette bonne Mère gouverna jusqu'en 1811, donnant l'exemple de toutes les vertus, spécialement d'une charité inépuisable. On raconte que, dans les premières années de la fondation d'Avranches, un père de famille vint lui exposer son extrême détresse: il n'avait pas un morceau de pain à donner à ses six enfants. La vénérable Mère Sainte-Anne possédait pour tout trésor une pièce de six francs; sans hésiter, elle en donna la moitié à ce père désolé, et se remet avec son Monastère à la divine Providence.

Depuis 1811, notre Révérende Mère Fondatrice passa sa vie à obéir, à édifier et à s'adonner aux plus humbles fonctions. Elle avait 86 ans lorsque le Seigneur l'appela à Lui. Malheureusement le Couvent

(1) Voici la liste de leurs noms: La Révérende Mère Suzanne de Bonneil, dite de Sainte-Anne, Supérieure. — La Mère Hélène Durand de Sainte-Agathe, Assistante — La Mère Crevel de Sainte-Thérèse, Zélatrice. — La Mère Marguerite Guéret de Saint-Basile, Dépositaire. — Les sœurs, Aimée Boix de Saint-Paul. — Marie Frébert de Saint-Augustin. — Françoise Pichot de Saint-Augustin (professe de Fougères). — Anne Françoise Duhamel de Sainte-Colombe. — Aimée-Françoise de Chabert de Saint-Ambroise. — Marie-Anne Françoise Moulin de Saint-Maur. — Marie-Anne Passe de Saint-Jean-Baptiste. — Catherine Férault de Sainte-Luce. — Marie-Anne Delanteigne de Sainte-Ursule. — Marie-Françoise Blondelle de Sainte-Reine (religieuse Bénédictine). — Madeleine-Julienne Caillon de Sainte-Marguerite, converse. — Marguerite Gobert de Saint-Placide, converse. Plus tard, nous trouvons ajoutée à cette liste, Sœur Madeleine Lelong de Sainte-Cécile, religieuse de Chœur.

ne possédait pas encore de cimetière, et ses filles furent contraintes de se voir enlever la dépouille mortelle de leur Mère vénérée. Elle fut enterrée dans le cimetière de la ville d'Avranches, et tous nos efforts pour ravoir ce trésor ont été infructueux.

Nous lisons dans nos Annales : « Dans les premiers
« jours d'avril de l'an 1814, la religion devint plus
« libre et plus florissante par le retour des fleurs de
« lys en France, et de l'établissement de Louis XVIII
« sur le trône; l'Eglise oublia ses malheurs passés;
« les Maisons religieuses se rétablirent avec plus
« de liberté et se virent en sûreté sous la protection
« du prince légitime et très-chrétien. Cependant les
« maux qu'a produits la Révolution se feront res-
« sentir longtemps en France. »

Ici la pieuse Annaliste exhale des gémissements sur la différence des mœurs, la défaillance de la foi, et sur les difficultés survenues pour l'éducation des enfants. Hélas! que dirait-elle de nos jours, à la vue des exigences grandissantes, et des changements qu'ont dû nécessairement subir les Règlements touchant l'enseignement? Mais nous sommes Ursulines avant tout, et tout apôtre doit dire aujourd'hui, comme autrefois saint Paul: « Je me suis fait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. »

En 1820, nos Mères, se rendant aux sollicitations de M. Dary, curé de Romagny, établirent une Maison à Mortain (1).

BÉNÉDICTION DU CIMETIÈRE. — Le 12 février 1821, nous avons, avec la permission de Monsieur notre

(1) Les détails de cette fondation sont relatés dans la Notice du Monastère de Mortain au T. I des Annales de 1836.

Supérieur et le consentement de ces Messieurs du Conseil de la ville, fait bénir un cimetière dans la clôture de notre Monastère. La cérémonie a été faite par M. Templer, chapelain de la Communauté. La première Religieuse qui y fut enterrée fut la Mère Elisabeth de Sainte-Thérèse, dont l'inhumation se fit par notre Révérend Père Supérieur, le même jour que le cimetière avait été béni. Depuis 1805, époque de l'établissement de la Maison, jusqu'en 1821, six Religieuses moururent, et furent portées dans le cimetière commun de la ville.

Le 5 du mois de juin de l'année 1827 la clôture fut régulièrement rétablie dans notre Monastère.

DES SUPÉRIEURS ECCLESIASTIQUES. — La Supériorité de la Révérende Mère Sainte-Victoire touchait à sa fin, une Supérieure déjà connue va reprendre le fardeau en 1829 : c'est la Révérende Mère Marie-Anne Passe de Saint-Jean-Baptiste. A ce moment, la Communauté prend un nouvel aspect, les vingt-quatre années qui se sont écoulées depuis l'établissement ont servi à préparer l'œuvre; les bâtiments sont achevés, la clôture est rétablie. Le travail va maintenant s'accomplir au dedans; c'est le règne de l'esprit intérieur. « Toute la beauté de la fille du Roi est au dedans. » Le nombre des Religieuses s'élève à quarante environ; le Noviciat, dirigé par la vertueuse Mère Sainte-Eulalie, renferme dix-neuf sujets pleins d'avenir; dix Sœurs converses dépendent au service du Monastère leurs forces et leur santé; soixante-douze élèves composent le Pensionnat, et les classes externes sont nombreuses. Béni soit Notre-Seigneur de la prospérité qu'il donna à la Communauté des Ursulines d'Avranches, et surtout

de l'esprit de régularité qui y fleurit! Le silence était observé si rigoureusement qu'on n'entendait jamais un seul mot, hors le temps des récréations; il fa lait marcher doucement, fermer les portes avec précaution, etc. De ce recueillement, naissait l'esprit de ferveur et d'oraison. Ah! qui pourrait redire le charme des entretiens avec Dieu, les délices de la sainte Communion, les douces rigueurs de la pénitence? Heureuses cellules que nous habitons aujourd'hui, redites-nous le spectacle dont vous fûtes les témoins: disciplines sanglantes, ceintures hérissées de pointes de fer, durs cilices, tels étaient les instruments dont se servaient ces ferventes Religieuses qui passaient leurs jours à enseigner... Oh! qu'il est beau l'esprit de mortification qui, selon la pensée de saint Paul « fait accomplir ce qui manque à la Passion du Sauveur. » Ainsi nos vénérées Mères expiaient leurs péchés et ceux du monde, et nous donnaient des exemples qui ne seront jamais oubliés parmi nous.

La Providence avait placé la Communauté nouvellement fondée entre les mains de saints Supérieurs, et elle trouvait dans les ecclésiastiques, préposés pour la conduire, la science, la doctrine et la piété réunies.

Le premier Supérieur du Monastère fut M. Nicolas-René Lesplu-Dupré, vicaire-général du diocèse, curé de Saint-Gervais d'Avranches, docteur en théologie de la Faculté de Paris, ayant, dit-on, refusé trois fois la mitre. Ce vénéré Père était né à Avranches, le 17 mars 1755; nommé curé de Saint-Gervais d'Avranches et Supérieur des Communautés de la ville, il acquit bientôt les sympathies de toutes les

clâsses de la société. Prêtre saint, il fut béni de Dieu; pasteur zélé et infatigable, il fit un bien qui subsistera longtemps après lui. Sa charité ne se bornait pas à rompre aux fidèles le pain de la parole évangélique, il versait encore dans le sein des pauvres d'abondantes aumônes, fruit de son patrimoine et de ses économies. Rien ne pouvait arrêter sa générosité: on lui dit un jour qu'une des familles pauvres qu'il assistait, avait une table parfaitement servie, dont la sienne n'approchait pas. Il fut facile de s'assurer de la vérité: « Monsieur le Curé, dit la famille indigente un peu confuse, nous voulions nous réjouir aujourd'hui; mais c'est un extra, et encore il y manque beaucoup de choses... » La charité croit tout, et le bon prêtre délia sa bourse pour fournir le complément du repas. M. Lesplu-Dupré mettait tout son bonheur à faire des heureux, et les bénédictions dont le comblait l'indigent étaient sa plus douce joie. Il favorisa les Congrégations religieuses et établit en société le tiers-ordre du Carmel, composé actuellement de quatorze à quinze cents membres. Sa mort arriva en 1857, le 28 du mois d'octobre. Tout Avranches fut en deuil; chaque maison s'empressa d'avoir son portrait comme un souvenir de famille, et la mort qui détruit tout laissa vivante la mémoire de ses vertus.

Sur le registre de la Communauté on lit ces mots: « M. Henri Dubois est entré en fonctions de Chapelain, le 1^{er} janvier 1826. »

A cette nomination, la joie fut grande dans le Monastère, car depuis la Révolution nous n'avions eu que des Chapelains âgés, pouvant à peine exercer le saint ministère et logés dans l'intérieur de la

Communauté, par défaut de clôture. On s'empessa de faire bâtir une maison pour le nouveau Chapelain, qui, par sa gravité et sa modestie, méritait d'être appelé le jeune vieillard. Sous sa direction remplie d'énergie et de zèle, les Religieuses firent de rapides progrès dans la voie parfaite. Les instructions fréquentes de M. Dubois, remplies de doctrine et d'onction, excitaient l'intérêt et nourrissaient la piété; et aujourd'hui encore, après un passé de quarante années, nous entendons les anciennes Religieuses nous citer des fragments de sermons de ce digne et saint Directeur.

Son zèle ne se bornait pas aux Mères, il s'étendait sur les enfants et le Pensionnat était l'objet de sa sollicitude; les confessions étaient fréquentes, la parole de Dieu entendue avec respect; les élèves travaillaient avec ardeur non-seulement à se former aux sciences, mais encore à la pratique des vertus chrétiennes (1).

Cette heureuse période ne fut pas de longue durée; après être resté dix ans notre Chapelain, M. l'abbé Dubois essaya de s'engager dans la Compagnie de Jésus. Sa santé ayant trahi son courage, il revint dans le diocèse où il fut nommé tour à tour Supérieur des Missionnaires, et Supérieur du Grand-Séminaire. Il

(1) La sœur de M. l'abbé Dubois, élève du Pensionnat, fut l'objet de ses soins, et digne de son saint frère; elle se consacra tout à Dieu. Mlle Alexandrine d'Isigay, devenue plus tard la femme de M. Jules Bouvattier, qui fut successivement Maire d'Avranches, Conseiller du département, Sous-Préfet de la Manche et Président de toutes les Sociétés savantes du pays, était alors au nombre de nos chères enfants. Cette fidèle élève témoigna en toutes circonstances aux Religieuses qu'elle ne les avait pas oubliées, et elle leur confia l'éducation de sa fille; M. Bouvattier se montra lui-même en toutes rencontres le protecteur de la Communauté.

composa plusieurs ouvrages pour les Ecclésiastiques et les personnes du monde.

Dans ces nouvelles charges il n'oublia point sa chère Communauté ; il promit de faire chaque année une Retraite où les anciennes pensionnaires seraient admises. Pour que les fruits en fussent durables, il avait soin de donner un règlement de vie aux pieuses retraitantes, et il le modifiait selon la position des personnes qui l'adoptaient.

M. Dubois, revenu dans sa ville natale avec le titre de Chanoine honoraire, fut nommé Confesseur extraordinaire de la Communauté. Il continua jusqu'à la fin cette œuvre de zèle et ses prédications. Il tâchait de nous faire atteindre cette perfection où il était lui-même parvenu, et il couronna par la plus sainte mort une vie de mérites et de vertus.

M. Joseph Letimonnier succéda à M. l'abbé Dubois en qualité d'Aumônier, le 14 novembre 1855. Il en remplit les fonctions pendant vingt ans, et nous écrivons son nom avec la plus filiale reconnaissance.

M. Eudes, curé de la paroisse de Notre-Dame des Champs où s'élève le Monastère, fut aussi pour nous un guide vénéré. En 1856, il assista à l'élection de notre Mère Sainte-Victoire, prêcha notre Retraite annuelle, et dès-lors, nous le trouvons tout dévoué à nos intérêts. « Ne demandez personne, disait-il à M. Dubois, pour faire vos retraites et instructions du Carême ; à nous deux, nous pouvons cultiver cette vigne chérie du Seigneur, et lui faire porter des fruits. » Non content d'établir le règne de Dieu dans les âmes, il entreprend la culture de l'intelligence et s'érige en professeur. « Instruisez-vous, Mesdames, nous disait-il, c'est ainsi que vous ferez

du bien à la société. » Il ouvre pour les Maîtresses un cours d'études et traite à fond les sciences qu'elles doivent enseigner. C'est d'abord le français avec l'étude de la syntaxe, la Logique avec ses difficultés, la Littérature, l'Histoire universelle, la Géographie, la Cosmographie, l'Astronomie, l'Arithmétique approfondie, jusqu'à l'Algèbre.

M. Eudes put se convaincre par lui-même de la capacité de ses nouvelles élèves. Donnant à résoudre des problèmes difficiles à la Mère Saint-Stanislas, celle-ci put lui répondre en souriant : « Allez plus loin, si vous le voulez, Monsieur le Curé, je ne suis pas embarrassée. » Dans ses rapports avec toutes les classes de la société, le bon M. Eudes ne manquait pas de parler avantageusement de la Maison : « Mettez vos enfants aux Ursulines, disait-il, il y a dans cette Communauté des Maîtresses aussi pieuses que savantes. »

Il faudrait pour les Maisons religieuses que de tels hommes vécussent toujours. On peut vraiment dire que M. Eudes était l'image de Jésus conversant avec les hommes. Son corps était sur la terre, mais son âme habitait le ciel. Comme un Père de la Compagnie de Jésus, il pouvait dire : « J'adresse une parole aux hommes, et cent au Cœur de Jésus. »

Ce fidèle serviteur de Dieu fut atteint d'une hydropisie. Ne pouvant marcher à cause de l'inflammation des jambes, il se faisait apporter au Couvent pour confesser les Religieuses et leur témoigner encore sa tendresse paternelle. Il avait composé plusieurs ouvrages, entre autres, un traité de la vie intérieure dont il leur recommandait souvent la lecture.

Dans les premiers jours du mois de janvier 1847,

l'augmentation de ses souffrances lui annonça sa mort prochaine; le saint malade voulait qu'on l'entretint sans cesse du bon Dieu, et dans sa simplicité, le grand théologien disait à sa vieille domestique: « Angélique, ma fille, parlez-moi de Notre-Seigneur. » Du ciel où il reçoit la récompense de ses vertus sacerdotales, puisse-t-il entendre l'expression de nos regrets et de notre vive gratitude! (1)

ABJURATIONS. — La première abjuration eut lieu en 1850. Deux sœurs, Hélène et Stella Young, l'une âgée de 15 ans, l'autre de 14, furent placées dans notre Pensionnat; touchées de la grâce, elles embrassèrent la religion catholique avec le consentement de leur mère. La Baptême se fit dans l'église extérieure; Messieurs les abbés d'Isigny et Dubois furent parrains des deux jeunes filles, et Mademoiselle Alexandrine d'Isigny partagea le titre de marraine avec une jeune Anglaise, élève comme elle de notre Pensionnat. La cérémonie fut pieuse et recueillie, car les portes furent fermées pour éloigner la foule; le chant du *Te Deum* termina cette touchante fête.

2^e Abjuration. — Vers 1856, deux sœurs, Mesdemoiselles Jeanne et Azelma Bellamy se firent catholiques, après une retraite prêchée par M. Lebrec, grand-vicaire du diocèse. Elles résistèrent jusqu'au jeudi, cinquième jour. Tout à coup, pendant une instruction, elles se sentirent touchées de la grâce, et immédiatement elles s'empressèrent d'aller trouver le Prédicateur pour lui annoncer leur résolution de reve-

(1) En l'année 1855, le 15 du mois de juin, mourait à Avranches M^{me} veuve Marie, née Samson, insigne Bienfaitrice de la Communauté; ses deux filles se donnèrent à Dieu dans notre Maison.

nir à la vraie foi. Trois semaines après M. Lebrec recevait leur abjuration, et elles participèrent ensemble à la sainte Eucharistie. En cette solennelle circonstance, M. le grand-vicaire prêcha avec cette éloquence et cette science profonde qui faisaient dire à un prêtre distingué, que chaque parole tombant de sa bouche était une sentence.

3^e *Abjuration*. — Mesdemoiselles Mondrell firent, en 1840, leur abjuration dans notre église intérieure; huit prêtres assistèrent à la cérémonie, mais on fut obligé de les faire entrer par les parloirs, dans l'impossibilité où ils étaient de traverser la foule pour parvenir à la sacristie. M. Dubois fit le sermon; il rappela comment M^{lle} Martha, la sœur aînée, avait été l'apôtre de toute la famille, en convertissant sa mère, ses frères et ses sœurs. Un frère des demoiselles Mondrell, récemment converti, assistait à cette fête touchante. Les deux jeunes filles, pieusement recueillies, pleurèrent de bonheur pendant toute la cérémonie; elle se termina par le chant du *Te Deum*, pendant lequel elles embrassèrent toutes les Religieuses.

4^e *Abjuration*. — En 1841, M^{lle} Georgina Néville reçut à son tour le baptême. Elle était venue d'Angleterre toute petite enfant, et on attendit qu'elle eût l'âge de raison pour lui donner le temps de s'instruire et d'apprécier les bienfaits de la Religion catholique. Elle fit son abjuration en présence de M. Robert Garnier, curé de Saint-Gervais, notre Révérend Père Supérieur; M. Letimonnier fut parrain, et M^{lle} Jeanne Belamy, marraine. La jeune fille resta plusieurs années au Pensionnat; elle eut le temps de fortifier sa foi, et de s'armer de courage pour supporter les cruelles épreuves qui l'attendaient.

5^e et 6^e *Abjurations*. — Une cinquième abjuration se fit en 1843; M^{lle} Emma Hyde, étant majeure et n'ayant pas de parents proches, se détermina à entrer dans le bercail de la sainte Eglise.

La sixième abjuration, qui eut lieu en 1844, nous présente une petite fille de 7 ou 8 ans. Lydia Holland resta au Pensionnat jusqu'à l'âge de 15 ans, et elle pleura beaucoup quand on lui annonça qu'il fallait retourner en Angleterre; elle eût voulu, la chère enfant, rester toujours au Couvent qu'elle regardait comme la maison paternelle, et auprès des Religieuses qu'elle aimait comme des mères. Puissent nos vœux lui mériter une fidèle persévérance!

7^e *Abjuration*. — Marguerite Stammers, touchée de la grâce, pria instamment ses maîtresses de la faire baptiser; nous écrivîmes à son frère, qui était son tuteur, pour lui en demander la permission. Celui-ci fit exprès le voyage d'Avranches, accompagné de sa femme qui était catholique. Il demanda à voir sa sœur sans témoin, afin de s'assurer par lui-même, si c'était la conviction de son cœur, ou si on l'avait influencée. Après lui avoir parlé pendant une heure, il fit demander la maîtresse de Marguerite, et lui dit: « Madame, vous pouvez recevoir ma sœur dans votre Religion: je suis parfaitement satisfait, et le Saint-Père lui-même n'eût pas mieux répondu à toutes mes questions; je la laisse donc libre, ne voulant en rien empêcher son bonheur... » Il reprit aussitôt le chemin de l'Angleterre et n'assista pas à la cérémonie de l'abjuration. La jeune fille fit cet acte solennel avec de grands sentiments de foi. Plus tard, elle préféra la main d'un catholique aux riches partis protestants qui lui étaient offerts. Sa piété lui a mérité

de voir une de ses filles religieuse Ursuline au Couvent de Cork (Irlande).

VISITES DE NOSSEIGNEURS LES ÉVÊQUES. — Au mois de juillet 1817, Monseigneur Pierre Dupont-Poursat vint dans notre Communauté, et y confirma non-seulement nos élèves, mais toutes les personnes de la ville et des alentours. Le nombre des confirmants était si grand, que Monseigneur fit l'imposition des mains dans notre grande cour, et ensuite reçut dans notre Chapelle chaque paroisse avec son Curé.

Deux fois encore nous revîmes notre bon Evêque dans sa chère ville d'Avranches; mais bientôt les infirmités de l'âge le retirèrent dans son palais épiscopal.

A sa mort, Mgr Jean-Louis Robiou lui succéda. Le nouveau Pontife se hâta de faire sa tournée de Confirmation, et le jour même de la fête du Sacré-Cœur, en 1836, il fit au Monastère sa première visite canonique. Sa Grandeur vint processionnellement du Collège au Couvent, et nous l'accueillîmes par ce répons du cérémonial : *Ecce Sacerdos magnus*. Mgr Robiou donna la Confirmation à 80 élèves de notre Maison, pensionnaires ou externes. Le compliment d'usage lui fut adressé par M^{lle} Aurélie Maillard, de la Haye-Pesnel, dont Monseigneur remarqua la modestie, et qui fut plus tard Madame Dubriel.

En 1842, Mgr Robiou annonça pour la seconde fois une Confirmation qui fut fixée au 21 du mois de juin. Les 38 élèves qui lui furent présentées avaient été préparées par la Révérende Mère Sainte-Eulalie. Cette vénérée Mère connaissait à fond la doctrine chrétienne; ses instructions étaient solides et onctueuses, et elle en fit elle-même des résumés qui forment deux volumes, et qui sont un des trésors de notre bibliothèque.

La troisième Confirmation de Mgr Robiou eut lieu en 1848. Nos enfants devaient aller à la paroisse, mais à nos instances le saint Prélat se rendit au Monastère. Il y vint seul, et se présentant à la fenêtre de la sacristie, il dit agréablement : « Venez, je suis votre Evêque. » Charmé de la piété et de la bonne tenue des élèves, il en complimenta avec effusion notre zélé Chapelain, M. l'abbé Letimonnier.

Monseigneur Daniel, accablé d'infirmités, voulut à son tour procurer aux Religieuses l'honneur de sa présence, et aux élèves le bienfait de la Confirmation. Après la cérémonie, le vénérable Evêque distribua à nos enfants une gravure représentant le saint Cœur de Marie.

CONFRÉRIES ET ASSOCIATIONS. — En 1752, la Révérende Mère Supérieure de la Maison de Vire, Henriette du Quesnoy, dite de Sainte-Hélène, noble rejeton de la famille des Du Quesnoy d'Avranches, qui fut élue six fois Supérieure, se fit associer avec toutes ses Religieuses à la Confrérie de la très-sainte Trinité, Rédemption des captifs... Fidèles observatrices des engagements de nos Mères, nous conservons cette dévotion en honneur.

Dans les Annales de Vire, il y a un passage touchant la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, que nous tenons à transcrire textuellement : « Notre Révérende Mère Françoise de Saint-Sever, voyant le désir ardent que les Religieuses témoignaient pour avoir chez elles la Confrérie naissante du Sacré-Cœur de Jésus, et ayant elle-même une tendre dévotion à ce divin Cœur, elle fit toutes les instances, suppliques et demandes auprès des Supérieurs majeurs pour l'obtenir et faire venir la

« Bulle de Rome avec le Rescrit des indulgences; le
« Mandement de Monseigneur de Luynes, évêque
« de Bayeux, nous y autorisait; Dieu bénit nos
« démarches et les travaux de ce digne et saint Pré-
« lat. Tout réussit pour la gloire de Dieu et le bien
« spirituel de notre Maison. La Bulle fut publiée
« dans notre église, le saint jour de Noël 1740, et
« la Communauté s'enrôla à la fête de la Circon-
« cision de Notre-Seigneur, 1^{er} jour de janvier de
« l'année 1741: »

Les Religieuses s'engagèrent à faire la Communion générale tous les premiers vendredis du mois; et la Mère Supérieure, ayant la corde au cou et un cierge ardent à la main, faisait amende honorable au nom de toute la Communauté. Ensuite on présentait à cinq Religieuses, les cinq offices ou pratiques pour honorer le Sacré-Cœur de Jésus pendant le présent mois. Au commencement de l'année, elles tiraient au sort une Aspiration à faire chaque jour, à une heure marquée pendant toute l'année. Nous nous plaisons à garder les traditions de nos devancières, et la dévotion au Sacré-Cœur est vraiment un héritage de famille.

En 1841, sous le gouvernement de la Révérende Mère Sainte-Eulalie, la Communauté fut sérieusement inquiétée, et nous nous crûmes sur le point de chercher ailleurs un asile. Dans ces perplexités, nos regards se tournèrent vers le Cœur saint et immaculé de Marie.

C'était l'époque où le vénérable M. Desgenettes établissait cette merveilleuse Archiconfrérie qui devait métamorphoser sa paroisse, et faire de l'église de Notre-Dame des Victoires un refuge toujours ouvert aux pécheurs et aux suppliants; c'était l'époque où

un juif converti, le vénérable Père Libermann, instituait une Congrégation de missionnaires sous le vocable du Cœur immaculé de Marie : les Ursulines d'Avranches suivirent l'entraînement général, et la Communauté tout entière se consacra au Cœur de la Mère de Dieu. C'était aussi renouer le présent au passé, car le diocèse de Coutances avait été le premier, à la voix du R. P. Eudes, à embrasser cette dévotion, et l'église du Séminaire de Coutances, fut de toutes les églises la première élevée sous le vocable du saint Cœur de Marie. Une consécration, remplie de la plus tendre confiance en Marie, est donc composée par la Révérende Mère Sainte-Eulalie; elle s'engage pour elle et celles qui lui succéderont à la renouveler tous les ans, le jour de la fête de son Cœur Immaculé, et à lui rendre un solennel hommage. L'Archiconfrérie est érigée, comme à Notre-Dame des Victoires; tous les jours, le *Memorare* sera récité; les premiers samedis du mois, une Messe sera célébrée en son honneur; et les dimanches le *Miserere* sera dit, avec le *Parce, Domine*.

Marie s'est vraiment montrée notre Mère : à partir de ce moment, les tentatives contre la Maison ont pu se renouveler plusieurs fois, mais elles ont toujours échoué.

En 1847, l'Archiconfrérie Réparatrice pour les blasphèmes et la violation du dimanche, approuvée par Monseigneur l'évêque de Langres, fut solennellement érigée dans notre Chapelle; le dernier dimanche de chaque mois une amende-honorable est faite publiquement dans l'église, et on ajoute des invocations à saint Michel, à saint Louis et à saint Martin.

La Révérende Mère Sainte-Ursule, en 1856, fit associer la Communauté à l'œuvre des Tabernacles, ayant pour but la Communion quotidienne et l'aumône destinée à aider les églises pauvres, pour l'entretien des linges d'autel, des ornements sacrés, et de la lampe du sanctuaire.

Nous faisons encore partie de l'Association de la sainte Famille, de celle de la très-sainte Trinité de Bernay, de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Malades; nous avons l'Apostolat de la prière, la Garde-d'Honneur, la Communion réparatrice, etc. Nous professons enfin un culte de piété filiale envers notre Très-Saint Père le Pape Pie IX, et nous favorisons le denier de Saint-Pierre de tout notre pouvoir auprès des élèves de notre Maison. Le R. Père François Langronne, Eudiste, étant allé à Rome en 1875, sollicita de Sa Sainteté l'indulgence *in articulo mortis*, pour chaque membre de notre Communauté; un tableau est placé dans notre salle de réunion, comme mémorial de cette signalée faveur (1).

Il est inutile d'ajouter que, fidèles à nos traditions, nous honorons très-spécialement les Patrons de notre saint Ordre, et le glorieux saint Joseph, titulaire de notre église.

DE 1842 à 1854. — La Révérende Mère Sainte-Eulalie gouverna le Monastère depuis l'année 1839 jusqu'en 1845. Ce fut une époque florissante pour le Pensionnat; les inspecteurs commencèrent à visiter les classes en 1841; ils continuèrent jusqu'en 1855, étant envoyés tantôt par la ville, et tantôt par le

(1) Cette Notice nous fut envoyée quelques mois avant la mort de l'immortel Pie IX.

gouvernement. Ces visites prouvèrent la bonne direction des études, et Monsieur le Boucher sollicita, près de l'Académie, une médaille d'honneur pour la Mère Sainte-Thérèse ; elle lui fut décernée solennellement en 1844. La visite des inspecteurs se borne aujourd'hui à l'école communale ; mais le concours des examens de St-Lô, auquel chaque année plusieurs de nos élèves prennent part avec succès, prouve que l'instruction donnée dans nos classes supérieures ne le cède en rien à celle des établissements de notre département.

Le temps de la supériorité de la vénérée Mère Sainte-Eulalie touchait à sa fin ; son administration suave lui avait gagné les cœurs, et sa rare intelligence avait grandi la réputation de la Communauté comme maison d'éducation. Cependant sa piété et son esprit religieux l'emportaient sur toutes ses autres qualités ; elle favorisait les vocations religieuses, et, en toute occasion, elle avait montré un désintéressement et un zèle admirables pour la gloire de Dieu. Sa faible complexion s'était usée dans les travaux et les austerités ; atteinte de paralysie, elle passa sept ou huit années à l'infirmerie et s'éteignit doucement, dans la 72^e année de son âge, et la 45^e de sa profession religieuse, en 1857.

La Communauté la pleura comme on pleure une mère, et son nom est resté en bénédiction parmi nous.

La Mère Sainte-Victoire, qui lui succéda, a laissé aussi une mémoire bénie. Elle fut élue cinq fois Supérieure, et gouverna en tout quinze années ; on admira en elle toutes les vertus qui constituent la bonne Supérieure et la véritable Religieuse. Le Seigneur qui, dans sa miséricorde, voulut la purifier avant de

l'appeler à lui, lui envoya dans sa vieillesse de douloureuses et très-nombreuses infirmités; nos Sœurs converses, pour qui elle avait été si bonne, étaient heureuses de lui témoigner leur respect et leur dévouement. Elle mourut en 1857, la même année que la Révérende Mère Sainte-Eulalie, dans la 77^e année de son âge, et la 48^e de sa profession religieuse.

A cette époque, la Communauté eut à pleurer la mort de plusieurs de ses membres. Donnons un souvenir particulier à la Mère Alexandrine Déguette-Brétonnière, dite de Sainte-Madeleine. Elle naquit à Notre-Dame du Bon-Port, dite du Mouillage, au fort Saint-Pierre (Martinique); sa mère, Madame Marie-Anne Duval-Duclousiere, avait reçu le jour à Ducey, en Basse-Normandie. La Providence y ramena M^{lle} Alexandrine pour qu'elle s'y donnât toute à Dieu. La Sœur Sainte-Madeleine fit profession dans notre Monastère le 28 janvier 1813. Elle fut employée à l'enseignement, et ses talents la firent bientôt distinguer. Elle fut élue plusieurs fois Zélatrice, et occupa en même temps les emplois importants de Secrétaire du chapitre, et de Maîtresse-générale des Pensionnaires. Elle fut envoyée en 1820 à la fondation de Mortain; mais lorsque la Maison put se passer d'elle, elle obtint des Supérieurs la permission de revenir dans sa Maison-Mère; elle vécut encore plusieurs années, souffrant toujours de la longue et douloureuse maladie de poitrine à laquelle elle succomba.

Le saint jour de l'Assomption de la Très-Sainte Vierge de l'année 1842, elle expira à midi, lorsqu'au son de la cloche on adressait à la Mère de Dieu les trois salutations accoutumées; l'âme de cette bonne Religieuse, sortant de la prison de son corps où elle avait tant

souffert, fut reçue par la Reine du ciel, qui, dans ce jour de son glorieux triomphe, la présenta elle-même à son divin Fils pour être couronnée. La Mère Sainte-Madeleine était dans la 54^e année de son âge, et la 30^e de sa profession religieuse.

DE 1851 à 1863. — En 1851, le 30 du mois de juin, la Mère Céleste-Victoire Debroize, dite de Sainte-Ursule, fut élue Supérieure; les Mères Saint-Pierre et Sainte-Euphrasie, Assistante et Zélatrice; la Mère Saint-Arsène, Dépositaire.

Ici commence une ère nouvelle, tout semble rajeunir et parler d'espérance. Il y avait à peine quelques mois que la Mère Sainte-Ursule gouvernait le Monastère, que les nombreux sujets qui se présentaient renouvelèrent en petit pour Sainte-Ursule d'Avranches, ce qui s'était passé à Citéaux aux jours de saint Bernard: des Postulantes, une douzaine de Novices en voiles blancs, plusieurs Professes, tant religieuses de chœur que sœurs converses, remplissaient notre fervent Noviciat qui avait à sa tête la bonne Mère Saint-Pierre.

La Mère Saint-Pierre était déjà âgée. Il y a, disent les fondateurs d'Ordre expérimentés dans le gouvernement des Monastères et la conduite des âmes, plus de moelleux dans les personnes avancées en âge, plus de condescendance et moins de sévérité que dans les plus jeunes. L'autorité entre les mains des vieillards instruits par l'expérience, attire davantage le respect et l'estime, et offre plus de sécurité aux autres Religieux du Monastère. Il y a moins d'eux-mêmes et plus de Dieu dans leur direction, et le Saint-Esprit fait son œuvre dans les âmes, chacune suivant sa voie. Sous la conduite de cette excellente Mère, le Noviciat fut heureux et florissant.

La vénération que les Novices éprouvaient pour elle, était extrême. Depuis le matin jusqu'au soir, elle aurait pu leur dire comme saint Paul : « Soyez mes imitatrices, comme je le suis de Jésus-Christ. » La Mère et les filles partageaient les mêmes travaux, et ce n'était pas à des ouvrages de luxe et de fantaisie qu'elles s'employaient. Confectionner le linge neuf, s'occuper de la literie dans tous ses détails, préparer les chaussons d'hiver, entretenir les Sœurs de tricots, travailler pour les pauvres, aider diligemment à la lessive, occupaient tour à tour la vaillante Maîtresse et les ferventes Novices.

Lorsqu'on commença en 1854 à laver la lessive, nos Supérieures, les Mères Sainte-Ursule et Saint-Pierre, afin de donner le bon exemple, voulurent présider à ce pénible travail, et celles qui leur ont succédé ont toujours continué, malgré nos instances réitérées, cette œuvre d'humilité et de zèle.

La vénérée Mère Saint-Pierre avait une charité inépuisable pour le prochain, car elle prenait sa source dans un vif et constant amour de Dieu. Chaque matin elle arrivait la première à la chapelle, et qui pourrait dire les longues heures qu'elle passait au pied du Tabernacle ! C'est de cette piété tendre qu'elle tirait toute sa force pour soutenir ses mortifications continuelles ; plus que septuagénaire, elle faisait, outre les jeûnes d'obligation, les jeûnes de règle et les autres austérités ; elle passait les nuits auprès des malades, veillait nos chères défuntes, et nous l'avons vue en 1857, lorsqu'elle était Supérieure, entreprendre elle-même les pansements d'une Religieuse, qui se mourait dévorée par un cancer affreux. Nos Sœurs qui la soignaient voulaient pren-

dre des gants, craignant la contagion; mais cette véritable Mère leur dit avec un ton d'autorité: « Mes Sœurs, la charité n'a pas besoin de ces précautions, je me charge de rendre à notre chère infirme tous les services que réclame son état. » Le parfum des vertus de notre Mère Saint-Pierre subsistera longtemps; quoiqu'il se soit écoulé plus de vingt-cinq ans depuis qu'elle dirigeait le Noviciat, les Religieuses, qui furent sous sa conduite et qui ont vieilli elles-mêmes dans la vie religieuse, s'accordent à lui rendre ce témoignage, que personne ne réussit mieux à établir l'unanimité et concorde, comme dit la sainte Règle.

Le 30 juillet 1851, la Communauté fit l'acquisition d'une maison pour y transférer l'externat; la cour et le jardin contiennent ensemble une superficie de 15 ares. Cinq classes composent notre externat, et sont placées sous la protection du Saint Enfant Jésus, de la Sainte Famille, de Notre-Dame des Victoires et des Saints Anges. C'est là que quinze ou seize Religieuses se dépensent chaque jour, en prodiguant leurs soins à de nombreuses enfants. On peut évaluer à 300 le nombre d'élèves que la Communauté instruit actuellement, y compris les classes gratuites (1).

L'année 1853 fut célèbre par beaucoup d'événements: Monseigneur Robiou, s'étant retiré de son siège épiscopal, pour passer le reste de sa vie dans la retraite, fut remplacé par Monseigneur Jacques-Louis Daniel, ancien recteur de l'Académie de Caen.

Sa Grandeur visita pour la première fois notre Monastère en septembre 1853, et vit chaque Reli-

(1) 1877.

gieuse en particulier; sa visite dura deux jours, après lesquels ayant fait assembler toute la Communauté, notre zélé Pasteur fit la conclusion de sa visite par plusieurs ordonnances qui furent ponctuellement exécutées. 1°. Le Monastère devait acheter sans retard, une terre adjacente; l'acte de l'acquisition fut daté du 23 octobre 1854. 2°. Selon que le prescrit la Règle, on dut dorénavant ne point aller au parloir sans être accompagné. 3°. La distribution des Prix fut autorisée à se faire en public, mais pour deux années seulement. 4°. L'exposition de tous les ouvrages de l'année fut décidée, et elle est toujours restée en usage. 5°. Permission fut accordée aux parents des élèves de visiter, mais une fois seulement, les appartements du Pensionnat, ainsi que les jardins, promenades et lieux de récréation. 6°. Les auteurs classiques furent changés, et on ajouta au programme quelques notions sur les sciences naturelles. Pour les faciliter, on créa un cabinet de physique: un ami de la Maison procura les plantes nécessaires pour composer un herbier de toutes les plantes normandes; on acheta tour à tour les tableaux de Derolle, la machine pneumatique, l'électro-aimant, le voltamètre, etc., etc. Au printemps dernier, une assez vaste pelouse, située en face du cabinet de physique, fut transformée en jardin botanique, qui familiarise même nos plus jeunes enfants avec les noms de graminées, de labiées, de composées.

Trois jours après le départ de Monseigneur Daniel, M. l'abbé Letimonnier, qui avait été pendant vingt ans Aumônier de la Communauté, reçut son changement; il fut remplacé par M. l'abbé Bastard, qui commença à exercer ses fonctions le 29 septembre 1855.

Peu de temps après, passant par Avranches, Monseigneur l'évêque de Coutances nous honora d'une seconde visite; ayant été introduit au milieu de nous, notre Révérende Mère Sainte-Ursule lui dit : « Monseigneur, oh! merci mille fois! en instituant les Quarante-Heures diocésaines, vous n'avez pas oublié notre petite Communauté, nous aurons le Saint-Sacrement exposé le jour et la nuit. — Oui, ma bonne Fille, répondit notre Evêque, vous prierez pour moi et pour que Notre-Seigneur bénisse mes œuvres; mais je vous défends de passer toute la nuit dans l'église. » Monseigneur connaissait sa ferveur, et il savait qu'il ne fallait rien moins que ce commandement, pour qu'elle prît un peu de repos, quand Jésus-Christ, son unique amour, serait exposé sur l'autel! Cependant, le temps de supériorité de la Mère Sainte-Ursule touchait à sa fin; l'élection ayant eu lieu au temps marqué, le 17 août 1857, la Révérende Mère Victoire Lebas, dite de Saint-Pierre, fut élue pour lui succéder. La sollicitude paternelle de Monseigneur s'alarma de voir cette vénérable Mère chargée d'un fardeau si lourd à 72 ans; il pria donc la Mère Sainte-Ursule de lui aider dans le gouvernement de la Maison. Elles firent faire d'importantes réparations, et la Providence se plut à multiplier ses libéralités sur le Monastère. Notre éminent Prélat, voulant nous prouver son affection, nous donna la permission de faire dans la clôture la procession solennelle du Très-Saint Sacrement. Un riche dais en velours rouge, et brodé par deux de nos Mères, présente tour à tour le Triangle symbolique, la Colombe, le Pélican et l'Agneau immolé sur l'autel.

Toutes les Religieuses concourent avec empresse-

ment à la décoration des repositoires ; le premier est dédié au Sacré-Cœur, le second à la Reine des vierges, et le troisième imite la Grotte de Lourdes. Après une halte dans la chapelle des Enfants de Marie, la procession se dirige vers le reposoir du glorieux saint Joseph, et la dernière bénédiction du Dieu de l'Eucharistie s'épanche tout à la fois sur les Mères, sur les enfants, et sur les tombes de nos Sœurs bien-aimées. Dans la soirée, nos pensionnaires, en blanches livrées, se joignent aux élèves de l'externat et des classes gratuites, et ensemble prennent part à la procession de la paroisse de Notre-Dame des Champs.

DE 1865 à 1877. — En 1865, au mois d'août, la Révérende Mère Marie-Anne Aumont de Saint-Louis fut nommée Supérieure ; Monsieur Robert Garnier, notre Révérend Père Supérieur, présida l'élection.

Un événement bien remarquable marqua cette année : Monseigneur Daniel étant mort à la suite d'attaques d'apoplexie, Monseigneur Bravard fut élu Evêque de Coutances et d'Avranches. Sa Grandeur visita la Communauté au mois d'août 1864, et il vit en particulier toutes les Religieuses. Il nous multiplia les conseils paternels et les bienveillants encouragements, entra dans le détail de nos observances et de nos dévotions, et porta plusieurs décisions touchant le saint Office. Les mêmes inquiétudes qui avaient alarmé la Communauté en 1841 se présentèrent de nouveau. Monseigneur, dans ces circonstances, se montra vraiment notre Père ; il prit en main nos intérêts, et tous les papiers concernant cette affaire furent envoyés à l'Evêché. Quand on se vit en face d'un adversaire aussi puissant, on se décida à nous laisser en paix. La Mère Saint-Louis a conservé comme de précieux monuments de la

bienveillance de ce vénéré Pasteur, plusieurs lettres écrites de sa main épiscopale.

Cette digne Supérieure avait elle-même au suprême degré l'amour de sa chère Maison. Elle avait été employée dans les classes, et s'y était fait craindre et aimer; aussi M. l'Inspecteur Desroziers ayant obtenu de l'Académie une nouvelle médaille d'honneur, indiqua le nom de la Mère Saint-Louis, quoiqu'elle ne fût pas Supérieure à cette époque; c'était en 1872. Les autorités de la ville et le Maire accompagnaient M. l'Inspecteur; M. le Sous-Préfet, en leur présence, décerna la médaille à la Révérende Mère, dans la grande cour du Couvent, au milieu des Elèves et des Religieuses assemblées.

La Mère Saint-Louis a gouverné le Monastère d'Avranches pendant dix ans et demi, ayant été élue quatre fois Supérieure. Elle était douée d'une extrême prudence, d'un grand zèle pour la régularité et d'une entière soumission à la volonté divine; cette soumission adoucit les grandes souffrances qu'elle éprouva pendant les quinze derniers mois de son existence. Elle porta pendant plus de sept années la terrible maladie du diabète, et quand une de ses jambes fut atteinte de la gangrène, elle dut subir des incisions très-douloureuses. Après avoir fait le sacrifice de sa vie et reçu les Sacrements de l'Eglise en pleine connaissance, notre Mère Saint-Louis expira le 21 février 1877, dans la 68^e année de son âge, et la 45^e de sa profession.

Elle se fit toujours remarquer par une dévotion spéciale à saint Joseph; aussi ce grand Saint lui obtint-il la faveur de mourir un mercredi, jour qui lui est consacré.

Il est un devoir de justice et de reconnaissance que nous sommes heureuses de remplir envers M. le docteur Houssard.

Introduit dans la Maison vers 1838, il donna toujours aux Religieuses malades les soins les plus assidus et les plus dévoués pendant plus de quarante années. M. le docteur Houssard unissait à une science éclairée une longue expérience : surtout il jugeait des devoirs d'un médecin avec la conscience d'un chrétien ; aussi il n'hésitait pas à faire des visites réitérées, le jour et la nuit, même à ses quatre-vingts ans, lorsque l'urgence et la gravité de la maladie l'exigeaient. « Il faut, disait-il, pour être médecin avoir un cœur de feu. »

Ami dévoué de la Maison, il s'intéressait vivement à la santé des Religieuses, favorisait l'hygiène et l'exercice en plein air ; s'étant présenté devant Monseigneur Daniel, quand sa Grandeur vint visiter la Communauté, il demanda avec instances, pour le bien des santés, l'acquisition de la terre Bunel, dont il a été parlé, et en toute occasion il se montra notre bienfaiteur.

Notre reconnaissance l'a suivi au-delà de la tombe : nos prières ont été nombreuses pour le salut de cette âme, et nous conservons à sa famille la plus affectueuse vénération (1).

Le 14 juin de l'année 1876 nous apportait un beau jour. Dans l'intérieur de notre Monastère si recueilli, si silencieux, on remarquait un mouvement inaccou-

(1) C'était dans l'exercice de l'amour de Dieu que M. Houssard puisait cette parfaite charité pour l'humanité souffrante. Il ne manquait aucun jour d'assister au saint Sacrifice de la Messe, et recevait tous les jours la sainte Communion. Il succomba le 28 octobre 1870, à une apoplexie foudroyante, au milieu de sa famille désolée ; il reçut seulement le Sacrement de l'Extrême-Onction qu'on s'empressa de lui administrer. Ce saint vieillard éprouvait une peine profonde de la guerre désastreuse qui accablait la France, et il avait demandé plusieurs fois à Dieu de l'ôter d'un monde où son cœur de chrétien et de citoyen avait trop à souffrir.

tumé. Depuis le portail extérieur, jusqu'à la porte de la grande cour, les allées ont été sablées et ornées de bordures. Pour qui cet appareil de fête? — C'est pour un prince de l'Eglise, c'est pour le premier Pasteur du diocèse, Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime Abel-Anastase Germain, Evêque de Coutances et Avranches.

Pour la première fois, il vient visiter sa seconde ville épiscopale, qui essaye de lui rendre les honneurs dus à son mérite et à son caractère auguste. Les Ursulines ont déployé toute la pompe possible : des oriflammes aux brillantes couleurs pavoisent nos murs ; un arc de triomphe a été élevé près de la grande porte, et on y lit cette inscription : *Ave, Pater. Ave, Pastor.* Vers 10 heures du matin les heureuses habitantes du Monastère sont en attente dans la grande cour : les Religieuses, ayant à leur tête la Révérende Mère Saint-Louis, les Pensionnaires avec la bannière des Enfants de Marie, le cours supérieur des grandes demoiselles, les cinq classes de l'externat et les classes gratuites. Tous les regards sont tournés vers l'arc de triomphe qui indique la station. Monseigneur arrive accompagné de notre Père Supérieur, d'un nombreux clergé et des autorités d'Avranches. Sa Grandeur considère avec bienveillance toutes les décorations, et fait à notre Mère l'accueil le plus sympathique. La Présidente des Enfants de Marie adresse au nouvel Evêque le compliment d'usage, et celui-ci y répond avec le plus parfait à-propos. Il fait l'éloge de son vénéré Prédécesseur : il tâchera, dit-il, de marcher sur ses traces, et protégera comme lui la jeunesse, espoir de la société. Son allocution terminée, toutes les élèves défilent devant lui, il les contemple d'un regard paternel, et s'écrie :

« Oh! le beau Pensionnat! Oh! la belle couronne! »
Sa Grandeur se rend à la salle de réception, et nous adresse les plus encourageantes paroles. Puis il visite notre église, et écoute avec attendrissement les chants préparés pour cette circonstance solennelle. Puisse la bénédiction de notre Evêque être pour l'avenir un gage de prospérité!

Peu après la visite de Mgr Germain, nous perdions un ami et un protecteur : M. Martin Martinière, Curé de Saint-Gervais d'Avranches, nommé récemment à la cure de Notre-Dame de Saint-Lô. Ce saint prêtre a passé au milieu de nous en faisant le bien; pourrions-nous taire les abondantes aumônes qu'il distribua à nos classes indigentes? En 1873, il fournit aux Mâitresses toutes les étoffes nécessaires pour la confection de trousseaux d'enfants : il voulait non-seulement les vêtir, mais leur apprendre l'amour du travail. Voici ce que lui inspira en 1874 son ingénieuse charité pour notre petite classe. Au mois de janvier, il engagea les enfants riches à se priver d'une partie de leurs étrennes pour les pauvres, et à les déposer dans l'église Saint-Gervais, près de la crèche du divin Enfant Jésus. L'appel du saint Curé fut entendu, et les dons furent nombreux. Bonbons et jouets furent distribués à nos chères enfants pauvres, et cette nouvelle année apporta ainsi de la joie à tous, aux riches celle de donner, aux pauvres celle de recevoir.

« Aujourd'hui, sur un des points les plus culminants
« d'Avranches, tout le monde peut admirer l'église de
« Notre-Dame des Champs, merveille encore inachevée,
« il est vrai, mais si réussie et si riche de promesses dans
« ses parties terminées. La beauté de l'édifice, la pu-
« reté de ses lignes, cette richesse d'ornementation où

« la fantaisie la plus diverse s'allie au goût le plus correct, la fierté de jet de ses colonnes aux chapiteaux si habilement fouillés, tant de grâce et de légèreté répandues dans le monument, son charmant d'allage, en dépit de l'aspect toujours sévère du granit. « Voilà autant de mérites dont seront certainement frappés même les natures les plus vulgaires (1). »

L'église de Notre-Dame des Champs étant notre église paroissiale, nous avons voulu attirer sur elle les regards, ou plutôt avoir l'occasion de parler de son Pasteur qui est en même temps le nôtre. M. Ambroise Barenton, auquel Avranches doit cette merveilleuse église de Notre-Dame des Champs, est aussi le Supérieur de notre Monastère. Prêtre savant et pieux, et animé d'un zèle infatigable, il gagne à Dieu tous ceux dont il s'approche; père bienveillant et bon, son dévouement est pour les Ursulines une sécurité et une bénédiction. Que Dieu soit à jamais glorifié pour avoir toujours donné à notre Monastère d'Avranches des Supérieurs si vénérés et si paternels!



LA RÉVÉRENDE MÈRE SUZANNE DE BONOIL-VINCENDIÈRE,

DITE DE SAINTE-ANNE,

Fondatrice de la Maison d'Avranches.



DEPUIS plus d'un demi-siècle que la Maison d'Avranches a pris racine sur le vieux sol des Capucins, que de saintes vies éteintes! que d'exemples laissés aux survivantes! Dans cette riche moisson, cueillons quelques épis, et montrons-en la beauté et la fécondité.

(1) Extrait de la brochure de M. l'abbé Cosson.

L'an 1750, on reçut au Noviciat des Ursulines de Vire, les deux demoiselles DE BONOËIL-VINCENDIÈRE. Leur tuteur, considérant ses intérêts plus que ceux de ses pupilles, diminuait le chiffre de leur fortune, en sorte qu'on retarda d'un an et demi leur profession ; pendant ce temps-là elles devinrent majeures et en état de demander compte de leurs biens... Le tuteur essaya de les faire sortir, disant qu'il voulait régler leurs affaires avec elles seules, et, n'ayant pas réussi, il leur intenta un procès à Rouen. Les orphelines s'y firent représenter ; il perdit et fut contraint de rendre ses comptes. Les demoiselles de Bonoëil réglèrent alors elles-mêmes leurs affaires d'intérêt, et elles firent profession le 5 octobre 1753. La Providence permit que la lettre adressée au tuteur pour lui annoncer la cérémonie, ne lui arriva que le lendemain. Blessé au vif de voir ses pupilles user de leurs droits sans son contrôle, il commence un nouveau procès. Les Ursulines condamnées à Vire, gagnèrent complètement à Rouen. En reconnaissance de la protection qu'elles avaient reçue de saint Joseph dans tous ces débats, les nouvelles professes firent placer dans le chœur des Religieuses une statue de ce grand Saint. Pendant quarante ans environ, les Mères Sainte-Anne et Saint-Bernard servirent Dieu en paix dans la solitude du cloître, édifiant leurs Sœurs, et donnant l'exemple de la pratique des vertus religieuses. La Mère Saint-Bernard mourut pendant la Révolution ; la Mère Sainte-Anne fut nommée Dépositaire peu de temps avant la loi tyrannique qui les contraignit de sortir de leur saint asile. A la mort de la Révérende Mère Sainte-Monique Supérieure, la Mère Sainte-Anne réunit les Ursulines à la Maison des Cordeliers et mit sa fortune à la disposition de ses Sœurs.

Leur reconnaissance acquit à cette bonne Mère les suffrages unanimes pour la Supériorité. La Mère Sainte-Anne se trouva alors dans une grande perplexité, car le local qu'elles occupaient était trop étroit. Pleine de confiance en la Providence, la digne Supérieure, ainsi que ses filles, adressait au Ciel de ferventes prières, lorsqu'elle reçut de M. de Brèmesnil, Maire d'Avranches, la proposition de venir s'établir dans cette ville, ainsi qu'il a été raconté dans notre relation. La Mère Sainte-Anne gouverna pendant six années,

avec autant de sagesse que de dévouement, et mérita par ses vertus, aussi bien que par ses bienfaits, le titre de Fondatrice.

Étant parvenue à sa 86^e année, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

LA MÈRE MARIE-ANNE PASSE,

DITE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

« La vie d'un bon religieux doit être ornée
« de toutes les vertus, afin qu'il soit tel dans
« le fond qu'il paraît aux hommes à l'extérieur.
« rien. » (IMITATION, liv. 1^{er}.)

M^{lle} MARIE-ANNE PASSE naquit dans la paroisse de Saint-Patrice, au diocèse du Mans, de M. Jean Passé et de dame Levailant. Nous ne savons rien de l'enfance et de l'adolescence de celle qui devint plus tard une des colonnes de notre Monastère ; comme l'humble violette qui se cache sous la verdure et que trahit son parfum, plus elle fit d'efforts pour se cacher, plus sa modestie et sa piété la firent apprécier.

Elle entra à 16 ans chez les Ursulines de Vire, où elle avait une sœur religieuse, Françoise Passé, dite de Saint-Alexis, qui fit profession en 1777. Elle reçut le saint habit au bout de six mois d'épreuves, en 1784, le 19 octobre, des mains de M. Etienne Lejeune, prêtre de Notre-Dame de Vire, et député de Monseigneur l'Évêque de Bayeux.

Les compagnes de Noviciat de la Mère Saint-Jean-Baptiste ont attesté qu'elle était un ange, un modèle de ferveur, d'obéissance et surtout de recueillement. En 1786, le 24 octobre, elle prononça ses vœux, et fut examinée par Messire de la Croix-Dumesnil, Supérieur de la Communauté. « La solennité se fit sous l'autorité de Monseigneur l'Illustissime et Révérendissime Joseph-Dominique de Cheylus, Evêque de Bayeux, en présence de vénérable et discrète personne, M. Etienne Lejeune, Confesseur de cette Communauté, et de Révérende Mère Marguerite Lepailleur, dite de Sainte-Monique. »

Depuis le jour de sa profession jusqu'en 1805, époque où la Mère Saint-Jean-Baptiste quitta Vire pour venir se fixer à Avranches, sa vie avait été cachée en Dieu, avec Jésus-Christ, imitatrice de son saint Patron, qui avait fui au désert, elle fit ses délices de la retraite. Vivre avec Dieu seul, aimer la solitude et le silence, s'immoler par la pénitence, et pleurer les péchés de sa nation : voilà quel était l'attrait de cette âme pure. Obligée de quitter le beau Couvent que nos premières Mères avait bâti et embelli au prix de tant de sacrifices, elle se retira aux Cordeliers avec quelques-unes de ses Sœurs. En 1817, ayant été nommée Supérieure, elle gouverna la Communauté pendant douze années, se faisant chérir de toutes ses filles.

La Mère Saint-Jean-Baptiste remplit alternativement jusqu'en 1842, les charges de Dépositaire, d'Assistante et de Zélatrice ; son zèle éclata surtout dans l'emploi de Maîtresse de Chœur, que les Supérieures aimèrent à lui conserver jusque dans sa vieillesse. Toujours à sa place, surveillant, reprenant et encourageant la jeunesse par son exemple, ne laissant jamais passer la plus petite omission, la moindre inexactitude, ayant toujours son règlement en main ; c'est à ses soins que nous devons ce bel ordre, qui a toujours existé au chœur, ces chants graves, et cet ensemble de cérémonies qui portent à Dieu et qui font dire au public : « Oh ! que l'office est bien fait aux Ursulines ! »

A mesure qu'elle avança en âge, elle crût en esprit de mortification et de pauvreté. On la voyait mêler à sa nourriture de l'aloës ou des herbes amères, ramasser dans les corridors les plus petits bouts de coton ou de laine, et choisir pour son usage personnel les vêtements les plus grossiers ; aussi est-il passé en adage de dire parmi nous : Pratiqûons la pauvreté comme la bonne Mère Saint-Jean-Baptiste !

Elle avait dans sa cellule une croix de métal, longue de 80 centimètres ; au milieu de cette croix, était attachée une couronne, dont les pointes représentant les épines, étaient propres à faire des incisions dans la chair. Voulant reproduire en sa personne la Passion et le crucifiement du Sauveur, c'était souvent sur cet instrument douloureux qu'elle prenait son repos, ou bien encore elle pressait cette croix

sur sa poitrine et la tenait de longues heures embrassée. Notre vénérée Mère Saint-Jean-Baptiste persévéra dans ses austérités jusqu'à la fin de sa vie. Après avoir fait à l'infirmerie un séjour de quelques mois, toujours gaie, toujours aimable et reconnaissante pour ses Sœurs, comblée de mérites, et riche pour le ciel, elle rendit sa sainte âme à Dieu, le 24 décembre 1844. La Révérende Mère Saint-Jean-Baptiste était dans la 77^e année de son âge et la 59^e de sa profession religieuse.

LA RÉVÉRENDE MÈRE SAINTE-URSULE.

« Mon cœur a prononcé avec joie une
« parole heureuse, c'est au Roi que je
« consacre mes chants. » (Ps. 44).

M^{lle} CÉLESTE-VICTOIRE DEBROIZE naquit en 1803, à Avranches. Madame de Bresnesnil, pour honorer cette pieuse famille, voulut être marraine de l'enfant: c'était providentiel. Deux ans plus tard, M. le baron de Bresnesnil, maire d'Avranches, établissait dans cette ville un monastère d'Ursulines, et la protégée de la baronne était destinée de Dieu pour en être un jour la Supérieure.

Dès ses jeunes années, Céleste conquit par ses grâces naïves la prédilection de ses parents, et, par la bonté de son cœur, la confiante amitié de ses frères et de ses sœurs. Ayant eu occasion de fréquenter la noble famille des Montalembert, elle trouva bientôt une amie dans leur fille, Mademoiselle Caroline, et elle puisa dans cette fréquentation la délicatesse de sentiments et les manières distinguées que l'on devait remarquer en elle.

SON ENTRÉE EN RELIGION. — Mademoiselle Debroize nourrissait depuis sa petite enfance le désir de la vie religieuse. Sa constance l'emporta sur la tendresse paternelle, et le 20 janvier 1819 elle entra dans notre Monastère. Quelques mois après sa prise d'habit, son père mourut, et Madame Debroize, se trouvant dans une position très-précaire, sollicita vivement le retour de sa fille. Les instances de la mère et la résistance persévérante, quoique respectueuse, de la fille se prolongèrent pendant une année. Enfin, le bon Dieu

y mit un terme par une apparition mystérieuse, soit qu'elle eût lieu réellement, soit qu'elle ne fût que dans l'imagination. Une nuit, Madame Debroize, étant agenouillée sur son lit et priant, entendit un bruit insolite; immédiatement sa vue se porta vers la fenêtre de sa chambre. Elle vit alors Notre Seigneur, comme on le représente dans les gravures, vêtu d'une robe rouge et d'un manteau bleu; son air était majestueux, son regard sévère. Elle aperçut aussi sa fille en costume de Novice, appuyée contre la cheminée; Notre-Seigneur fit trois fois le tour de la chambre, puis, se tournant du côté de la Sœur Sainte-Ursule, il lui dit: « Toi, tu es ma fille! et regardant la mère: Pour vous, retirez-vous... » Au même moment, joignant les mains, et d'un ton suppliant, M^{me} Debroize s'écria: « Seigneur, c'est votre enfant! vous me l'avez donnée, je vous la rends... Dès aujourd'hui je vais donner mon consentement. » Notre-Seigneur, en la regardant, fit encore trois fois le tour de la chambre, suivi de la Novice, et se retournant, il donna sa divine bénédiction et dit: « Allez en paix et ne péchez plus. » De grand matin, Madame Debroize était au couvent, et renonçait à toute nouvelle sollicitation.

Notre Sœur Sainte-Ursule fit profession le 7 août 1821, et dès lors elle marcha à grands pas dans la voie des parfaits. Jamais personne ne justifia mieux son nom: comme son illustre Patronne, elle travailla sans relâche à procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain, et tous les jours de sa vie religieuse furent des jours de dévouement. Aux classes externes, au Pensionnat, elle se plut à former Jésus-Christ dans les âmes, et son application aux études profanes n'altéra en rien sa ferveur et son recueillement.

Au milieu de ses laborieux travaux, elle fut choisie par la Mère Saint Pierre, pour l'accompagner à Bernay. Pendant les neuf années qu'elle y demeura, elle rendit d'immenses services comme première Maîtresse du Pensionnat et comme Maîtresse générale. Après y avoir été Supérieure quelque temps, elle revint dans sa chère Maison d'Avranches, et prit de nouveau la direction du Pensionnat; elle la garda jusqu'en 1851, où les suffrages de ses Sœurs l'appelèrent au gouvernement du Monastère.

Ses Vertus. — Nous avons parlé des événements qui se sont passés sous la Supériorité de la Mère Sainte-Ursule, qu'on nous permette de parler de ses vertus, et du bien qu'elle opéra dans le cœur de ses filles.

Ses exhortations à la Communauté étaient vives et touchantes; elle aimait à répéter ce passage de nos Constitutions: « Le charbon qui n'est que chaud n'allumera point un autre charbon comme celui qui est embrasé, » et elle entreprit par une habile direction d'allumer, dans les âmes le feu de l'amour de Dieu.

Elle travaillait continuellement à s'instruire elle-même, en puisant dans de bons auteurs, les principes qu'elle était obligée de transmettre aux autres. Dans ses écrits, nous remarquons plusieurs fragments des lettres de Bossuet sur les différentes manières de faire oraison.

Voici quelques-unes de ses maximes, que nous trouvons écrites de sa propre main: « Parler peu... voir peu... entendre peu... — Celui qui veut se perfectionner doit s'attendre à souffrir beaucoup des créatures. — Il faut vouloir de bon cœur être humiliée, oubliée, délaissée. Pour moi, être cela ou aller en enfer, il n'y a pas de milieu... — O mon Dieu! quand on dira: Elle est morte, elle est jugée... où serai-je? Quelle sera mon éternité?... Par les prières de ma divine Mère, dans la voie du ciel je l'espère... — Aimons Celui seul qui, au moment où tout nous abandonnera viendra nous recevoir. Mon Jésus! venez... » — Parlant ensuite de l'amour de Dieu qui est son attrait, elle en signale les degrés: « L'amour est doux dans sa naissance; fort et véhément dans son progrès; violent et tyrannique dans sa consommation. »

Est-il besoin de dire que cette excellente Mère était d'une régularité parfaite. Oui, elle savait ce grand principe de la perfection religieuse: Qui vit de la Règle vit de Dieu.

Une vertu dont elle donnait surtout l'exemple à l'imitation du divin Maître, c'était l'humilité: « Soyez bien petites, bien petites, disait-elle à ses filles; si vous voulez que Dieu abaisse sur vous ses regards, tenez-vous sous les pieds de tout le monde. » Elle conseillait la lecture du Livre d'Or ou

de l'humilité en pratique, et chérissait aussi très-particulièrement la douceur et la simplicité.

La grande dévotion de notre vénérée Mère était pour la sainte Eucharistie. Passer de longues heures à genoux sans appui devant le Très-Saint-Sacrement, aller au Dieu du Tabernacle confier ses peines, résoudre ses doutes, se délasser de ses fatigues, puiser à longs traits la vie de l'amour dont elle était affamée : voilà ce qui faisait son bonheur, voilà où elle puisait la lumière et le courage. Elle aurait désiré faire la Communion quotidienne, mais l'usage n'en étant pas établi, elle s'en abstenait humblement pour se conformer à la règle générale.

Elle avait aussi une tendre dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et elle fit célébrer le mois du Sacré-Cœur dans notre Maison. Que de fois, après avoir récité ses litanies, elle commença, pleine de ferveur, un brûlant cantique ! On dit qu'à l'exemple de quelques saints, elle eut, dans les dernières années de sa vie, le courage de graver avec un fer rouge le saint Nom de Jésus sur son bras.

SA MORT. — La Révérende Mère Sainte-Ursule fut déchargée du fardeau de la Supériorité le 16 août 1857. Elle avait combattu les saints combats, il ne lui restait plus qu'à recevoir la couronne. Le 14 septembre, la bonne Mère Saint-Pierre avec la Mère Dépositaire, invitèrent les Religieuses à faire la cueillette des pommes. La Communauté, le Noviciat, les Sœurs converses, se mirent au travail, et la Mère Sainte-Ursule donnait l'exemple de l'activité. « Mes Sœurs, disait-elle, il faut se dépenser pour Dieu, il faut que tout en nous s'use et se consume à son service. »

Le soir étant venu, on se rendit au chœur, pour rendre hommage au bois sacré, instrument de notre rédemption. L'hymne *Vexilla Régis* fut entonnée, et la Mère Sainte-Ursule chanta avec une ferveur remarquable ; sa voix paraissait encore plus forte et plus vibrante. O ma bonne Mère, votre dernier chant sera pour la croix du divin Maître : oui, voici l'étendard du Monarque éternel qui est déployé ; voici l'heure du dernier combat !

La Mère Sainte-Ursule s'était mise au lit comme à l'ordinaire, et elle s'endormit paisiblement ; à minuit, des dou-

leurs très-vives la réveillèrent, deux médecins furent appelés, et toute la journée, les remèdes se succédèrent, n'apportant aucun soulagement. Lorsqu'elle remarqua l'inquiétude sur les visages, elle pria qu'on ne la laissât pas mourir sans les Sacrements, et à peine lui eut-on administré l'Extrême-Onction, qu'elle exhala son dernier soupir.

La Révérende Mère Céleste-Victoire Debroize, dite de Sainte-Ursule, mourait dans la 55^e année de son âge et dans la 38^e de sa profession religieuse. Sa famille, unissant ses douloureux regrets à ceux de la Communauté, envoya, pour mettre sur sa tombe, une couronne d'immortelles avec une croix où étaient gravés ces mots : *Elle n'aima que Jésus.*

LA MÈRE MARIE DE SAINT-STANISLAS.

M^{lle} MARIE COTTERS, dite de SAINT-STANISLAS KOSTKA, était née à Cork (Irlande), de Monsieur Barry Collers et de Dame Elisa Hayes, le 25 décembre 1811.

Elle entra au Noviciat le 6 juin 1830, et fut admise le 5 octobre de la même année à prendre le saint habit de la Religion; après avoir passé par les exercices et les épreuves prescrites par les saints Canons, elle fit profession le 8 octobre 1833. La Communauté a conservé un souvenir plein d'estime pour la vertu et la capacité de cette excellente Religieuse, qui fut enlevée après neuf années de profession à l'affection de ses Supérieures, de ses Sœurs et de ses élèves. Semblable au jeune Saint dont elle porta le nom, « elle fournit en peu de temps une longue carrière. » Elle se donna tout entière au bon Dieu, avec un dévouement sans bornes, avec une foi vive et éclairée; elle était pénétrée de reconnaissance pour sa vocation à la foi catholique et surtout pour sa vocation à la vie religieuse; à chaque instant, quand elle se croyait seule, elle laissait échapper de son âme des exclamations d'amour...

Elle commença ses Exercices pour la profession le 11 du mois d'août 1833; après chaque semaine, elle écrivait ses impressions, et nous ne pouvons nous empêcher de faire une citation. Voici ce qu'elle dit sur l'Institut : « Je m'y

« porterai avec beaucoup de zèle et penserai combien c'est
 « une chose agréable à Dieu; quel honneur pour nous de
 « faire l'office des Anges! quel compte il faudra rendre si,
 « faute de soins et de vertus, on est cause que les enfants ne
 « font pas le bien. Hélas! nous nous plaignons souvent du
 « peu de fruit que nous faisons, si nous voulions rentrer
 « en nous-mêmes, nous verrions que si les enfants aiment
 « peu Dieu, c'est que nous l'aimons médiocrement nous-
 « mêmes. Il n'y a pas de leçon aussi forte que l'exemple;
 « on fait toujours du fruit quand on pratique ce que l'on
 « prêche. Il ne faut pas non plus qu'on soit trop exigeant,
 « mais se souvenir qu'il y a des âmes de qui Dieu de-
 « mande moins, et qui ne sont pas capables d'une très-
 « grande perfection. Pourvu qu'on puisse leur inspirer la
 « haine du péché et un commencement d'amour divin,
 « c'est l'essentiel; il faut laisser le reste à Dieu, qui saura
 « bien, quand le temps en sera venu, les faire monter
 « plus haut. Il suit de là 1°. qu'il faut toujours, autant que
 « possible, employer la douceur, et n'avoir recours qu'à
 « regret à d'autres moyens; 2°. qu'il faut souvent deman-
 « der à Dieu les grâces dont nous avons besoin pour nous
 « et pour les autres, reconnaissant que sans lui on ne peut
 « rien; 3°. s'appliquer avec ardeur à sa propre perfection,
 « comme à un des meilleurs moyens d'attirer les bénédic-
 « tions célestes sur son travail; 4°. élever souvent son cœur
 « à Dieu pour lui demander son secours; 5°. ne jamais faire
 « paraître d'impatience en reprenant les élèves. »

De si beaux commencements ne furent pas infructueux; avec énergie et persévérance, elle marchait à pas accélérés, vers la patrie de l'éternel repos. Elle portait le germe d'une maladie de poitrine, et rien ne put en arrêter les progrès rapides. Quelques mois avant qu'elle ne s'alitât, les Supérieures se virent obligées de la retirer de l'enseignement, et lui confièrent l'emploi de Cellierière pour lui donner en même temps de l'exercice et de la distraction; ce fut pour cette chère Sœur qui aimait les enfants et n'avait jamais cessé de cultiver les sciences, la matière d'un grand sacrifice. Hélas! elle fut bientôt placée à l'infirmerie pour n'en plus sortir. Ce fut vers sa famille que se porta son premier souvenir; elle

écrivit à sa mère une lettre, dans laquelle elle lui adressa ses derniers adieux. Longtemps cette lettre fut conservée au Monastère, comme un monument de piété filiale, de résignation et de désir du ciel. La pensée de ses élèves lui revenait sans cesse; elle obtint de la Mère Supérieure qu'elles fussent présentes et qu'elles entourassent son lit, lorsqu'on lui administrerait les derniers Sacrements, afin disait-elle de leur laisser de bonnes impressions. Cette fervente Maitresse demanda pardon aux Religieuses en leur présence, et leur laissa pour adieu les paroles les plus édifiantes.

La Communauté contempla encore pendant quelques jours le spectacle du juste sur le point de quitter cette terre d'exil. Notre chère Sœur rendit son esprit au Seigneur, en prononçant les noms sacrés de Jésus et de Marie, au mois de juin 1842.

LA SŒUR SAINTE-AGATHE,

Novice

TERMINONS ces biographies en rappelant la mort subite, mais non imprévue, d'une Novice que la Communauté eut la douleur de perdre en 1833. On venait de jouir d'un spectacle attendrissant : quatre jeunes filles, au début de la vie, avaient revêtu le saint habit de la Religion ; celle dont nous parlons se nommait dans le monde AGLÈS SIMON, et elle venait de prendre pour patronne l'illustre vierge martyre sainte Agathe. Le ciel réclama une de ces quatre heureuses fiancées de Jésus-Christ, et ce fut la Sœur Sainte-Agathe qui fut choisie.

Cependant, après sa prise d'habit, ses études furent reprises avec ardeur; une surtout faisait l'objet de son application, c'était la musique et le plain-chant; sa voix douce et forte devait être un puissant soutien pour le chœur, et la Mère Sainte-Eulalie la formait elle-même, avec le plus grand soin. La Sœur Sainte-Agathe, comme si elle eût eu un pressentiment de sa mort prochaine, disait à cette vénérée Maitresse : « O ma Mère ! quand on meurt Novice, on jouit plus tôt du ciel; les Vœux sont gravés dans le cœur, et on en a le mérite et la récompense, n'est-il pas vrai ? »

Un matin, notre jeune Sœur ne put se rendre au chœur, comme à l'ordinaire; un malaise général la retenait au lit. Le médecin appelé à lui donner ses soins, déclara qu'elle était prise d'une fièvre scarlatine. Ses prescriptions furent suivies avec exactitude, et l'on se félicitait de l'amélioration qu'éprouvait la malade, lorsque les infirmières jetèrent l'alarme; la scarlatine était rentrée, et les premiers symptômes de la mort se manifestaient. L'agonie fut courte; notre chère et fervente Novice passa doucement de la terre d'exil dans la Patrie bienheureuse.

Elle mourait à peine âgée de 22 ans, un mois jour pour jour après sa prise d'habit. La bonne odeur de ses vertus, et la pensée de son bonheur sont les deux consolations qu'elle laissa à notre douleur et à notre affection fraternelle.

MONASTÈRE DE BEAUJEU.

Congrégation de Lyon.



ES Annales publiées en 1857 ont raconté les commencements de ce Monastère, et les vertus de la respectable Fondatrice. Elles ont dit comment les Maisons de Lyon et de Saint-Chamond lui avaient prêté leur fraternel concours, et enfin comment Dieu avait confié cette chère Communauté de Beaujeu à M. l'Abbé Chervet.

Nous puisons dans leur Circulaire (1) les détails suivants :

(1) 1^{er} octobre 1877.

« M. l'Abbé Chervet, ancien professeur de théologie, siégeant aujourd'hui au Chapitre de la Primatiale de Lyon, fut l'instrument choisi de Dieu pour procurer à notre Maison les éléments de prospérité, sans lesquels il ne lui eût pas été possible de faire le bien. Ce maître savant et éclairé prit la direction de notre Monastère en 1849, et travailla immédiatement à donner une nouvelle impulsion aux études. La haute réputation du maître ne tarda pas à rejaillir sur la Communauté tout entière. Dès lors, quelques familles honorables nous confièrent l'éducation de leurs filles, et le nombre de nos élèves s'accrut sensiblement. Rien ne fut épargné par M. l'Abbé Chervet pour nous former aux connaissances et aux vertus solides. Nous nous souviendrons toujours de ses catéchismes raisonnés, de ses explications claires et succinctes de nos saintes Règles et de nos Constitutions, de ses intéressantes Conférences sur les devoirs d'une Ursuline envers les enfants.

« Nos élèves, devenant plus nombreuses, il fallut songer à de nouvelles constructions. La divine Providence, dont nous récitons chaque jour les Litanies, prit encore notre cause en main, et nous donna un guide capable de diriger les travaux d'agrandissement. Elle nous envoya, en 1858, M. l'Abbé Ferrière, qui dépensa au profit de notre Maison les inépuisables ressources de son intelligence et de son cœur. »

Les Sœurs de Beaujeu donnent leurs soins à une nombreuse petite famille : l'école gratuite compte 55 à 60 enfants ; un premier externat, 35 à 40 ; et un second, s'élève de 70 à 80. Mais le Pensionnat, ayant à lutter contre une incessante concurrence, a seulement 33 à 38 élèves. « Notre seule ambition, écrivent-elles,

est d'inculquer à nos enfants une vertu droite et solide, consistant surtout dans le devoir intégralement et surnaturellement accompli, et non dans ce sensualisme chrétien qui ne cherche que les douceurs d'une piété factice, disparaissant à la moindre épreuve et à la plus légère contradiction. Notre Monastère, l'un des moins importants du diocèse de Lyon, se compose de 21 Religieuses de chœur. Ici point de relâche; hors le cas de maladie sérieuse, tout le bataillon est sous les armes: le travail commande, et le dévouement donne des forces.

« Parmi les grâces de choix que la Providence a si libéralement répandues sur notre Monastère, nous comptons au premier rang celle d'avoir eu des guides prudents et éclairés, dont le zèle dévoué n'a jamais reculé devant aucun obstacle. Les princes de l'Eglise n'ont pas dédaigné de descendre jusqu'à nous. Monseigneur le Cardinal de Bonald, et son digne successeur, Monseigneur le Cardinal Caverot, se sont toujours montrés pleins de bienveillance pour notre Maison. Monseigneur Dubuis, Evêque de Galveston, se fait souvent un plaisir de nous surprendre. Quelle joie dans la petite Communauté, lorsqu'apparaît cet Evêque missionnaire, à la figure souriante, au cœur débordant de zèle, et n'aspirant vers les âmes que pour les gagner à Jésus-Christ! Les cœurs s'émeuvent, quand l'infatigable Prélat expose les dangers imminents qu'il a courus, et auxquels la divine Providence l'a toujours arraché comme par miracle. La conversation s'anime et ne tarde pas à tomber sur nos chères Maisons du Texas, dont plusieurs membres ont vécu sous notre toit, et ont partagé nos joies et nos douleurs. — Nous nommerons encore le saint Evêque d'Enos, en Océanie, Monsei-

gneur Bataillon, dont les agréables récits et les chants harmonieux nous ont vivement intéressés, et Monseigneur Odin, Archevêque de la Nouvelle-Orléans, vrai type de simplicité et de bonté, pour le diocèse duquel nous avons préparé des sujets.



MONASTÈRE DE BEAULIEU.

Congrégation de Paris.



NOTRE humble Maison est posée par la Providence dans une vallée étroite, mais fort gracieuse. Notre petite ville de 2,000 âmes est éloignée des chemins de fer et ne rayonne pas au loin. Notre enclos est vaste, mais nos bâtiments deviennent insuffisants. Du reste, rien d'éclatant ne nous distingue; si l'on demandait ce qui nous caractérise, l'on pourrait dire que c'est l'esprit de famille, dans son union et sa simplicité: il règne parmi nous et fait notre bonheur; il s'étend aussi à nos rapports avec nos chères enfants. Dieu, dans sa richesse, peut varier ses dons à l'infini; il semble que celui-ci soit particulièrement le nôtre. Nous nous permettons d'ajouter, avec une filiale complaisance, qu'un de nos titres de gloire est l'affection particulière de notre saint et illustre Evêque (1).

(1) Mgr Berthaud qui s'est démis de son siège en 1878.

Nous la devons peut-être aux besoins que nous avons si fréquemment de son appui; mais nous la méritons certainement, si elle peut l'être par la reconnaissance la plus dévouée (1).

Depuis quelques années notre nombre s'est fort accru, nous sommes quarante-cinq Religieuses, en y comprenant les Novices et les Sœurs converses. Notre Pensionnat a soixante-dix élèves; et si nos classes gratuites sont, à notre grand regret, peu fréquentées, nous avons la joie de recevoir dans un asile les toutes petites enfants. Durant ces vingt ans, bien des bénédictions ont été répandues sur notre Maison; mais elle connut aussi les jours d'épreuves. Deux fois, à trois années d'intervalle, une maladie épidémique désola notre Communauté. Ce fut d'abord la petite-vérole qui nous enleva deux Sœurs en quinze jours; puis, la fièvre typhoïde qui atteignit, en même temps que deux Sœurs, seize de nos élèves; trois succombèrent sous le terrible fléau, et nous nous hâtâmes de licencier le Pensionnat. Malgré nos légitimes appréhensions, toutes revinrent au premier appel, et une statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur fut élevée comme une espérance et une sauvegarde. Désormais à Beaulieu, quand un danger semble éminent, les pieuses enfants de Sainte-Ursule répètent: « Qu'avons-nous à craindre? Notre-Dame du Sacré-Cœur est là! »

Deux fois nous avons reçu la bénédiction de l'Auguste Pie IX. Qu'on nous permette de transcrire ici celle que Sa Sainteté daigna adresser à notre vénérée Mère Saint-Régis, alors Supérieure.

(1) Circulaire du 1^{er} mai 1878.

« A sa Fille chérie, Salut et Bénédiction apostolique.

« Les lettres que nous avons reçues de vous naguère, expriment ce qu'il y a dans le fond de vos âmes de piété filiale et de respectueux dévouement envers notre dignité souveraine ; elles marquent aussi la tristesse et l'amertume que vous causent cette grande agitation de l'Italie, et la révolte des provinces de notre gouvernement temporel ; elles disent encore, chères Filles, les humbles prières et les vœux que vous offrez sans cesse au Seigneur très-clément pour obtenir la paix et la tranquillité.

« Rempli de reconnaissance de ce que vous avez bien voulu, par cet acte respectueux, nous donner une preuve de votre fidélité constante et de votre dévotion envers Nous et envers le Saint-Siège, nous ne doutons nullement que par vos prières et supplications, vous ne fassiez auprès de Dieu de nouvelles instances. Et, pour gage de notre affection particulière, recevez notre Bénédiction apostolique que nous vous donnons, chères Filles, avec tout l'amour et toute la tendresse de notre cœur paternel.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 18 février 1860.

« De notre Pontificat le XIV^{mo}.

« PIE P. P. IX. »

Monseigneur Berthaud, Evêque de Tulle, a toujours été pour nous le meilleur des pères ; écoutez-

le parler lui-même, et vous comprendrez l'affection qu'il porte au petit Couvent. Il écrit à la Mère Saint-Régis : « Ma chère Fille, je serai à Beaulieu dimanche, vers deux heures du soir. Je bénirai la chapelle et la cloche ce jour-là ; le lendemain, je donnerai le voile à nos chères postulantes. Je suis tout heureux d'aller voir de mes propres yeux l'excellent Couvent de Sainte-Ursule. Je vous apporte, à vous qui êtes la digne Supérieure d'une Maison qui m'est bien précieuse, et à toutes les Sœurs, une de mes bénédictions les meilleures. »

Et une autre fois : « Je n'ai voulu, en effet, passer à personne le titre de Supérieur de ma chère Maison de Beaulieu. Je l'ai réservé pour moi comme un des meilleurs. Je crois qu'il sera bien de m'écrire, lorsque vous aurez décidé d'admettre quelques sujets au Noviciat..... Je vous bénis toutes, je bénis les enfants ; je serai tout heureux de pouvoir vous visiter cette année »

Les Ursulines de Beaulieu ayant envoyé à leur Père un magnifique brochet, il y fait allusion d'une manière charmante, la première fois qu'il écrit : « Ce beau poisson me rappela la pêche miraculeuse des Apôtres après la Résurrection. Cette pêche était le symbole des âmes retirées des eaux profondes par la prédication apostolique : j'aime à voir dans la vôtre le signe du zèle que vous mettez toutes à étendre le saint filet de la foi sur les jeunes enfants confiées à vos soins. Courage, ma très-chère Fille, je bénis vos nobles fatigues et celles de vos Sœurs.

« Que Dieu nous laisse longtemps la vénérable

« Mère Sainte-Claire. C'est un doux et gracieux
« trésor au milieu de la Maison. Dites, ma très-
« chère Fille, à toutes nos Sœurs, mon dévouement
« affectueux. Je veux aussi que les enfants sa-
« chent la joie que me donne leur piété. Marie
« étendra sa protection maternelle sur un Couvent
« où règne une sainte émulation à imiter ses
« vertus. »

Notre vaillant Evêque, éprouvé par les infirmités de l'âge, a choisi pour le remplacer près de nous M. Lalite, son vicaire-général, qu'il appelle lui-même l'homme de son cœur, et ce choix est un nouveau bienfait dont nous sommes reconnaissantes.

Après M. Bélière, dont la bonté nous a laissé de si doux souvenirs, M. l'abbé Beaudenon devint notre Aumônier. Nous devons à son intelligence et à son dévouement l'exécution de tous nos travaux. C'est par sa pieuse initiative qu'a été faite cette belle grotte de Lourdes, dont nous avons parlé dans notre Circulaire. Nous puiserons encore dans ces pages les lignes suivantes :

« L'affection toute filiale que nous conservent nos enfants a produit, peu à peu, une œuvre aujourd'hui florissante : l'OEuvre de la persévérance. Le dimanche, durant certaines heures déterminées, la clôture s'ouvre pour nos anciennes élèves. Elles ne vont ni au Pensionnat, ni à la Communauté; plusieurs de nos Sœurs sont désignées pour rester au milieu d'elles. La première demi-heure est consacrée à la piété; tandis que l'une de nous s'occupe des moins âgées, Monsieur l'Aumônier fait une conférence aux aînées qui sont toutes Enfants de

Marie ; ensuite , elles s'entendent entre elles pour adopter les pratiques conseillées , et elles se récréent paisiblement et joyeusement dans la partie de l'enclos qui leur est assignée. Bien des conseils , bien des encouragements sont emportés de ces réunions aimées. Cette OEuvre , hautement approuvée , et maintes fois encouragée par notre éminent Evêque qui en connaît tous les détails , est entrée dans la disposition de notre Règlement particulier ; elle n'occasionne aucun dérangement dans la Maison , produit le plus grand bien , et a assuré plus d'une vocation. »

Une dernière fête est venue réjouir le petit couvent en 1877. Il y a cinquante ans nos vénérables Fondatrices jetaient les bases du Monastère de Beaulieu ; cinquante ans que Dieu répand ses bénédictions et ses bienfaits : comment des chants d'actions de grâces n'auraient-ils pas jailli de nos cœurs?.. Un Triduum , avec Exposition du Saint-Sacrement , précéda le grand jour , et nos prières se souvinrent tour à tour des vénérables Mères qui nous avaient précédées , de nos bienfaiteurs , de nos élèves , et de l'Ordre tout entier. La chapelle revêtit ses ornements de fête : draperies et inscriptions embellissaient tout à la fois le Sanctuaire et le Couvent. Des messes furent célébrées sans discontinuité toute la matinée , et à une messe basse nous renouvelâmes nos Vœux. A neuf heures , l'aumône d'un pain blanc fut faite à tous les pauvres qui se présentèrent. Messe haute , vêpres solennelles , bénédiction du Saint-Sacrement , sermon , consécration au Sacré-Cœur et à la divine Mère , illuminations , procession aux flambeaux , tout se

réunit pour faire de ce jour un jour exceptionnel dans les Annales de Beaulieu. Enfin, une indulgence plénière nous avait été accordée par Rome, pour nous et pour toutes les personnes qui visiteraient notre Chapelle en cette fête bénie.

Nous terminerons notre petite relation en offrant l'hommage de notre reconnaissance à la chère Mère Saint-Régis, de la Communauté de Clermont. Pendant vingt-cinq ans elle nous édifia par ses vertus et son dévouement, et quinze ans, elle porta le fardeau de la supériorité. Aussi son nom est-il demeuré en vénération parmi nous, et, malgré son retour dans sa première Communauté, nous restons ses filles affectionnées et reconnaissantes.

Parmi les Sœurs qui nous ont quittées, nous détacherons quelques noms tout embaumés d'édification.



LA SŒUR EUPHRASIE TEULBIÈRE du BON-PASTEUR était une âme énergique, en qui la grâce travailla avec un prodigieux succès. Dévouée à sa Communauté, remplie d'oubli d'elle-même et douée de talents, elle eût pu être un sujet précieux ; mais Dieu se hâta de cueillir ce fruit mûr pour le ciel : elle mourut à vingt-six ans.

La Sœur SAINT-AUGUSTIN GASQUET. Née dans une famille patriarcale, elle n'eût qu'à suivre les traditions du foyer domestique pour être tout à Dieu. Deux de ses sœurs sont religieuses dans notre Maison, un de ses frères est prêtre, et celui qui est resté dans le monde a reçu l'héritage des vertus de ses pères. Cette enfant de bénédiction était pour nous une joie et une espérance, quand elle fut atteinte d'une ménin-

gite. Nos soins empressés ne purent adoucir ses cruelles souffrances, et elle expira en répétant ce cri qui, pendant quinze jours, avait sanctifié ses lèvres: « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi. »

LA MÈRE SAINTE-THÉRÈSE GAUELLE. Elle fut tour à tour Maitresse générale au Pensionnat et Supérieure, et elle nous édifia plus encore par son obéissance comme inférieure que par la sagesse de son gouvernement.

LA SŒUR SAINT-JOSEPH SOURSAC fit admirer en elle toutes les vertus de la véritable converse. Son plus grand bonheur était de rendre service.

LA MÈRE SAINT-PAUL DÉCHAMP. Cette vénérée Mère occupait la place de Zélatrice quand elle fut frappée inopinément par la mort; elle demandait souvent à Notre-Seigneur de ne pas être, par une longue maladie, un sujet de fatigue pour ses Sœurs. Hélas! le vœu de sa charité fut trop bien exaucé! A peine eûmes-nous le temps de lui faire administrer les derniers Sacraments. Notre chère Mère Saint-Paul était pleine de dévouement; elle ne savait jamais dire: C'est assez. Nous ne pouvons dépeindre quelle était la promptitude de son obéissance, la délicatesse de ses soins envers les malades, son zèle auprès des enfants; mais un seul mot peut faire son éloge: La Mère Saint-Paul avait fait le vœu du plus parfait, et, de l'aveu de son Directeur, jamais elle n'y manqua.

Quinze jours après la mort de notre vénérée Mère Saint-Paul, la petite-variété maligne nous enlevait notre pieuse Sœur SAINT-AMBROISE PEYRAL. Elle n'avait que 24 ans, et déjà son zèle pour l'instruction des enfants en avait fait une véritable Ursuline. Nos regrets se renouvelèrent le 16 février 1875, où Dieu nous enleva notre Sœur de SAINT-ALBINE PIALOUX, si remarquable par son esprit intérieur et sa pratique admirable de la sainte pauvreté.

Nommons encore la Sœur SAINT-RÉGIS PLAGNE, dont le plus bel éloge est le souvenir reconnaissant de nos élèves. Après s'être dépensée auprès de ces chères enfants, elle fut atteinte d'une maladie de langueur, et ce fut sous le pressoir de la croix que se dévoilèrent son courage et sa patience. Son énergie la soutint jusqu'aux extrêmes limites du possible, et,

jusqu'au dernier jour, elle remplit ses exercices de piété comme elle l'eût fait en pleine santé. Au moment même où elle assurait à notre Mère qu'elle se trouvait mieux, elle fut prise de suffocations, et mourut si promptement que nous n'eûmes pas la consolation de lui faire recevoir les derniers Sacrements; mais pouvons-nous craindre pour cette âme si zélée et si fervente dans le service du divin Maître?

Un mois ne s'était pas écoulé depuis la mort de la chère Sœur Saint-Régis, qu'un nouveau sacrifice nous fut demandé: notre Sœur SAINT-PAUL FAURE nous fut ravie à 26 ans par une phthisie galopante. Dieu, en cueillant cette âme si jeune et si pure, nous apprenait une nouvelle fois que l'amour et la souffrance mûrissent bien vite les fruits destinés à la vie éternelle.

MONASTÈRE DE BLETTERANS.

Congrégation de Paris.



PAR le conseil de Monseigneur Mabile, alors Evêque de Saint-Claude, la Communauté des Ursulines de Desnes, fut transférée à Bletterans, le 31 octobre 1853. Une maison assez vaste avec ses dépendances, grange, jardin, cour, etc., y avait été achetée; mais pour en faire un Monastère tout était à créer. Le Très-Saint Sacrement fut placé dans la grange

longue de 11 mètres, large de 5. Une grille sépara les Religieuses des personnes du dehors; une tribune fut disposée pour les pensionnaires, et cette étroite enceinte servit de demeure pendant longtemps à l'Hôte divin de nos tabernacles. Les travaux et les épreuves vinrent sanctifier les commencements de cette nouvelle fondation; mais le Seigneur n'abandonnait pas ses épouses. Les consolations et les secours arrivèrent en temps opportun, et maintes fois la Communauté reconnut avec action de grâces les soins paternels de la Providence. Plus on avançait, plus on sentait la nécessité de bâtir et de le faire régulièrement. Deux choses manquaient: l'argent et la connaissance des formes monastiques. Avec l'autorisation des Supérieurs majeurs, la Communauté de Bletterans espéra trouver dans les divers Monastères de l'Ordre en France, l'appui de la charité fraternelle, et sa confiance ne fut pas vaine. Presque toutes les Communautés répondirent à l'humble appel qui leur avait été fait; leurs dons, réunis à quelques dots, permirent de songer sérieusement à l'entreprise désirée, et un architecte habile prépara les plans.

En 1860, Monseigneur Fillion, Evêque de Saint-Claude, crut utile, pour le bien général de la Communauté et pour la parfaite entente des lieux réguliers, de recourir à quelque ancien Monastère de la Congrégation de Paris. Plusieurs démarches furent faites à ce sujet; enfin, sa Grandeur obtint du Monastère de Ploërmel deux Religieuses d'âge et d'expérience qui y arrivèrent le 27 septembre 1860 (1).

Elles furent chargées de la conduite du Monastère,

(1) C'étaient les Mères de la Croix et Gèneuse du Saint-Sacrement.

et, dès le 4 mars suivant, on commença dans le modeste enclos la construction d'un bâtiment conventuel. Les matériaux provenant de la démolition du couvent de Desnes, furent employés à bâtir la première aile du cloître; les secours recus, un prêt considérable de fonds sans intérêt, offert par l'inépuisable charité d'un Monastère ami, toutes ces ressources mirent à même d'achever les constructions sans être trop obérées. D'ailleurs, les plans primitifs ayant été modifiés, les dépenses furent très-réduites. Monseigneur Nogret, Evêque de Saint-Claude, bénit ce bâtiment le 17 mai 1863; et le jour de Sainte-Ursule de la même année, la Communauté y fut définitivement transférée. Pendant plusieurs mois, les Religieuses couchèrent sur des paillasses, sans lits, sans matelas, et elles durent attendre de leurs parents et amis les objets de première nécessité. On ne saurait dire toutes les joies et les consolations de cette extrême pauvreté, ni la satisfaction qu'éprouvèrent celles qui avaient subi tant de privations et supporté tant de travaux, quand elles arrivèrent au résultat désiré.

On n'avait pu commencer les constructions par l'église; la partie qui lui était destinée étant occupée par des bâtiments à démolir, il fallait qu'on pût les abandonner et habiter le nouveau local. Les ressources manquaient, et cependant, le lieu si insuffisant, si inconvenant même où résidait Notre-Seigneur, semblait tous les jours plus triste au cœur de ses Epouses. Un Vicaire Général pensait même qu'on devait l'interdire! Enfin, dans le cours de l'été 1865, Monseigneur Nogret, devant la Communauté réunie, dit à la Mère Supérieure : « Ma Mère, il faut commencer la construction d'une église, c'est une nécessité absolue. — Monseigneur, nous

le désirons beaucoup; mais nous n'avons pas même un centime. — Commencez, je vous donne cinq cents francs. — M. le Supérieur présent ajoute: Et moi, j'en donne cent. — Commencez, répète Monseigneur, le bon Dieu vous aidera. »

La parole du Pontife était prophétique. On mit la main à l'œuvre, et des secours providentiels arrivèrent au-delà de toute prévision, de personnes et de lieux presque inconnus. La chapelle extérieure et le chœur furent achevés, et lorsque éclata la guerre de 1870, il ne restait à faire et à placer que la grande grille du chœur et les portes. On interrompit forcément les travaux, et les secours manquèrent totalement.

La Communauté souffrit beaucoup à cette lamentable époque. De 35 à 40 pensionnaires qu'elle avait auparavant, elle n'eut en 1870-71 que cinq pensionnaires et cinq demi-pensionnaires. La disette était extrême; il fallait quand même payer des intérêts, nourrir des soldats, les loger, les chauffer, etc. On abatit les grands arbres du jardin, ne pouvant acheter de bois de chauffage. Les Prussiens entrèrent à Bletterans, mais au moment où venait d'être signé l'armistice; leur séjour fut donc court et peu désastreux. La Providence protégea la Maison d'une manière visible; la clôture même ne fut pas violée, le service divin eut lieu comme de coutume, le son des cloches seul fut interdit. Au bout de quelques jours, on permit d'annoncer la sainte Messe, et le jour de Pâques 1871, la sonnerie régulière fut rétablie. Au retour de l'année scolaire, quelques pensionnaires nous arrivèrent, et peu à peu la confiance se rétablit; mais la pauvreté et les douleurs de ces jours néfastes seraient difficiles à décrire.

Dans l'été de 1872, on tâcha d'achever les travaux indispensables pour placer le Saint-Sacrement dans la chapelle. Quoique les parois intérieures des murs de l'église et du chœur, n'eussent qu'un premier enduit, et qu'il n'y eût ni plâtre, ni peinture, ni aucuns décors, Notre-Seigneur daigna y résider, depuis le 25 octobre 1872, et c'est encore dans le même état aujourd'hui. M. le Curé donna un vieil autel en sapin vermoulu; il fut arrangé, placé, et à l'aide d'un parement de laine blanche qu'on n'enlève jamais, il suffira jusqu'à ce qu'il soit possible de faire mieux.

Le Pensionnat et l'Externat occupent la maison principale acquise pour la fondation. Ce sera à reconstruire dans l'avenir. Pour le moment, il reste à rembourser les emprunts qu'a nécessités la construction de l'église. Quelques capitaux purent rester à la mort des donateurs, mais il en faut verser les rentes aussi bien que des autres capitaux, sauf du prêt important fait sans intérêt et dû à de chères bienfaitrices dont le Seigneur seul connaît et récompensera la libéralité.

Lorsqu'on travaillait au clocher, une tuile tomba malheureusement sur la tête d'un manoeuvre; la blessure fut grave, et il succomba deux jours après. La Communauté supporta tous les frais de maladie, de sépulture, donna beaucoup à la veuve, et se proposait de continuer à la secourir. Néanmoins cette femme, poussée par des personnes influentes, intenta un procès tant au maître-maçon qu'à la Communauté, et nous fûmes condamnées, ainsi que lui, à un dommage-intérêt de 2,000 fr.

Bien d'autres afflictions arrivèrent dans le même temps : plusieurs Religieuses moururent de maladies diverses; deux d'entre elles tombèrent frappées d'apo-

plexie. Les vides se firent nombreux. Un certain nombre de sujets se présentèrent, mais ils avaient pour la plupart des vocations insuffisantes; ils laissaient à désirer du côté de la vertu et du caractère. Il fallut donc en éliminer le plus grand nombre, et l'on ne conserva que ceux qui offraient les garanties désirables.

Saint Joseph, titulaire de notre église et pourvoyeur de la Communauté, nous a bien des fois montré sa puissance paternelle. C'est à lui que recourent les Supérieures dans les besoins pressants du Monastère, les Officières pour ceux de leurs emplois respectifs, chacune enfin fait appel à son pouvoir. Les élèves sont aussi très-dévotés à cet illustre Patriarche; chaque jour, il reçoit les hommages de la reconnaissance, et son image, si pauvre ou si petite qu'elle soit, est placée avec celle de la très-sainte Vierge Marie dans tous les lieux réguliers. Les Religieuses font partie de l'Archiconfrérie, et portent son cordon.

La Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus est établie dans notre église, et depuis longtemps la Maison tout entière est dévouée à cet aimable Cœur. Cette donation fut renouvelée, lorsque Nosseigneurs les Evêques consacèrent le diocèse de Saint-Claude au Cœur de Jésus et à Marie Immaculée. Enfin, avec tous nos Monastères, il y a quelques années, nous avons offert à Jésus nos protestations d'amour et de dévouement. Puisse ce Cœur adorable se dilater en faveur de tous les membres de cette petite famille qui lui appartient; puisse-t-il répandre ses plus abondantes bénédictions sur nos nombreux bienfaiteurs, parmi lesquels figurent presque tous les Monastères de l'Ordre en France.

En 1878, la vénérable Mère de la Croix de Ploërmel a succombé à son poste de dévouement. Cette épreuve

a été bien douloureuse pour la Communauté de Blat-
terans, et la confiance en Dieu soutient seule les cœurs
attristés.

MONASTÈRE DE BLOIS (1).

Congrégation de Bordeaux.



BIEN des événements se sont succédé
pour nous dans cet intervalle de
dix-sept années. Les uns nous ont
été plus ou moins pénibles; les au-
tres nous ont apporté des consola-
tions pour lesquelles nous vous
prions de nous aider à remercier Dieu.....

« Ce fut le 25 mars 1859, que furent faites par
Monsieur notre Aumônier les premières démarches pour
obtenir du Saint-Siège que la fête de sainte Angèle,
célébrée déjà par les Franciscains, les Jésuites et quel-
ques diocèses, fût mise dans le calendrier de l'Eglise
universelle... Sa Sainteté signa le décret le 11 juillet
1861. Le 17 avril 1865, le même Pontife, notre bien-
aimé Pie IX, dont la bienveillance à l'égard de notre
saint Ordre est très-connue, érigea par décret l'Ar-
chiconfrérie de sainte Angèle, qui compte aujourd'hui
plus de 60,000 noms sur notre registre. »

Parmi leurs consolations, les Ursulines de Blois
mettent au premier rang les succès apostoliques de

(1) Extrait de la Circulaire de cette Communauté, 1876.

leurs zélées Sœurs Sainte-Philomène et Marie-Cécile à Posen, Sœur Marie-des-Anges à Berlin, et Sœur de la Trinité à la Nouvelle-Orléans. N'ont-elles pas en effet raison ? Et le zèle de l'apostolat n'est-il pas la gloire de la phalange héroïque d'Ursule ?

Après avoir rappelé les Noces d'or de la Révérende Mère Sainte-Ursule qui avait porté quinze ans le fardeau du gouvernement, et de la Sœur Sainte-Angèle, la doyenne des Sœurs converses, les Ursulines de Blois parlent avec un enthousiasme bien légitime de leur magnifique église.

« Cet édifice nous paraît être une des plus grandes bénédictions de la divine Providence. Il a trois nefs d'une hauteur considérable ; chaque nef a un autel. L'un des petits autels est dédié à Notre-Dame de Prompt-Secours ; l'autre, à sainte Angèle. Les deux grands tableaux qui ornent ces autels ont été faits par notre Sœur Saint-Dominique, ainsi que d'autres peintures qui embellissent le tabernacle, le sanctuaire et la chaire. L'architecture rappelle les beaux monuments du XIII^e siècle ; les voûtes sont d'une élégance qui frappent tous les visiteurs.

« A la hauteur du sanctuaire, du côté de l'Évangile, se trouve notre chœur, qui a sur trois côtés de larges tribunes avec lesquelles communique l'infirmerie. Il est entièrement peint, y compris la voûte, et il en est de même pour l'église.

« De l'autre côté, vis-à-vis, se voient deux chœurs superposés, dont l'un est destiné au premier Pensionnat, l'autre au second. Dans chacun peuvent tenir 150 enfants. A l'entrée de l'église, et s'étendant sur les trois nefs, est une tribune pour les enfants des classes gratuites.

« M. Duban, l'éminent restaurateur de la Sainte-Chapelle de Paris et du château de Blois, passant par notre ville peu de temps avant sa mort, vint voir cette église, qu'il étudia pendant trois quarts d'heure; après quoi il dit à notre architecte: « C'est un chef-d'œuvre. » Un autre architecte de Paris l'ayant examinée avec attention, dit à nos Sœurs tourières: « Faites mes compliments à votre architecte et à votre entrepreneur. J'ai bâti une église à Paris; je la crois belle, mais elle ne vaut pas la vôtre.

« Il s'en faut beaucoup que les bâtiments de notre Monastère soient en rapport avec notre église, mais nous avons voulu commencer par le bon Dieu. »

Voici maintenant les tribulations: C'est l'entrée des Prussiens à Blois, et l'occupation pendant trois mois de ces terribles vainqueurs. Une ambulance protégea le Monastère; mais les blessures de la patrie étaient vives au cœur des Religieuses. « Enfin, la paix ayant été signée, les Prussiens partirent. On n'en vit plus un seul après le 12 mars. Il y avait trois mois qu'aucun habitant de Blois n'était le maître chez lui. Aucune lettre, aucune nouvelle n'arrivait; on ne savait même pas le résultat d'une bataille livrée dans les environs. Durant tout ce temps, les cloches des Communautés, aussi bien que celles des paroisses, étaient restées muettes. Combien nous fûmes heureuses de pouvoir enfin sonner nos observations!

« Pendant l'année 1870 et une partie de la suivante, nous n'avions donné ni l'habit aux postulantes, ni le voile noir aux novices; mais le 2 octobre 1871, nous eûmes la cérémonie de sept professions, dont six de chœur. Monseigneur notre Evêque voulut bien présider

cette fête, à laquelle assistait le saint Abbé de Villaumbrosia, oncle de l'une des nouvelles professes, notre Sœur Saint-Ignace.

« Il nous manquait un instrument convenable pour relever la musique de l'église; une de nos anciennes élèves a bien voulu nous faire cadeau d'un orgue de 14,500 fr. Il a été construit par M. Merklin. L'expertise fut faite par des artistes de Paris, d'Orléans, de Châtellerault et de Blois, qui terminèrent ainsi le procès-verbal : « En résumé, l'orgue construit par M. Merklin pour les Dames Ursulines de Blois, est une œuvre d'art de premier mérite, qui fait honneur au célèbre facteur, et justifie la supériorité de la fabrique française. »

« Nous avons deux Pensionnats entièrement séparés, l'un pour les enfants de la classe élevée, l'autre pour la classe moyenne, mais nous ne classons pas nous-mêmes les enfants; nous laissons aux familles toute liberté de choisir entre les deux Etablissements. Au premier Pensionnat nous n'admettons aucune externe, mais seulement des demi-pensionnaires jusqu'à l'âge de neuf ans. Au deuxième, on accepte des externes et des demi-pensionnaires de tout âge. Les matières et le mode de l'enseignement seraient les mêmes, si ce n'est que les élèves placées au second Pensionnat y sont généralement moins longtemps que celles qui sont au premier. »

« Voici quel est cette année, 1876, le nombre de nos élèves :

« Premier Pensionnat : 78 pensionnaires, 8 demi-pensionnaires.

« Second : 42 pensionnaires, 10 demi-pensionnaires, 45 externes payantes.

« Classes gratuites : 80 élèves.

« Nous évitons de rendre l'instruction austère ; mais nous voulons qu'elle soit grave et sérieuse, autant que le comporte l'âge de nos enfants. Nous tâchons de les prémunir contre le goût des futilités si répandu aujourd'hui dans la société, et jusque dans les familles qui font profession d'être chrétiennes. Nous habituons nos élèves à reconnaître le doigt de Dieu dans les événements historiques ; sa toute-puissance et sa bonté dans la création de l'univers matériel ; les délicates attentions de sa Providence, dans les détails admirables des différents règnes de la nature.

« Vous savez, comme nous, quelles sont les exigences de l'époque actuelle par rapport à la musique, exigences auxquelles il faut nécessairement avoir égard dans une large mesure, sous peine de compromettre des avantages plus solides. Parmi nos élèves des deux Pensionnats quatre-vingts étudient le piano. Grâce à Dieu, nous n'avons pas plus besoin de recourir aux personnes séculières pour cette partie de l'enseignement que pour les autres.

« Comme nous encore, vous avez plus d'une fois déploré l'inconvenance des paroles que les œuvres lyriques mettent trop souvent sur les lèvres des jeunes personnes qui s'occupent de chant. Pour obvier autant que possible à cet inconvénient, nous avons pris à tâche de remplacer sur un grand nombre de morceaux, ces paroles si regrettables, par des poésies composées expressément dans un but moral et religieux, et après une étude sérieuse du rythme musical. Le bon Dieu a daigné bénir nos efforts, en nous faisant rencontrer un éditeur intelligent et désireux d'entreprendre lui-même cette sorte d'apostolat de la mu-

sique, auquel il a appelé quelques autres collaborateurs (1).

« Nous voyons avec bonheur, et un vif sentiment de reconnaissance envers Dieu, que presque toutes nos élèves persévèrent dans leurs sentiments de foi et dans la fidélité aux pieuses pratiques. Nous croyons que l'heure quotidienne de doctrine sacrée en est une des principales causes. Généralement aussi, elles conservent un grand attachement pour notre Maison. Il en est qui nous donnent leurs filles à élever, quoiqu'elles soient à une grande distance de Blois, et qu'elles aient auprès d'elles d'autres Pensionnats religieux, même d'Ursulines, qui ne méritent pas moins leur confiance.

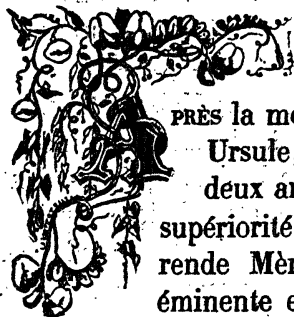
« Nous accueillons comme nos propres élèves toutes les jeunes filles qui ont été élevées dans une Maison religieuse, surtout de notre Institut, persuadées que c'est là un puissant moyen pour les aider à persévérer, et les rendre sympathiques aux Communautés. Au reste, nous savons que nos élèves ont reçu les mêmes marques d'intérêt chaque fois qu'elles se sont présentées dans un Couvent d'Ursulines. Montrons par là que nous sommes véritablement des sœurs, et que nous aimons à nous le témoigner de toutes les manières possibles. »

(1) M. Gauthier, éditeur, rue Meslay, 28, à Paris. Beaucoup de morceaux sont actuellement publiés. Deux Recueils de morceaux à une et à deux voix, extrait des œuvres des grands maîtres portant le titre de *Fleurs mélodiques*. Soixante-trois mélodies faciles, dues également aux premiers compositeurs classiques, sont réunies sous celui de *Voix matinales*.



MONASTÈRE DE BOULIEU.

Congrégation de Paris.



PRÈS la mort de la vénérable Mère Sainte-Ursule, qui avait porté pendant trente-deux ans consécutifs le fardeau de la supériorité, la charge passa à la Révérende Mère Saint-François : sa vertu éminente et ses rares qualités, la firent élire d'une commune voix. Sous le gouvernement de cette digne Supérieure, et sous la main habile du zélé pasteur de la paroisse, le Monastère continua à prendre de l'extension, et à développer de plus en plus ses œuvres de zèle et de charité.

Dans les premières Annales, l'humilité de ce bon prêtre nous ayant obligées à taire son nom, il nous priva du bonheur de faire connaître ses vertus et son dévouement sans bornes pour notre cher Monastère; aujourd'hui c'est avec une vraie et joyeuse reconnaissance que nous donnons ici sa biographie.

NOTICE SUR M. DUMAS,

FONDATEUR & SUPÉRIEUR DES URSULINES DE BOULIEU.



PIERRE-ANTOINE DUMAS naquit dans la ville d'Annonay, le 8 décembre 1781, dans une famille patriarcale où la foi était héréditaire et qui, aux jours de la Révolution, offrit un généreux asile à tous les proscrits. M^{me} Dumas s'appliquait tout

entière à l'éducation de ses trois fils, et deux vocations au sacerdoce furent sa première récompense. Elle profitait de tout pour imprimer dans leur âme la crainte de Dieu, l'amour de la justice, la droiture, et toutes les autres vertus qui font l'honnête homme et le bon chrétien. Mais ce fut particulièrement dans son fils aîné que cette pieuse mère recueillit les fruits de sa sollicitude: elle voyait se développer en lui les plus aimables qualités; il était pieux, docile, prévenant, et surtout d'une grande franchise. Lorsqu'il lui arrivait de commettre quelque faute, il l'avouait aussitôt, aimant mieux être puni que de se dérober au châtement par le plus léger mensonge. Cependant les deux vertus qui frappaient le plus dans l'âme de cet enfant, étaient une tendre dévotion envers la sainte Vierge, et une grande charité pour les pauvres. S'il paraissait sur la table un mets nouveau, la pieuse mère de famille faisait d'abord ce qu'elle appelait la *part du bon Dieu*. L'enfant, impatient de jouir de l'agréable surprise du pauvre, s'esquivaient pour courir à sa recherche, et, joyeux, ramenait le premier qu'il rencontrait. Parfois encore s'il en trouvait quelqu'un sur son chemin, en allant à l'école, il n'attendait pas que le pauvre lui tendît la main: il s'approchait et vidait sa petite bourse; s'il arrivait qu'il n'eût rien, il le conduisait à la porte de la maison paternelle, se faisait son intercesseur, et revenait tout joyeux lui présenter l'aumône qu'il avait obtenue.

Quand la Révolution éclata, personne ne ressentit plus de douteur des maux de la religion que cette vertueuse famille. M. Dumas résolut de se dévouer entièrement au salut des ministres de l'Eglise; pour mieux réussir, il se rapprocha des révolutionnaires, et parvint à leur faire croire qu'il était un de leurs plus zélés partisans. Par ce moyen, il fut au courant des décrets du conseil et des mesures prises contre les ecclésiastiques, et son intelligence, unie à son dévouement, sauva la vie à de nombreuses et nobles victimes. M. Dumas avait dans son fils un aide dévoué; malgré son jeune âge, il rendit dans ces occasions délicates de grands services: un demi-mot, un geste suffisait pour lui intimer un ordre, et son adresse triompha bien des fois de réelles difficultés.

Cet enfant privilégié visitait fréquemment les proscrits ca-

chés dans sa propre maison, s'informait de leurs désirs, et leur rendait mille petits services. En retour, ces bons prêtres aimaient à l'instruire et à développer dans son cœur ses heureux penchants à la vertu. Tant que dura la tourmente révolutionnaire, la maison de M. Dumas fut le rendez-vous des chrétiens restés fidèles à la religion; on venait y entendre la messe, les enfants y recevaient le baptême, et M. Dumas assurait avoir été parrain de plus de deux cents enfants.

Les scènes sanglantes qui se reproduisaient chaque jour sous les yeux de ce courageux enfant, étaient bien de nature à l'effrayer et à empêcher ses aspirations de se porter vers le sacerdoce; aussi ne craint-on pas de dire que sa vocation à l'état ecclésiastique, dans le cours d'une pareille persécution, fut un vrai miracle de la grâce. Son père fut très-affecté de cette détermination qui détruisait toutes ses espérances, et qui le faisait trembler à la vue des dangers que son fils allait courir. Il demanda du temps pour examiner la chose, et tenta tout ce que l'amour paternel peut suggérer; pour ébranler la résolution de son fils. Mais tout fut inutile. Voyant que ses efforts restaient infructueux, et, reconnaissant la volonté divine dans cette vocation, M. Dumas ne crut pas devoir résister plus longtemps au Seigneur, et se prêta, en père vraiment chrétien, à tous les sacrifices voulus pour seconder les désirs de son fils.

Antoine Dumas était dans sa quatorzième année. Son éducation fut confiée à un digne ecclésiastique de la ville qui n'épargna rien pour le former aux sciences et à la vertu. Le premier pensionnat qui s'ouvrit dans les environs d'Annonay fut celui de Talentioux; M. Dumas y conduisit son fils le 2 novembre 1797, et celui-ci y demeura deux ans. De là, il fut au Monestier, et il y reçut la Confirmation et les Ordres mineurs des mains de Mgr Daviau. Ce digne Prélat, étant de passage à Annonay, fit informer tous les aspirants au sacerdoce de son arrivée, et leur donna rendez-vous dans une maison du Monestier où devaient se faire les ordinations. Ils devaient être quinze; mais, à cet appel inattendu, le courage les abandonne, et ils renoncent, les uns pour toujours, les autres pour un temps, à leur sainte vocation. Il n'en fut

pas ainsi de M. Dumas. Cet appel fit tressaillir son cœur ; il courut se jeter aux pieds du saint Evêque, et lui demanda la tonsure. Mgr Daviau, touché de ses excellentes dispositions, voulut lui conférer les quatre Ordres mineurs.

Deux de ses condisciples, encouragés par son exemple, viennent prendre place à ses côtés. Le moment solennel arrive, le saint Sacrifice commence, mais c'est au fond d'une grange que va s'offrir l'auguste Mystère. Sa Grandeur officie avec une crosse de bois et une mitre de laine ; une vieille table, recouverte d'une nappe grossière, lui sert d'autel ; un prêtre en casaque brune, fait l'office d'acolyte... Au moment de procéder à l'ordination, le vénérable Prélat fixe un regard attendri sur les jeunes lévites à genoux devant lui, et s'écrie d'une voix émue : *Deo gratias!*... Il s'arrête pour essuyer ses larmes, et reprend : « Trois aspirants au sacerdoce ! trois ordinands à mes pieds... Oh ! dans des temps « plus heureux, mon cœur eût été navré de douleur à la « vue de ce petit nombre ; mais aujourd'hui que la terre est « encore toute fumante du sang des prêtres et des confes- « seurs de la foi, qu'il se trouve des âmes généreuses qui, « renonçant aux espérances du siècle, viennent en ce jour, « victimes volontaires, se vouer à l'autel : quel courage ! « quel héroïsme !... Trois hommes généreux, dévoués, dans « lesquels j'entrevois trois bons prêtres, trois dignes ministres de Jésus-Christ, quelle joie, quelle richesse pour « l'Eglise ! et quelle ineffable consolation pour mon cœur ! « *Deo gratias!* »

Le calme ayant enfin reparu sur le sol de la France, le jeune lévite alla continuer ses classes à Vernosc. Il reçut le sous-diaconat à Mende, le diaconat à Grenoble, et fut enfin ordonné Prêtre dans sa ville natale par Mgr Morel de Mons, qui avait alors tout le Haut-Vivaraïs sous sa juridiction, le 8 octobre 1805. Cinq jours après, il reçut sa lettre de nomination au vicariat de Bourg-Saint-Andéol. Cette ville avait pour curé un saint vieillard qui avait constamment consolé l'Eglise par la pureté de sa foi et la fidélité de son dévouement. Sous un homme si riche de sainteté et d'expérience, le jeune prêtre se forma promptement à toutes les vertus sacerdotales ; il aima tendrement son bon Curé. Tout

son plaisir était de le soulager, de lui épargner de la peine, et on le voyait attentif à lui prodiguer tous les égards dus à son caractère et à son grand âge. Une telle conduite charma tous les habitants de Bourg-Saint-Andéol, et gagna le cœur et la confiance du bon Curé, qui, voyant son vicaire si actif et si zélé pour l'ornementation du sanctuaire, s'en remit à ses soins pour la restauration de l'église et du presbytère.

Avant la fatale époque de 93, Boulieu était une petite ville pleine de foi, et qui possédait un certain nombre de familles riches et influentes; mais les terribles secousses de cette époque, en bouleversant les esprits, renversèrent aussi les fortunes, et cette petite ville, autrefois paisible et religieuse, se trouva livrée au désordre et à l'impunité.

Dès que l'orage fut apaisé, l'ancien Curé, M. Desfrançais, qui avait émigré, se hâta de revenir au milieu de son troupeau. Ce digne pasteur étant mort, M. Lagneau, son vicaire, ancien missionnaire de Mende, garda l'administration de la paroisse; son zèle n'eut pas tout le succès qu'il se promettait, et après des luttes et des contrariétés fort graves, il quittait secrètement Boulieu, et reprenait le cours de ses missions. L'autorité ecclésiastique refusa un nouveau pasteur, et cette malheureuse paroisse demeura près de 3 mois sans prêtre. Après bien des démarches infructueuses, on voulut s'adresser à un diocèse étranger; mais une personne très-zélée pour le bien de Boulieu, fit part de cette situation à M. Picansel qui gérait tout le Haut-Vivarais; celui-ci en référa aussitôt à Mgr de Mons, et lui proposa le prêtre qu'il fallait à Boulieu. M. l'abbé Dumas, sur l'ordre de son Evêque, quitta Bourg-Saint-Andéol, et vint prendre possession de la cure de Boulieu, le 24 septembre 1807; il avait à peine 28 ans.

Ses commencements furent difficiles. Il eut à lutter contre le mauvais vouloir de certains esprits mal disposés; les enfants, n'ayant aucune maison d'éducation pour les recevoir, étaient abandonnés à eux-mêmes, et contractaient dans l'ignorance et la paresse les plus mauvaises habitudes; l'église, dépourvue des objets les plus nécessaires au culte, portait encore la trace des dévastations qu'elle avait subies.

Profondément peiné de cet état de choses, M. Dumas s'oc-

cupa activement de la régénération morale de la paroisse. Les moyens qu'il employa furent la prédication fréquente, les cours de catéchisme, la création des écoles, l'établissement de plusieurs confréries.

Le zélé Curé ouvrit dans le presbytère une classe de plainchant, et chaque jour, pendant les longues soirées d'hiver, un cercle nombreux de jeunes gens venait se ranger autour de lui ; aux leçons de chant, il joignit un cours d'Histoire sainte, qu'il faisait sous forme de conversation et de délassement. Ces enfants, soutenus et encouragés par les pieuses industries de ce bon prêtre, devinrent dans leurs familles autant d'apôtres, et c'est ainsi que l'esprit de la paroisse se trouva un jour complètement renouvelé.

En même temps, il s'occupait de la manière la plus active à pourvoir Boulieu de bonnes écoles. La commune n'ayant pas les fonds voulus pour obtenir des Frères, il n'épargna rien pour attirer des instituteurs pieux. Enfin, en 1822, il parvint à traiter avec le vénérable Père Champagnat, et alors fut fondé l'établissement de Boulieu qui a toujours prospéré depuis. Le zélé Pasteur fit aussi de nombreuses démarches pour établir une école de petites filles. Il entreprit à ses frais de nombreux voyages pour aller solliciter dans les Maisons-Mères deux Religieuses au moins; mais toutes répondirent froidement à sa demande, objectant la rareté des sujets et la modicité des ressources. C'est alors qu'il conçut le projet de fonder un couvent dans sa paroisse; on a vu dans les premières Annales comment il y réussit.

Le zèle, la charité, la confiance en Dieu, voilà les trois vertus caractéristiques de M. l'abbé Dumas. Rien ne coûtait à ce bon prêtre, quand il s'agissait de la gloire de Dieu et du bien des âmes. Il ne craignait ni fatigues ni travaux. « Les sermons de M. Dumas, disait M. le comte de Vogué, ses instructions familières, ses simples prônes, me font toujours une salutaire impression. J'ai entendu à Paris, et ailleurs, des prédicateurs très-renommés, mais leur parole n'a pas remué mon cœur comme celle de M. le curé de Boulieu. » Ses paroissiens, après l'avoir entendu, disaient entre eux : « Nous avons un Curé qui a grande envie de faire de nous des saints! Si nous nous perdons, ce sera bien notre faute;

il n'en repondra pas devant Dieu. » M. Dumas avait le talent de faire aimer la vertu; il savait la rendre facile, et enflammait les cœurs de l'amour de Jésus-Christ dont le sien débordait.

Toutefois, le bon Pasteur était ferme. « Ne soyons pas des chiens muets, disait-il à ses jeunes confrères; ne soyons pas des sentinelles endormies, des serviteurs paresseux, des mercenaires qui s'enfuient à la vue du loup. » Parfois même sa parole devenait sévère; mais dans de telles occasions il ne blessait personne, tant il était visible qu'il ne parlait que pour le bonheur et la sanctification des âmes.

Pénétré de l'obligation où il était, en sa qualité de Supérieur de la Communauté, de travailler à la perfection des âmes et de former des saintes, le bon prêtre lui prodiguait largement les trésors de son zèle et de son dévouement. « Il faut, nous disait-il, qu'une Ursuline soit animée du même esprit que les apôtres et les martyrs, qui ne reculaient devant aucun sacrifice lorsque l'honneur de Dieu y était intéressé. Il faut que son cœur soit tellement consumé du beau feu de la charité qu'elle puisse dire comme Jésus-Christ : Le zèle me dévore. Toutes, non-seulement par le travail, mais surtout par la ferveur de vos prières, efforcez-vous, mes filles, de faire descendre des grâces abondantes sur la Communauté et sur toute l'Eglise. Et vous, mes chères Sœurs converses, ajoutait le bon prêtre, imitez les diacres que les apôtres s'étaient associés pour avoir soin du temporel. Réjouissez-vous, puisque en servant vos sœurs avec soin, charité et esprit de foi, vous pouvez procurer autant de gloire à Dieu, et faire autant de bien dans l'Eglise, que vos Sœurs appliquées aux fonctions de l'enseignement. » Il nous disait une autre fois : « La gloire de Dieu, la sanctification des âmes, voilà les deux pensées qui doivent perpétuellement occuper l'esprit et le cœur d'une Ursuline. Son zèle ne doit pas se borner aux enfants qui lui sont confiés; mais il faut qu'il soit aussi étendu, aussi vaste que le monde, qu'il embrasse tous les peuples, toutes les nations, toutes les âmes de l'univers. »

M. l'abbé Dumas pratiquait ce qu'il enseignait. Voici ce qu'en a rapporté le R. P. Robin de la Louvesc, qui l'avait

bien connu : « Quel zèle ardent et généreux surabondait dans le cœur de ce bon Prêtre ! Oh ! qu'il m'a édifié dans les missions et dans les retraites que j'ai données à Boulieu ! Il connaissait le prix des âmes. En voici un trait que je suis heureux de rapporter. Durant le cours d'une mission que je donnais dans cette paroisse, j'avais déjà vu plusieurs fois un malade qui refusait, sous de vains prétextes, de compter à M. Dumas une somme de trois mille francs qu'il lui devait. Un jour, pendant que nous étions à table, on vint m'avertir en grande hâte que mon malade se mourait. Je sors à l'instant, et, lorsque je franchissais le seuil de la maison, j'entends le bon Prêtre qui courait après moi, criant : Père, Père, écoutez ! et, avec un ton où se peignaient toute la vivacité de sa foi et l'ardeur de son zèle, il me dit ces paroles qui me jetèrent dans l'admiration et l'étonnement : « Père, entendez bien ! une âme vaut plus de trois mille francs ! sacrifiez-les, s'il le faut, je vous le permets. » Ses ennemis mêmes étaient obligés de reconnaître l'efficacité de son zèle et de rendre hommage à sa vertu.

Voici ce que disait à son tour à Mgr Delcensy, Evêque de Viviers, l'un de ceux qui fut le plus opposé à ses œuvres. « Ce que M. Dumas a créé pendant son long apostolat, est prodigieux. Vous pourrez en juger un jour, Monseigneur : l'église, le clocher, le cimetière, le couvent, l'hospice, la maison des frères, tout a été construit et réparé à fond par ses soins. Pour lui, dans une cure inhabitable, vivant plus frugalement que le plus pauvre de ses paroissiens, il n'a jamais rien demandé pour son propre compte à la commune, mais toujours pour le culte ou pour de bonnes œuvres. » En effet, le charitable Pasteur s'oubliait entièrement lui-même, s'imposait les plus dures privations, afin de pouvoir donner plus abondamment aux pauvres. En 1844, Mgr Guibert fut vivement peiné de l'état du presbytère et il demanda du haut de la chaire qu'il fût promptement réparé. Sa Grandeur fit un pompeux éloge du zèle de M. Dumas, le nomma Chanoine honoraire, et, en quittant Boulieu, Monseigneur disait : « Deux choses ont principalement fixé mon attention dans cette visite et font honneur au vénérable Pasteur de la paroisse : l'église et le presbytère. L'une proclame hautement

sa foi, sa piété, l'ardeur de son zèle pour la maison de Dieu et l'honneur de son culte; et l'autre, cet esprit de pauvreté et de simplicité si rare de nos jours parmi le clergé, et cependant si nécessaire pour le salut du Pasteur et l'édification des fidèles. Je ne suis pas étonné, ajouta-t-il, que M. Dumas fasse tant de bien dans sa paroisse : la main de Dieu est avec lui. » Dans sa seconde visite, en 1852, sa Grandeur dit encore, après avoir examiné les œuvres du bon Prêtre dans tous leurs détails, et leur avoir donné les plus grands éloges : « M. Dumas est véritablement un Pasteur selon le cœur de Dieu, un Prêtre modèle, un de ces hommes rares, nés pour faire le bien, et qui ne devraient jamais mourir. »

La commune se mit de suite en mesure de faire réparer le presbytère; mais le bon Prêtre pria qu'on s'en tint aux réparations les plus indispensables. « Ce n'est pas à 63 ans, disait-il, qu'il faut chercher à se faire en ce monde une demeure commode et agréable; d'ailleurs mon successeur pourrait ne pas trouver mes dispositions à son gré, il faudrait y revenir, et ce serait autant de perdu pour les pauvres. »

M. Dumas était vraiment le père des indigents et des orphelins; sa bourse était ouverte à tous les malheureux. Le bon Pasteur donnait sans cesse, et, lorsque ses ressources étaient épuisées, il délivrait des bons, se faisait ouvrir des comptes, et souvent tout son trimestre était ainsi converti en aumônes, avant même qu'il fût échu. Sa charité s'exerçait surtout à l'égard des pauvres honteux : par ses soins, de pieuses filles, bravant la rigueur du froid et la difficulté des chemins, allaient dans les hameaux s'informer adroitement des besoins des malades, et leur portaient ensuite secrètement des secours de toute nature. M. Dumas appréciait grandement leurs services : il les appelait ses Sœurs de Charité, ses Ursulines du second ordre. L'une d'elles, Rose Chomel, continue encore dans la paroisse sa noble mission de dévouement, malgré l'approche de ses 80 ans. On peut l'appeler à juste titre la pourvoyeuse de tous les malheureux. Le saint Prêtre marquait tous les actes importants de sa vie par un don spécial aux pauvres. Ainsi à son cinquantième anniversaire de prêtrise, il prononça ces paroles admirables qui touchèrent vivement son auditoire, et firent couler

bien des larmes : « La fête d'un Curé doit être aussi la fête des pauvres. Je leur cède donc tout ce que j'ai : mon trimestre, 275 francs. Je me suis entendu avec le Bureau de bienfaisance, afin que cet argent leur soit distribué aujourd'hui, car je veux que les membres souffrants de Jésus-Christ aient aussi leur part dans mon bonheur. »

Le bon Prêtre visait sans cesse à faire des économies en faveur de ses chers pauvres; dans ses voyages même, il songeait à eux, et se refusait toute espèce de curiosité un peu coûteuse. A Lyon, par exemple, où il allait fréquemment, il ne connaissait que Fourvière, l'Hôtel-Dieu, et quelques autres maisons de charité. Obligé de parcourir de grandes distances, et quelquefois accablé de lassitude, il faisait toujours le trajet à pied, ne prenait que les aliments indispensables pour se soutenir, heureux de penser que ce qu'il économisait ainsi réjouirait à son retour le foyer de quelques familles indigentes. Surpris de cette attention soutenue qui lui faisait utiliser jusqu'aux plus petits bouts de planches, le menuisier du Couvent lui dit un jour : « Que vous êtes économe, Monsieur le Curé ! Que d'argent vous allez ramasser ainsi ? — Mais, mon ami, lui répond-il aussitôt avec une grande affection, et mes pauvres ! si je ne songeais pas à eux, que feraient-ils ? Tout est pour mes pauvres, tout est pour mes enfants. »

M. Dumas voulait que ses Religieuses se regardassent comme les mères spirituelles des enfants, comme les servantes des petits, et que la sainte pauvreté fût toujours leur plus riche trésor. Avec l'autorisation de N.N. S.S. les Evêques, il fit adjoindre au Monastère un hospice, et plus tard une maison de Providence comprenant deux œuvres : un atelier pour les jeunes filles pauvres, et un orphelinat. Avant même la construction de l'hospice, le charitable Pasteur faisait transporter ses malades dans les salles les plus reculées du Couvent, afin que les Religieuses pussent les soigner, les instruire de la religion et les aider à bien mourir. Après la construction de l'hospice, le service des malades fut totalement adjugé aux Sœurs converses, sous la direction de M^{me} Saint-Xavier. M. Dumas voulut, et obtint de l'évêché, que cette excellente infirmière eût la faculté de sortir pour

aller visiter les malades à domicile; ce qui était pour lui un grand sujet de consolation.

Le pieux Fondateur disait à la fin de sa vie: « Au nom de Dieu, mes filles, prenez toutes les précautions possibles pour perpétuer l'esprit primitif de votre Maison, et que celles qui doivent vous succéder sachent toutes qu'en fondant cette Communauté, je n'ai pas voulu seulement procurer les douceurs de la retraite à un certain nombre d'âmes qui viendraient s'y sanctifier; mais j'ai voulu, et je veux encore, et je voudrai toujours, que vous vous livriez avec une grande ferveur à l'enseignement des petites filles. J'ai voulu aussi que les infirmes, les malades pauvres fussent reçus, soignés et servis à l'hospice avec une très-grande charité et comme étant les membres souffrants de Jésus-Christ. Ici, mes filles, je suis sûr de votre bonne volonté; j'espère que toutes mes intentions seront bien remplies, et que dans la suite vous ferez encore mieux que nous. Obligés de tout créer, de tout construire depuis la pose de la première pierre, nous n'avons pu, la vénérable Mère Sainte-Ursule et moi, faire tout le bien que nous désirions: il a fallu planter l'arbre et le laisser croître avant d'en cueillir les fruits; et pour en venir là nous nous sommes imposé bien des privations et avons contracté bien des dettes. Mais quand vous ne devrez plus rien, ne croyez pas que des religieuses qui ont fait vœu de pauvreté, puissent se traiter plus délicatement et cesser d'être aussi laborieuses qu'aujourd'hui. Non, non, mille fois non! A mesure que vous aurez moins de dettes et plus de ressources, augmentez vos charités, étendez, élargissez le cercle de vos bonnes œuvres. N'oubliez jamais qu'il ne faut pas être bon seulement pour soi, mais que, surtout dans le siècle malheureux où nous vivons, il faut agir et travailler avec ardeur au salut et au soulagement de ses frères. Quand on s'est consacré à Dieu, il faut un dévouement entier et ne vouloir vivre que pour faire le bien, à l'exemple de Notre-Seigneur. »

La charité, la régularité, le zèle, l'amour du travail, furent les bases solides que ce pieux Fondateur donna à son Monastère. Il ne rougit jamais de sa pauvreté; il allait jusqu'à s'en réjouir. La première fois que la paroisse vint

processionnellement dans la chapelle, le dimanche de la Fête-Dieu, la Sacristine qui voulait parer de son mieux le maître-autel, s'avisa, faute de vases, de mettre ses fleurs dans des fioles. M. Dumas lui-même ne put s'empêcher de sourire; il s'en fit gloire disant: « La pauvreté et l'humilité sont les deux fermes soutiens d'une maison religieuse, et les parures les plus agréables au Cœur de Jésus. » Le lendemain, M^{me} Du Peloux fit porter au couvent des vases de porcelaine, avec prière à la Sacristine de ne plus mettre ses fioles.

Lorsque la Révérende Mère Sainte-Marie entra en charge, elle ne trouva pas en caisse la modique pièce de deux francs pour donner à une Sœur quêteuse. Sa charité la fit recourir à la bourse d'une fille de l'atelier qui lui prêta trois francs. « Notez cela, ma Mère, lui dit M. Dumas, d'un air fort joyeux, c'est digne de figurer dans les Annales de la Communauté. » Lors de l'achat du grand tapis pour le chœur, il supprima la bordure, et dit à la Communauté qui admirait la beauté du dessin: « Vous voyez qu'il manque quelque chose à ce tapis; n'allez pas croire que ce soit oublié de ma part, ni manque de générosité, car je ne plains rien, quand il s'agit de l'honneur de la Maison de Dieu. On m'a présenté à Lyon de belles bordures pour l'encadrement; je n'en ai pas voulu, afin que ce tapis incomplet vous rappelât, même aux grandes solennités, que vous êtes pauvres de profession, et que tout en vous, et autour de vous, doit porter ce noble cachet de la sainte pauvreté dont vous avez fait vœu. »

Le pieux Fondateur fut traversé dans toutes ses œuvres; mais sa grande âme ne faibit jamais. Armé de cette foi vive et de cette pleine confiance en Dieu qui opèrent des prodiges, il triompha de tous les obstacles. « J'ai cette grâce à rendre à Dieu, dit-il confidemment à quelqu'un, que tout ce que j'ai entrepris pour sa gloire a été critiqué et calomnié. »

A son cinquantième anniversaire de prêtrise, 16 octobre 1855, pendant que tous les cœurs formaient pour lui les vœux les plus ardents, il adressa à Dieu cette prière: « Mon Dieu, je vous en supplie, accordez-moi encore une année de vie, une tout entière pour me disposer à la mort, et réparer tout le mal que j'ai fait. » Sa prière fut entendue, il vécut un an encore. Dieu qui se plaît à faire la volonté de ceux qui l'aiment,

exauça le vœu le plus cher de ce bon prêtre; il avait demandé avec instances de mourir les armes à la main. Or, le jour de la solennité de saint Martin, Patron de la paroisse, il va de grand matin à l'église, prier et entendre les confessions, fait le panégyrique du Saint, prêche à la Grand'Messe, étonnant tous ses auditeurs par la vivacité de son zèle et la force de ses expressions; à deux heures, il se disposait encore à se rendre à l'église pour présider aux Vêpres, quand, frappé tout à coup d'apoplexie, il tombe sans connaissance

Le lendemain, 17 novembre 1856, vers cinq heures et demie du matin, sa belle âme s'envolait dans le sein de Dieu! Cette mort si imprévue excita d'immenses regrets: toute la paroisse le pleura comme on pleure un père.

La reconnaissance et l'amour de la Communauté se hâtèrent de faire élever sur sa tombe, un monument en marbre blanc. Les vertus et les travaux de ce saint Prêtre nous sont restés comme un héritage bien cher, et nous aimons à faire partager à celles qui ne l'ont pas connu nos sentiments de vénération et de pieuse gratitude.

La Communauté a deux portraits qui lui sont bien précieux: l'un de son vénéré Fondateur, et l'autre de la vénérable Mère Fondatrice; tous les deux sont placés à la salle de Communauté. Le bon Père en rochet, est debout, dans l'attitude de prédicateur, tenant ouvert le petit livre de la Règle; sur la première page, on lit: « Si vous voulez entrer dans la vie... » et sur l'autre ces trois mots: « *La Règle! Toute! Et toujours!* » La vénérable Mère est assise près d'une petite table sur laquelle est un Christ; elle présente un livre ouvert où sont écrits ces mots: « Suivez-le toujours, mes chères filles, pour l'amour de Jésus, et vous vivrez éternellement; » sur l'autre page, *Coutumier des Ursulines de Boulieu, 1816*. On lit au-dessous: *Hoc fac et vives*. Au bas des tableaux sont les noms et prénoms des pieux Fondateurs, avec les dates de leur naissance et de leur décès.

Notre Monastère possède un vaste enclos de 600 mètres de tour, coupé d'un grand nombre d'allées,

plantées d'arbres fruitiers, et qui aboutissent à quatre beaux oratoires.

Au fond de l'enclos, entourée de grands arbres, s'élève notre Chapelle sépulcrale. C'est une rotonde de 80 pieds de circonférence. Le caveau, taillé dans le roc, a une vingtaine de pieds de profondeur; il est voûté, et fermé par une grande pierre tumulaire. La rotonde est surmontée d'un clocher orné de vitraux.

L'intérieur de cette Chapelle est orné de peintures et de plusieurs belles statues en pierre; celle de la sainte Vierge, de grandeur naturelle, porte pour légende: *Montrez-vous notre Mère*. Un Christ d'un travail exquis, est adossé au mur; et deux belles châsses vitrées, placées à la même hauteur, renferment la main de notre vénéré Fondateur, et celle de notre bien-aimée Fondatrice. — Pour cet oratoire dû, comme tout le reste, à M. Dumas, le vénérable Prêtre sembla oublier son amour pour la sainte Pauvreté, et nous avons la consolation de posséder la plus pieuse et la plus ornée des chapelles sépulcrales.

Depuis nos dernières Annales, de bien douces joies nous ont été données; une des plus senties a été la restauration de notre église, qui a été exécutée en 1870 par les soins des Révérendes Mères Saint-Ambroise et Sainte-Marie. La façade a été entièrement reconstruite, et nos vieilles croisées sont remplacées par des vitraux. Notre-Seigneur montrant son divin Cœur, la sainte Vierge et saint Joseph occupent les vitraux du fond. A droite du maître-autel, est le chœur des Religieuses, fermé d'une grille en forme d'arceau. A gauche, est un autre arceau non

fermé qui renferme la chapelle de la sainte Vierge; c'est là que les orphelines, les filles de l'atelier et les femmes de l'hospice, viennent entendre la sainte Messe.

Vers le milieu de l'église, en face de la chaire, est l'autel du Sacré-Cœur, siège de la Confrérie.

Notre chapelle est ornée de six grands tableaux qui ont été exécutés sous les yeux et d'après l'inspiration de M. Dumas. Au bas, sont trois tribunes superposées; l'une est pour les vieillards de l'hospice, et les deux autres pour les malades.

Nous avons le bonheur de posséder un trésor inestimable pour des Ursulines: ce sont des fragments considérables du crâne de sainte Ursule, des ossements de ses Compagnes et de saint Symphorien. Nous devons ces insignes reliques à M. Georjon, Supérieur du Séminaire de Rodez, et frère de notre Révérende Mère Sainte-Marie. Le jour de la fête de sainte Ursule, ces précieuses reliques restent exposées tout le jour; les fidèles viennent les vénérer avec respect et gagner l'indulgence attachée à la visite de l'église.

La façade de notre Monastère va être bientôt embellie des statues de saint Michel et de saint Raphaël; nous les devons à la générosité de la famille Roux des Chavannes, dont nous possédons deux membres dans notre Communauté.

Parmi les protecteurs de notre Monastère, notre reconnaissance aime à signaler le digne et saint Pasteur que la mort vient d'enlever au diocèse, Monseigneur Delcussy, qui nous honora toujours de sa bienveillance paternelle.

Monseigneur Dabert, évêque de Périgueux, fut pendant plusieurs années Supérieur de notre Commu-

nauté, et sa Grandeur a bien voulu nous conserver le plus vif intérêt. Monseigneur Robert, actuellement Evêque de Constantine (1), qui lui avait succédé, se montra le protecteur dévoué de notre Monastère. Nous aimons à réunir ces noms dans nos prières et dans notre reconnaissance.



LA MÈRE SAINT-FRANÇOIS.

Le Seigneur s'était choisi cette épouse fidèle dès le berceau, et l'avait ornée des dons précieux de la nature et de la grâce. Vers l'âge de six ans, la petite Mélanie, qui appartenait à une honorable famille de Boulieu, fut atteinte d'une maladie sérieuse qui la mit aux portes du tombeau. Sa pieuse mère et deux de ses tantes qui la chérissaient tendrement, se lamentaient auprès de son lit, s'attendant à tout instant à lui voir rendre le dernier soupir, quand M. Dumas, entrant tout à coup la figure rayonnante de joie, leur dit d'un ton plein d'assurance: « Ne pleurez point cette enfant, car elle ne mourra pas : je viens de la demander à Dieu, elle sera un jour une de mes religieuses. » Dès ce moment, la petite Mélanie se trouva mieux, et revint graduellement à la santé.

Sous la bonne direction de M. Dumas et de ses pieuses tantes, qui prirent un soin tout particulier de son éducation, cette enfant de bénédiction ne connut point le mal. Toute petite encore, elle se déroba à la surveillance de ses tantes, courait s'enfermer dans l'appartement le plus reculé de la maison, et là, elle livrait son cœur aux inspirations de la grâce, et aux touches secrètes de l'Esprit-Saint, préludant ainsi à cette vie de perfection et d'union à Dieu dans laquelle elle devait exceller un jour et faire marcher tant d'âmes. Elle apporta dans la maison du Seigneur toute la fraîcheur de son innocence baptismale, et revêtit les livrées de Jésus-Christ, à 19

(1) Et depuis évêque de Marseille.

ans. Se trouvant dès lors libre et dégagée de toutes les affections terrestres, son cœur ne battit plus que pour Jésus. Cette âme ardente avait réellement faim et soif de la gloire divine et du salut des âmes, surtout de sa propre perfection; aussi devint-elle bientôt un modèle de toutes les vertus religieuses. Quoique jeune, elle fut appelée à former les novices, qui trouverent en elle une règle vivante et la meilleure des mères; à la mort de la vénérable Fondatrice, elle fut élue d'une voix unanime pour lui succéder dans le gouvernement de la Communauté. Depuis elle fut toujours Supérieure, ou bien Assistante et Maîtresse des Novices, le ciel l'ayant douée des qualités les plus propres à faire le bien dans ces différentes charges.

Amour et sacrifice, tel est en résumé la vie de cette digne et vénérée Mère. Minée pendant plus de vingt ans par une maladie squirreuse qui avait fait de son corps un squelette, tout en lui laissant les apparences d'une bonne santé, elle endurait des douleurs indicibles qui la tenaient jour et nuit sur le calvaire; elle ne trouvait de soulagement que dans la pensée de Celui pour l'amour duquel elle souffrait. Nonobstant cette vie de martyr, elle était la première au chœur, au travail, et remplissait exactement tous les devoirs de sa charge. Cette maladie la réduisit à l'extrémité. Tous les médecins l'avaient condamnée et ne lui prescrivaient plus rien. Elle portait sur sa physionomie les symptômes de la mort: ses traits étaient décomposés et ses chairs commençaient à exhaler une odeur cadavéreuse. On n'avait pas même l'espoir de lui donner le saint Viatique, son estomac ne supportant pas la moindre parcelle d'hostie. N'attendant plus rien de la terre, la Communauté s'adressa avec beaucoup de confiance à son bon Père, M. Dumas, le suppliant d'obtenir de Dieu la conservation de cette digne Mère. Notre Fondateur, si bienveillant sur la terre, ne se montra pas insensible au ciel aux pressantes sollicitations de ses chères filles. La Mère Saint-François revint à la santé, et reprit bientôt ses fonctions d'Assistante et de Maîtresse des novices. Mais, hélas! deux ans et demi après, 1865, elle succomba tout à coup à la suite d'une érysipèle, dans la 58^e année de son âge, et la 37^e de sa profession religieuse, plongeant toute la Communauté dans le deuil et les larmes.

Donnons aussi le plus pieux et le plus fraternel souvenir à quelques-unes de nos Mères vénérées.

LA MÈRE DU CŒUR DE JÉSUS, décédée en 1866, se fit principalement remarquer par son esprit de pauvreté. Célérière, Econome durant de longues années, elle servait diligemment ses Sœurs, et donnait avec joie. Mais elle savait aussi par d'amicales remontrances corriger la délicatesse des jeunes novices : « Il ne faut pas faire la bouche fine, disait-elle; en religion, on ne vient pas chercher les délices de la vie, mais de la mortification. »

La Mère **SAINTE-EUPHRASIE** possédait pour sa vocation une estime et un amour singuliers. « Je suis reine, je suis l'épouse d'un Dieu, disait-elle avec une sainte fierté, et je n'échangerais pas mon sort contre celui des plus grandes princesses. O mon Dieu, s'écriait-elle encore, vous me faites aller au ciel en carrosse. » Ce fut dans ces pieux ravissements qu'elle expira le 26 septembre 1866.

La Sœur **SAINTE-JOSEPH POURCHAT** fut avant tout une âme de prière. Elle priait partout, elle priait toujours. Le Rosaire et le Chemin de la Croix faisaient ses délices, et son dernier soupir fut encore un élan vers Dieu. Elle mourut au mois de janvier 1868.

La Sœur **SAINTE-RÉGIS ROUX**. Cette chaste colombe par la pureté et l'aimable simplicité, s'envola vers les tabernacles éternels dans sa 30^{me} année, emportant tous les regrets de la Communauté, affligée de la perte d'un sujet de tant d'espérances.

Nommons encore deux de nos chères Sœurs converses. Ma Sœur **SAINTE-AGNÈS** qui avait pris pour maxime: Bien faire et laisser dire, et qui fut pour notre vénérée Fondatrice une aide toujours dévouée. Ma Sœur **MADELEINE DUMONT** qui, par un miracle de miséricorde, fut conduite à l'Époux divin. La confiance, le joyeux entrain et la ferveur remplirent sa vie et sanctifièrent sa mort arrivée le 17 janvier 1870.



MONASTÈRE DE BOULOGNE-SUR-MER.

Congrégation de Paris.



On a vu dans les premières Annales que la Communauté avait acheté, en 1858, l'hôtel d'Aumont, ancienne résidence des gouverneurs du Boulonnais. Cette acquisition avait donné lieu à des travaux considérables, au moyen desquels on avait pu prendre possession du jardin, de la plus grande partie de la cour et d'une aile de l'hôtel. Le reste avait été séparé par un mur élevé, pour être loué à des familles aussi paisibles qu'honorables ; ce ne fut qu'en 1861 qu'on se décida à entreprendre de nouveaux travaux, afin d'approprier ce vaste hôtel à l'usage du Pensionnat. Tout y est presque grandiose : les salons, le vestibule, l'escalier, les corridors, les classes, les dortoirs particulièrement commodes, et d'où l'on jouit d'une vue aussi pittoresque qu'étendue. Une nouvelle chapelle pour les Enfants de Marie fut élevée sur un des côtés de la cour d'entrée. Au mois d'octobre de l'année 1863, le Pensionnat fut transféré dans ce nouveau et magnifique local.

On dit à Boulogne que les Ursulines bâtissent toujours, et c'est un peu vrai. En 1864, il fallut ajouter un troisième étage à la partie des bâtiments qui unit l'hôtel Castinel à l'hôtel d'Aumont ; vers la fin de l'an-

née 1874, on fit l'acquisition d'une maison située rue du Puits-d'Amour; enfin, nous eûmes la joie d'offrir à Notre-Seigneur le plus charmant des Sanctuaires.

La nouvelle église occupe l'emplacement de l'ancienne, et elle en a conservé les dispositions générales. Elle est bâtie sur plan octogonal irrégulier; Mgr Hafréingue, qui dirigeait les travaux, essaya d'en faire le prototype de sa grande œuvre, l'église Cathédrale de Notre-Dame. Deux des côtés sont ouverts, l'un sur une nef réservée au public, l'autre sur le chœur des Religieuses.

La décoration de l'ancienne chapelle était des plus simples. Le style Louis XIV a été adopté pour la décoration nouvelle. Le sanctuaire est couvert par une coupole, dont le sommet évidé dispense largement la lumière. Huit colonnes d'ordre corinthien, avec bague ornée, portent huit arcs et une large corniche à consoles, au-dessus de laquelle se creuse la coupole. Correspondant aux colonnes, huit pilastres ornés de feuillage d'acanthe et de volutes, divisent cette coupole en compartiments inégaux; les plus petits sont décorés de caissons et les autres de médaillons, que des anges en ronde-bosse paraissent soutenir. Dans ces médaillons, M. Maillot, grand-prix de Rome, a représenté avec talent les quatre Evangélistes.

De grands cartouches avec pentes de laurier portent les chiffres de la sainte Patronne de l'Ordre, et forment avec des groupes de têtes d'anges les clefs des huit arcs. Des médaillons peints en camaïeu, par M. Maillot, représentent saint Jean-Baptiste, saint Augustin, saint Ignace et saint Charles Borromée. Les quatre petits côtés de l'octogone sont occupés par des portes dont les dessus ont été décorés de grands bas-reliefs et d'attri-

butts de la papauté et de l'épiscopat. La sainte Vierge, saint Joseph, sainte Ursule et sainte Angèle, œuvres de MM. L. Duthoit et Gergonne, sont les sujets de ces bas-reliefs.

Une des grandes arcades est ouverte sur le chœur. Dans l'arcade qui lui fait face a été élevé le grand autel. Il est dédié au Verbe incarné et à sa divine Mère, et se trouve surmonté d'une peinture, excellente copie de Le Sueur, représentant l'Annonciation. Sur les marbres de l'autel ont été appliqués en bronze doré des consoles, rinceaux et guirlandes, etc.

Un grand tableau, dû au pinceau de Claudius Jacquand, et représentant l'apparition de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie, occupe l'arceau sous lequel a été placé l'autel du Sacré-Cœur. Toute la chapelle est peinte, et présente un ensemble plein de fraîcheur, de richesse et de goût.

Le chœur des Religieuses, en y comprenant l'avant-chœur, dont le dessus forme tribune, est un parallélogramme de 28 mètres 30 c. de long, sur une largeur de 8 mètres 50 c. Il est couvert par une fausse voûte en anse de panier, décorée d'arcs doubleaux accouplés et reposant sur un ordre ionique, dont la base s'arrête sur des consoles un peu au-dessus des stalles. Les pilastres forment sur les parois des compartiments et des panneaux ornés, au milieu desquels se détachent les statues de saint Augustin, de sainte Ursule, de sainte Angèle et de l'Ange Gardien.

Les stalles, avec lambris de chêne, sont au nombre de cinquante, et occupent 10 m. 50 c. sur les côtés. La décoration sculpturale du chœur est assez riche; mais un ton de pierre uniforme remplace ici l'ornementation multicolore du sanctuaire. Dans l'avant-

choeur, s'élève un gracieux autel en marbre blanc, dédié à saint Joseph.

Toute la décoration de la chapelle et de ses dépendances a été exécutée sous la direction, et d'après les dessins de M. E. Duthoit, architecte du gouvernement, à Amiens.

Ouvrons maintenant nos Annales. Une des particularités les plus intéressantes qu'elles offrent est sans contredit la multiplicité des témoignages de notre bien-aimé et regretté Pontife Pie IX. En 1855, Mgr Jules Lefèvre, Prélat de la Maison du Pape et fort attaché à la Communauté à laquelle il a rendu de nombreux services, après un voyage au Boulonnais, sa patrie, était de retour à Rome, sa résidence ordinaire. Voici ce qu'il écrivait à notre Mère Supérieure, à la suite d'une entrevue avec le Souverain Pontife : « Je vous
« dirai d'abord que lors de la première audience que
« j'eus du Saint-Père à mon retour, ayant eu à lui
« répondre sur différentes questions qu'il voulut bien
« m'adresser sur la ville de Boulogne, je ne manquai
« pas de lui parler de l'établissement des Dames Ursulines et du grand bien qui s'y faisait... Le Saint-Père m'écoutait avec bienveillance; il m'adressa
« ensuite quelques demandes auxquelles je répondis;
« puis il dit : « Oh! oui, tous ces pieux établissements
« sont des consolations pleines d'espérances, ce sont
« les colonnes de la prospérité de la France. » Je lui
« demandai une particulière bénédiction pour vous,
« Madame, et pour votre Maison. « Oui, de tout mon
« cœur, reprit-il, de tout mon cœur je bénis la Supérieure et toute la Communauté. »

Un peu plus tard, une de nos anciennes élèves, M^{lle} Fanny Young, ayant eu le bonheur d'être pré-

sentée à Pie IX, sollicita et obtint de sa Sainteté une bénédiction signée de sa main, en faveur du Monastère.

Le 21 juin 1859, le bon Mgr Lefèvre nous présenta un des chambellans de Pie IX, Mgr Antonio Cataldi, maître des cérémonies de la Cour Pontificale. Ce dernier ne tarda pas à s'affectionner à la Communauté, et, lors d'un second voyage en France en 1860, il daigna présider la distribution des prix. D'après ses conseils, la Révérende Mère Supérieure, qui suivait d'ailleurs l'impulsion de son cœur, envoya au Souverain Pontife une adresse où étaient exprimés nos sentiments de fidélité et d'attachement envers le Saint-Siège. Pie IX fit transmettre par Mgr Cataldi sa réponse, pleine d'encouragement et d'affection paternelle. On jugea donc qu'il serait opportun de faire une nouvelle adresse de la part des élèves, et on la fit signer, même aux plus jeunes enfants. La réponse de Mgr Cataldi fut empreinte de cette bienveillante simplicité qui est un des caractères de la Cour pontificale. Ce vénérable Prélat daigna écrire séparément aux Enfants de Marie et aux Religieuses.

Après avoir donné les détails d'une audience où il avait parlé longuement de la Communauté de Boulogne, il ajoutait : « Voyant le plaisir que ce compte-
« rendu procurait à mon auguste Maître, je me suis ré-
« joui d'avoir ainsi trouvé l'occasion de soulager un
« peu le cœur affligé du Vicaire de Jésus-Christ. Ma
« satisfaction fut plus grande encore, lorsque, peu de
« jours après mon audience, son Eminence le Cardinal
« Milesi me répéta les belles choses que Sa Sainteté lui
« avait racontées de vous, ce qui fut pour moi une
« preuve plus certaine encore de la bienveillance dont

« le Souverain Pontife honore votre Communauté.
« Pour en venir à vos élèves, le Saint-Père daigna lire
« l'un après l'autre tous les noms, et moi je lui indi-
« quai ceux des jeunes personnes que je me rappelai
« avoir couronnées et récompensées de mes propres
« mains le 29 août. »

De nouvelles joies devaient nous être données. Un matin du mois d'octobre 1861, le courrier apporta à la Révérende Mère Saint-Paul une lettre qu'elle ouvrit avec une vive émotion : elle portait le sceau du Saint-Père. On comprendra avec quelle religieuse vénération, la Communauté conserve cette précieuse lettre, dans laquelle Pie IX daignait lui tenir le langage le plus paternel, et lui accorder ses plus amples bénédictions.

Le 7 décembre 1872, la même consolation vint stimuler le zèle des Religieuses.

Les Ursulines doivent à l'obligeance de Mgr Lefèvre et de Mgr Marinelli, dont nous parlerons plus tard, ainsi qu'à l'une de leurs anciennes élèves, des souvenirs extrêmement précieux. Une mitre et une mule de Pie IX, une petite mèche de ses cheveux, une plume dont il s'est servi, ont place parmi leurs trésors, où se trouvait déjà un chapeau de Grégoire XVI. Le bon Prélat boulonnais voulut aussi mettre les Religieuses en relation avec d'autres personnages haut placés dans l'Eglise, et distingués particulièrement par leurs grandes vertus. C'est ainsi qu'elles possèdent deux lettres du cardinal Cosenza, archevêque de Capoue, qui daigna accepter une aube et une chasuble faites par elles. Cet éminent Cardinal jouissait d'une réputation de sainteté peu ordinaire, et plusieurs miracles lui sont attribués. Mgr Lefèvre nous écrivait le 12 août 1855 : « Conser-

« vez ces lettres, elles sont précieuses ; plus tard on
« les vénérera. Ce bon archevêque est véritablement et
« religieusement affectionné à votre Communauté :
« c'est une bénédiction du ciel. »

En 1862, nous eûmes aussi l'honneur d'envoyer une aube à Mgr Marinelli, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, évêque de Porphyre et sacriste de sa Sainteté. Il remercia par une lettre tout embaumée des parfums de son humilité, et profita de la première occasion pour nous faire parvenir des reliques précieuses. Parlant d'un fragment du manteau de saint Joseph, Mgr Lefèvre nous disait : « Cette relique est
« un trésor qui ne se trouve guère que dans quatre
« ou cinq églises. Mgr l'évêque de Porphyre a voulu
« marquer dans l'authentique qu'elle appartenait ex-
« clusivement à la Communauté des Ursulines, et
« comme elle leur a été donnée avec l'autorisation du
« Saint-Père, elle doit rester intacte parmi elles,
« comme un monument sacré. » La même recommandation était faite à l'égard de la relique de saint Nicolas de Tolentino.

Plus tard, Mgr Marinelli gratifia le Monastère d'un nouveau présent, le cierge pascal de la Chapelle Sixtine. Mgr Lefèvre s'exprimait ainsi : « Ce cierge est
« tout un monument. C'est celui qui fut béni le Sa-
« medi-Saint 1862, et qui a brûlé à la Chapelle Six-
« tine pendant tout le temps pascal, c'est-à-dire, cha-
« que fois que sa Sainteté s'y rendait. En outre, ce
« cierge étant celui du Pape, on l'a descendu à la
« Basilique de Saint-Pierre le jour de Pâques, où il a
« brûlé durant l'office papal. Puis, il a un autre sou-
« venir que n'ont point ceux des années précédentes,
« c'est d'avoir servi également à Saint-Pierre le 8

« juin, pour la magnifique solennité de la canonisation des Martyrs du Japon, qui était encore du « temps pascal. »

Depuis la réception de cette précieuse colonne de cire, on ne se sert plus d'autre cierge pascal (1).

Tant de marques de bonté de la part de Mgr Marinelli avaient fait naître et souvent exprimer le désir de le voir. Aussi avec quelle joie la Communauté accueillit l'annonce de son arrivée ! Le digne Evêque de Porphyre venait en pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne, et promettait de passer chez les Ursulines la fête de saint Augustin. Arrivé le 17 août 1867, il était dès le lendemain au parloir, et nous offrait un riche reliquaire en forme d'ostensoir, renfermant des reliques de la table de la Cène, de la colonne de la Flagellation, de la Couronne d'épines, du Roseau, de l'Eponge, de l'Inscription de la Croix, de la Crèche de Notre-Seigneur. Sa Grandeur accueillit avec bienveillance l'invitation de venir présider la distribution des prix. Cette cérémonie, toujours intéressante, fut singulièrement relevée cette fois par la présence du Sacriste de sa Sainteté, de Mgr Rappe, évêque de Cleveland, de Mgr Cataldi, de Mgr Lefèvre, du célèbre P. Hermann, et de plusieurs membres distingués du clergé. Ces augustes visiteurs assistèrent avec la plus grande bienveillance à un petit exercice littéraire, donné par nos élèves, et ils daignèrent applaudir aux morceaux de musique qu'elles exécutèrent.

Enfin la grande fête du 28 août arriva. La Messe Pontificale fut des plus solennelles, les Prélats romains ayant pourvu à ce que tout se fit comme à Rome.

(1) C'est-à-dire que chaque année on y ajoute une longueur suffisante pour tout le temps pascal.

Après la cérémonie, tout le clergé et quelques parents des Religieuses dînèrent dans le salon de réception; puis sa Grandeur se retira pour quelques heures, promettant de venir officier aux Vêpres avec la même solennité que le matin. Le chant fut exécuté à deux chœurs par les Prêtres et les Religieuses. Le panégyrique de saint Augustin fut prononcé par le R. P. Hermann, qui célébrait en ce jour le vingtième anniversaire de son baptême. Il émut profondément son nombreux auditoire en rappelant sa conversion, et en exprimant le bonheur toujours croissant dont il jouissait depuis que l'eau régénératrice l'avait fait chrétien. Un mouvement d'agréable surprise se manifesta quand le R. Père s'adressa en italien à Mgr Marinelli, avec la même facilité qu'il avait parlé dans notre langue. Le sermon fut suivi du Salut. La musique, très-heureusement exécutée, mérita les félicitations des vénérables Prélats. Monsieur Georges Grelton, frère de notre Révérende Mère Supérieure, avait bien voulu mettre à notre disposition son remarquable talent et avait tenu l'orgue à tous les offices de ce jour.

Nos vénérables hôtes ne se retirèrent qu'à l'heure de Matines, nous laissant un souvenir plein d'édification et de reconnaissance. Monseigneur Marinelli, avant de quitter la France, honora encore plusieurs fois les Ursulines de sa visite, et depuis cette époque, l'illustre Evêque continue de se souvenir d'elles auprès du Saint-Père.

Mgr Cataldi veut bien se montrer aussi notre protecteur, et à son dernier voyage à Boulogne, il portait à la Communauté et aux élèves la bénédiction du digne successeur de Pie IX. Il s'occupa d'une manière particulière des Enfants de Marie, et, comme elles en

paraissaient surprises, il leur dit : « Vous ne savez
« peut-être pas que je suis ici dans mon droit : sa
« Sainteté Léon XIII m'a nommé président du *Con-*
« *seil directif des Congrégations d'Enfants de Marie.* »
Il excita ensuite l'émulation de leurs compagnes en
leur promettant de revenir l'année prochaine, avec
une délégation du Saint-Père, pour recevoir la consé-
cration des nouvelles Congréganistes.

Quant à Mgr Lefèvre, son dévouement n'a eu d'au-
tres limites que celles de sa vie. Il mourut le 30 no-
vembre 1875. C'est grâce à une conversation toute
familiale qu'eut avec Pie IX cet ami dévoué de no-
tre Maison, que nous avons été amenées à nous as-
socier à la grande famille franciscaine. Dans une au-
dience particulière, où Mgr Lefèvre était accompagné
du Supérieur des Mineurs conventuels d'Assise, il
disait au Souverain Pontife les objections qu'ap-
portaient les Ursulines de Boulogne à s'affilier au
Tiers-Ordre franciscain. Le Supérieur dit en souriant
que les Religieuses trouvaient la corde trop grosse.
« Eh bien ! reprit l'aimable et saint Pontife, qu'elles
« fassent comme moi et prennent le cordon ; sainte
« Angèle le portait aussi, et peut-être même était-
« ce une corde.... Dans cette dévotion, ce ne sont
« pas seulement les indulgences et les privilèges qu'il
« faut chercher, mais c'est surtout la vertu attachée
« au cordon. » Inutile de dire que toute hésitation
céda devant la parole de Pie IX. Le diplôme d'affi-
liation est daté du 15 novembre 1871.

Nous ne pouvons rien dire ici de la dévotion à sainte
Angèle qui ne soit commun à toutes les Maisons de
l'Ordre. En 1862, la promulgation du décret qui étend
à toute l'Eglise le culte de notre sainte Fondatrice, pro-

voqua parmi nous un saint enthousiasme. En 1864, la Communauté et le Pensionnat s'enrôlèrent dans l'Archiconfrérie.

Le 27 mars 1861, nous nous associâmes à l'OEuvre de Saint-Joseph, fondée par le R. P. Louis, de la Compagnie de Jésus. Appelées à propager cette dévotion naissante, nous eûmes le bonheur de recueillir de nombreux associés, tant en France que dans les pays étrangers, et tous les mercredis nous faisons offrir le saint Sacrifice de la Messe en l'honneur du saint Epoux de Marie, et une lampe brûle toute la journée devant son autel. Le Salut du troisième dimanche de chaque mois lui est aussi consacré.

La très-sainte Vierge, première Supérieure du Monastère, s'en montre toujours la protectrice, et les Religieuses sont heureuses d'habiter une ville dont elle est la Patrone spéciale. Aussi, lors de la dernière guerre, ce fut vers Notre-Dame de Boulogne que tous les yeux se tournèrent, et les Boulonnais aiment à lui attribuer d'avoir été préservés de l'invasion ennemie. Pendant ces jours néfastes, nous multiplâmes les prières et les pèlerinages aux divers oratoires ou chapelles du Couvent : Notre-Dame de la Salette, Notre-Dame du Sacré-Cœur, Notre-Dame des Anges, etc. Dans ces processions on portait la statuette de Notre-Dame de Boulogne faite d'un précieux débris de la statue miraculeuse.

Nous aimons à nous rappeler que notre Pensionnat a donné l'initiative des pèlerinages, quand Mgr Haffreingue a voulu rétablir celui de Notre-Dame de Boulogne, si célèbre avant la Révolution. Nos élèves continuent d'y aller chaque année pour mettre leurs vacances sous la protection de la sainte Vierge.

Nous honorons le Sacré-Cœur, non-seulement du-

rant le mois qui lui est consacré, mais encore tous les premiers vendredis, pendant lesquels le Très-Saint Sacrement est exposé. L'Apostolat de la prière a dans la Communauté d'ardentes zélatrices, et nous devons citer tout particulièrement la Mère du Sacré-Cœur qui met un grand zèle à enrôler de nouveaux associés, et à répandre le *Messenger du Cœur de Jésus*. Cette digne Mère, qui a été Supérieure de la Communauté à deux reprises différentes, a contribué aussi à développer par ses pieuses industries, la dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur; elle a procuré des secours aux Ecoles apostoliques, et à la Petite OEuvre des Missionnaires d'Issoudun.

Mgr Parisis, à peine en possession du siège d'Arras, sembla prendre à tâche de multiplier les Communautés dans son diocèse. Il appuya l'appel que nous fit M. le Curé de Bapaume; mais des difficultés inattendues firent renoncer à une fondation dans cette petite ville. Bientôt plusieurs propositions nous furent faites pour un établissement à la campagne. Mgr Parisis favorisait beaucoup ces projets et en pressait même l'exécution. Selon lui, les Religieuses ne devaient pas faire difficulté de se rendre en voiture d'une maison à l'autre. L'ardent Prélat voulut que la Mère Saint-Paul, alors Supérieure, se rendît sur les lieux, accompagnée de quatre Conseillères. Une rapide inspection suffit pour convaincre la digne Supérieure que le château, dont il était alors question, ne convenait nullement, et l'acquisition d'une maison de campagne qui nous obligerait à violer les lois de notre chère clôture, a été ajournée indéfiniment.

La Communauté ne songe qu'à concentrer ses forces sur les œuvres que la Providence lui a confiées et

qui sont renfermées dans l'enceinte de ses murs bénis. A Mgr Parisis a succédé Mgr Lequette, qui, bien des fois, nous a donné des marques de sa bienveillante protection; c'est avec autant de reconnaissance que de respect que nous nous inclinons sous son autorité.

Jusqu'à ce jour l'œuvre de la conversion des protestantes n'a cessé de porter des fruits. La Providence la favorise en dirigeant vers le Pensionnat de jeunes Anglaises, souvent imbues de préjugés contre le catholicisme, et qui ne viennent demander que la connaissance de la langue française. Sans pression aucune, sans insinuation directe, ces jeunes âmes s'ouvrent insensiblement à la grâce, et réclament d'elles-mêmes les instructions propres à les amener à la vérité. Il ne se passe guère d'année que nous n'ayons la consolation de voir une ou plusieurs abjurations. Le détail de ces conversions ne serait pas sans intérêt. Tantôt les jeunes néophytes sont l'objet de persécutions qui rappellent les premiers siècles du christianisme; tantôt elles exercent par leurs vertus une telle influence sur leurs parents, qu'elles les attirent aussi à embrasser la vraie foi. Nous ne résistons pas à signaler quelques faits où se montre l'intervention visible de la très-sainte Vierge.

M^{lle} W*** était entrée depuis quelque temps au Pensionnat, sans montrer aucune tendance à se rapprocher de notre sainte Religion. Cependant, comme elle avait une belle voix, elle se mêlait volontiers à ses compagnes pour les Saluts des grandes fêtes. Une des Religieuses qui s'occupaient du chant lui proposa de chanter seule à la prochaine solennité. L'invitation fut acceptée avec joie, et M^{lle} W*** ne pensa plus dès lors qu'à faire briller sa belle voix et son ta-

lent. C'était le *Memorare* qu'elle devait chanter, et elle était loin de soupçonner l'efficacité de cette prière. Elle se fit entendre à la satisfaction générale, et il semblait qu'elle n'eût à recueillir que des applaudissements. Mais un trouble inconnu l'avait saisie, et elle ne put y résister ; elle s'en ouvrit à sa maîtresse et demanda à être instruite de la Religion catholique. Peu de temps après, elle abjurait ses erreurs et se montra depuis pleine de ferveur et de piété.

Ce piège innocent avait si bien réussi qu'à la première occasion on résolut de l'employer de nouveau. Deux sœurs, les demoiselles B*** entrent au Pensionnat : l'aînée est douée d'une jolie voix de soprano ; la cadette possède une voix de contralto d'une beauté remarquable. Elles étaient l'une et l'autre très-éloignées de nos croyances catholiques. On leur propose d'apprendre un *Memorare* à deux voix, et la prière miraculeuse est immédiatement suivie du succès désiré.

Terminons par un fait analogue, où la grâce abonde tellement que nous ne pourrions le passer sous silence.

Madame B***, Allemande protestante, donnait depuis peu de temps des leçons aux élèves du Pensionnat. La Religieuse, chargée de la surveillance, crut d'abord que la nouvelle maîtresse serait une conquête facile, ses enfants et leur père étant catholiques ; hélas ! bientôt elle eut à constater qu'il n'y avait rien à espérer. Sous le poids de cette déception, elle n'osait plus tenter aucune démarche, mais elle exerçait son zèle auprès du fils aîné de cette dame, enfant de onze ans ; qui à la sortie du collège venait trouver sa mère au Couvent. Il questionnait toujours la Religieuse sur

le catéchisme, pour être à même de réfuter les propos de la vieille cuisinière allemande qui, disait-il, « veut faire moi protestant. » Sur ces entrefaites, l'époque des pèlerinages approchant, M^{me} B^{***}, qui désirait être plus connue à Boulogne, demanda si, par la bienveillante intervention de la Mère Supérieure, elle ne pourrait pas être admise à se faire entendre à Notre-Dame, ajoutant qu'elle chanterait volontiers un *Ave, Maria*. La chose fut bientôt arrêtée : M^{me} B^{***} accompagna le pèlerinage des élèves, et, pendant leur station, elle fit retentir les voûtes de Notre-Dame de son bel *Ave, Maria*; à partir de ce moment son cœur fut changé, et elle eut hâte de se faire instruire et de faire son abjuration; elle reçut le baptême et fit sa première Communion à Amiens, à côté de son fils, élève des R R. P P. Jésuites de cette ville. La nouvelle catholique a avoué depuis que, tout attachée qu'elle était à une secte qui proscriit le culte de Marie, elle n'avait jamais manqué d'invoquer en secret la Vierge-Mère à la naissance de chacun de ses six enfants.

Disons maintenant un mot de la Congrégation des Enfants de Marie. Grâce aux exercices spirituels donnés annuellement dans le mois de novembre aux Congréganistes qui vivent dans le monde, cette association devient toujours plus florissante. Ces dames ont deux réunions mensuelles : à l'une, il y a Communion générale et Sermon; à l'autre, travail pour les pauvres, Sermon et Salut du Saint-Sacrement.

L'OEuvre de Marie pour le patronage des jeunes filles de la paroisse se réunit les dimanches et les fêtes dans les classes de l'Externat à l'issue des Vêpres. C'est une œuvre essentiellement paroissiale. Depuis 1868,

à la demande du clergé, ces réunions se font sous la direction d'une Religieuse de la Maison, qui y met tout son zèle.

La Communauté, après avoir exprimé plusieurs fois le désir d'abriter quelques-unes des généreuses Ursulines proscrites de l'Allemagne, a vu enfin ses vœux réalisés. La Révérende Mère Hildegarde, Supérieure du Monastère de Berlin, après un trop court séjour auprès de nous, a bien voulu nous confier deux de ses filles. La Mère Marie-Ursule et la bonne Sœur Paula nous édifient par leurs vertus religieuses, et nous nous estimerions heureuses de pouvoir leur adoucir les douleurs de l'exil.

Le Monastère de Boulogne se compose actuellement de soixante-trois professes, dont vingt-quatre Sœurs converses, sans compter les Religieuses qui sont encore dans diverses fondations.

Nous avons la consolation de posséder six vénérables Anciennes ayant célébré leur Jubilé, et cependant elles continuent presque toutes à remplir leurs emplois, et à nous donner l'exemple de la plus parfaite régularité.

Si ces noces d'or donnent toujours lieu à de charmantes fêtes de famille, que dire de la douce joie avec laquelle nous célébrâmes le 16 avril 1876, celles de la Révérende Mère Saint-Paul, qui, à trois diverses reprises, a porté le sceptre du gouvernement. Le caractère conciliant de cette bonne Mère lui a gagné tous les cœurs; aussi, les nombreux amis de la Maison voulurent-ils se joindre aux Religieuses et aux élèves pour lui donner, à l'occasion de sa cinquantaine, le témoignage d'une affectueuse vénération.

Le Pensionnat compte en moyenne cent vingt élèves.

y compris trente demi-pensionnaires et une quinzaine de petites externes. L'Externat, proprement dit, situé à l'extrémité opposée du Pensionnat, reçoit gratuitement quatre-vingts élèves environ; des classes y sont adjointes en faveur des enfants dont les parents préfèrent payer une légère rétribution; on y compte soixante-dix à quatre-vingts élèves.

Durant ces vingt dernières années, la mort a frappé bien souvent parmi nous, et chaque fois son passage a prouvé avec une nouvelle et consolante évidence que s'il est doux de vivre en religion, il est encore plus doux d'y mourir.

Les décès ont été trop fréquents pour qu'il soit possible de consacrer ici un article détaillé à chacune des chères défuntés; mais beaucoup de noms ne peuvent rester dans l'oubli.



LE 1^{er} mai 1854, la sainte Vierge présentait à son divin Fils l'âme pure et fervente de la MÈRE AUGUSTINE MERLIN de SAINT-LOUIS DE GONZAGUE. Cette sainte Religieuse s'était toujours fait remarquer par sa tendre dévotion à la Mère de Dieu, et par son exactitude à toutes les observances régulières. Emportée en huit jours, à l'âge de soixante-sept ans, par une fluxion de poitrine, elle alla recevoir la récompense de ses vertus et surtout de sa charité. Elle avait offert sa vie en échange de celle d'une jeune maîtresse du Pensionnat atteinte alors d'une fièvre typhoïde, et Dieu avait agréé sans doute ce généreux sacrifice.

Sous une écorce un peu rude, la Mère MARGUERITE DEWATTRE de SAINT-AUGUSTIN cachait un esprit supérieur et un cœur dévoué. Première professe après la restauration du Monastère, en 1810, elle rendit de grands services, et fut employée

longtemps, et avec succès, à l'enseignement. Retenue à l'infirmierie par de longues souffrances, elle répétait souvent ces paroles de résignation: « Mon Dieu! tout ce que vous voulez, comme vous voulez, et aussi longtemps que vous voulez. » Enfin, après une agonie douloureuse et prolongée, elle s'éteignit doucement le 18 février 1855, âgée de soixante et onze ans.

HENRIETTE DE BERNES de **SAINTE-FRANÇOIS DE SALES** rendait paisiblement son âme à Dieu, le 19 mai 1855, après avoir fourni généreusement et joyeusement une longue carrière. Les troubles de la grande Révolution, pendant laquelle elle avait été jetée en prison, l'avaient trouvée forte; mais ils avaient retardé son entrée au Couvent, qu'elle ne put effectuer que dans sa quarante-septième année. Jusqu'à quarante-un ans, elle fut un sujet d'édification pour ses Sœurs et un soutien pour ses Supérieures. Elle exerça successivement les charges d'Assistante, de Zélatrice et de Maîtresse générale. Cette vénérable Ursuline conserva jusqu'à la fin de sa vie l'aimable et spirituelle gaieté qui l'avait distinguée dans sa jeunesse, et elle eût voulu voir tout le monde servir le Seigneur avec allégresse et confiance.

Au mois de mars 1856, la Mère **MARIE DES LYONS** de **SAINTE-ADÉLAÏDE**, âgée de trente ans, mourait dans la joie du Seigneur. Active et courageuse, grande amie de la sainte pauvreté, elle gémissait de l'inaction forcée où la tenait une maladie de poitrine; mais aussi elle exprimait souvent avec effusion sa reconnaissance envers la Communauté qui l'avait reçue, disait-elle, sans aucun mérite de sa part. Son bonheur à la pensée de mourir religieuse, était si grand que, peu avant sa mort, elle demanda à sa Supérieure, comme une grande faveur, de vouloir bien faire dire une Messe pour remercier Dieu de la grâce de sa vocation.

Après avoir édifié la Communauté pendant trente-sept ans, la bonne Sœur **ELISABETH CARPENTIER** de **SAINTE-MONIQUE** s'éteignait, pleine de mérites, le 1^{er} mai 1857, à l'âge de soixante-quatorze ans. Simple et droite, pleine d'amour et de confiance envers Jésus et Marie, attachée à sa vocation, elle se faisait remarquer par ses attentions, ses prévenances et son

respect pour les Religieuses de chœur. L'esprit de foi guidait en toutes choses la Sœur Sainte-Monique. Jamais une parole désagréable ne s'échappa de ses lèvres; elle veillait à sauvegarder la charité au milieu de ses Sœurs et savait excuser tout le monde. Aussi la vit-on sourire à la mort; en sortant d'une crise, elle dit à sa Supérieure: « J'ai cru que je partais pour le Paradis, et me voilà encore ici, ma Mère; mais ce ne sera pas long. » Celle-ci lui ayant dit de modérer son désir de la mort, à cause d'une cérémonie de profession qui devait avoir lieu le lendemain: « Eh bien! oui, ma Mère. » En effet, le lendemain se passa sans nouvelle crise, et, le jour suivant, elle expira sans agonie, pendant l'exercice du Mois de Marie.

La Mère ROBERTINE TAVERNE de SAINT-MAXIME reçut son nom de religion en souvenir de la vénérable Restauratrice du Monastère, qui avait été comme la mère adoptive de l'intéressante enfant, devenue orpheline dès l'âge de dix ans. La jeune Robertine rendit plus tard à ses élèves les soins dévoués qui avaient entouré son enfance, et elle usa ses forces et sa santé dans le travail ardu de l'éducation. Trois choses ont surtout caractérisé cette digne Mère: le zèle pour l'éducation de la jeunesse, l'oubli d'elle-même en tout ce qui regardait la satisfaction des sens, et une bonté tendre et compatissante pour les maux d'autrui. Il est peu de Religieuses qui aient contribué plus constamment et plus efficacement à établir et à développer dans le Pensionnat l'amour de l'étude et une louable émulation. La Mère Saint-Maxime aimait les sciences, et elle avait de plus un talent particulier pour les communiquer à ses élèves. Non qu'elle adoptât une méthode suivie, mais elle avait l'art d'intéresser; sa fidèle mémoire, s'alimentant de lectures habituelles, avait un répertoire d'anecdotes instructives et de mots heureux qui captivaient son jeune auditoire. En un mot, elle brilla par son esprit et ses connaissances autant que par son dévouement, et laissa à celle qui lui succéda au Pensionnat une tâche difficile à remplir. A ses derniers moments, elle s'écria avec une sorte d'effroi: « Mon Dieu! que vais-je devenir? » Mais, regardant l'image de la sainte Face de Notre-Seigneur, placée au pied de son lit, elle répéta plusieurs

fois : *Fiat voluntas tua*, et expira doucement le 24 novembre 1837. Elle était âgée de cinquante-quatre ans.

En février 1860, la Mère LOUISE GAYFER de SAINTE-MARIE-MADELEINE, n'ayant que vingt-trois ans, allait à son tour au-devant de l'Époux céleste. Entrée au Noviciat peu après sa conversion au catholicisme, elle montra une ferveur constante et un grand courage à se vaincre. Elle fut enlevée à notre affection par une phthisie galopante, cinq mois après sa profession. Dans la matinée du 5 février, la Mère-Maitresse lui avait fait une petite lecture dans le beau livre du P. Faber, *Tout pour Jésus* ; la jeune malade avait été frappée de cette pensée de saint François de Sales que le ciel s'ouvre immédiatement pour une âme qui expire dans l'acte même de la soumission à la volonté de Dieu. Peu après que sa Maitresse l'eût quittée, se sentant défaillir, elle s'écria : « Allez chercher ma Mère, je vais mourir ! » Dans ses derniers moments, elle répétait avec ardeur le mot suprême : *Fiat!* puis ses forces l'abandonnant, elle murmura quelques paroles inintelligibles en regardant la Mère-Maitresse. Celle-ci finit par distinguer ces mots : « Que quelqu'un dise *fat* pour moi jusqu'à la fin ! » La Mère Supérieure accomplit le pieux désir de cette chère enfant, qui s'endormit, pleine d'abandon, dans le sein de son Père céleste.

Le 16 avril suivant voyait mourir la vénérable Mère EUSÉBIE DE CHANLAIRE de SAINTE-FLAVIE, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Toute sa vie religieuse peut se résumer dans cette parole : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » En effet, mourir au monde et à ses vanités, mourir à elle-même et à ses inclinations, tel fut le but qu'elle se proposa et qu'elle atteignit par la pratique héroïque des vertus religieuses. Dans le monde, l'amour de la parure avait eu un grand empire sur elle, et on la citait comme un modèle d'élégance. Au Monastère, où vainement elle sollicita d'être mise au rang des Sœurs converses, on vit briller en elle un amour extrême de la pauvreté, une abnégation peu commune, en même temps qu'une générosité et un dévouement admirables. Pendant les longues souffrances de sa dernière maladie, elle se contentait de répéter doucement : « Le bon Dieu sait bien ce qu'il fait. »

La Mère VICTOIRE BOUDALIEZ de SAINT-CHARLES, remarquable par son amour du silence et de la vie intérieure, quitta généreusement sa chère Communauté de Boulogne en 1850, pour aller avec trois autres Religieuses fonder une Maison dans la ville épiscopale de Cleveland dans les Etats-Unis. Elle y exerça avec fruit l'emploi de Maîtresse des Novices, et y mourut le 27 août 1861, âgée seulement de quarante et un ans. Le jeune Monastère de Cleveland regretta vivement la perte de cette Mère pieuse et dévouée, et ses regrets furent vivement partagés par les Ursulines de Boulogne.

Il faudrait une biographie détaillée pour honorer la mémoire de la Révérende Mère HENRIETTE DARQUER de SAINTE-URSULE, qui mourut le 25 novembre 1863, à l'âge de soixante-dix-huit ans. L'une des trois premières professes après la restauration du Monastère, elle a exercé la charge de Supérieure pendant trente-trois ans, à diverses reprises, et s'est acquis non-seulement le respect, l'affection et la reconnaissance de ses filles, mais aussi l'estime et la vénération de tous. Elle continua l'œuvre de notre Restauratrice, dont elle s'efforça toujours de suivre les traditions. Sous son gouvernement, d'importantes acquisitions furent faites, de grandes constructions entreprises et menées à bonne fin. Le jugement que montrait cette intelligence d'élite dans la discussion des plans à adopter pour les travaux, excitait la surprise et l'admiration des hommes experts en ces matières. Non-seulement elle établit la Maison dans le plus haut point de prospérité qu'elle ait atteint, mais elle fut l'âme des trois fondations si florissantes de Gravelines (1836), de Saint-Martin's, Brown County (1845), de Cleveland (1850). Les deux Communautés des Etats-Unis furent surtout l'objet de ses pieuses largesses, et elle ne cessa de prêter à toutes trois l'appui le plus maternel. Elle déploya dans ces délicates négociations, une habileté et une prudence admirables. Elle était vraiment née pour exercer la supériorité: d'un jugement profond, d'un tact merveilleux, d'un coup d'œil d'observation auquel rien n'échappait, la Mère Sainte-Ursule était partout et savait se rendre compte de chaque chose. Tout en elle commandait le respect: elle parlait peu, mais son regard en

disait plus que les meilleurs discours. Zélée pour l'observance régulière, elle en recommandait la pratique par son exemple. Malgré sa surdité, elle ne voulait pas se dispenser de réciter l'office divin au chœur, se servant de fois à autre d'un cornet acoustique pour s'assurer qu'elle n'était ni en avance ni en retard; elle souffrait habituellement de cruelles insomnies, cependant elle ne cessa de se lever à quatre heures que dans sa dernière maladie. La croix ne devait pas manquer à cette grande âme: dans les dernières années de sa vie, elle édifia singulièrement par la pieuse résignation avec laquelle elle supporta les douleurs et les privations. Un moment avant de mourir, elle s'écria: « Le Seigneur vient me chercher; que sa sainte volonté soit faite! » Cette vénérable Mère avait célébré son Jubilé le 15 juin précédent.

Notre Sœur MADELEINE HAMAIN de SAINTE-ÉLISABETH nous édifia pendant quarante ans par sa ferveur et son grand amour du travail; elle mourut le 19 janvier 1867, âgée de soixante-quatre ans. C'était une âme simple et dévote, d'une grande naïveté qu'elle faisait passer dans ses diverses dévotions, à son *bon* Maître, à la *bonne* Croix, à la *bonne* sainte Vierge et à tous les membres de la famille de saint Zacharie, dont elle se plaisait à énumérer les noms dans ses pieuses pratiques. Au milieu de ses occupations, ses vifs élans de ferveur excitaient souvent l'hilarité de ses Sœurs, surtout quand elle s'écriait d'une manière que nous n'osons traduire ici: *O bona Crux!* Il faisait bon de rencontrer ce visage toujours épanoui au fort des plus rudes travaux. Par suite de cet excès de courage, la Sœur Sainte-Elisabeth se donna un effort, et elle en souffrit beaucoup pendant plusieurs années sans que son ardeur se ralentît. Enfin un abcès s'étant formé au cou, elle fit avec calme le sacrifice de sa vie, et reçut les derniers Sacrements avec la foi vive qui l'avait toujours caractérisée.

La Communauté fit encore une grande perte le 21 mars 1867 par la mort sainte et édifiante de la Mère MARY CRITCHETT de SAINT-LOUIS DE GONZAGUE. Sa vive intelligence, son instruction étendue, qui s'était complétée par ses nombreux voyages, la rendaient extrêmement précieuse au Pensionnat. Outre l'anglais, sa langue maternelle, elle possédait parfai-

tement le français, l'allemand, l'italien, et savait assez bien l'espagnol. Son talent pour la poésie, encouragé par Larmatine lui-même, avait failli l'entraîner dans la périlleuse carrière d'auteur. Entrée en religion, elle s'en servit pour composer de pieux cantiques, et ajouter un grand charme aux fêtes de la Communauté et du Pensionnat. Sa plume était plus encore au service de son cœur que de son esprit. D'une piété fervente et solide, animée d'un grand zèle pour la sainte Eglise et pour le salut des âmes, douée d'un extérieur agréable et distingué, il ne manquait que la santé à cette sainte et aimable Religieuse. Toujours frêle et délicate, elle suivait cependant la Règle autant que possible et prenait une large part aux travaux communs. Elle s'offrit à Dieu comme victime pour Pie IX, envers qui elle avait une dévotion toute filiale; aussi fut-ce avec une joie immense qu'elle reçut sur son lit de mort la bénédiction apostolique. Remarquable toute sa vie par sa grande soumission, la Mère Saint-Louis de Gonzague pria sa Supérieure, au dernier moment, de lui donner la consolation de mourir par obéissance et, en ayant reçu le commandement, elle expira le sourire sur les lèvres. Elle était âgée de quarante ans.

Pendant les vingt-trois années de sa vie religieuse, la Mère EMILIE HAFFREINGUE de la PRÉSENTATION DE MARIE eut à lutter contre la vivacité de son caractère. Elle était soutenue dans ses luttes par sa dévotion tendre envers la sainte Vierge, et sa grande confiance en ses Supérieures. Aussi, pendant sa dernière maladie, sa douceur et sa patience étaient telles qu'elle ne se reconnaissait plus et répétait souvent: « Oh! que la sainte Vierge m'obtient de grâces! Je ne me sens plus la même. Quand donc partirai-je?... Que je voudrais aller voir ma divine Mère! »... C'est en prononçant le nom de Marie, qu'elle expira le 25 septembre 1871, à l'âge de quarante-cinq ans.

Douée d'une intelligence prompte, d'un esprit inventif, d'un caractère joyeux et ardent, la Mère MARY TUDOR du SAINT-SACREMENT fut employée constamment au Pensionnat en qualité de Maîtresse de division ou de Maîtresse générale. Elle s'y distingua par son activité, son zèle, son affection

pour les enfants, qu'elle se plaisait à conduire par le sentiment du devoir et de l'honneur. Les parents l'aimaient et l'estimaient; elle avait un tact particulier pour ne jamais les mécontenter, et pour en obtenir ce qu'elle désirait pour le bien des enfants. C'était surtout aux saints Anges que la Mère du Saint-Sacrement confiait le succès de sa mission apostolique. Il n'est pour ainsi dire pas de lieu dans la Maison qui ne rappelle son souvenir par les divers ouvrages sortis de sa main habile : dessins d'ornements d'église, fleurs peintes sur velours, devants d'autel, tableaux pour les paroisses, bannières et oriflammes pour les processions, etc., etc. Frappée de cécité pendant une année entière, cette active et ardente Religieuse fit briller aux yeux de toutes ses Sœurs une douceur admirable. La non-réussite d'une première opération de la cataracte ayant été réparée par une seconde plus heureuse, la Mère du Saint-Sacrement put reprendre sa charge; et c'est dans le plein exercice de ses fonctions, le jour même de la rentrée des élèves, qu'elle fut atteinte du mal qui devait la ravir à notre affection. Elle expira, âgée de soixante-cinq ans, le 29 décembre 1875.

La belle vieillesse de la Mère MARIE-LOUISE LABART de SAINT-MICHEL fut couronnée par une douce et sainte mort. Cette digne Mère avait montré dès son enfance beaucoup de goût pour l'étude et s'y était adonnée avec une admirable persévérance. Dans les premières années de sa vie religieuse, elle avait beaucoup augmenté ses connaissances et n'était étrangère à aucune science. Ce fut avec un dévouement remarquable qu'elle donna pendant vingt ans les leçons aux premières classes; on l'avait aussi chargée de former les novices à l'enseignement. Elle parlait très-peu, mais ce qu'elle disait était toujours marqué au coin de la sagesse et de la bonté. Sa prudence était reconnue et honorée par la confiance de la Communauté, tandis qu'elle-même était respectueuse, soumise et simple comme un enfant envers ses Supérieures. Elle exerça pendant quinze ans la charge de Dépositaire, et occupa celle d'Assistante pendant le même nombre d'années, montrant dans la direction des Sœurs converses le même esprit de douceur et d'humilité. Cette vénérable Mère était tellement le type de la bonté que, lors

de son Jubilé, au mois de septembre 1863, on lui appliqua à bon droit ces paroles du Psaume 131 : « *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus.* » Elle quitta ce monde à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le jour de la Fête-Dieu, 31 mai 1877.

BEATI MORTUI QUI IN DOMINO MORIUNTUR!

MONASTÈRE DE BOURG-ARGENTAL.

Congrégation de Lyon.

De 1853 à 1877.



EN reprenant après 23 ans l'histoire de notre Communauté, nos cœurs éprouvent le besoin de se tourner vers l'Auteur de tout bien pour le remercier de ses faveurs : la prospérité actuelle de notre Maison est l'œuvre de sa miséricorde. Notre nombre, il est vrai, est à peu près le même qu'à l'époque de la publication des premières Annales, mais combien d'âmes saintes ont achevé parmi nous l'œuvre de leur sanctification ! Que de bienfaits nous avons reçus de la divine Providence ! Placée dans une petite localité située entre deux villes, notre Maison semblait dépourvue de tout secours humain. Cependant nous avons vu doubler le nombre de nos élèves. Louange éternelle soit rendue au Seigneur !

En 1853, la bonne Mère Sainte-Chantal recevait pour la troisième fois le titre de Supérieure ; son acceptation fut un grand acte de dévouement ! Depuis trois ans, elle était atteinte d'une affection au cerveau, et elle ne pouvait marcher que soutenue par l'une de nous ; pourtant bien des sollicitudes l'attendaient. Nous allions traverser une période d'épreuves.

Nos dettes anciennes n'étaient pas couvertes, et la prudence ne nous permettait pas d'en contracter de nouvelles. On crut devoir suspendre une classe d'élèves internes qui formait comme un second Pensionnat, et qui était uniquement composée des jeunes filles de Bourg-Argental. Le zélé Pasteur de la Paroisse ne comprit pas que ce sacrifice, douloureux pour nos cœurs, était réclamé par les plus chers intérêts de la Communauté. Ces préventions obtinrent crédit, et nous aliénèrent une partie de la population ; une nouvelle maison d'éducation s'établit, nos classes furent moins fréquentées, et nous eûmes la tristesse de voir rompre les bonnes relations qui existaient entre la Cure et le Monastère.

Mais tandis que l'orage grondait au dehors, le calme régnait dans notre chère solitude ; notre bonne Mère, pour prévenir le trouble que ces contradictions auraient pu amener dans les âmes, voulut qu'il n'en fût jamais parlé, et, grâce à cette prudente conduite, la charité et la paix restèrent intactes et douces parmi nous.

Cependant les afflictions ne manquaient point à notre famille religieuse : les vocations étaient rares ; nous n'avions que deux novices, et encore durent-elles rentrer dans leur famille. Pendant six ans nous n'eûmes aucune profession ; et de plus la mort frappait dans nos rangs.

Au mois d'août de cette année, 1853, nous perdions notre chère Sœur Sainte-Angèle Bernard, qui avait été successivement Maîtresse générale, Econome et Zélatrice. Elle avait toujours beaucoup redouté la mort ; mais Dieu récompensa le zèle et l'humilité de la chère malade en lui donnant, pendant les derniers mois de sa vie, une paix et une consolation intérieures qu'elle n'avait jamais ressenties. Ne pouvant presque plus parler, elle faisait signe qu'on lui chantât le *Lætatus sum*, le *Lauda Jerusalem* ; et, pendant ces chants sacrés, on eût dit qu'elle goûtait d'avance les délices du paradis. Quand approcha l'instant suprême, nous l'entendîmes s'écrier : Oh ! que je suis heureuse ! et le sourire sur les lèvres, elle accueillit la mort.

L'année 1853 vit notre Pensionnat très-prospère. Le meilleur esprit y régnait, et le religieux qui donna la retraite nous disait : « Je n'ai pas vu de maison d'éducation où les élèves aiment autant leurs maîtresses et sont plus unies entre elles. » C'était le premier fruit des croix que nous portions.

La dévotion si filiale que notre Mère de Sainte-Chantal avait pour saint Joseph la détermina à établir les exercices du mois de mars ; nos élèves y apportèrent une piété et un entrain charmants, et cette dévotion qui nous est restée toujours chère, a été pour nous une source de bénédictions.

Plusieurs améliorations heureuses et désirées signalèrent cette époque : les nouveaux parloirs et le nouvel externat purent être occupés ; et en 1854 on acheva l'allée de la sainte Vierge et celle de saint Joseph, ayant l'une et l'autre plus d'un hectomètre. L'immense verger qui nous avait été donné par la famille Sénécلاuze n'était séparé de notre clôture que par un sentier peu

fréquenté. La Mère Sainte-Chantal sollicita la permission de jeter un pont sur le ravin qui séparait les deux propriétés. Le conseil municipal, après quelques difficultés, accéda à notre demande, et cette partie de l'enclos fut réservée pour les Religieuses.

• A la rentrée de 1854, nos élèves revoyaient avec bonheur au milieu d'elles une charmante jeune fille, l'ange du Pensionnat; M^{lle} Joséphine Courbon de Juillet appartenait à une famille patriarcale de la Haute-Loire, et, malgré sa frêle santé, elle puisait dans sa piété, la force d'être toujours au devoir. Cependant son tempérament semblait s'être fortifié, et elle suivait les classes avec une ardeur excessive. Plus gaie, plus expansive qu'autrefois, elle parlait avec confiance d'un avenir qu'elle voulait réserver tout à Jésus. On était à la veille de la retraite, et la chère enfant faisait les plus beaux projets pour ces jours de salut. Au milieu de ces doux entretiens, elle passa la récréation du soir du 17 décembre. « Oh ! jamais, disait sa sœur, je n'avais vu à Joséphine tant de pieuse gaieté. » On monte au dortoir; soudain, un cri perçant se fait entendre : Joséphine venait d'expirer par la rupture d'un anévrisme ! Rien ne peut rendre la stupeur de nos enfants, et le lendemain matin, le R. P. Jésuite qui donnait les exercices, débuta ainsi : « Mesdemoiselles, un prédicateur plus éloquent que moi a commencé la retraite ; ce prédicateur, c'est la mort ! »

Quelques semaines avant, Dieu avait appelé à lui une de ses plus dignes épouses, la Sœur Sainte-Rosalie.

M^{lle} ROUSSET n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle quitta Bourg-en-Bresse, son pays natal, pour venir se consacrer à Dieu dans notre Maison. Sa conduite jusque-là avait

été pieuse et innocente ; mais dès lors, oubliant entièrement la terre, elle se dévoua au divin Amour et consuma sa vie dans le silence, et un détachement extraordinaire de tout objet créé. Elle n'avait d'autre désir que de s'unir à Jésus-Christ dans l'Eucharistie et d'épancher son âme au pied du Tabernacle. A peine la cloche du lever avait-elle sonné, qu'on la voyait prosternée au pied de l'autel. Pendant son travail, des actes brûlants d'amour s'élançaient continuellement de son cœur, et le dimanche, donnant l'essor à sa piété, elle ne quittait pas la chapelle ; on l'aurait en vain cherchée ailleurs.

Dieu a permis que nous connussions avant de le perdre le prix du trésor que nous possédions. Pendant les quatre semaines que la Sœur Sainte-Rosalie passa à l'infirmerie, sa vertu se montra dans tout son jour ; nous nous empressions autour de son lit, et nous écoutions avec avidité les paroles édifiantes qui tombaient de ses lèvres. Elle nous parlait du ciel, et de Dieu, avec un feu et une onction qui nous ravissaient. Dans un de ces doux entretiens, regardant avec amour sa Règle placée sur son lit : « Voilà, dit-elle, le livre que j'ai le plus aimé ; je l'ai lu mille et mille fois, et toujours avec une nouvelle consolation. » Puis, elle ajouta : « Vous savez, mon Jésus, que je l'ai toujours pratiquée autant que je l'ai pu. » Nous apprîmes seulement alors que cette pieuse Sœur avait supporté avec un silence héroïque des infirmités très-douloureuses. Jamais fiancée n'eut plus d'empressement pour aller à ses noces, que cette vierge innocente pour voler au-devant de son divin Epoux. Le Seigneur retira du monde notre bien-aimée Sœur Rosalie le 22 novembre 1854. Elle était âgée de 46 ans.

L'année 1859 fut marquée par des consolations mêlées de douloureuses épreuves. Le 1^{er} janvier, nous perdions notre bonne Sœur Sainte-Marie de Lavèze, qui réalisa ce conseil du Sauveur : « Devenez semblable aux petits enfants ; » et le 7 février suivant, une de nos chères Anciennes, la Sœur Saint-Régis Garnier.

Depuis l'émission de ses Vœux, la vie de notre Sœur SAINT-RÉGIS n'avait été qu'une suite non interrompue de maladies et d'infirmités; elle servit néanmoins la Communauté avec beaucoup de zèle. Infirmière, elle se montra compatissante, discrète, attentive, et nulle peine ne lui coûtait pour soulager ses chères malades; lingère, elle travailla sans relâche, se chargeant, malgré sa petite taille, de tout ce qu'il y avait de plus pénible.

Dieu voulait sanctifier cette âme par la croix : l'usine de son père fut dévorée par les flammes, et ce triste événement ruina sa famille. Un de ses frères, qui exerçait le saint ministère avec succès, fut atteint d'épilepsie; et, aux déchirements du cœur, aux souffrances physiques, le Seigneur ajouta encore les peines intérieures. Notre Sœur Saint-Régis supporta toutes ces afflictions avec une humble résignation, s'entretenant habituellement de quelque bonne pensée recueillie dans ses lectures.

Cependant sainte Angèle, notre Mère, voulut prouver une fois de plus la vérité de la promesse qu'elle a faite à ses filles, de leur donner au moment de la mort la joie, la lumière et la paix. Pendant sa dernière maladie, notre chère Sœur vit toutes ses craintes s'évanouir. La mort lui apparut comme l'aurore du jour éternel et comme une messagère aimée; elle la salua avec amour, et alla tomber, non aux pieds d'un Juge, mais dans les bras d'un Epoux; que pouvait-elle craindre?... « Jésus est mort pour moi, disait-elle; il veut me sauver; c'est sur Lui que je compte. » Ce fut dans ces dispositions d'amour et de confiance qu'elle alla à son Dieu. Cette chère Sœur était âgée de 70 ans.

Le 30 juin, son Eminence le Cardinal Donnet, Archevêque de Bordeaux, nous honorait de sa présence, et se montrait parfaitement bon et paternel. Le 7 juillet, Monseigneur Lyonnet, évêque de Valence, célébra la Messe dans notre Chapelle, et bénit la Communauté; nous n'oublierons jamais la bonté exquise et la simplicité charmante de ce vénéré Prélat.

Enfin, le 31 juillet fut un jour heureux entre tous : nous recevions la visite, attendue depuis si longtemps, de notre saint Archevêque, Mgr de Bonald. Son Eminence nous consacra une journée tout entière. Après avoir dit la sainte Messe et donné la Confirmation, il fut reçu au milieu des chants et de l'allégresse générale. Après avoir adressé quelques mots d'édification aux élèves, Monseigneur vit chaque Religieuse en particulier, et, dans une exhortation commune, il nous témoigna sa satisfaction de la régularité de la Maison. Notre digne Prélat laissa tomber de son cœur des conseils pleins de paternité et de sagesse. Hélas ! nous ne devions plus le revoir... Cette dernière bénédiction du Père de nos âmes ouvrit une ère de prospérité : le Noviciat, presque désert, se repeupla, et, en 1863, le Monastère de Bourg-Argental comptait trente-sept Religieuses de chœur et quatorze Sœurs converses.

Tandis que les portes du cloître s'ouvraient à de ferventes postulantes, Dieu arrêtait au milieu de sa course notre ardente Sœur Saint-François de Sales.

M^{lle} CATHERINE THEYSSIER appartenait à une de ces familles heureuses où la foi et la piété semblent héréditaires : son oncle, le R. P. Séon, fut un des premiers missionnaires Maristes ; son frère aîné mourut à Madagascar qu'il évangélisait ; enfin, une de ses sœurs, mariée à M. Roux des Chavannes, qui lui-même avait trois frères Prêtres, consacra à Dieu deux de ses filles chez nos chères Sœurs de Boulieu.

La jeune Catherine, d'un naturel vif, ardent, ferme dans ses volontés, inspirait de graves inquiétudes à sa mère et à son aïeule. Elle les entendit un jour, sans être aperçue, se communiquer leurs tristes appréhensions. « Hélas ! se disaient-elles l'une à l'autre, que deviendra Catherine ? Il est bien à craindre qu'elle ne fasse rien de bon ; elle est si étour-

die! Heureusement qu'il n'en est pas ainsi de sa sœur Annette. Oh! celle-ci, elle est pieuse, docile, posée; probablement elle se fera Religieuse. Quel bonheur pour elle! quelle consolation pour nous!... — Ah! ah! se dit Catherine en serrant ses petits poings, je leur montrerai si je ne ferai rien de bon! Ah! elles croient que je ne me ferai pas Religieuse! elles verront... elles verront... » Dès lors, sa volonté de se donner tout à Dieu fut arrêtée, et elle se développa avec les années.

A peine âgée de 17 ans, M^{lle} Theyssier demanda à ses parents la permission de venir se fixer parmi nous; ils préférèrent l'avoir près d'eux, et la firent entrer chez les Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Sauveur, où elle prit le voile. Mais il fallait à cette âme généreuse les austérités du cloître, et les charmes de la solitude. Ses regards se reportèrent alors vers Sainte-Ursule de Bourg-Argental qui avait eu ses premières pensées et ses premières affections. Ses parents, ne comprenant pas les motifs d'un changement, ne pouvaient l'approuver. La Communauté de Saint-Joseph qui avait su apprécier le mérite d'un tel sujet, s'efforçait de la retenir. Certaines personnes lui représentaient le Monastère, objet de son choix, comme une fourmilière de scrupuleuses où elle ne pourrait trouver un instant de repos. « Tant mieux, répondait-elle alors, j'ai toujours eu la conscience trop large; cela fera compensation. »

Elle put enfin briser toutes les entraves, et le 21 septembre 1837, fête de saint Mathieu, elle entra au Noviciat. Notre Sœur Saint-François avait un attrait tout particulier pour l'instruction; aussi y fut-elle employée tout d'abord. Maîtresse ferme et active, vigilante et dévouée, elle savait par sa seule présence maintenir ses élèves dans le devoir; pleine d'enjouement et de vivacité, elle s'entendait parfaitement à animer leurs récréations. Elle excellait surtout dans l'enseignement de notre sainte religion, et elle fut pendant douze ans catéchiste des pensionnaires; son zèle et sa capacité opérèrent un bien immense. Elle fut aussi chargée de l'instruction du dimanche pour les adultes. Il y avait dans ses paroles une véhémence et une conviction telles qu'on ne pouvait y résister. Que de jeunes personnes ont été préservées du mal,

ou arrachées aux séductions du monde, par ses exhortations! Aussi, lorsque dans les ateliers, une jeune fille laissait échapper quelques paroles inconvenantes ou peu charitables, il arrivait fréquemment qu'une de ses compagnes la rappelait au devoir en lui disant : « Ne te rappelles-tu pas ce que M^{me} Saint-François nous a recommandé dimanche? »

Consumée par le zèle, la santé de notre véritable Ursuline se minait sourdement, et une fluxion de poitrine la retint près d'un an à l'infirmerie. A la rentrée des classes, elle put reprendre ses fonctions de Maîtresse des externes; mais ce fut pour deux mois à peine. Un matin, pendant qu'elle donnait une leçon d'écriture, elle sentit les atteintes d'une attaque de paralysie qui lui lia la langue et bouleversa ses facultés. Elle voulut mettre au courant la Sœur qui allait lui succéder, mais elle ne put articuler que quelques syllabes sans suite; elle prit la plume, et ne put recueillir une idée. Qui dira la grandeur du sacrifice que dut faire notre Sœur Saint-François, se voyant dès lors réduite à la plus complète inaction? Pour achever de la purifier, le Seigneur permit que cette rondeur de caractère, qui jusque-là avait été son partage, fit place à toutes les inquiétudes des âmes timorées. Dans l'espace de six mois, elle eut deux autres attaques; la troisième la ravit à notre affection. Vers dix heures du soir, elle se sentit suffoquer, et appela ses infirmières. On s'empressa de la secourir; elle put se confesser, puis perdit tout à fait connaissance. C'était le 17 avril 1860.

Dans ce même hiver, nous vîmes malades à la fois notre Révérende Mère Sainte-Chantal, notre Mère Sainte-Ursule, Assistante, et notre Mère Saint-Stanislas, Zélatrice. Rien ne peut rendre l'angoisse de nos âmes... Que de longues heures furent passées en supplications aux pieds de Jésus-Hostie! son Cœur céda à nos instances: nos Mères vénérées nous furent rendues; mais les unes et les autres devaient jusqu'à la mort porter le joug de leurs infirmités.

Le 17 janvier 1865, le ciel nous enleva notre excellente Sœur des Anges.

Cette bonne Sœur appartenait à la Maison des Ursulines de Serrières où elle était Assistante, et portait le nom de Sœur Saint-Augustin. La Mère Sainte-Madeleine, après y avoir essayé vainement une fondation, se réunit avec ses filles à la Communauté de Bourg-Argental. L'humilité y attendait la chère Sœur Saint-Augustin. Bien qu'elle fût douée d'un fort bon jugement, son instruction se ressentait du malheur des temps où elle était née. Elle ne pouvait lire le latin, et par conséquent s'acquitter des offices du chœur; elle ne fut donc admise que comme Sœur converse. Elle se soumit à la volonté de Dieu, et remplit les fonctions de portière aussi longtemps que ses forces le lui permirent.

La Sœur des Anges n'appartenait point à notre siècle, et elle avait conservé quelques idées surannées, quant à la science. Mais sa foi était robuste, et elle était animée de l'esprit de prière qui fait les saints.

Avec sa santé vigoureuse, et sa trempe d'âme énergique, notre bonne Sœur arriva à l'âge de 75 ans sans avoir jamais fait un remède ni éprouvé aucune maladie.

Au mois d'août 1867, notre retraite annuelle obtint les plus consolants effets. Elle nous fut prêchée par le R. P. Albin, capucin de Saint-Etienne, resté depuis l'ami dévoué de notre Communauté. Dieu voulait par les grâces qu'il nous fit alors, préparer nos âmes aux épreuves qui allaient fondre sur nous.

La perte d'une Sœur bien-aimée, arrivée en avril 1868, fut le prélude de ces afflictions. Notre Sœur SAINT-DOSITHÈE POUZIN, native de Romans, avait commencé son éducation au Sacré-Cœur de la Ferrandière. Elle vint au Pensionnat à l'âge de 16 ans, et entra, quelques années plus tard, au Noviciat, captivée sans doute par la sainte pauvreté qui régnait

dans notre Monastère. Pendant qu'elle portait encore le voile blanc, une terrible maladie, la petite vérole noire, vint mettre ses jours en danger. Le charmant visage de notre chère petite Sœur s'était revêtu d'une couche affreuse à voir. Elle l'enleva rudement dans l'intention de se défigurer et d'offrir ainsi à Notre-Seigneur un sacrifice complet d'elle-même. Vive, adroite, intelligente, la Sœur Saint-Dosithée rendit de grands services malgré son excessive délicatesse de poitrine. Tour à tour Maîtresse de travail manuel, Maîtresse générale, Dépensière, elle se signala par un goût exquis, un dévouement parfait, et un don tout particulier d'attraction qui la rendait toute-puissante sur les esprits et sur les cœurs.

La grâce agit si puissamment sur cette âme ardente pendant les derniers mois de sa vie, que son action était sensible à tous les regards. Son dévouement pour notre bonne Mère Sainte-Chantal était surtout admirable; elle l'entourait jour et nuit des soins les plus tendres, et ce fut dans l'exercice de ces fonctions, si douces à son cœur filial, qu'elle fut saisie de la maladie qui nous la ravit en 18 jours. Quelques minutes avant sa mort, un si beau sourire illumina sa physionomie que celles qui se trouvaient autour de son lit, ne mirent pas en doute qu'une vision céleste se manifestât aux regards déjà purifiés de notre Sœur bien-aimée : c'était le prélude de la vision éternelle.

A cette époque, M. Condamin, notre vénéré Supérieur, nous annonça qu'il voulait profiter de sa visite du printemps pour présider nos élections, qui se trouvaient avancées de trois mois. Nous nous hâtâmes de solliciter la faveur de renommer notre Mère Sainte-Chantal. Hélas! le ciel en avait disposé autrement. Le 27 avril, vers le soir, notre vénérée Mère fut prise d'un violent frisson. Quarante-deux heures après, nous étions orphelines : une attaque d'apoplexie nous avait enlevé cette Mère chérie, le modèle des Supérieures.

Pendant que notre bonne Mère était étendue sur son lit de mort, une de nos vénérables Anciennes, la Sœur **SAINTE-VICTOIRE**, s'éteignait paisiblement, et d'une manière presque inattendue, dans les bras de notre chère Mère Assistante, dont l'âme était déjà en proie à une angoisse profonde.

Toute la vie de notre bonne Sœur **Sainte-Victoire** peut se résumer en trois mots : esprit de prière, régularité, mortification. Après avoir été quelque temps Assistante et Maîtresse des Novices, elle enseigna pendant un demi-siècle les éléments de la lecture et de la religion à nos plus jeunes enfants pauvres. Ce fut dans ce labeur qu'elle consuma ses forces, et, comme un vaillant soldat, elle tomba les armes à la main.

M. Condamin accourut, après la mort de notre vénérée Supérieure, pour consoler nos cœurs attristés ; et comme nous lui témoignions notre reconnaissance de son empressement : « Je serais venu à quatre pattes, nous dit-il, si mes jambes s'étaient refusées à me porter. »

Nous fîmes nos élections le 11 mai ; la Mère **Saint-Stanislas** fut nommée Supérieure. Ce titre de Mère, qu'elle porta si bien, fut pour elle plein d'angoisses et de douleurs.

Les premiers jours de janvier 1869, la Sœur **SAINTE-CROIX** s'éteignit sans souffrances et sans agonie. Cette fidèle épouse de Jésus-Christ aimait à passer au pied du Tabernacle la nuit entière du Jeudi-Saint, et les premiers rayons de l'aurore la retrouvaient dans la position où elle s'était placée la veille, à genoux, sans appui, et dans une profonde adoration.

Le 2 février, un nouveau sacrifice nous était demandé. La Sœur du **SACRÉ-CŒUR** mourait, pendant la nuit, de la rupture d'un anévrisme, sans secours, mais probablement aussi, sans souffrances. A l'âge de 15 ans, cette âme privilégiée s'était consacrée à Dieu dans la vie religieuse, et elle avait porté

sans faillir le joug de la sainte obéissance : comment ne pas espérer pour elle un favorable accueil du Dieu des miséricordes?...

La santé de la Mère Saint-Stanislas, déjà profondément altérée, ne put résister à la douleur de tant de séparations. Elle tomba dans un état de faiblesse tel, que le médecin désespéra bientôt de ses jours. Que de prières furent adressées alors au Seigneur! Nous faisons le mois de saint Joseph. Le jour de sa fête, sept chapelles furent organisées dans la Maison en l'honneur des sept douleurs et des sept allégresses de l'Époux de Marie. Nous y allâmes en procession, mêlant à la prière le chant des cantiques. Notre bonne Mère fit un effort suprême pour nous accompagner. Saint Joseph bénit sa confiance; une fois de plus, elle recouvra la santé à ses pieds. Dans l'ardeur de notre reconnaissance, nous promîmes de célébrer avec la même solennité la clôture du mois de Marie. En effet, le 31 mai nous symbolisâmes les quinze mystères du Rosaire dans l'ornementation de quinze petits autels. Ce fut pour nos cœurs une double fête: sept de nos élèves les plus étourdies avaient, par des efforts constants et généreux, mérité la faveur d'être reçues Enfants de Marie. Vêtues de leur gracieuse parure blanche, elles portèrent, pendant tout le parcours de la procession, la Statue de la Vierge.

Notre Mère et la Communauté eurent encore la douleur de perdre, en 1869, notre digne et vénéré Supérieur.

M. CONDAMIN, curé de Sainte-Marie à Saint-Étienne, était pour nous le meilleur des pères. Notre Communauté regardera toujours comme un bienfait de la Providence d'avoir

été gouvernée pendant huit ans par ce saint et savant ecclésiastique.

Nous ne saurions oublier l'impression que produisait sur nous son incomparable modestie; son attitude dans le lieu saint était celle d'un ange. Dans une de ses premières visites, il entra au Monastère revêtu des ornements sacerdotaux. Nous fûmes frappées d'admiration en voyant cet extérieur si digne, si céleste; aussi notre Mère Sainte-Chantal s'écria en le quittant: J'ai vu Notre-Seigneur! Ce bon Père nous a constamment entourées d'une bienveillance et d'un dévouement sans bornes. Chaque année, il faisait subir un examen à nos enfants et prodiguait les encouragements avec une bonté touchante. Une élève s'étant mise à pleurer après une première interrogation, ce fut une vraie désolation pour son cœur: « Comment! je vous fais pleurer, moi qui ne veux que votre bien! Mais vous avez parfaitement répondu. Séchez vos larmes: elles me font trop de peine. » Cette vertu de charité, que M. Condamin possédait à un si grand degré, lui avait gagné tous les cœurs. Il l'exerçait surtout à l'égard des enfants, des pauvres et des vieillards. Un malade que visitait M. le Curé se plaignit de se trouver seul au moment où il aurait voulu se lever. Je vais vous aider, lui dit le charitable Pasteur. Et comme le pauvre infirme se récriait: « Mais si j'avais un frère dans la même position que vous, refuserais-je de lui rendre service? Eh bien, n'êtes-vous pas mon frère? » Il leva le pauvre malade avec des précautions infinies, fit lui-même son lit, et le recoucha ensuite.

M. Condamin avait sous sa spéciale protection l'Orphelinat de sa paroisse. Ces pauvres enfants étaient l'objet de ses plus délicates attentions. Au premier jour de l'an, à Sainte-Catherine, il leur envoyait toujours quelques petites friandises. L'année où il commença sa magnifique église, quelques-unes des orphelines lui dirent: « Ne nous donnez pas d'étrennes cette année, Monsieur le Curé, vous avez trop besoin d'argent. » Et son cœur lui fournit cette charmante réponse: « Mais, mes enfants, est-ce qu'on fait les églises avec des brioches et des oranges? »

M. Condamin était la Providence des pauvres de sa pa-

roisse. Non content de leur donner tout ce qu'il possédait, il se faisait quêteur, et savait trouver, pour plaider leur cause, des accents d'une éloquence si persuasive, qu'il ouvrait tous les cœurs et toutes les bourses. Pendant la douloureuse crise commerciale et le rigoureux hiver de 1865, le clergé de Saint-Etienne décida que le produit des quêtes serait mis en commun pour être réparti entre les différentes paroisses. Plus de trois cents familles de la paroisse de Sainte-Marie demandaient des secours, et, sur chacune d'elles, M. le Curé donnait les renseignements les plus précis. Sans recourir à aucune note, il indiquait le nombre d'enfants, les ressources de la famille; c'était bien là le bon pasteur qui connaît ses brebis et les porte toutes dans son esprit et dans son cœur. Combien de fois n'a-t-il pas envoyé sous le plus grand secret, des sacs de farine à des familles malheureuses! Combien de fois aussi n'a-t-il pas sauvé, par des prêts généreux, l'honneur de certaines personnes tombées dans la misère!

Ce Prêtre, dont on a tant admiré la douceur, était né avec un tempérament bouillant et emporté; mais, à l'exemple de saint François de Sales, il avait su commander de bonne heure à la fougue de son caractère et l'avait plié à cette aimable mansuétude qui le rendait maître des cœurs. Aussi les possédait-il tous. Les malades qu'il visitait ne pouvaient résister aux charmes de sa douceur apostolique, et ils le consolait par un retour sincère. L'estime et la vénération suivirent au-delà de la tombe celui dont on pouvait dire comme du divin Maître: Il a bien fait toutes choses!

Au mois d'août 1870, alors que commençaient les grandes douleurs de la patrie, le Cœur de Jésus choisit pour nous donner la retraite annuelle, un de ses apôtres les plus zélés. Ce divin Cœur se montra notre plus chère espérance, et nous répandîmes devant lui toutes nos supplications: le jeudi soir, spécialement, nous faisons l'Heure Sainte en esprit de réparation et de demande.

Le nombre de nos élèves fut très-restreint pendant le triste hiver de 1870. A Pâques, nous en eûmes davantage, mais sans atteindre au chiffre habituel. Un souffle puissant de grâce et de ferveur se répandit sur ces jeunes âmes. La surveillance devint presque inutile; un silence profond, un amour ardent de la prière régnaient parmi ces chères enfants. Des conversions se produisirent, et la *Milice du Pape* put enregistrer des milliers de bonnes œuvres.

Au milieu de ces consolations, une grande affliction nous menaçait; la Maîtresse Générale du Pensionnat fut atteinte d'une maladie déclarée incurable dès son début. Notre Sœur Sainte-Eudoxie Courbon de Juillet était âgée de 53 ans. A l'extérieur le plus agréable, elle joignait un jugement sûr, un tact parfait, une maturité et une discrétion rares à son âge, un caractère si doux et si aimable qu'elle gagnait tous les cœurs. Les dons de la grâce accompagnaient ceux de la nature. Cette vertueuse Sœur s'était attachée de bonne heure à l'obéissance, et elle la pratiqua avec une rare perfection. Nul ne se souvient de lui avoir entendu dire une parole désobligeante. Tant de qualités et de vertus nous donnaient les plus grandes espérances, quand sa santé commença à décliner. Des actes héroïques furent faits pour obtenir une guérison si ardemment souhaitée. Une de nos élèves, qui avait jusqu'alors lassé la patience et le dévouement de ses maîtresses, changea subitement et devint un sujet d'admiration pour toutes ses compagnes. Pour la guérison de M^{me} Sainte-Eudoxie, elle sut dompter son caractère avec une énergie et une constance si grandes, que nous ne pûmes lui refuser le beau titre d'Enfant de Marie, qu'elle avait si vaillamment conquis.

Au mois d'avril de cette terrible année 1871, le Seigneur nous avait préparé une halte au milieu des malheurs publics et des croix de notre famille religieuse : trois novices avaient fait profession, et quatre postulantes avaient pris l'habit religieux. Hélas ! à cette joie se mêla bientôt l'amertume du sacrifice. Un an ne s'était pas écoulé, qu'une de ces jeunes professes, la Sœur Sainte-Hélène, s'endormit sur le Cœur de Jésus, le 8 juin 1872, le lendemain du jour mémorable où notre Ordre tout entier se vouait à ce Cœur béni.

Les premiers jours d'août, les forces de la Mère Sainte-Euxodie diminuèrent sensiblement. Le 12 au soir, elle tomba en agonie, et à 10 heures, sa belle âme était devant Dieu. Cette mort était une immense affliction pour la Communauté; elle fut plus grande encore pour la vénérée Mère Saint-Stanislas qui, dans son humilité, croyait être responsable de toutes les épreuves de sa chère Maison. Sa douleur, jointe à l'excès de travail, rendit malade à son tour notre bonne Mère. Les premiers jours de notre retraite annuelle, elle fut atteinte d'une espèce de choléra qui mit sa vie en danger. Nous pardonnera-t-on si nous avouons que la pensée de notre Mère remplissait les heures de prière durant la retraite?... L'épreuve était montée à son comble : Supérieure, Assistante, Maîtresse des Novices, Maîtresse générale, tout nous manquait à la fois. Aussi, quelque soumises à la volonté divine, nous résolûmes d'emporter d'assaut un miracle. Le 28 août, nous passâmes la plus grande partie de la journée devant le Saint-Sacrement, et nous nous succédâmes de manière à ce que l'une de nous priât toujours les bras en croix. Vers

le soir, une véritable amélioration fut signalée: nos cœurs retrouvèrent la vie.

Parmi nos chants d'actions de grâces, s'élevèrent aussi des supplications pour une de nos chères Sœurs, atteinte d'un cancer: la Sœur SAINTE-EUPHRASIE était douée d'une grande énergie; ancienne infirmière, elle calcula avec un calme parfait tous les progrès de sa maladie, elle compta les jours qui lui restaient à vivre, et se prépara avec la plénitude de ses facultés à rendre ses comptes au souverain Juge.

Cette chère malade soupirait depuis longtemps après l'heure où elle serait confirmée dans la grâce et l'amour. Son caractère lui avait fait essuyer bien des défaites, mais que de générosité dans la réparation, que d'humilité dans l'aveu de ses fautes! Elle ne s'épargnait en rien: ses répugnances étaient impitoyablement immolées, et les besoins de sa santé sacrifiés à l'amour de la vie commune. Maîtresse des enfants pauvres, elle apporta à cet emploi toute l'activité, tout le dévouement de sa nature et de sa foi. Elle les lavait, les peignait, leur donnait mille soins pour leur instruction religieuse, et s'occupait même de leur avenir. Cette chère Sœur mourut le 23 septembre, dans une douce paix.

Nous ne devons pas avoir cette année-là un instant de repos. Dans le nid charmant du Noviciat, reposait une petite colombe bien blanche et bien timide; elle charma les regards de l'Époux céleste... Il fallut la lui rendre. Notre chère petite Sœur n'avait que 23 ans; elle avait fait profession en 1871. Elle se montra si calme, et même si joyeuse, en face de la mort, que notre docteur répétait en la quittant: Vous avez là une petite sainte!

Un mois après, ce fut le tour de notre chère Sœur SAINT-ANTOINE, qui était née dans la ville de Metz. Toute jeune encore, elle avait embrassé la carrière de l'enseignement, et avait dirigé longtemps un externat. Des revers de fortune la forcèrent à quitter sa patrie; elle vint alors à Lyon, et fit des démarches pour entrer dans notre Communauté. Ce ne fut pas sans de grandes violences, que cette nature ardente, habituée au commandement, pût se plier à l'obéis-

sance religieuse. Mais que ne peut la grâce secondée par la bonne volonté ! Notre Sœur Saint-Antoine dompta si bien sa vivacité naturelle, qu'il nous devint facile de constater chaque année un progrès nouveau. Aussi à sa dernière heure, elle s'écriait avec transport : « Mon Dieu, merci ! je meurs Religieuse ! » Ce fut le 25 avril qu'elle nous quitta pour aller jouir de son Dieu.

C'est une page bien douloureuse dans l'histoire de notre Communauté que nous allons rappeler : les cœurs de nos chères Mères et Sœurs comprendront facilement toutes les angoisses des nôtres.

Le premier juin, la Mère Saint-Stanislas fut prise d'une fluxion de poitrine qui ne nous laissa bientôt aucune espérance ; onze jours après, elle avait cessé de vivre. . . . Ecrire la biographie de cette vénérée Mère sera pour nous une vraie consolation. Nous dûmes songer à faire nos élections. Notre nouvelle Supérieure, la Mère Sainte-Mélanie, comptait à peine 32 ans ; mais sa capacité, son tact, sa prudence relevèrent bientôt les espérances de la Communauté.

De nouvelles douleurs nous étaient réservées.

Une toute jeune religieuse, la Sœur **SAINTE FÉLICITÉ**, suivit dans le ciel notre Mère bien-aimée, et un an s'était à peine écoulé que le Seigneur nous redemanda notre chère Sœur **SAINTE-JOSEPH**, vrai modèle de zèle et de dévouement. L'élément de cette âme était la vie apostolique. Longtemps elle donna à nos enfants l'instruction religieuse ; et lorsque sa santé se trouva épuisée par ce laborieux apostolat, elle s'en dédommagea en faisant à Dieu, pour le triomphe de l'Eglise, le sacrifice de ses consolations intérieures. Son offrande fut acceptée, et elle resta, jusqu'à sa mort, l'Amante fidèle de la croix. Le 1^{er} mai 1874, elle trouva au ciel la récompense de ses travaux.

Une profession se préparait ; mais Jésus-Christ voulut anti-

ciper sur la donation qui allait lui être faite. Notre Sœur SAINT-DOSITHÉE FANGET tomba malade au moment où elle commençait ses demandes en chapitre. Elle eut le bonheur de gagner son Jubilé pendant sa courte maladie. La promptitude avec laquelle elle nous fut enlevée, ne permit pas de lui faire prononcer ses Vœux; mais la plénitude de cœur avec laquelle cette âme se donnait à Dieu lui tint sans doute lieu d'un engagement définitif.

Nous eûmes la douleur de perdre cette pieuse enfant le 19 juillet 1875. Elle n'était âgée que de 23 ans.

Le 26 septembre, jour de l'apparition de N.-D. de la Salette, mourut une de nos chères Sœurs converses, qui avait eu le bonheur de faire un pèlerinage à la sainte montagne où Marie avait pleuré. La Sœur PHILOMÈNE avait conservé un si doux souvenir de ce voyage, entrepris pour demander la guérison de notre Mère Saint-Stanislas, qu'elle sollicita la faveur d'y retourner en mendiant son pain.

Enfin l'année 1876 devait nous enlever toutes nos chères infirmes; notre bonne Sœur ANNE, que la paralysie réduisait depuis quelque temps à une immobilité complète, nous quitta les premiers jours de janvier; et deux Sœurs qui, depuis trente ans, étaient attachées à la croix de la maladie, virent l'une et l'autre la fin de leurs maux. La Sœur SAINT-PAUL mourut le 26 avril, et la Sœur CATHERINE, le 5 novembre.

On le voit, nos Annales sont un long nécrologe. Le Seigneur moissonne sans cesse dans le jardin de notre chère Communauté, et au moment même où nous nous disposions à envoyer ces pages, il nous a ravi encore un de nos jeunes sujets. La Sœur MARIE DE L'INCARNATION avait pris l'habit depuis un an, et déjà sa vie religieuse comptait de longues heures de souffrances. L'Epoux, ne voulant point laisser ternir sa robe d'innocence aux sentiers de ce monde, lui inspira de bonne heure ce désir du ciel, cette crainte de vivre, qui lui ont fait demander instamment à Marie la grâce de mourir aussitôt après sa profession. Pour elle, ce beau jour fut devancé, et il précéda immédiatement celui de son entrée au ciel!

Notre petite Sœur MARIE DE L'INCARNATION CURRAT n'avait pas encore accompli sa 24^{me} année. Sa perte nous prive d'un sujet de grande ressource, et vient encore élargir les blessures que tant de morts ont faites à nos cœurs.

Heureuses Sœurs qui nous ont précédées dans la céleste patrie, priez pour celles qui combattent encore dans cette vallée de larmes, et demandez pour nous à l'Époux que vous contemplez, les vertus qui doivent nous conduire à l'immortelle vie, où nous célébrerons ensemble ses bienfaits et son amour.

Nous sommes en ce moment 27 Religieuses professes, deux Novices, une Postulante de chœur, et 11 Sœurs converses. Nous avons dans nos classes externes ou gratuites de 120 à 150 enfants; et dans notre Pensionnat, 70 à 80 élèves: notre local ne nous permet pas de dépasser ce chiffre. Nous aspirons à faire construire une chapelle et un pensionnat séparé de la Communauté. Mais puissions-nous surtout croître en vertus et en mérites, afin de n'être pas indignes de nous dire, chères Ursulines du monde entier, vos très-petites et très-humbles sœurs.

LA MÈRE SAINTE-URSULE.



La Mère vénérée, dont nous esquissons la vie toute pleine de dévouement et d'abnégation, peut être considérée comme une des Fondatrices de notre nouveau Monastère, puisqu'elle partagea plus que toute autre les travaux de la Mère Sainte-Angèle et de la Mère Saint-François de Mayol; elle suppléa

par son intelligente activité à ce que l'âge et les infirmités ne permettaient plus à ces vénérables Mères d'accomplir.

M^{lle} JULIE SÉNÉCLAUZE naquit à Bourg-Argental en 1794. L'honorable famille à laquelle elle appartenait, se faisait une gloire d'abriter les prêtres courageux qui n'avaient pas voulu quitter la contrée, et un devoir de faciliter leur ministère auprès des nombreuses ouvrières de leur manufacture. M^{lle} Julie fut la deuxième enfant de cette digne famille, qui a donné à l'Eglise trois Jésuites, quatre Ursulines et trois Filles de la Charité. M^{me} Sénécلاuze s'était faite la mère des indigents, et ses filles aînées l'aidaient dans ces généreux secours. M^{lle} Julie, en visitant les pauvres de Bourg-Argental, fut touchée surtout de l'ignorance des enfants en matière de religion; et, n'écoulant que son zèle, elle se fit catéchiste: c'était aux petits enfants, aux jeunes filles, aux ouvrières de la fabrique, qu'elle prodiguait ses soins.

En 1816, nos Mères, dispersées par la tourmente révolutionnaire, cherchaient à se réunir. M^{lle} Sénécلاuze, s'arrachant aux douceurs de la maison paternelle, vint partager leur dévouement, et fut, pour ainsi dire, la pierre de l'angle du nouveau sanctuaire.

L'indigence de la Communauté était telle que, pendant près d'un an, la courageuse postulante continua à prendre ses repas chez ses parents, pour lui épargner les frais de son modeste entretien. Elle faisait plus: les objets de première nécessité manquaient à la petite Communauté; M^{lle} Julie rapportait chaque jour quelque chose enlevé au superflu de la maison paternelle. Les anges seuls pourraient dire les sacrifices et les travaux de ces premières années; le ciel allait enfin combler ses désirs, et récompenser son dévouement. La Communauté commençait à s'organiser et M^{lles} Julie Sénécلاuze et Adélaïde de Lavèze furent les premières admises à la prise d'habit. La cérémonie se fit dans l'église paroissiale le jour de sainte Ursule avec une pompe et un éclat inouïs. C'était un événement pour la petite cité: chacun voulait être témoin du sacrifice de celle qui s'était toujours montrée le soutien des malheureux et l'appui des indigents. La Sœur Sainte-Ursule soutint ce que ces généreux commencements pouvaient faire pressentir. Son esprit de mor-

tification et de pauvreté ne connut point de bornes. S'agissait-il d'un travail pénible et rebutant, elle avait toujours l'adresse de se l'approprier; une enfant exerçait-elle la patience de ses maîtresses, elle se l'adjugeait pour élève, et, par son héroïque patience, triomphait quelquefois des natures les plus rebelles.

La Mère Saint-François fut un moment sur le point de céder aux instantes sollicitations qui lui étaient faites de transférer la nouvelle fondation à Lupé. La vertu et le tact de la Mère Sainte-Ursule brillèrent alors de tout de leur éclat, et, par ses humbles supplications, elle retint à Bourg-Argental la vénérée Mère. A sa mort, arrivée en 1829, notre Sœur Sainte-Ursule fut nommée Supérieure. Elle porta quinze ans le poids si lourd de la supériorité, et ne le déposa que pour exercer jusqu'à la fin de sa vie la charge d'Assistante. C'est dans ces emplois importants que la bonté de son âme se révéla. Son cœur, exempt de fiel et d'amertume, ne pouvait qu'aimer et obliger. Elle s'oubliait complètement elle-même, mais qui peut dire combien elle était sensible aux souffrances des autres!

Cette bonté aurait été le trait saillant de son caractère, si elle n'eût été égalée par son amour de la Règle. Quelquefois, les embarras du gouvernement exigeaient qu'elle prolongeât ses veilles bien avant dans la nuit; n'importe, au premier coup du réveil elle était debout. Atteinte du mal terrible qui l'a clouée si longtemps sur son lit de souffrances, cette vénérable Mère assistait encore à tous nos exercices. Elle se levait quelques instants avant que la première cloche ne sonnât, pour pouvoir assister à l'oraison, et parcourir les stations du Chemin de la Croix quand le temps le lui permettait. Trois ans avant sa mort, une paralysie générale vint la réduire à l'immobilité; même alors, elle semblait moins sentir ses douleurs que la peine de ne pouvoir se trouver aux exercices de la Communauté.

On la voyait sans cesse occupée à procurer le bien spirituel et temporel de ses filles: elle y intéressait le ciel et la terre. Les classes, la cuisine, les différents lieux du Monastère, avaient souvent sa visite, et c'était toujours pour y faire régner la régularité et la paix.

Elle se mettait avec ardeur à tous les ouvrages communs, quelque pénibles, quelque rebutants qu'ils fussent. Que de fois nous avons admiré son respect et sa déférence pour les Supérieurs ! Elle les consultait avec la plus filiale soumission, et leurs observations étaient reçues avec une profonde humilité. De quelque côté que pût lui venir un reproche, la Mère Sainte-Ursule ne s'excusait jamais. Fidèle adoratrice du Cœur Sacré de Jésus, elle faisait de l'Heure sainte ses plus chères délices. Souvent, dans le silence de la nuit, par une faveur qui lui avait été accordée, elle pénétrait dans le sanctuaire et répandait ses prières et son amour devant l'Hôte divin.

Notre bonne Mère Sainte-Ursule s'endormit dans la paix du Seigneur le 23 avril 1867, à l'âge de 74 ans. Elle n'est plus, mais son souvenir vivra éternellement dans nos cœurs.

LA MÈRE SAINTE-CHANTAL.

CETTE digne Mère, le type le plus parfait des vertus religieuses, marcha dans le chemin du Calvaire dès ses plus jeunes années. Elle appartenait à une honorable famille du Dauphiné. Orpheline à quatre ans, elle se vit séparée de sa sœur et de son frère, ses plus douces affections, et placée à Lyon auprès d'une de ses tantes ; celle-ci la reçut avec beaucoup de tendresse et remplaça par sa sollicitude la mère qui lui avait été si tôt enlevée. Les grâces charmantes de notre petite Suzanne, sa douce gravité dévoilèrent-elles à cette pieuse tante ce qu'elle serait un jour ? Le soin jaloux qu'elle mit à veiller sur cette enfant le ferait supposer. L'affection de la vertueuse demoiselle ne dégénéra jamais en faiblesse, et cette éducation ferme et énergique contribua sans doute à donner à Suzanne la force de caractère, la réserve si digne qui plaisait encore plus que la beauté dont Dieu l'avait douée. Mais tout nous porte à croire que l'enfance de notre vénérée Mère fut privée de cette expansion que son naturel affectueux réclamait.

Docile à la voix de Dieu, Suzanne s'éloigna toujours des plaisirs profanes ; elle ne voulait d'autres joies que celles de

la piété. Cependant, il fut un moment où sa ferveur sembla se ralentir; M^{lle} *** crut découvrir dans sa nièce un germe de vanité, et pria son directeur de lui en faire l'observation. Comme sainte Chantal, Suzanne sacrifia généreusement les petites recherches qu'on lui reprochait; elle resta amie de l'ordre et du bon goût et sa mise fut toujours en harmonie avec sa position; mais, à partir de ce moment, elle fut impitoyable pour retrancher tout ce qui aurait pu ressembler à un peu de coquetterie. Cette docilité fut pour M. l'abbé Balmet, la marque la plus certaine de la solidité de sa vocation. Après quelques épreuves généreusement soutenues, le vénérable Directeur lui parla de notre Maison, si pauvre à ses débuts, mais si fervente, si heureuse par l'union de ses membres. Ce tableau de privations, de régularité, de cordiale charité, séduisit M^{lle} Suzanne, et, au mois de mars 1830, elle vint frapper à la porte du Monastère. A peine en a-t-elle franchi le seuil, qu'elle s'agenouille aux pieds de notre Révérende Mère: « Ma Mère, dit-elle, je vous remets ma volonté et tout ce que je suis; disposez de moi selon votre bon plaisir, vous me trouverez toujours docile et dévouée. » Ce début promettait, et la suite dépassa les espérances. Dès lors, notre fervente Novice fut un miroir de toutes les vertus: modeste, recueillie, ponctuelle, mortifiée, obéissante; jamais, selon le témoignage de sa Maîtresse, on n'eut à la reprendre deux fois de la même faute. Ses compagnes l'admiraient, et dans les cas embarrassants pour leur inexpérience, tous les regards se tournaient vers la Sœur Sainte-Chantal: sa conduite était une lumière et une force. On ne se souvient pas de lui avoir vu lever les yeux dans les lieux réguliers, jusqu'à ce que ses emplois l'obligèrent à exercer la surveillance.

La Mère Saint-Augustin Tardy, à la fois Supérieure et Maîtresse des Novices, avait une estime si profonde pour sa pieuse Novice qu'elle prenait souvent son avis, et celle-ci, avec une modestie et une simplicité charmantes, émettait son jugement. Aussi la Mère Saint-Augustin se hâta-t-elle d'utiliser un tel mérite. La Sœur Sainte-Chantal voyait avec tristesse approcher la fin de son noviciat; elle aimait ce petit cénacle, doux séjour d'obéissance, d'humilité, de tendre charité, et elle supplia la Mère de son âme dans un écrit

tout filial de lui accorder la faveur de la laisser au Noviciat. — Je vous le promets, ma fille, lui répondit la Mère Saint-Augustin; et le lendemain, en lui annonçant qu'elle prenait rang parmi les Vocales, elle la nomma Maîtresse des Novices.

Rien ne peut rendre le saisissement de notre jeune Sœur; mais l'accueil si plein de respect que lui firent ses filles, hier encore ses sœurs, lui adoucit cette épreuve, et dès lors, elle fut toute à sa petite famille.

Les Sœurs du Noviciat l'avaient toujours vue si parfaite, si sévère pour elle-même, qu'involontairement elles redoutaient de l'aborder. La Mère Sainte-Chantal eut bientôt fait cesser ces appréhensions. Humble autant qu'éclairée, elle comprit que, à l'imitation de sa sainte Patronne, elle devait adoucir ce qu'il y aurait eu de trop rigide dans sa volonté; chaque jour ajoutait un mérite à la lutte de la veille, et, nous pouvions constater que plus notre vénérée Mère avançait en âge, plus elle devenait suave et bienveillante. Les confidentes de son âme eurent seules le secret de ces sacrifices intimes, que rien ne trahissait au dehors, tant elle était habituée à dominer la nature.

Elle comprenait si bien la perfection de la vie religieuse, qu'elle y formait ses novices avec une sollicitude sans faiblesse; elle ne pardonnait rien au propre esprit. La Mère Sainte-Ursule rendait ce témoignage de la Mère Sainte-Chantal à M. de Saint-Jean, notre Supérieur: » C'est une parfaite Religieuse, mais qui se préoccupe un peu trop de ne pouvoir faire avancer ses novices aussi promptement qu'elle le voudrait. » Esclave du devoir, elle avait peine à comprendre qu'il fallût stimuler une âme religieuse pour le lui faire accepter.

En 1842, on lui confia la direction du Pensionnat. Dans le court espace de temps qu'elle remplit cette charge, notre Mère Sainte-Chantal sut gagner l'estime et la confiance des élèves. « Oh! disaient les nouvelles venues, que je craindrai cette dame! — Quand vous la connaîtrez, répondaient leurs compagnes, vous l'aimerez comme une mère et vous la respecterez comme une sainte. » Et il en était presque toujours ainsi.

Là, comme au Noviciat, elle éloignait toute mollesse. « Personne, disait une de ses élèves, ne m'a fait comprendre la nécessité de la mortification comme la Mère Sainte-Chantal. »

Après un an d'absence, elle fut rendue à ses Novices, qui ne devaient pas la posséder longtemps. Les suffrages de la Communauté la placèrent bientôt à la tête de la Maison. Elle avait à peine 38 ans, et, pendant 21 ans presque successifs, elle porta le lourd fardeau de la supériorité. C'est que notre Mère Sainte-Chantal avait des talents rares et des qualités précieuses pour le gouvernement : profondeur de vues, discrétion à toute épreuve, prudence consommée, jugement sûr, bonté parfaite, présence d'esprit admirable; elle pensait à tout, pourvoyait à tout, réparait nos oublis avec un étonnant à-propos. C'était une de ces âmes d'élite que le ciel ne donne que rarement à la terre, mais dont la présence est un bienfait. Supérieure accomplie, elle prêchait la perfection, plus par ses exemples que par ses paroles.

Quels n'étaient pas son zèle pour le maintien de la Règle, ses soins constants pour entretenir la charité, son ardeur pour hâter les progrès de l'enseignement! Que dire de cette profonde humilité qui lui fit solliciter avec instances d'être Sœur converse, et accepter les mépris avec bonheur! Elle prévenait celles qui l'avaient offensée, et redoublait pour elles d'égards.

Nous admirâmes tour à tour en notre vénérée Mère une délicatesse de conscience qui craignait l'ombre même de l'imperfection, une dévotion ardente pour Jésus au tabernacle et un dévouement tout filial pour le Saint-Siège. La prière était pour cette âme bénie ce qu'est la rosée du printemps à une terre féconde. Cependant, très-laborieuse, elle ne retranchait rien des heures consacrées au travail; mais, pendant que ses doigts habiles maniaient l'aiguille, son cœur envoyait au ciel des aspirations d'amour. Plus tard, lorsque de graves infirmités lui eurent interdit toute occupation suivie, elle se dédommagea en redoublant ses prières. La sainte Communion avait pour elle un attrait ineffable; presque chaque jour elle recevait son Dieu, et toujours avec une faim nouvelle.

Aussi ne pouvait-on l'aborder sans avoir un sentiment intime de la présence de Dieu. Sa parole brève et concise commandait le silence. Qu'il était surtout édifiant de la voir en retraite ! Il semblait que toute la terre eût disparu pour elle. « Rien que de voir notre Révérende Mère en retraite, disait une jeune novice, cela m'y met. »

Sujette dès l'enfance, à des migraines sans cesse renouvelées, elle fut encore atteinte d'un rhume catarrhal chronique, puis d'une congestion cérébrale qui, sans nuire à ses facultés, lui ébranla le cerveau et lui ôta la possibilité de marcher sans appui. Ses douleurs incessantes n'altérèrent jamais son esprit de mortification ; elle pratiquait des pénitences secrètes et distribuait adroitement les petites douceurs qu'on lui donnait.

Les hivers lui étaient extrêmement pénibles, et son oppression fut plus forte encore pendant celui de 1868. Cependant, rien ne semblait présager le malheur qui nous attendait ; elle seule paraissait prévoir sa fin prochaine. Le 11 avril, après les premières Vêpres de Pâques, une de nos Sœurs, souffrante aussi, vint la trouver. « Je n'ai pas entendu à Vêpres la voix de ma Mère, lui dit-elle, j'en ai été inquiète. — Ma fille, vous ne m'entendrez plus maintenant », lui répondit la vénérable malade. Une autre Sœur l'abordait quelques instants après : « Ma Mère, si vous voyez comme la sainte Vierge est belle avec sa nouvelle parure ! — Elle l'est bien davantage au ciel, mon enfant. » Notre Mère Sainte-Chantal était en ce moment sous le poids de la tristesse : une de ses plus chères filles, la Sœur Saint-Dosithee, succombait à une fluxion de poitrine. Souvent celle-ci avait demandé à Notre-Seigneur de mourir avant sa Mère bien-aimée et de l'avoir auprès d'elle à sa dernière heure ; sa prière fut exaucée : le 21 avril, la Mère Sainte-Chantal lui fermait les yeux. Huit jours plus tard, une attaque d'apoplexie la frappait à son tour, et quarante-deux heures après, nous étions orphelines. Sur ses traits rajeunis brillait un bonheur céleste ; on sentait, en la contemplant, que sa belle âme devait jouir de l'éternelle béatitude. Nous, prosternées au pied de ce lit qui nous ravissait tant d'espérances et de joies, nous supplions au milieu de nos larmes notre

Mère bien-aimée, de nous laisser son esprit et de continuer ainsi à vivre parmi nous.

LA MÈRE SAINT-STANISLAS.

LA MÈRE SAINT-STANISLAS, dans le siècle JOSÉPHINE ABRIAL, naquit à Saint-Etienne, en Forez, le 28 juin 1814, d'une famille très-honorable.

SON ENFANCE. — Un passage de ses écrits nous dira quelle fut la passion de sa première enfance. « Etant petite, j'avais une vraie faim d'histoires... Qu'on me mette en prison, disais-je, que j'y sois au pain et à l'eau, pourvu que j'aie des histoires à lire, je serai contente. Je m'identifiais complètement avec les personnages; je pleurais quand ils versaient des larmes, leurs sentiments devenaient les miens. Or, voilà que la divine Providence me fait tomber sous la main un *Pensez-y bien*. Bon! il y a des histoires; je les dévore, ayant bien soin de tourner le feuillet quand la morale arrive. A la fin du petit livre, je ne sais quel sentiment s'empare de mon cœur; je recommence ma lecture. Cette fois, histoires et morale, tout y passe. Vivement touchée, je réfléchis. La pensée de sainte Thérèse, voyant dans l'enfer la place qu'elle a méritée frappe mon esprit, et me voilà répétant constamment en moi-même ces terribles paroles qui font le tourment des damnés: Toujours! jamais! »

Mais la légèreté naturelle à cet âge vint bientôt dissiper cette salutaire impression. Dix années encore devaient s'écouler avant que Jésus, roi des cœurs, n'établît pour jamais son trône dans cette âme si bien faite pour lui.

Vive et ardente, Joséphine se livrait avec un égal enthousiasme à l'étude et aux jeux. On la voyait tour à tour s'amuser avec un entrain qui surpassait celui de ses jeunes compagnes, puis emporter d'assaut les récompenses destinées au travail. La chère enfant, d'une santé délicate, pâlisait sur ses livres; sa mère s'alarma et elle fut rappelée sous le toit paternel.

Joséphine était l'enfant préférée de la famille. Son activité

enchantait sa mère, qui se déchargeait sur elle d'une partie de ses sollicitudes, et son père, l'objet de ses plus tendres affections, avait pour sa fille si chère des complaisances infinies. Quand un nuage de tristesse ou d'irritation obscurcissait ce front vénéré où Joséphine semblait lire, une de ses caresses, une de ses douces paroles y ramenait le calme et la sérénité. Les petits enfants eux-mêmes subissaient cette attraction : Paul et Petrus, Olympe et Emilie aimaient leur sœur de toute la tendresse de leur âme.

SA JEUNESSE. — Joséphine avait à peine seize ans lorsque sa mère, atteinte d'une maladie de foie, la laissa orpheline. Elle comprit le rôle qui lui incombait ; aussi sa sollicitude pour ses frères et sœurs ne connut plus de bornes, et tant qu'ils la possédèrent, ils ne s'aperçurent point de la privation des soins maternels. Cette époque de son existence fut cependant l'objet des regrets de notre Mère bien-aimée. A l'exemple des saints, elle pleura longtemps devant Dieu ces jours où son âme, appelée à l'union divine, avait jeté sur les joies du monde un regard de satisfaction. Son cœur sensible se portait naturellement vers le plaisir, et peut-être aurait-elle succombé à cet attrait, si la main miséricordieuse du Seigneur ne l'eût arrêtée sur cette pente rapide.

ELLE SE DONNE TOUT A DIEU. — Joséphine entendait la voix de la grâce lui demander le sacrifice de ses inclinations mondaines ; Dieu réclamait le don entier de tout elle-même : mais elle hésitait en face de cet holocauste complet. Un jour, la lutte devint si violente que, pressée par l'effort des deux sentimens qui se disputaient sa volonté, la pauvre enfant se roula convulsivement sur le parquet de sa chambre.

Il fallait un miracle pour déterminer la victoire : Dieu n'hésita point à le faire. « Oh ! si jamais, mon Dieu, écrivait la Mère Saint-Stanislas en 1843, si jamais ma confiance en vous s'affaiblissait, si j'étais tentée de vous refuser quelques sacrifices, que je trouve dans ces lignes que je me sens pressée de tracer, un aiguillon contre la paresse, et un remède contre l'ingratitude. Pourquoi, ô Jésus ! tant de bonté pour une âme qui le méritait si peu ? Il me

semble encore être à cette nuit de carême, nuit fortunée... Je m'étais endormie; soudain je me vois transportée au jugement de Dieu: je suis condamnée, je vois déjà la place que je vais occuper en enfer! Saisie d'effroi, baignée de larmes, je prie, je sollicite, je demande un peu de temps; je promets de me convertir, j'implore le secours de Marie... O bonheur! mes vœux sont exaucés; une voix me dit que quelques années encore me sont données. Je m'éveille; mes larmes ne tarissent plus, et je renouvelle mes promesses. Dieu d'amour, laissez-moi vous dire ce que mon cœur éprouva alors. Aviez-vous pris à tâche de me faire oublier mes longues infidélités? On l'aurait cru, mon bon Maître, et les anges en ont été persuadés quand ils ont vu les caresses dont vous usiez envers moi; la tendresse que vous me témoigniez, les délices dont vous enivriez mon âme! Je croyais goûter toutes les douceurs du Paradis, et je comprenais que le bonheur n'est qu'auprès de vous. »

Joséphine appartenait à Jésus, et ces douceurs célestes étaient sans doute la récompense de sa générosité, en même temps que la préparation à des grâces plus spéciales encore. Avide de recueillement et de solitude, elle trouvait tout son bonheur à se retirer dans sa chambre pendant de longues heures, et tandis qu'elle travaillait, sa pensée tout entière se portait vers le ciel. Le Dieu qui s'était d'abord montré à elle comme un Dieu vengeur, se transforma en amant passionné de son âme: Aussi, comme déjà la terre lui semblait vile; et comme les conversations humaines lui paraissaient fades et insipides!

Un attrait mystérieux appelait Joséphine auprès du divin Tabernacle. Chaque matin, brûlant d'étancher sa soif aux sources mystiques qui s'échappent des plaies du Sauveur, elle prévenait le jour pour assister au saint Sacrifice. Rien n'arrêtait son ardeur, ni les frimas, ni le lever matinal, si pénible à sa nature délicate. Jésus ne l'attendait-il pas? Bien des fois, éveillée par ses pieux désirs, elle se rendit à l'église dès trois heures du matin, et, comme les portes du saint lieu étaient encore fermées, elle s'agenouillait sous le porche, et attendait le moment où il lui serait permis d'entrer.

Le Jeudi-Saint, elle usait d'une pieuse ruse pour satisfaire sa ferveur; elle feignait de se retirer dans sa chambre, et quand la famille reposait, elle se rendait auprès de Jésus-Hostie, et allait apprendre à ses pieds la sublime folie de la croix. Le lendemain matin, elle revenait épuisée de fatigue, mais l'âme inondée d'allégresse. C'est en mangeant le pain des Anges, qu'il lui fut donné de comprendre le mérite de la virginité. Elle se hâta d'ajouter à sa couronne ce diamant d'un prix inestimable, et prit la ferme résolution de ne jamais contracter d'alliance terrestre. Cependant Joséphine n'avait pas encore entendu cette parole: « *Audi, filia et vide.* » Elle avait voué sa foi à l'Époux immortel, mais il ne lui avait pas encore demandé le sacrifice de ses plus tendres affections : son père et les quatre orphelins dont elle était la mère.

ELLE OBTIENT MIRACULEUSEMENT DE CHANTER. — Depuis que la grâce avait parlé au cœur de M^{lle} Abrial, elle sentait le besoin de communiquer à d'autres le feu sacré qui l'animait; elle aurait voulu publier par toute la terre les miséricordes du Seigneur. Un regret vint alors se glisser dans son âme: sa voix quoique juste, était faible et peu agréable, et pourtant elle avait besoin de chanter... Que ne lui était-il donné, comme à tant d'autres jeunes filles, de redire à tous, dans un langage plein d'harmonie, son amour pour Jésus! Le Mois de Marie approchait; Joséphine adressa ses naïves supplications à sa divine Mère, pour obtenir la voix dont elle était privée, lui promettant de l'employer uniquement à la gloire de Dieu. Un jour elle se promenait avec son père dans la campagne. Tous les deux contemplaient avec bonheur le charmant spectacle qui se déroulait à leurs regards. Les champs, les prairies, longtemps ensevelis sous la neige, se paraient sous leur élégant manteau de verdure; les petits oiseaux commençaient à gazouiller dans leurs nids, et la nature semblait entonner un hymne à son Créateur. M. Abrial enthousiasmé unit à ce concert les accords de sa flûte. Joséphine cueillait des violettes; elle se prit à chanter... Mais quelle ne fut pas sa surprise, en entendant sa voix retentir mélodieusement! Était-ce bien elle qui chantait? M. Abrial ne pouvait se lasser.

d'écouter ces accents doux et sonores, qui paraissaient être un écho de la voix du rossignol. « Chante encore, mon enfant, lui répétait-il, chante: oh! j'ai tant de bonheur à t'entendre. »

Le cœur de l'heureuse enfant de Marie débordait de reconnaissance; aussi voulut-elle consacrer les premiers sons de cette voix miraculeuse à Celle qui la lui avait accordée, et fit partie du chœur des chanteuses établi dans sa paroisse. Plus tard, nous l'entendrons s'écrier: « O Marie, vous avez voulu condescendre à mes désirs enfantins, et cette voix accordée par votre bonté, malgré les plus grandes fatigues, les plus longues maladies, vous me l'avez conservée dans toute sa force: soyez bénie, ô ma douce Reine! »

Elle aurait pu ajouter qu'elle avait pleinement rempli le devoir de sa gratitude filiale. Chanter la Mère du bel amour, le Dieu du Calvaire et de l'Eucharistie, fut toujours le bonheur de notre Mère Saint-Stanislas. Trois semaines avant sa mort, sur son lit de souffrances, elle consacrait les dernières vibrations de sa belle voix à redire les beautés de ce ciel où elle allait entrer... C'était le chant du cygne.

SA VOCATION. — Pendant, Dieu ne tarda pas à réclamer de cette âme généreuse le plus grand des sacrifices. L'heureuse influence qu'elle exerçait sur son père, l'affection filiale des quatre jeunes enfants que sa mère mourante avait confiés à ses soins, tout semblait opposer des obstacles insurmontables à une vocation religieuse. Aussi, à la première ouverture qu'elle en fit à son bon père, il fut atterré. Promesses, menaces, mauvais traitements, tout fut employé et tout fut inutile. Enfin, après quelques mois de lutttes, M. Abrial, las des sollicitations de sa fille, et espérant qu'un essai suffirait pour détruire des désirs si véhéments, consentit à l'accompagner lui-même au Couvent.

Les motifs les plus parfaits guidaient notre chère Aspirante. « Vous le savez, ô Jésus! dit-elle dans ses notes de retraite, lorsque je me donnai à vous, mon premier mouvement fut de désirer ce qui a toujours été votre partage, les opprobres et les persécutions. En entrant en religion, je me fusse estimée heureuse de trouver des rebuts, des mépris, des humiliations. » Que de fois nous avons entendu s'échap-

per de sa bouche cette parole enflammée: « Quand il n'y aurait ni ciel, ni enfer, je voudrais consacrer toute ma vie au Seigneur! » Ce fut au moins dans l'espoir de rencontrer l'oubli et la solitude qu'elle choisit une Maison où elle ne connaissait absolument personne.

Après les premières épreuves, Joséphine fut admise à la prise d'habit. M. Abrial, irrité de sa persévérance, répondit à la touchante invitation qu'elle lui adressa, par la menace d'une rupture formelle si elle n'abandonnait ses projets: hélas! il tint parole, et ne revit jamais cette fille si chère... Cependant Dieu permit que l'enfant éloignée du toit paternel devint l'ange gardien de son père au moment suprême. Peu d'années après son entrée en religion, notre Sœur Saint-Stanislas, informée du dépérissement que l'on remarquait chez M. Abrial, écrivit au Curé de la paroisse pour le presser de donner au cher malade les secours de l'Eglise. Grâce à cette heureuse inspiration, les derniers Sacrements lui furent administrés la veille même de sa mort, et la Sœur Saint-Stanislas recueillit la récompense de son sacrifice, en assurant à ce père vénéré une mort vraiment chrétienne.

SA VIE RELIGIEUSE. — Dès le commencement de son postulat, notre fervente Sœur marcha à grands pas dans la voie de la régularité, de l'abnégation et de l'obéissance. « Je ne me souviens pas, a pu nous dire une de ses compagnes de Noviciat, qu'il ait été nécessaire de lui adresser deux fois la même recommandation. » Ouverte et gracieuse avec ses Sœurs, elle savait, par son maintien grave et digne, contenir les élèves dans la soumission et le respect, et se conserver elle-même dans l'humilité la plus profonde.

La Sœur Saint-Stanislas avait été, bientôt après sa prise d'habit, chargée d'une des classes du Pensionnat. Son instruction était très-ordinaire; mais elle sut promptement accroître ses connaissances, et les progrès de ses élèves furent fort satisfaisants. Elle communiquait surtout à leur style quelque chose de cette aisance et de cette grâce dont le sien était naturellement orné, et elle sut rendre le travail si agréable, qu'une nouvelle impulsion fut donnée aux études. Son caractère aimable et son dévouement à toute épreuve, lui gagnèrent facilement le cœur des enfants, et cette in-

fluence ne servit jamais qu'à la gloire du Dieu dont elle était l'Apôtre et l'Épouse.

EPREUVES INTÉRIEURES. — Le Dieu jaloux, voulant purifier de plus en plus la Sœur Saint Stanislas, lui envoya une des plus pénibles tentations qui puissent attaquer l'âme fidèle. Voici comment, dans sa profonde humilité, elle juge l'état où elle se trouvait alors, et raconte la faveur qui lui fut accordée :

« O Jésus, mon amour, vous savez dans quel état déplorable mes infidélités m'avaient jetée trois ans après ma profession. Mon entendement était obscurci, mon esprit, en proie aux tentations. . . . Or, le 12 août 1840, je me rends à l'oraison comme de coutume ; mais à peine m'y trouvé je que ma vie tiède se déroule à mes yeux, et je sens toute la profondeur des plaies de mon âme. En même temps, je vous vois, ô mon Dieu ! non avec les yeux de mon corps ; pourtant je suis assurée de vous voir, et vous êtes prêt à me punir. La Vierge divine demande grâce pour moi. Et moi, déchirée de remords, brisée de douleur, je m'écrie : Seigneur, encore miséricorde ! Mes pleurs parlaient plus que mes paroles. Soudain une confiance que je ne connaissais plus renaît en moi, je crois entendre mon pardon, mais avec l'assurance que cette grâce est la dernière de ce genre. Ah ! Seigneur, qu'ils étaient à la fois doux et pénétrants, les reproches d'amour qui retentirent pendant plusieurs jours au fond de mon âme, et qui firent de mes yeux deux sources continuelles de larmes. Gloire à vous, ô Jésus ! car plus je me voyais coupable, plus je sentais s'augmenter mon espérance ! Un fleuve de paix inonda de nouveau mon âme. Ce furent alors des lumières, des douceurs que vous seul savez, ô Époux trop libéral ! Ainsi, Amour de mon âme, plus j'ai été pécheresse, plus j'ai été consolée. »

A partir de ce jour, non-seulement toutes les tentations cessèrent, mais il y eut pendant plusieurs mois dans l'âme de la Sœur Saint-Stanislas une paix si profonde, une union si intime avec Jésus, qu'il lui semblait être seule sur la terre avec ce céleste Ami.

Jusqu'à cette époque, notre Sœur Saint-Stanislas avait été aimée des enfants ; mais une langue pleine de venin répan-

dit le poison de sa malignité sur les actions de cette digne Maîtresse ; et la jeune fille qui se permit ces tristes menées, lui était unie par les liens du sang. . . . Cette circonstance ajouta à l'amertume du calice qui lui était offert. « Que de fois, disait-elle plus tard confidentiellement, je suis sortie de classe l'âme brisée, heureuse cependant d'avoir quelque chose à unir à l'agonie de Notre-Seigneur. »

ELLE EST NOMMÉE MAÎTRESSE GÉNÉRALE. — Après avoir exercé plusieurs fonctions au Pensionnat, la Sœur Saint-Stanislas fut appelée à la charge de Maîtresse Générale à l'âge de 32 ans. Une plus vaste carrière était ouverte à son zèle et à son dévouement. Qu'il était touchant de la voir préparer les enfants à la première Communion ! Quoique cette cérémonie n'eût lieu qu'en été, dès le commencement de l'année scolaire, elle réunissait deux fois la semaine ses chères petites aspirantes et, dans de brûlantes instructions, cherchait à leur faire comprendre la grande action à laquelle elles se disposaient. Ces jeunes âmes se sentaient enflammées au contact du cœur si ardent de leur maîtresse, et c'était par des actes de mortification et de ferveur dont elles rendaient compte dans leurs réunions, qu'elles préparaient la demeure de l'Hôte divin. Notre Sœur Saint-Stanislas était elle-même le prédicateur de la retraite qui précédait le grand jour ; elle ne quitta plus alors ses heureuses enfants, et recevait leurs vœux naïfs avec la bonté d'une vraie mère.

En 1847, elle donna les exercices de la retraite à tout le Pensionnat. Ce genre d'apostolat, encore nouveau pour elle à cette époque, lui devint familier plus tard auprès des Enfants de Marie : « Madame Saint-Stanislas, disaient les élèves, prêche aussi bien que les Pères. »

ELLE FAIT LES EXERCICES DE SAINT IGNACE. — Pendant les vacances de 1848, excitée par une grâce puissante, cette pieuse Mère demanda à faire la grande retraite de saint Ignace. Cette permission lui fut accordée, à condition toutefois que les huit premiers jours seulement se passeraient dans une solitude complète. Voici ce qu'elle écrivait à la suite de sa méditation sur l'enfer :

« Le sentiment de vos bontés, que vous m'avez fait éprouver ce soir, ô trop bon Jésus ! ne s'exprime pas par des pa-

roles. Il n'y a que les larmes... laissez-moi en baigner vos pieds sacrés... Il fut un temps où j'expérimentai les douleurs cuisantes qui causent les remords, remords pleins de douceur, car ils étaient provoqués par l'amour, accompagnés de la ferme espérance du pardon. Et cependant que je souffrais ! Pour les adoucir, j'aurais été heureuse de dévoiler mes péchés, non-seulement devant la Communauté, mais à la face du monde entier. Aujourd'hui, qu'en est-il de moi, puisque les vérités les plus terribles me sont une source de douceurs !... O Jésus... mon cœur est plein ; il ne peut contenir son amour ! Que ce soit entre nous à la vie, à la mort. Pour moi, plus rien que Jésus. »

Et plus loin encore :

« Mes sentiments ne vous sont point cachés, ô mon Dieu ! Vous savez que je ne veux rien qu'une chose sur la terre, que je ne désire que le blâme, la confusion et le mépris. Le jour où je serai humiliée, sera le jour où je vous sacrifierai une hostie de louange, où je vous chanterai un cantique d'actions de grâces.

« Deux genres de vie se présentent à moi :

« 1°. Je puis être une assez bonne religieuse ; accomplir littéralement ma Règle, fuir les plus légères fautes, me rendre aimable à mes Sœurs ; mais être bien aise qu'on m'approuve, qu'on m'estime, qu'on m'aime, qu'on me distingue des autres, pourvu qu'en cela il n'y ait pas réellement de péché.

« 2°. Je puis, pour imiter plus parfaitement Notre-Seigneur, embrasser la plus rigide pauvreté, les opprobres et les mépris ; ne trouver de vrai repos que dans le blâme, l'oubli des créatures, m'estimant alors trop heureuse de tenir fidèle compagnie à Jésus. Je puis choisir toujours le plus vil, le plus humiliant ; non-seulement ne rien faire pour m'attirer les regards et l'estime, mais faire précisément le contraire, pourvu qu'il n'y ait pas offense de Dieu ; non-seulement ne pas excuser mes fautes, mais me réjouir sincèrement de l'humiliation qui m'en revient. Je puis, en un mot, embrasser sans restriction le troisième degré d'humilité.

« Mon choix est fait, ô mon Dieu ! et je m'étonne de la joie et de la force qui m'animent. Oh ! Seigneur, vous voulez

donc que je devienne une sainte. Que cette invitation est honorable pour moi ! Hâtez-vous, Seigneur, de me mettre à l'épreuve. Ce n'est point une confiante témérité qui m'engage à vous faire cette prière, c'est le sentiment même de ma faiblesse. Je crains de m'amollir dans le repos, je crains que ce feu surnaturel ne s'éteigne avant que j'aie contracté l'heureuse habitude d'une vie guerrière. O mon Dieu ! vous le voyez, il n'est pas de bornes à mon sacrifice ; je vous promets tout ce que je sais de plus parfait, tout ce que je pense devoir vous être le plus agréable. Mais soutenez-moi au moment du combat, donnez-moi lumière et force, et que je seconde votre grâce par mes efforts. »

Voici quelques-unes des résolutions de notre bonne Mère à la suite de ces exercices :

« A mon réveil, je m'animerai par cette pensée : courage, mon âme, nous sommes appelés à combattre les combats du Seigneur. Nous avons sur les bras un terrible ennemi, c'est l'orgueil. Nous avons une conquête à faire, c'est le troisième degré d'humilité. Il faut vaincre ou mourir. Toutes mes prières et mes bonnes œuvres, je les ferai dans cette double intention. — J'embrasse le mépris, je me dévoue aux souffrances et aux opprobres pour l'amour de Jésus-Christ, pour lui ressembler plus parfaitement. — Je fuirai avec horreur toute louange, toute distinction, toute approbation. — Toutes les fois qu'il m'arrivera quelque chose de pénible à la nature, ou d'humiliant pour l'amour-propre, j'entrerai dans une sainte joie, je me féliciterai d'avoir fait une bonne fortune, je me conjourerai avec mon Jésus. — Dès que j'aurai donné à quelqu'un le plus petit sujet de peine, je lui en demanderai humblement pardon. — Je ferai toujours ce qui pourra m'attirer le plus de mépris, sans cependant mécontenter personne, ni offenser Dieu. D'ailleurs, j'éviterai toute singularité, m'appliquant sur toute chose à paraître méprisable et non point à passer pour humble. — Je dissimulerai autant que je le pourrai mes maux et mes infirmités. — Je ne soutiendrai pas mon sentiment. Je ne donnerai pas mon avis. — Je ne prendrai jamais avec personne le ton du commandement. Je ne dirai, ni en plaisantant ni autrement, aucune parole qui puisse être un blâme pour quelqu'un. — O

Jésus! vous venez de combler la mesure de vos grâces en me permettant de faire les Exercices que je termine. Vos soins se sont étendus jusqu'à mon corps. Vous m'avez délivrée du sommeil; vous m'avez guérie de ces douleurs que j'éprouvais depuis plusieurs années; vous avez fortifié mon corps jusque-là si débile, il est sorti de la retraite fort et robuste, et moi qui ne pouvais me tenir un quart d'heure à genoux sans souffrir, je puis y rester des heures entières sans fatigue. Je tombais de faiblesse lorsque j'avais passé plus de deux heures sans prendre de nourriture, et maintenant je me restreins dans mes repas; je supporte le jeûne sans éprouver de malaise. O mon Dieu, que ce changement soit l'emblème de celui qui doit s'être opéré dans mon âme! »

MAITRESSE DES NOVICES. — En 1831, notre fervente Sœur fut nommée Zelatrice et Maitresse des novices. Ce fut dans cette dernière charge, si importante et si délicate, qu'elle déploya pendant 22 ans les talents exceptionnels dont Dieu l'avait douée. Que de soins elle a donnés! que de difficultés elle a aplanies! que de blessures elle a guéries! que de consolations elle a prodiguées! Combien d'âmes faibles sont devenues fortes sous la douce influence de sa charité! Celles qui ont eu le bonheur de vivre sous sa direction ne l'oublieront jamais : elle était le plus parfait des modèles, la meilleure des amies, la plus tendre des mères. Le jour, la nuit, à toute heure, ses filles pouvaient recourir à sa bonté; elle était partout où il y avait une larme à essuyer, un encouragement à donner, une faute à prévenir.

SUPÉRIEURE. — Le 11 mai 1868, la Mère Saint-Stanislas fut appelée à la supériorité. Comment esquisser ces cinq années où ses admirables vertus parurent dans un plus grand jour?

Quiconque voyait pour la première fois notre Mère, éprouvait un sentiment d'attraction mêlé de respect et presque de crainte; sa physionomie distinguée annonçait une personne au-dessus de l'ordinaire. Quand on l'approchait de plus près, on trouvait dans ce regard imposant une douceur sympathique, et son sourire qui avait quelque chose d'angélique, révélait bien vite ce que son cœur renfermait de tendresse et d'indulgence.

SES VERTUS. — En effet, la Mère Stanislas était la bonté même; il n'y avait aucune amertume dans son âme. On pouvait blesser sa sensibilité, même la faire souffrir; sa vertu et son cœur ne savaient que pardonner. Qu'il était doux après une chute, même sérieuse, de venir lui faire l'humble aveu de sa faiblesse! Comme elle savait relever et encourager! Qui de nous vint lui confier ses peines sans en recevoir les plus suaves consolations? Elle avait un don tout particulier pour rendre la paix, et que d'heures furent prises sur son sommeil pour cet office de charité! comme nous lui témoignions notre regret d'avoir pu retarder son coucher, elle nous répondait : « Ne vous inquiétez pas : je vais si bien dormir en pensant que je vous ai fait un peu de bien ! »

Nous trouvons dans ses notes cette parole : « Tant que je conserverai cette tendresse, cet amour que Dieu a mis en mon cœur pour mes chères filles, il me sera facile de les recevoir avec affabilité, quelque dérangement que j'en éprouve; qu'importe mon temps, ma santé, pourvu qu'une âme soit consolée! Ce qui me coûte le plus est de reprendre; je le ferai néanmoins. Que je n'oublie jamais mon engagement du 11 mai 1868 : je promets de faire observer la Règle, les Constitutions... »

Répandre des bienfaits était un besoin pour le cœur si charitable de la Mère Saint-Stanislas; elle donnait l'aumône avec prodigalité, même à l'époque où la Maison était le plus gênée, et cette générosité si confiante, Dieu la gratifia par de nombreuses bénédictions temporelles.

L'amour qu'elle déversait sur le prochain n'était qu'un écoulement de celui qui dévorait son cœur pour l'Époux céleste. Son extrême facilité d'élocution secondait puissamment son zèle; mais ses forces la trahissaient quelquefois : « Je veux épuiser jusqu'à la dernière goutte de mon sang, disait-elle, pour faire aimer le bon Dieu. » Aussi ne laissait-elle échapper une seule occasion de faire le bien, et nos enfants étaient vraiment suspendues à ses lèvres. Plusieurs vocations ont été déterminées par ses brûlantes exhortations; et que de jeunes âmes, en les écoutant, ont senti germer en elles cette force chrétienne qui les a soutenues contre les dangers du monde!

Le Noviciat, la Communauté, subissaient aussi le charme de sa parole. Qui de nous ne s'est écrié avec les disciples d'Emmaüs après l'avoir entendue : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant ? » Je ne sortais jamais d'auprès d'elle, dit une de ses Novices, sans avoir pleuré beaucoup. Elle me parlait avec tant de feu du bonheur d'une âme qui ne refuse rien à Notre-Seigneur, et je me sentais si loin de cette perfection, que je n'avais pas assez de larmes pour déplorer mon infidélité.

Notre digne Mère avait joint à ses engagements le vœu d'instruction de la jeunesse. Mais son zèle ardent embrassait le monde ; elle eût voulu participer à tout le bien qui s'opérait, et sa bourse était ouverte à toutes les pieuses sollicitations. Que de fois nous l'avons vue verser des larmes sur l'indifférence des hommes ! « Non, je ne veux plus rester, nous disait-elle, sur cette terre où l'on outrage tant mon Sauveur ! » Elle s'efforçait de répandre les bons livres, et c'est dans cet esprit qu'elle préféra s'imposer une plus grande dépense, et donner pour prix à nos élèves des ouvrages sérieux.

Notre Mère Saint-Stanislas ne pouvait se livrer à la prière autant qu'elle l'eût désiré ; mais sa vie était une oraison perpétuelle, « Je veux que la prière intérieure soit mon aliment, ma respiration, ma vie. J'ai besoin d'un secours continu ; il faut donc que je le demande sans cesse. Le jour, la nuit, en allant et venant, dans le repos, dans les difficultés, partout et sans cesse, je m'adresserai au Cœur de Jésus, à l'Esprit-Saint, et à Marie. » On sentait en voyant prier la Mère Saint-Stanislas, disait une de nos pensionnaires, qu'elle goûtait Dieu et lui appartenait sans réserve. Je ne pouvais me lasser de la contempler à la chapelle. Sa vue, tout en me charmant, était pour moi un reproche de la grâce : à moi aussi, le Seigneur demandait beaucoup, et je résistais à son appel... Bientôt cependant il fallut me rendre, et je puis dire qu'elle contribua puissamment à la victoire.

Sous les rayons d'un soleil ardent, la végétation est active ; sous le doux regard de Jésus, les fruits des vertus croissaient abondamment dans le cœur généreux de la Mère Saint-Stanislas. Plus un sacrifice lui coûtait, plus elle mettait d'ar-

deur à l'embrasser. Sa maxime était : « Il faut accomplir son devoir, alors même qu'il nous coûterait la vie. »

Elle avait connu bien des heures pénibles, et elle disait un jour dans l'intimité : « Le bon Dieu m'en a fait de toutes ! » mais elle pouvait ajouter : « Quand vous me tueriez, Seigneur, j'espérerais encore en vous ! » Sa nature délicate et impressionnable était très-sensible à la douleur ; néanmoins, la force de sa volonté et de sa vertu dominait tous ses mouvements intérieurs. Les traits même de son visage ne subissaient aucune altération ; c'était une convention passée entre elle et son céleste Epoux. « J'entreprendrai la gaité de mon caractère, dit-elle dans ses notes ; elle m'est utile pour me faire éviter bien des fautes. La charité me la demande aussi : un air de préoccupation ou d'inquiétude attristerait quarante bonnes Sœurs dont les yeux attentifs sont attachés sur moi. »

Après la perte si cruelle de nos meilleurs sujets, nous nous attendions à la voir en proie à une douleur profonde. Il n'en parut rien au dehors. En récréation, elle se montra calme et gracieuse comme d'habitude, et sut, par de touchantes paroles, relever notre courage. La violence qu'elle se fit lui occasionna une maladie grave, et alors seulement nous comprîmes le chagrin qu'elle avait éprouvé.

MALADIES ET SOUFFRANCES. — En 1860, à la suite d'une congestion cérébrale, l'oreille gauche fut atteinte de surdité. Quelques années après, une amaurose compliquée de cataracte, vint se fixer sur l'œil droit. Qui dira nos angoisses ? Quant à notre bonne Mère, elle se contenta de dire : « J'ai donné de tout mon cœur mon pauvre œil au bon Dieu. » L'œil gauche à son tour nous inspira de sérieuses inquiétudes, mais sainte Angèle vint à notre secours. Elèves et Religieuses lui adressèrent une fervente Neuvaine, et les remèdes eurent une efficacité merveilleuse. Le premier jour, une amélioration sensible se manifesta, et si notre Mère ne recouvra pas la jouissance parfaite de l'œil gauche, du moins, elle put sans trop de fatigue, continuer ses fonctions de Secrétaire et ses autres emplois. L'oculiste lui-même s'étonna de ce résultat.

L'abandon dominait tous les autres sentiments dans l'âme

de notre Mère, et elle savait le faire passer dans les nôtres. L'amour de Jésus était, pour ainsi dire, palpable pour elle, et elle laissa un jour échapper cette confidence : « Quelquefois le bon Dieu ne me donne pas le temps de lui exprimer mes souhaits, il va jusqu'à les prévenir. »

Cependant elle eut aussi son Gethsémani. Une terreur profonde des jugements de Dieu la jeta dans un abîme de tristesse. La vue de ses fautes l'aurait plongée dans le désespoir si, par un suprême effort, elle n'eût appelé à son aide cette sublime vertu d'espérance, qui jusque-là lui avait été si naturelle. Nous la vîmes alors avec admiration prendre humblement conseil de ses filles, leur dépendre avec simplicité l'état de son âme, et rester docilement en paix sur leur témoignage.

Notre bonne Mère était arrivée à ce degré de pureté d'intention où l'âme ne cherche plus que la gloire du Bien-Aimé. Il lui avait fallu pour cela sacrifier sa réputation dans des circonstances très-difficiles; docile à l'appel de la grâce, elle avait laissé broyer sa fière nature sous le marteau de l'humiliation, sans lui permettre une plainte, sans même lui accorder la satisfaction de s'ouvrir à qui de droit sur les peines qu'elle endurait; il était juste que, plus tard, cette nature ne lui opposât plus de résistance. Elle avouait qu'il lui était impossible d'avoir de sa personne une seule pensée avantageuse. C'était lui faire un vrai plaisir que de la mépriser et de l'humilier; elle s'estimait heureuse d'avoir cette ressemblance avec son divin Epoux. Pour se procurer l'avantage d'être reprise de ses fautes, elle avait chargé une toute jeune Religieuse de l'avertir de ses manquements; celle-ci, voulant seconder les pieux désirs de sa généreuse Supérieure, la reprenait assez vertement de ses moindres imperfections, et c'était alors que la Mère Stanislas lui témoignait le plus de tendresse.

SON AMOUR DU TRAVAIL. — En jétant les yeux sur notre bonne Mère, nous trouvions le modèle de toutes les vertus. Son amour du travail était admirable: elle avait prononcé le vœu héroïque de saint Liguori, de ne jamais rester un instant inactive, et nous savons comment elle fut fidèle à sa promesse. Elle ne connaissait ni ménagements, ni repos,

même dans ses souffrances, et ne rendait les armes que lorsque la violence du mal les lui arrachait. Pendant les dernières années de sa vie, alors que la faiblesse de sa vue ne lui permettait plus de se livrer à ses travaux ordinaires, elle entreprit de nous pourvoir de fortes tuniques de laine pour l'hiver; elle tricota le soir pendant des heures entières dans sa chambre, et sans lumière, tout en recevant ses chères filles.

Depuis l'époque où la Mère Saint-Stanislas avait été placée à la tête du Noviciat, une de ses plus constantes sollicitudes avait été la formation des Maitresses. Elle n'épargna aucune fatigue pour arriver à ce but: chaque branche de l'enseignement l'occupa à son tour; les arts d'agrément, et plus encore le travail manuel trouvèrent par ses leçons et ses avis un puissant encouragement. Néanmoins, elle savait mettre au-dessus de tous les succès, de toutes les déceptions, la parole de l'Évangile: « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme? »

Qu'elle aimait sa Communauté, notre Mère vénérée! Les années, en s'écoulant, apportaient une nouvelle force à ce sentiment; elle tressaillait de bonheur lorsqu'une jeune fille se consacrait à Dieu, et que de prières n'adres-a-t-elle pas au ciel pour les âmes que le céleste Fiancé semblait attendre en vain! La possession d'une telle Mère était un bonheur immense pour nous.

DERNIÈRE MALADIE. — Hélas, ce bonheur devait avoir un terme. L'année 1873 apporta de nouvelles infirmités à notre Mère bien-aimée, en même temps que de nouveaux accroissements de vertu. « Dans mes autres maladies, disait-elle un jour confidentiellement, je cherchais quelquefois à me distraire par des pensées agréables, mais en quelque sorte inutiles; cette fois, je me sens pressée de repousser tout ce qui n'est pas mon Dieu, je ne veux plus que Lui. Rien ne me plaît en ce monde, et pourtant il me semble que je suis un objet d'horreur à ses yeux! » Parfois son zèle semblait lui rendre des forcés; si elle nous voyait plusieurs auprès d'elle, son cœur s'enflammait, et elle nous parlait de Dieu avec des termes brûlants qui nous arrachaient des larmes.

Enfin, elle sonna cette heure terrible qui devait nous ravir

une Mère. Nous fûmes averties pendant la nuit que le malheur si longtemps redouté était sur le point de nous frapper. On n'eut que le temps de lui administrer les derniers secours de l'Église ; deux heures après, elle avait cessé de vivre, laissant dans nos âmes, avec la douleur la plus profonde, d'impérissables regrets.

Au moment de sa mort, l'infirmière qui l'avait soignée avec tant de dévouement, se trouva délivrée d'une douleur qui l'empêchait de marcher ; la Mère Saint-Stanislas lui avait dit bien des fois : « Si j'ai quelque pouvoir auprès de Dieu, je vous guérirai. » Beaucoup d'entre nous ont aussi ressenti les effets de sa protection auprès du Seigneur ; et l'assurance du bonheur dont jouit cette Mère sainte et vénérée est la plus douce consolation pour nos cœurs filials : puissions-nous marcher sur ses traces, et à son exemple faire de notre existence un long acte d'amour !

MONASTÈRE DE BOURGES.

Congrégation de Paris.



ous le gouvernement de la Révérende Mère Saint-Joseph, M. l'Abbé Michaud entreprit et continua une œuvre que nous pouvons regarder comme un bienfait signalé. Ce digne Supérieur s'attacha surtout à former les Maîtresses, et dans des conférences toutes paternelles, il s'efforça d'inspirer le zèle dont lui-même était animé. Nous avons conservé un Mémoire de ces pieux entretiens, et chacune peut y puiser, comme à une source précieuse, les plus sages con-

seils pour l'enseignement. En 1857, des relations toutes de charité nous ont permis de resserrer les liens qui nous attachent aux Ursulines de Nevers. Quelques Religieuses furent envoyées dans notre Communauté, pour examiner notre plan d'études. Nous eûmes alors la joie de revoir notre Mère Adèle de Saint-Ignace, cédée par nous, depuis 1851, à la Maison de Nevers.

Durant cette période, les sujets se pressèrent au Noviciat ; le Pensionnat surtout prit un tel accroissement, qu'il fallut songer à s'agrandir.

La maison habitée depuis 1804 ne facilitait pas nos projets et l'on dut faire une nouvelle acquisition. L'ancien Petit-Séminaire de la rue Sainte-Claire offrait, en bâtiments et en terrain, toute l'étendue désirable ; la chapelle était plus spacieuse que celle dont nous jouissions ; enfin, la ville nous proposait d'acheter notre maison pour 80,000 francs, et Mgr du Pont acceptait pareille somme pour la cession du Petit-Séminaire. L'achat fut conclu, et le 5 mai 1859, nous fûmes installées dans notre nouveau Monastère, sanctifié par la réclusion de nos vénérables Anciennes, lors de la révolution de 93. Nous y jouissons de tout ce qui peut contribuer à la piété, à la régularité et au bien-être de nos enfants. De beaux dortoirs abritent plus de 100 élèves internes ; un vaste réfectoire peut recevoir 200 enfants, et enfin, les classes, les vastes salles d'études et de récréations se prêtent admirablement aux exercices d'un Pensionnat.

Si pendant la supériorité de la Mère Saint-Joseph, Dieu nous donna des marques de sa protection, il nous dispensa aussi une large part d'épreuves ; la mort nous frappa sensiblement et à coups réitérés.

LA SŒUR SAINT-JEAN DE LA CROIX, humble Converse, a laissé parmi nous le souvenir d'une patience admirable; cette vertu éclata surtout pendant sa dernière maladie. Malgré ses souffrances, elle s'occupait encore à confectionner des fleurs, des broderies, des nappes d'autels, s'estimant heureuse de dépenser ainsi pour le service de Dieu le reste de ses forces.

La Sœur SAINT-DOSITHÉE était une de ces âmes généreuses qui comprennent la sainte folie de la Croix. Sa vie fut réellement tout à Jésus, et sur son lit d'agonie, elle se plut à répéter ce mot si chrétien: « Dieu le veut! » Aussi rien ne lui paraissait au-dessus de ses forces, et c'est dans les bras amoureux de la divine Providence qu'elle s'endormit paisiblement, le 22 janvier 1857.

La Mère SAINTE AGATHE, enlevée à notre affection la même année, avait été élevée dans notre Pensionnat. Admise au Noviciat, elle marcha à grands pas dans la voie des parfaits; sa bonté, sa douceur et sa piété lui gagnaient tous les cœurs. Tour à tour Maîtresse de classe et Maîtresse générale, elle se fit également apprécier et aimer des élèves et des parents.

La Mère SAINT-PAUL quitta l'exil pour la patrie, le 7 juin 1857. Cette vénérable Mère avait exercé dans sa ville natale un véritable apostolat auprès de la jeunesse. Elle remplit successivement les charges de Supérieure, de Maîtresse des Novices, d'Econome. Son zèle pour les moindres observances, et sa charité prévenante et dévouée, en avaient fait un des appuis de la Communauté; aussi emporta-t-elle nos plus vifs regrets.

La Mère SAINT-AMBROISE, jeune encore, dit adieu au monde dont elle était recherchée et qui s'offrait à elle avec tous ses charmes. Dix années d'une humble dépendance, comme simple maîtresse au Pensionnat, la préparèrent à la mission difficile de la direction générale des classes. C'est surtout dans cette charge que notre chère Sœur fit admirer ce que la bonté a de plus attrayant; aussi lui suffisait-il d'exprimer un désir, pour qu'il fût rempli. Une sainte mort a terminé une vie toute consacrée à l'éducation des enfants.

Elle se montra la digne et zélée coopératrice de M. l'Abbé Michaud, dont elle comprit et fit exécuter les réformes. Sa docilité aux avis de ce digne Supérieur a été couronnée d'un succès dont nous recueillons aujourd'hui les fruits.

Le 29 août 1859, la Mère Louise Poppineau; dite de Saint-Stanislas, succéda à la Mère Saint-Joseph dans la charge de Supérieure et gouverna la Maison pendant un triennat. Il fut signalé par l'érection d'un sanctuaire dédié à Notre-Dame de la Salette. Ce pieux oratoire, situé à l'extrémité d'un quinconce de beaux tilleuls, fut élevé par la générosité de nos Enfants de Marie, comme un témoignage de leur dévotion à la Vierge réconciliatrice. Il fut béni en 1861 par le Révérend Père Fornier, de la Compagnie de Jésus.

Le 12 février, de cette même année, se terminait une existence tout employée au service du divin Maître. La Sœur LÉON-DE MANCEAU, dite MARIE DE SAINT-GABRIEL, succombait à une maladie de poitrine. Elle était l'aînée d'une nombreuse famille; après avoir puisé les germes de la vertu sur les genoux d'une mère vraiment chrétienne, elle entra dans notre Pensionnat, et y trouva un trésor précieux, la vocation religieuse. A 18 ans, elle subit très-brillamment ses examens et dut retourner dans sa famille. Ce ne fut que six années plus tard qu'il lui fut donné de se consacrer à Dieu. Le 2 août 1850, sous prétexte de venir chercher sa sœur qui terminait son éducation, elle résolut, de concert avec elle, de rester au couvent. Après des luttes bien pénibles à la tendresse filiale, les deux sœurs furent enfin admises au Noviciat et prirent les noms de Sœur Saint-Louis de Gonzague et de Sœur Marie-Gabriel. Celle-ci ne tarda pas à être estimée et chérie de toutes ses compagnes dont elle devint le conseil et l'exemple.

On remarquait surtout sa gracieuse et religieuse gaieté qui animait les récréations et les rendait non moins utiles qu'agréables. Employée au Pensionnat d'abord comme Mai-

trousse de quatrième classe, elle dut se charger de la première aussitôt après sa profession. A la mort de la Sœur Saint-Ambroise, le fardeau de Maîtresse Générale lui échut. Son humilité, sa défiance d'elle-même, lui rendirent parfois cette charge pénible, et ses luttes continuelles durent abrégéer une vie que personne ne jugeait devoir s'éteindre si promptement. Le 9 février, elle reçut les derniers Sacrements; le 11, au matin, elle assura ses deux sœurs, dont l'une était encore au Pensionnat, du fidèle souvenir qu'elle leur garderait devant Dieu.

Puis, tout à coup, son visage prit une expression de joie céleste, ses yeux brillèrent d'un éclat extraordinaire, et nous comprîmes qu'il se passait en elle quelque chose de merveilleux. « Que voyez-vous donc, lui dit une de ses sœurs, serait-ce la sainte Vierge? » Un sourire radieux fut toute sa réponse. La nuit suivante, notre chère malade terminait, par un acte d'amour, une vie toute sacrifiée à Notre-Seigneur. Sœur Marie-Gabriel n'avait que 35 ans.

Le 31 mai 1861, notre Communauté fut encore éprouvée par la perte de M. l'abbé DUHOUX, Chanoine de la Cathédrale, Aumônier et ami du Monastère. Puisse-t-il recevoir dans la patrie céleste la récompense de son pieux dévouement et de son zèle infatigable.

L'année suivante, 12 avril 1862, nous perdions une bonne Sœur converse, JEANNE LEBRUN, dite de SAINTE THÉRÈSE, type de la plus ingénieuse charité. Les élèves qui la connaissaient l'avaient surnommée la Sœur de Charité du couvent, et recouraient à elle avec la plus grande confiance. Elle expira en disant : « O mon Jésus! je ne veux que vous seul, vous tout seul; venez, venez! »

Les élections du 29 août 1862 donnèrent le gouvernement du Monastère à la Révérende Mère Agnès Fryer, Marie de l'Assomption, qui était depuis trois ans Maîtresse des Novices. La Communauté fit une perte immense en 1864 par la mort de notre vénéra-

ble Supérieur, M. l'abbé Michaud, à qui nous devons, après Dieu, la prospérité actuelle de notre Maison.

M. l'abbé Michaud, vicaire-général et ancien Supérieur du Petit-Séminaire, était un homme de talent; son humilité seule l'empêcha de briller. Il avait toutes les aptitudes de l'éducateur dévoué; sa parole, son exemple, sa gravité tempérée de bonté, sa piété tendre, tout en lui parlait de Dieu et portait au bien. Il appartenait à la chaste et lumineuse génération des bien-aimés du Sauveur, car il aimait, comme il le disait simplement, à reposer sur le Cœur du bon Maître. Sa physionomie rappelait Fénelon, et son caractère d'une gaieté admirable dévoilait la possession parfaite de son intérieur. Il conserva jusqu'à ses derniers jours une sorte de jeunesse, reflet virginal de l'innocence de sa vie.

M. l'abbé Appé, vicaire-général, remplaça en septembre 1864, M. l'abbé Michaud. Son dévouement si paternel, son zèle, sa bonté mériteront à jamais notre reconnaissance. Il voulut bien autoriser l'entrée des Enfants de Marie, pour les fêtes et les retraites.

Pendant les années qui suivirent, le ciel enleva à notre affection des Sœurs tendrement aimées. C'était une infatigable travailleuse, la Sœur CATHERINE JOLIVET, dite de SAINTE-ANNE, converse, qui n'alla à l'infirmerie que pour y recevoir les derniers Sacrements et y achever sa vie de labeur et de prière.

C'était la Sœur MÉLINA BALTHASARD, dite MARIE DES ANGES, pieuse jeune fille qui, après avoir été élevée dans notre Pensionnat, se réfugiait peu après dans l'arche bénie. La souffrance devait la sanctifier; sa mort nous priva d'une excellente Maîtresse de classe, d'une Sœur affable et charmante.

C'était la Sœur MARIANNE TALBOT, MARIE DU SAINT-SACRE-

MENT, dont la courte apparition a laissé un parfum de vertu que nous conserverons longtemps. Les enfants de nos classes gratuites, auprès desquelles elle s'était dévouée, la pleurèrent comme une mère.

Le 20 octobre 1867, la tombe s'ouvrait de nouveau pour recevoir les restes d'une jeune Sœur, MARIE SAINJON, dite MARIE THÉRÈSE. C'était une de ces natures qui d'instinct cherchent Dieu, et profitent de tous les moyens pour s'avancer dans la sainteté. Elle avait fait le vœu du plus parfait. Aimer et souffrir était sa devise; elle y fut fidèle jusqu'au dernier soupir, et nos âmes restent embaumées de ses vertus.

Enfin l'année 1868 nous a apporté un nouveau don, en nous enlevant, à l'âge de 78 ans, la vénérable doyenne des Sœurs converses. La Sœur SAINTE-MARTHE avait de l'intelligence, une nature expansive, un merveilleux entrain, dont elle se servait pour répandre les témoignages de son ingénieuse charité. Lors du rétablissement de notre Maison, elle soulina nos vénérables Anciennes; plus tard elle fut employée à la cuisine, à l'infirmerie, et se dépensa constamment au service de ses Sœurs. Quelques jours avant sa mort, nous l'entourions avec joie pour célébrer ses noces d'or.

Durant les six années de la supériorité de la Révérende Mère Marie de l'Assomption, notre Communauté put goûter, grâce à son gouvernement à la fois doux et ferme, tout le bonheur de la vie religieuse; mais une période moins sereine allait commencer. Ce fut la Mère Estelle Pépin de Saint-Dominique que la Providence choisit pour nous guider pendant ces années difficiles.

Nommée Supérieure le 29 août 1868, cette bonne Mère vit presque aussitôt inaugurer pour elle cette ère d'épreuves; son énergie et sa foi lui firent chercher près de Dieu, l'appui dont elle sentait le besoin.

La mort lui ravit d'abord plusieurs de ses filles : la

Sœur Saint-Michel, humble et fervente religieuse, qui avait marché devant Dieu dans la simplicité de son cœur ; la Sœur Saint-Laurent, converse, et enfin la Sœur Marie de la Providence, courageuse missionnaire, envoyée à Corbigny, où elle avait usé le reste de ses forces, et montré son affectueux dévouement.

Puis vinrent les calamités de la patrie : on était en 1870. Nous fûmes menacées de quitter notre chère clôture, et notre tristesse fut grande à la pensée d'être rejetées au milieu du monde, alors surtout que ce monde n'était qu'un chaos.

Notre digne Supérieur, M. l'abbé Appé, pendant ces jours d'angoisses, ranima notre confiance, et nous encouragea à nous dépenser avec plus de zèle s'il était possible pour les chères enfants qui, malgré la panique générale, nous restaient encore. Que ce vénéré Supérieur reçoive l'expression de notre reconnaissance ! Que Dieu lui rende avec largesse le bien qu'il nous a fait ! Pendant la crise terrible que nous traversions, des amis dévoués nous offrirent une généreuse hospitalité ; les bonnes Sœurs de la Charité, en particulier, qui, à raison de leurs fonctions, se croyaient à l'abri de tous dangers, mirent une partie de leur Maison à notre disposition : mais nous voulions rester Ursulines jusqu'au dernier instant.

A Bourges on se préparait à la défense, et notre vieille cité berrichonne, qui avait jadis soutenu plusieurs sièges mémorables, ne voulait pas tomber sans gloire devant les Prussiens. On parla d'élever des fortifications, de faire des tranchées, etc. Alors nous résolûmes d'ouvrir une ambulance et de donner nous-mêmes aux pauvres blessés, les soins de la charité. Nous eûmes jusqu'à 80 lits, et nous éprouvâmes

une sorte de bonheur à nous dévouer à ce nouvel apostolat.

Les ennemis cependant remportaient de nouvelles victoires, et l'on assurait qu'ils avaient résolu de marcher sur Bourges, dont ils voulaient faire le centre de leurs opérations ; dans ces perplexités, Notre-Dame du Sacré-Cœur devint notre plus puissant rempart. Monseigneur de la Tour d'Auvergne fit le vœu d'aller en pèlerinage à son béni sanctuaire, si notre cité était préservée de l'invasion. De son côté, notre Révérende Mère promit de faire dire, chaque samedi, pendant une année, une messe d'actions de grâces, à la suite de laquelle, on réciterait le Magnificat. Oh ! qu'il nous fut doux de payer à Marie notre tribut de reconnaissance !

Pendant ces douloureuses épreuves, Dieu nous demanda encore un sacrifice. Le 14 janvier, nous perdions M. l'abbé Imbert, vénérable Chanoine qui dirigeait depuis longtemps notre Communauté avec une sagesse et une piété remarquables.

Au mois de juillet, M. l'abbé d'Haranguier de Quincerot, actuellement Archiprêtre de la Cathédrale, remplaçait M. Imbert, pour la direction des Religieuses. Pourrions-nous oublier les pieux conseils et le dévouement de ce Père vénéré ?

Depuis de longues années nos élèves avaient aussi un guide prudent et éclairé en M. l'abbé Lerède, Chanoine de la Cathédrale. Son œuvre de zèle fut continuée par M. l'abbé Renagout, et déjà nous recueillons les fruits précieux de son ministère.

Le Pensionnat a vu croître depuis 1870 sa dévotion pour le glorieux Epoux de Marie. Saint Joseph est, après la sainte Vierge, le protecteur le plus aimé de

nos grandes élèves, qui lui confient le succès de leurs études et de leurs examens académiques.

Plusieurs de nos Sœurs quittèrent cette terre d'exil pendant l'année 1873.

Notre bonne Sœur CLÉMENCE LAINÉ, dite de SAINTE-ANGÈLE, qui nous avait édifiées par une vie de foi et de piété, répondait la première à l'appel du céleste Epoux. Elle possédait une adresse et une activité merveilleuses pour les ouvrages à l'aiguille, et excellait surtout dans la peinture. Les délicieux tableaux que nous devons à son talent, nous restent comme un témoignage de son savoir et de sa piété.

Le 10 août, Dieu nous enlevait encore notre bonne Sœur ANNE BERTON DU CŒUR DE JÉSUS, laborieuse ouvrière de la vigne du Seigneur, qui mangea vraiment son pain à la sueur de son front. Nous la retrouvons presque à chaque pas dans notre chère solitude : nul lieu qui ne nous rappelle sa charité industrielle.

Cependant la mort ne se lassait point de moissonner dans nos rangs. Cette fois, ce fut une véritable enfant de la Maison, une Sœur pleine de talents et d'aptitudes, capable d'être employée longtemps et avec succès auprès de notre chère jeunesse. Notre Sœur SAINT-XAVIER, non-seulement promettait d'être une excellente maîtresse, mais elle était encore une organiste distinguée. Sa mort fut une véritable perte pour nous et nos élèves.

Puissent les Sœurs bien-aimées qui nous ont précédées au ciel, veiller sur cette Maison qui leur fut si chère ! Puisse-nous conserver leurs saintes traditions, leurs exemples édifiants, et comme elles, nous sanctifier chaque jour dans notre belle vocation de Religieuses Ursulines !

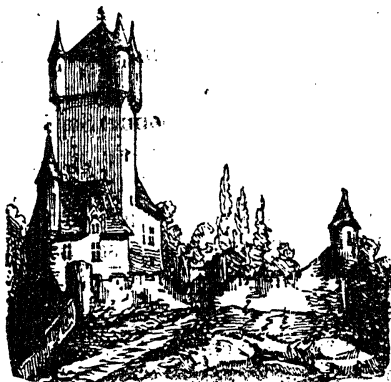




MONASTÈRE DE BRIGNOLES.

Congrégation de Paris.

1856-1876.



ES vingt années qui se sont écoulées depuis l'impression des dernières Annales de notre saint Ordre, ont été signalées pour nous par un mélange de grâces toutes spéciales et

d'épreuves bien cruelles. Mais celles-ci n'étaient-elles pas elles-mêmes de précieuses faveurs? les fruits divins qui mûrissent à l'ombre du Calvaire ne sont-ils pas à l'âme religieuse les vrais fruits de l'arbre de vie?

C'est en effet par la croix et l'épreuve que nous fûmes amenées à faire partie de la nombreuse et florissante Congrégation de Paris; avec bonheur nous ajoutâmes à nos saintes promesses le vœu si méritoire et si beau de l'enseignement.

En 1857, notre petit Monastère offrait un tableau vraiment déplorable. Depuis longtemps, chaque année nous apportait un nouveau signe de dépérissement : manque absolu de sujets, morts fréquentes, maladies continuelles, nul élément pour un meil-

leur avenir, tout en un mot annonçait la dissolution prochaine d'un établissement qui avait coûté tant de sueurs et de larmes. Dans notre désolation, nous priâmes avec ardeur et fîmes prier autour de nous; puis nous consultâmes nos Supérieurs et des hommes de Dieu. Tous crurent avec nous que le seul moyen de prévenir notre ruine imminente était de nous associer à nos sœurs de la Congrégation de Paris, persuadées qu'elles viendraient à notre aide, comme elles l'avaient fait déjà si généreusement pour plusieurs de nos Communautés.

Cette grande affaire fut conclue dans une assemblée capitulaire tenue le 18 décembre 1857, et ratifiée par le consentement de Mgr Henri-Joseph Jordany, Evêque de Fréjus et Toulon, au mois de février 1858. La Maison de Digne voulut bien nous envoyer deux de ses sujets, et nous les reçûmes avec un cœur débordant de joie. Mais, ô profondeur des desseins providentiels! celles-là mêmes qui nous apportaient aide et secours ne tardèrent pas à nous devenir un surcroît d'affliction. Au troisième jour de son arrivée, et au moment où elle se disposait à entrer avec zèle dans ses nouvelles fonctions, la Mère Marie de Jésus de Littard fut frappée d'une attaque d'apoplexie qui lui paralysa la moitié du corps. La maladie résista à tous les soins, et elle ne tarda pas à conduire au tombeau notre chère auxiliaire.

La Maison de Digne ne nous abandonna pas dans ces tristes circonstances, et elle nous envoya deux nouveaux renforts, l'excellente Mère de la Conception Guérin, et la pieuse Sœur Joseph Frotabast. Toutes les deux nous consacrèrent pendant trois années les travaux de leur zèle, et emportèrent en nous quittant

nos regrets et nos meilleures sympathies. Que nos chères Sœurs de Digne veuillent bien recevoir ici l'expression de notre plus vive gratitude et de notre plus tendre attachement. Nous déposons également aux pieds de Mgr Mérieu, leur vénérable Evêque, et l'une des gloires de l'Eglise de France, l'hommage de notre profonde reconnaissance.

Ce fut quelques mois après l'arrivée de ces bien-aimées auxiliaires que nous fîmes enfin le pas définitif, et la fête de notre glorieux Père saint Augustin, fut choisie pour cette touchante solennité. Nous renouvelâmes nos saints Vœux et y ajoutâmes celui qui nous liait pour toujours à notre vocation apostolique. Grâces éternelles en soient rendues à la divine Bonté!

Les quelques années qui suivirent offrent peu d'événements remarquables.

En 1859, ce fut l'assainissement et l'embellissement de notre Chapelle, devenue aujourd'hui un doux et gracieux sanctuaire. Après un court intervalle, aidées par la Providence et le concours généreux de nos anciennes élèves, nous ajoutâmes à nos bâtiments une aile entièrement destinée au Pensionnat, qui fut ainsi séparé de la Communauté.

En 1863, nous participâmes avec tout notre Ordre au bienfait de l'Archiconfrérie de notre Mère sainte Angèle, faveur obtenue de notre glorieux Pontife Pie IX, par l'entremise de M. l'abbé Richaudeau, Aumônier de nos Sœurs de Blois.

Mais ces bienfaits temporels et spirituels étaient mêlés de bien des amertumes. La mort moissonnait nos meilleurs sujets, et la maladie ou d'autres circonstances fâcheuses nous enlevaient successivement nos novices; cependant le nombre des élèves augmentait,

et demandait de courageuses ouvrières. Dans notre détresse, nous nous adressâmes à la Communauté de Clermont-Ferrand. Notre appel fut entendu, et le 7 octobre 1864, nous eûmes la joie de recevoir une Sœur, bientôt suivie d'une seconde. Ces chères et vaillantes Ouvrières de la vigne du Seigneur sont toujours au milieu de nous, jouissant de toute notre affection, et nous donnant tout leur dévouement, mais refusant le témoignage d'une reconnaissance qu'elles pensent ne point mériter assez. C'est donc à leur Communauté que nous offrons l'expression la plus vive et la plus sincère de notre affectueuse gratitude.

La joie que nous causa ce secours providentiel, fut bientôt troublée par une amère douleur. Le 5 mai 1865, nous perdions notre vénérée Mère Sainte-Angèle Martin, la vraie restauratrice de cette petite Maison qui, sans elle, eût infailliblement péri. Notre digne Mère termina doucement, dans le baiser du Seigneur, une vie de quatre-vingts années, employée sans relâche à la pratique des plus fortes et des plus aimables vertus. Son zèle infatigable et éclairé avait produit des fruits merveilleux auprès de nos chères enfants et de toutes nos Sœurs. Cette perte si douloureuse eut au moins une consolation bien douce.

La précieuse dépouille de notre Mère repose au milieu de nous, pour y recevoir le juste tribut de nos larmes et de nos prières. Jusqu'à cette époque, la mort, en nous enlevant nos Sœurs, nous privait même de la consolation de garder leurs restes chéris. Depuis longtemps, nous désirions élever dans notre jardin un simple monument funéraire, où elles pussent dormir leur paisible et dernier sommeil. Mais les ressources nous avaient manqué jusque-là. Notre

7

vénérée Mère fut donc notre bienfaitrice jusqu'après son trépas : ses nombreux et dévoués amis offrirent des dons assez considérables pour nous permettre de réaliser notre pieux projet. C'est pour nous la plus douce consolation que d'aller prier sur ces tombes bien-aimées.

Le mois de septembre 1866 nous apporta un de ces rares bonheurs qui laissent à l'âme un souvenir ineffaçable : nous reçûmes la visite du R. P. Blaise Verry. Ce saint Missionnaire italien est uniquement dévoué au rachat et au salut des petites négresses ; il va les arracher à des maîtres cruels sur les marchés de l'Égypte, puis les confie à des Communautés religieuses. Ce serviteur de Dieu nous amena une de ces pauvres enfants, en nous demandant de l'adopter. Ce fut pour nous une vraie joie de ravir au joug de Satan cette âme qui n'avait pas encore été régénérée dans les eaux du baptême.

Palmata (c'était son nom) avait environ douze ans, et paraissait très-intelligente. Elle s'attacha bien vite à nous, et ne tarda pas à témoigner le plus ardent désir de devenir chrétienne. Pour obtenir d'elle ce qu'on désirait, il n'était besoin que de la menacer de différer son bonheur. Vingt fois il nous fallut sécher ses larmes ! Elle ne cessait de demander quand donc on la ferait baptiser, et elle ne voyait jamais un prêtre sans implorer à genoux ce bienfait inestimable.

Enfin ses désirs furent satisfaits : le 2 février 1867 est fixé pour l'auguste cérémonie. Déjà une foule nombreuse est accourue, apportant le témoignage de sa foi et de sa religieuse sympathie. M. Lieutaud, maire de la ville, et M^{me} Chiapini, femme du Sous-Préfet, ont accepté avec empressement les titres de parrain et

de marraine de la jeune catéchumène, et s'en montrent fiers et heureux. Bientôt Palmata apparaît, conduite par sa pieuse marraine ; elle s'avance d'un pas timide, traverse la foule, s'agenouille modestement, et s'étonne du frémissement sympathique que sa présence éveille autour d'elle.

Pauvre enfant ! qui ne se serait senti ému à son aspect ? Ravie à une famille puissante dans le tumulte d'une fête, elle n'est plus maintenant qu'une pauvre orpheline dénuée de tout, déshéritée des caresses maternelles, et transportée sur une terre étrangère. Et cependant, tout en la plaignant on bénissait son sort. L'enfant ravie au désert va recevoir sur sa tête une couronne de reine, et devenir l'enfant de Dieu ! La belle et touchante allocution de M. Manfredi, Supérieur du Petit-Séminaire de notre ville, et l'un de nos bienfaiteurs, a achevé d'émouvoir les cœurs. La jeune Catéchumène reçoit les onctions qui préparent au Sacrement ; elle récite d'un accent encore un peu sauvage les prières marquées par le Rituel ; elle baisse le front et reçoit l'onde régénératrice. A ce moment suprême, un flot de larmes monte à ses yeux : c'est toute l'éloquence de l'heureuse enfant.

Dix années se sont écoulées depuis ce jour d'impérissable souvenir, l'enfant du désert a grandi sous le nom de Marie-Elisabeth. Maintenant elle soupire après le bonheur d'être admise au nombre des fiancées de Jésus. Que le Dieu des miséricordes lui donne cette dernière et incomparable faveur !

Peu de temps après, une grande grâce nous fut accordée, par l'intercession de notre vénérable Mère Marie de l'Incarnation, grâce que nous avons été heureux de mentionner dans la Lettre postulatoire que

nous avons adressée à notre glorieux et bien-aimé Pie IX, pour l'introduction de la cause de l'Apôtre du Canada. Une de nos plus chères élèves, M^{lle} Thérèse Barbaroux, atteinte d'une fièvre typhoïde, était en péril imminent de sa vie; dans notre douleur, nous nous adressâmes à notre sainte Mère et puissante Protectrice, et le dernier jour de la Neuvaine, le danger qui menaçait notre intéressante malade avait complètement disparu.

Puis vinrent les années néfastes de 1870 et 1871, pendant lesquelles la divine Providence veilla sur nous d'une manière toute spéciale. Non-seulement, elle nous épargna les amères tribulations qu'ont eu à subir plusieurs de nos Communautés, mais encore elle nous accorda, avec un nombre considérable de pensionnaires, un secours vraiment précieux. La Maison d'Aups (Var) fut obligée de se dissoudre, et ce fut avec une affection toute fraternelle que nous ouvrimes nos bras et nos cœurs à quatre des excellentes Sœurs de cette Communauté. Pussions-nous faire oublier à ces chères et précieuses auxiliaires les afflictions qu'elles ont éprouvées, et leur faire retrouver parmi nous une famille!

En enregistrant la triste période que traversa notre malheureuse patrie, l'histoire n'oubliera pas de signaler le mouvement profondément religieux dont nos désastres furent une des causes providentielles. La France, si cruellement frappée par la main de Dieu, tressaillit sous cette main toujours paternelle, quoique sévère et vengeresse, et, se réveillant de son long sommeil d'indifférence, voulut revenir à Celui qu'elle avait abandonné, et de qui seul elle pouvait attendre le salut et la vie. Un souffle divin passa sur elle, et des milliers

de pèlerins allèrent porter le témoignage de leur foi aux divers sanctuaires. On les vit surtout s'agenouiller devant le Cœur sacré de Jésus, à Paray-le-Monial, et aux pieds de Marie-Immaculée, à Lourdes.

Nous eûmes notre modeste part dans ce grand mouvement. Deux cœurs, l'un d'argent, l'autre de vermeil, renfermant tous nos noms, sont suspendus devant le tombeau de la Bienheureuse Marguerite-Marie et à la Basilique de Massabielle ; au mois de septembre 1875, une de nos tourières se joignit au pèlerinage organisé dans notre petite ville vers la Grotte miraculeuse.

Puissent tant de supplications et de vœux être exaucés ! Puissent-ils amener bientôt le triomphe de notre Mère la sainte Eglise, et rendre à notre chère patrie son rôle glorieux et séculaire !

Il nous est consolant de clore ces quelques pages par un événement, plein de douces espérances pour ce diocèse, et en particulier pour notre petit Monastère.

Après avoir porté noblement pendant vingt années le fardeau de l'épiscopat, Mgr Henri-Joseph Jordany, notre vénérable Evêque, l'a senti trop lourd pour ses épaules affaiblies par l'âge et les souffrances. Nous l'avons donc vu, à l'exemple des saints, renonçant à toutes ses grandeurs, demander et obtenir d'aller achever ses jours dans une tranquille solitude, avec l'unique préoccupation de prier pour ceux qu'il nommera toujours ses chers enfants, et de se préparer aux années éternelles dont il entrevoit l'aurore.

En nous quittant, notre Père ne nous laissait point orphelins : il avait désigné au choix de l'immortel Pie IX celui qu'il désirait voir lui succéder sur sa chaire

épiscopale. C'était Mgr Ferdinand Terris, d'une ancienne et noble famille écossaise, qui occupait depuis quelques années l'importante Cure de Carpentras, où son nom vénéré sera toujours en bénédiction.

Le nouveau Pontife a été sacré dans sa belle église paroissiale, le 29 juin 1876, assisté de neuf Evêques ou Archevêques, et au milieu d'une foule immense et sympathique. Mais si Monseigneur Terris a été accompagné des plus vifs regrets, il a été accueilli dans son diocèse par les plus touchantes démonstrations d'amour.

Il se hâta, dans son zèle, de visiter le bercail confié à sa houlette. Nous eûmes le bonheur de le voir nous-mêmes le 25 juillet. Nous déployâmes dans cette première et solennelle réception tout ce que la foi et la piété peuvent inspirer à des cœurs filials. Un arc-de-triomphe fut placé à la porte extérieure de notre chapelle, et, jusqu'à la salle de réception, sa Grandeur ne rencontra que guirlandes de fleurs et oriflammes. La salle offrait un coup d'œil ravissant : au fond apparaissait un trône surmonté d'un baldaquin supporté par quatre colonnes ; au-dessus du fauteuil de Monseigneur brillait son écusson de famille, azur et or, où on lisait avec attendrissement sa touchante devise : *Nocte ac die*. Nuit et jour.

Mais ce qui attirait surtout les regards, c'était le groupe de nos chères enfants avec leur parure virginale, et la joie naïve qui se peignait sur leur physionomie. Douze d'entre elles portaient sur leurs vêtements blancs une légère écharpe, parsemée d'étoiles scintillantes, et leur front rayonnait sous un diadème de roses d'or. Elles exécutèrent avec un naturel, une grâce et une harmonie parfaite, une cantate compo-

sée pour la circonstance. Citons-en un passage où est retracé le noble caractère du nouveau Pontife. C'est la Renommée qui parle :

Réjouis-toi, Sion, tressaille radieuse,
Voici venir le bon Pasteur !
Il porte sur son front la marque glorieuse
Des grandes œuvres du Seigneur,
L'irrésistible force et l'aimable douceur.

Au peuple heureux que le Ciel lui confie,
Il a donné tout son amour,
Et veut pour devise chérie :
Je veille sur lui nuit et jour.

Pendant cette petite scène, Monseigneur paraissait vivement ému ; il voulut bien nous témoigner sa satisfaction dans les termes les plus flatteurs et les plus paternels : « Vous serez toujours, a-t-il dit en terminant, une des portions les plus aimées de mon troupeau ; soyez sûres aussi que tout ce que vous m'avez dit de délicat et d'affectueux est gravé dans mon cœur et ne s'en effacera jamais. »

Puissions-nous, en redoublant d'ardeur dans l'accomplissement de notre belle et difficile mission, secourir les efforts de ce courageux athlète du Seigneur. Déjà, il a vaillamment soutenu les assauts qu'une impiété audacieuse a livrés à notre sainte foi dans les diverses écoles de Toulon, à l'époque de la distribution des prix. Il n'est que trop vrai, c'est sur le théâtre de l'enseignement de la jeunesse que la lutte est en ce moment plus opiniâtre et plus acharnée. L'enfer veut à tout prix arracher à notre divin Sauveur la nouvelle génération ; à nous de lui résister par les efforts constants de notre zèle apostolique.

Notre petite Communauté, qui n'est qu'un bien faible détachement de l'armée du Seigneur, désire du moins fournir à ces nobles combats tout ce qu'elle a de force et de dévouement, et elle implore dans ce but le secours des prières de toute la grande famille de sainte Ursule, dont elle est saintement fière de faire partie.

Elle se compose en ce moment de 30 membres, dont 19 Professes, 6 Sœurs converses, une Novice de chœur, et quelques Postulantes.

Notre externat ne compte qu'une trentaine d'élèves, par suite des écoles communales établies dans notre petite ville; mais le nombre de nos pensionnaires s'est élevé cette année à 66. Le cours d'instruction comprend sept classes, et renferme encore un cours supplémentaire pour les élèves qui aspirent au brevet de capacité.



LA MÈRE SAINTE-ANGÈLE MARTIN.



MADEMOISELLE CLARISSE MARTIN naquit à Lyon, le 7 mai 1785. Orpheline dès sa plus tendre enfance, elle ne connut ni la profonde affection d'un père, ni la douceur des baisers maternels. Confiée à une pieuse tante, elle grandit sous sa tutelle, et se prépara par l'exercice des plus aimables vertus à la mission que Dieu lui réservait. A 22 ans, elle quittait le monde et allait demander à un de ces asiles de paix qui venaient à peine de se rouvrir dans notre patrie, les moyens de satisfaire les deux besoins impérieux de son cœur : aimer et se dévouer. Le Monastère des Ursulines d'Aix fit son choix, et, dans son enceinte sacrée, la nouvelle épouse de Jésus put

se livrer aux ardeurs de son cœur aimant et pieux. A 24 ans, elle fut mise à la tête du Pensionnat comme Maîtresse Générale, et elle déploya dans cette charge importante le rare talent que Dieu lui avait donné pour la conduite des âmes.

Elle était, en effet, un de ces esprits supérieurs qui semblent créés pour exercer sur tous ceux qui les entourent un ascendant irrésistible. Bien que d'une taille au-dessous de la médiocre, son seul aspect imposait, et son regard si perçant et si sûr interdisait jusqu'à la pensée de la résistance ou même de la repartie. D'une piété douce et éclairée, elle savait la communiquer par mille moyens ingénieux, aux jeunes cœurs qu'elle conduisait à Dieu ; aimable et gaie, vive et spirituelle, possédant une instruction solide et étendue, elle avait encore le don précieux de rendre à ses élèves l'étude agréable, et de les faire avancer à grands pas dans les voies de la science comme dans celles de la vertu. D'une bonté de cœur sans égale, elle semblait ne se souvenir de ses douleurs d'orpheline, que pour entourer les enfants qui lui étaient confiées de plus de tendresse et de dévouement. Aussi toutes ses élèves l'aimaient-elles comme une véritable mère, mêlant à cet attachement si légitime, la vénération la plus sincère. Dans la suite, la Sœur Sainte-Angèle eut à remplir diverses autres charges et fut enfin nommée Maîtresse des Novices, puis Supérieure. Elle montra dans ce poste éminent une intelligence et une sagesse admirables, et, au sortir de cette charge, elle fut envoyée, en 1820, au Couvent de Sommières.

Rappelée dans son Monastère, Dieu lui demanda un second sacrifice. La Communauté de Brignoles réclamait des sujets : elle alla lui consacrer les vingt-six dernières années de sa vie. La donation qu'elle fit d'elle-même fut si entière, que lorsque ses Supérieurs parlèrent de la rappeler à Aix, elle répondit chaleureusement : « Non, je laisserai mes ossements à la chère petite Communauté de Brignoles. » Merci, ô notre Mère, de cette preuve de votre inaltérable affection !

C'est surtout dans cette dernière période de sa vie que les talents et les vertus de la Mère Sainte-Angèle parurent avec

plus d'éclat. Placée à la tête d'une Communauté manquant à peu près de tous les éléments nécessaires pour la constituer, entourée de difficultés sans cesse renaissantes, accablée de travaux et de sollicitudes, elle répondait à tout, suffisait à tout. En même temps Supérieure, Maîtresse Générale, Maîtresse des Novices, Maîtresse de classe, suppléant chaque Sœur absente, comblant toutes les lacunes, elle trouvait encore le loisir de composer ces lettres charmantes qui nous mettaient en rapport avec nos chères Communautés. Le soir, après les fatigues d'une journée laborieuse, elle ne prenait point son repos, sans avoir visité ses chères filles du Noviciat auxquelles elle rendait les soins délicats d'une vraie mère.

Nous ne saurions exprimer tout ce qu'elle déploya, dans son gouvernement de neuf années, de sagesse, de prudence, d'inimitable délicatesse, de tact exquis, de douce fermeté, et, lorsque les circonstances le réclamèrent, d'intrépidité héroïque.

En 1848, l'insurrection révolutionnaire menaçait notre Maison; avis certain nous fut donné de son prochain pillage. La Mère Sainte-Angèle, alors Supérieure, assemble quelques-unes de ses filles, leur déclare l'imminence du danger et leur dit avec l'accent de la plus énergique résolution :

« Le Couvent va être pillé, j'en ai reçu l'avertissement; « lorsque les insurgés auront achevé de dévaster la maison « de M^{me} (c'était un voisin), ils viendront ici; vous, mes « Sœurs, prenez la fuite. Quant à moi, je resterai pour les « recevoir et me sacrifierai pour toutes. Je suis vieille main- « tenant, c'est à moi de mourir pour vous sauver. » Il est facile de s'imaginer combien ses filles s'opposèrent à ce dessein; elles déclarèrent qu'elles mourraient mille fois plutôt que de l'abandonner.

Si les hautes charges que la Mère Sainte-Angèle occupa pendant la plus grande partie de sa vie, mirent au jour les rares talents qu'elle avait reçus pour le gouvernement et la direction des âmes, la vie privée à laquelle l'âge et les infirmités la réduisirent, fit de plus en plus paraître et l'élevation et le charme de ses vertus. Elle qui avait su si bien commander, savait encore mieux obéir; sa dépendance était si parfaite,

que, sans une permission expresse, elle n'eût point voulu employer un bout de fil ou poser un clou dans sa cellule. Quelques mois avant sa mort, elle était de la plus grande exactitude à demander dispense du saint Office, chaque fois qu'elle se trouvait dans l'impossibilité de le réciter, et le jour même de son bienheureux trépas, étant presque à l'agonie, elle pria l'infirmière de demander cette dispense pour elle à notre Mère, en ajoutant « Non-seulement des Vêpres, mais aussi de tout le reste, n'est-il pas? » La sainte obéissance exerçait sur elle son puissant empire jusque dans les ardeurs de la fièvre. Dans une grave maladie qu'elle fit à l'âge de 70 ans, elle avait de tels accès de délire qu'elle s'élançait hors du lit où il était impossible aux Sœurs de la retenir. Quand les infirmières avaient épuisé en vain toutes leurs ressources pour la calmer, elles avaient recours à un dernier et infailtible moyen : « Notre Mère le veut ainsi. Notre Mère l'a ordonné. » A ces paroles magiques, la malade semblait recouvrer subitement l'usage de la raison, et répétait tranquillement : « Ah! c'est fini; puisque notre Mère le veut. » Et elle devenait souple et docile à tous les désirs de ses gardiennes consolées.

Elle était d'une simplicité d'enfant à l'égard de sa Supérieure, et c'était vraiment un émouvant spectacle de la voir, dans sa vieillesse, se prosterner à ses pieds et lui baiser la main avec le plus profond respect.

Au reste, ce n'est pas dans ces seules circonstances que son humilité s'est montrée : elle, qui avait une pénétration d'esprit si remarquable, un coup d'œil si prompt, un jugement si sûr, ne se permettait plus de formuler d'une manière positive ses sentiments ou son opinion; sa manière habituelle de s'exprimer lorsqu'on lui demandait son avis, était : il me semble, je crois, je pense que ce serait bon ainsi. Elle avait reçu de Dieu le don de subjuguier les âmes par la puissance de son intelligence et la seule force de son regard, eh bien! elle se fit petite et humble à l'égard des moindres de ses Sœurs, et on l'a vue s'agenouiller aux pieds d'une jeune Novice qu'elle craignait d'avoir mal édifiée. Elle acceptait les plus légers services comme une véritable grâce, et souvent il nous a fallu retirer avec vivacité notre main, qu'elle eût

voulu baiser en signe de reconnaissance. Son amour pour le travail avait quelque chose de prodigieux. A l'âge de 60 ans passés, bien qu'elle ne se fût jamais occupée d'arithmétique, elle apprit parfaitement le nouveau système légal, et forma elle-même d'excellentes maîtresses dans cette science un peu aride de sa nature. Ce trait caractéristique de l'Ursuline a brillé en elle jusqu'aux portes du tombeau. Quelques mois avant sa mort, elle avait encore une heure fixée pour la lecture de l'Histoire de l'Eglise et de quelques pages de l'Imitation de Jésus-Christ, en langue latine, et elle notait encore les remarques et les découvertes qu'elle faisait dans cette étude intéressante. Remplie de zèle pour les travaux de la Communauté, elle voulait toujours avoir quelque ouvrage manuel, afin de n'être jamais oisive. Mais le trait le plus saillant de ce noble et beau caractère, était une charité sans bornes. Jamais, pendant sa longue carrière, personne ne lui entendit proférer la moindre parole qui pût blesser en quelque manière cette délicate vertu. Son cœur semblait déborder d'amour pour Dieu, et de dilection pour le prochain; amie sûre et dévouée, s'oubliant elle-même pour ne penser qu'aux autres, on la voyait à cet âge avancé où la vieillesse rend parfois égoïste, donner des pleurs de regrets et conserver le plus tendre souvenir à ceux que la mort moissonnait autour d'elle.

Une de nous se rappelle encore avec attendrissement, qu'étant pensionnaire et portant les traces trop visibles de la petite vérole dont elle venait d'être atteinte, ses compagnes la fuyaient; la bonne Mère prit la pauvre enfant sous sa protection, et la garda constamment auprès d'elle, jusqu'à sa complète guérison, sans témoigner aucune répugnance. Du reste, sa sollicitude pour les enfants était des plus tendres; quand ses infirmités ne lui permettaient plus de suivre l'impulsion de son cœur et de ses désirs: « Allez, nous disait-elle, avec son aimable et maternelle bonté, allez au Pensionnat; je ne puis plus rien pour ces chères enfants; du moins, je dirai tous les jours pour elles et pour vous le petit *Ave Maria* de la grand'mère. »

Sa piété était un mélange de sentiments profonds et sublimes, naïfs et candides comme sa propre âme. Prier

était son bonheur et sa vie. Nous avons pu admirer en elle une fidélité inviolable à ses exercices de piété; elle a récité ou essayé de réciter ses Heures le matin même de sa mort. Pendant les derniers mois de sa vie, l'affaiblissement de ses forces physiques et morales lui interdisant de se livrer à son ardeur pour le travail et l'étude, vous l'eussiez presque toujours trouvée ou récitant son chapelet, ou lisant quelque livre pieux, ou faisant sa chère oraison qu'elle prolongeait bien au-delà du temps marqué. Il faisait bon l'entendre parler de Dieu et des choses du ciel; on sentait que ses paroles enflammées sortaient d'un cœur tout brûlant de l'amour divin. Qu'il nous soit permis de transcrire quelques-uns des nombreux témoignages rendus aux vertus de notre sainte Mère.

« Celle que vous pleurez est au ciel, nous écrivait M. le Vicaire-général du diocèse de Laval, notre ancien Supérieur; « j'en ai l'intime conviction. Il y a de longues années déjà (j'en ai gardé fidèle et profond souvenir), son âme tressaillait « à la seule pensée du premier instant où elle verrait Jésus-Christ face à face et dans sa gloire; elle en parlait avec « une ardeur de foi et un saint enthousiasme qui me pénétrait l'âme. Oui, espérons-le sans crainte, ce bienheureux « moment est venu, et elle jouit à jamais de la vue de Dieu qu'elle a si fidèlement servi sur la terre. »

« Mieux que personne, écrit encore un Grand-Vicaire de l'Archevêché d'Aix, vous avez pu, Madame la Supérieure, apprécier cet amour si généreux pour son divin Epoux. Comme elle aimait l'obéissance, quelle exactitude à accomplir la Règle! Puis son âme était si élevée! Comme elle sentait vivement tout ce qui intéressait l'Eglise de Jésus-Christ! N'était-elle pas émue, lorsqu'elle entendait parler des angoisses auxquelles est soumis le Chef de cette Eglise? Son cœur débordait, et elle eût voulu donner tout son sang pour mettre un terme aux souffrances du Souverain Pontife... Fût-il jamais une âme plus fortement trempée que la sienne? Comme elle sut cacher sous un extérieur simple les vertus les plus parfaites et les connaissances les plus variées! C'est ainsi que sa vie a été caractérisée par un grand esprit de foi, une grande énergie

« dans les épreuves, une activité prodigieuse dans le travail.

« Que le bon Dieu peuple votre Maison d'Ursulines semblables ! s'écrie notre digne et ancien Aumônier. Que de bien il s'y ferait ! Je suis certain que cette bonne Mère sera pour vous une protectrice ; il me semble bien qu'elle n'a pas besoin de vos prières. »

Les règles de la discrétion nous obligent à passer sous silence une foule d'autres citations aussi intéressantes que celles-ci, mais nous ne pouvons résister au désir de citer les écrits de notre vénérée Mère. Elle s'adresse à Marie, pour qui elle professait la plus tendre et la plus filiale dévotion.

« O ma divine Mère, lui dit-elle, tous les actes de ma vie les plus solennels se sont opérés pendant le beau Mois qui vous est consacré. C'est à l'ombre du béni sanctuaire de Fourvière qu'a été placé mon berceau ; le 7 mai, mes yeux s'entr'ouvrirent pour la première fois à la lumière du jour, et le 8 marqua mon entrée dans la vie de la grâce. C'est le premier de ce mois chéri que j'ai reçu les saintes livrées des heureuses fiancées de votre divin Fils, et c'est le huitième que se consumma ma sublime alliance avec le céleste Epoux de mon âme. C'est aussi vers la fin de ce mois de grâces, que j'ai célébré la 50^e année de ma profession. O ma Mère, faites encore, je vous en supplie, que mon dernier jour soit éclairé par un soleil de votre mois béni ; que ma dernière prière soit un hymne en votre honneur, et que votre doux regard s'arrête sur ma tombe. » Marie a exaucé cette touchante invocation, et le mois des chants et des fleurs s'est changé pour nous en un mois de deuil, de pieux regrets et de trop justes larmes.

Depuis quelques mois, les facultés intellectuelles de notre Mère bien-aimée avaient beaucoup faibli, et ne se montraient plus que comme l'étincelle d'un feu qui va s'éteindre, ou les dernières vacillations d'un flambeau mourant. Son cœur seul semblait échapper à ce triste naufrage : c'était bien toujours elle, bonne, sensible et aimante, tellement affectionnée à ses Sœurs que, malgré les vives souffrances que lui faisaient ressentir une enflure au pied et une oppression d'estomac, elle se trouvait, autant qu'elle le pouvait, aux exer-

cices de la Communauté, où elle se rendait ordinairement un quart d'heure à l'avance, afin d'être exacte et dans la compagnie de ses chères Sœurs.

La veille même de sa mort, une jeune Religieuse lui disant qu'elle venait la voir parce qu'elle l'aimait beaucoup, la malade recouvra sa présence d'esprit pour lui serrer affectueusement la main, et lui répondre: « Je le sens bien dans mon cœur. »

Dans l'état d'affaiblissement où elle se trouvait réduite, nous comprenions que nous ne pouvions espérer de la garder encore longtemps au milieu de nous, l'arbre octogénaire avait assez porté de fleurs et de fruits pour cette terre d'exil.

Le mardi, 2 mai, notre excellente Mère Sainte-Angèle avait travaillé toute la journée avec son zèle ordinaire, s'était trouvée au réfectoire avec la Communauté, et était même parvenue après le souper jusqu'au premier étage, où est située la salle de Communauté; mais là, ses forces défaillirent; il fallut la transporter à sa place accoutumée près de notre Révérende Mère, et bientôt après à l'infirmerie. Elle y passa les deux jours suivants dans une somnolence presque continuelle. Le vendredi matin, plutôt par mesure de prudence que par l'apprehension de quelque danger pressant, Monsieur l'Aumônier vint entendre sa confession, qu'elle avait encore écrite, et lui administra les derniers Sacraments. Elle les reçut avec foi et amour, mais sans aucun sentiment apparent du danger où elle se trouvait.

Dans la matinée, comme nous l'avons déjà dit, elle s'efforça de réciter les petites Heures, puis elle essaya de faire le Chemin de la Croix; on la vit baiser son Christ à plusieurs reprises avec la plus tendre affection. Sa pensée se reportait encore vers ses chères enfants pour lesquelles elle s'était dévouée, et elle croyait en voir un grand nombre autour d'elle. Sur les onze heures, une Sœur lui demandant si elle souffrait: « Non, répondit-elle, point du tout. » Mais bientôt ses traits se décomposèrent; on comprit qu'elle entraînait en agonie. Monsieur l'Aumônier, notre Révérende Mère, se hâtèrent d'accourir; le premier lui donna la dernière

absolution et récite les prières des agonisants auxquelles nous répondons au milieu de nos sanglots étouffés.

Voici enfin le moment suprême ! l'Ange du Seigneur s'est incliné sur la mourante ; il vient de briser dans un léger soupir le dernier anneau de la chaîne qui retenait cette âme captive ; et déjà elle s'est élancée dans le sein de son Dieu...

Cette bienheureuse mort, si calme et si douce, a laissé dans notre âme une profonde impression d'espérance et de paix. La Mère Sainte-Angèle terminait le 5 mai 1864, une carrière de 79 ans, dont le souvenir restera impérissable parmi nous, et dont nous eussions voulu redire moins imparfaitement les mérites incalculables et les admirables vertus.

LA SŒUR MARIE DE JÉSUS MÉNIER.

Voici une humble petite fleur, épanouie à la douce et pure lumière rayonnant du Cœur sacré de Jésus ; aussi s'exhalait-il de sa blanche corolle, toujours inclinée vers ce foyer de grâce et d'amour, un parfum de si suave odeur qu'il a pénétré jusqu'aux cieux et que les Anges se sont hâtés de la cueillir. Puisse ce simple récit être tout entier à la gloire de ce Cœur sacré qui voulut nous faire voir en cette chère Sœur un exemple frappant des merveilles de sa grâce !

FRANÇOISE-MARIE MÉNIER naquit le 16 mars 1842, à Bouzel, petit village de la riante Limagne, en Auvergne, d'une famille pleine d'honneur et de probité ; le même jour, elle fut régénérée dans les eaux du Baptême. Dieu qui avait eu hâte de la nommer sa fille, voulut qu'elle devînt son tabernacle dans un âge bien tendre encore : elle n'avait pas dix ans qu'il se donnait à elle dans le Sacrement de son amour ; à vingt il la marqua du sceau de la croix en lui enlevant sa bonne mère, et bientôt il envoyait à Bouzel le saint Prêtre destiné à guider cette âme dans la voie parfaite.

Jusque-là, en effet, Françoise-Marie avait rempli exactement ses devoirs religieux, mais n'avait aucune idée de la perfection chrétienne, et aimait d'ailleurs beaucoup le plaisir. Oh ! que de larmes n'a-t-elle pas versées depuis sur ce

qu'elle appelait sa vie d'indifférence et d'ingratitude envers Dieu ! Cependant elle était toujours restée simple et pure, et ce Dieu de bonté la regarda dans son amour. Elle n'eut pas plutôt entendu la parole onctueuse et paternelle du nouveau Pasteur de Bouzel, qu'une lumière divine se leva sur son âme ; elle comprit que des voies inconnues s'ouvraient devant elle, et elle y entra avec tant de générosité et d'ardeur, que dès les premiers pas on eût pu croire qu'elle avait déjà atteint le terme.

Dieu parla trop intimement à ce cœur pour ne pas l'attirer tout à lui. Françoise-Marie avait un père qu'elle entourait de tendresse et de vénération, une jeune sœur qu'elle chérissait comme une mère ; mais ce n'était que justice à ses yeux de quitter pour toujours ces êtres bien-aimés, afin de consacrer à son Sauveur une existence qu'elle lui devait à tant de titres. Pour que le sacrifice fût plus complet, elle demanda, par l'entremise des Ursulines de Clermont-Ferrand, l'entrée de notre Monastère de Brignoles.

Elle nous arriva le 8 février 1866. Afin de pénétrer plus intimement dans son âme, citons quelques pages d'un écrit que la Maîtresse des Novices, étonnée d'une vertu si extraordinaire, écrivit après quelques mois de son séjour parmi nous.

« Lorsque notre petite postulante franchit le seuil de notre chère solitude, elle était rayonnante de joie. Nous la conduisîmes au chœur pour y rendre ses premiers hommages à l'Hôte bien-aimé de nos tabernacles : à la porte, elle s'arrêta, et nous dit avec une simplicité charmante : « Mes bonnes Mères, priez pour moi, afin que je devienne une sainte Religieuse. » Admise au Noviciat, elle se livra à l'obéissance d'une manière si parfaite, que je ne crois pas que saint Louis de Gorzague lui-même ait pu la surpasser ; elle n'osait presque faire un pas sans ma permission. Cependant tant de soumission et de respect était sans gêne et sans embarras. Un jour, elle avait employé un temps considérable à écrire une longue et importante lettre, et elle était toute joyeuse de l'avoir achevée. Je la lui demandai et, après en avoir loué le travail : « Puisque vous avez si bien su la faire, ajoutai-je en souriant, ne sauriez-vous pas aussi la

déchirer? » Ses compagnes crurent que je plaisantais; mais la docile enfant me regarda pour connaître mon intention, et, sur un signe affirmatif, déchira aussitôt la lettre sans trahir la plus légère émotion. Je lui permis de l'écrire de nouveau. « Mais, lui dis-je, faites-la bien pour le bon Dieu, car probablement je la déchirerai encore. » Elle sourit: « Je comprends, ma Mère, répliqua-t-elle, cela veut dire que je dois la faire avec encore plus de soin, n'est-il pas? »

« Son humilité n'est pas moins admirable; elle résiste aux épreuves les plus délicates. Depuis plus de cinq mois que notre petite Sœur est ici, il ne lui est pas échappé une parole d'excuse; bien plus, si après l'avoir réprimandée sous le plus léger prétexte, je cherche à l'excuser en me rejetant sur son intention: « O ma Mère, se hâte-t-elle de dire, si vous saviez tout... je suis bien plus coupable encore! » Elle a des délicatesses d'humilité surprenantes. Lorsque j'annonçai l'arrivée prochaine d'une autre postulante, elle vint me prier de lui permettre de céder son pupitre et sa place à la nouvelle venue: « Ma lemoiselle V*** n'est pas sans doute accoutumée, dit-elle, aux travaux un peu pénibles, permettez, ma Mère, que je les fasse tous pour elle. »

« Un jour je voulus éprouver jusqu'au bout la sincérité de son humilité. Elle vint m'avouer avec un grand sentiment de repentir et de confusion, qu'elle n'avait peut-être pas obéi assez ponctuellement à la Sœur cuisinière dans une circonstance qu'elle me détailla, et où je vis clairement que la charité seule l'avait fait agir. Je saisis pourtant ce prétexte pour l'humilier profondément. Elle m'écoutait à genoux, tout anéantie dans son repentir. Je craignis d'exécuter l'épreuve, et, adoucissant mon ton sévère: « Cependant, lui dis-je, malgré toutes vos misères, je ne veux pas vous décourager. J'ai même peur que vous ne le soyez déjà. Mais elle, levant respectueusement vers moi son regard si doux et si calme: « Oh! non, ma Mère, au contraire je veux redoubler d'efforts pour me corriger. » J'avoue que j'étais vaincue.

« Quelque temps avant sa prise d'habit, il lui échappa une imperfection contre l'obéissance, et, jalouse de conserver sans tache la pureté de cette belle âme, je pris à part ma petite postulante, lui remontrai sa faute, et lui dis que par

là elle avait peut-être affligé le Cœur de Jésus. Je fus presque effrayée de l'impression produite par ces simples paroles; la contrition de la pauvre enfant était si grande et si vive, que je craignis de la voir s'évanouir à mes pieds. Je me hâtai de la relever, et fis tous mes efforts pour la calmer : « O ma Mère, disait-elle au milieu de ses larmes, comment Dieu peut-il encore supporter une misérable telle que moi? O elle bonté de votre part de m'accorder encore vos soins ! » La sévérité apparente avec laquelle j'agis parfois à son égard, n'est d'ailleurs que l'accomplissement de ses désirs, souvent exprimés, et chaque épreuve qu'elle regarde toujours comme un acte de justice, me donne un nouveau droit à sa filiale reconnaissance.

« Mais où puise-t-elle une vertu si haute et si vraie! Dans le Cœur sacré d'où est sorti le divin oracle : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Jamais peut-être ces paroles ne trouvèrent un écho plus fidèle que dans cette âme candide. Dans la prière, elle paraît tout absorbée en Dieu, et sa seule vue touche et édifie. Malgré les épreuves intérieures que Dieu lui ménage, sa fidélité est invariable, et je ne crois pas qu'elle se rende coupable de la moindre distraction volontaire. Pénétrée de respect pour la sainte Communion, elle ne s'en approche pour ainsi dire qu'avec un saint tremblement, guidée par l'obéissance, et quels fruits n'en retire-t-elle pas! Le saint Office a pour elle de puissants attraits, et la récitation du *Te Deum* en particulier, lui cause de pieux ravissements. Elle étudie la musique avec zèle, afin de consacrer sa voix aux louanges de Dieu, et déjà elle nous charme par les accents si doux et si purs qui s'échappent de ses lèvres, ou plutôt de son cœur.

« A l'époque de sa prise d'habit, lorsqu'il s'agit du choix de son nom de religion, elle le remit entièrement à la sainte obéissance. « Eh bien! lui dis-je, soyez désormais Sœur Marie de Jésus. » Elle ne pouvait croire à tant de bonheur. « Oh! s'écriait-elle, quelle faveur! Je suis indigne de porter un si beau nom. Désormais ma devise sera : Vive Jésus, vive Marie! J'aime leurs noms plus que ma vie! »

« Tout le temps de son noviciat ne fut qu'un long acte de fidélité. L'arrivée de chaque postulante lui fournissait tou-

jours de nouvelles occasions d'exercer sa charité. C'était elle qui l'initiait aux observances de la vie religieuse, elle qui cherchait à lui adoucir ce qu'il y avait de plus pénible. L'abnégation la plus complète fut, de concert avec l'obéissance et l'humilité, son caractère distinctif; elle semblait ne plus vivre pour elle, mais uniquement pour ceux qui l'entouraient. La prière, l'étude que son cœur d'Ursuline chérissait, les délasséments auprès de sa Mère et de ses compagnes, tout était sacrifié, lorsqu'il s'agissait d'un acte de dévouement.

« Nous n'essaierons pas de redire avec quelle plénitude de tendresse et de générosité elle s'offrit à Dieu, au jour solennel de l'émission de ses Vœux sacrés, le 4 juillet 1868. Dieu agréa cette offrande si parfaite, et un an ne s'était pas encore écoulé, que la Sœur Marie de Jésus ne sentit frappée à mort. Pour ne pas nous alarmer, elle dissimula ses impressions, et ne les avoua que dans les derniers jours de sa vie. Le docteur consulté nous rassura, et promit qu'avec des ménagements l'accident qui nous avait effrayés n'aurait pas de suites. En effet, le mal fit des progrès assez lents pour favoriser nos espérances; mais la chère malade ne s'abusait pas: elle sentait que ses jours étaient comptés, et elle avait hâte de les remplir de bonnes œuvres et de mérites.

« Un jour qu'elle se trouvait au Pensionnat, elle fut prise de frissons, et d'une douleur assez vive au côté. Le lendemain matin, le mal prit tout à coup un caractère si alarmant que le docteur, appelé en toute hâte, déclara le péril des plus graves, et parla des derniers Sacrements. Notre pieuse Sœur reçut le saint Viatique et l'Ouction des mourants avec une ferveur angélique.

« Quelques instants après, appelant en particulier notre vénérée Mère: « Ne vous affligez pas de mon départ, ma bonne Mère, lui dit-elle, ne vous inquiétez pas non plus pour me faire remplacer au Pensionnat. Dieu y pourvoira, et l'année prochaine je vous enverrai des aides. » Ces paroles si précises et si étonnantes frappèrent vivement notre Révérende Mère, et la portèrent à les croire inspirées de Dieu.

« La nuit fut pénible à la nature, mais délicieuse à la grâce. Notre modeste petite Sœur ne pouvait contenir les élans de sa gratitude et de son bonheur. Elle demandait souvent s'il

n'était pas encore minuit; cette heure était l'aurore de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, et cette fille privilégiée de Marie, espérait que sa bonne Mère l'appellerait en ce beau jour. Cette fois cependant nos prières devaient l'emporter sur les siennes, et obtenir de Dieu la faveur de la conserver encore quelques semaines. Vers une heure du matin, son état s'améliora, et le soir le docteur constatait que le danger imminent avait disparu.

« Quelle épreuve pour notre Sœur Marie de Jésus! Sa douleur fut même si vive que sa conscience s'en inquiéta. « N'ai-je pas de plu au bon Dieu, demanda-t-elle à l'une de nos Mères, en éprouvant une si grande peine de ne pas mourir? »

« Ce mieux fictice ne se soutint pas longtemps, et le mal reprit son cours. Le 10 août amena une crise violente, et notre pieuse Sœur espérait mourir le jour de l'Assomption. « Je serais trop heureuse, disait-elle, si ma bonne Mère du ciel venait me chercher en ce jour. Mais non, reprenait-elle avec une sainte tristesse, je suis indigne d'un tel bonheur. » Cette belle solennité lui apporta cependant une douce consolation; elle reçut dans son sacrement d'amour ce Jésus, après lequel elle soupirait si ardemment.

« J'avais souvent admiré sa tendre dévotion au Sacré-Cœur de Jésus; elle portait toujours sur la poitrine l'image de ce Cœur divin, et la prière d'offrande de son heure de garde; ces deux objets étaient encore auprès d'elle sur son lit de souffrances. Un jour, elle me demanda quelle heure venait de sonner; sur ma réponse: « Oh! dit-elle, c'est mon heure de garde pour le Sacré-Cœur; permettez, ma Mère, que je fasse mon offrande; » et elle s'inclina pour prier avec une angélique ferveur. Il est donc vrai de le dire: « Elle a été fidèle jusqu'à la mort. »

« Ses souffrances devinrent si intolérables, que nous jugeâmes sa fin prochaine et voulûmes lui faire réitérer le saint Viatique. Je fus chargée de le lui annoncer: « Ma petite Sœur, lui dis-je, le bon Père viendra vous voir après l'instruction. — Je ne l'attendais que demain, répondit-elle; mais c'est égal, je le verrai volontiers aujourd'hui. — Et puis, si le bon Maître désirait venir dans votre cœur, ne le voudriez-vous pas?... » Elle me regarda d'un air de doux re

proche : « Ah ! s'écria-t-elle, avec une vivacité que son extrême faiblesse eût fait croire impossible, qu'Il vienne, mon bien aimé Jésus ! Oh ! qu'Il vienne !... Puis, rest chissant : « Cependant, ajouta-t-elle, je ne suis pas préparée à me confesser ; ma Mère, veuillez bien m'examiner vous-même, je ne puis trouver mes fautes. » La tâche était en effet difficile. Quelques instants après, le Père arrivait : « Eh bien, ma fille, comment allez vous aujourd'hui ? — Merci, mon Père, répondit-elle avec un aimable et fin sourire, je ne vais pas mal pour l'éternité. » Elle devait communier le lendemain matin, et toute la nuit ne fut qu'une longue préparation à cette dernière union eucharistique. Elle avait prié la Sœur qui la veillait de lui faire beaucoup de communions spirituelles ; et à peine laissait-elle passer quelques instants sans répéter sa pieuse demande.

« Se trouver auprès d'une telle malade c'était donc une véritable faveur. Notre Mère la visitait aussi souvent qu'il lui était possible, et au sortir de ces communications intimes, je l'ai entendue répéter d'un air attendri. « Chère enfant, qu'elle est admirable ! » Un jour, au milieu de leur conversation, notre vénérée Mère, craignant de la fatiguer, l'engagea à boire une petite gorgée pour se rafraîchir. La malade obéit aussitôt, puis, craignant d'avoir dépassé l'ordre qu'elle avait reçu : « Ma Mère, dit-elle avec une sorte de confusion, vous m'avez dit une gorgée, et j'en ai bu deux ou trois. »

« En la voyant souffrir si cruellement, je lui dis que Dieu exauçait sans doute la prière qu'elle lui avait adressée chaque matin depuis son entrée ici, « de la traiter de telle sorte sur la terre que le moment de sa mort fût celui de son éternelle union avec Lui dans le ciel. — Hélas ! me dit-elle, je suis indigne d'une telle faveur. J'ai, au contraire, tant de fautes à expier, qu'il me faudra rester bien longtemps en Purgatoire. — Mais répliquai-je, la miséricorde de Dieu est si grande ! et vous ne vous appuyez que sur elle... Il vous suffit d'ailleurs d'un acte parfait d'amour de Dieu pour mériter votre union immédiate avec Lui ! » Sur sa demande, je formulai cet acte, et elle se plut dès lors à le répéter souvent. Ses souffrances devinrent tellement vives, que notre Mère, navrée de douleur, après avoir cherché jusque-là à ratta-

cher à la vie cette enfant de bénédiction, lui accorda enfin la permission tant sollicitée de la quitter pour la patrie; car notre petite Sœur voulait « mourir par obéissance » comme elle avait toujours vécu.

« Quelle joie pour elle de pouvoir enfin se livrer sans crainte à ses célestes espérances ! Mais que celles-ci tardaient à se réaliser ! Comme je la veillais : « Ma Mère, me dit-elle avec une douce tristesse, je ne puis donc aller au ciel ! chaque nuit j'espère que mon Jésus viendra me chercher, et chaque nuit je suis trompée. » Et à une autre Sœur : « Toujours on me dit demain, mais ce demain n'arrive jamais, et me voilà toujours sur la terre. » Une autre fois, elle dit à trois de ses Sœurs : « J'ai une faveur à vous demander : c'est que vous remerciez le bon Dieu de toutes les grâces qu'il m'a faites; moi je ne le puis. » Notre vénérée Mère lui causa la joie la plus sensible en récitant en son nom le *Magnificat* et d'autres cantiques d'action de grâces.

« Son état spasmodique se prolongeait sans lasser sa patience. Elle ne parlait qu'à de rares intervalles, mais elle baisait son crucifix ou le regardait avec amour. Comme elle se plaignait doucement à l'infirmière du long délai apporté à l'accomplissement de ses vœux : « Ne voyez-vous pas, ma bonne petite Sœur, lui dit celle-ci, que probablement saint Joseph, patron de la bonne mort, s'est réservé le plaisir de vous introduire demain dans le ciel ? » Ces simples paroles furent pour la malade une consolation et toute son espérance dans la journée du mercredi. Dans la soirée, elle demanda encore une fois le saint Viatique, et il fut résolu qu'elle le recevrait le lendemain matin. Quand elle apprit cette décision, elle fit un léger mouvement qui signifiait : Il sera trop tard ! Dans la soirée, elle se tourna subitement vers moi : « Ma Mère, me dit-elle, je ne puis faire mon action de grâces. » Je crus qu'elle parlait de celle de la confession. Je vais la faire pour vous, répondis-je, et je prononçai une prière en son nom. Elle paraissait toujours absorbée dans ses pensées. Quelques instants après : « Demain, lui dis-je, le doux Jésus viendra à vous. » Elle se tourna de nouveau vers moi. « Oh ! me dit-elle avec une explosion de joie, vous ne savez donc pas ? Il est déjà venu, ce bon Jésus; il a apparu subitement.... » Et,

joignant les mains, elle reprit sa muette action de grâces. Au bout d'une demi-heure, le son de la cloche annonça la bénédiction du Saint-Sacrement, je m'agenouillai : « Mon enfant, lui dis-je, Notre-Seigneur nous bénit en ce moment. » Elle me comprit, et s'inclina avec respect pour recevoir cette bénédiction, la dernière ici-bas ; puis elle tomba dans une sorte d'assoupissement qui paraissait invincible.

« Mais au milieu de ce sommeil, la vierge sage a entendu la voix de l'Époux : « Jésus, mon Jésus, s'écrie-t-elle, je suis tout à vous, oh ! soyez moi Jésus et sauvez-moi ! Marie, ma tendre Mère, soyez mon espoir et mon salut ! Mon Dieu, je vous aime pour l'amour de vous-même ; je veux mourir pour l'amour de Vous. » Le moment suprême était venu, et nous nous réunissons autour de son lit pour réciter les prières des agonisants.

« Nous avions déjà dit au nom de la sainte Église : « Partez, âme chrétienne ; » mais elle semblait attendre encore une invitation d'en haut. Bientôt, elle parut insensible à toutes les choses de la terre : son regard ne nous voyait plus, ses oreilles n'entendaient plus les paroles de confiance et d'amour que je lui suggérais. Elle joignait les mains et ses yeux étaient au ciel : « Oh ! dit-elle tout à coup, que c'est terrible !... » Et peu après : « Mais que c'est beau !... oh ! oui, c'est bien beau !... là haut !... » Puis, avec un accent indicible de tendresse et de supplication : « O Marie, ma bonne Mère, de grâce, oh ! de grâce... je vous en supplie... emmenez-moi !... » Ce furent ses dernières paroles ; Marie l'avait exaucée : elle rendit son âme à ce Dieu qu'elle avait si fidèlement servi. »

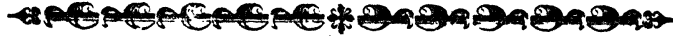
La Maîtresse des novices ajoute : « J'ai eu la consolation de rendre les derniers devoirs à ma fille bien-aimée. Avec quelle vénération je touchais ces membres consacrés par la souffrance et l'immolation volontaire ! avec quelle maternelle émotion je l'ai revêtue de l'habit sacré qui lui était si cher ! avec quelle confiance j'ai placé dans ses mains, la formule de ses saints Vœux qu'elle avait si bien gardés !

« Oh que de fois, en pensant à la vie humble et fidèle de la Sœur Marie de Jésus, et à l'accueil qu'elle avait dû recevoir de Notre Seigneur, j'entendis les divines paroles :

« Courage, bon et fidèle serviteur, puisque vous avez été fidèle en de petites choses, je vous établirai sur de grandes : entrez dans la joie de votre Seigneur. » Oui, elles avaient dû être infailliblement adressées à l'âme si fidèle et si généreuse, dont la dépouille mortelle recevait encore nos hommages de tendre vénération, et qui a laissé dans mon cœur de mère le plus doux des souvenirs. »

LA MÈRE MARIE DE SAINT-MARC BONNAUD.

M^{lle} CATHERINE-SUZANNE-ATHÉNAÏS BONNAUD naquit à Aix en Provence, le 27 septembre 1803, de parents aussi distingués par leur piété et la noblesse de leurs sentiments, que par leur position sociale. Cette enfant, d'un caractère vif et enjoué, fit la joie de sa famille. Admise au banquet eucharistique le 1^{er} juin 1817, elle comprit les délices de l'amour divin, et résolut d'y consacrer sa vie. Après avoir renversé mille obstacles, Athénaïs entre chez les Ursulines d'Aix, le 28 avril 1828, et, avec le nom de Sœur Marie de Saint-Marc, elle reçoit le voile sacré des fiancées de Jésus. Des lors, elle s'efforça de réaliser en elle l'idéal de la parfaite religieuse, et sa vie tout entière est renfermée dans ces deux mots : amour et sacrifice. Aussi, quand la voix de l'obéissance la choisit pour aller secourir le Monastère de Brignoles, la fervente Sœur Saint-Marc n'hésita point. Au mois d'avril 1845, notre Maison reconnaissante la choisit pour Supérieure, et dans cette charge on remarqua, parmi toutes ses vertus, son admirable charité. Son cœur débordant des trésors du divin amour, se plaisait à les répandre en effusions de tendresse sur ses Sœurs. Elle était devenue Zélatrice, quand elle fut atteinte d'une fluxion de poitrine; malgré nos soins filiaux, la maladie ne put être enrayée, et la Mère M. de Saint-Marc expira le 27 janvier, jour anniversaire de la mort de sainte Angèle, dont elle avait été la fidèle imitatrice et la fille bien-aimée.



MONASTÈRE DE BRIVES.

Congrégation de Paris.



OUS ouvrons cette relation par quelques nouveaux détails sur le rétablissement de notre Maison, et sur ses souvenirs historiques.

Le Sénateur Cabanis, frère de la Mère Saint-Vincent, s'intéressa à notre cause auprès de Napoléon 1^{er}. En 1808, il obtint que les Ursulines prissent possession du local qu'elles occupent aujourd'hui. Ce Monastère, dont la pierre fondamentale a été bénite par saint Antoine de Padoue, resta longtemps la propriété des Cordeliers, et le souvenir des religieux qui ont sanctifié ces cloîtres vit toujours parmi nous; c'est à leurs souffrances et à leurs prières, que nous aimons à attribuer la gloire qui revient à Dieu de notre humble travail.

Il ne reste du Couvent des Cordeliers qu'une aile de bâtiment, et la chapelle richement décorée. Ce fut sous ces voûtes sacrées que nos premières Mères, après les orages de 93, firent retentir l'hymne d'action de grâces que durent répéter au ciel le séraphique François d'Assise, et Antoine son fils bien-aimé.

« Le Monastère actuel avec son immense enclos, « dit M. Bonnelye, ancien Curé de la paroisse de « Saint-Sernin, est un des plus beaux et des plus « agréables établissements d'instruction et d'éducation. « La prière y nourrit les âmes, comme au temps des « disciples de saint François et de saint Antoine. Du « haut du ciel, ces deux grands Saints semblent bénir « cette Maison. » Notre Monastère comprend de vastes bâtiments occupés par la Communauté et le Pensionnat, les écoles des enfants pauvres, l'Aumônerie, une cour spacieuse, un magnifique enclos avec des allées ombragées et de gracieux massifs qui procurent à nos élèves tous les agréments de la campagne. A l'une des extrémités de l'enclos, se trouvent le cimetière des Religieuses et une grotte dédiée au Cœur agonisant de Jésus. Les statues de Notre-Seigneur et de l'Ange Gardien, d'un goût pieux et artistique, ont été offertes par M^{me} Pons de Fréluç, née de Grifolet, bienfaitrice de la Maison.

L'église date du XIII^e siècle; mais, par suite de dévastations sacrilèges, à peine en voyait-on les vestiges, lorsqu'en 1808, nos premières Mères la firent restaurer, et rendirent à ce temple quelques traces de son ancienne splendeur. Le style roman fut adopté, et pour accomplir les vœux faits par la Communauté, on commença la construction de deux chapelles sous le vocable de la sainte Vierge et de saint Joseph. Les autels et les statues sont en marbre blanc, et d'une forme très-gracieuse. Les vitraux représentent le mystère de l'Annonciation et différents traits de la vie de saint Joseph.

On voulut ensuite agrandir le chœur des Religieuses devenu insuffisant. Ce fut alors que la digne et

vénérée Mère Louise sut, avec un courage digne de sa vertu, traverser les difficultés matérielles, et elle ne recula devant aucun sacrifice pour embellir le temple de son Dieu. L'ensemble des peintures et des vitraux, si bien harmonisés avec le style de l'église, est d'un aspect saisissant, et excite le cœur à la prière. D'insignes reliques, parmi lesquelles nous vénérons le précieux chef de sainte Essence, compagne de sainte Ursule, et un Chemin de Croix en carton-pierre, bas-relief encadré et richement peint, ornent le chœur des Religieuses. Ce dernier don est dû à la libéralité de M^{lle} Irma Roque, de chère et pieuse mémoire. Notre chapelle a conservé depuis les Cordeliers l'indulgence de la Portioncule. Un souvenir presque aussi ancien que ses premières pierres, est attaché à cette église. Elle servit de sépulture aux Turanne, protecteurs dévoués et généreux du Monastère. Ces princes sollicitaient comme un honneur que leur dépouille mortelle reposât à l'ombre du Cloître : il leur semblait être plus près du ciel.

Le 8 décembre 1857 restera célèbre dans nos Annales. En ce jour à jamais béni, les Ursulines de Brives ajoutèrent aux trois Vœux de religion l'émission du Vœu d'enseignement, précieux engagement qui mit, pour ainsi dire, le sceau à leur vocation d'apôtre.

La cérémonie fut présidée par sa Grandeur Monseigneur Berthaud, évêque de Tulle, dont la Communauté a pu apprécier tant de fois le dévouement et l'inépuisable bonté. Après la sainte Messe, il fit entendre une touchante allocution, dans laquelle il manifesta toute la joie qu'éprouvait son cœur d'évêque, en voyant qu'au moment où la foi s'affaiblis-

sait dans son diocèse, ses chères filles Ursulines, s'obligeaient par vœu à faire connaître Jésus-Christ. « Ouvrez, mes filles, leur disait-il de son accent « tout à la fois énergique et suave, ouvrez votre « grande et belle lèvres d'Ursuline, et annoncez le « Verbe, incarné pour l'amour de l'homme, le Christ « formé du pur sang de la Vierge Immaculée, Jésus, « hymne vivant, le chant plénier de la douceur et « de la vérité! Et pendant que les fauteurs de l'im- « piété cherchent à la faire triompher, vous, mes chères filles, consommez vos forces, usez votre vie pour « étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes. »

Un an plus tard, à pareil jour, les Constitutions, les Règlements et les Cérémoniaux de la Congrégation de Paris étaient adoptés (1).

Le 26 juin de la même année, la Communauté célébrait avec pompe le cinquantième anniversaire de son rétablissement après la Révolution. Un *Te Deum* solennel fut chanté, et cette fête remplit tous les cœurs d'amour et de reconnaissance.

Quatre années s'étaient écoulées depuis cet anniversaire, et Notre-Seigneur qui avait comblé la Maison d'ineffables joies, allait ouvrir pour elle, en 1862 et 1865, une série de longues et douloureuses épreuves. Dieu sembla vouloir l'y disposer par des grâces extraordinaires. Les exercices de la retraite furent donnés en 1862 par le R. P. Mauret, de la Compagnie de Jésus. Ce saint Religieux, divinement inspiré, conduisit les âmes sur le Calvaire et leur fit sentir les douceurs cachées dans l'immolation. Avec

(1) C'est à l'initiative persévérante de la Mère Louise que nous fûmes redevables de cette grande faveur.

lui, elles apprirent à aimer la Croix, et toutes éprouvèrent le besoin de se dévouer pour Celui qui les avait aimées jusqu'à la mort. Dieu allait éprouver leur courage.

Le 18 septembre, la pieuse Sœur Saint-Louis Crozat succombait aux premières atteintes d'un mal encore inconnu. Trois jours plus tard, une cruelle maladie, la petite vérole, se déclarait avec des symptômes effrayants: bientôt le Couvent fut changé en une vaste infirmerie. La Sœur Saint-Charles et la Sœur Sainte-Elisabeth Bennet, unies par les liens de la nature et de la religion, furent atteintes en même temps; et le 2 octobre, l'aînée des deux sœurs était enlevée à sa famille religieuse après lui avoir donné les exemples d'une héroïque patience. Un mot peut caractériser sa vie: quelles que fussent ses occupations ou ses peines, elle trouvait toujours un moment et un moyen ingénieux pour rendre service. La Sœur Sainte-Elisabeth devait lui survivre, pour augmenter son trésor de mérites, dans les douleurs d'une lente phthisie; la charité fut sa vertu favorite, et elle apporta l'onction de cette douce vertu dans tous les actes de sa vie.

Cependant le fléau grandissait toujours, et le Noviciat devait avoir sa part amère du calice. Notre Sœur Marie-Thérèse de Saint-Pardoux, alors Maîtresse des Novices, fut victime de son dévouement. Les jeunes Sœurs, éloignées par précaution de leur Mère bien-aimée, adressèrent à Dieu de ferventes supplications; elles furent exaucées. Mais notre chère Sœur ne reparut au milieu de nous que pour nous édifier par le spectacle de longues souffrances supportées avec la plus parfaite résignation.

Des prières réitérées, un vœu fait à Notre-Dame de Roc-Amadour, avaient éloigné la contagion; mais d'autres douleurs nous étaient encore réservées. Le 18 décembre, la Sœur Saint-Joseph Miginiac terminait sa vie dans les sentiments de la plus grande confiance en Dieu; et, le 14 mars 1863, la Communauté perdait en la Sœur Sainte-Thérèse Barot une des colonnes de la régularité, et l'amante de la mortification.

Cette phase douloureuse vit de nobles et généreux dévouements. Combien se trouvaient heureuses celles d'entre nous qui obtenaient de prodiguer leurs soins à nos chères malades! La charité accomplit vraiment des prodiges. M. l'abbé Doudinot de la Boissière, Aumônier de la Maison, les visitait assidûment, moins encore pour exercer les fonctions de son ministère, que pour s'édifier de leur héroïque patience.

La rentrée du Pensionnat fut retardée; la panique avait été si générale, que tout faisait craindre qu'il manquât un grand nombre des élèves annoncées; mais Dieu veillait sur la famille de sainte Ursule, et au jour fixé pour l'ouverture des cours, les parents ramenèrent leurs enfants avec une entière sécurité.

Deux ans plus tard, notre vénéré et digne Aumônier succombait à la suite d'une maladie lente, supportée avec une admirable constance. Qu'il nous soit permis de consacrer quelques pages à sa sainte mémoire.

M. l'abbé JEAN-BAPTISTE DOUDINOT DE LA BOISSIÈRE appartenait à l'une des plus anciennes familles de la noblesse du Limousin. Dans les jours néfastes de 93, son grand-oncle, l'abbé de la Boissière, recevait la palme du martyr pendant

que son grand-père mourait dans l'émigration, victime de son dévouement à la dynastie royale. Sa grand'mère, née de la Croix-d'Anglards, dépouillée de sa fortune comme veuve d'émigré, supporta ses malheurs avec une résignation noble et chrétienne; et son père, capitaine de gendarmerie et chevalier de la Légion d'honneur, lui légua les antiques traditions de loyauté et de religion du gentilhomme français.

M. J.-B. Doudinot commença ses études à Paris, au Petit-Séminaire de Saint-Nicolas, dirigé alors par M. l'abbé Dupanloup. Des raisons de santé l'obligèrent à quitter cet établissement; il revint dans la Corrèze et suivit les cours de Senvières. Fidèle aux aspirations de sa jeunesse, et déjà remarquable par sa profonde érudition, il entra au Grand-Séminaire de Tulle, et s'y fit apprécier par sa piété éclairée, sa haute intelligence et sa rare prudence.

Élevé au Sacerdoce le 15 juin 1848, il fut le prêtre selon le cœur de Dieu, et dans les divers postes qu'il remplit, il fit le bien et laissa des regrets.

Lorsqu'il fut nommé Aumônier des Ursulines, en 1853, la Communauté comprit tout d'abord le trésor qui lui était donné. Il fut pour les familles un conseiller prudent; pour la jeunesse, un ami vrai; pour l'âme appelée à la perfection, un directeur sage et éclairé; pour le pauvre, un consolateur.

Constamment uni à Dieu par la prière et le sacrifice, jamais on ne le vit reculer devant un devoir à accomplir. Malgré ses continuelles souffrances, il était toujours occupé. « Souffrir en travaillant, ou souffrir en se reposant, c'est toujours souffrir, disait-il. Il vaut donc mieux travailler. »

Cette précieuse vie, usée par une longue maladie de poitrine, se termina par une hydropisie. Au milieu de ses souffrances, il ne cessa de conserver cette calme et joyeuse résignation, qui prend sa source dans une foi ardente. Ce fut dans le mois de saint Joseph, le 15 mars 1865, que cette belle âme fut réunie à son Créateur.

Le 26 septembre 1867, sera un jour à jamais mémorable dans les Annales de Sainte-Ursule de Brives.

Les cœurs conserveront toujours le souvenir de la visite des cinq augustes Prélats, que la Communauté eut l'honneur de recevoir sous ses cloîtres antiques. C'étaient l'illustre Métropolitain Mgr de la Tour d'Auvergne, et Nosseigneurs les Evêques de Sées, de Limoges, de Périgueux et de Tulle.

Après avoir exprimé à ses augustes Confrères, combien il était heureux de leur montrer sa chère Communauté des Ursulines, Monseigneur Berthaud leur raconta l'historique de sa fondation, et le miracle opéré par saint Antoine de Padoue, dans la prairie attendant au jardin. L'illustre orateur, avec son éloquence accoutumée, exalta ensuite la sublime vocation des épouses de Jésus-Christ : « Les filles de sainte Ursule sont de magnifiques travailleuses, dit-il ; le Docteur angélique enseigne qu'il faut s'admirer, reconnaître sa grandeur, non pour se l'approprier, mais pour confesser que toute la gloire en est due à Dieu. Oui, soyons fiers d'être les fils de l'Eglise, méprisons ces jappeurs qui l'insultent, méprisons leurs sophismes impies ; ces imbéciles voudraient nous avilir, nous envoyer brouter l'herbe des champs et nous attacher au ratelier, laissons-les seuls, et nous, restons grands, restons beaux. Ils pourront poser une main hardie sur la barque de Pierre, mais jamais ils ne la verront chavirer. »

Monseigneur de la Tour d'Auvergne, l'illustre descendant des Turenne, nous fit part ensuite de ses impressions sur les fêtes de Tulle. « Nous n'en avons jamais vu, dit-il, qui aient plus parlé à nos cœurs, et qui nous aient laissé des impressions plus fortes et plus vives. Figurez-vous 270 prêtres, accourus de divers points du diocèse, et formant une couronne

« autour de leur Evêque, quel spectacle! Il nous a
« prouvé la paternité de votre Evêque, et combien
« il est aimé de ses prêtres. Si votre Prélat est si grand,
« mes filles, il le doit sans doute aux dons extraor-
« dinaires que Dieu lui a départis, mais il le doit
« encore aux prières de ses prêtres qui, chaque jour,
« portent son souvenir au saint Autel. Il le doit aussi
« aux vôtres, mes chères Sœurs. S'il est possible,
« redoublez vos supplications pour que le Seigneur
« nous conserve longtemps ce glorieux fils de
« l'Eglise. »

« En assistant aux fêtes de Tulle, dit l'Evêque de
« Limoges, j'y ai représenté mon diocèse dont votre
« Evêque est le fils et la gloire. C'est la perle du
« Limousin, c'est la vertu illuminée par le génie et
« basée sur la science. »

Après une petite causerie familière, durant laquelle Mgr de Tulle donna à ses frères dans l'épiscopat, les marques de la plus cordiale charité, il se leva de son siège, radiéux de bonheur, et exprima sa joie à la Communauté, dans des termes pleins d'énergie et d'originalité auxquels son cœur et son esprit fécond donnaient une forme élégante: « Je suis heureux et fier, » disait-il en quittant la Maison. Mais combien plus encore nous trouvions-nous honorées et reconnaissantes, d'avoir pu nous incliner sous la main bénissante de ces nobles Pontifes!

Les désastres qui accablèrent notre malheureuse France en 1870, retentirent douloureusement dans nos cœurs. La mortification et la prière devinrent notre unique consolation dans ces temps d'épreuves. La parole forte et persuasive du R. P. Lyonnard, dans la Retraite qu'il nous donna pendant ces jours où la

main de Dieu s'appesantissait sur notre malheureuse patrie, trouva les cœurs préparés pour les touches secrètes de la grâce : il put présenter à Notre-Seigneur, le sacrifice des âmes généreuses qui voulaient s'offrir comme victimes, et que Notre-Seigneur devait bientôt ravir à la terre.

Pendant cette triste période, notre Pensionnat fut gardé par le divin Pasteur, et nous pûmes déverser sur nos chères enfants tout notre zèle et notre dévouement. Nous eûmes aussi la consolation d'apporter quelques secours aux victimes de la guerre.

Les hôpitaux des cités envahies ne pouvant contenir les blessés, des ambulances furent établies dans toutes les villes : Brives en eut trois, et la Communauté fournit l'ameublement et la nourriture de 25 soldats, qui nous exprimèrent leur reconnaissance d'une manière bien touchante. Il y eut vers Dieu des retours consolants : aux fêtes de Noël, tous ces braves soldats s'approchèrent des sacrements et revêtirent le scapulaire du Sacré-Cœur.

A ces malheurs publics vint se joindre une épreuve particulière pour notre Monastère. M. l'abbé Laval, Aumônier, dont la piété ardente et éclairée nous édifiait et nous guidait vers Dieu, fut enlevé par une courte maladie. Sa mémoire est restée en bénédiction parmi nous.

Ce fut sous l'inspiration de M. l'abbé Laval que notre Communauté, devant les désirs de l'Eglise, se consacra solennellement au Sacré-Cœur de Jésus le 5 février 1871. C'était, pour ainsi dire, le sceau de cette suave dévotion dont notre Chapelle fut autrefois le siège pour toute la ville, jusqu'au jour où la Paroisse désira elle-même en être le centre.

Heureuses dans notre chère retraite, nous oublions notre bonheur pour ne songer qu'aux malheurs publics. Nous l'avons dit, les événements de 1870 et 1871 suscitérent parmi nous de généreux dévouements, et plusieurs de nos ferventes Sœurs sentirent dans l'intime de leur cœur le désir, la noble ambition du sacrifice, pour apaiser la justice d'un Dieu irrité, et faire triompher son Nom.

Dieu avait accepté l'oblation. *Vos jugements, Seigneur, sont remplis d'équité et de justice* : cette parole devait faire notre force, pendant ces jours de cruelles épreuves où quatorze Religieuses furent enlevées à notre tendresse fraternelle ! Toutes s'inclinèrent courageusement sous la main de Dieu, et, au milieu des plus grandes souffrances, renouvelèrent à tout instant leur acte d'abandon : « Pour l'Eglise, pour le Saint Père, pour la conversion des pécheurs ! »

La première victime choisie fut la Sœur **SAINTE-CLAIRE MAZEYRAC** ; elle mourut le 20 août 1872, laissant à ceux qui l'avaient connue, la conviction qu'elle emportait au tombeau son innocence baptismale. Elle conserva jusqu'à la fin de sa vie une confiance naïve envers ses Supérieures, dont les paroles étaient pour elle de véritables oracles.

Le 29 janvier 1873, la Communauté conduisit à sa dernière demeure la Sœur **SAINTE-EULALIE ROBERT** ; c'était le 59^e anniversaire du jour où elle reçut la bénédiction de Pie VII. Cette vénérable octogénaire, infirme durant plus de 30 ans, avait constamment édifié ses Sœurs par sa foi vive et profonde.

La Sœur **SAINTE-ARSENÈ LOMBARD** rendait son âme à Dieu, le 16 avril, pendant qu'on invoquait pour elle le Cœur agonisant de Jésus. Elle s'était distinguée par son dévouement pour les enfants des classes gratuites, et par une charité exquise comme Infirmière.

La Sœur **SAINTE-BATHILDE TYÈRE** était une novice Converse. Cette pure et simple fleur à peine éclose sous le doux ciel du Noviciat, fut transplantée par les Anges au Jardin du Paradis le 31 juillet.

La Sœur **MARIE-MADELINE PERRINET** mourait le 11 août, anniversaire de sa profession. Âme virile et généreuse, esprit droit et solide, elle fut choisie de Dieu pour être sa victime; au lendemain de l'émission de ses vœux, elle ressentit les premières atteintes du mal qui, durant treize années, devait la clouer sur un lit de douleur. Le divin Amour qui sait si bien travailler ses élus, donna à chaque partie de son corps un martyre spécial. Au milieu de ces atroces et incessantes souffrances, elle conservait toujours la sérénité du visage, et nous accueillait par un sourire ou une parole agréable. Tant que ses forces le lui permirent, elle s'employa à former les jeunes Sœurs au travail manuel.

La Sœur **SAINTE-MARIE BOUYSSON**, Converse, presque octogénaire, conserva jusqu'à la fin son esprit d'ordre et son amour pour le travail; lorsque ses infirmités ne lui permirent plus d'agir, elle fila la laine destinée à confectionner les vêtements des Religieuses, et devint, comme elle le disait, l'Adoratrice du Saint-Sacrement. Sa mort arriva le 10 septembre.

Six jours plus tard, la Sœur **SAINTE-JEAN-BAPTISTE BREUIL** la suivait au ciel. Elle avait apporté au service de Dieu et des âmes toute l'énergie de sa forte et ardente nature, et s'était dépensée sans mesure dans l'emploi qui lui était confié. L'approche de la mort l'éffraya d'abord, mais, fortifiée par les secours de la religion et brûlant du désir de s'unir à son Dieu, elle l'accueillit avec d'ineffables transports.

La Sœur **THÉRÈSE DE JÉSUS LANGLADE** était douée d'une âme d'artiste et d'une excessive impressionnabilité. Jeune encore, elle s'était offerte à Dieu pour le salut d'une personne bien chère. Atteinte d'une hémorragie pulmonaire, ses forces s'épuisèrent rapidement. Son agonie eut quelque chose d'extraordinairement touchant: durant trois heures, ce ne furent que transports véhéments vers Dieu, of-

frande entière d'elle-même pour la sainte Eglise, sa Communauté, sa famille, le salut des pécheurs ! L'ennemi de nos âmes sembla s'approcher d'elle, mais, armée de la Croix, elle s'écria avec force : « *Par ce signe je vaincrai !* » Elle vainquit en effet, et alla triompher au ciel le 3 octobre 1873.

La Sœur SAINTE-AGATHE DE LA CHAUMETTE fit son entrée dans la vie religieuse le jour de la fête de sainte Ursule. Elle possédait une éducation complète, et Dieu l'avait choisie pour donner dans notre Communauté une nouvelle impulsion aux études. Durant 17 années, elle occupa pendant divers triennats, la charge de Maitresse générale; elle fut toujours un soutien pour ses Sœurs, en protégeant leur autorité, une mère pour ses élèves à qui elle cherchait à inspirer la dévotion qu'elle avait elle-même à Jésus Eucharistie et à la très-sainte Vierge. Son long apostolat fut couronné par un douloureux martyre : atteinte d'un cancer, elle fut un modèle de patience et d'abandon au bon plaisir divin. Ce fut la veille de la fête de notre Père saint Augustin que notre chère Sœur rendit son âme à Dieu, en invoquant sa bonne Mère du ciel, sous le titre de Notre-Dame de Lorette.

La Sœur SAINTE-MARTHE JALINEAU fut une vaillante Sœur converse; souvent elle deyança l'heure du lever de la Communauté, afin d'avoir plus de temps à donner au travail. Elle mourut le 3 octobre 1874.

Notre bien-aimée Sœur SAINTE-APOLLONIE DE JOUVENEL, après avoir passé vingt années à la Maison d'Argentat, nous revenait en 1854. Notre-Seigneur voulut associer aux douleurs de son agonie cette âme forte et généreuse. L'épreuve qui devait durer jusqu'à sa mort, arrivée le 22 novembre 1874, la trouva toujours aimante et fidèle.

La Sœur MARIE-JOSEPH CEROU se sanctifia par le martyre intérieur. Elle soutint courageusement ce combat incessant, et conserva tant de calme et de possession d'elle-même, qu'à l'exception de ses Supérieures, personne ne pouvait soupçonner ses souffrances intimes. Une lente phthisie devait achever sa sanctification; ses longues heures de solitude

étaient remplies par la prière et par la lecture des ouvrages de sainte Gertrude. Elle mourut le 21 août 1875, les yeux attachés sur l'image bénie de sainte Angèle qu'elle avait tant aimée, et dont son pinceau avait si souvent reproduit les traits.

La santé exceptionnelle et le tempérament robuste de notre Sœur SAINT-CLÉMENT MOLINIER, lui permirent de suivre la Règle jusqu'à l'âge de 74 ans; atteinte alors d'une maladie intérieure, elle supporta son mal avec un courage surprenant, et continua à instruire avec zèle les enfants des classes gratuites, jusqu'à la fin de l'année scolaire. Elle rendit paisiblement son âme à Dieu le 25 septembre 1875.

Enfin, notre pieuse Sœur SAINT-PIERRE MAZEYRAC mourut le 15 février 1876, fête de l'Agonie de Notre-Seigneur. Peu de temps avant sa mort, elle sourit en baisant affectueusement son Scapulaire, la livrée de Marie, pour qui elle avait toujours eu une si tendre dévotion.

Notre-Seigneur sembla vouloir consoler ses Epouses des cruelles séparations qu'il leur imposait. Plusieurs bénédictions nous furent envoyées directement par son représentant sur terre, l'immortel Pie IX, qui nous rappelait si bien par ses vertus et ses souffrances que le salut est dans la Croix. Le 2 juin 1875, la Communauté fut honorée de la visite du Révérend Père Général des Franciscains, accompagné du R. P. Provincial de Bordeaux et du Supérieur de la Maison naissante de Saint-Antoine. Avec une aimable paternité, il adressa quelques mots aux Religieuses réunies, insistant particulièrement sur l'amour unique qui est dû à Notre-Seigneur. « Le Cœur de Jésus, nous disait-il, doit être le centre de nos affections; tout doit converger vers lui. » Les Novices obtinrent une bénédiction spéciale, et il leur recommanda comme moyen infaillible de perfection la simplicité, l'abné-

gation, le renoncement. Les enfants eurent aussi leur part de ses faveurs. Ce digne fils de saint François d'Assise partit, nous laissant tout imprégnées d'un doux parfum de sainteté et sous le charme de cette simplicité admirable qui faisait sur la terre le caractère distinctif de Notre-Seigneur.

Peu de jours après, le 16 juin, la Communauté et le Pensionnat renouvelaient, d'un commun accord avec toute l'Eglise catholique, la consécration faite au Sacré-Cœur quelques mois auparavant. Nous donnâmes à cette fête toute la pompe possible. Une statue du Sacré-Cœur, élevée au-dessus de l'autel, surmontée d'un magnifique dais et entourée de fleurs et de lumières, redisait que Jésus-Christ est le vrai foyer de l'amour.

L'année 1876, commencée sous les auspices de la Croix, par la mort de la Sœur Saint-Pierre, s'écoula dans le calme et nous apporta une faveur bien précieuse : la visite de Mgr Mermillod, l'illustre exilé de Genève, et fils aimé de notre magnanime Pie IX, dont il partage les glorieuses épreuves. Sa Grandeur parcourut en pieux pèlerin les grottes antiques rendues célèbres par saint Antoine, et y laissa un pieux souvenir de plus. Il nous porta avec sa bénédiction, celle de notre vénérable Evêque, et ses paroles nous révélèrent la sainteté et le courage du Pontife exilé.

L'allocution qu'il adressa à nos élèves était empreinte d'une si aimable piété, que ces chères enfants se sentirent irrésistiblement attirées vers Notre-Seigneur, dont elles retrouvaient la douce image dans le noble Evêque. Pour nous, épouses de Jésus-Christ, nous ressentions plus vivement les tristesses de l'exilé et les douleurs de l'Eglise, et les paroles qui tombaient de ses lèvres

vres excitaient notre courage et ranimaient notre espérance.

Le récit d'une journée aussi mémorable vient dignement couronner les Annales des Ursulines de Brives. Dans un siècle où tout concourt à favoriser l'erreur, à saper les fondements de la foi, ne leur est-il point glorieux de consacrer leur dernière page à cet illustre défenseur de la vérité, d'autant plus vénéré qu'il soutient plus vaillamment la lutte. Dévoué à l'Eglise jusqu'au péril de sa vie, il nous apparaissait comme une des belles figures de notre siècle, et la France s'honorera toujours de l'avoir accueilli aux jours de son malheur.

Nous terminons donc cette humble relation par ces deux cris : Sacré-Cœur de Jésus, bénissez vos Pontifes ! Sacré-Cœur de Jésus, sauvez la France !



LA SŒUR SAINT-LOUIS CROZAT.



MARIE-ADRIENNE CROZAT, en religion Sœur SAINT-LOUIS DE GONZAGUE, était une de ces âmes simples si chères au Cœur du divin Maître. Elle naquit à Sarrazac, petit bourg du diocèse de Cahors, d'une des familles les plus anciennes et les plus honorables du pays. De toute éternité le Seigneur l'avait élue pour son épouse, et il se réserva les prémices de ses affections.

Elle craignait Dieu, et cette crainte qui allait jusqu'au scrupule, lui fit endurer un vrai martyre. Avant même d'avoir fait sa première Communion, la pensée qu'elle était en état de péché mortel lui faisait verser des torrents de larmes ; souvent, pendant la nuit, elle s'éveillait pour pleu-

rer ses prétendus péchés; et dès le point du jour on était obligé de la conduire au Pasteur de la paroisse, afin qu'il rendit le calme à cette âme que le divin Sauveur faisait déjà participer au calice de ses amertumes.

Parée d'innocence et de modestie, elle vint dans notre Pensionnat au mois de novembre 1834 et se fit remarquer par son caractère sérieux et son excessive bonté. Souvent on la surprit remettant à leur place les livres ou les ouvrages qui avaient été laissés sur les bancs des classes, et elle disait alors à sa sœur: « Combien je suis heureuse, Célestine, d'éviter à si peu de frais une pénitence à mes compagnes. » A peine arrivée parmi nous, elle comprit l'appel de Dieu; mais ce ne fut que trois ans après qu'elle en fit part à sa famille.

Celle-ci, connaissant le caractère réfléchi et positif d'Adrienne, n'essaya point de s'opposer à sa résolution.

Le jour de Noël 1837, elle fut admise au Noviciat et commença ses premières épreuves avec une grande ferveur. Amie de la prière et du silence, elle acquit l'esprit intérieur à un degré éminent, et la Mère Maîtresse pouvait la proposer comme un modèle d'obéissance et de charité. Elle comprit et aima sa mission d'Ursuline, et on la vit vaquer avec zèle aux travaux de l'Institut. Estimée des enfants, elle fit surtout le bien par son exemple, ses prières et ses sacrifices.

En 1851, on lui confia le soin des Novices; se dévouant tout entière à sa charge, elle s'efforça de communiquer à ses filles cet esprit de simplicité et de familiarité avec Dieu qu'elle possédait pleinement. La pensée de l'enfer ne la troublait plus; l'amour avait banni la crainte, et comme saint François de Sales elle pouvait dire: *Je ne crains plus Dieu, mais je l'aime.* « La simplicité, disait-elle à ses filles, résume toute la perfection; exercez-vous à la pratiquer dans l'action et surtout dans l'intention; vivez comme si vous étiez seules au monde avec Dieu. Dieu seul! Dieu seul! peut nous comprendre et nous consoler. » Sa confiance dans les mérites de Jésus-Christ était illimitée. « C'est ce que je présenterai à Dieu le Père, disait-elle, lorsqu'il m'appellera à son jugement, et avec cela je ne craindrai rien. »

Elle répétait souvent à ses Novices : « Notre-Seigneur pourrait-il nous refuser les grâces nécessaires à notre perfection, après avoir versé tout son sang pour nous ? » Elle cherchait à leur inspirer le sentiment de leur grandeur et de leur dignité, comme filles de l'Eglise et surtout comme épouses de Jésus-Christ. Parler du bonheur de l'état religieux, était pour elle une joie toujours nouvelle.

Elle disait encore à ses filles avec la candeur et la simplicité qui la caractérisaient : « Je connais que j'ai fait quelque progrès dans la perfection, en ce que je préfère le travail commun au travail particulier. Aimez la vie commune, mes Sœurs, et vous exprimerez ce que disent nos saintes Règles. »

A l'exemple de saint Louis de Gonzague, son bienheureux Patron, notre chère Sœur avait une tendre dévotion envers Jésus dans le Sacrement auguste de nos autels; en présence du Bien-Aimé de son âme, son regard s'enflammait et les larmes qui inondaient son visage révélaient les sentiments de son cœur. Que de fois ne lui a-t-on pas entendu dire : « Une visite au Saint-Sacrement suffit pour rendre à l'âme sa sérénité. »

Aux élections de 1861, la Sœur Saint-Louis, démise de sa charge, fut de nouveau placée près des enfants; elle leur donna ses soins avec un zèle et une charité infatigables. Mais Dieu qui voulait de plus en plus s'attacher cette âme, lui refusa encore la satisfaction de voir son dévouement payé de retour par la reconnaissance des élèves; et, cette année de souffrance la prépara à la prochaine vision de Dieu.

Au mois d'août 1862, elle fit avec la Communauté les exercices de la Retraite annuelle, et sa ferveur fut remarquable. Plusieurs de ses Sœurs comprirent qu'il se passait quelque chose d'intime entre elle et son divin Epoux; elle désirait mourir pour ne plus offenser Dieu par de nouvelles infidélités, et pour ne plus occuper inutilement, disait-elle, une place dans la maison du Seigneur. Sa prière ne tarda pas à être exaucée: il y avait à peine douze jours que la Sœur Saint-Louis était sortie de l'heureux cénacle, lorsque le 18 septembre elle alla contempler face à face Celui qui avait fait ses délices sous les ombres eucharistiques. Elle succomba la

première à cette petite vérole qui fit dans nos rangs tant de victimes.

Voici quelques lignes écrites par notre Sœur Saint-Louis de Gonzague pendant sa dernière retraite, et qui nous révèlent sa haute perfection :

« Cette année, je déclare la guerre au *moi* ; je le poursui-
 « vrai sans relâche ; je le condamne à un éternel silence, au
 « gibet, à la mort ! Pour arriver à ce but, je m'accuserai
 « en Chapitre de manière à être entendue et humiliée ; j'ac-
 « cepterais en union avec Jésus, tout ce qui répugnera le
 « plus à ma nature. Je dirai alors : Mon Dieu, si ce calice ne
 « peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit
 « faite et non la mienne ! »

« O Marie ! vous êtes mon amour, mon refuge, mon avo-
 « cate toute puissante ! Protégez toujours ce petit *rien*, gar-
 « dez-le près de vous, donnez-lui la pensée de vous
 « prier souvent, et cela lui suffit pour tout obtenir. »

LA SŒUR M. THÉRÈSE DE SAINT-PARDOUX.

MARIE HENRIETTE DE SAINT-PARDOUX, en religion Sœur MARIE THÉRÈSE, présente un de ces caractères d'élite, une de ces âmes fortes qui, selon la parole d'un ancien, sont nées pour l'exemple, et que la Providence divine ménage à la terre pour mieux faire connaître ses voies, et admirer davantage ses miséricordes.

Née à Paris le 30 juin 1825, elle était petite-fille du vertueux baron de Saint-Pardoux, écuyer de Charles X, et de Madame Anna de Brillon, illustres rejetons de cette noblesse française qui avait pour devise, *Dieu et le Roi*... Le lendemain de sa naissance, elle fut présentée aux fonts baptismaux de la paroisse Saint-Thomas d'Aquin, et ce fut, en souvenir de ce bienfait, qu'elle eut toujours une tendre dévotion envers le Docteur angélique.

Marie avait à peine un an, que déjà ses yeux se tournaient vers le ciel lorsqu'elle entendait prononcer le nom de Dieu. Sur les genoux de son aïeul, dont à quatre ans elle lisait le

journal, elle apprit ces traditions de foi et d'honneur recueillies dans une cour infortunée, mais grande jusqu'à l'héroïsme au jour du malheur. Le noble baron aimait à redire à la jeune enfant les sublimes exemples de Louis XVI et de Marie Antoinette, de M^{me} Elisabeth, l'ange de la Cour, et de M^{me} Louise, l'auguste victime du Carmel! Heureux des aimables dispositions de leur chère enfant, M. et M^{me} de Saint-Pardoux se plaisaient à cultiver cette âme qui répondait si bien à leur tendre sollicitude. L'intelligence de Marie se développait rapidement, et cette enfant si précoce charmait tous ceux qui l'entouraient.

Naturellement initiée aux délicatesses et au respect de l'ancienne politesse française, elle y mêlait de son propre caractère une volonté très ferme qui allait souvent jusqu'à la raideur, défaut qui sera plus tard l'objet de longs et énergiques efforts. Mais jusque dans ses jeux d'enfant, on découvrait l'action de la grâce, et son attrait pour la piété.

À l'époque de sa première Communion, elle fut confiée à une de ses tantes, M^{lle} Emma de Lassalle, femme supérieure par ses vertus, son instruction et sa connaissance du monde. Une de ses cousines qui l'aimait comme une sœur, nous apprend ce que M^{lle} de Saint-Pardoux fut à Paris, durant cette année de préparation à la plus grande action de sa vie: « Marie se montra pour moi bonne et indulgente; elle cherchait à rendre nos jeux moins bruyants et plus utiles. Elle suivait les catéchismes avec autant de zèle que de fruit, et prenait souvent sur son repos pour terminer de longues et intéressantes analyses. Si elle attachait de l'importance à la perfection de ses rédactions, c'était bien plus par amour du devoir, que dans l'espoir d'obtenir un cachet d'honneur. Son caractère réfléchi lui faisait apporter à cette grande action une sérieuse préparation intérieure; elle luttait courageusement contre ses défauts, et l'on pouvait déjà constater de vrais progrès dans sa vertu. Ce fut le 17 mai 1838 que nous nous agenouillâmes ensemble à la Table sainte, et il nous sembla que notre amitié se resserrait davantage, en ce jour à jamais mémorable. »

Jusqu'à cette époque, son caractère s'était montré assez difficile, toujours par suite de sa fermeté de volonté; mais alors

on vit tout ce que la piété et l'amour de Jésus-Christ peuvent opérer dans une âme généreuse.

Quand elle revint près de son excellente mère, on s'étonna du changement survenu en elle, et de jour en jour, elle fut plus douce et plus souple. Marie parla alors ouvertement de sa vocation religieuse ; mais lorsque ses désirs devinrent plus véhéments, elle sut les renfermer dans son cœur. Bien jeune encore, elle était pour sa mère, une aimable et précieuse société, et M^{me} de Saint-Pardoux crut pouvoir lui confier le soin de préparer une de ses sœurs à la première Communion. Elle accepta cette mission avec joie, et la remplit avec une intelligence et une sollicitude remarquables. Sa piété était douce et attachante, aussi l'insinua-t-elle aisément à sa jeune sœur.

Les exigences de sa famille lui firent faire de 1838 à 1841 plusieurs voyages à Paris, où elle perfectionna son éducation : elle suivait avec ardeur les leçons qui lui étaient données, comme si elle eût entrevu déjà le saint usage qu'elle devait en faire un jour. Au milieu de ses occupations et des distractions qu'elle trouvait dans la capitale, son cœur s'attachait de plus en plus au divin Maître. Elle savait sacrifier son attrait pour la solitude aux exigences de sa position, et par son aimable gaieté s'attirait toutes les sympathies. Combien d'actes de vertu, accomplis sous le seul regard de Dieu, embaumèrent chacune de ses journées !

Elle avait à peine seize ans ; et à cet âge où tout n'est que mobilité et impressions passagères, elle prend de fortes résolutions pour mieux connaître, mieux aimer Celui qui l'a comblée de bienfaits. Avec cette sûreté que donne la lumière divine, elle se trace un règlement qui décèle une grande intelligence et un cœur généreux. Ce Règlement sagement conçu fut fidèlement mis en pratique : si la lumière est venue d'en haut, d'en haut aussi est descendue la force. « O mon Jésus, écrivait-elle, voilà mes résolutions, aidez-moi à les accomplir, soutenez-moi dans les tentations. Je vous en conjure, que l'amour du monde n'entre jamais dans mon cœur ; que la vue de ses faux biens et de ses fausses joies serve à me faire sentir qu'en vous seul sont les vraies richesses et les seuls plaisirs. »

C'est ainsi que cette jeune fille, à peine au seuil de la vie, mais déjà femme forte par l'esprit et par le cœur, s'avancait courageuse et aimante dans les sentiers de la mortification et de l'obéissance, de la simplicité et de l'amour de Jésus.

La grande raison et la vertu de Marie la faisaient estimer de tout le monde ; son Confesseur l'avait chargée d'éclairer de ses conseils une de ses cousines alors très-scrupuleuse. Une de ses tantes, qui se croyait aux portes du tombeau, confiait à sa jeune nièce ses dernières recommandations.

En 1843, elle revint en Limousin. Dès lors son existence entière fut consacrée à seconder sa mère dans l'éducation de ses sœurs, à charmer les dernières années de son grand-père qui aimait la conversation de sa petite-fille et appréciait son jugement si droit. Le temps qu'elle ne consacrait pas à la famille, elle l'employait à la prière. Sa chambre devenait un oratoire, et si quelqu'un interrompait ses douces communications avec son Dieu, elle n'en témoignait aucun ennui. *Le devoir avant tout !* telle était sa devise.

Le moment de réaliser ses désirs était arrivé. Son amour de la prière et de la solitude la fit pencher un moment pour le Carmel ; mais, après de mûres réflexions, elle comprit que la vie paisible de la fille de sainte Thérèse ne pouvait suffire à son zèle ; il lui fallait un champ plus vaste et plus actif, où elle pût satisfaire ces ardeurs généreuses, qui la portaient à la vie apostolique. Elle se résolut donc à devenir fille de sainte Ursule. Ses parents se rendirent à ses instances ; mais les derniers adieux furent déchirants. Heureusement Marie avait compris cette parole évangélique : *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.* Pour épargner à sa mère et à ses sœurs la douleur de la séparation, le 24 septembre 1846, fête de Notre-Dame de la Merci, elle devança l'aurore, et, accompagnée de la respectable gouvernante qui avait bercé son enfance, elle vint s'abriter à l'ombre du cloître.

C'était le jour où nous terminions notre Retraite annuelle ; le R. P. Nivet, qui nous avait donné les saints Exercices, voulut voir la jeune aspirante. « Ma fille, lui dit-il, je vous mets en religion sous la protection de la bienheureuse Marguerite-Marie ; soyez comme votre modèle, la généreuse

épouse du Sacré-Cœur de Jésus. Le divin Maître veut faire de vous un composé de miséricorde et d'amour. Vivez inconnue et cachée en Dieu, avec Jésus, Marie, Joseph. »

Selon l'usage alors établi dans la Maison, notre chère aspirante passa quelques semaines au Pensionnat, et malgré ses vingt-un ans, on la vit se mêler gaiement aux jeux de ses compagnes. Le 21 novembre fut choisi pour son entrée au Noviciat ; avec Marie, sa patronne et sa mère, elle se donna à Dieu sans réserve. Ce cœur si aimant se détacha entièrement de toutes les affections du monde, et jamais on ne l'entendit parler de ce qui pouvait lui donner tant soit peu de relief. « Désormais, dit-elle, je ne veux plus chérir ma famille qu'en Dieu, et mon amour pour elle ne m'influencera jamais dans ma vie religieuse. » Dieu lui-même l'avait initiée aux vertus monastiques ; tout lui paraissait facile, et elle devint promptement un modèle de régularité.

Cette grande âme était préparée pour le sacrifice : il ne se fit pas attendre. Peu de temps après son entrée dans la Maison, elle apprenait la mort de sa jeune sœur. A cette nouvelle, son cœur fut brisé, mais se soumettant avec amour, elle prononça généreusement le sublime *Fiat* qui fait les saints.

Le jour de sa prise d'habit fut fixé au 25 mars 1847. « O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, un beau jour s'approche ; qu'il soit pour moi l'aurore du jour éternel : *Parate viam Domini*. Que les avenues de mon cœur soient nettes et ornées ; que mon divin Epoux puisse y trouver son repos et ses délices. Qui doit être sainte, si ce n'est une épouse de Jésus-Christ ? O Jésus ! si je ne dois pas être une parfaite Religieuse, si j'avais le malheur de porter indignement la livrée de vos épouses, mettez obstacle à l'accomplissement de mes désirs. Comme Marie, j'ai tout abandonné, mais me suis-je quittée moi-même ? Suis-je vraiment résolue à me renoncer, à ne plus connaître le *moi*, à ne rien vouloir ni désirer que la volonté de Dieu ?... O mon Jésus, rien pour moi, rien pour mes parents, rien pour mes sœurs en religion, rien pour le monde, mais tout pour vous. *Fiat, fiat, toujours fiat*, même lorsque Jésus viendrait avec son Calice et sa Croix !... »

En revêtant le saint habit, la jeune postulante reçut le

nom de Sœur Marie-Thérèse. Le souvenir des grâces que Dieu lui avait faites en ce jour fut un puissant aiguillon qui la fit marcher à grands pas dans la carrière de l'abnégation. On la vit toujours la plus modeste, la plus humble et la plus pauvre. Ses connaissances étaient étendues et variées, jamais cependant elle ne s'en prévalut; sa seule ambition était d'instruire les enfants des classes gratuites, afin de pouvoir dire avec le divin Maître: *L'Évangile est annoncé aux pauvres*. Elle aimait à leur confectionner des vêtements, à leur distribuer des secours, et ses Supérieurs se plurent à seconder son attrait, en lui permettant de catéchiser ces chères enfants.

La Croix et le Cœur de Jésus étaient l'objet incessant de ses pensées et de ses affections. C'est dans ce Cœur sacré qu'elle fixa à jamais sa demeure, et, dans ses transports, on l'entendait s'écrier: « Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi; oh! ne dites pas en ce jour: *Nescio vos*. Je porte imprimé sur mon front le caractère de votre miséricorde, pourriez-vous me méconnaître? Non, mon Dieu, vous ouvrirez à la pauvre enfant mourant de faim, de soif et de fatigue, et vous lui rendrez la vie. Mes infidélités sans nombre devraient vous éloigner de moi; mais, ô Sauveur charitable! vous recherchez le pauvre pour le soulager. Puisez dans vos trésors pour m'enrichir; lavez-moi dans le bain salutaire de votre sang; revêtez-moi d'une robe sans tache, afin que je ne rougisse pas de honte dans l'assemblée des Saints. »

Le temps de probation fixé par nos saintes Règles était expiré; mais les événements politiques de février 1848 firent ajourner l'émission des Vœux pour nos Novices.

Cette décision fut pour la Sœur Marie-Thérèse l'occasion d'un grand sacrifice; ce délai ne fit que rendre plus ardent encore le désir qu'elle avait de s'unir à Jésus. Lorsqu'arriva enfin l'heureux jour de sa profession, l'épouse se trouva parée des plus riches vertus, et son cœur tressaillit d'une douce allégresse en entendant l'appel divin: *Veni, sponsa Christi*. Nous retrouvons dans ses écrits, les épanchements intimes de son âme.

« O mon Dieu, étendue sous ce drap mortuaire qui pour toujours me sépare du monde, je vous demande un cœur de

vraie Ursuline, tout dévoué au salut des âmes. Faites de l'humilité et de l'obéissance mes vertus favorites. Qui pourrait me plaire désormais?... Rien, si ce n'est vous seul, ô mon Jésus, votre Croix et votre Calice! »

La piété de la Sœur Marie-Thérèse était forte et éclairée, et elle ne ressentit jamais ce que nous appelons les douceurs sensibles. « Le bon Dieu ne m'a jamais gâtée, » disait-elle à notre Mère, peu de jours avant sa mort. Malgré les rigueurs apparentes du Seigneur, elle avait pour lui un cœur d'enfant. « Je sens que je suis portée à plus de simplicité que je ne crois. J'aime à charger le bon Dieu de tout, et surtout à lui faire cette prière de saint Philippe de Néri : Seigneur, méfiez-vous de moi, et celle-ci encore de Marguerite-Marie : Seigneur, payez pour votre pauvre esclave. » En 1856, Dieu lui imposa un pénible sacrifice. Sa sœur, M^{me} Henriette de Lemberterie, si remarquable par sa piété et sa vertu, mourut le 26 septembre, et rejoignit dans le sein de Dieu deux petits anges, ses avant-coureurs dans le ciel.

Notre Sœur Marie-Thérèse, employée à la surveillance du Pensionnat, fit successivement la troisième et la première classe. Elle y trouva l'occasion de déployer ses talents avec une simplicité toute religieuse. Elle avait un tact particulier pour enseigner l'histoire; elle exposait les faits avec tant de clarté, qu'on devenait presque les témoins des événements qu'elle racontait, et ses élèves disaient avec admiration : « La Mère Marie-Thérèse sait tout, et elle est une sainte! »

L'acceptation de la charge de Maîtresse générale fut la grande épreuve de sa vie religieuse. Les rapports fréquents qu'elle fut forcée d'avoir avec les parents des élèves, et les difficultés parfois si délicates et si pénibles qui se rencontrent dans l'enseignement, lui causèrent un vrai martyre.

La consolation de la Mère Marie-Thérèse, était de prodiguer ses soins aux enfants les plus déshéritées des dons de la fortune, ou privées des soins maternels. Elle eut aussi pour les premières communiantes une sollicitude toute spéciale, leur faisant journellement le catéchisme, et leur inspirant de petites pratiques dont elle leur faisait

rendre compte tous les soirs. Dieu bénissait visiblement son laborieux ministère.

En véritable Religieuse, elle se faisait une gloire de porter les livrées de la sainte pauvreté, choisissant de préférence ce qui pouvait lui donner un trait de conformité avec son divin Maître. Dans les commencements de sa vie religieuse, s'étant aperçue qu'on avait quelques égards pour elle dans la distribution du linge, elle usa d'une sainte ruse, et l'échangea contre celui qui se trouvait sur le lit d'une de ses compagnes. Par esprit de pauvreté, elle prenait aussi un grand soin des choses à son usage. Nous l'avons surprise raccommodant la doublure d'une jupe avec des pièces de différentes couleurs, et ce vêtement était si vieux et si usé, qu'on aurait pu croire qu'elle arrangeait les hardes d'une mendicante. Les chaleurs de l'été la fatiguaient beaucoup; une Sœur, la voyant un jour dans un grand état d'épuisement, l'engageait à demander une nourriture plus fortifiante. « Le chocolat, répondit-elle, n'est point l'aliment des pauvres. » Elle en usait ainsi pour tous les ménagements qu'aurait nécessités sa complexion délicate, et notre Révérende Mère Supérieure aimait à nous redire après sa mort: « Notre Sœur Marie-Thérèse a emporté intact dans la tombe son vœu de pauvreté. »

Epouse d'un Dieu crucifié, elle faisait ses délices de la mortification, et se montrait fidèle à toutes les pratiques de pénitence prescrites par nos saintes Règles; celles-ci ne suffisaient pas même à son amour de la souffrance. La mortification intérieure lui était particulièrement chère, et elle avait su immoler à Dieu les plus légitimes sentiments de la nature. Ses parents habitaient les environs de Brives, ce qui lui donnait l'occasion de les voir assez souvent; mais jamais elle ne se dispensa pour les recevoir des exercices réguliers. Son beau-frère, partant pour un voyage de plusieurs mois, était venu la voir pendant le Carême, elle refusa absolument de se rendre au parloir. La famille de Saint-Pardoux se montrait très-généreuse envers la Communauté, mais notre bonne Sœur ne s'en prévalut point, car elle avait gravé dans le plus intime de son cœur ces paroles du Roi-Prophète: *Elegi abjecta esse.*

Elle chérissait tendrement ses Sœurs et trouvait des charmes à leur conversation. « Mon heure de récréation, disait-elle avec abandon, me fait oublier toutes les peines de la journée. »

De nouvelles élections appelèrent la Sœur Marie-Thérèse à la charge de Maitresse des Novices; notre chère Sœur courba humblement la tête en disant : « On m'ôte une croix pour m'en donner une autre. » Toutefois, ces nouvelles fonctions convenaient mieux à son attrait pour la vie cachée. Nous ne saurions mieux connaître la Maitresse des Novices que par le témoignage de ses propres filles; écoutons-les parler elles-mêmes :

« La vie de la Mère Marie-Thérèse se résume en ces deux mots : *devoir* et *sacrifice*. Bonne jusqu'au dévouement, elle le fut pour toutes en général, et cependant chacune de nous pouvait se croire préférée. Sa tendre sollicitude s'étendait spécialement sur celles d'entre nous qui étaient malades ou affligées, et elle ne s'épargnait en rien pour nous soulager.

« L'esprit de foi qu'elle savait si bien inspirer, donnait du courage aux plus faibles; avec elle on aimait le sacrifice, et l'on embrassait la croix. Elle commandait le respect par sa vertu et sa dignité, et se faisait aimer par sa bonté. Nous trouvions en elle le type de la vraie vertu : *sévérité* pour elle-même, *indulgence* pour les autres. Elle voyait en son cher Noviciat l'espoir du Monastère; aussi ne faiblissait-elle jamais quand il s'agissait de faire accomplir le devoir. Elle cherchait à nous inspirer l'esprit d'obéissance, de simplicité et de pauvreté, nous disait sans cesse d'aimer le travail manuel et la vie commune, et stigmatisait les singularités comme étant la peste des maisons religieuses. C'est surtout lorsqu'elle nous parlait de l'amour du sacrifice, que son cœur se dilatait.

« Quel ne fut pas son dévouement, durant l'épidémie de la petite vérole ! Elle était à peine guérie, lorsque nous en fûmes atteintes; mais, consultant bien plus son cœur que ses forces, nous la vîmes continuellement à notre chevet, et la nuit encore, elle se levait pour s'assurer si nous reposions. A dater de cette époque, nous comprîmes que le fléau avait déposé en notre Mère chérie un germe de mort prochaine. Elle avait repris, il est vrai, ses occupations accoutumées;

mais elle ne pouvait s'en acquitter qu'avec beaucoup d'efforts. Elle avait perdu l'appétit et le sommeil; une fièvre lente minait insensiblement ses forces. Dans la nuit du 14 mars, elle eut un violent vomissement de sang, et nous appréhendâmes un malheur imminent. Le lendemain, notre bonne Mère était transportée à l'infirmierie qu'elle ne devait plus quitter. »

La Sœur Marie-Thérèse était atteinte d'une phthisie galopante. Elle comprit promptement son état, et vit approcher la mort avec son calme habituel : « Que pensez-vous, Sœur Marie-Thérèse, de tout ce qui se passe ? lui demandait un jour notre respectable Aumônier. — Je cours à mon éternité, lui répondit la malade, avec un visage serein. » Elle disait vrai; elle allait, à grands pas, vers le terme de sa carrière. Durant la retraite annuelle, en écoutant la parole si docte et si persuasive du R. P. Mauret, elle avait éprouvé un désir plus véhément encore de s'unir à Jésus souffrant, et dans ses ardentes prières, elle demandait une large part aux amertumes du Sauveur.

Nous fîmes tout ce qui dépendait de nous pour conjurer le malheur dont nous étions menacées. Nous recommandâmes notre sainte malade à plusieurs sanctuaires vénérés; les Communautés avec lesquelles nous entretenions des relations, s'unirent à nous pour obtenir un miracle par l'intercession de saint Joseph; mais nos supplications furent vaines, et rien ne put enrayer la maladie. Notre bien-aimée Sœur comprenait notre affliction, et nous disait en souriant : « Ne craignez pas que vos prières soient inutiles; elles seront toujours profitables à mon âme. Je ne désire qu'une seule chose, la volonté de Dieu. » Un jour que notre Mère lui parlait ouvertement du danger de son état, elle lui répondit : « Merci, ma Mère, de m'avoir annoncé cette nouvelle; je la pressentais, et cependant parfois je cherchais à éloigner cette pensée. Nous pleurerons une autre fois ensemble, et puis ce sera fini !... »

A l'approche de la mort, elle sentit plus vivement combien étaient doux et forts les liens qui l'unissaient à sa chère Communauté.

La fête de sainte Angèle fut célébrée cette année-là le

16 juin ; ses forces permirent encore à la pieuse malade de passer une demi-heure en adoration devant le Saint-Sacrement. « Qu'on est heureux de voir Dieu et de l'entretenir, disait-elle, en revenant de la chapelle ! » Pendant sa maladie, elle s'occupait moins de ses propres douleurs que de celles de ses Sœurs, que Dieu purifiait dans le creuset de la souffrance. Une jeune Sœur infirme l'occupait surtout, et elle conçut la pensée d'un siège commode pour la transporter ; lorsque le travail fut exécuté, elle se félicitait d'avoir pu procurer ce soulagement à sa chère compagne.

Notre bonne Sœur Marie-Thérèse, bien loin d'être exigeante, témoignait sa reconnaissance pour les moindres attentions. Vivement émue du dévouement infatigable du médecin de la Maison, elle lui dit ces simples paroles qu'il ne saurait jamais oublier : « Monsieur, je me souviendrai de vous là-haut. » Dieu seul pouvait acquitter sa dette de reconnaissance envers le directeur de son âme. Malgré les cruelles souffrances qu'il éprouvait lui-même, Monsieur l'abbé Doudinot de la Boissière ne cessa de lui prodiguer les secours de son ministère, et l'aida puissamment de ses conseils et de ses encouragements paternels. Nous courons à notre éternité, pouvaient-ils se dire l'un à l'autre : M. l'abbé ne tarda pas en effet à suivre dans la tombe notre Sœur Marie-Thérèse.

L'esprit de pauvreté de cette chère Sœur qui avait été éminent, se manifesta encore pendant sa maladie. Ce fut par obéissance qu'elle consentit à voir le médecin de sa famille. Toute distinction était pour elle un supplice. La fièvre qui la consumait lui donnait une soif excessive ; elle regardait alors le crucifix avec amour, et disait à notre Mère : « Il n'avait pas une goutte d'eau, Lui ! »

Durant ses heures de solitude, elle aimait à relire les pages touchantes de la Journée des malades de M. l'abbé Pereyve, et la Vie du R. P. de Ravignan qu'elle avait eu la consolation d'entendre à Paris. Ce grand et ferme caractère allait à sa trempe d'esprit.

La pensée de son bien-aimé Noviciat l'occupait souvent, mais ne la troublait jamais. Une Sœur lui parlant un jour de la tristesse de ses filles, et du vide que son absence cause-

« rait. Mes souffrances, répondit-elle, leur seront plus utiles que mes enseignements. »

Cependant la phthisie touchait à sa fin; on crut devoir administrer le sacrement de l'Extrême-Onction à notre pieuse malade; elle le reçut avec la foi et la confiance qui présidaient à tous ses actes religieux, et elle voulut elle-même en avertir sa pauvre mère. Après cette touchante cérémonie, elle accueillit ses filles avec un visage souriant : « Je ne veux pas voir de tristesse aujourd'hui, mes enfants, leur dit-elle, le bon Dieu vient de me faire une nouvelle grâce, dont je veux que vous vous réjouissiez avec moi. »

Le 29 juin, elle eut la consolation de recevoir une seconde visite de Mgr Berthaud; elle lui en témoigna sa reconnaissance et ajouta, qu'à l'occasion de sa fête, elle avait offert pour lui ses souffrances. Son état devenait de plus en plus pénible et douloureux. « Je n'aurai, disait-elle, une bonne place qu'au ciel!... »

Le 1^{er} juillet commencèrent les étouffements, prélude de la dernière agonie. On fit appeler M. l'Aumônier qui récita les prières des Agonisants, et lui appliqua l'Indulgence de la bonne mort. Tout faisait pressentir que le lendemain, fête de la Visitation, notre chère Sœur nous serait ravie, lorsque vers le soir les crises cessèrent. Elle profita de ce moment de calme pour transmettre à M. l'abbé Broquin, un adieu et une recommandation pour chaque membre de sa famille. Cet ancien et vénéré guide de son âme la consola en lui donnant une dernière bénédiction. Le 3 juillet, vers onze heures, une nouvelle crise commença. Pendant une heure consécutive, notre bien-aimée Sœur fut en proie à une douloureuse oppression. Elle ne proféra pas une plainte, et lorsque la crise s'apaisa, elle nous dit : « J'ai bien craint de perdre la patience, mais continuez à prier, ce n'est pas encore la fin. » En effet, ces crises se renouvelèrent fréquemment pendant la journée. Celle de sept heures eut un caractère particulier : notre chère malade avait les bras en croix, les yeux fixés sur le crucifix de la chapelle, et elle semblait puiser sa force et son courage dans les plaies sacrées du Sauveur. Que se passait-il entre elle et son divin Epoux? Nous l'ignorons; mais aucune de nous ne perdra le souvenir

de ce regard ineffable attaché à la Croix ; c'était comme son dernier adieu à cette divine compagne de Jésus, qui avait été aussi la sienne. Les délices du Thabor avaient été inconnus à cette âme forte, le divin Maître l'avait constamment placée dans la voie du sacrifice et de l'immolation ; elle touchait maintenant au terme, et entrevoyait la couronne.

Courage, ma fille, lui répétait notre Mère ; la chère mourante lui pressa la main, et la pria de demander pour elle un peu de repos au bon Dieu si c'était sa volonté. Ce furent ses dernières paroles ; à peine les avait-elle prononcées qu'elle alla goûter les joies éternelles. C'était le 3 juillet.

Née dans le mois du Sacré-Cœur, elle eut la consolation d'y mourir. Ce divin Cœur fut à la fois et son berceau et sa tombe. Le souvenir de notre bien-aimée Sœur Marie-Thérèse laissera longtemps dans notre Monastère un céleste parfum. Il est dit d'un disciple de saint François, qu'aux Messes de *Requiem* qu'il célébrait, les anges de l'autel, répondant en chœur à la dernière supplication, s'écriaient : *Amen, amen*. Et nous aussi, pleines d'espérance, nous faisons monter nos prières vers Dieu, et il nous semble entendre les anges du Monastère redire l'*Amen* éternel.

Oui, c'est dans la Patrie céleste que nous aimons à vous contempler, heureuse Sœur ! Pussions-nous y chanter avec vous dans la joie et le triomphe, le cantique si doux de la fraternité : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres unum*.

LA MÈRE SCOLASTIQUE RAMADE.

M^{lle} JEANNE RAMADE, en religion Mère SCOLASTIQUE, naquit au village de la Rue, canton de Meyssac, d'une famille ancienne et très-honorable. Elle eut pour père M. Jean Alexis Ramade, et pour mère M^{me} Marie-Elisabeth Bramel, femme d'une haute piété, pour laquelle les instruments de pénitence furent toujours les bijoux les plus estimés et les plus recherchés. Ces parents chrétiens apprirent à leurs enfants à aimer le Seigneur et à respecter sa loi, et ils confièrent leurs filles aux Ursulines de Brives. Jeanne, qui était l'aînée, fut frappée du bonheur que paraissaient goûter ses dignes

Maitresses, et elle conçut le projet de se consacrer au Seigneur. L'exécution de ses désirs fut retardée par la tourmente révolutionnaire et par la mort de ses parents, qui lui légèrent le soin d'élever ses jeunes frères. Jeanne remplit consciencieusement sa tâche, et, pendant dix-huit années, elle dépensa ce que Dieu lui avait donné d'activité, d'intelligence et de cœur, pour l'éducation des orphelins dont elle fut la seconde mère. Sous sa sage direction, le bien patrimonial prospéra, les serviteurs de la maison, comme les pauvres de la contrée, la bénirent, et c'était avec des larmes de reconnaissance qu'ils prononçaient son nom.

Ce ne fut donc que dans un âge déjà avancé que Jeanne put réaliser le rêve de sa vie. Voulant en quelque sorte venger Dieu de ce retard involontaire, elle se jeta à corps perdu dans la pratique des Vœux et des Règles, et ses goûts naturels furent immolés en tout. En débutant ainsi, on promet d'aller loin dans la carrière de la perfection.

Elle revêtit les livrées de la religion le jour de sainte Ursule et reçut le nom de Sœur Scolastique. Si le nom fut bien choisi, il fut aussi bien porté; la nouvelle Novice fut vraiment l'écolière du Saint-Esprit, et se fit petite, simple et dépendante. En la voyant anéantie devant Dieu et devant les hommes, on eût pu croire que Notre-Seigneur lui avait révélé, comme autrefois à sainte Catherine de Sienne, la grandeur de *Celui qui est*, et le néant de *celle qui n'est pas*.

A l'exemple du divin Sauveur, elle choisit la pauvreté évangélique pour la compagne inséparable de sa vie; jamais elle ne voulut permettre qu'on fit aucune réparation à la cellule qu'elle occupait. Elle portait si loin l'esprit de dépouillement, qu'un simple chapelet et deux livres étaient les seuls objets à son usage. Mais autant elle était pauvre pour elle-même, autant elle était large et généreuse pour les autres et surtout pour sa Communauté. Elle savait les pertes que nos Mères avaient faites pendant la Révolution; aussi, à son entrée, elle eût voulu dépouiller sa propre demeure, pour enrichir la maison du bon Dieu. Comme la lingère, voulant mettre en ordre son office, lui demandait un jour ce qu'elle avait apporté de draps de lit: « Je n'en sais rien, dit-elle, j'ai pris ce que j'ai pu ! » Il y en avait 40 paires. Ce petit détail, si simple qu'il

soit, montrera l'âme qui ne sait pas compter quand il s'agit des intérêts de Dieu.

Quant à sa charité et à sa compassion pour les pauvres, nous aurions mille traits à raconter ; un seul la dévoilera tout entière. Un jour, recevant au parloir une pauvre mendicante qui lui demandait un vêtement, et ne trouvant sous la main rien de convenable, elle quitta au même instant sa jupe de laine pour la lui offrir, et demeura ainsi tout l'hiver sans que personne s'en aperçût.

Elle conserva toujours la simplicité de la novice ; son esprit de foi se manifestait surtout par son respect pour l'autorité : c'était Jésus-Christ qu'elle vénérât dans ses Supérieurs. A l'âge de 93 ans, elle demandait comme un enfant la moindre permission.

Sa mortification fut si constante et si universelle, qu'elle était parvenue à faire mourir entièrement en elle la vie des sens. Elle disait ingénument à une Novice : « Mon enfant, les aliments ont tous à présent pour moi le même goût. » A l'âge de 84 ans seulement, elle remit à notre Révérende Mère Supérieure ses instruments de pénitence, en lui disant : « Ma Mère, je sens que je ne puis plus accomplir la Règle. » Elle aurait désiré, comme au temps de saint Bernard, que des essaims d'âmes d'élite vinsent peupler les monastères pour y glorifier Dieu et y sauver les âmes. Elle disait souvent avec un saint transport : « Je voudrais publier devant le monde entier, que le joug du Seigneur est doux et que son fardeau est léger. »

Son amour pour la sainte abjection alla toujours croissant ; elle avait sans cesse présentes à la pensée ces paroles du Maître : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.* Ces deux vertus chéries du Seigneur se traduisaient dans toute sa conduite et dans toutes ses paroles ; elle se réjouissait même d'être de petite taille : « Pourrais-je désirer d'être grande, disait-elle en souriant, lorsque je suis petite en tout. »

Autant elle se méprisait elle-même, autant elle estimait ses Sœurs ; jamais elle ne parlait des absentes que d'une manière gracieuse et édifiante : « Ne blâmez rien, laissez faire ce qui ne vous regarde pas, » conseillait-elle à une jeune postulante la veille de sa prise d'habit.

Longtemps elle remplit les charges de Dépositaire et de Supérieure, et elle s'y fit remarquer par l'oubli d'elle-même, l'amour du travail et le dévouement pour ses Sœurs; la douleur d'autrui lui devenait personnelle. Sa prière était continuelle, désintéressée, c'était une louange, une action de grâces. Avec le Psalmiste, elle exaltait sans cesse la puissance, la bonté et la magnificence du Dieu créateur : « O vous, qui savez tout et qui pouvez tout, s'écriait-elle, faites tout tourner à votre gloire ! Jésus, Ange du grand conseil, ayez pitié de moi. » La pensée de Dieu lui était devenue si habituelle et si facile, que plusieurs fois, lorsque la charge d'Econome la retenait en dehors du chœur pendant la sainte Messe, nous la vîmes entrer au moment de la Communion et aller directement à la Table eucharistique, en se frappant la poitrine, et avec un air recueilli qui indiquait bien qu'aucune occupation ne l'avait séparée de son Dieu.

Ayant compris ce langage de l'Apôtre : *Que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu*, les événements la portaient à le bénir. Lui apprenait-on la mort d'une sœur unique et bien-aimée, elle s'écriait : « Tous mes liens sont rompus. *Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit.* » Des circonstances humiliantes ou douloureuses surgissaient-elles, elle proférait ces paroles qui lui étaient familières : « *Mes enfants, que tout glorifie le Seigneur ! Que Dieu soit éternellement béni et glorifié !* » Un orage éclatait-il, la louange s'exhalait encore de ses lèvres : « Pluie, vent, grêle, tonnerre, bénissez le Seigneur. » Ces sentiments, ses lèvres mourantes les exprimèrent encore. Une Sœur étant venue lui demander de ses nouvelles, elle lui répondit avec bonté : « Ma pauvre enfant, ma vie s'achève et j'en suis bien aise : *Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit !* » Ce furent ses dernières paroles. Quelques instants après, cette bonne et sainte Mère allait se reposer dans le sein de Celui qui a promis la récompense éternelle au pauvre évangélique et à l'humble de cœur.

LA MÈRE CÉCILE LABRUNIE.

ANTOINETTE LABRUNIE naquit à Collonges, au canton de Meyssac, le 21 août 1790. Elle appartenait à une famille

profondément chrétienne. Sa mère, d'un caractère noble et énergique, fut arrêtée pendant la Révolution, et, vivement pressée de transgresser la loi de Dieu, elle résista courageusement; comme autrefois le saint vieillard Eléazar refusa de feindre de manger des viandes offertes aux idoles, elle aussi ne voulut pas simuler de travailler le dimanche, craignant sans doute d'autoriser ceux qui la verraient à enfreindre le précepte divin.

Après quelques mois de détention, M^{me} Labrutie fut rendue à sa famille. On la vit de nouveau remplir ses devoirs d'épouse et de mère, et chercher à inspirer à ses enfants le goût des choses de Dieu. La tâche fut facile, surtout près de la jeune Antoinette, chez laquelle la piété semblait innée. Dès l'âge le plus tendre, elle se révéla par les actes les plus charmants. Ayant à peine deux ans, elle faisait le soir sur sa couche, près de sa tête, la place de l'Ange gardien, parce qu'elle avait entendu raconter à sa mère la mission de son fidèle Protecteur. Devenue adolescente et jeune fille, ses pieuses inclinations se développèrent, et lorsqu'arriva le moment de fixer son avenir, elle choisit Dieu pour son unique partage. Antoinette entra au Noviciat des Sœurs de la Charité de Nevers; mais une maladie l'obligea à revenir dans sa famille. Sa santé s'étant rétablie, elle demanda à être admise dans notre Communauté. Les Supérieures, ignorant les motifs qui l'attiraient dans l'Ordre de sainte Ursule, firent quelques difficultés pour la recevoir. M. de Cosnac, curé de Brives, les décida par ces paroles qui furent prophétiques : « Ne refusez donc pas une Supérieure. »

Dès les premiers jours de sa vie religieuse, elle se distingua parmi ses Sœurs par sa profonde piété; le signe de croix qu'elle faisait en entrant dans l'église, aurait suffi pour montrer la vivacité de sa foi. Ce qu'il y eut de remarquable dans la Sœur Sainte-Cécile, ce fut l'ascendant qu'au début, elle sut prendre sur les élèves: elle était douée d'une très-grande perspicacité pour les connaître, d'un jugement sûr pour les guider, et d'un cœur énergique qui ne sut jamais faiblir.

Maîtresse générale, Maîtresse des Novices, Dépositaire et Supérieure, elle réunit toujours à un degré éminent les qualités nécessaires pour faire le bien par ses paroles et par ses

exemples. Maîtresse générale, elle fit paraître un tact tout particulier pour former l'esprit et le cœur des élèves : elle prépara pour le cloître de saintes Religieuses et pour la société des femmes fortes et de vraies chrétiennes. Maîtresse des Novices, elle fit mieux encore, s'il est possible. Avec l'influence que lui donnait sa vertu, il lui était facile de persuader ce qu'elle enseignait. Sa parole était puissante, et lorsqu'elle disait : « Mes filles, soyez ferventes, » le feu divin semblait s'allumer dans tous les cœurs. La Mère Sainte-Cécile avait été surnommée la Règle vivante; aussi recommandait-elle sans cesse l'exactitude aux observances et le support mutuel. Elle conseillait aussi beaucoup à ses Novices de ne pas relever ce qu'elles voyaient ou entendaient dire de défectueux, et leur promettait que la fidélité à cette pratique leur attirerait d'abondantes grâces. Comme autrefois les Pères du désert, elle saisissait toutes les occasions de briser les volontés et de faire pratiquer le saint renoncement et l'abnégation. Ses leçons furent comprises, et elle parvint à former pour notre Communauté des sujets excellents qui firent tout à la fois notre bonheur et notre édification.

Enfin, après avoir été trois ans Dépositaire, la Mère Sainte-Cécile fut élue Supérieure dans les premiers jours de 1839. D'un coup d'œil, elle vit les modifications à opérer, et elle les entreprit avec zèle; les secours humains lui firent habituellement défaut, mais sa foi inébranlable et sa force morale y suppléèrent. Et puis nous pouvons dire que par saint Joseph et les saints Anges, elle obtenait tout ce qu'elle désirait.

Le 13 août de cette même année, dix de nos Mères et Sœurs bien-aimées nous quittaient pour fonder une nouvelle Maison à Tulle. Cette douloureuse séparation brisa le cœur de notre Mère; mais Dieu bénit son sacrifice en nous donnant une prospérité toujours croissante, et en répandant ses bénédictions sur notre fondation : ses débuts nous donnèrent pour l'avenir de grandes espérances, qui se sont réalisées.

Les saints Exercices furent donnés pour la première fois dans la Communauté par les RR. PP. Jésuites; la divine semence jetée dans les âmes, par le R. P. Rouvelet produisit au centuple, et l'on conserve encore dans la Maison le souvenir de cette parole prononcée avec tant d'énergie par le

saint religieux : « *Qui vit de la Règle vit de Dieu.* » L'habile Supérieure sut profiter de la bonne disposition des esprits, pour donner un nouveau lustre à la vie commune, qu'elle recommandait bien plus encore par son exemple que par ses paroles. Elle était toujours levée la première; avant l'oraison, faisait la visite des malades, et leur rendait les humbles services réservés à la Sœur converse.

Elle quitta la Supériorité après une honorable gestion de douze ans; mais en se déchargeant d'une croix, la Mère Sainte-Cécile ne quitta pas la souffrance. Dieu tint envers elle la conduite habituelle dont nous le voyons user à l'égard de ses saints. Les grandes humiliations qui préparent d'ordinaire les instruments du Seigneur, devaient, pour elle, marcher après le labeur, et couronner le succès.

Elle eut des peines intérieures, des tentations violentes, qui l'obligèrent à implorer la pitié de Dieu, et plus que jamais elle dut se rappeler le conseil du Maître : *Vigilate et orate.* Enfin la peine la plus sensible atteignit son cœur. En 1857, l'émission d'un quatrième vœu nous attachait à la Congrégation de Paris. L'âme ardente de notre Mère s'effraya outre mesure de cet engagement, de ces Constitutions, de ces usages nouveaux, auxquels elle ne s'était pas exercée, et qui faisaient une vie religieuse différente de celle qu'elle avait embrassée. Elle crut un moment devoir rester fidèle à la Règle qu'elle avait choisie au jour de sa profession; mais quelques mois après, elle reconnut sa faute, demanda pardon à son Evêque, à sa Communauté, et prononça avec bonheur le vœu d'enseignement.

Depuis quelques années les forces intellectuelles et physiques de notre Mère semblaient s'affaiblir, son cœur seul ne vieillissait pas; il aimait toujours son Dieu et sa Communauté, comme aux jours de son ardente jeunesse. Tous les matins, elle se faisait porter à la Chapelle pour assister à la sainte Messe et recevoir le pain eucharistique dont elle était avide; le reste de la journée était consacré à la prière qui faisait ses délices. Elle mourut le 3 mai 1869, jour de l'Invention de la sainte Croix, une de ses fêtes de prédilection.



LA SŒUR FRANÇOISE SEGUY.

ANNE SEGUY reçut en religion le nom de Sœur FRANÇOISE. Cette humble fleur des champs vit le jour à Saint-Robert, vers l'année 1834 ; ses parents, honnêtes cultivateurs, avaient aussi un petit commerce, qui leur procurait une certaine aisance. Dieu qui avait des desseins sur notre bien-aimée Sœur, l'entoura d'une protection spéciale, et elle se conserva pure au milieu de la corruption du monde. Dès son enfance, elle désira se consacrer au Seigneur ; mais la volonté de son père qui était hostile à la vie religieuse et la faiblesse de sa santé entravèrent son pieux projet, et ce ne fut qu'à l'âge de 27 ans qu'elle fut admise dans notre Communauté en qualité de Sœur converse.

Elle se mit sérieusement à l'œuvre, étudia les devoirs de sa vocation, les comprit et les accomplit inviolablement. Voyant Dieu dans l'autorité, elle fut toujours obéissante envers ses Supérieures et respectueuse à l'égard des Religieuses de cœur.

Le souvenir du bien être dont elle avait joui dans le monde la poursuivait comme un remords. En esprit d'expiation, elle fut toujours la plus mortifiée au réfectoire et la plus pauvrement vêtue. Sa Communauté lui devint aussi chère que le toit paternel ; elle économisait, travaillait et se dévouait avec un zèle tout filial. Son union à Dieu était habituelle : on était édifié en la voyant passer modeste, recueillie, récitant son chapelet. Aux observances, elle gardait scrupuleusement la vue baissée. Comme saint Antoine, elle semblait faire une étude des vertus de ses compagnes, afin de les pratiquer ensuite. Se croyant la dernière de toutes, elle aimait à se prosterner à la porte du réfectoire pour être foulée aux pieds de ses sœurs. Elle n'était jamais satisfaite de ce qu'elle faisait pour Dieu, et, dans l'impuissance où elle se trouvait d'imiter les exemples héroïques que nous a laissés saint François d'Assise, son patron, elle offrait à Notre-Seigneur, les larmes et les désirs de son cœur.

Sa faible constitution ne permettant pas qu'on l'appliquât à des travaux pénibles, elle fut souvent donnée comme aide aux infirmières ; on la voyait alors prodiguer aux malades les soins les plus rebutants avec une patience inaltérable. Dieu qui voulait faire briller dans tout son éclat la vertu de cette belle âme, permit qu'elle fût en butte aux contradictions ; dans ces occasions pénibles, elle se faisait toujours et conservait son calme. Comme une de ses Sœurs lui en témoignait son étonnement : « Laissez faire, répondit-elle, cela passera. » Elle disait vrai, les épreuves sont passagères, la récompense, le mérite sont éternels. Lors de sa dernière maladie, un procédé peu délicat l'émut vivement, mais cette sensibilité dura peu ; revenue à elle aussitôt, elle dit à une de nos Mères : « Je suis bien aise que ma faiblesse ait été aperçue, on me croyait peut-être meilleure que je ne suis, à présent on sera fixé sur mon compte. »

C'était à l'époque où les Evêques du monde entier se trouvaient réunis au Concile du Vatican, autour de notre bien-aimé Pontife Pie IX. Tous les esprits étaient vivement préoccupés de la grande question de l'infaillibilité, qui suscitait tant d'opposition même au sein de l'auguste assemblée. Quoique ces graves discussions fussent bien au-dessus de l'intelligence de notre humble Sœur, son cœur catholique s'alarmait et priait. « Je ne voudrais pas mourir, disait-elle, avant que le Pape n'ait proclamé le dogme de l'infaillibilité ; nous sommes heureuses d'avoir un Evêque qui soutienne si bien la vérité. » Et lorsque quelques jours avant sa mort on vint lui annoncer la grande nouvelle, elle en éprouva un sensible plaisir.

Bientôt l'affaissement de ses forces devint tel, que M. l'Aumônier crut prudent de lui administrer les derniers sacrements ; elle les reçut avec une piété angélique et vécut encore quelques jours. « Vous souffrez beaucoup, Sœur Françoise, lui demandait-on ? » « Non, je vous remercie, » était presque toujours sa réponse.

Elle expira doucement, au moment où le prêtre achevait les prières des Agonisants. Son visage conserva son calme et sa sérénité ; il nous semblait y apercevoir un reflet du bonheur dont elle jouissait. Jésus, nous l'espérons, avait reçu

dans les bras de sa miséricorde, celle âme qui n'avait vécu que pour Lui. Elle avait offert le sacrifice de sa vie pour obtenir la conversion de son père.

LA SŒUR SAINT-GABRIEL DE LAMAZE.

MARIE-GABRIELLE-HUMBELINE DE LAMAZE, en religion SŒUR SAINT-GABRIEL, est une de ces âmes privilégiées dont les vertus laissent, sans s'en douter, un parfum de sainteté. En contemplant sa vie et ses exemples, on se sent comme irrésistiblement porté vers Celui qui fut le seul objet de son amour.

Les traditions de foi et de piété étaient héréditaires dans la famille de Lamaze. Humbeline eut l'insigne faveur d'être vouée à la sainte Vierge avant sa naissance. La tendre protection dont Marie entoura son berceau, était comme le pronostic des grâces de choix qu'elle lui réservait. Cette divine Reine se plut à exprimer sur le visage de la jeune enfant sa propre ressemblance. Il y avait dans la chapelle du village, voisin de l'habitation de M^{me} de Lamaze, une peinture de la Vierge Marie. C'était devant ce tableau que cette mère chrétienne avait consacré Humbeline. Quelle ne fut pas sa reconnaissance, lorsqu'elle vit que celle-ci, en grandissant, était la frappante reproduction de l'image vénérée ! Plus tard, lorsque la jeune fille eut quitté le toit paternel, M. de Lamaze aimait à aller dans la petite église du village renouveler au pied du Tabernacle son douloureux sacrifice, et la vue de la douce Madone lui rappelant sa fille chérie, relevait son courage.

La protection de Marie pour Humbeline se montra d'une manière visible. Un jour, s'amusant avec ses sœurs auprès de la maison paternelle, située sur une éminence, elle imagina de se cacher dans un cuvier de lessive, qu'on avait laissé en cet endroit. Tout à coup la cuve mise en mouvement par une main imprudente, est précipité dans l'abîme. Quelques secondes après, Humbeline, miraculeusement échappée au danger, se jetait souriante dans les bras de ses parents éperdus. Tandis que ses sœurs se livraient, pendant

les veillées de famille, aux divertissements de leur âge, elle, déjà sérieuse, s'entretenait avec son père: les traits édifiants de la vie des Saints, les récits de l'Écriture-Sainte l'intéressaient surtout; il n'était pas jusqu'au spectacle de la nature qui ne parlât à son cœur et n'excitât son enthousiasme. Ces causeries, loin de glisser sur cette jeune intelligence, y faisaient une vive impression; en voici un exemple: Humbeline avait environ trois ans; son père, se promenant aux alentours de l'habitation, aperçoit avec effroi la jeune enfant au sommet d'une échelle. Aussitôt il s'élance, évitant avec une rare prudence d'avertir Humbeline; il la trouve aussi calme qu'elle aurait pu l'être sur le sol, et quand il lui demande pourquoi elle s'exposait ainsi: « J'allais, lui répondit-elle, chercher la sainte Vierge. » Le père ému se rappela en effet que, quelques jours auparavant, il lui avait raconté qu'on avait trouvé une statue de Marie dans un des greniers de la ferme.

Humbeline était encore dans un âge bien tendre, lorsque Dieu lui retira les soins de sa pieuse mère. M. de Lamaze la confia alors aux Religieuses de Sainte-Marie de Nevers, afin que rien ne manquât à l'éducation chrétienne d'une âme aussi bien douée. Bientôt vint l'époque de la première Communion, et elle apporta à Notre-Seigneur toute son innocence, en retour des prédilections dont elle était l'objet.

Passons rapidement sur ces quelques années de pensionnat, et prenons notre chère Sœur au seuil de notre Maison où elle venait se consacrer à Dieu, et nous édifier par ses exemples. La Sœur Saint-Gabriel entra au Noviciat le 13 novembre 1862, fête de Saint Stanislas et jour anniversaire de sa naissance. Elle avait 19 ans.

Malgré son attrait prononcé pour les choses de Dieu, elle conserva toujours une humeur vive et enjouée, un caractère presque enfantin, si bien que quelques personnes l'avaient surnommée le Papillon; mais cette mobilité extérieure ne diminuait en rien l'estime qu'inspirait sa vertu. Aussi notre Aumônier, M. l'abbé Doudinot, de douce et sainte mémoire, disait-il un jour avec esprit et grande vérité, à ceux qui auraient pu se choquer de ces apparences: « Attendez, attendez; bientôt vous verrez le papillon se brûler les ailes au

feu de l'Amour divin!... » Cette prédiction fut réalisée en tous points.

D'un esprit très-cultivé, ayant complété d'excellentes études par la lecture attentive des grands maîtres, versée dans l'histoire et la littérature, elle cachait ce savoir sous la voile de l'humilité chrétienne. Elle eût été naturellement portée à la raillerie, mais la charité et l'humilité, dont elle avait fait ses vertus de prédilection, contrebalançaient si bien ce penchant qu'il n'en restait qu'une aimable gaieté. Celles qui ont vécu avec la Sœur Saint-Gabriel pourraient dire avec quelle délicate habileté elle savait alléger le fardeau des autres et prendre pour elle ce qu'il y avait de pénible. On eût dit qu'elle employait toutes les ressources de son esprit à trouver des occasions de s'humilier. Ce qui marque plus encore l'amour vrai qu'elle avait pour cette vertu et son désir d'y exceller, c'est sa reconnaissance envers celles de ses Sœurs qui l'avertissaient de ses manquements. Un jour de fête, pendant la récréation, les Religieuses faisaient le procès de sa *future canonisation* ; une Sœur qui jouait le rôle d'avocat du diable, lui reprocha avec beaucoup d'exagération ses prétendus défauts. Ce n'était qu'un innocent badinage, mais il ne fut pas sans fruit pour l'humble religieuse. Quelque temps après, elle dit aimablement à cette Sœur : « Tout en riant vous m'avez glissé de bonnes vérités ; j'ai déjà travaillé à corriger tous ces petits ridicules, et je vous suis bien reconnaissante. »

Notre Sœur Saint-Gabriel n'eût pas encore été parfaite novice, si elle n'eût joint à ces deux belles vertus celles qui font le complément de la vie religieuse, la piété et l'obéissance ; son caractère enjoué disparaissait pour faire place au recueillement, et elle oubliait tout pour mettre en pratique cette grande parole qu'elle avait choisie pour devise : Dieu et les âmes!..

L'amour de l'obéissance lui était aussi un puissant stimulant : elle eût tout sacrifié plutôt que de l'enfreindre. Dès qu'on sonnait un exercice, fidèle à la voix du Seigneur, elle quittait tout avec la promptitude d'un ange qui n'a que Dieu à servir et à louer.

Elle aimait à rappeler cette maxime de saint Ignace, qui

fait la force de ses fils et de ses apôtres : « Travailler comme si nous attendions de nous le succès, et puis, attendre tout de Dieu. » La Sœur Saint-Gabriel manquait toutefois de cette fermeté si nécessaire envers les enfants; mais elle rachetait cette imperfection par tant de candeur, d'affectueux amabilité, et surtout par un si grand amour du devoir, que sa vertu prévalait toujours. Aujourd'hui encore son souvenir est démenté pour ses anciennes élèves, comme une force et un encouragement. Notre bonne Sœur, après avoir fait si généreusement le sacrifice de ses affections de famille, avait reporté sur sa Mère-Maîtresse toute la tendresse de son cœur. Mais Notre-Seigneur qui voulait seul posséder cette âme lui enleva cet appui, afin que rien désormais ne mit obstacle à sa perfection.

A partir de ce moment, la Sœur Saint-Gabriel ne vécut plus qu'en Dieu et pour Dieu. Aussi combien la donation qu'elle fit à l'Époux divin par l'émission de ses Vœux fut, à la fois, complète et héroïque.

Sa pauvreté était entière : jamais elle ne consentit à garder le moindre objet superflu; sa dépendance en ce point était admirable. Elle se regardait l'obligée de la Communauté, dont elle voulait tout recevoir comme une charité.

Ses progrès dans l'obéissance ne furent pas moins sensibles. Elle ne voyait que Dieu, ne cherchait que Dieu dans ses Supérieures, et n'agissait qu'en Lui. Elle pouvait vraiment dire avec l'Apôtre : « Je ne vis plus, c'est Jésus qui vit en moi. »

Sa pureté était angélique, et on devinait l'attrait de son âme pour la vertu préférée de Marie. Novice, elle avait lu la vie du bienheureux Berchmans, et s'était sentie fortement touchée de la demande qu'il avait faite à Notre-Seigneur d'inspirer la pureté à toutes les personnes qui l'approcheraient. Il semblait que le divin Maître avait favorisé la Sœur Saint-Gabriel de la même grâce, car elle répandait autour d'elle le charme d'une impression céleste.

Notre Sœur Saint-Gabriel avait un vrai talent pour les compositions littéraires. Elle nous a laissé un drame charmant sur le martyre de notre glorieuse Patronne sainte Ursule. Son cœur tout entier se révèle dans les paroles adressées à sainte Ursule par une de ses courageuses compagnes :

« J'étais bien jeune encore lorsque Jésus se fit entendre à mon âme; dès lors je m'épris des charmes de sa beauté suprême. Bientôt dans la nature tout prit une voix mystérieuse pour me parler de Celui que j'aimais; le souffle embaumé de la brise, le calice odorant des fleurs, la vague caline et majestueuse, murmuraient à mon oreille l'ineffable nom de Jésus, et lorsque m'arrivèrent comme un écho des amphithéâtres romains, les noms de ces vierges héroïques qui bravent, chaque jour, la dent des tigres et des lions, mon cœur qui s'était passionné pour la beauté de Jésus, s'éprit bientôt de la noble ardeur du martyr: le Christ était devenu la volupté de mon cœur. »

Jamais les éloges ne portèrent atteinte à l'humilité de notre chère Sœur; elle savait adroitement détourner les louanges et ne savourait de vraie jouissance que dans ses colloques intimes avec l'Époux divin.

Cette âme si bien douée du côté de l'intelligence, ne laissait pas d'avoir ses luttes intérieures. Et comme saint Louis de Gonzague, elle offrit au Seigneur les fleurs de l'innocence et les fruits de la pénitence. Sa mortification extérieure était excessive, et ses Supérieures furent souvent obligées de modérer ses saintes rigueurs. Il n'y avait pas de répugnance qu'elle ne sût vaincre pour l'amour de Notre-Seigneur. Un jour entre autres, une de nos Mères la surprit avalant sans montrer aucun dégoût un insecte des plus repoussants qu'elle avait trouvé dans sa nourriture. A ces pratiques habituelles, elle joignait une très-grande mortification intérieure, dans laquelle son âme se dilatait, parce que là on ne pouvait lui assigner de bornes.

La souffrance était devenue, pour ainsi dire, l'élément de sa vie; l'imitation de Jésus dans la crèche, dans l'exil, au Calvaire, était sa loi d'amour.

La croix se présente à elle non plus seulement par le désir, mais par les plus douloureuses réalités. Elle dévoile ainsi les amertumes de son âme: « Jésus a définitivement fixé ma place sur le Calvaire . . . Hélas! il faut que tout porte cette impression de tristesse. L'âme est presque aussi accablée que le corps, mon cœur a été resserré par la crainte, et je sens

« que je ne suis plus la même avec Notre-Seigneur. Vous
« vous souvenez quelle familiarité il y avait dans mes rap-
« ports avec le divin Maître, avec quelle confiance je lui
« disais mon amour, et quelles délices je trouvais dans cet
« amour ! . . . Tout est bien changé : je n'ose même plus
« prononcer le nom de Jésus qui était si doux à mon cœur,
« je dis : Mon Dieu ! et encore en tremblant. » Et aussitôt
elle s'abandonne à la volonté divine, avec une sainte indif-
férence, aimant aussi fortement et aussi purement sous le
coup de l'épreuve qu'au sein de la consolation. « Je ne vou-
« drai voir que Jésus *tout seul* sans ciel, sans purgatoire,
« sans enfer, sans aucun mélange d'intérêt propre. C'est ce
« qui m'a porté à me dévouer de tous mes pauvres petits
« mérites en faveur des âmes du purgatoire. Je ne veux voir,
« lorsque je paraîtrai devant le bon Dieu, que le manteau de
« la miséricorde de mon Jésus. »

Cependant le mal qui avait menacé déjà la santé de la
Sœur Saint-Gabriel s'accroissait de jour en jour. Nous étions
consternées ; elle seule était joyeuse de voir s'approcher
l'heure de la délivrance. Elle entra à l'infirmerie à la fin
de l'été 1871. Un seul sacrifice lui était pénible : quitter le
Tabernacle où reposait son amour et la vie de son cœur ! Sa
volonté était de plus en plus unie à celle de son Dieu. « Qu'il
fait bon, écrit-elle, de n'avoir d'autre volonté que celle de
Jésus. Si vous saviez combien je suis heureuse ! tout en moi
s'en va, les forces, la vie. Je ne quitte plus l'infirmerie, pas
même pour aller au pied du Tabernacle, mais *Tout* me reste,
puisque j'ai Jésus. »

Notre chère Sœur s'affaiblissait de jour en jour, et c'était
en souriant qu'elle nous parlait de sa fin prochaine. Elle ne
soupirait plus qu'après la vision béatifique et son cœur ne
pouvait plus contenir ses transports. Elle savait si peu cacher
la force de ses sentiments, que le docteur lui dit un jour
tout surpris : « Vraiment, Madame, vous voulez poétiser
la mort. » Parfois il lui restait une crainte, c'était de la dési-
rer avec trop d'ardeur ; mais son inébranlable confiance
en Dieu la rassurait. N'était-ce pas uniquement pour s'unir
à son Bien-Aimé qu'elle soupirait après l'heure de la déli-
vrance !

L'heureux jour qu'elle appelait de tous ses vœux arriva enfin. On lui apporta les derniers secours de l'Eglise; elle voulut donner à cette fête toute la solennité possible: « Je vous en prie, dit-elle à la Sœur infirmière, que l'appartement ait un aspect joyeux. Et surtout, ajouta-t-elle, s'adressant aux Sœurs qui l'entouraient et qui ne pouvaient dissimuler leur douleur, je vous en conjure, ne m'attristez pas par vos larmes, mais réjouissez-vous avec moi. » Queques instants après elle recevait l'Extrême-Onction, et Notre-Seigneur en s'unissant à elle, lui donnait un avant-goût du ciel. « J'étais vraiment heureuse, disait-elle après la cérémonie; Jésus m'a tenue absorbée en Lui, il me semblait être au grand jour de ma profession. » Elle vécut encore quelques semaines, pendant lesquelles elle exhalait ses pieux sentiments dans des chants pleins de suavité. C'est dans un de ces doux épanchements qu'elle composa son dernier cantique à l'Eucharistie.

Mon Dieu, mon Tout, divine Eucharistie,
 Vous seul, vous seul, suffi-*ez* à mon cœur,
 O pain d'amour, vous que mon âme envie,
 Tout, loin de vous, hélas! n'est que langueur!
 Manne du ciel, ineffables délices,
 Vous posséder voilà tout mon désir;
 Dans votre amour est-il des sacrifices?...
 Pour vous, Seigneur, ou souffrir ou mourir!

O Dieu caché! que j'aime ce mystère!
 Je suis petit, et tu te fais petit:
 Près de ton cœur, on n'est plus sur la terre;
 C'est la le ciel, le ciel anéanti.
 De cet exil, douce et chère patrie,
 Ah! quand vers toi prendrai-je mon essor?
 Pain des élus, divine Eucharistie,
 Soutiens mon cœur, conduis-le dans le port...

Maintenant l'heure suprême approche, elle réunit le peu de forces qui lui restent pour voir une dernière fois ses Sœurs bien-aimées. La souffrance ne lui a rien enlevé de son affabilité; elle nous accueille toutes avec un gracieux sourire. C'était dans la journée du 26 avril 1872. A midi, elle

avait eu le bonheur de recevoir encore la sainte Communion ; quelque chose de divin éclairait son visage et lui donnait une expression béatifique.

Notre Sœur Saint-Gabriel, en âme forte et courageuse, avait demandé à Notre-Seigneur la grâce de mourir seule, désir qui pourrait paraître téméraire à toute âme moins confiante en Dieu. Elle ne fut pas pleinement exaucée, car elle s'éteignit doucement, au milieu de la nuit, dans les bras de sa Supérieure qui n'avait pu consentir à la quitter. Elle mourait à 29 ans.

Le souvenir de ses talents, de ses vertus, de sa sainteté, est toujours vivant parmi nous ; il nous révèle le secret de cette sublime béatitude :

« Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »



MONASTÈRE DE CARHAIX.

Congrégation de Bordeaux.



Le premier Monastère des Ursulines à Carhaix fut établi par les Religieuses de Pontivy, de la Congrégation de Paris. Leur réception fut splendide ; toute la noblesse des environs était réunie pour leur faire honneur, et toute la ville, dans l'attente de leur arrivée ; elles furent reçues aux acclamations de joie de la multitude, et conduites à l'église paroissiale à onze heures du soir. Après une touchante allocution et la bénédiction du Saint-Sacrement, le clergé et la noblesse les conduisirent à la maison des

Tourelles, don de leur Fondatrice, Demoiselle Olymant, dame de Guerharo et du Brunot.

L'Établissement prospéra tout d'abord, et les Religieuses se multiplièrent. Les cinq Religieuses venues pour la fondation, retournèrent les unes après les autres à leur Couvent de Pontivy; d'autres vinrent les remplacer et gouvernèrent la Maison jusqu'en 1661. En 1760, la Communauté eut pour Supérieure la Mère Corentine-Marguerite Morin, professe de Quimper, et en 1778, la Mère Elisabeth Coué, dite Marie-Angèle, professe de Vannes.

Les seuls documents qui nous restent de ce premier Monastère, sont le cahier des actes des Elections, et le procès-verbal de l'apparition d'une âme du purgatoire, dont nous extrayons ce qui suit.

1655. — La Mère Marie-Augustine de Sainte-Thérèse entendait tous les soirs dans une planche de son lit un bruit étrange dont elle était très-effrayée. Malgré une visite minutieuse, rien ne fut découvert. Cependant on lui donna une compagne de chambre, la Mère Marie de l'Incarnation. Un soir que le bruit avait commencé plus tôt que de coutume, la Supérieure, Mère Calliope de Saint-Henri, faisant la visite à 8 heures et demie, la Mère Sainte-Thérèse la pria de s'arrêter pour écouter *son lutin*. Elle entra avec la Mère Sainte-Anne, Dépositaire, et toutes trois, ainsi que la Mère Marie de l'Incarnation, entendirent pendant une demi-heure un bruit dont on ne pouvait se rendre compte, et qui allait toujours croissant. La Supérieure dit à la Mère Sainte-Thérèse qu'il faudrait parler en vertu de la sainte Obéissance; mais celle-ci ne se montrait guère disposée à le faire, car elle était saisie par la peur. Depuis ce jour, ce fut

une voix plaintive qui sembla lui demander du secours. Un dimanche qu'elle avait beaucoup prié à la sainte Communion, elle résolut d'obéir, et, vers minuit, la voix la pressant fort, elle dit: « Je vous conjure, de la part de Dieu et de l'Obéissance, de me dire qui vous êtes. » A ces mots, la chambre devint claire comme en plein jour, et une Religieuse en costume d'Ursuline apparut près de son lit. Elle était très-belle, mais une de ses mains semblait toute noire; elle la posa sur la main gauche de la voyante, en lui disant: « Je suis votre Sœur Sainte-Thérèse (1); il y a trois mois que je fais mon purgatoire dans cette Maison, pour quelques fautes de vanité que j'y ai commises; j'ai beaucoup souffert n'ayant point été soulagée de prières, parce qu'on me croyait fort pure. Mes peines sont maintenant allégées; vendredi j'entrerai en paradis. » Puis elle reprocha à la Mère Sainte-Thérèse de n'avoir pas correspondu à une faveur spéciale de Dieu qu'elle avait reçue il y avait sept ans, et l'exhorta à une obéissance aveugle à ses Supérieurs.

A ce moment, la voyante éprouvant quelque crainte, appela doucement sa compagne; mais la défunte en souriant lui dit: N'ayez pas peur, et elle disparut. La Mère Marie de l'Incarnation s'éveilla dès qu'elle fut appelée; elle n'aperçut pas la vision, mais seulement une lumière qui s'évanouissait, et entendit un grand bruit au-dessus de son lit. La Mère Sainte-Thérèse commença de sentir à la main une vive souffrance: cela lui faisait l'effet d'une brûlure. Un

(1) Religieuse de Pontivy, venue à Carhaix pour la fondation, retournée dans son Monastère dix mois après.

chirurgien , appelé pour la soigner , crut que la gangrène allait s'y mettre, tant elle était noire et enflée; mais elle guérit peu à peu , et , chose étrange , la douleur redoubla un jour qu'elle avait manqué à une recommandation de sa Supérieure. Ce procès-verbal, daté du 16 mars 1655, est signé du Supérieur et d'un témoin , de la Mère Sainte-Thérèse qui affirme par serment qu'il contient la vérité ; des Mères Calliope de Saint-Henri , Sainte-Anne et Marie de l'Incarnation ; enfin Monseigneur René du Louet et M. Philippe , son assistant , y apposèrent leur signature le 17 juillet suivant , après avoir interrogé les personnes sus-mentionnées. La tradition nous apprend que les fautes de vanité de la défunte furent commises à l'occasion d'un ornement qu'elle broda , et qui nous a été conservé jusqu'à ce jour.

1700. — Les Ursulines faisaient embellir leur chapelle , et des échafaudages remplissaient le chœur. Tout à coup , une poutre de dessous se brise , et les échafaudages s'écroulent avec un tel fracas qu'une foule énorme accourt , croyant que l'église est détruite de fond en comble. Un manoeuvre qui portait des planches , eut l'oreille écorchée par un ange du rétable qui fut renversé sur lui ; le peintre et son ouvrier furent trouvés sans le moindre mal , après qu'on eut enlevé huit douzaines de planches , des échelles , des barriques , des poutres , amoncelées sur eux. Le peintre attribua ce miracle à saint Joseph à qui il s'était voué en tombant , et donna , en reconnaissance , à la chapelle un très-beau tableau de la sainte Famille.

Ces deux faits résument tout ce que nous savons du premier Monastère de Carhaix. Ce qui suit nous

a été raconté par les premières Religieuses du second Couvent.

1790. — La Mère Sainte-Rose fut élue Supérieure ; elle se montra d'une timidité extraordinaire quand éclata la tempête de 89. Les visites domiciliaires ayant commencé, elle se faisait un scrupule de soustraire quelque chose à la rapacité des révolutionnaires. Mais la Sœur Cécile, jeune Converse, plus active et plus prévoyante, envoyait du blé chez tous les meuniers, faisait cacher dans sa famille tout ce qu'il y avait de précieux, et ces provisions furent d'un grand secours aux Religieuses pendant les années douloureuses qui suivirent.

1792. — Le 12 avril, toutes les Religieuses ayant refusé de prêter le serment, étaient conduites entre deux haies de soldats sur le champ des exécutions. Quelques-unes y trouvèrent des parents qui étaient venus les prendre ; les autres furent incarcérées à Montbareil, à Guingamp, et y demeurèrent plusieurs années. La maladie, le chagrin et les privations avaient beaucoup éclairci leurs rangs, quand il fut permis à ces vaillantes Ursulines de retourner dans leurs familles. Seize d'entre elles se réunirent à Maël-Carhaix sous la conduite de la Mère de Tous-les-Saints Merrien. Elles s'adonnèrent aux bonnes œuvres, ouvrirent une école, et leur nom y est demeuré en vénération. Cependant le désir de revenir à Carhaix les poursuivait sans cesse. En 1808 quatre de ces bonnes Mères, rassemblant leurs modestes ressources, achetèrent près de leur ancienne Communauté, une maison que nous avons occupée pendant quarante-cinq ans. La Mère de Tous-les-Saints, voyant que ses compagnes allaient lui être ravies pour le

ciel, leur proposa de faire leur testament les unes en faveur des autres, à condition que la dernière survivante transmettrait les biens à leurs héritiers respectifs, si, avant sa mort, des Religieuses Ursulines ne s'établissaient pas à Carhaix. La Mère de Tous-les-Saints survécut à ses trois compagnes; elle put remplir leurs dernières volontés, et ouvrit une école dans la petite maison de Carhaix. Bientôt plusieurs de ses Sœurs se joignirent à elle. Leurs classes étaient assidûment fréquentées; mais les Religieuses, déjà vieilles, et n'ayant pas la permission de prendre des Novices, voyaient leur petite famille sur le point de s'éteindre.

La Révérende Mère de Tous-les-Saints se consumait de désirs; son âge avancé et la faiblesse extrême qu'elle ressentait, lui faisaient craindre de ne pas vivre assez longtemps pour transmettre à une postérité religieuse les petites épargnes de sa pauvreté et de celle de ses compagnes. Sa constance devait triompher des difficultés.

1828. — Vaincu par les instances de quelques personnes de considération, et surtout de M. Révion, Curé de Carhaix, Mgr de Poulpiquet, Evêque de Quimper, ordonna à quatre Religieuses de Saint-Pol-de-Léon, de venir à Carhaix, et elles partirent le 24 février 1828. C'étaient les Révérendes Mères Marie-Angèle Lucas, Professe de Tréguier, du Cœur de Marie le Garff, Hyacinthe le Bris et Sainte-Catherine Souchou. Elles s'arrêtèrent à Morlaix; la Révérende Supérieure, Mère Adélaïde, leur fit la réception la plus cordiale, leur donna 600 fr., une pièce d'étamine, et les fit conduire jusqu'à Carhaix par M. Léonard, leur Aumônier. Personne ne vint au-devant de la petite

colonie, et le bon Dieu permit que tout dans ce premier jour contribuât à augmenter le chagrin des bonnes Mères. Elles entrèrent le cœur bien serré dans la triste Maison où trois d'entre elles devaient mourir (1). La bonne Mère de Tous-les-Saints, en les accueillant, reconnut qu'elles n'étaient point de la Congrégation de Paris, et cette déception fut si amère, qu'elle demeura quelques instants tout interdite ; puis, avec l'énergie de sa grande âme, elle tomba aux genoux de la Mère Marie-Angèle, lui remit les clefs, la bourse qui contenait quinze cents francs, et la reconnut pour Supérieure. Rien n'avait été préparé pour recevoir les Religieuses ; on s'aperçut qu'il n'y avait pas même de pain, et on en fit acheter ; soin inutile, personne ne put manger. La Mère Marie-Angèle voulut alors faire coucher ses filles, persuadée que le sommeil apporterait autant de repos à leur esprit qu'à leur corps ; il n'y avait point de lit. Il fallut défaire les paquets pour avoir des matelas qu'on étala sur des fagots. La nuit se passa dans l'insomnie et les craintes. La vénérable Mère de Tous-les-Saints se montra d'une docilité fort édifiante pour la nouvelle Supérieure, et pleine d'égards pour toutes ses courageuses auxiliaires. Elle fit son testament en leur faveur, le 11 avril suivant ; et, dans les sentiments du vieillard Siméon, elle termina sa sainte carrière le 50 juin, à l'âge de 70 ans. Notre vénérable Fondatrice fut enterrée dans le cimetière de la paroisse. Bientôt les classes se remplirent de jeunes filles avides de recevoir l'instruction ; le second Pensionnat surtout était très-nombreux : il comptait jusqu'à 70 élèves ; mais elles couchaient dans tous les coins, et jusque

(1) La Mère Sainte-Catherine retourna en 1842 à Saint-Pol-de-Léon.

sous les escaliers. Il fallut demander du secours à la Maison-Mère qui envoya trois autres Religieuses au mois d'octobre de cette même année. Deux ans plus tard, une d'entre elles, la Révérende Mère Saint-Louis fut rappelée à Saint-Pol pour y être Supérieure, et la Mère Saint-Joseph vint la remplacer. La Révérende Mère Marie-Angèle se multipliait dans la maison, et au besoin, elle vaquait à tous les emplois. Soudain le dépérissement de ses forces et l'affaiblissement de ses facultés intellectuelles firent soupçonner quelque maladie grave, et elle avoua qu'elle avait un cancer; on ne se serait jamais douté, en la voyant gaie et active, qu'elle souffrait depuis si longtemps des douleurs excessives. Le médecin était dans l'admiration d'une si grande force d'âme. Aux élections suivantes, elle fut remplacée par la Mère Saint-Joseph. Bientôt elle perdit tout à fait la mémoire; mais elle conserva jusqu'à la fin son amabilité de caractère, et un esprit d'obéissance qui la faisait se désister de ce qu'elle souhaitait le plus, dès qu'on lui disait : notre Mère ne veut pas cela. Elle mourut en 1836, âgée de 70 ans.

1835. — Le local très-incommode s'agrandissait lentement; mais les exigences des familles étaient telles que la bonne Mère Saint-Joseph désespérait de les satisfaire. Elle fit son possible pour acheter une maison séparée du Couvent par une petite rue, et ne put réussir; dans ces conjonctures, on lui proposa d'acheter l'ancienne Communauté du Faouët. La Révérende Mère fit part de ses difficultés aux Supérieurs qui souscrivirent à la translation. Mais les notables de Carhaix en étant informés, adressèrent une pétition à l'Evêque, et sa Grandeur écrivit aussitôt à la Supérieure de renoncer à ses projets pour le Faouët. Il était trop tard,

l'acte de vente était passé : la Mère Saint-Joseph partit pour le Faouët avec une Religieuse et une Sœur converse, le 11 octobre 1836. La Mère Hyacinthe, élue Supérieure le 13 octobre, fit contre mauvaise fortune bon cœur, et elle qui n'avait rêvé que de retourner à Saint-Pol, s'attacha à cette Communauté si éprouvée jusque-là. M. le Bris, son frère, revint du Pérou à cette époque, et ses bienfaits encouragèrent la Mère Hyacinthe, qui fit bâtir une chapelle et un corps de logis pour les Religieuses : le tout fut terminé en 1841.

1841. — On se préparait joyeusement pour la bénédiction de la Chapelle, quand un malheur vint frapper la Communauté. M. Jézéquel, Aumônier depuis douze ans, allant se baigner à la petite rivière qui passe à une lieue de la ville, s'y noya à la vue de ses confrères qui ne purent lui donner aucun secours. Il avait été le bienfaiteur, l'ami dévoué et le père des Ursulines. Nous faisons une perte immense, mais personne ne la sentit autant que notre bonne Supérieure.

1843. — Un événement consolant vint apporter quelque adoucissement à notre douleur. M^{lle} Grégoire Punchera, jeune protestante, et élève de la Mère Hyacinthe, fit son abjuration dans notre chapelle de Saint-Joseph. La cérémonie fut solennelle et édifiante. Cette demoiselle, nièce du Révérend Père Studer, Jésuite d'un grand mérite, est morte après trois ans de mariage, et a laissé deux filles, dont l'aînée est Supérieure d'un Convent de Dames Réparatrices.

1847. La Mère Hyacinthe succomba le 26 février, à une maladie de langueur, âgée seulement de 54 ans. D'un caractère franc, d'une humeur vive et gaie, elle attirait facilement la confiance et l'affection. Jugeant

les autres d'après elle-même, elle ne pouvait supposer un manque de droiture. Victime de son dévouement pour une Maison dont elle avait fait le bonheur, elle laissa d'immenses regrets.

1851. — Le défaut de terrain et de local commença de nouveau à se faire sentir. La terre promise, l'ancien enclos des Ursulines était là, à deux pas; mais les propriétaires, plutôt que de le vendre, aimaient mieux perdre, en le louant à de pauvres gens qui en diminuaient la valeur par leur peu de soin. Plusieurs fois il avait été question de l'acheter; un jour même, la promesse de vente fut faite, et le lendemain on devait passer le contrat; mais notre espoir fut encore une fois déçu; au lieu de trente mille francs, on nous en demandait soixante mille, en y ajoutant toutefois une partie de l'ancienne chapelle et quelques autres ruines. Dans ces circonstances pénibles, sans cesse l'idée nous venait de quitter Carhaix pour aller nous établir ailleurs, et les perplexités étaient grandes.

Le 14 septembre 1851, les vingt-cinq Religieuses composant alors la Communauté firent un vœu, que toutes signèrent après la sainte Communion; elles promettaient d'élever un Oratoire en l'honneur de saint Joseph, dès qu'elles seraient en possession de l'ancien cloître. Ce vœu fut agréable à Dieu, et seize ans plus tard on se trouvait en mesure de le réaliser.

1853. — Dans l'intervalle, les tribulations ne manquèrent pas. Une maison qui donnait d'un côté sur la rue, et de l'autre sur la cour des pensionnaires, fut achetée à grands frais pour servir d'externat au rez-de-chaussée et de dortoir au premier. Les élèves du second Pensionnat purent quitter le pauvre appartement qu'elles avaient habité jusque-là; ce fut

une amélioration, et pendant quelque temps on prit patience. L'année suivante, nous perdions la troisième de nos Fondatrices, la Mère du Cœur de Marie Le Garff, douée d'un talent remarquable pour l'instruction. Son zèle pour le chant et les cérémonies du chœur ont hâté sa mort: des crachements de sang très-fréquents ne pouvaient ni ralentir son courage, ni arrêter sa voix. Sa facilité d'élocution étonna et charma plusieurs fois des ecclésiastiques qui avaient trouvé moyen de venir écouter son catéchisme du dimanche.

Mais la bonne Mère faisait la terreur des Novices et des Postulantes par son exactitude, et, à peu d'exceptions près, toutes commençaient par la craindre avant de l'aimer. D'un naturel gai, sensible, prévenant, d'une heureuse mémoire, la conversation ne languissait jamais avec elle. Elle mourut subitement à l'âge de 64 ans. Des personnes qui ne connaissaient pas son nom nous l'ont désignée plusieurs fois de cette manière charmante: la Mère qui est si polie.

1857. — Cette mort fut suivie de celle de plusieurs Religieuses de chœur: la fatigue et les privations portaient leurs fruits. Nos bonnes Sœurs converses, compatissant à l'épreuve de leurs Mères, prièrent le bon Dieu de choisir enfin ses victimes parmi elles s'il voulait continuer à frapper. Cette prière, faite avec une grande ferveur et un pieux dévouement, fut agréée; de dix qu'elles étaient s'offrant ainsi à Dieu, sept succombèrent, trois en septembre cette même année, et les autres successivement en peu de temps.

859. — Nous donnâmes à cette époque l'hos-

pitalité pendant trois semaines aux Religieuses Augustines de Carhaix , éprouvées par un incendie ; ne pouvant s'entendre avec les administrateurs de l'hospice , elles s'en allaient à Pont-Labbé-Lambour. Notre maison sembla s'agrandir pour les recevoir ; nous vécûmes en Sœurs avec elles , prenant ensemble nos repas , nous réunissant pour l'Office et les récréations. Elles étaient vingt-six Religieuses et deux Postulantes ; quelques-unes habitaient déjà Pont-Labbé , et une Sœur malade avec deux de ses compagnes avaient été reçues aux Ursulines de Quimper. L'esprit de charité et la grande piété de nos chères Augustines nous ont laissé les plus édifiants souvenirs.

1862. — La Révérende Mère Saint-Augustin , voyant que l'ancien enclos des Ursulines ne se vendait pas , voulut acheter un petit verger avec une maison contiguë ; on en demandait neuf mille francs , dix fois plus que la valeur réelle. Mais Monsieur le Ministre de l'Instruction publique et des cultes , croyant se venger de notre refus de recevoir la visite des Inspecteurs , s'opposa à cette acquisition.

1865. — M. de Lézeleuc de Kerouara , notre Supérieur , devenu en 1873 Evêque d'Autun , où il est décédé un an après , chargea notre Aumônier d'étudier le plan de la ville et des environs , et de chercher un vaste terrain où nous pussions bâtir une maison convenable. Il nous conseilla aussi de demander des secours aux différentes Maisons de notre Ordre , et les lettres bienveillantes de nos Mères , ainsi que leurs généreuses offrandes , nous révélèrent la charité des filles de sainte Angèle. Six ou sept terrains furent examinés et marchandés les uns après les autres ; mais les propriétaires ne voulaient

s'en dessaisir qu'à des prix exagérés. De toutes parts, les obstacles surgissaient.

1866. — La Communauté fut éprouvée par la perte de deux anciennes Religieuses. Dans la nuit du 15 au 16 mars, la Mère Félicité, sacristine, est atteinte du choléra. La courageuse Sœur se lève cependant à cinq heures, pour voir si rien ne manque pour la Confirmation des élèves qui devait avoir lieu à huit heures. Pendant la Confirmation, la crise revint plus violente encore, et Monsieur l'Aumônier, obligé de quitter la chapelle, lui donna l'Extrême-Onction. Elle mourut le 19, calme et résignée, invoquant notre grand protecteur saint Joseph dont elle aimait tant à orner les autels. Elle était âgée de 59 ans. Nous avions alors dix ou douze Religieuses malades ; deux seulement, la Supérieure et une Postulante, n'ont rien éprouvé de la terrible maladie qui sévissait à cette époque dans notre pays. Le bon Dieu nous soutint dans cette épreuve ; les classes n'en souffrirent pas, et nos élèves internes ne surent même pas que les Religieuses étaient atteintes. Le 28 juin de la même année, nous perdions la première Professe de la Communauté, la Mère Saint-Augustin Le Gall. Elle était d'une complexion si faible, qu'on doutait qu'elle pût persévérer dans la vie religieuse. Elle disait quelquefois en souriant que sa dévotion affectueuse et zélée pour saint Joseph, lui faisait craindre d'aimer moins la sainte Vierge, pour qui elle n'éprouvait pas la même tendresse. Elle ne connut, dit-on, les sécheresses et les aridités de la dévotion que par oui-dire : toujours en consolation, toujours fervente, elle se dédommageait par les pratiques d'humilité des dispenses que sa santé lui procurait. Elle jouit de la confiance des familles pendant les longues années

qu'elle fut Maitresse de classe. Dans la charge de Maitresse des Novices, et pendant les douze années de sa supériorité, elle se montra ingénieuse à encourager les moindres efforts, et à développer les intelligences les moins cultivées. Quand elle voyait une des jeunes Religieuses zélée pour l'Institut, elle lui disait avec bonheur : « Ma fille, c'est bien ; le sang de sainte Angèle coule dans vos veines. » Elle avait 58 ans, et 36 ans de profession, quand Dieu l'appela à lui.

Harcelées par les parents de nos élèves qui se plaignaient de nos classes et de nos dortoirs où l'on manquait d'air et d'espace, nous sacrifiâmes tour à tour notre réfectoire, notre salle de récréation, le Noviciat, pour améliorer la position de nos pensionnaires. Tous les jours on nous menaçait de retirer les enfants, et il est vrai que dans les écoles des plus petits villages elles étaient mieux logées. Après mille combinaisons pour essayer de réparer nos bâtiments à Carhaix, ou pour provoquer la vente de l'enclos de nos anciennes Mères, Monseigneur Sergent, notre digne Evêque, décédé en 1871, consentit à nous laisser voir si des terrains proposés à Châteauneuf pourraient convenir à notre dessein ; sa Grandeur désigna pour nous aider dans cette affaire M. Le Guen Kernéison, Chanoine de la Cathédrale de Quimper, qui nous portait déjà un vif intérêt et qui devint notre Supérieur en 1875.

Le terrain fut choisi le 10 juillet 1866, et le contrat passé le même jour. Le dossier se préparait avec activité ; mais il fallait une enquête à Carhaix, une autre à Châteauneuf. Les réclamations des habitants de Carhaix déterminèrent Monseigneur à ordonner de nouvelles recherches dans cette localité ; rien ne réussit, et le dossier partit enfin en décembre. Dieu

avait cependant d'autres vues ; malgré les démarches bienveillantes de M. Boisviel, député, et surtout celles de Monseigneur, le Gouvernement nous fut encore défavorable. Le 26 avril 1867, sa Grandeur nous annonçait le peu de succès de ses efforts, et il nous promettait de s'occuper activement de nos affaires à son premier voyage à Paris. L'enclos des Ursulines allait être mis en vente. Nous ne pouvions penser à l'acheter sans compromettre notre avenir ; c'était l'avis de Monseigneur et de toutes les personnes qui connaissaient notre position. Le prix exorbitant de soixante mille francs nous effrayait, et encore pour l'habiter, il fallait y bâtir. Monsieur Gaubert, notaire à Carhaix et Conseiller général, était un puissant avocat pour la cause de la ville ; il fit de nouvelles sollicitations près de Monseigneur, qui, se laissant persuader, écrivit à la Supérieure le 8 mai de charger quelqu'un de nos amis de l'acquisition de cet enclos, objet de nos vœux depuis tant d'années. La vente eut lieu le 13. Un bienfaiteur insigne, M. Révillon, Curé de Carhaix, le même qui avait fait des démarches pour obtenir des Religieuses en 1828, venait de mourir Curé de Daoulas, et nous laissait un legs généreux. Les dots de trois religieuses, les dons de nos bonnes Mères, et une quête à Carhaix nous mirent à même de nous liquider environ un an après. Nous voudrions mentionner ici toutes les personnes qui nous ont témoigné de la sympathie, nous le ferons avec joie dans notre Circulaire. Depuis 1874, nous habitons notre nouveau Monastère, bâti à la place de celui qu'occupaient nos Mères en 1790. Il est grand et de belle apparence, mais le chiffre de nos dettes est encore considérable, ce qui ne nous laisse

pas sans quelques préoccupations. Cependant notre espoir est en saint Joseph auquel nous recourons dans toutes nos difficultés. Notre nouvelle chapelle est sous son vocable, comme l'était celle du premier Monastère; de tous nos cœurs jaillit ce cri de l'amour et de la confiance, gravé sur le sceau de notre Maison: « *Vive le bon saint Joseph!* »

MONASTÈRE DE CHARLIEU.

Congrégation de Lyon.



Les Ursulines de Charlieu n'ayant pas encore fait paraître leur histoire dans les Annales, ont cru être agréables à leurs bien-aimées Sœurs en relatant quelques souvenirs de leur première fondation.

FONDATION DU MONASTÈRE DE CHARLIEU

(1633)

Le Monastère de Charlieu fut fondé en 1633, à la demande des habitants de cette ville, par la Révérende Mère Louise du Saint-Esprit, professe de Mâcon. Il fut doté par Messire Pontus de Cyberand, seigneur de Boyé, qui retint pour lui et pour sa femme, Anne de Chandon, l'usufruit de tous les biens qu'il donnait, à l'exception d'une maison qu'il abandonna immédiatement aux Ursulines.

Cette maison, située au centre de Charlieu, après avoir été le berceau de la Communauté naissante, fut abandonnée pour cause d'insalubrité; on jeta les yeux sur une colline qui domine la ville au nord-ouest, et où l'on jouit d'une vue délicieuse et de l'air le plus pur. Les propriétaires des terrains sur lesquels devait s'élever le nouveau Monastère, n'étaient pas tous disposés à vendre; aussi fallut-il de longues années et une intervention manifeste de la Providence pour terminer ces acquisitions diverses.

Enfin, on put commencer les constructions. Le Monastère s'éleva vaste et beau, style Louis XIV, et les Religieuses s'y installèrent vers la fin de 1689. Ce ne devait être, hélas! que pour bien peu de temps.

Le 14 janvier 1705, un incendie terrible éclata, et fit des ravages tels, que les Religieuses se virent obligées de se retirer, en attendant que les bâtiments fussent reconstruits.

Elles se réunirent de nouveau en 1714, et cependant tout n'était pas réparé; il paraît même que le Monastère ne reprit jamais son premier état.

Jusqu'en 1789, on suivit au Monastère de Charlieu les Constitutions et les usages de la Congrégation de Paris, à laquelle appartenaient ses fondatrices.

• RÉTABLISSEMENT DU MONASTÈRE DE CHARLIEU

(1828)

C'est à la Mère Sainte-Croix, dernière Professe de l'ancienne Communauté, qu'est dû le rétablissement des Ursulines à Charlieu. Cette excellente Religieuse était encore au Noviciat quand la Révolution chassa les Epouses du Christ de leurs cloîtres bénis. Elle aurait

pu trouver dans sa famille, avec les jouissances du cœur, tous les agréments de la fortune, mais elle préféra se retirer à Lyon, où pendant la Terreur, elle travailla de ses mains pour pourvoir à sa subsistance.

Aussitôt que la fervente Mère Sainte-Croix crut possible de reprendre à Charlieu ses fonctions d'Ursuline, elle y revint, et se livra avec zèle à l'instruction des enfants. Elle était secondée dans son dévouement par deux autres Ursulines, et quelques pieuses demoiselles.

Cette vie si bien remplie ne lui suffisait pas, et, n'osant entreprendre elle-même le rétablissement de son Monastère, elle en parlait souvent à ses deux compagnes; celles-ci l'engageaient et promettaient leur concours. Mais la mort surprit ces deux Religieuses avant qu'elles eussent mis la main à l'œuvre. La Mère Sainte-Croix ne renonça pas à son projet, et comptant sur Dieu, elle entreprit seule la fondation. Notre vénérée Mère tenait beaucoup à la Congrégation de Paris, dans laquelle elle avait fait profession; malheureusement, elle ne savait où s'adresser; elle eut donc recours en 1826 au Monastère de Villefranche (Rhône), qui appartient à la Congrégation de Lyon. On voulut bien lui promettre des sujets pour son œuvre; mais, à cette époque, la mort frappait à coups redoublés sur le fervent Noviciat de Villefranche, et ce ne fut qu'après deux ans d'attente, qu'il fut possible aux Supérieurs de réaliser les désirs de notre zélée Fondatrice. Ces deux années lui parurent un siècle; elle craignait toujours que la mort ne vînt la surprendre avant qu'elle eût vu s'accomplir son pieux dessein.

Enfin arriva le jour tant désiré. La Communauté de Villefranche envoya à la Mère Sainte-Croix, avec l'autorisation de Monseigneur de Pins, administrateur

du diocèse, deux jeunes Professes de chœur : la Mère Sainte-Eulalie Barbaret, alors Zélatrice, et la Mère Sainte-Ursule Fousse-magne, âgées l'une et l'autre de vingt-quatre ans, avec une Sœur converse. Elles arrivèrent à Charlieu le 7 décembre 1828, accompagnées du vénérable M. Rombeau, leur Aumônier, qui fut pour la Maison naissante de Charlieu un véritable père.

Dès l'arrivée de ces généreuses Sœurs, on procéda aux élections. La Mère Sainte-Croix fut nommée Supérieure, la Mère Sainte-Eulalie Assistante, et la Mère Sainte-Ursule Zélatrice.

Au mois de novembre de l'année suivante, M. Rombeau amena à la Communauté de Charlieu une Prétendante et une Novice, formées pour elle à Villefranche. On put dès lors ouvrir une classe gratuite qui fut aussitôt très-fréquentée, un Pensionnat où le nombre des élèves fut d'abord restreint, et enfin deux classes payantes. Le travail était grand ; aussi nos Mères reçurent-elles avec bonheur plusieurs Prétendantes, animées du plus ardent désir de se sanctifier et de travailler à la gloire du divin Maître. Les cœurs étaient unis et fervents, et pourtant, que de privations dans ces commencements!... La plus pénible était de n'avoir pas de chapelle.

On demanda à Monseigneur de Pins la permission de transformer en Oratoire une petite pièce dans l'intérieur de la Maison. Notre-Seigneur voulut bien y résider pour soutenir et consoler ses Epouses, et ce fut une douce joie pour elles d'habiter sous le même toit que Jésus-Hostie.

Les faibles ressources de la Communauté ne permettaient pas d'avoir un Aumônier, ce qui était encore

pour les Ursulines une source de nombreux sacrifices. Malgré le zèle empressé de M. Terrel, Curé de Charlieu qui voulait bien exercer les fonctions d'Aumônier, il arrivait souvent que, retenu à la paroisse, il ne pouvait se rendre à la Communauté, et plusieurs jours s'écoulaient sans que les Ursulines pussent entendre la sainte Messe; ou bien les prêtres, de passage à Charlieu, que M. Terrel adressait au Monastère, y allaient à des heures qui dérangent les classes, et qui troublaient l'ordre de la Maison.

Cet état de choses dura jusqu'à la mort de M. Terrel, arrivée au mois de juin 1830. Pendant la maladie, et après la mort de ce Prêtre vénérable, ce fut M. Créfin, Aumônier de l'Hôpital, qui remplit auprès des Ursulines les fonctions d'Aumônier, et cela avec le plus grand dévouement.

Au mois de septembre 1830, M. Dubost fut nommé à la cure de Charlieu. Le nouveau Pasteur, touché des privations des Ursulines, leur obtint par ses démarches l'usage d'une ancienne église, propriété du Grand-Séminaire de Lyon, dont leur Couvent n'était séparé que par quelques maisons; un Prêtre retiré fut chargé de leur dire tous les jours la sainte Messe.

M. Dubost reçut, dans la nouvelle église, le 21 novembre 1830, les Vœux de la première Novice, venue de Villefranche. Sept ans plus tard, son mérite l'appela à Saint-Etienne de Roanne. Nous eussions été inconsolables de ce départ, si cet excellent Père nous avait quittées pour toujours; Dieu ne nous imposa pas un si grand sacrifice, et, aujourd'hui encore, nous avons la satisfaction de voir de temps en temps au milieu de nous ce vénérable vieillard, resté notre Supérieur. Il préside encore

les cérémonies de vêtue et de profession, et nos cœurs écoutent, avec une joie bien vive et un tendre respect, ses recommandations et ses conseils.

M. Chazelle, nommé à la cure de Charlieu, hérita du zèle et de la bonté de ses prédécesseurs et s'intéressa vivement à notre Monastère.

En 1838, une attaque d'apoplexie frappa la bonne Mère Sainte-Croix, et l'enleva presque subitement. Cette vénérable Mère avait toujours pratiqué la vertu avec un généreux courage; ses mérites allaient être récompensés: il ne fallait rien moins que ce consolant espoir pour soutenir ses filles désolées. Elles se souvinrent des conseils de leur bien-aimée Fondatrice, et s'appuyant plus que jamais sur le Dieu infiniment bon auquel elles s'étaient consacrées, elles demeurèrent résignées sous sa main paternelle.

Quelques jours après la mort de l'excellente Mère Sainte-Croix, la Mère Sainte-Eulalie, qui avait été Assistante et Maîtresse des Novices depuis le rétablissement de la Maison, fut nommée Supérieure.

Effrayée d'abord de la charge qui lui était imposée, cette vénérée Mère s'arma bientôt de tout le courage qu'inspirent la foi et la confiance en Dieu, et elle se mit à l'œuvre avec un dévouement qui ne se ralentit jamais.

Depuis longtemps la Mère Sainte-Eulalie sentait qu'il était indispensable au bien de sa famille religieuse d'avoir un Aumônier attitré, et bientôt la nomination de M. l'abbé Thévenet vint combler ses vœux. Il sembla que la Communauté pressentit tout d'abord les bienfaits qui devaient lui venir de ce ministre du Seigneur.

A peine M. Thévenet fut-il installé, qu'il ne se

donna plus de repos pour assurer la prospérité et le bonheur de la Maison de Charlieu. Dès lors, ses biens, sa santé, son temps lui furent consacrés, et après trente-huit années, nous retrouvons en lui le même zèle, le même dévouement.

M. l'abbé Thévenet comprit que les bâtiments de l'Abbaye que nous occupions, allaient se trouver insuffisants, et il s'efforça de faire comprendre aux Mères capitulaires la nécessité d'acheter leur ancien Couvent, alors en vente. Celles-ci, effrayées à la pensée d'une acquisition aussi considérable, s'y refusaient; mais la persistance de M. l'Aumônier triompha de leurs répugnances, et l'achat fut conclu.

Hélas! ce qui restait de cette chère Maison était dans un délabrement presque complet, et il était indispensable d'y faire des réparations que l'on n'envisageait pas sans effroi. M. Thévenet suffit à tout: il se constitua architecte, traça les plans, dirigea les ouvriers, et travailla souvent avec eux pour activer l'ouvrage. Enfin, pour les payer chaque semaine, il fut contraint de faire des voyages fatigants, afin d'aller auprès de ses confrères et de ses amis, solliciter des emprunts.

Grâce au dévouement de cet incomparable architecte, deux ailes furent bientôt ajoutées à l'ancien bâtiment, que l'on avait réparé et rendu aussi régulier que possible; enfin nous possédâmes une belle chapelle, à la voûte élancée et hardie, et que tous les visiteurs admirent. Le 1^{er} octobre 1842, quoique les constructions ne fussent pas achevées, les Ursulines entrèrent dans cette Terre promise, après laquelle leur cœur soupirait depuis si longtemps.

La belle position du Monastère, la largeur des corridors, l'étendue des appartements tous très-clairs et bien aérés, la vaste prairie, les jardins et les vignes que renfermait l'enclos, tout sollicitait l'admiration des Religieuses, et excitait leur reconnaissance envers Dieu.

Cependant elles ignoraient les embarras et les inquiétudes du pieux Aumônier qui leur avait voué sa vie, et les soucis de leur excellente Mère Supérieure. La Communauté devait des sommes importantes et on se voyait dans l'impossibilité de les payer; les provisions étaient épuisées et la caisse se trouvait entièrement vide.

A raison de ces difficiles circonstances, la Mère Sainte-Eulalie dut accepter, après l'avis des Supérieurs, un troisième triennat. Il fut pour elle plus pénible encore que les deux premiers : les classes étaient peu suivies, les élèves du Pensionnat en petit nombre, et les embarras financiers toujours croissants. Dans cette extrémité, la Mère Saint-Eulalie et son Assistante obtinrent la permission d'aller à Villefranche, et elles y furent conduites par M. l'Aumônier.

Nos Mères firent à celles de Villefranche le tableau de notre triste situation, et celles-ci, pleines de charité, leur remirent 10,000 fr. pour faire face aux exigences les plus pressantes. Grâces soient rendues à la généreuse Communauté qui, après avoir fondé la Maison de Charlieu, la soutint et la conserva par ses largesses!

A leur retour, nos Mères reprirent avec un nouveau courage leur tâche si pénible et si laborieuse : désormais, il leur était permis d'espérer un meilleur avenir.

En 1847, la Mère Sainte-Eulalie remit sa charge à la Mère Saint-Pierre qui avait été Econome jus-

qu'à cette époque. La gêne extrême de la Communauté peu à peu diminua. La stricte économie avec laquelle le temporel fut administré, facilita le paiement d'une partie des dettes, et les élèves du Pensionnat atteignirent le chiffre de soixante.

En 1853, diverses réparations furent faites, et nous vîmes s'élever le clocher de notre église. Les travaux continués en 1870, puis interrompus, furent repris en 1875, et nous donnèrent toutes les salles spacieuses et aérées qu'on peut désirer pour un Pensionnat de jeunes filles. Un calorifère chauffe toutes ces pièces, ainsi que la chapelle des Enfants de Marie. Cette chapelle, formant tribune, est assez étendue pour contenir quatre-vingt-dix à cent élèves; elle est ornée de deux autels en marbre blanc, surmontés, l'un d'une belle statue de la sainte Vierge, l'autre, d'une statue du Sacré-Cœur. Les Enfants de Marie rivalisent de zèle pour la décoration de leur petit sanctuaire, et, revenues dans leurs familles, elles se font un bonheur d'offrir à la Vierge un témoignage de leur fidèle reconnaissance.

S'il plaît à la divine Providence de continuer à répandre sur cette Maison les bénédictions dont elle l'a favorisée, bientôt, il faut l'espérer, on pourra faire des réparations qui deviennent urgentes, soit pour la Communauté, soit pour les classes externes et les parlours. En considérant le passé, comment ne pas espérer pour l'avenir? Dieu n'est-il pas toujours tout-puissant et très-bon?

Notre Communauté se compose aujourd'hui de vingt-cinq Professes de Chœur, sept Novices, une Sœur converse, et quatorze Sœurs tourières, dont une Novice.

Nous n'avons pas encore célébré dans notre Maison

de noces d'or. Que le Seigneur daigne conserver à notre affection la Mère Marie-Augustin, la première qui fit profession à Charlieu, et bientôt les échos du Monastère retentiront de nos chants joyeux et fraternels.

Le cimetière, que nous avons la consolation de posséder dans notre enclos, a déjà reçu la dépouille mortelle de vingt Religieuses professes.

La Mère Sainte-Croix étant morte avant l'achat du Monastère, son corps avait été inhumé au cimetière commun; il y reposa jusqu'au 2 août 1844, époque à laquelle on obtint la permission d'en faire la translation.

Il nous est doux d'aller prier sur ces tombes aimées; il nous semble alors entendre la voix de nos Mères, dont nous avons recueilli les instructions et les exemples, nous rappeler la brièveté de la vie et les délices du ciel où elles nous attendent.



LA MÈRE SAINTE-ROSALIE COMBRIAL.



CETTE vénérable Mère, chassée de son cloître, ouvrit à Roanne un Pensionnat, où, pendant de longues années, furent élevées les jeunes personnes des meilleures familles de la ville et des environs.

Parvenue à l'âge de 80 ans, sans que sa fidélité à ses engagements religieux se fût ralentie, elle reprit héroïquement le joug de Jésus-Christ et vint édifier la Maison de Charlieu.

Pendant huit années, cette sainte Mère fut l'édification de toutes ses Sœurs, qui ne pouvaient se lasser d'admirer son

énergie. Malgré ses infirmités, elle était toujours souriante, toujours gracieuse, et à toute heure prête à rendre service. Ces paroles lui étaient familières : « Courage! mon âme, le temps passe et l'Eternité approche. . . . Encore quelques combats, encore quelques sacrifices, et la couronne est à nous! » La Mère Sainte-Rosalie mourut au mois de janvier 1832, âgée de 88 ans.

LA MÈRE SAINTE-CROIX REBUT.

Il est bien juste que nous payions à notre vénérée Restauratrice le tribut de notre tendre et respectueuse reconnaissance.

Mademoiselle ANNE REBUT naquit dans le Beaujolais, d'une famille honorable. Bien jeune encore, elle entendit la voix de l'Époux divin, et ce fut avec empressement qu'elle y répondit.

Elle fut présentée aux Ursulines de Charlieu, mais n'y fut pas admise sans épreuves. Mademoiselle Rebut, qui joignait à un jugement très-sain de solides vertus, n'avait dans l'extérieur rien d'agréable. Mais bientôt, la prétendante mieux jugée fut admise à la Vêture, et elle prit le nom de Sœur Sainte-Croix. Le temps du Noviciat expiré, elle fit profession; son bonheur ne dura pas longtemps. La Révolution chassa bientôt après les Épouses du Christ de leurs pieux asiles, et les jeta, timides colombes, au milieu d'un monde qu'elles abhorraient.

On l'a déjà dit, la Mère Sainte-Croix se retira à Lyon. Pour se procurer le précieux avantage d'entendre la sainte Messe, de recevoir les Sacrements, cette courageuse Mère ne craignit pas d'exposer sa vie. On raconte qu'une fois, après avoir passé une partie de la nuit en course dans les bois, pour assister à une cérémonie religieuse, elle retournait seule chez elle à travers la campagne, suivant un petit chemin de traverse. Tout à coup ses forces l'abandonnent, elle essaye de faire encore quelques pas, vains efforts! elle tombe presque évanouie. O délicate attention de la Providence! elle sent sous sa main quelque chose qui n'a pas la

dureté de la pierre. Quel bonheur ! c'est un morceau de pain. Elle remercie le ciel de ce secours inattendu, et, ainsi reconfortée, elle peut reprendre sa route.

Jamais le souvenir de cet événement ne s'effaça de la mémoire de la bonne Mère Sainte-Croix, et elle le redisait à ses filles pour les porter à l'abandon entre les mains de Dieu. Nous avons parlé dans notre relation du rétablissement de notre Monastère qui fut l'œuvre de la Mère Sainte-Croix. Heureuse de se retrouver en Communauté, elle s'efforça d'adoucir à ses filles les peines inséparables d'une fondation nouvelle, en leur témoignant la plus cordiale affection, et en leur prodiguant les soins les plus assidus.

Cette véritable Mère prenait pour elle ce qu'il y avait de moindre, et, jusqu'à la fin, elle a été pour nous toutes le modèle de la plus exacte pauvreté. On la voyait s'employer joyeusement aux travaux les plus pénibles et les plus bas, servir ses Sœurs et les Pensionnaires, comme aurait pu le faire la dernière Converse.

A la fois Supérieure, Dépositaire et Infirmière, elle pourvoyait avec une tendresse vraiment maternelle aux nécessités de toutes ses filles. Elle ne souffrait pas que l'on fût triste au service du bon Dieu, et elle usait de mille charmantes industries pour encourager les Religieuses venues de Villefranche, quand elle croyait voir leur front s'assombrir au souvenir des Mères qu'elles avaient quittées.

Le petit grain de senevé qu'elle avait mis en terre, prenait de l'accroissement, et promettait de devenir un grand arbre ; la Mère Sainte-Croix se réjouissait de la gloire qui en reviendrait au Seigneur. Cette bonne Mère ne se proposait d'autre but dans ses actions, et elle ne comprenait pas que l'on pût agir pour les créatures : « Jamais, disait-elle, je n'ai fait une action pour leur plaire, ni omis un devoir dans la crainte de leur déplaire. »

Cet exposé rapide laissé dans l'ombre bien des traits édifiants qu'il serait trop long d'énumérer. Pussions-nous, dans ces quelques lignes, avoir fait apprécier celle qui cachait, sous un extérieur si humble, d'éminentes qualités et de grandes ver

LA MÈRE SAINTE-EULALIE BARBARET.

A PRÈS l'humble Mère Sainte-Croix, il convient de placer celle qui l'aida si puissamment dans son œuvre, et que l'on peut regarder, à juste titre, comme notre seconde Fondatrice.

Mademoiselle JEANNE-MARIE BARBARET naquit à Saint-Véron (Rhône), et perdit sa mère dans un âge encore tendre. Son père contracta bientôt une seconde alliance; mais, grâce à son jeune âge, à son heureux caractère, la petite Jeanne sympathisa facilement avec sa belle-mère: elle l'aima et en fut aimée.

D'une constitution robuste, Jeanne grandit rapidement; la beauté de son visage, l'aimable enjouement de sa conversation la firent rechercher du monde, et le monde eut aussi pour elle des attraits.

Dans ses épanchements avec ses filles, la Mère Sainte-Eulalie leur racontait qu'un jour, le vénérable Curé de sa paroisse ayant défendu aux jeunes personnes de se rendre à une certaine fête, sous peine de se voir refuser l'absolution, elle n'avait pu résister aux instances réitérées qui lui avaient été faites, et avait subi la pénitence. Elle ajoutait que le zélé Pasteur avait ensuite conseillé à son père de la placer pour quelques temps au Pensionnat des Ursulines de Villefranche. C'est là que le céleste Epoux attendait Jeanne alors âgée de 14 ans.

Sous la conduite de l'habile Directeur de cette sainte Maison, la jeune fille sentit bientôt germer dans son cœur si généreux le désir d'imiter les exemples de vertu qu'elle avait sous les yeux. La voix du bon Maître lui disait sans cesse: Mon enfant, comme tes maîtresses que tu admires, je veux que tu sois entièrement à moi.

Cette voix du céleste Epoux, si souvent méconnue des âmes qu'il daigne appeler dans sa miséricorde, fut entendue et suivie avec une docilité parfaite par Mademoiselle Barbaret.

Bientôt, la jeune Pensionnaire quitta ses classes pour le Noviciat.

Elle revêtit le saint habit avec les transports d'une joie, dont les choisies de l'Époux ont seules le secret, et elle prit le nom de Sainte-Eulalie. Elle était âgée de 17 ans. La ferveur régnait au Noviciat de Villefranche, et cette ferveur était encore accrue par les circonstances. A cette époque, on assistait en quelque sorte à la résurrection de la vie religieuse; aussi, la règle, la prière et toutes les pratiques de la plus austère mortification, faisaient les délices de celles qui habitaient cet heureux asile. Notre Sœur Sainte-Eulalie ne se laissa pas devancer par ses Sœurs. Elle remplit ses différents emplois avec dévouement; et aux premières élections, quoiqu'elle n'eût encore que 23 ans, elle fut nommée Zélatrice.

Deux ans plus tard, ses Supérieures la désignèrent pour la fondation de Charlieu. Ce fut avec une profonde émotion qu'elle dit adieu au berceau de sa vie religieuse, mais elle suivit la voie des parfaits, et elle s'abandonna au bon plaisir divin.

A son arrivée à Charlieu, la Mère Sainte-Eulalie fut nommée Assistante et Maîtresse des Novices. Jamais, même pendant les dix-sept années de sa supériorité, cette bonne Mère ne se déchargea de ce dernier emploi. Elle s'adonna tout entière à la formation de ces chères âmes qui débutent dans la vie religieuse; aussi toutes nous avons pour elle l'affection que méritaient sa sollicitude de tous les instants et sa bonté vraiment maternelle.

On a vu la gêne extrême où se trouva souvent réduite la Communauté à l'époque des constructions; il serait donc inutile de rappeler ici les angoisses de cette excellente Mère. Nous citerons pourtant un détail: On était à la veille de faire un paiement considérable, et l'Économe n'avait rien en caisse; la Mère Sainte-Eulalie ne put dormir, et le lendemain, ses cheveux étaient presque tout blancs. Mais ces inquiétudes, elle s'efforçait de les soustraire aux regards de ses filles, pour leur laisser la joie qu'elles goûtaient au service du divin Maître.

Toujours la première aux exercices communs, elle inspi-

rait aux jeunes Sœurs confiées à sa direction la même spontanéité. Jamais elle ne restait un instant inoccupée, et elle ne supportait pas l'oisiveté chez ses filles. Elle voulait que par le même esprit de pauvreté, on tint tout dans le plus grand ordre.

La mortification de cette Mère bien-aimée égalait ses autres vertus. Longtemps, elle supporta en silence les atteintes d'un mal terrible qui exigea enfin une opération. Toutes les Sœurs frissonnaient en y pensant, mais la courageuse Mère n'avait pas l'air de s'en inquiéter, et quand les chirurgiens arrivèrent pour accomplir leur douloureuse tâche, la Mère Sainte-Eulalie alla elle-même les recevoir.

Quelques semaines après, notre chère malade se levait; et bientôt, quoique l'on fût au cœur de l'hiver, elle assista chaque jour à la sainte Messe. Son courage nous fit un moment illusion. Hélas! le mal reparut encore et les médecins déclarèrent qu'il n'y avait pas de guérison possible.

Cependant toujours souriante la bonne Mère recevait avec reconnaissance les visites de ses Sœurs, quand ses douleurs n'étaient pas excessives; elle aimait à les voir auprès d'elle, mais dès qu'elle sentait venir ses crises épouvantables, elle priait son infirmière de fermer sa porte, dans la crainte de les impressionner péniblement.

La consommation du sacrifice eut lieu le 5 mars 1864. Notre Mère Sainte-Eulalie emporta les regrets de toute la Communauté de Charlieu, qui ne répète son nom qu'avec reconnaissance. Elle était âgée de 60 ans.

LA MÈRE SAINTE-URSULE FOUSSEMAGNE.

LA MÈRE SAINTE-URSULE, dans le siècle M^{lle} ANTOINETTE FOUSSEMAGNE, vint de Villefranche à Charlieu pour aider à la fondation, et se fit particulièrement remarquer par son amour pour Notre-Seigneur au très-saint Sacrement. Jésus-Eucharistie était la vie de son âme, et même elle ne pouvait se priver de la sainte Communion sans que sa santé en souffrit. Toujours confiante en la miséricorde du céleste Epoux, elle ne laissait point pénétrer le trouble dans son cœur.

D'une santé très-frêle, la Mère Sainte-Ursule était obligée de recourir souvent aux remèdes; il en était un qui la soulagait beaucoup, mais il exigeait qu'elle gardât le lit. Jamais pourtant elle ne manqua de se rendre en classe; où elle était employée auprès des externes. C'était le jeudi, pendant le congé de ses élèves, qu'elle exécutait les prescriptions du docteur; encore n'était-ce qu'après avoir entendu la sainte Messe et reçu la Communion. Elle ne s'alita que la veille de sa mort. La voyant continuellement assoupie, l'Infirmière prévint M. l'Aumônier, et celui-ci se hâta de se rendre près de la malade. Il l'appela à plusieurs reprises, mais il ne put obtenir de réponse. Alors, par une inspiration céleste, il lui dit: Ma Mère, ne voulez-vous pas que je vous apporte la sainte Communion? Oh! oui, mon Père, répondit-elle aussitôt. Elle fut ensuite très-attentive, et conserva sa parfaite connaissance tout le temps qu'on l'administra; mais, dès que la cérémonie fut terminée, elle retomba dans le sommeil: elle ne devait plus se réveiller. C'était le 25 février 1864; notre Mère Sainte-Ursule avait 60 ans.

LA SŒUR SAINT-STANISLAS DEVILLAINE.

IL est des âmes privilégiées entre toutes qui pratiquent la vertu avec tant de générosité; qu'on les croirait exemptes des faiblesses inhérentes à la condition humaine. Telle fut M^{lle} BARBE DEVILLAINE, en religion Sœur SAINT-STANISLAS.

Dès ses plus jeunes années, le désir de procurer la gloire du bon Dieu animait Barbe; elle aurait voulu la faire aimer de ses jeunes compagnes, et elle les exhortait à la vertu avec tant de charmes que souvent elle réussissait à leur communiquer ses sentiments. Douce, compatissante, spirituelle et intelligente, elle inspirait dans un âge encore tendre, une confiance que l'on n'accorde pas toujours à un âge plus avancé; aussi, ses parents, ses sœurs, ses amies; la consultaient-ils dans leurs difficultés; tous trouvaient dans son cœur si délicat et si bon les consolations ou les conseils dont ils avaient besoin.

Vertueuse par attrait, docile à la grâce, cette enfant bénie ne devait pas s'arrêter dans la voie où elle courait si rapidement; après avoir pratiqué jusqu'à 18 ans dans le monde les vertus qui conviennent à la jeune fille, elle se sentit appelée à monter plus haut.

L'Époux divin qu'elle recevait souvent dans la sainte Communion, murmura à son cœur ces paroles, que tant de saints ont entendues : Oublie, ma fille, la maison de ton père, viens dans la retraite où je contracte avec les âmes une éternelle alliance. Cet appel du Seigneur fut compris; M^{lle} Barbe s'arracha à tout ce qui jusque-là lui avait été le plus cher, et elle embrassa les voies austères de la plus entière obéissance; elle aima et pratiqua la pauvreté, et son âme, si pure déjà au milieu du monde, se spiritualisa plus encore dans l'atmosphère où fleurit la vertu des Anges.

L'amour du Bien-Aimé débordait du cœur de la pieuse Novice, et il se répandait sur toutes ses Sœurs avec une si cordiale charité, que chacune d'elles croyait avoir ses préférences. Savait-elle qu'une peine ou une souffrance affligeait quelqu'une de ses Sœurs, elle se hâtait de lui dire un mot de consolation. Par les charmes de son caractère, elle gagnait tous les cœurs; par sa vertu et sa régularité, elle les portait vers Dieu.

Détachée du monde et de ceux qu'elle y avait aimés, cette fervente Religieuse priait ses parents de se réunir pour venir la voir, afin de ne rester au parloir que la demi-heure qui lui était accordée chaque mois. Ce sacrifice, elle le fit même à la dernière visite qu'elle reçut de son père, alors qu'elle pouvait prévoir qu'elle ne le reverrait plus.

Un seul défaut pouvait être reproché à notre Sœur Saint-Stanislas, et la Mère Sainte-Eulalie ne le laissait point passer inaperçu : elle manquait un peu d'ordre et de soin. Toujours elle reçut avec humilité les reproches qui lui étaient faits; plus tard, elle priait sa bonne Mère avec une grâce charmante de l'accompagner dans sa cellule, afin de lui donner la consolation de voir qu'elle avait été docile à ses avis.

Simple dans sa dévotion, cette aimable Sœur était avec le bon Dieu comme le petit enfant avec sa mère, et pourvu qu'elle agit pour lui, elle se soumettait en tout. Sa faible

santé ne lui permettait pas de rester à genoux. A peine arrivée au chœur, elle s'asseyait, et jouissait doucement de la présence de Jésus. Aussitôt après la communion, on eût pu l'envoyer aux travaux les plus dissipants, sans que son recueillement parût en souffrir : elle portait avec elle et partout Celui qu'elle aimait uniquement.

Un volume ne suffirait pas pour rapporter tout ce qui édifiait dans cette âme prédestinée; il faudrait raconter une à une toutes ses actions, petites en elles-mêmes, mais grandies par l'amour qui les animait, embellies par les charmes que leur prêtaient la douceur, la simplicité et l'humilité.

Sans doute le ciel l'enviait à la terre car, à peine âgée de 29 ans, notre Sœur Saint-Stanislas fut enlevée à la Communauté par une maladie de poitrine, le 11 avril 1843. Elle fut la première Religieuse inhumée dans le cimetière du Couvent.

Quelques noms réclament encore notre pieux souvenir.

Voici deux Sœurs que l'Époux aima d'un même amour, et qu'il appela à sa suite. Ensemble elles prirent le saint habit, ensemble elles prononcèrent leurs vœux, et le ciel réunit encore notre Sœur SAINT-LOUIS et notre Sœur SAÏNTE-THÉRÈSE PERRIN.

La Sœur SAINT-JEAN LEPIN, qu'on peut appeler l'anachorete du Monastère de Charlieu, eût excédé en mortification, si l'obéissance n'eût été son guide. Fervente dans la prière, ardente au travail, elle aimait nos chères enfants pauvres avec toute la tendresse de son cœur d'Ursuline.

La Sœur SAINT-ALPHONSE FOUSSEMAGNE cachait sous un extérieur calme et froid, une délicatesse et une sensibilité exquis. Jamais, disent ses contemporaines, elle n'eût dit une parole blessante; jamais elle n'eût fait un mouvement que la Règle eût désapprouvé.

La Sœur SAINT-XAVIER MARTINET, après avoir été employée successivement à l'Externat, au Pensionnat et à la Sacristie, fut nommée Dépositaire et Cellière; elle s'épuisa

en quelque sorte dans ces deux emplois, tant elle voulait en toutes choses la perfection. « Le plus grand défaut de notre Sœur Saint-Xavier, dit le Nécrologe de Charlieu, était de vouloir être trop parfaite. »

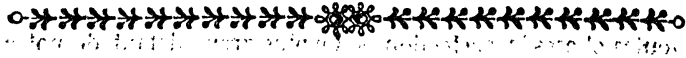
La Mère SAINT-BERNARD MAGNARD, qui fut frappée par la mort quelques mois après sa réélection, posséda au suprême degré cette première vertu des Supérieures, qu'on appelle la charité. Nous eûmes la douleur de la perdre le 4 janvier 1869.

Quelques jours après, une nouvelle tombe s'ouvrit pour une Converse, Sœur MARTHE FEUGÈRE, que dans le Couvent, on appelait *la bonne Sœur*.

Encore un souvenir et un regret pour notre jeune Sœur MARIE DE L'INCARNATION FAVRE, enlevée à la Communauté avant d'avoir pu utiliser ses talents : imagination brillante, aptitude pour la musique et le dessin, adresse extrême pour les ouvrages manuels, elle était douée de tout ce qui peut faire l'excellente maîtresse. Mais Dieu l'appela à lui, et nous dûmes courber filialement la tête. La Sœur Marie de l'Incarnation n'avait que 24 ans.

Enfin terminons, en écrivant le nom de notre chère Sœur SAINT-AMBROISE VERCHERY, morte le 19 février 1874. Nièce de M. l'abbé Chazelle, elle fut placée par son oncle dans notre Pensionnat, et à 17 ans environ elle prit le saint habit. Nous pourrions parler de ses vertus religieuses, nous dirons seulement qu'elle avait pour saint Joseph une dévotion ardente et démonstrative. Elle demandait toutes les grâces par son intercession, et, maintes fois, elle en reçut de particuliers secours. Saint Joseph ne l'abandonna pas à sa dernière heure, et comme lui, elle expira entre les bras de Jésus et de Marie.





MONASTÈRE DE CHATEAUGIRON.

Congrégation de Paris.



Les Ursulines de cette ville, comme elles l'annonçaient dans leurs Annales de 1856, ont pris possession de l'ancien prieuré de Sainte-Croix, le 6 mai 1857. Leur entrée dans cette nouvelle demeure fut une véritable ovation : la foule se pressait sur leur passage, les autorités locales leur formaient cortège, et il n'y eut pas jusqu'aux sapeurs-pompiers et à la brigade de gendarmerie qui ne tinssent à honneur d'escorter les bonnes Ursulines.

Monsieur l'abbé Bessaiche, à qui les Ursulines de Châteaugiron doivent tant de reconnaissance, les introduisit lui-même dans cette maison préparée par ses soins. Il bénit d'abord le groupe gracieux qui se trouve au-dessus de la porte conventuelle : c'est une charmante statue de Marie abaissant ses regards sur deux petites filles agenouillées à ses pieds, et sur le socle sont gravés ces mots : *Monstra te esse Matrem*. Il bénit ensuite les bâtiments et la chapelle provisoire; puis, ayant célébré une Messe solennelle, il laissa le très-saint Sacrement dans le tabernacle, et rétablit la clôture, un peu battue en brèche ces dernières semaines. Jésus, Marie et Joseph, proclamés les pro-

tecteurs du nouvel établissement, ont montré en toutes circonstances leur puissance, leur miséricorde, et leurs bénédictions se sont étendues jusque sur le temporel. On vit s'élever successivement plusieurs constructions pour l'utilité du Monastère: boulangerie, buanderie, etc.; une jolie maison pour M. l'Aumônier entre cour et jardin; les murs de clôture furent commencés en 1867, et les bâtiments conventuels en 1869. La façade principale qui mesure 43 mètres, a vue d'un côté sur les jardins; de l'autre sur un grand verger où les élèves prennent leurs joyeuses récréations.

Saint Joseph est à Châteaugiron, comme dans la plupart de nos Communautés, un bienfaisant et libéral Pourvoyeur. On lui doit d'avoir découvert une source abondante, et d'avoir été préservé deux fois de l'incendie. Comme sainte Thérèse, les Ursulines de Châteaugiron peuvent assurer qu'elles n'ont jamais été éconduites dans leurs prières à ce céleste Bienfaiteur. Elles n'ont plus qu'un désir: celui d'élever à Jésus-Eucharistie une chapelle digne de lui.

L'invasion prussienne s'arrêta aux confins de la Bretagne; mais les Ursulines eurent leur part d'affliction. La petite vérole fut apportée par le jardinier qui revenait du camp de Conli, envahi par le fléau. Cet excellent jeune homme mourut, ainsi qu'un autre domestique, et le jour même de son inhumation, la vénérable Mère Assistante fut atteinte mortellement. La Communauté consternée vit douze autres Religieuses frappées de la contagion, et trois en devinrent les victimes. C'étaient les Sœurs Françoise de Saint-Ignace, Marguerite du Cœur de Marie, et la Sœur Saint-François, converse. Les Ursulines, pour pré-

server leurs élèves du fléau, s'adressèrent au Sacré-Cœur de Jésus et firent vœu d'ériger en son honneur un petit oratoire. Leurs supplications furent agréées, et aujourd'hui on admire au milieu de l'enclos, un charmant sanctuaire en style du XIII^e siècle. Les plans ont été dressés sous la direction de M. l'abbé Bessaiche, vicaire-général de l'archidiocèse de Rennes, et Supérieur de cette Communauté depuis vingt-cinq ans.

La bénédiction de ce petit monument fut une belle fête pour le Monastère. Les anciennes élèves, dont la libéralité avait aidé à son érection, virent s'ouvrir extraordinairement les portes de la clôture, et un clergé nombreux environna le Père Supérieur. On peut dire que ce jour était vraiment pour lui un jour de triomphe. Ce sanctuaire n'était-il point son œuvre?... Les trois statues du Sacré-Cœur, de la sainte Vierge et de saint Joseph, le pavé en mosaïque, les jolis vitraux, n'étaient-ils pas dus à son inspiration et à son bon goût?... Chaque année, la Communauté célèbre l'anniversaire de ce jour, un des plus beaux qu'aient vu luire les Ursulines de Châteaugiron.

La dévotion au divin Cœur de Jésus est entre toutes la plus aimée; elle y a toujours été en grand honneur, surtout depuis 1839, où la confrérie fut érigée. En 1866, le Monastère se consacra solennellement à la gloire de ce divin Cœur, et c'est à lui surtout que la reconnaissance des Ursulines attribue sa prospérité temporelle et spirituelle. La Garde d'honneur et la Communion réparatrice sont établies dans la Communauté et le Pensionnat, et y portent d'heureux fruits. Inspirer à leurs enfants la dévotion au Sacré-Cœur est le désir et la joie des Maitresses, et, dès le premier

jour de l'année scolaire, elles sont heureuses de les conduire dans le sanctuaire privilégié, et de faire bénir par ce Cœur divin les travaux de la nouvelle année.

Le Pensionnat est de plus en plus florissant, et, malgré la proximité de Rennes, le nombre des élèves varie de 60 à 75. La Communauté n'a point voulu recevoir de demi-pensionnaires, et elle se félicite de cette détermination. L'Externat est reconnu comme école libre, tenant lieu d'école communale; mais les Religieuses ne consentent point à recevoir de gratification pour les élèves indigentes. Elles conservent ainsi, avec leur indépendance, le véritable esprit de leurs Constitutions. Ces classes réunissent chaque année 140 à 160 enfants. Aucune institutrice séculière n'a pu se fixer à Châteaugiron, grâce au bienveillant intérêt que porte M. le Maire aux Ursulines. Que ce digne magistrat, qui administre la commune depuis trente ans, reçoive ici l'expression de la reconnaissance de la Communauté.

Le Monastère compte trente-trois Sœurs de chœur et quatorze Converses. Cinq fois il a eu la consolation de célébrer les Noces d'or de ses chères anciennes, et trois d'entre elles sont encore son ornement et sa joie: c'est la vénérée Mère Sainte-Claire, dans sa quatre-vingtième année; la Sœur Saint-Joseph, converse, qui compte cinquante-sept ans de consécration religieuse; et la Mère Sainte-Anne, Assistante, qui était le 12 juin 1877, l'héroïne jubilaire. Béni soit le Sacré-Cœur de Jésus qui garde au sein de cette famille religieuse l'union des cœurs et la vraie charité!

Les Ursulines de Châteaugiron n'ont eu que deux fois depuis vingt ans le bonheur de recevoir leur vé-

néré Prélat, Monseigneur de Brossais-Saint-Marc (1). Mais qui pourra dire avec quelle bienveillance sa Grandeur est venue au milieu de son heureux bercail ! « Allons, mes filles, que voulez-vous que je vous accorde aujourd'hui ? demandez-moi tout ce que vous voudrez ; » et, fidèle à sa promesse, il se rend à tous les désirs ; il accorde des indulgences, de nombreux Saluts du Saint-Sacrement, etc.... Lors de sa dernière visite, ce bon Pasteur parcourut l'enclos, tenant par la main les deux plus jeunes élèves, pour lesquelles il cueillit quelques fraises ; et comme notre Sœur Saint-Joseph, la doyenne des Sœurs converses, célébrait ce jour même ses noces d'or, il voulut la voir, la bénir et lui offrir un magnifique bouquet qu'il avait reçu en venant au Monastère.

La Communauté a fait depuis 1857 de douloureuses pertes. M. l'abbé Thymoui mourut en 1870, après avoir prodigué trente-cinq ans à ses chères filles, les preuves de son dévouement et de son zèle. Le cimetière du Monastère possède ses restes vénérés, et la reconnaissance lui a élevé un monument en granit. Vingt-quatre Religieuses sont passées à une vie meilleure ; mais le Seigneur qui ne blesse que pour guérir, envoya, après les cruelles épreuves de 1871, sept jeunes Sœurs qui remplirent les vides que la mort avait faits dans leurs rangs. En 1877, deux tombes s'ouvrirent, et les cœurs portent encore ce double deuil. Sœur Saint-Jean-Baptiste-Louis mourut la première : elle était nièce de M. l'abbé Louis, Supérieur des Eudistes de Rennes. Elle n'entra au Noviciat qu'à 37 ans ; mais sa ferveur n'était pas ralentie par l'âge,

(1) Mort en 1873.

et elle rendit à la Communauté de véritables services. Employée aux classes externes, robrière, infirmière, elle montra dans ces divers emplois un zèle admirable, un grand esprit de pauvreté et une charité toute dévouée. Chargée dans les derniers temps de sa vie de la distribution des aumônes, la Sœur Saint-Jean employait tout le temps qu'elle avait de libre à confectionner des vêtements et à tricoter des bas pour ses chers pauvres. La mort la trouva sur la brèche comme un vaillant soldat. Atteinte d'une tumeur au foie, elle fut obligée de s'aliter, et les derniers mois de sa vie ne furent qu'une continuelle souffrance. Elle s'éteignit le 22 février, à 8 heures du soir. Un mois après, les Ursulines de Châteaugiron perdaient la Mère Saint-Ambroise dont nous donnerons la biographie.

Dieu consola la Communauté par d'augustes visites. Monseigneur François-Xavier Leray, évêque de Natchitoches (Etats-Unis), parent de plusieurs de nos Mères, et fils de la Bretagne, avait passé les jours de son adolescence dans notre Prieuré de Sainte-Croix, autrefois résidence de sa famille. A dix-huit ans, le jeune François-Xavier alla en Amérique, y acheva ses études, et y reçut la prêtrise. Son zèle et ses travaux apostoliques rendirent florissantes trois paroisses confiées à ses soins. Il fut préconisé évêque de Natchitoches par Pie IX, dans le Consistoire de décembre 1876, et sacré à Rennes par son Eminence le Cardinal Brossais Saint-Marc. Le nouvel Evêque fit une visite à la Communauté de Châteaugiron ; quatre de ses sœurs l'accompagnaient : l'une d'elles, pieuse fille de Saint-Vincent de Paule, revit avec bonheur le berceau de son enfance, transformé en Monastère. Quatre autres sœurs manquaient à ce charmant rendez-vous: trois

sont Ursulines à Redon, et la plus jeune à Montfort-sur-Meu. Décorations et chants fêtèrent le vénéré Prélat qui trahit plusieurs fois une émotion, que rendaient plus vive encore les souvenirs de l'enfance et de la famille.

Comme Monseigneur Leray se rendait à Rome, il fut chargé par les Religieuses et par les élèves, de déposer aux pieds du bien-aimé Pie IX, une adresse à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa consécration épiscopale, ainsi qu'une offrande pour le Dénier de saint Pierre. Sa Sainteté daigna en retour adresser un bref dont les expressions paternellement affectueuses ont rempli de joie ces vraies filles de la sainte Eglise et du Siège romain. Sa Grandeur daigna aussi se charger de la Lettre postulatoire de Châteaugiron pour la cause de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation. A son retour de la Ville éternelle, Monseigneur Leray honora la Communauté d'une seconde visite, le jour même où la Mère Sainte-Anne célébrait ses Noces d'or, et cette journée du 12 juin fut des plus joyeuses au Monastère.

Ce bienveillant et sympathique Evêque, pendant un an qu'il demeura à Châteaugiron, manifesta en toutes circonstances son affectueux intérêt pour les Ursulines. Il présida tour à tour une double profession, une cérémonie de vêtue, et, à la fin de l'année scolaire, la distribution des prix. Il daigna aussi accompagner au champ du repos la vénérée Mère Saint-Jean, et quelque temps après la Mère Saint-Ambroise, sa bien chère cousine.

Une fête sans égale appelle nos récits : le 10 juin 1877, on célébrait à Châteaugiron les Noces d'argent du vénérable Père Supérieur, M. l'abbé Bessaiche.

Vingt-cinq ans, il avait comblé la Communauté de bienfaits de tous genres; vingt-cinq ans les Ursulines y avaient répondu par la plus inaltérable confiance. M. Bessaiche, retenu par les affaires de l'Archevêché, ne put venir que quelques jours après recevoir les joyeux hommages de ses filles. Porte conventuelle, salle de Communauté, grand parloir des élèves, étaient ornés de guirlandes, de banderolles et d'oriflammes; la Messe solennelle de Dumont fut célébrée par notre révérend Père Supérieur, et plusieurs fois des chants de fête et de reconnaissance retentirent en l'honneur de ce Père vénéré. Cette fête se termina par l'hommage prescrit dans nos Règles à l'entrée en charge d'un Supérieur. Il fut doux aux Anciennes d'offrir de nouveau à leur Père le témoignage de leur filiale obéissance, et bien doux aux jeunes de le donner à celui qu'elles avaient appris à aimer et à vénérer.

LA MÈRE SAINTE-ANGÈLE JOUIN.

LE 19 décembre 1858, les Ursulines de Châteaugiron perdaient l'excellente Mère SAINTE-ANGÈLE, première Postulante et première Professe de leur Maison.

Mademoiselle ANGÉLIQUE JOUIN naquit à Châteaugiron en 1781. Après avoir fait sa première Communion chez les Hospitalières de Vitré, elle entra au Pensionnat des Ursulines de Redon, sécularisé en 1792. Plus tard, attirée par ses anciennes Maîtresses, la Mère des Séraphins et la Mère Saint-Jean, qui souhaitaient établir une maison à Châteaugiron, Mademoiselle Angélique eut le désir d'embrasser l'Institut; après plusieurs alternatives, elle vint enfin s'offrir aux deux Fondatrices, et reçut l'habit des mains de Monseigneur

Enock, évêque de Rennes. La Sœur Sainte-Angèle, par un privilège tout spécial, fut dispensée d'une année de voile blanc, et elle prononça ses Vœux avec une entière dilatation de cœur et un parfait dévouement à Dieu.

On admira toujours dans cette vraie Religieuse une soumission respectueuse envers l'autorité, et une charité compatissante pour ses Sœurs. En 1820, le nombre des sujets nous ayant permis de faire pour la première fois des élections régulières, la Mère Sainte-Angèle fut nommée Assistante, et, depuis cette époque jusqu'en 1838, année de sa mort, elle occupa alternativement cette charge et celle de Zélatrice, en même temps qu'elle était Maîtresse générale des classes externes.

Douée des qualités du cœur, mais non de celles du gouvernement, cette respectable Mère ne fut jamais Supérieure, et son humilité s'en félicitait hautement. Toute dévouée à sa chère Communauté, elle se dépouilla de tous ses biens pour l'achat et les réparations du premier Monastère. Ce fut encore par sa libéralité qu'on fit élever l'Aumônerie et quelques dépendances. A peine ces bâtiments étaient-ils achevés, que cette généreuse Mère succomba à une maladie de cœur; c'était le 19 décembre, et elle était âgée de près de 72 ans.

LA MÈRE SAINTE-MARIE LAISNÉ.

MADEMOISELLE CAMILLE LAISNÉ vit le jour le 26 juin 1789, dans une des familles les plus distinguées de Fougères. Orpheline bien jeune encore, elle fut confiée aux Ursulines de Châteaugiron par M. l'abbé Laisné, son oncle. Ce pieux Ecclésiastique, qui a laissé dans la contrée la réputation d'un saint, eût bien désiré que sa nièce embrassât la vie religieuse; et Mademoiselle Camille y pensait même un peu; mais la vivacité de son caractère l'empêchait de se fixer. Néanmoins, la rieuse pensionnaire faisait parfois des allusions à sa vocation future.

Elle était très-dormeuse, et souvent elle dit à la bonne Sœur converse chargée du réveil: « Ah! quand je serai Supérieure, Sœur Saint-Laurent, comme je vous ferai payer cher mon sommeil interrompu! » La plaisanterie était prophéti-

que : pendant vingt et un ans, Mademoiselle Camille, devenue la Mère Sainte-Marie, fut la Supérieure de la Sœur Saint-Laurent.

Après quelques années consacrées à l'étude, M^{lle} Laisné trouva gênantes les habitudes d'un Pensionnat, et se retira à Rennes chez une de ses parentes. Quelques volumes lui ayant été offerts, elle choisit avec empressement un ouvrage qui traitait de la vie religieuse. Son intention, comme elle le disait plus tard, était de s'amuser aux dépens des bonnes Sœurs, mais Dieu avait d'autres desseins; cette lecture lui ouvrit les yeux, et elle connut clairement le choix que faisait d'elle l'Époux divin. Obéissant généreusement à cette voix d'en haut, elle alla se présenter aux vénérables Fondatrices de Châteaugiron, le 28 avril 1811.

La ferveur avec laquelle elle entreprit et poursuivit son Noviciat, fit présager le haut degré de perfection qu'elle devait atteindre. Ardente, empressée, elle allait toujours au-devant du devoir, et la charité marchait de pair avec la ferveur. La Mère Maîtresse disait: « Il y a des Sœurs qui disent leur coup de avoir manqué à la charité, ma Sœur Sainte-Marie devrait dire la sienne d'être trop charitable. »

Six ans après sa profession, elle fut chargée de la direction du Noviciat, et la Mère Sainte-Marie fut bien vite appréciée par ses filles, quoiqu'il y eût d'abord un peu de sévérité dans sa direction. La Mère Sainte-Félicité, la troisième des Fondatrices, étant décédée dans la charge de Supérieure, M. l'Abbé Nous-sais, Supérieur, jeta les yeux sur la Mère Sainte-Marie, et fit entrer dans ses vues Monseigneur l'Évêque de Rennes. Ils mandèrent donc au parloir la vénérée Mère qui ne se doutait de rien; ayant appris ce dont il s'agissait, elle répondit avec respect, mais fermeté: « Monseigneur si je suis jamais Supérieure, ce ne sera que par le choix de mes Sœurs, manifesté par une élection canoniquement faite. » L'Évêque et le Supérieur, ne pouvant vaincre une opposition aussi juste, furent contraints de procéder à une élection qui du reste ratifia leur choix. La Mère Sainte-Marie se soumit à la volonté de Dieu et de la Communauté, et sept fois ce choix heureux fut renouvelé. Quand les Constitutions demandaient qu'elle déposât la Supériorité, elle était invariable-

ment rendue au Noviciat, où elle jetait et faisait fructifier dans les jeunes sujets la semence de la perfection.

M. Noussais avait approuvé pour le premier Monastère tout un plan de combinaisons qui ruinaient la régularité, et il en voulait l'exécution. La fermeté de la Mère Sainte-Marie résista énergiquement, et sa charité fit retomber sur elle seule tout le mécontentement du Supérieur.

En 1860, elle fut frappée d'apoplexie. Les soins, et surtout les prières de ses filles conjurèrent momentanément le danger; l'année suivante, les mêmes angoisses se renouvelèrent, et enfin le sacrifice fut consommé en 1862.

Le vendredi, 21 février, la Mère Sainte-Marie, qui était alors Assistante, fit comme de coutume une légère collation, assista à la récréation avec sa gaieté ordinaire, s'acquitta des exercices réguliers du soir, fit la pratique ordinaire de pénitence, et se rendit à l'infirmerie où elle couchait depuis le commencement de l'hiver. En posant la tête sur l'oreiller, elle laissa échapper une plainte. On accourut... « Oh! que je souffre de la tête, » dit-elle... Ce furent ses seules paroles; l'épanchement au cerveau avait été aussi complet que prompt. Après vingt-quatre heures d'agonie, elle exhala son dernier soupir.

La ferveur et la charité qui avaient caractérisé la Novice s'étaient retrouvées à un degré éminent dans la Religieuse et la Supérieure. On peut donc renfermer en une parole toute la vie de la Mère Sainte-Marie: oubli d'elle-même pour la gloire de Dieu, le bien et même l'agrément du prochain. Animée d'un grand zèle pour l'Institut, elle témoigna en toute rencontre aux élèves, son intérêt et sa tendre affection, et celles-ci, pénétrées de respect et d'estime pour cette sainte Mère, sollicitèrent la faveur de prier avec les Religieuses auprès de sa dépouille vénérée.

Cinq ans après la mort de la Mère Sainte-Marie, les Ursulines de Châteaugiron perdaient la dernière de leurs Fondatrices, la Mère Sainte-Thérèse Desgnez. En 1864, ses Sœurs avaient joyeusement célébré ses Noces d'or, et elles virent disparaître avec douleur ce dernier et vénérable vestige d'un passé aimé.

LA MÈRE SAINT-LOUIS DE GONZAGUE DUFIL.

Voici un des sujets les plus éminents de notre Monastère ; voici tout à la fois la Religieuse fervente et l'institutrice dévouée à la jeunesse. La Sœur SAINT-LOUIS DE GONZAGUE était douée d'un esprit supérieur, d'une aptitude rare pour les sciences, les arts et les travaux manuels ; aussi fut-elle employée uniquement à l'œuvre si laborieuse de l'éducation. Dans les dernières années de sa vie, elle fut Maîtresse générale du Pensionnat, et on peut dire qu'elle y fit un bien immense. Sa grande et douce vertu lui donnait sur la jeunesse un ascendant irrésistible ; aussi habile à découvrir l'attrait de Dieu sur les jeunes âmes, que fidèle à le leur faire suivre, on peut dire qu'elle fit du Pensionnat une pépinière pour les Ordres religieux. Elle établit le pieux usage de vêtir des enfants pauvres pour la fête de Noël, et fut ingénieuse à faire croître parmi nos élèves la dévotion à Marie Immaculée. La Congrégation des Enfants de Marie était l'objet particulier de son zèle, et le bien que cette Congrégation produit encore aujourd'hui, doit réjouir au ciel le cœur de cette véritable Ursuline.

Les vertus religieuses ne le cédaient en rien dans notre Sœur Saint-Louis à la capacité et aux talents. On admirait tour à tour son humilité, sa douceur, sa charité industrielle qui lui faisait dire, alors qu'elle était atteinte d'une espèce de paralysie : « Mes sœurs, il faut aller jusqu'au bout. » Elle ne pouvait se traîner à la sainte Table, et ce n'était que soutenue par ses Sœurs, qu'elle allait au-devant du Bien-Aimé de son âme. La mort frappa soudainement la Mère Saint-Louis, durant son sommeil. Le lendemain on la trouva, avec une figure sereine ne présentant aucune trace de souffrance. Mais nous en avons la confiance intime, celle qui avait accepté si généreusement le calice du Sauveur, a maintenant part à sa gloire.

LA SŒUR SAINTE-GERTRUDE LELIÈVRE.

MADEMOISELLE MARIA LELIÈVRE naquit à Rennes en 1812, et elle fit son éducation au Pensionnat des Hospitalières de cette ville. Elle se crut d'abord appelée à partager la vie de ses excellentes maitresses; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de rentrer dans sa famille. Après la mort de ses parents, elle fit un nouvel essai de ses forces aux Ursulines de Châteaugiron; le divin Maître favorisa enfin ses pieux desirs, et Mademoiselle Lelièvre reçut le saint habit avec le nom de Sœur SAINTE-GERTRUDE, le 18 février. Deux ans plus tard, elle prononçait ses Vœux.

Les espérances de la Communauté ne furent point trompées, et toutes les vertus religieuses brillèrent d'un vif éclat dans la Sœur Sainte-Gertrude. Sa charité surtout était admirable: chez elle ni impossibilité de temps, ni acception de personne; elle était toujours prête à se dévouer et à rendre service. Elle exerça son zèle pendant plusieurs années auprès des petites externes, et elle n'abandonna cet emploi si pénible, mais si méritoire, que lorsque la souffrance lui eut enlevé toutes ses forces. Clouée sur un lit de douleur, par une paralysie qui succéda à un ramollissement de la moelle épinière, elle fit l'édification de la Communauté par sa patience et sa conformité au bon plaisir divin. Lorsque le Monastère fut transféré à Sainte-Croix, la pauvre infirme y fut conduite en voiture, et personne n'avait d'espérance de sa guérison; cependant elle recouvra miraculeusement l'usage de ses jambes, et elle put exercer l'emploi de Portière pendant plusieurs années. Le 28 décembre 1870, la Sœur Sainte-Gertrude se rendit à l'infirmierie pour une légère fatigue; le 30, à la récréation du soir, elle causa avec quelques Sœurs qui étaient venues lui faire visite, et elles se retirèrent en lui souhaitant gaiement une bonne nuit. Hélas! cette nuit devait être la dernière. Le lendemain matin, quand l'Infirmière voulut présenter un bouillon à la pauvre malade, elle constata avec une douloureuse émotion

que le sommeil dont sa Sœur bien-aimée semblait jouir, n'avait pas de réveil. La sérénité de sa figure, ses yeux doucement fermés, le sourire céleste qui se dessinait sur ses lèvres, tout annonçait que cette Epouse du bon Maître s'était endormie sans secousse sur son Cœur divin.

La Sœur Sainte-Gertrude était douée du véritable esprit de pauvreté; elle était avare de son temps, et son activité lui mdllait sans cesse l'aiguille ou le tricot à la main. Un mot suffira pour révéler sa vie intérieure. Quelques jours avant sa mort, elle disait à l'une de ses Mères: « Pour moi, rien ne me trouble ni ne me dérange, je mets tout sous mes pieds : Dieu me suffit. »

LA SŒUR DU CŒUR DE MARIE CAILLARD.

LA première Sœur qui devint victime de la variole fut notre pieuse et charitable Sœur FABLET de SAINT IGNACE; la seconde, Sœur MARGUERITE CAILLARD du CŒUR DE MARIE. La nuit du 12 au 13 mars fut témoin de sa longue et cruelle agonie; mais la langue et les lèvres gonflées de la pauvre mourante murmurèrent jusqu'au dernier moment de saintes aspirations. Celle-ci surtout revenait sans cesse: « Mon Dieu! que ma prière s'élève vers vous! et que votre miséricorde demeure toujours sur moi!... Qu'elle soit toujours sur moi, dans le temps et dans l'éternité. » Vers neuf heures du matin, elle rendit son âme à Dieu en recevant une dernière absolution. Cette chère Sœur du Cœur de Marie était l'enfant du Monastère; après avoir été placée tour à tour à l'Externat et au Pensionnat, elle était venue partager la vie et les labeurs de ses saintes Maîtresses. Nous pourrions parler de son dévouement à l'Institut, de son esprit religieux, de son esprit de foi qui lui faisait voir Dieu en tout, et cependant nous ne dirons qu'une chose, c'est que la Sœur du Cœur de Marie fut la fille particulièrement dévouée de la sainte Vierge. Elle ne l'appelait que *sa bonne Mère*; elle aimait à décorer ses autels, à faire chanter ses louanges, et que de fois elle charma ses heures de solitude et de travail par ce refrain favori:

O Marie, Dans la patrie, Place-moi, Bientôt près de toi.

Puisse le Cœur Immaculé de Marie dont elle aimait le patronage et sollicitait la protection, avoir été pour cette pieuse Sœur, la porte du Cœur de Jésus et la porte du ciel !

La dernière victime du fléau fut une bonne Sœur converse, la Sœur Désille de Saint-François d'Assise. Elle eut la consolation de recevoir les derniers Sacrements le second jour de sa maladie; le lendemain il eût été trop tard. Amie du travail et de la sainte pauvreté, nous avons admiré en elle toutes les vertus d'une bonne Converse, et les douloureuses circonstances de sa mort augmentèrent encore nos regrets.

LA SŒUR SAINTE-CATHERINE RICARD,

Converse.

Voici une humble Sœur, à laquelle la Communauté est heureuse d'offrir un témoignage de reconnaissance. La Sœur AMÉE RICARD de SAINTE-CATHERINE était, humainement parlant, au-dessus du rang modeste qu'elle occupait, et on peut dire qu'elle l'accepta par attrait et par amour. Elle avait trente-sept ans quand elle entra au Noviciat, mais ses vertus solides et son bon esprit firent bientôt comprendre à la Communauté qu'elle avait trouvé un trésor. Sa discrétion, sa prudence, sa charité, la firent nommer infirmière, et, pendant dix-sept ans, elle prodigua son dévouement aux Sœurs malades; toutes trouvaient dans la *bonne Sœur Sainte-Catherine* des soins attentifs et une douce gaieté. Atteinte à son tour d'un cancer intérieur, elle fut obligée de s'aliter. Ce fut un grand chagrin pour notre Mère Saint-Augustin qui, depuis dix-sept ans, recevait les soins affectueux de la charitable Sœur, et elle supplia Dieu de la rappeler de ce monde, alors que sa chère infirmière pouvait encore lui rendre les derniers services. La prière de la pauvre malade fut exaucée. La Sœur Sainte-Catherine se leva quelques jours, et put consoler les dernières heures que la Mère Saint-Augustin avait encore à passer sur la terre.

La Sœur SAINT-AUGUSTIN CHASSÉ avait été l'épouse choisie de Jésus crucifié. Après quelques années données à la vie

active, elle reçut sur ses épaules la croix de la maladie et la porta pendant trente-cinq ans. La pieuse infirme était l'objet de l'affection de toutes : de ses Supérieures, par son jugement droit et son humble obéissance ; de ses infirmières, qu'elle édifiait par sa patience ; de ses compagnes, pour lesquelles ses procédés étaient aussi délicats que généreux ; des jeunes Sœurs enfin, attirées par sa conversation pieuse et intéressante. On peut dire en effet que la mémoire vraiment prodigieuse de la Sœur Saint-Augustin, la rendait un vivant mémorial des paroles et des actes des vénérées Fondatrices.

Sa dévouée garde-malade la rejoignit au ciel cinq mois après, 18 mars 1874. La Sœur Sainte Catherine endura d'extrêmes douleurs les dernières semaines de sa maladie, et deux heures avant sa mort, elle s'écriait « ; Ah ! c'est à en perdre courage et patience ! Il est impossible de s'imaginer ce que j'éprouve ! » Mais le Seigneur est fidèle ; si la souffrance était excessive, la grâce et la consolation le furent aussi, et c'était avec une admirable soumission à la volonté divine qu'elle demandait la fin de ses combats. On était alors au mois de mars, et la bonne Sœur Sainte-Catherine aimait à répéter : « Bon saint Joseph, attirez-moi près de vous ! » Saint Joseph l'entendit, et, la veille de sa fête, il introduisit sa fidèle servante dans la cité de la paix éternelle.

LA MÈRE SAINT-AMBROISE LERAY.

NÉE à Châteaugiron, le 11 novembre 1814, Mademoiselle ANNE MARIE LERAY appartenait à une famille essentiellement honorable et chrétienne. Cette famille privilégiée comptait parmi ses membres en 1877, un zèle missionnaire, Evêque aux Etats-Unis, un respectable Curé du diocèse de Rennes, sept Ursulines, trois Sœurs de charité, et Anne-Marie qui devait en être un des plus saints ornements. Après avoir terminé son éducation au Pensionnat des Ursulines de Châteaugiron, elle sollicita son entrée au Noviciat en 1833. Le 19 mars suivant, elle reçut l'habit et le nom de sœur Saint-Ambroise ; deux ans plus tard, encore sous les

auspices de saint Joseph, la fervente Novice devenait pour jamais l'Épouse de Jésus-Christ. Les Supérieurs n'eurent pas de peine à découvrir le trésor que le bon Dieu leur avait confié; malgré son humilité, la jeune professe fut tour à tour employée à l'Externat, au Pensionnat, et enfin elle fut chargée de la direction du Noviciat. Partout elle fit le bien, parce que partout elle s'oublia elle-même. Treize années d'économat, et douze ans de supériorité remplirent ensuite l'existence de cette vraie Religieuse, si admirablement douée pour le gouvernement d'un Monastère.

Pendant son premier triennat de Dépositaire, le prieuré de Sainte-Croix fut acheté, et elle dut s'occuper de l'exploitation des terres et des travaux de construction. La Mère Saint-Ambroise, élue Supérieure en 1855, installa ses chères filles dans leur nouvelle résidence.

Vint ensuite la construction de la maison de l'Aumônier: M. l'abbé Thymoui, oublieux de ses propres intérêts, en laissa toute la direction d'ensemble et de détails à la vigilante activité de la Mère Saint-Ambroise. Le prieuré de Sainte-Croix étant éloigné de la ville, il fallut établir une boulangerie. L'humble et vaillante Mère, redevenue économe, après avoir tout organisé, ne rougit pas d'être la première *boulangère* de la Communauté.

Si la Mère Saint-Ambroise étonnait les ouvriers et les entrepreneurs eux-mêmes par sa prévoyance et ses judicieuses observations, elle les charmait par sa douce affabilité et la noblesse de ses manières. Chez elle, point de petitesesses ni de minuties: tout était grand comme son esprit, son cœur et sa vertu.

Les travaux incessants de cette respectable Mère, joints à la délicatesse de son tempérament, ébranlèrent sa santé, et causèrent une inflammation de la moelle épinière; en 1863, on fut obligé de recourir à la douloureuse application du *moxa*. Grâce aux soins affectueux de ses filles, elle recouvra un peu de forces, et la Communauté put jouir quelques années encore de la direction si éclairée et du gouvernement si suave de cette excellente Supérieure.

Cette pieuse Mère avait toujours eu un zèle particulier pour la conversion des pécheurs. En 1875, à l'occasion du

Jubilé, elle murmura un jour dans la ferveur de son oraison : « Seigneur, que faut-il donc pour sauver les pécheurs et répondre à tant de grâces? » Cette âme généreuse entendit la réponse : « Il faut une victime! » et elle accepta. Dès lors, la santé de la Mère Saint-Ambroise s'altéra sensiblement, et à ses instances, elle fut déchargée de la supériorité. La victime s'était immolée au jour de sa profession, sous les auspices de saint Joseph; il sembla que ce saint Patriarche voulût lui faire entendre le suprême appel. Le 19 mars, la Mère Saint-Ambroise solennisa l'anniversaire de sa profession, et assista même à la haute Messe. Sa sœur, qui l'avait remplacée dans la charge de Supérieure, lui fit observer qu'après l'audition d'une messe, il était plus prudent de se reposer; mais elle répondit avec animation : « Ne pas aller à la Grand'-Messe pour l'anniversaire de ma profession! ce serait la première fois!... »

Cependant après le dîner, un violent accès de fièvre se manifesta, et le 22 mars, vers six heures du soir, la vénérée malade recevait les saintes Onctions. Une de ses dernières paroles à M. l'Aumônier, révéla sa parfaite conformité à la volonté divine, et l'offrande qu'elle faisait de sa vie pour les pauvres pécheurs. Trois heures après, elle expirait entre les bras de celle qui était en même temps sa sœur chérie et sa vénérée Mère! Notre révérend Père Supérieur se hâta de nous exprimer ses regrets et ses sympathies. « La Mère Saint-Ambroise, écrivait-il, n'a pas besoin de nos prières: elle est au ciel! je sais qu'elle s'était offerte à Dieu comme victime. » Malgré ses nombreuses occupations, il tint à rendre les derniers honneurs à la chère défunte, et à consoler la Communauté de Châteaugiron, frappée si douloureusement.

Plusieurs noms devraient encore trouver place dans ces Annales, et nous les taisons à regret. Notre dernier souvenir sera pour la Sœur SAINTE-URSULE DES-MONS, bienfaitrice de la Communauté.

Elle avait été appelée par le divin Epoux à la onzième heure, car elle avait quarante-cinq ans quand elle entra au

Noviciat. Elle sacrifia généreusement toutes les jouissances que peut se procurer une vieille demoiselle sans famille et avec une assez jolie fortune. Elle se plia facilement au joug de la vie religieuse: charitable jusqu'au scrupule, docile comme un enfant; elle fut pendant vingt-huit ans l'édification de ses Sœurs et la consolation de ses Supérieurs. Elle décéda à 74 ans, les mains pleines de bonnes œuvres, laissant à sa chère Communauté des preuves non équivoques de son affectueuse reconnaissance.

MONASTÈRE DE CHATEAU-GONTIER.

Congrégation de Bordeaux.



BIEN des années déjà se sont écoulées depuis l'impression des dernières Annales, et pendant ce laps de temps, que de témoignages de la bonté divine n'avons-nous pas reçus! que de traits édifiants ont passé sous nos yeux! Aussi nos cœurs se sentent émus en entreprenant ce récit qui contribuera, nous l'espérons, à développer dans tous les cœurs des Ursulines l'amour de leur sainte vocation. — Il nous serait doux de relater chacun des bienfaits de notre divin Maître, chacune des épreuves envoyées par sa main paternelle; mais, restreintes par les limites qui nous sont tracées, nous nous bornerons à une narration rapide.

Daignent notre Mère sainte Angèle et notre glorieuse Patronne sainte Ursule approuver et bénir ces lignes! puissent-elles y voir une preuve nouvelle du zèle de leurs filles, et de la charité qui les unit!

1854. — Au commencement de l'année 1854, notre Communauté avait pour Aumônier M. Paul Fouilleul, digne et saint ecclésiastique plein de piété et de dévouement. Il était en même temps Curé de la paroisse de la Trinité, à laquelle notre chapelle extérieure tient lieu d'église. Comme cette chapelle était dans le plus mauvais état, M. Fouilleul jugea que des réparations étaient urgentes; il en pressa donc l'exécution. Les travaux, commencés avant la Fête-Dieu, ne nous permettaient pas l'exposition du très-saint Sacrement pendant l'Octave; mais Notre-Seigneur, bien loin de vouloir nous priver de cette joie, nous en préparait une plus grande: nous obtînmes d'avoir Jésus-Hostie exposé dans une chapelle intérieure dédiée à l'Immaculée-Conception. C'est un gracieux sanctuaire érigé en 1852 pour les réunions des Enfants de Marie. Toutes les nuits, quatre Religieuses veillèrent auprès de Notre-Seigneur renfermé dans le Tabernacle. Le dernier jour de l'Octave, il y eut fête solennelle, et le soir le Saint-Sacrement fut reporté processionnellement au chant du *Pange lingua*, à travers les cloîtres ornés de fleurs. Bien des larmes de reconnaissance et d'amour accompagnèrent le divin Maître, que nous avions été si heureuses de posséder pendant ces jours bénis. Quelques années plus tard, un usage touchant fut établi: chaque fois que, par une permission spéciale, le Saint-Sacrement a séjourné dans la petite chapelle, ne fût-ce même qu'un jour, il est reconduit triomphalement au chant des hymnes et des cantiques,

et c'est toujours, pour les Religieuses et les pensionnaires, une douce joie de faire cortège à ce Roi miséricordieux. En 1860, permission fut donnée à la Communauté de conserver le Saint-Sacrement dans le petit Oratoire, pendant tout le mois du Sacré-Cœur.

Une grande allégresse et une grande douleur devaient successivement remplir nos cœurs. Le 8 décembre, Pie IX proclamait le dogme de l'Immaculée-Conception ; le 29, nous perdions notre Évêque bien-aimé. Mgr Bouvier était du nombre des prélats français réunis à Rome pour assister à la proclamation du privilège de Marie, et quelques jours après cette solennité magnifique, il mourait dans la Ville éternelle qu'il avait tant aimée. Dans sa maladie, le Saint-Père l'avait visité, et Sa Sainteté l'avait comblé de marques d'estime et de paternelle affection.

Mgr Bouvier gouvernait la Communauté en qualité de Supérieur depuis trente-sept ans, et il nous avait donné en toute occasion des preuves de sa sollicitude bienveillante et spéciale. Sa mort nous plongea dans une grande tristesse, et la pensée que nous possédions au ciel un puissant intercesseur, put seule adoucir nos regrets. Après la mort de Mgr Bouvier, un de ses grands-vicaires, M. Seban, nous donna, en souvenir de ce digne Evêque, plusieurs objets qui lui avaient appartenu. La Communauté les conserve pieusement comme les reliques d'un saint.

A la fin de cette année 1854, la bonne et Révérende Mère Anastasie réalisa un charmant projet : sous son intelligente direction un très-joli jardin anglais fut tracé, et au centre s'éleva un monticule que nous aimons à nommer la *montagne de la Salette*. La sainte Vierge y est représentée telle qu'elle apparut aux deux

petits bergers des Alpes. Les élèves prennent leurs récréations, pendant les chaleurs de l'été, dans ce lieu charmant, sous les regards de Marie, et abritées par les grands arbres.

1835. — Après la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, des fêtes incomparables furent célébrées dans toute la France. Le diocèse du Mans, qui comprenait alors les départements de la Mayenne et de la Sarthe, se trouvant dans le deuil, n'avait pu prendre part à l'élan général. Mais l'année suivante, après l'érection de l'évêché de Laval, Mgr Wicart inaugura son épiscopat par un mandement dans lequel il exhortait ses diocésains à célébrer sans plus de retard le triomphe de Marie Immaculée. Le diocèse tout entier répondit avec enthousiasme à l'appel du pieux Évêque. Les Ursulines se mirent à l'œuvre avec une joyeuse ferveur, et le 8 décembre l'Immaculée-Conception de la Vierge fut solennisée avec pompe dans la chapelle des Enfants de Marie. On y célébra le saint Sacrifice de la Messe; dans la journée, la statue de la sainte Vierge fut portée en triomphe par nos enfants au milieu des chants et des acclamations de joie, et le lendemain il y eut grande illumination : ce fut la clôture de cette belle fête dont le souvenir vivra longtemps parmi nous. Il est si doux et si consolant de glorifier sa Mère!

1836. — Le 9 janvier, Mgr Wicart fit sa première visite au monastère des Ursulines de Château-Gontier : sa Grandeur y était attendue et désirée. La piété et le bon goût avaient rivalisé pour recevoir dignement notre nouveau et premier Supérieur : la cour, les cloîtres, les classes externes, la salle d'asile et le Pensionnat offraient l'aspect le plus gracieux. Partout des transfor-

mations charmantes, des guirlandes de fleurs et de verdure, des banderolles sur lesquelles on lisait les louanges les plus délicates et les vœux les plus ardents pour notre Père vénéré. Monseigneur se montra d'une bonté parfaite. En nous voyant cinquante réunies dans la salle de réception, il s'applaudit de trouver dans son diocèse une aussi nombreuse Communauté d'Ursulines, et il nous encouragea dans nos saints-labeurs. Sa Grandeur visita la salle d'asile, les classes externes et le pensionnat; il fut accueilli partout avec de vifs témoignages de respect et d'amour. Monseigneur semblait heureux au milieu de nous, et il nous le témoigna par quelques paroles pleines d'onction. Les élèves furent appelées tour à tour à ses pieds et reçurent sa bénédiction. Enfin, avant de quitter le Monastère, notre auguste Pasteur voulut encore nous voir réunies autour de lui dans la salle du Chapitre; il parcourut les rangs et fit baiser à chacune son anneau pastoral; ce fut son adieu. Il nous quitta, emportant tous nos cœurs et toute notre reconnaissance.

Le 25 septembre de cette même année, une cérémonie des plus consolantes s'accomplissait dans la chapelle des Enfants de Marie: M. Fouilleul recevait l'abjuration d'une protestante. M^{me} Fronteau, née Anne Watson, élevée dans la religion anglicane, se sentait attirée depuis plusieurs années vers le catholicisme; elle invoquait chaque jour Marie Immaculée et portait sa médaille. La sainte Vierge n'est jamais priée en vain; elle vint au secours de cette âme droite et simple, et lui obtint la grâce d'une complète conversion. M. Fouilleul fut l'instrument dont Dieu se servit pour son œuvre de miséricorde. Aussi M^{me} Fronteau le choisit-elle pour parrain et voulut qu'il pré-

sidât la cérémonie. Il fit un discours sur l'immutabilité et la durée de l'Eglise catholique ; puis il adressa une allocution touchante à la nouvelle convertie et à sa charmante enfant, âgée de treize ans, et élevée dans la vraie religion. Toute l'assemblée était émue, mais elle le fut bien plus lorsqu'elle entendit M^{me} Fronteau prononcer l'acte d'abjuration d'une voix ferme et assurée. Elle reçut ensuite le baptême, et entendit la sainte Messe. Des larmes de bonheur coulaient de tous les yeux, quand on vit la mère et l'enfant s'approcher l'une et l'autre pour la première fois de la Table sacrée. Après le chant du *Te Deum*, la nouvelle convertie parcourut les rangs des Religieuses pour donner à chacune le baiser de paix ; son visage était rayonnant de bonheur. Arrivée près de la Mère Saint-Augustin, qui l'avait puissamment aidée à s'éclairer et à s'instruire, elle s'écria : « Dites bien à vos Sœurs toute ma reconnaissance, et cherchez dans votre cœur les termes les plus capables d'exprimer ce que je sens. » Par une permission toute spéciale, elle entra pour quelques heures dans l'intérieur du Monastère ; elle ne se lassait pas de nous redire son bonheur ; nos cœurs lui répondaient, et nous bénissions ensemble la sainte Vierge dont la puissante intercession venait de se manifester si maternellement.

1859. — Trois ans plus tard une grande faveur fut accordée à la Communauté et au Pensionnat : l'Adoration perpétuelle était établie dans notre petite chapelle, et fixée au 21 juin de chaque année. Ce jour est aussi la grande fête des Enfants de Marie. Celles qui nous ont quittées aiment à revenir près de nous, et Jésus au Saint-Sacrement bénit avec les Mères, leurs anciennes et leurs nouvelles élèves.

Au mois de décembre, nous étions douloureusement éprouvées par la mort de notre très-vénérée Mère LUCINDE MOREAU, dite SAINTE-ANASTASIE, qui après avoir rempli successivement les charges les plus importantes, nous avait gouvernées, comme Supérieure pendant neuf ans. A une grande intelligence, cette bonne Mère joignait les vertus les plus solides et particulièrement une foi très-vive, une charité qui s'étendait à tous, un amour extrême de la pauvreté, un zèle ardent pour le salut des âmes et une humilité profonde. Nos pleurs n'étaient pas encore taris que le Seigneur nous demanda un nouveau sacrifice. Nous avions au Pensionnat une petite enfant de quatre ans qui nous charmait par sa candeur et sa piété précoce. Ce fut cette fleur pure et charmante que l'Ange de la mort vint cueillir pour la déposer aux pieds de Marie. Nous pleurâmes cette enfant, mais nos larmes étaient tout embaumées des parfums de son innocence. Deux ans auparavant, une petite fille de dix ans était morte aussi dans notre Maison; mais ses pieux parents et ses maîtresses avaient été consolés par ses saintes dispositions. Elle expira, pour ainsi dire, dans le baiser de Jésus-Hostie qu'elle recevait pour la première fois.

Nous eûmes la douleur, cette même année, de perdre une jeune Sœur de chœur, MARIE LAINÉ, dite SAINT-ARSÈNE, professe depuis 21 mois, et qui donnait les plus belles espérances. Pendant son Noviciat, elle avait été un modèle de toutes les vertus religieuses, et ses talents pour l'instruction en auraient fait une maîtresse accomplie. Mais quand le Maître envoie la mort, qui oserait protester? Sur son lit d'agonie et au milieu des plus cruelles souffrances, la Sœur Saint-Arsène redisait: « Je ne désire qu'une chose, faire la volonté de Dieu. »

1862-1863. — Grâce au zèle de M. l'Aumônier, nous eûmes l'avantage d'être affiliées à plusieurs confréries: à celle du *Cœur agonisant de Jésus*, établie à Bourges, chez les Pères de la Compagnie de Jésus; à l'Archiconfrérie de *saint Joseph*, à celle du *Sacré-*

Cœur, de Moulins, à l'*Apostolat de la prière* et à l'œuvre de la *Sainte Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, établie à Valfleury, dans le diocèse de Lyon. La Communauté jouit aussi des faveurs attachées à la Communion réparatrice. La communion du premier jeudi de chaque mois est offerte pour les agonisants, et, tous les jours une pensionnaire communie et fait une demi-heure d'adoration à cette même intention.

Les élèves, pleines de zèle pour l'œuvre du Denier saint Pierre, voulurent envoyer, en 1863, leur filiale offrande à notre bien-aimé Pie IX; le Saint-Père daigna se montrer touché de cette preuve d'amour, et nous reçûmes de Rome la lettre suivante que nous gardons avec une respectueuse reconnaissance.

« Aux généreuses élèves du Couvent des
« Ursulines de Château-Gontier:

« Le Saint-Père, Pie IX, reçoit avec grande joie
« les bons sentiments de votre cœur, que vous lui
« avez exprimés par une lettre accompagnée d'une
« offrande prélevée sur vos menus plaisirs. En des-
« tinant cette somme d'argent à secourir le Père des
« fidèles, vous avez imité la pauvre veuve qui ne
« donne que deux pièces d'argent, et qui pourtant fai-
« sait le plus généreux don, puisqu'elle se dépouillait
« même du nécessaire. Gardez cet esprit de foi, de
« charité que vous inculquent avec tant de soin vos
« maîtresses et ne laissez jamais arracher de vos cœurs
« ces bonnes semences. Joignez à ces excellentes dis-
« positions des prières persévérantes et faites-les mon-
« ter vers Dieu, pour qu'il rende enfin la paix à son

« Eglise si agitée. Pour vous encourager à prier de plus en plus, le Saint-Père vous donne avec bonheur, à vous, aux Religieuses auxquelles vous êtes confiées, et aussi à la Congrégation des Enfants de Marie, sa bénédiction apostolique.

« Pour moi qui suis heureux de vous transmettre les sentiments du saint Pontife, j'adresse pour vous à Dieu les meilleures souhaits.

« Donné à Rome, 26 août 1863.

« Votre très-dévoué serviteur,

« FRANÇOIS MERCUSELLI,

« Secrétaire près du Saint-Père. »

1864. — En décembre, la Communauté perdait une respectable Religieuse, la Mère ETIENNETTE BORDEREAU, dite de SAINTE-JULIE. Entrée comme postulante en 1811, elle ne put faire ses Vœux qu'en 1814, en même temps que douze de ses Sœurs avec lesquelles elle eut à partager les soucis et les travaux de la restauration du Monastère. Cette vénérée Mère, après avoir tour à tour exercé son zèle et sa charité comme Maîtresse des classes externes, Infirmière, Procuratrice et Assistante, fut chargée du gouvernement de la Maison. Elle s'en acquitta avec un dévouement infatigable et, à trois reprises différentes, elle fut nommée Supérieure. Ses vertus caractéristiques étaient une charité douce et prévenante, une parfaite régularité, mais surtout un ardent amour pour l'Eucharistie.

1866. — Deux ans plus tard, une autre vénérable Ancienne, la Mère JEANNE-MARIE-AUGUSTINE BIENVENUE, dite DES ANGES, quitta ce lieu d'exil. Elle laissait à sa famille religieuse le souvenir des plus beaux exemples. Son amour de la vie cachée, son esprit de prière et sa compassion pour les pauvres étaient vraiment admirables. On cite d'elle des traits charmants d'humilité et d'obéissance aveugle. Elle mourut presque subitement le jour de la fête de l'Annonciation. Après la Messe où elle avait communie, la bonne Mère se

rendit au jardin pour y chercher des légumes qu'elle destinait à ses chers pauvres ; elle était occupée à les laver, lorsque la cloche sonna un exercice religieux. La fervente Religieuse voulut se hâter pour se rendre au chœur, mais les forces lui manquèrent et elle tomba sans connaissance. Lorsque le Prêtre arriva, il la trouva agonisante ; il put cependant lui donner une dernière absolution et le sacrement de l'Extrême-Onction.

Pendant l'Avent de 1866, une Mission fut donnée à Château-Gontier par les Pères Capucins. La Trinité, notre paroisse, eut pour prédicateur le Père Louis qui sut attirer à Dieu un grand nombre de pécheurs. La Communauté suivit les exercices de la Mission, auxquels ce saint Religieux donnait un élan et un entrain enviés des autres paroisses. La procession des enfants de la ville fut magnifique. Le R. Père ayant témoigné le désir que nos Pensionnaires en fissent partie, on se rendit à sa demande, et des dames respectables, amies de la Maison, se chargèrent de la surveillance pendant tout le parcours de la procession. Nos enfants étaient ravies de cette faveur exceptionnelle ; aussi chantèrent-elles de tout leur cœur et si bien, qu'un brave ouvrier en les entendant, se sentit touché. Le lendemain, il dit à sa femme : « Je veux aller me confesser ; c'était si beau la procession, et ces demoiselles chantaient si bien ! » Ce fait rapporté à nos pieuses enfants, leur donna une joie extraordinaire ; elles aussi avaient été apôtres. Pendant cette Mission, chaque semaine avait eu sa fête particulière, et comme mémorial de ces jours bénis on érigea solennellement une croix.

La fondation des Sœurs tourières en octobre 1866 fera époque dans la Maison de Château-Gontier. Notre vénérée Supérieure, la Mère Marie-Angèle et la Mère

Saint-Bernard, Assistante, eurent la consolation de recevoir une personne qui semblait convenir pour cet emploi où il faut montrer tant de vertu, de discrétion et de dévouement. La Révérende Mère s'occupa activement de tout ce qui concernait leur Règlement et leur Directoire, avec l'examen et l'approbation de Mgr Wicart, supérieur de la Communauté. Il témoigna sa satisfaction de voir cette nouvelle branche de l'ordre de sainte Ursule établie dans notre Maison. Les Communautés de Blois et de Nantes voulurent bien nous donner tous les renseignements désirables. Le 26 octobre 1869, eut lieu la profession de notre première Sœur tourière : Marie Boudan, dite Marie-Joseph.

1867. — Au mois de mai, nous eûmes une charmante fête, l'inauguration d'une belle statue de sainte Angèle. Une procession fut organisée. Afin que la famille fût au grand complet, M. Fouilleul avait obtenu pour nos petites élèves des classes externes la permission de franchir la clôture. Elles furent mise en tête du cortège; les pensionnaires venaient ensuite, portant la statue de notre sainte Fondatrice, et les Religieuses fermaient la marche. Lorsque nous fûmes arrivées sous le cloître, M. le Curé bénit la statue; puis il adressa une touchante allocution sur les grandeurs de sainte Angèle et sur les grâces que pouvait nous obtenir sa puissante protection. Un Salut solennel, donné dans la chapelle des Enfants de Marie, termina cette belle cérémonie.

La place désignée pour la statue de notre Mère ne pouvait être mieux choisie : elle est à la dernière limite des bâtiments de la Communauté et vis-à-vis le Pensionnat. Les Maitresses, en se rendant à leurs

classes, saluent avec amour l'image bénie, en demandant force et lumière pour bien remplir leur apostolat.

1868. — Le 22 janvier, nous fîmes une perte irréparable : la vénérable Mère **MARIE BERNIER**, dite de **SAINTE-MARIE**, mourait âgée de 87 ans. Elle était la première Novice que nos Mères restauratrices avaient reçue, et elle partagea avec un dévouement parfait leurs peines et leurs travaux. Son activité, son jugement sûr et droit, sa capacité pour les affaires la mirent promptement à la tête de la Maison. Pendant 21 ans, la Mère Sainte-Marie a porté le fardeau du gouvernement, et Dieu seul a su combien il pesait à son humilité. Un grand nombre de Religieuses furent élevées par cette respectable Mère, car jusqu'à l'âge de 80 ans elle garda la direction des Novices. Lorsque, sur sa demande, on l'eut déchargée de cette importante fonction, elle ne cessa de vivre au milieu des jeunes Sœurs du Noviciat, les fortifiant, les encourageant et leur adressant les plus maternelles paroles et les plus tendres conseils. Redire toutes les vertus de cette bonne Mère serait fort difficile. Quelques mots tombés de la plume de Mgr Wicart, notre Evêque, la peindront bien mieux. Sa Grandeur écrivait à notre Révérende Mère Saint-Bernard : « Votre chère Mère Sainte-Marie, après 87 ans et demi d'une vie si bien remplie de piété, de bonnes œuvres et de mérites, ne laisse, ma chère fille, à vous et à toutes vos Sœurs, que de bien beaux exemples à suivre. J'avais, quant à moi, un vrai et profond respect pour cette belle âme, l'une des plus vénérables que j'aie jamais vues. » M. l'abbé Bataille, ancien Aumônier de la Maison, écrivait aussi à l'occasion de cette mort : « Vous perdez une Mère de bon conseil, un modèle de patience et de grandes vertus religieuses. Je ne crois pas que la sainte que vous pleurez ait jamais fait de fautes volontaires. Son jugement était très-sûr, et sa charité, vaste comme son cœur. En mourant, elle laisse à la Communauté un grand modèle. »

Puissions-nous marcher toujours sur les traces de cette bonne et vénérée Mère !

Le Noviciat fut aussi douloureusement éprouvé par la mort d'une jeune Sœur de chœur, LUCIE DAVID, dite de SAINT-MICHEL; elle n'avait que deux ans de profession religieuse. Cette fervente enfant cherchait Dieu avant tout; elle joignait à une grande générosité pour les sacrifices journaliers une parfaite soumission à la volonté de Dieu, et à une pratique fidèle des vertus religieuses la plus aimable simplicité.

1870-1871. — Au milieu de la terreur générale causée par les événements de ces deux années, la Communauté eut à enregistrer une preuve nouvelle de la protection de Marie. Après la déroute du Mans, le 11 janvier, les Prussiens, disait-on, s'avançaient vers Laval et Château-Gontier, et plusieurs jours se passèrent dans de cruelles inquiétudes. Un grand nombre d'entre nous exprimèrent alors le désir que la Communauté fit un vœu à la sainte Vierge si nous obtenions d'être préservées du pillage et de l'incendie. La Mère Saint-Bernard, alors Supérieure, réunit son conseil; la formule du vœu fut arrêtée et envoyée à Mgr Wicart qui y apposa son sceau. Cette formule est déposée au Secrétariat de l'Evêché. Ce fut le 17 février après l'action de grâces d'une Communion générale que notre vénérable Mère prononça, aux pieds de Marie, cet engagement que nous ratifions toutes avec ferveur au fond de nos âmes. Plus que jamais nous nous abandonnions à la Providence et nous attendions le secours de notre divine Mère. Cette confiance ne fut pas vaine : Château-Gontier ne vit pas les Prussiens. Chaque année, le 8 février, la Communauté renouvelle son vœu et fait une procession en l'honneur de la sainte Vierge.

L'œuvre de Persévérance, ou autrement dite l'œuvre

du Patronage de sainte Angèle, fut organisée le 22 octobre 1871. La Mère Saint-Bernard eut la consolation de présenter aux Religieuses directrices de l'œuvre, plusieurs anciennes élèves de nos classes externes, sur lesquelles devait s'exercer d'abord leur apostolat. Cette œuvre, si nécessaire pour assurer la persévérance des enfants de l'externat, est poursuivie avec zèle. Une association d'Enfants de Marie a été encore établie en 1873 pour encourager les jeunes filles qui font partie du Patronage, et pour les maintenir dans la pratique des vertus chrétiennes.

1872. — M. Fouilleul se dévouait depuis vingt ans au salut de nos âmes, et il espérait terminer ses jours dans l'exercice de ses modestes fonctions ; mais Mgr Wicart, désirant avoir près de lui à Laval ce digne ecclésiastique, l'enleva à sa paroisse et à la Communauté, en le nommant curé de Notre-Dame. Le Seigneur adoucit nos regrets en nous donnant pour Curé et Aumônier un prêtre selon son cœur, M. l'abbé Piednoir, digne à tous égards de remplacer le Père que nous venions de perdre.

1874. — Les Religieuses Hospitalières de Saint-Julien de Château-Gontier célébraient, le 27 janvier, le deuxième centenaire de leur installation par une grande fête. Elles lui donnèrent un joyeux lendemain : un télégramme de l'Evêché arrive à Sainte-Ursule et donne permission à quatre Religieuses de quitter ce jour-là le Monastère, afin de répondre à l'invitation de leurs Sœurs de Saint-Julien. La surprise fut à son comble : franchir la clôture, même par obéissance au premier Supérieur, semblait chose inouïe!... Il fallut l'intervention de M. l'Aumônier pour vaincre les dernières hésitations de la Révérende

Mère, de son Assistante, de la Mère Saint-Bernard, Supérieure déposée, et de la Mère Saint-Ambroise, économe, désignées pour visiter les Mères Hospitalières. Le médecin de la Maison voulut bien prêter sa calèche pour le petit trajet qu'il fallait faire. Une affectueuse et solennelle réception attendait les quatre Ursulines: les cloches de l'hôpital s'ébranlèrent à leur arrivée; l'Aumônier, les Religieuses, quelques malades même, se pressaient dans la cour autour des extraordinaires visiteuses. La journée se passa en témoignages réciproques de la plus cordiale et religieuse intimité, et on se quitta en se donnant cet adieu chrétien: « Au ciel, nous nous reverrons. »

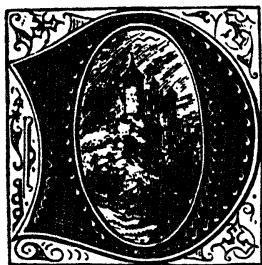
Au monastère de Sainte-Ursule, les heures avaient été longues et on vit arriver avec bonheur le moment du retour. Religieuses et Pensionnaires allèrent processionnellement au-devant des Révérendes Mères auxquelles on fit le plus joyeux accueil. Tout le monde se réunit dans la salle de Communauté et la Mère Supérieure raconta les moindres incidents de cette charmante journée.

Ce jour resserra les liens de la plus tendre charité entre les deux familles religieuses, et ensemble elles continuent de prier et de se dévouer pour leur bien-aimé Château-Gontier.



MONASTÈRE DE CHIRAC.

Congrégation de Paris.



DANS les dernières Annales, nous avons raconté très-succinctement comment Madame Pelisse, en religion Sœur Saint-François de Borgia, ancienne Religieuse de Clermont-Ferrand, avait acquis à Chirac l'ancien couvent des Oblats de Marie Immaculée, pour fonder un monastère d'Ursulines.

La petite Communauté naissante eut à souffrir des privations de tous genres. Les Religieuses n'avaient pour toute nourriture que du pain noir et de la viande salée; dans les habits, dans le logement, partout se montrait la sainte pauvreté. Afin d'économiser l'huile de leur lampe, elles allaient passer la récréation du soir avec les Pensionnaires. Ces chères enfants ne se doutaient pas du motif qui leur procurait une si agréable compagnie; mais pour ces bonnes Mères quelle privation de ne pouvoir jouir des douceurs de la vie de famille! Notre sainte Fondatrice voulait établir sur les bases de la régularité sa nouvelle Maison, et elle n'épargnait ni humiliations, ni épreuves à celles qui devaient être après elle les soutiens de la Communauté; aussi celles qui persévérèrent disaient plus tard qu'elles pouvaient être sûres de la solidité de leur vocation.

Madame Pelisse exerça la charge de Supérieure jusqu'à sa mort qui arriva le 26 décembre 1826; elle était âgée de 66 ans dont 40 passés en religion. Elle ne reçut de son vivant que trois sujets : les Sœurs Saint-Augustin Pagès de l'Aubernès (Lozère), Sainte-Angele Boudet du Crespin, et Sainte-Marthe Boyer de Chaudesaigues, converse. Elle admit aussi comme tourière Miette Francalon d'Issoire (Puy-de-Dôme), fille très-dévouée qui rendit de grands services à la Communauté, et fut pour notre Mère un vrai trésor. D'autres Novices s'étaient présentées; mais la Mère Saint-François de Borgia ne voulait que des âmes d'élite, et elles ne purent persévérer. Ce ne fut qu'après sa mort que, suivant ses prévisions, le petit grain de senevé, planté à l'ombre de la croix, devint un grand arbre.

La Communauté eut successivement pour Aumonier, MM. Velais et Bros. Après eux, les Vicaires de Chirac furent chargés de dire la Messe à la chapelle du Monastère, et d'entendre les confessions tant des pensionnaires que des Religieuses. On nomma confesseur extraordinaire M. Rocher, Curé de Chirac, et ancien membre de cette Congrégation des Oblats de Marie Immaculée qui habitait notre Monastère avant la Révolution.

Le petit nombre des Religieuses ne fut jamais cependant une raison de dispense pour les exercices réguliers, ni pour le chant et les cérémonies de l'Office divin; afin de s'en acquitter d'une manière plus convenable, les élèves y furent admises; ces pieuses enfants s'y portaient avec tout l'entrain de leur âge, et avec une gravité qui semblait vouloir rivaliser avec celle de leurs Mères.

En 1827, la Sœur Saint-Augustin, première professe de ce Monastère, succéda à la Mère Pelisse dans la charge de Supérieure. Douée d'un caractère qui la faisait chérir de ses élèves et de ses filles, cette vénérée Mère a laissé parmi nous le plus aimable souvenir ; dans le peu de temps qu'elle dirigea le Monastère, elle sut faire trouver le joug du Seigneur doux et léger. Elle mourut le 8 septembre 1828, à l'âge de trente-cinq ans ; elle en avait passé huit en religion. Cette mort prématurée jeta la Maison dans la consternation ; mais le zèle de M. l'abbé Sicard, vicaire de Chirac, qui était depuis peu chargé des fonctions d'Aumônier, releva le courage abattu de nos Mères. Son dévouement à toute épreuve surmonta bien des difficultés, et contribua puissamment à mettre la Communauté dans un état prospère.

Ce fut le 22 septembre 1827, et pendant la Supériorité de la Mère Saint-Augustin, que Madame Farge, dite de Saint-Louis, et Madame Fillon, dite de Saint-Paul, vinrent se fixer dans notre Monastère ; elles y étaient appelées par la Mère Saint-Barthélemy, qui avait fait comme elles profession aux Ursulines du Malzieu, avant la Révolution (1).

Après la mort de la Mère Saint-Augustin, la Mère Sainte-Angèle, qui était alors le plus ferme soutien de la Maison, aurait réuni tous les suffrages pour la supériorité, si sa profonde humilité ne lui eût suggéré les moyens de s'y soustraire. A la demande du Chapitre, Mgr de la Brunière, alors Evêque de Mende, nomma la Sœur Saint-Louis Farge Supérieure ; mais en réalité la Mère Sainte-Angèle porta la plus grande partie du far-

(1) La Communauté du Malzieu appartenait à la Congrégation de Lyon.

deau du gouvernement. La vénérable Mère Saint-Louis avait été obligée, en 1792, d'abandonner sa chère solitude du Malzieu qu'elle ne devait plus revoir. Pendant 35 ans, elle continua dans son pays natal d'exercer son apostolat d'Ursuline, en se livrant à l'instruction de la jeunesse. Elle s'était acquis l'estime et l'affection des personnes les plus distinguées qui recouraient à elle, sûres de trouver dans son zèle et sa charité une consolation et un secours. Mais son cœur désirait plus encore, et, lorsque les circonstances le lui permirent, elle vint se joindre à nous, et retraça à nos yeux la vie de la parfaite Religieuse. Elue Supérieure, la Mère Saint-Louis étendit sur le Communauté et le Pensionnat les bienfaits de son expérience.

A cette époque, le Monastère de Chirac prit de grands accroissements ; Mgr de la Brunière lui portait un intérêt tout paternel : il l'aimait surtout à cause de l'esprit de simplicité et d'humilité qui y régnait, et de l'éducation solidement chrétienne qu'y recevaient les jeunes filles. C'était un bonheur pour ce saint Evêque de venir, malgré son grand âge, donner l'habit religieux ou recevoir à la profession les heureuses Novices qui se consacraient à Dieu. Il ne voulait pas que nos enfants fussent obligées, pour recevoir la Confirmation, de se rendre à l'église de la paroisse ; sa Grandeur réunissait les élèves du Petit-Séminaire de Chirac dans notre église extérieure et ce bon Pasteur était vraiment heureux d'appeler à la fois sur nos enfants et sur la Communauté les dons du Saint-Esprit et toutes les bénédictions du ciel. Le 3 juillet 1828, Monseigneur, d'après la demande du Chapitre, accorda par écrit l'autorisation de changer momentanément certains points de règle ; ainsi les tourières eurent la permission d'ent

nastère ; la liturgie et le chant du diocèse firent placé à la liturgie et au chant romains, mais en respectant les cérémonies propres à l'Institut.

En 1828, Mgr de la Brunière avait donné à la Communauté, pour confesseur ordinaire, M. l'abbé Sicard, dont nous avons parlé. Le zélé ecclésiastique, plein d'estime pour la vie religieuse, prodigua ses soins au Noviciat peuplé alors de jeunes et fervents sujets. Il s'appliquait à les former aux vertus religieuses et aux sciences qu'exige l'enseignement, leur apprenait à expliquer le catéchisme, et le faisait lui-même aux élèves plusieurs fois la semaine. Sa générosité le porta à nous procurer des livres utiles à notre perfection personnelle et à notre apostolat. Grâce à lui, l'esprit de simplicité de nos premières Mères se garda dans toute sa fleur, et Mgr de la Brunière, après une de ses visites au Monastère, lui en témoigna sa satisfaction devant un nombreux clergé. « Merci, mon cher Abbé, lui dit-il, du bon esprit que vous avez su entretenir dans ma chère Communauté de Chirac. »

En 1852, M. Sicard nous engagea à acheter une maison attenante à l'église extérieure qui se vendait par expropriation. Nous fûmes obligées, pour avoir la maison, d'acheter un champ et une châtaigneraie, et la Communauté voulut essayer de les faire valoir ; mais on s'aperçut bientôt que ce travail extérieur ne s'alliait pas avec la vie claustrale, et au bout de deux ans on revendit le bien-fonds. En 1854, M. Sicard fut nommé curé de Grèzes, puis de Chanac, et enfin Chanoine de la Cathédrale de Mende ; il n'oublia jamais sa chère Communauté, et lui donna toujours des preuves de son dévouement.

A la même époque, Dieu nous infligea une doulou-

reuse épreuve : la Mère Sainte-Angèle, sur qui reposait l'espoir de l'avenir, succomba à une maladie de langueur. Cette mort nous jeta dans la plus profonde affliction. Il semblait que les vocations qu'elle avait affermiées par ses conseils, et soutenues par ses exemples, allaient chanceler et disparaître. Qui serait à la tête de cette famille sans expérience ? Mais Dieu veillait sur son petit troupeau ; il soutint le courage de nos vénérables Mères, et communiqua aux jeunes Sœurs cette vertu forte et énergique, bien rare à leur âge.

Qu'il était beau pour les anges de contempler ce petit essaim d'apôtres se livrant avec allégresse aux travaux de l'Institut ! La gaieté, la franche cordialité régnaient parmi cette famille de Sœurs, et la charité mutuelle était un puissant moyen pour faire oublier les fatigues et les privations. La bonne Mère Saint-Louis portait elle-même à cette dilatation du cœur : « Mes Filles, réjouissez-vous en Notre-Seigneur. » Elle avait été maintenue dans la charge de Supérieure, environ neuf ans, avec dispense ; mais elle devint, à cause de son grand âge et surtout de l'affaiblissement de ses facultés morales, incapable de porter plus longtemps le fardeau de la supériorité. Pendant ces trois triennats, elle avait reçu 16 Religieuses professes de chœur.

Au mois d'octobre 1837, on procéda aux élections, et la Sœur Saint-Charles Roujon fut élue Supérieure, la Sœur Sainte-Ursule Feybesse, Assistante, et la Sœur Saint-Paul Michallet, Zélatrice. Toutes trois étaient jeunes, mais pleines d'énergie et de zèle, et bien dignes, par leur régularité et leur vertu, de continuer l'œuvre de nos premières Mères.

M. Massador, directeur du Petit-Séminaire et

notre Supérieur, leur prêta un concours intelligent et dévoué ; aussi se reposait-on sur lui de tout ce qui concernait le temporel de la Maison. Dans sa bonté, il nous envoya deux professeurs du Séminaire pour dire journellement la sainte Messe, et faire les divers offices dans l'église du Monastère. Est-il besoin de dire que la Communauté profitait de toutes les occasions pour témoigner sa reconnaissance, et que les meilleures relations existaient entre le Séminaire et Sainte-Ursule ? L'avancement spirituel des âmes était surtout l'objet de la sollicitude de M. Massador ; il n'épargnait ni son temps ni sa peine, se plaisait à faire des instructions aux Religieuses, et à leur expliquer la sainte Règle. Son zèle s'occupait aussi des élèves qu'il affectionnait comme un père ; il leur faisait ou leur procurait chaque année une retraite, et son cœur sacerdotal jouissait lorsqu'il se trouvait au milieu de ces chères enfants.

La Mère Saint-Charles trouvait auprès de ce guide éclairé, conseil et secours pour le gouvernement de la Maison, et le zèle de l'Ursuline s'inspirait de celui du Prêtre. Outre le catéchisme qu'elle faisait régulièrement toutes les semaines aux pensionnaires, chaque dimanche, elle assemblait les femmes et les jeunes filles de Chirac et des environs, qui accouraient en grand nombre pour l'entendre. Ces pieuses exhortations, à la portée de leur intelligence, produisaient les plus heureux fruits. Cette bonne Mère voulait, non-seulement leur apprendre à connaître et à servir le bon Dieu, mais à consacrer à un exercice religieux un temps qu'elles eussent passé dans les promenades et les amusements frivoles. Notre Mère Saint-Charles a continué cette œuvre de zèle, tant que sa santé a pu le lui permettre. Cette véritable Ursuline s'est aussi toujours réservé la

tâche laborieuse de préparer les enfants à la première Communin. La bonté fit toujours le fond de son caractère, et les pauvres de Chirac ont apprécié sa compassion et son inépuisable charité.

La Sœur Sainte-Ursule Feybesse fut atteinte en 1844 d'une maladie de langueur, et enlevée à notre affection et à nos espérances, à l'âge de trente-quatre ans, après six ans de profession ; nous pressentions tout le bien qu'elle aurait pu faire, mais le divin Epoux ne fit que nous montrer ce trésor.

En 1840, on réunit au premier bâtiment, la maison attenante acquise par M. Sicard en 1852, et l'on put tour à tour reconstruire l'église, le chœur des Religieuses, les sacristies, et faire des salles et des dortoirs pour le Pensionnat. M. Massador dirigea la construction des nouveaux bâtiments avec autant d'intelligence que d'activité. L'église achevée, il fallait l'ornier : les Sœurs du Noviciat se hâtèrent de présenter leur offrande pour le temple du Seigneur, et elles firent don d'une exposition pour le Saint-Sacrement ; la Sœur Saint-Stanislas donna un lustre et les statues de la sainte Vierge et de saint Joseph ; les Sœurs Saint-Augustin et Saint-Xavier Gaillard se chargèrent du décor du grand autel, et leur famille offrit la statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs. L'église étant dédiée au Cœur de Jésus, la Sœur Marie de Sainte-Anne Laur se réserva une charmante statue du Sacré-Cœur ; enfin, grâce à la générosité de la Sœur Saint-Arsène, les fenêtres furent bientôt ornées de vitraux, et l'église extérieure embellie des magnifiques statues de la sainte Vierge, de sainte Ursule et de sainte Angèle. La statue de sainte Anne, placée dans l'avant-chœur, est un don de la famille Castanier, d'Uzanges.

Notre chapelle fut bénite et consacrée solennellement aux divins Cœurs de Jésus et de Marie, le 28 septembre 1841, par M. Rabeyrolle, vicaire-général, et délégué de Mgr de la Brunière. M. l'abbé Sicard avait fait don d'une cloche que Monseigneur avait précédemment bénite le 15 mai 1858 : elle reçut le nom de Marie-Joseph. M. Viala, curé de Chirac, fut parrain, et M^{me} Laurens, de Saint-Etienne, marraine. Le Chemin de la Croix fut érigé par M. Boudet, vicaire-général, et à cette époque, confesseur extraordinaire de la Communauté. Quelques années plus tard, la pieuse largesse de notre Mère Saint-Basile Castanier, dotait notre chapelle d'un harmonium.

La commune de Chirac possédait une source très-abondante qu'elle n'utilisait point à cause des dépenses qu'eût nécessitées la conduite des eaux. M. Boudet, Supérieur du Grand-Séminaire de Mende, tout dévoué à la Communauté, fut autorisé par la municipalité de faire le tracé des terrains de canalisation. Conjointement avec M. Massador, il dirigea les travaux, et ils procurèrent ainsi à la ville, au Séminaire et au Couvent une source abondante. M. Boudet fit encore plus; il donna mille francs pour aider à couvrir notre part de dépense.

Pendant les douze ans consécutifs que la Mère Saint-Charles gouverna la Communauté, elle reçut dix-huit Sœurs au Noviciat.

Le 17 août 1845, nous perdîmes la dernière des vénérables Mères qui avaient survécu à la Révolution, la Mère Saint-Louis Farge. Toutes nous avons été maintes fois édifiées de l'humilité et de la soumission de cette âme naturellement fière, et que sa position dans le monde et son titre d'ancienne Supérieure de-

vaient avoir habituée au commandement. Ce fut surtout dans ses dernières années que ressortirent ses vertus et son mérite ; avec la docilité d'une enfant, elle obéissait à la jeune Supérieure qui lui avait succédé, et même à la Sœur converse chargée de la soigner. Elle avait perdu la mémoire, mais sa piété se souvenait toujours des exercices religieux qu'elle avait à remplir : l'oraison, l'office, le chapelet, la lecture ne furent jamais omis, malgré son grand âge et ses infirmités. Nous admirions tour à tour sa ferveur qui lui faisait sans cesse redire des oraisons jaculatoires, sa foi vive qui la pénétrait au pied des saints autels, et surtout sa grande dévotion pour la sainte Eucharistie. La vénérable Mère n'oublia jamais de demander le soir, si le lendemain était jour de communion ; à la réponse affirmative, elle commençait ses pieux colloques qui n'étaient interrompus que par le sommeil. A son réveil, sa première pensée était encore pour le Bien-Aimé de son âme qu'elle était impatiente de recevoir. La conversation de la Mère Saint-Louis était gaie et charmante, mais il ne fallait pas s'oublier sur l'article de la charité ; elle savait toujours trouver une excuse pour ses Sœurs, alors même que ses idées n'étaient pas très-lucides. Souvent au milieu des conversations, elle levait les yeux vers le ciel, et s'écriait dans un sentiment de ferveur indicible : « Quand est-ce que je serai dans la céleste patrie ! »* Le Seigneur exauça les vœux de sa pieuse servante : une attaque d'apoplexie la ravit à notre amour et à notre vénération, le 17 septembre 1845.

Trois ans plus tard, la Communauté, comme tout le diocèse, eut à déplorer la perte de son Evêque, Mgr de la Brunière, décédé le 16 décembre 1848.

L'intérêt particulier qu'il portait à sa petite Communauté de Chirac ne s'effacera jamais de la mémoire de celles qui ont eu le bonheur de vivre sous sa houlette vénérée.

Mgr Foulquier qui lui succéda ne fut pas moins dévoué à nos intérêts que son auguste prédécesseur, et on peut dire qu'il hérita de sa bonté. Chaque année, il venait présider à la distribution des prix du Petit-Séminaire, et couronner nos élèves. Ce vénérable Pasteur, consacrait deux ou trois jours à la visite du Monastère, et il ne l'omit jamais tant qu'il put se transporter de sa ville épiscopale à Chirac. Dans sa première visite, il fit les ordonnances les plus sages, accorda des permissions pour l'exposition du très-saint Sacrement, et voulut que les Religieuses fissent leur adoration en manteau de chœur. Sa Grandeur ayant substitué pour tout le diocèse la liturgie romaine à la liturgie parisienne, la Communauté fut heureuse de redevenir sur tous les points vraie fille du Saint-Siège.

En 1854, l'enclos s'agrandit encore de quelques terrains contigus, ce qui donna lieu à une seconde translation du cimetière. En 1855, on procéda à de nouvelles élections, et notre Mère Saint-Charles fut remise à la tête de la Maison. Le Seigneur mesura les épreuves au courage de sa généreuse Epouse. Sa première croix fut la mort d'une sœur chérie, à laquelle elle était attachée par les doubles liens du sang et de la religion; on peut vraiment dire que ces deux Sœurs n'avaient que le même but, la gloire de Dieu, qu'un même amour, la prospérité de leur Monastère bien-aimé.

Le 16 août 1864, la Mère Saint-Charles finissait son second triennat, et nous nous replaçâmes avec bon-

heur sous le sceptre de notre bonne Mère Saint-Paul. La charge de Maîtresse Générale des classes qu'elle avait longtemps occupée, lui laissa bien profond au cœur l'amour de nos chères enfants. Afin d'accroître la ferveur et le bon esprit dans le Pensionnat, elle établit la Congrégation de la sainte Vierge pour les grandes élèves, celle des saints Anges pour les plus jeunes, et prit elle-même la charge de Directrice. La Vierge divine et les Anges gardiens bénirent les travaux de cette pieuse Mère : la piété grandit, les efforts se multiplièrent, et des changements heureux se produisirent.

En 1872, Monseigneur Foulquier demanda sa retraite, et nos regrets le suivirent dans l'Aveyron, son pays natal. Mgr Saivet, son successeur, crut devoir transférer le Petit-Séminaire de Chirac à Marvéjols. Cette mesure pouvait amener la ruine de notre Communauté. Le vénérable M. Massador, est-il besoin de le dire, eut une immense douleur de la translation de ce Séminaire qu'il avait dirigé depuis si longtemps et avec tant de zèle. La manière dont elle s'accomplit fut encore plus douloureuse : on ne laissa à ce respectable vieillard ni un autel pour dire la sainte Messe, ni une chambre pour s'abriter ; il dut se retirer dans sa famille où il fut l'objet des soins les plus affectueux. Mais la blessure faite à son cœur resta profonde. La maladie acheva de le purifier, et, après avoir épuisé le calice jusqu'à la lie, il alla recevoir du souverain Juge la récompense de son dévouement et de ses souffrances. Ce fut le jour de Pâques 1875, qu'il rendit son âme à son Dieu. Une invincible confiance adoucit les angoisses de la dernière heure. « Portes éternelles, s'écriait-il, ouvrez-vous ! Mon Dieu, quand viendrez-vous ? ô Marie, quand pourrai-je vous voir ? »

Ce saint Prêtre était vraiment le Juste qui vit de la foi : il était rare qu'il pût faire une instruction sans verser d'abondantes larmes. Lorsqu'il parlait de la sainte Vierge ou de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, il laissait entrevoir les ardeurs sacrées qui embrasaient son âme ; alors les sanglots étouffaient vraiment sa voix. Dans les épreuves qui atteignirent tout à la fois ce bon Père et ses chères filles, il ne laissa tomber aucune parole amère. « Ne vous plaignez pas, mes enfants, disait-il ; confions-nous au Seigneur, il prendra soin de nous. » Pour adieu et bénédiction dernière, il nous donna, aux élections de 1873, la vénérable Mère Saint-Charles pour Supérieure. La divine Providence n'abandonna pas la petite famille de Chirac, et la privation de tout secours humain ne porta point atteinte à sa prospérité. Malgré la suppression du Séminaire, les élèves sont aussi nombreuses qu'autrefois, et le Noviciat s'est peuplé d'une jeunesse pleine d'espérance.

Les Ursulines de Chirac désiraient se réformer sur plusieurs points de règle et améliorer leur programme d'enseignement ; encouragées par leurs Supérieurs, elles résolurent de visiter la Maison de Clermont-Ferrand. La Mère Saint-Paul et la Sœur Sainte-Marie furent reçues avec la plus cordiale charité par nos bonnes Mères de Clermont, et elles revinrent de ce voyage embaumées des plus doux souvenirs et entièrement satisfaites. Depuis lors, il s'est établi entre les deux Maisons une sainte dilection qui est pour toutes une joie ; les relations fraternelles n'ont fait que s'accroître lorsque notre Mère Saint-Paul a été nommée Supérieure, en 1876. Nous ne dirons pas la sagesse et la suavité de son sceptre maternel, quelle

touchante union et quel mutuel respect existent entre la vénérée Mère Saint-Charles et la bonne Mère Saint-Paul ; nous laisserons seulement exhaler ce cri de nos cœurs : Reconnaissance à Dieu dont l'autorité nous apparaît si douce, et qui a donné au Couvent de Chirac deux Mères si dignes d'être aimées et obéies !

Au mois d'août 1876, Monseigneur Coste a succédé à Monseigneur Saivet à l'Evêché de Mende, et sa première visite a dilaté nos cœurs. Il a vu chaque Religieuse en particulier, et déjà nous pouvons lui appliquer ces paroles du bon Pasteur : « Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. »



LA MÈRE SAINT-BARTHÉLEMI CHAURAND.



ADAMOISELLE MARIE CHAURAND naquit dans l'Ar-dèche. Nous n'avons aucun détail sur la jeunesse et les premières années de sa vie religieuse. Obligée de sortir de son Monastère du Malzieu à l'époque de la Révolution, la Mère Saint-Barthélemi se fit une joie de réunir les enfants et de leur apprendre le catéchisme ; ainsi, sous le coup même de la persécution, elle resta vraie fille de Sainte-Ursule. Ses paroles et son zèle furent bénis de Dieu, et ce n'est pas sans émotion que nous avons entendu plusieurs fois un vénérable ecclésiastique, M. l'abbé Gibelin, nous parler avec reconnaissance de cette respectable Mère qui lui avait enseigné les premiers éléments de la religion.

Le zèle du salut des âmes et l'amour de sa sainte vocation, la pressèrent d'entrer dans la nouvelle Maison que la Mère Saint-François de Borgia fondait à Chirac. La Mère Saint-Barthélemi s'associa avec bonheur aux travaux de notre

bien-aimée Fondatrice. Malgré ses soixante ans, elle reprit avec la ferveur d'une novice, les pratiques de la vie religieuse, et jusqu'à sa mort elle nous édifia par de touchants exemples d'obéissance. Un soir, notre Mère ayant dit qu'il fallait cueillir les pois, dont un petit champ était semé, notre Mère Saint-Barthélemi se hâta d'exécuter cet ordre; la pauvre Mère passa la nuit dans ce travail, et le lendemain elle alla toute joyeuse présenter sa récolte à la Mère Supérieure. Notre Mère, stupéfaite de l'héroïsme de cette obéissance, mais ne voulant pas faire connaître son admiration, se contenta de lui dire : c'est bien. Comme c'était un vendredi, la courageuse Mère jeûna, et alla vaquer à ses emplois ordinaires, avec une allégresse non moins admirable que son obéissance; elle était alors âgée de 80 ans.

Cette vénérée Mère, si active malgré sa vieillesse, était à la fois Maîtresse des Novices et Maîtresse de classe, et, jusqu'à son dernier jour, elle suivit les exercices de la Communauté. Qui pourrait dire avec quelle admirable humilité elle recevait les humiliations que lui infligeait la Mère Saint-François de Borgia, pour se rendre à ses pieux désirs? Qui pourrait dire avec quelle ardeur elle entonnait l'Office, et comment sa voix, déjà tremblante, entraînait les autres Religieuses par son élan? Qui pourrait dire surtout sa tendre dévotion envers la sainte Vierge? elle lui adressait les appellations les plus tendres, les supplications les plus naïves.

Notre bonne Mère Saint-Barthélemi avait une crainte excessive de la mort: Dieu lui en épargna les terreurs, et voulut la recevoir des mains mêmes de la sainte Vierge. Le 24 août 1830, jour de sa fête, après avoir entendu la Messe et fait la sainte Communion, elle se sentit un peu souffrante et la Mère Supérieure l'obligea à revenir dans sa cellule. Elle obéit; mais, pleine encore des délices de la sainte Table, elle parla avec une extraordinaire ferveur de l'Eucharistie, à la Sœur chargée de la garder. Le soir, elle se rendit à la récréation, et, quand 7 heures sonnèrent, elle fit à haute voix la prière d'usage: « Daignez, ô Marie, me secourir dans toutes les circonstances de ma vie, mais surtout au moment de ma mort. » En disant ces mots, elle se pencha sur la Mère Saint-Louis, alors Supérieure, qui était auprès d'elle, et expira entre ses bras.

LA SŒUR SAINT-AMBROISE VIALARD.

MARGUERITE-FRANÇOISE VIALARD appartenait à une famille honorable de nos montagnes. Ses parents, absorbés par les occupations qu'exigeait l'exploitation de leurs biens, négligèrent l'éducation de leurs enfants; mais ces parents, bons chrétiens d'ailleurs, leur apprirent, plus par leurs exemples que par leurs paroles, la science du salut. Marguerite cachait sous une écorce grossière, une âme pure et des sentiments que Dieu seul sait inspirer. Au milieu des embarras du ménage, et même des travaux des champs, elle vivait sous le regard de Dieu, et n'aspirait qu'à lui plaire. A l'âge de vingt ans, elle manifesta à sa mère l'attrait qu'elle avait pour la vie religieuse, la suppliant de lui permettre d'exécuter son projet. La pauvre mère s'y refusa; veuve depuis quelque temps, elle sentait trop le besoin de garder près d'elle celle de ses filles qui pouvait le plus la seconder. Marguerite ne se découragea point; elle redoubla ses ferventes prières et demanda à un de ses parents de plaider sa cause. Celui-ci se chargea d'obtenir le consentement maternel, et de régler toutes choses avec le Couvent de Clirac. Dès lors, la pieuse enfant ne pensa plus qu'à exécuter son dessein; ce fut le 28 octobre 1834 qu'elle quitta le toit domestique pour commencer une vie d'abnégation et d'obéissance. Son excessive timidité la fit beaucoup souffrir au début de sa vie religieuse; elle comprit bien vite que son manque d'instruction serait un obstacle invincible à sa réception, surtout dans une Maison qui a pour but l'éducation de la jeunesse. Elle adressait en secret ses prières à Dieu, et multipliait les supplications auprès des personnes qu'elle savait avoir de l'influence sur la Communauté. Sa constance triompha, et Dieu, qui avait ses desseins sur cette âme, permit que les Supérieurs accordassent les dispenses nécessaires: à sa grande joie, elle fit profession, et la Sœur Saint-Ambroise n'eut plus désormais qu'un but, se rendre digne de sa vocation et devenir utile à sa Communauté. Elle exerça successivement les

emplois de Cellèrière, de Jardinière, et d'Infirmière. Dans ce dernier emploi, elle montra une charité active et compatissante, se multipliant pour rendre service et être agréable à ses Sœurs. Elle savait employer les plus petits instants, et avait une habileté surprenante pour toutes sortes d'ouvrages. C'est à elle que nous dûmes les plus beaux ornements de notre sacristie et la joie d'offrir plusieurs jolis présents à notre vénérable Evêque. Elle réussissait non-seulement pour les ouvrages de broderie, mais encore pour quelque travail que ce fût. Chose assez étrange, en maintes occasions elle pouvait remplacer un ouvrier : elle blanchissait un appartement, posait des vitres, relevait un pan de muraille, faisait des étagères, confectionnait des souliers de corde, surveillait les travaux du jardin, animant les Sœurs converses par son exemple et son entrain. C'est dans cette dernière occupation qu'elle fut prise d'un crachement de sang, premier indice d'une maladie de poitrine qui dura quatre ans ; une toux opiniâtre la fatiguait nuit et jour, sans qu'elle voulût interrompre son travail accoutumé. L'obéissance seule put l'obliger à user des remèdes et des adoucissements que demandait son état.

Forcée de renoncer au travail, elle tourna toutes ses pensées et ses désirs vers l'éternité, et fit avec une entière résignation le sacrifice de sa vie. La Sœur Saint-Ambroise ne parlait jamais de ses souffrances. Assise près d'une fenêtre, d'où elle pouvait voir le petit cimetière provisoire, elle disait aux Sœurs qui la visitaient : « Je vois d'ici ma petite maison ; c'est moi qui l'habiterai la première. » A la suite d'une nouvelle crise, elle reçut les derniers Sacrements avec une tendre piété, et commença une pénible agonie qui dura huit jours. Elle suivit les prières de la recommandation de l'âme, puis levant légèrement la tête, elle rendit son âme à Dieu. Elle était âgée de trente-quatre ans, dont onze de profession. Le 16 juillet 1848, notre chère Sœur fut inhumée dans le petit cimetière provisoire, et, en 1854, lorsqu'on fit la translation des corps, on ouvrit les bières pour réunir les ossements dans un même cercueil ; quand on arriva à notre chère Sœur Saint-Ambroise, on trouva les chairs consumées, mais les mains, encore jointes et séparées du poignet, étaient entiè-

rement recouvertes des chairs et de la peau. Dieu, par cette conservation, semblait vouloir nous apprendre que le travail avait purifié ces mains pieuses et actives, et qu'il ne voulait pas permettre à la décomposition d'approcher de cette fidèle servante des saints autels.

Nos affectueux regrets ont accompagné beaucoup de nos Sœurs au-delà de la tombe. Mais nous ne pouvons passer sous silence la douleur que nous apporta la mort de nos Sœurs SAINT-BENOÎT ROUX et MARIE-JOSÉPHINE BOUNIOL. Toutes deux, après s'être données joyeusement et généreusement à l'Époux divin, et avoir goûté toutes les douceurs du Thabor, l'accompagnèrent jusqu'au Calvaire. Toutes deux, sous le pressoir de l'épreuve, se montrèrent ferventes et fidèles, et trouvèrent dans la sainte obéissance leur force et leur joie. La Sœur Saint-Benoît et la Sœur Marie-Joséphine, après avoir supporté de longues souffrances, moururent dans la vigueur de l'âge, et l'on aurait pu écrire sur les deux tombes la dernière parole prononcée par l'une d'elles: « Mon Jésus, je suis à vous pour toujours. »

LA SŒUR SAINT-RÉGIS ROUJON.

NÉE de parents très-religieux, notre chère Sœur avait été entourée des soins les plus vigilants. On écartera de son esprit et de ses yeux tout ce qui aurait pu blesser la pureté de son cœur; aussi apporta-t-elle en religion une âme pure et innocente qu'elle embellit pendant sa vie religieuse des plus belles vertus. Elle n'avait que 16 ans, lorsque sa sœur aînée, notre vénérable Mère Saint-Charles, s'arracha aux douceurs de la famille pour répondre à l'appel du céleste Époux qui l'attirait dans notre Monastère. La séparation de cette sœur chérie fut très-sensible à son cœur qui ne savait pas encore apprécier la grâce de la vocation; mais bientôt cette vocation allait se faire sentir à M^{lle} Rose elle-même, et lui imposer le joug du Seigneur.

Placée dans notre Maison en qualité de pensionnaire, elle ne tarda pas à éprouver ces touches intimes de la grâce qui découvrent à l'âme la beauté du sacrifice et l'inclinent à l'éri-

brasser. M^{lle} Rose qui, par sa simplicité et sa candeur, avait su attirer les regards du divin Maître, répondit généreusement à son appel. Elle demanda et obtint l'entrée du Noviciat, et s'y fit bientôt remarquer par sa régularité et sa ferveur. Elle eut le bonheur de recevoir le saint Habit, le jour même de la profession de sa sœur, et de rivaliser avec elle dans la pratique des vertus religieuses. Employée plus tard dans nos classes externes, notre jeune Sœur Saint-Régis s'en acquitta avec zèle, et sut gagner par sa bonté le cœur des jeunes filles, qui l'entourèrent de respect et d'affection. Elle remplit encore avec beaucoup d'édification les emplois de Cellérier et de Sacristine. Il serait difficile de dépeindre son zèle pour le soin et l'ornement du lieu saint; elle n'épargnait ni peines, ni fatigues, et savait inspirer aux autres le même zèle pour l'ornement de la maison de Dieu. Elle excella surtout dans l'emploi de Maîtresse des Novices; sa bonté lui gagnait les cœurs, et elle les portait à la vertu autant par ses exemples que par ses paroles. C'était au pied des autels et dans la sainte Communion qu'elle puisait les lumières et les grâces dont elle avait besoin pour former les âmes, et les rendre dignes d'être présentées à l'Époux des vierges. Mère aimante et dévouée, elle faisait le bonheur de sa petite famille; ses filles s'estimaient heureuses sous sa houlette douce et ferme, et trouvaient dans son cœur cette tendre charité qui a un baume pour toutes les blessures. La Mère Saint-Régis savait par mille industries exciter la ferveur; mais lorsque ses avis ne suffisaient pas, elle employait les prières et les larmes qu'elle répandait avec abondance devant Dieu.

Prise subitement de la fluxion de poitrine qui la conduisit au tombeau, elle reçut l'annonce de sa mort avec une paix, une résignation qui découvrait les trésors cachés dans cette belle âme. Dans le cours de sa maladie, la pieuse Mère fut un instant troublée; mais, jetant un regard sur sa vie, elle dit avec simplicité à une Mère qui se trouvait auprès d'elle : « Je n'ai pas fait tout ce que je devais faire, mais je puis dire que dans toutes mes actions, je n'ai cherché que la gloire de Dieu; » puis elle ajouta avec un sourire angélique : « Oh ! ma Mère, que le bon Dieu me donne un grand désir du ciel ! »

c'est une grâce qu'il me fait. » Dès lors elle ne s'occupa plus que de l'espérance de jouir bientôt de son Bien-Aimé.

La nuit qui précéda sa mort, elle pria la Sœur qui la veillait de l'avertir lorsqu'il serait onze heures, afin de s'unir à Notre-Seigneur dans son agonie au jardin des Olives. Le lendemain, lorsque les premiers rayons du soleil pénétrèrent dans sa chambre, elle s'écria : « Oh ! qu'il fait beau aujourd'hui pour aller au ciel ! »

Comme tous les prédestinés, cette chère Sœur avait une tendre dévotion à la sainte Vierge et à son chaste Epoux. Elle récitait tous les jours le Rosaire, et saluait la sainte Vierge à chaque *Ave Maria* ; ses chères novices ont conservé cette pieuse coutume. Pour récompenser cet amour envers sa Mère, Notre Seigneur permit que pendant son agonie, qui dura deux heures, la Communauté récitât en chœur le Rosaire autour de son lit. Notre bien-aimée Sœur Saint-Régis rendit sa belle âme à Dieu, le 18 mars, pour aller célébrer au ciel la fête de son fidèle protecteur saint Joseph.





MONASTÈRE DE CLERMONT-FERRAND.

Congrégation de Paris.

De Septembre 1836 à Septembre 1877.



es Ordres de l'Église, les Congrégations religieuses écrivent leur histoire. Il leur est permis de le faire, comme à un pays de raconter ses lois, ses luttes et ses grands hommes : c'est une partie de l'histoire de l'Église (1). » Nous allons donc, à notre tour, glaner dans nos chroniques particulières ce qui peut apporter à notre famille religieuse intérêt ou édification. Comme l'éminente Annaliste du grand Couvent de Paris, nous mettons ces pages sous la protection de la Reine des vierges.

« O très-digne Mère de Dieu, je vous supplie très-humblement et de toute l'affection de mon cœur qu'il vous plaise éclairer mon esprit et conduire ma plume pour discerner judicieusement les choses qui peuvent être utiles à la postérité, et pour les manifester en la manière qui sera la plus convenable, mais plutôt, que ce soit vous-même qui écriviez par ma main, et que j'aye l'honneur de vous servir d'instrument. L'érection de ce saint Ordre et sa conservation est

(1) Le Révérend Père Marc de l'Hermite (*L'Univers*, 27 avril 1837).

« votre œuvre, que le récit et la description le soient aussi. »

Pour mettre un peu d'ordre dans notre narration, et donner quelque halte à l'esprit de nos lectrices, nous diviserons cette notice en plusieurs chapitres. Le nom de nos Révérendes Mères Supérieures en sera le titre, et le temps de leur gouvernement, la division toute naturelle.

CHAPITRE I^{er}

LA RÉVÉRENDE MÈRE SAINTE-CÉCILE LENÈGRE.

1856 à 1862.

Elections de 1856. Le 18 septembre, le Chapitre des Vocales réuni, sous la présidence de M. Jean-François Boucard, notre Révérend Père Supérieur, confiait le gouvernement de la Maison à la Mère Sainte-Cécile Lenègre; notre vénérée Mère Saint-Louis Mandet était nommée Assistante.

Quelques jours après, le Révérend Père Ramière, l'apôtre de la prière et du Sacré-Cœur, prêchait la retraite annuelle à la Communauté, et remuait toutes les âmes par sa parole sympathique et enflammée.

Deux ans plus tard, un autre fils de saint Ignace nous donnait les Exercices; c'était le Révérend Père Valuy, dont la vive et spirituelle manière n'excluait pas les grandes et nobles pensées.

Après avoir eu l'inspiration de rédiger les Annales de l'Ordre, la Révérende Mère Sainte-Cécile supporta les charges de ce travail. Elle se mit en rapport avec presque tous nos Monastères, révisa une partie des relations, et enfin livra à l'impression les deux premiers volumes dont nous essayons la continuation au-

jourd'hui. Dans la notice de notre Communauté, il est parlé du départ de nos chères Sœurs pour Berlin (octobre 1856), de la restauration de l'antique terrasse du Calvaire (juin 1857), et enfin dans l'Appendice sont relatés les détails de la solennelle cinquantaine du Monastère (13 janvier 1858).

A ce premier triennat se rattache la visite de Mgr Berthaud, évêque de Tulle.

Nous étions en pleine retraite ; elle nous était donnée par le zélé Père Ducourneau, Supérieur des Maristes de Riom. Mais entendre la voix éloquente du grand Evêque, n'était-ce point une bénédiction et une joie de plus ? Après la Messe pontificale, Mgr Berthaud s'avance vers la grille, et nous adresse une allocution, dont nous reproduisons quelques passages pour l'honneur et la consolation de toutes les Ursulines.

« Mes Filles, vous êtes en retraite, c'est bien. Et
 « pour vous animer au courage, méditez vos gran-
 « deurs, et comprenez votre dignité. Vous tenez un
 « rang distingué, une place d'honneur dans l'Eglise
 « de Dieu, et il faut ne pas déroger de votre origine
 « magnifique. Ranimez en vous un légitime orgueil
 « d'être Ursuline ; cet orgueil est permis. Le chrétien
 « doit l'avoir : Non, dit-il, je ne veux pas descendre
 « dans les rangs inférieurs, dans l'animalité, je veux
 « garder mes titres, mes gloires, mes diadèmes et
 « mes splendeurs... Enfant de Dieu, je ne veux pas
 « être esclave.

Allocution
 de
 M^r Berthaud.

« Qu'est-ce, en effet, que l'Ursuline ? C'est une fille
 « sortie d'un temps d'orages pour la gloire du Christ et
 « la réhabilitation de son nom. A cette époque fatale
 « où l'hérésie détachait les peuples de l'Eglise et
 « corrompait de son venin la tendre jeunesse, en

« Italie, une vierge eut la première l'inspiration de
« fonder un Ordre pour sauvegarder la foi et l'inno-
« cence des jeunes personnes de votre sexe. Les vi-
« sions célestes ne lui manquèrent pas, et parmi elles,
« la vision de l'échelle d'or, que vous ne devez jamais
« oublier, mes Filles. Voilà donc ce que c'est que
« l'Ursuline : c'est une vierge qui monte par des degrés
« brillants l'échelle d'or. Des lauriers et des palmes
« brillent dans sa main, les anges l'escortent, et Dieu
« est lui-même au sommet de l'échelle pour la récom-
« penser.

« L'Ursuline, c'est une bonne travailleuse qui, après
« avoir beaucoup fait pour le Christ ici-bas, va là-
« haut pour être couronnée. Oui, mes Filles, vous
« êtes nées dans un temps d'orages, un temps de lut-
« tes, et vous avez noblement combattu; vos légions
« vaillantes ont concouru puissamment à faire triom-
« pher la cause de la foi, la cause de la patrie, et si
« vous avez été de grandes chrétiennes, on peut dire
« aussi que vous avez été de pieuses Françaises.

« Mais ce n'est pas tout : l'Ursuline, après avoir
« prêché le Christ en France et dans toute l'Europe, a
« franchi les vastes mers. Dans les forêts vierges de
« l'Amérique, l'Ursuline est allée faire résonner sur
« son luth, le saint et puissant nom de Jésus, et
« les petites sauvages se sont éprises de la mélodie de
« ce nom.

« Et maintenant, mes Filles, montrez-vous dignes du
« sang qui coule dans vos veines. Feuillitez les pages
« de vos Annales, et, dans ces pages parfumées, ral-
« lumez le foyer de votre zèle. Parmi vos Mères dans
« la foi, il en est une qui m'a plu et touché tout spé-
« cialement. Elle brûlait du désir de prêcher le Christ,

« et comme on lui demandait ce qu'elle ferait si, à
« l'heure de la classe, on venait lui dire qu'elle mour-
« rait dans une heure : J'irais en classe, dit-elle, je
« monterais dans ma chaire, j'annoncerais Jésus, et
« j'irais ensuite me présenter sans crainte à Celui que
« j'aurais prêché.

« Courage donc, mes Filles, courage. Je sais bien
« que vous aurez des difficultés : Satan qui aurait
« voulu étouffer votre Ordre dans ses prémices, Satan
« qui savait que par vous le bien allait s'opérer, et qui
« voyait que vous iriez écrire en lettres d'or le saint
« nom de Jésus sur les pages blanches de l'esprit des
« enfants, Satan voulait vous perdre, mais les Anges
« prirent votre cause en main, et comme au commen-
« cement, il y eut pour vous au ciel un grand combat.
« Satan fut vaincu, mais il n'a pas cessé avec ses lé-
« gions noires de vous dresser des pièges. Soutenez
« la lutte, mes Filles. Si Satan a pour lui l'hérésie,
« le schisme, l'indifférence, les mauvaises passions
« des hommes et les séductions du monde, vous, mes
« Filles, vous avez la protection de Dieu. Ce Dieu qui,
« jè le disais, veille sur l'herbe des prés et sur la fleur
« du buisson, n'aurait-il pas soin de vous qui êtes les
« fleurs embaumées de son mystique jardin?... Et,
« avec la protection de Dieu, vous avez l'approbation
« du Saint-Siège, les bulles du Pontificat, les sourires
« de toute l'Eglise, l'approbation des Evêques, l'ap-
« plaudissement des foules, l'amour des enfants. Cou-
« rage donc ! Je sais bien qu'il est d'autres Ordres
« voués à l'enseignement : il ne faut pas qu'il y ait
« jalousie dans les cœurs, et vous dites comme le
« Législateur des Hébreux : Plût à Dieu que tous pro-
« phétisassent ! Mais vous êtes les premières, vous avez

« montré la voie , les autres ne font que vous suivre.
« Vous ouvrez la marche , et il faut , par votre exemple
« magnifique , entraîner vers le bien et vers le ciel.
« Ah ! c'est au ciel surtout que vous serez glorieuses
« et fières d'être Ursulines.

« La théologie enseigne que , outre la béatitude
« provenant de la vue intuitive commune à tous les
« saints, il y aura une gloire propre à des titres par-
« ticuliers ; c'est ce qu'on appelle une auréole. Or,
« mes Filles, au ciel vous aurez trois auréoles, comme
« Vierges, Martyres et Docteurs. L'auréole des Vier-
« ges d'abord. N'êtes-vous pas les collaboratrices et
« les sœurs des Anges ? Comme eux , vous priez et
« vous inspirez le bien ; comme eux , vous luttez con-
« tre les démons ; comme eux , vous sauvegardez
« l'innocence des enfants , et vous portez , dans des
« vases fragiles , l'essence odorante de la virginité. Ce
« nom d'Anges , c'est votre nom ; vous devriez le por-
« ter , et si , à cause de l'humilité de sainte Angèle ,
« votre modeste Fondatrice , on ne vous appelle pas
« Angélines , vous n'en êtes pas moins les sœurs de
« ces esprits célestes. Vous aurez l'auréole des Vierges.

« Vous aurez l'auréole des Martyres. Ce mot mar-
« tyr veut dire témoin ; or , à toute heure , par votre
« conduite , par vos enseignements , par votre seule
« présence , vous témoignez de Jésus. Surtout quand
« vous gardez au cœur la force et le désir de donner
« le suprême témoignage. Ce suprême témoignage,
« l'Ursuline sait aussi le donner , et , aux jours néfas-
« tes de la Révolution , on l'a vue porter sa tête à
« l'échafaud pour la cause de son Epoux et de son
« Dieu. Vous êtes témoins , vous êtes martyres , vous
« en aurez l'auréole.

« Mais vous êtes surtout Docteurs. Si pour suivre
 « la prescription de saint Paul, vous n'élevez point la
 « voix dans les églises, ah! au fond de vos solitudes,
 « dans vos Monastères recueillis, vous annoncez les
 « mystères de la foi, les splendeurs du christianisme.
 « Continuez votre œuvre, elle est magnifique.

« Prêchez, prêchez Jésus. Assez dans le monde font
 « du bruit pour étouffer ce nom; assez se servent des
 « talents qu'ils ont reçus pour faire redire aux syl-
 « labes menteuses des blasphèmes contre lui. Ne cédez
 « pas en courage aux méchants; augmentez, augmen-
 « tez, mes Filles, les rumeurs pour le Christ; usez
 « vos lèvres à prêcher son nom, à annoncer son
 « amour.

« Dans la liturgie de votre profession, vous avan-
 « cez, un cierge brûlant à la main, soutenues par les
 « Mères anciennes. Le monde demande: « *Quelle est*
 « *celle-ci qui vient du désert?* » et vous répondez:
 « Mon cœur ne peut contenir les sentiments qui l'a-
 « niment, mon cœur bouillonne comme les grandes
 « eaux, comme les flammes d'un foyer; mais non, ce
 « n'est pas mon cœur, c'est le Verbe qui bouillonne
 « en moi. Ma langue est à l'Esprit-Saint comme la
 « plume à un écrivain habile; je dis une bonne pa-
 « role: je dédie mes œuvres au Roi. Ah! mes Filles,
 « que le Christ vraiment vive et bouillonne en vous;
 « parlez le Verbe, c'est la bonne parole, *Verbum bo-*
 « *num*: que votre langue soit remuée par l'Esprit-
 « Saint, et que toute votre vie soit la réalisation de
 « ce cri, redit le jour de votre consécration: Je dédie
 « mes œuvres au Roi.

« Comme aux anciens jours, soyez une milice vail-
 « lante; combattez avec le Christ et pour le Christ;

« soyez dignes de vos devancières, dignes de votre
 « nom, dignes de la gloire qui vous attend au ciel.
 « Et alors Dieu sera glorifié, le nom du Christ sera
 « chanté, les âmes seront sauvées et l'Eglise vous bé-
 « nira. »

Dévouement
 au
 Saint-Siège.

Les tribulations du Saint-Siège allaient toujours croissant; nos cœurs ressentait le contre-coup des blessures faites au cœur de notre Père et nous multiplions les témoignages de notre dévouement.

En janvier 1860, nous fîmes présenter à l'immortel Pie IX, par nos chères Sœurs de Rome, une adresse au bas de laquelle Sa Sainteté daigna ajouter ces mots:

Die 8 februarî 1860. — Benedicat vos Deus et ignem sui amoris accendat in cordibus vestris.

Pius IX.

Deux Brefs
 de
 Pie IX.

Nous gardons avec amour ce précieux autographe. Peu de mois après, Monsieur l'abbé Cosse, notre Aumônier, allait déposer lui-même, aux pieds de Sa Sainteté, nos dons et l'expression de notre amour filial. Nos élèves firent à l'illustre Persécuté l'abandon de leurs prix, et deux Brefs, l'un adressé à notre Révérende Mère Sainte-Cécile, et l'autre à la Sœur Saint-Louis de Gonzague de Nedde, principale donatrice, nous apportèrent encore la Bénédiction Apostolique.

A notre chère Fille en Jésus-Christ, la Supérieure des Ursulines de Clermont-Ferrand.

PIE IX, PAPE.

« Chère fille en Jésus-Christ, Salut et Bénédiction
 « Apostolique. Nous avons reçu avec une vive satis-

« faction la lettre que Nous ont adressée Nos bien-
« aimées filles en Jésus-Christ, Marie Teyras, Jeanne
« Guilhien et les autres jeunes filles du Pensionnat des
« Ursulines. Cette lettre, éclatant témoignage de leur
« piété filiale, de leur respect et de leur dévouement
« envers Notre Personne, nous apprend aussi leur
« profonde douleur à la vue des angoisses et des amer-
« tumes dont on sait que Nous sommes environné.
« C'est pourquoi Nous vous écrivons cette lettre par
« laquelle Nous vous demandons d'attester en Notre
« nom, et de bien faire connaître à ces jeunes filles
« que leur lettre remplie de sentiments si religieux
« et si pieux, Nous a été extrêmement agréable, et
« les assurer en même temps de la Bénédiction apos-
« tolique que Nous leur donnons de tout Notre
« cœur.

« Nous vous chargeons aussi de leur offrir, toujours
« en Notre nom, les remerciements qui leur sont dus
« pour le présent qu'elles ont bien voulu nous envoyer;
« exhortez-les en même temps à adresser sans cesse
« les prières les plus humbles et les plus ferventes au
« Dieu riche en miséricorde, et à le supplier instam-
« ment de dissiper cette horrible tempête, de délivrer
« sa sainte Eglise des calamités si grandes et si nom-
« breuses qui viennent l'assaillir, d'ajouter à sa gloire
« dans tout l'univers par de nouveaux et plus éclatants
« triomphes, et de Nous aider, Nous consoler et Nous
« fortifier Nous-même au milieu de toutes nos tribu-
« lations.

« Enfin, comme gage de toutes les grâces célestes et
« témoignage de Notre singulière et toute paternelle
« charité, Nous vous donnons bien affectueusement et
« du fond de Notre cœur, la bénédiction apostolique,

« à vous très-chère fille en Jésus-Christ, et à toutes les
« Religieuses de votre Monastère.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, 6 septembre
« 1860, de Notre Pontificat la 15^e année.

« PIE IX, PAPE. »

« A nos chères Filles en Jésus-Christ, Marie de Saint-
« Louis de Gonzague et les autres Religieuses Ursu-
« lines de Clermont-Ferrand, en France:

« PIUS P. P. IX.

« Très-chères Filles en Jésus-Christ, Salut et Bé-
« nédiction apostolique.

« C'est avec une vive satisfaction que nous avons
« reçu la lettre que notre bien-aimée Fille en Jésus-
« Christ, Marie de Saint-Louis de Gonzague, nous a
« adressée au nom de vous toutes, le 25 du mois de
« juin dernier.

« Cette lettre, en effet, nous fait connaître de plus
» en plus quelle est votre fidélité, votre piété filiale et
« votre respect pour Nous et pour cette Chaire de saint
« Pierre, et combien est profonde votre douleur et
« votre tristesse à cause des angoisses bien connues
« dans lesquelles Nous sommes plongé. Ces senti-
« ments de vos cœurs, sentiments nobles, généreux,
« et bien dignes de toute louange, Nous ont été ex-
« trêmement agréables et ne Nous ont pas peu consolé
« au milieu de Nos très-grandes amertumes. Il Nous
« a été particulièrement doux d'apprendre que vous,
« Nos bien-aimées filles en Jésus-Christ, conformé-
« ment à Nos désirs, vous priez et vous suppliez le
« Père très-clément des miséricordes. Et Nous som-
« mes pleinement convaincu qu'avec un zèle toujours

« plus ardent, vous continuerez jour et nuit d'offrir
« au Seigneur de clémence les prières les plus ferven-
« tes, afin que détournant de sa sainte Eglise, les
« calamités si grandes et si nombreuses dont elle est
« affligée ou menacée, il lui fasse remporter du cou-
« chant à l'aurore, de nouveaux et plus éclatants
« triomphes; qu'il Nous aide et Nous console au mi-
« lieu de toutes Nos tribulations, et que, par sa vertu
« toute-puissante, il daigne ramener dans les sentiers
« de la vérité, de la justice et du salut, tous les enne-
« mis de l'Eglise et de ce Siège apostolique.

« Mais, tout en vous témoignant la reconnaissance
« qui vous est due pour le présent que vous avez bien
« voulu Nous envoyer, Nous ne laissons pas de de-
« mander humblement et instamment au Dieu très-
« bon et très-grand de répandre dans sa miséricorde
« les dons les plus abondants de sa divine grâce sur
« vous, très-chères filles en Jésus-Christ, afin que,
« allant de vertu en vertu, vous recherchiez avec em-
« pressement les biens les plus parfaits, et comme
« gage de ce secours d'en haut et en témoignage de
« Notre paternelle charité pour vous, Nos bien-aimées
« filles en Jésus-Christ, Nous vous donnons très-affec-
« tueusement et du fond de Notre cœur la Bénédiction
« apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, 9 juillet 1860,
« de notre Pontificat la 15^{me} année. »

PIUS P.P. IX.

Notre amour pour le plus grand et le plus persécuté
des Vicaires de Jésus-Christ ne s'est jamais ralenti;
chaque année nous réservons pour le Denier de saint
Pierre une large offrande; des prières pour le triomphe

de l'Eglise trouvent place dans toutes nos neuvaines, et des vivat à Pie IX embellissent toutes nos fêtes.

Le nouveau
Pensionnat.

La première pierre du nouveau Pensionnat avait été posée le 29 septembre 1857, sous les auspices du glorieux saint Michel; notre bon Evêque le bénit le 7 juin 1860. Qu'il nous soit permis d'exprimer notre reconnaissance à M. l'abbé Cosse, notre Aumônier. Il se montra l'auxiliaire intelligent et dévoué de notre architecte, et quand notre vénéré Supérieur, M. l'abbé Boucard, se vit atteint de paralysie, il put se reposer complètement sur lui du soin de la Communauté: le zèle le plus sacerdotal répondit à cette confiance. M. Cosse emporta tous nos regrets, lorsqu'il fut nommé curé d'Ambert en 1862. Quelques mois avant la mort du respectable M. Boucard, Monseigneur Féron, toujours prêt à répondre aux désirs de ses chères filles, nous donna pour Supérieur M. Grimardias, curé de la Cathédrale de Clermont (janvier 1862). Toute notre cité sait que ce nom rappelle l'administration la plus intelligente, le cœur le plus paternel et la parole la plus sympathique. Fils de prédilection de Monseigneur Féron, notre nouveau Supérieur put être comparé dans le compliment de bienvenue, à saint Laurent recevant de saint Sixte le dépôt des trésors de l'Eglise.

Réimpression
des
Règlements.

Mgr des Billiers, Protonotaire Apostolique et Supérieur de nos Communautés d'Aire-sur-la-Lys et de Saint-Omer, avait compris que là première partie des Règlements de la Congrégation de Paris n'était plus praticable dans tous ses détails, et il trouva dans la Mère Sainte-Cécile une fidèle coopératrice. Ce prêtre zélé multiplia les voyages et les recherches pour s'enquérir des usages des diverses Communautés.

L'expérience et les lumières de plusieurs vénérées

Supérieures, l'aidèrent puissamment dans son œuvre. Plein de respect pour le passé, il ne retrancha de l'ancienne édition que les choses tombées en désuétude. Ainsi transformé, l'ouvrage reçut promptement de nombreuses adhésions épiscopales, celles de Nosseigneurs les évêques de Clermont, d'Arras, de Belley, de Saint-Claude, d'Evreux, d'Avignon, de Digne, de Nevers, de Dijon, de Fréjus, etc. L'approbation de Monseigneur Plantier résumait la pensée de tous : « Cette nouvelle édition nous paraît avoir le double mérite de respecter les anciens Règlements dans ce qu'ils avaient de plus essentiel et de plus sage, et d'y joindre avec à propos des modifications imposées par le besoin des temps (1). »

Le Cérémonial de l'Office divin fut aussi revu en 1864.

Grâce au zèle de notre Révérende Mère, et au concours de notre imprimeur, M. Ferdinand Thibaud, tous nos livres de règle furent réédités, et chacune de nous a pour trésor les deux Directoires, et les Constitutions. Déjà en 1857, avaient été réimprimées les célèbres Méditations d'une Supérieure de Montargis, le plus parfait commentaire de nos Constitutions, et le jour de la cinquantaine, 13 janvier 1858, nous recevions toutes ce présent inestimable de la main de notre Mère.

Nous avons eu occasion de le dire dans notre Circulaire du 21 novembre 1876, notre vénérée Mère Sainte-Cécile a dans le fond du cœur une corde toujours vibrante quand il s'agit du bien de l'Ordre, ou

Relations
avec nos
Monastères.

(1) Voir à l'Appendice la Circulaire adressée aux Maisons de la Congrégation de Paris, par Mgr des Billiers.

des moyens d'y activer la charité. Depuis l'impression des premières Annales, nous sommes restées en relation avec un grand nombre de nos Communautés.

Nos Sœurs envoyées à Berlin s'identifiaient de plus en plus aux intérêts de la nouvelle fondation. La Mère Sainte-Hildegarde faisait merveilleusement progresser son Monastère, et son zèle embrassait toutes les œuvres. Elle trouva un intelligent concours dans nos chères Françaises. La Sœur Saint-Léon avait facilement appris l'allemand, et elle dépensait ses talents et sa santé exceptionnelle sans jamais dire : C'est assez. La Sœur Sainte-Anastasia, quelque peu revêche à la langue tudesque, aidait surtout la bien-aimée Mère Hildegarde dans l'administration intérieure ; la sûreté de son jugement et le dévouement de son cœur filial, soutenaient la zélée Fondatrice dans sa vie de lutttes et de sacrifices.

Par suite de nos rapports fraternels, quelques Communautés s'étaient senties inclinées vers la Congrégation de Paris. Monseigneur Berthaud, admirateur des Chroniques du grand Couvent, autorisa toutes les Ursulines de son diocèse, à faire le vœu de l'instruction de la jeunesse (1). Nous fûmes heureuses de tendre une main amie aux Sœurs qui venaient à nous, et de leur donner les éclaircissements qu'elles demandaient pour l'observance de leurs nouvelles Constitutions.

Beaulieu avait toujours à sa tête une de nos Sœurs, la bonne Mère Saint-Régis. Lyon nous devint d'autant plus uni, que nous lui envoyâmes une de nos plus chères

(1) La Maison de Beaulieu avait toujours appartenu à cette Congrégation.

res élèves, et aujourd'hui toutes les pensionnaires de Saint-Irénée connaissent le dévouement de la Mère Marie-Thérèse Deguet. Nous eûmes la joie de recevoir la Révérende Supérieure d'Arras, la Mère Saint-Xavier, accompagnée de deux Sœurs; Bourges, Sousceyrac, Brives, Nevers, Airc-sur-l'Adour, Digne, Avignon, Brignoles, Boulogne, Pau, Vannes, et d'autres encore, entretenrent avec nous d'affectueux rapports.

Les Sœurs du Sauveur établies, comme nous, sur la paroisse du Saint Cœur de Marie, nous procurèrent l'honneur de voir leur vénérable Fondatrice. La Mère Anne du Bourg ne se contenta pas d'une visite banale; il fallut signer un vrai contrat d'alliance. Le dimanche dans l'octave de l'Assomption nous offrons notre Communion pour les Sœurs du Sauveur, et le jour de sainte Ursule, par un pieux retour, elles la font pour nous. Cette convention, datée du 13 mai 1857, fut signée par la sainte Mère du Bourg et notre Révérende Mère.

Visite
de la Mère
du Bourg.

Les petites Sœurs des Pauvres devinrent nos voisines en 1861. Leur enclos, nommé Champ-Fleuri, n'est séparé de notre Calvaire que par un chemin vicinal. Nous nous faisons un bonheur de donner à ces humbles servantes de Dieu et de la vieillesse des témoignages de notre affectueuse charité. Chaque année nos élèves se chargent de leur offrir le *réveillon* de Noël. C'est le 24 décembre: voyez-vous ces quatre enfants tenant en main des corbeilles? Elles parcourent les rangs de leurs compagnes, et font une quête de chocolat pour les bons vieux, au nom de l'Enfant Jésus; et voici que les tablettes tombent nombreuses dans la corbeille. On y ajoute une jolie pièce d'argent, et les

Les
petites Sœurs
des
Pauvres.

petites messagères vont porter ces gâteries aux pauvres vieillards. Le Dieu de Bethléem leur procure cette joie, et il bénit aussi les jeunes bienfaitrices.

Retraite
du
R. P. Barelle.

Notre Auvergne reçut en 1860 les fils de saint Ignace. Le Révérend Père Barelle, qui avait prêché la Retraite à nos Mères en 1828, était le chef de la pieuse colonie. Nos cœurs lui souhaitèrent la bienvenue, et nous nous empressâmes de faire un appel à son éloquence et à son zèle. Le R. Père nous donna, en septembre 1860, une de ces retraites qui impriment à l'âme une vive et durable impulsion. Nous avons été heureuses d'en transmettre les détails au R. P. de Chazournès qui a écrit la vie de cet admirable Jésuite.

Le Révérend Père Barelle mourut dans notre ville le 17 octobre 1862; on prétendit que ce fut d'une maladie de cœur, mais le docteur put lui dire : « Mon Père, vous n'avez que les palpitations de sainte Thérèse. »

Un mot
du
Pensionnat.

En 1861, nos élèves firent une supplique à notre Révérende Mère Supérieure pour obtenir de donner à leurs Maîtresses le nom de Mères (1). Le mot de Madame, disaient-elles, leur semblait froid et cérémonieux, et Dieu, qui avait mis au cœur des Ursulines tant de tendresse et de dévouement pour elles, avait voulu leur faire retrouver au Monastère les affections et les noms de la famille. Ces instances filiales répondaient à nos propres désirs, et depuis cette époque nos enfants nous appellent de ce nom plus chrétien et plus monastique : ma Mère.

Ce nom de Mère ne convient-il pas à l'Ursuline ? Si elle prodigue ses soins à la formation de l'âme et du

(1) Cette appellation se retrouve dans les anciens Règlements ; ce n'était donc pas une innovation.

cœur, elle sait aussi qu'il faut à l'enfant des heures de délassement et de franche gaieté. Il est beau de la voir se mêler aux jeux de ses bruyantes élèves, et dépenser tout son savoir-faire pour animer une récréation ou organiser les plaisirs d'un congé; c'est un déjeuner au Calvaire; ce sont les cachettes à travers les jardins et les grands corridors; c'est la *foire* au Couvent qui apporte joie aux petites marchandes et profit aux pauvres; c'est un drame historique ou moral, propre à élever les sentiments ou à former le goût.

Développer l'intelligence et faire aimer le beau, nous paraît être le point essentiel pour l'instruction donnée aux jeunes filles; mais nous nous efforçons surtout de verser dans leurs âmes les eaux vives et pures de la foi; nous aimons à leur faire apprendre le saint Evangile, la liturgie et l'histoire de l'Eglise en détail.

« La science religieuse, a dit un aimable et pieux auteur, est pour une éducation, comme ces étendards bénits que portent dans nos processions des jeunes filles vêtues de blanc. Les flots de rubans légers qui s'en échappent au souffle de la brise, sont les autres études, tourmentées sans cesse par le vent de l'inconstance et les découvertes humaines. Si le ruban se sépare de la bannière, il devient inutile, on le rejette. Toute science qui tendrait à s'éloigner de la religion doit l'être de même (1). »

Victor Emmanuel avait fait une étape de plus : en mars 1861, Rome était proclamée capitale du royaume d'Italie. Mais le Chef de l'Eglise fut consolé de ces

M^{re} Féron
à
Rome.

(1) *La Femme chrétienne*, par M^{me} de Marcey (M^{lle} L. de G.), qui s'est acquis à si juste titre un nom dans les Lettres chrétiennes, a fait son éducation dans notre Maison.

nouveaux outrages par des témoignages plus nombreux de fidélité et d'amour. Les Évêques de la Catholicité se rendirent en foule aux solennités de la canonisation des Martyrs du Japon. Quelques jours avant son départ, Mgr Féron était au milieu de nous, et nous lui adressions ce vœu :

Ah! lorsque vous serez devant le Roi-Pasteur,
Soyez de notre amour le doux ambassadeur.
A l'immortel Pie-Neuf, dites, sublime Apôtre,
Que notre cœur palpite à l'unisson du vôtre;
Que l'Auvergne a gardé l'antique et sainte foi,
Le noble dévouement pour le Pontife-Roi,
Et que tous vos enfants, que votre exemple entraîne,
Répètent: Je suis fils de l'Église romaine!

Un nouveau motif augmentait encore notre reconnaissance envers Pie IX. Le 1^{er} juillet 1861, Sa Sainteté avait porté un décret qui étendait l'Office de sainte Angèle à l'Église universelle.

Nos Sœurs
défantes.

Pendant les six ans de supériorité de notre vénérée Mère Sainte-Cécile, la Communauté avait perdu sept de ses membres : la Sœur SAINTE-URSULE CHABOISSIER et la Sœur ELISABETH MONTALAN, qui, sous un extérieur rigide, cachaient une âme sensible et bonne; la Sœur SAINTE-ROSALIE FABRE, perle d'humilité et de régularité; la Sœur SAINT-AUGUSTIN MANDET, dont le zèle se déploya tour à tour dans les Communautés de Bourges, de Thoissey, d'Avignon, de Sommières et de Valréas; la Sœur SAINTE-AGATHE IMBERT, frappée à 52 ans; la Sœur SAINT-ETIENNE COHADE, dont la vie et la mort pourraient porter cette inscription: humilité; et enfin, la Sœur SAINT-FRANÇOIS DE SALES MARET, dont nous donnerons la biographie.

CHAPITRE II

LA RÉVÉRENDE MÈRE AIMÉE DE JÉSUS COURTIAL.

1862 à 1868.

Dieu nous donna pour Supérieure, le 18 septembre 1862, la Mère Aimée de Jésus Courtial, et malgré les répugnances de son humilité, elle dut accepter le fardeau. Pendant six ans elle tint avec sagesse les rênes de son petit Etat. Elle fut soutenue dans sa charge par les conseils paternels de notre Révérend père Supérieur, en qui elle avait une confiance absolue, et par le dévouement de M. l'abbé Verdier, nommé Aumônier de la Communauté en novembre 1862.

Elections
de
1862.

La Mère Sainte-Cécile avait été rendue à son cher Noviciat, et elle y trouvait une aide pieuse et intelligente dans notre chère Sœur MARIE-EMMANUEL GEORGES; mais hélas! ce sujet de grande espérance fut enlevé trop tôt à la Communauté. Bien jeune encore, M^{lle} Nathalie Georges avait perdu sa mère, et le malheur avait mûri sa raison et sa foi. Elle n'avait que dix-sept ans quand elle revêtit l'habit religieux dans notre Monastère. On reconnut bientôt en Sœur M. Emmanuel une intelligence d'élite, une imagination de poète, et beaucoup d'habileté pour les ouvrages manuels. Sa santé délicate, en l'éloignant de la vie active, lui permit de s'adonner à ses chères études, et elle acquit toutes les sciences qui peuvent orner l'esprit. Maîtresse de la première classe, puis seconde maîtresse du Noviciat, elle s'efforça de se montrer Ursuline en faisant du bien aux élèves et aux jeunes Sœurs. Elle n'avait que trente-cinq ans, quand elle succomba à

Mort
de la Sœur
M. Emmanuel
Georges.

une maladie de poitrine, longlemps pressentie et combattue. C'était le Lundi-Saint, 30 mars 1863.

M. l'Abbé Cosse nous écrivait quelques jours après: « Notre chère Sœur M. Emmanuel a donc célébré au ciel les belles fêtes de Pâques; elle voit les stigmates de l'aimable Sauveur; Celui qu'elle a tant aimé se découvre maintenant à elle sans voile. Je partage votre peine; mes bonnes Mères, car vous avez fait une perte difficile à réparer; mais je ne puis plaindre notre bonne Sœur: on ne plaint pas le voyageur qui arrive au terme désiré plus tôt qu'il n'osait l'espérer. Jeudi dernier, jour de l'institution de cette divine Eucharistie, dont elle était si avide, j'ai célébré pour elle la sainte Messe, et toute la chère Communauté de Saint-Alyre était présente à mon souvenir... »

Huit jours après nous eûmes de nouvelles larmes à répandre sur la tombe d'une Sœur bien jeune aussi, type de douceur et de délicatesse, notre Sœur du SAINT NOM DE JÉSUS ROILLET. Fille dévouée de la Mère de Dieu, ses lèvres mourantes murmurèrent: Marie! Marie! et elle s'éteignit en redisant ce doux nom.

La Procession
du
Saint-Sacre-
ment.

Une grande joie nous fut donnée en 1863. Notre Révérend Père Supérieur nous autorisa à faire la Procession du Saint-Sacrement. C'est le jour de la fête du Sacré-Cœur que Jésus-Hostie parcourt triomphalement nos jardins et notre parc. Oriflammes et banderolles flottent dans la verte charmille; un des reposoirs s'élève au milieu des champs de blé, dans un massif de tilleuls; l'autre domine l'antique terrasse dont le vaste horizon embrasse la Limagne fertile, la cité et les hautes montagnes. Quel moment solennel que celui où le Célébrant, tenant en main l'Ostensoir, semble couvrir d'une même bénédiction l'Auvergne tout entière!...

Au mois de juillet 1863, la Mère Sainte-Hildegarde ramenait elle-même au milieu de nous ses deux filles adoptives, qui n'avaient quitté Berlin qu'au milieu des larmes, et à la voix divine de l'obéissance. La Sœur Saint-Léon n'avait pas épuisé ses forces et son courage, et, un an plus tard, notre vaillante missionnaire allait offrir à Brignoles ses talents et son zèle (6 octobre 1864). La Sœur Saint-François d'Assise Mabru l'y rejoignit en 1865, et ensemble elles se dévouent à la prospérité de cette Maison, sœur bien-aimée de la nôtre.

Nos Sœurs
reviennent
de Berlin.

Notre vénérée Mère Aimée de Jésus continuait les traditions de Sainte-Ursule de Clermont: elle donnait généreusement pour l'érection de la statue de notre Mère sainte Angèle au Vatican; elle envoyait ses dons fraternels à nos Sœurs de Tine; elle accueillait la Sœur Saint-Bernard de Corbigny, dont la santé demandait un changement d'air, et la Sœur Sainte-Philomène Torty partait pour Avallon avec le titre de Supérieure. Cette chère Maison s'est réservé de dire la valeur du présent qui lui fut fait.

Relations
avec
l'Ordre.

M. l'abbé Sire, directeur au Séminaire de Saint-Sulpice, avait conçu le vaste projet de faire traduire en toutes les langues la Bulle *Ineffabilis*, par laquelle Pie IX a proclamé le dogme de l'Immaculée-Conception de Marie. Il daigna nous charger de transcrire la traduction en dialecte auvergnat, et pour stimuler notre zèle, il nous envoya une copie du Bref qu'il avait reçu de Sa Sainteté. La Sœur Marie-Angélique de Bony, et la Sœur Saint-Augustin Allochon, se mirent au travail avec enthousiasme, et le cœur aidant le pinceau de nos pieuses artistes, elles créèrent un petit chef-d'œuvre de calligraphie et d'ornementation. Les

La Bulle
Ineffabilis.

vingt-deux pages de cette traduction furent ornées, comme les manuscrits du Moyen Age, des plus riches miniatures. Nos Sœurs avaient pris pour inspiration les Litanies de la sainte Vierge, et chaque page était une invocation commentée par l'art et le symbolisme.

M. l'abbé Sire fit encore appel au talent de nos Sœurs pour plusieurs autres traductions. On sait que ce magnifique travail occupe au Vatican une place d'honneur, et qu'il a reçu toutes les félicitations de Pie IX.

Trois Evêques
à
Sainte-Ursule.

La première Communion au Monastère fut, en l'année 1865, solennelle entre toutes. Nosseigneurs de Clermont et d'Angers y assistèrent; Mgr Grimardias, nommé depuis quelques mois à l'évêché de Cahors, célébra la sainte Messe, et le R. P. de Foresta, le saint fondateur des Ecoles apostoliques, adressa à nos enfants la plus touchante allocution: « Jésus veut être votre gardien, leur disait-il, et le Tabernacle est sa *guérite* d'amour. » Les nobles visiteurs se rendirent dans la salle du Pensionnat, et nos jeunes enfants récitèrent un dialogue suivi d'un compliment à leurs Grandeurs. Mgr Angebaud nous avait honorées quelques jours auparavant d'une première visite. Que nos chères Sœurs nous permettent de dédier à leurs élèves quelques passages de la brillante improvisation du noble et éloquent Evêque. Une image fournit le sujet de ce petit discours: elle représentait un enfant portant la main sur un rosier fleuri, et l'Ange gardien lui montrant un serpent caché sous les fleurs.

Paroles
de
Mgr Angebaud
à
nos Elèves.

« Jeunes filles, gardez-vous des roses; elles cachent souvent un serpent. Voyez, elles sont bien belles: leur corolle est brillante, leur parfum séduisant. Une enfant s'approche... Pauvre petite imprudente!

« Heureusement l'Ange veille, sa main écarte la touffe
« délicate des fleurs, et le serpent apparaît.

« Jeunes filles, gardez-vous des roses. Ah! vous
« serez fêtées, adulées dans le monde; on vous encen-
« sera comme une idole. Gardez-vous des roses qui
« cachent un serpent; gardez-vous de l'encens, il en
« faut peu pour faire tourner une tête de jeune fille.
« Je le sais, vous êtes charmantes; votre bonne grand'-
« mère vous le répète du matin au soir; vos serviteurs
« sont à vos pieds. Jeunes filles, gardez-vous des
« roses. Dévouez-vous, secouez l'égoïsme, ce serpent
« qui se glisse même parmi les saintes affections de la
« famille. Vous aimez la lecture, et la lecture est utile
« à l'esprit et au cœur : mais, encore une fois, gardez-
« vous des roses; gardez-vous de ces livres qui, sous
« des dehors brillants, sous une certaine enveloppe de
« vertu, cachent un poison mortel. Ce n'est pas la
« jeune fille qui la première a aperçu le danger, c'est
« l'Ange qui l'avertit. Ayez donc des anges *avertis-*
« *seurs* : Dieu, sans doute, a placé auprès de vous
« une Intelligence céleste à qui vous devez obéir; mais
« vous avez aussi des anges visibles qui veillent sur
« vous comme sur l'enfant de la sainte Eglise, vous
« avez vos Maîtresses, vous avez vos Mères, qu'elles
« vous gardent des roses!

« Ou plutôt, soyez roses vous-mêmes; non pas de
« ces roses qui relèvent fièrement la tête, mais de ces
« petites roses blanches, bien pures, qui répandent au
« loin le parfum de la charité, qui savent fermer leur
« corolle, qui ont des épines pour la main imprudente
« qui s'approche. Soyez des roses, épanouissez-vous
« pour Dieu et pour Marie. »

Monseigneur de Cahors en laissant ses chères Ursu-

lines, leur donnait un dernier gage d'affection : il nous légua pour Supérieur son ami et son successeur à la Cathédrale, M. l'abbé Rigodon, et pour Aumônier, son premier vicaire, M. l'abbé Teyard.

Le Culte
de
sainte Angèle.

Le 14 août, M. l'abbé Richaudeau nous disait dans une Circulaire : « J'ai enfin à vous annoncer l'heureuse nouvelle que vous attendez toutes avec un vif désir et une sainte impatience : le 25 juillet, la statue de votre sainte Fondatrice a été placée à Saint-Pierre de Rome. »

Cette nouvelle fut pour nous une grande joie et un pieux stimulant ; nous voulûmes inspirer à nos élèves une plus grande dévotion envers notre bienheureuse Mère, et la Congrégation de Sainte-Angèle fut régulièrement établie. (Octobre 1866.)

Pensionnat
et
Classes
gratuites.

Nous avons fait une belle construction pour le Pensionnat, mais nous voulions surtout favoriser les progrès des élèves. En 1867, on créa un petit jardin botanique ; en 1868, la Maîtresse de première classe installa un cabinet de physique, et sous son impulsion l'*Echo de Saint-Alyre* (1) commença sur d'humides feuilles à circuler parmi nos anciennes élèves.

Mais pouvions-nous vous oublier, chères enfants pauvres que le Sauveur nous a confiées ? En septembre 1865, au chant du *Nisi Dominus*, la première pierre d'un vaste corps de logis était posée. Il devait comprendre l'entrée, les parloirs, les classes externes et un dortoir pour le Pensionnat. Venez donc, chères petites élèves des classes gratuites, prendre possession de ces appartements vastes et aérés ; la fête joyeuse organisée pour vous fut surtout belle pour le cœur de vos Mères !

(1) Petit journal littéraire.

Depuis 1841 jusqu'en 1863, la Communauté n'avait perdu aucune de ses vaillantes Sœurs converses. Tandis que la mort moissonnait à coups redoublés parmi les Maîtresses du Pensionnat, elle semblait épargner nos infatigables ouvrières. Mais à cette époque huit de nos anciennes Converses furent appelées au repos par le Maître suprême. C'étaient des types de ce respect monastique, de cet esprit de pauvreté, de cet humble dévouement et de cette jovialité si difficiles à retrouver aujourd'hui. Nous nous donnerons la consolation de retracer la piquante physionomie de l'une d'elles.

Nos Sœurs
converses.

De nombreux décès attristèrent nos cœurs. De 1864 à 1867, nous perdîmes la Sœur VEITATION BERNARD, fille dévouée de la sainte Vierge; la Sœur SAINT-LOUIS DE GONZAGUE DE NEDDE, qui semblait avoir ravi à son céleste Patron sa piété angélique, son doux visage et ses élans d'amour; la Sœur SAINTE-ELISABETH DE LAROCQUE, le Berchmans de notre Noviciat; la Sœur SAINT-AMABLE FABRE qui, pendant douze ans, avait dépensé ses forces chez nos Sœurs de Sommières; la Sœur SAINTE-THERÈSE DELMAS, au cœur si pieux et si délicat; la Sœur SAINTE-AGNES PODEVIGNE qui montra tout son dévouement à Jésus-Eucharistie, dans son emploi de Sacristine; enfin, notre vénérable Assistante, la Mère SAINT-PIERRE, née CHARDON DU RANQUET, issue d'une famille patriarcale qui, à chaque génération, offre au Seigneur une phalange de saints Prêtres, de Missionnaires, de Religieuses, ou de Défenseurs du Saint-Siège.

Décès.

Les bénédictions ne firent pas défaut au Monastère durant ces six ans; NN. SS. les évêques de Limoges, de Tulle, de Cahors, d'Angers, de Saint-Flour et du

Visites
pastorales.

Puy, Mgr Lamy, évêque de Santa-Fé, et le vénérable Apôtre des Gallas, Mgr Massaya, vinrent à diverses reprises étendre leurs mains pastorales sur le bercail de Sainte-Ursule de Clermont. Monseigneur Féron multiplia pour ses chères filles les témoignages de sa bienveillance ; nous en désignerons un seul : sa Grandeur nous confia l'éducation de son unique petite-nièce, et M^{lle} Suzanne Féron demeura cinq ans dans notre Pensionnat.

En 1864, nous permîmes à un photographe d'entrer dans la clôture, et nous nous donnâmes la joie d'offrir aux bienfaiteurs du Monastère le splendide panorama que l'œil embrasse du haut de la terrasse du Calvaire. Un magnifique album fut offert à Monseigneur, et nous y inscrivîmes cette dédicace :

Contemple, saint Pasteur, cette belle Arvernie,
Que le Ciel te donna pour seconde patrie ;
Ces fertiles coteaux et ces riants vallons,
Cette riche Limagne et ces agrestes monts.
Contemple la cité dont la couronne antique
Porte, comme un joyau, ta noble basilique.

.....

Voici l'heureux Couvent d'Ursule la martyre,
Que revêt de splendeur l'illustre nom d'Alyre ;
Voici la grande cour, les cloîtres recueillis ;
Voici l'immense parc avec ses champs d'épis,
Ses pampres, ses ruisseaux, son verger, sa prairie,
Ses saules argentés, sa *Rochette* fleurie ;
Voici l'ombreuse allée où tes enfants joyeux
Apprennent des oiseaux leurs chants harmonieux ;
Puis l'antique terrasse avec sa croix divine
Qui, sur les alentours, comme un phare domine.

.....

Mort
de
deux Éléves. Il était de tradition parmi nos élèves que la mort
n'osait frapper l'enfant abritée sous le manteau de

Sainte-Ursule, et pendant près de cinquante ans le fait consacra cette espérance. Hélas! en 1853, une pauvre enfant nous fut enlevée. M^{lle} MARIA REYNE était venue de l'Aveyron avec tous les symptômes de la fièvre typhoïde et elle mourut quelques jours après la rentrée.

En mai 1867, nous trouvons cette page émue dans notre Nécrologe.

« Je viendrai moi-même chercher mes brebis.

Ezéchiel.

« Telle fut la parole que Notre-Seigneur dut dire le jour où il enleva du milieu du bercail de nos chères élèves l'aimable enfant qui portait le nom symbolique d'Agnès.

« AGNÈS LOUDOUZE, nièce de notre Mère Sainte-Cécile, avait sept ans et demi quand, atteinte d'une angine, elle succomba à la maladie, malgré nos soins et nos ferventes prières. Aux charmes d'un doux et beau visage, cette enfant joignait l'âme la plus candide, le cœur le plus sensible, et sa petite intelligence se portait déjà à l'étude avec une ardeur qu'on était obligé de modérer. Ses heureuses dispositions, et les liens qui unissaient sa famille à notre Communauté, nous la rendaient spécialement chère; mais l'Agneau divin la réclamait à sa cour. Sur son lit d'agonie, la Maitresse générale lui ayant dit: « Agnès, voulez-vous vivre ou aller en Paradis? » elle répondit aussitôt: « Aller en Paradis! » Ah! que ce cher petit Ange y soit pour nous une protectrice de plus!

« Ses parents demandèrent comme une consolation à leur douleur, qu'elle fût inhumée dans notre caveau. »

CHAPITRE III.

LA REVERENDE MÈRE SAINTE-CÉCILE LENÈGRE.

1868 à 1874.

Élections
de
1868.

Les clés du Monastère furent remises une seconde fois à la Mère Sainte-Cécile, le 26 août 1868. Son Conseil fut aussitôt formé : la Mère Saint-Ambroise Choriol était nommée Assistante ; la Mère Saint-Louis Mandet, Zélatrice ; la Sœur Saint-Xavier Maret, Dépositaire ; la Sœur Sainte-Claire Desserre, Maîtresse des Novices ; la Sœur Saint-Paul Nony, Maîtresse générale ; la Mère Aimée de Jésus, première Portière. L'Ange des Vierges sembla dire au Monastère qui reprenait sa marche, le cri célèbre des Canadiens catholiques : « Aime Dieu et va ton chemin. »

La première bénédiction de ces six ans fut notre retraite annuelle prêchée par M. l'abbé Mourlon, du diocèse de Moulins : la seconde, fut la visite de Monseigneur Bonjean, fils de notre Auvergne et évêque de Jafnapatam, dans l'île de Ceylan. Sa Grandeur voulut faire un pacte spirituel avec le Monastère. Les conditions en furent écrites ; le fervent Apôtre y apposa sa signature avec ses armes, et notre Mère Sainte-Cécile y mit la sienne avec le sceau de la Maison.

Nouveau
caveau
et nouveaux
décès.

Une réparation était urgente ; il fallait construire un autre caveau, tant la mort, comme dit Bossuet, avait eu hâte de remplir ses places. La Sœur SAINT-AUGUSTIN ALLOCHON fut la dernière ensevelie dans l'ancien caveau. (Mars 1869). Cette chère Sœur avait d'incontestables talents, beaucoup d'intelligence et un zèle de véritable Ursuline pour la jeunesse. Quitter sa

classe et ses élèves avait été pour elle le plus grand sacrifice. Elle n'avait pas vingt-neuf ans; les mois d'agonie se prolongèrent. La traduction de la Bulle *Ineffabilis*, dont nous avons parlé, fut tout entière écrite par notre Sœur Saint-Augustin; et quand, sur son lit de douleur, elle voyait ses forces s'éteindre, elle aimait à sentir sa main toujours sûre. « La main qui a écrit la Bulle de Marie Immaculée, appartient à cette bonne Mère, disait-elle, et elle me la garde. » Cette fidèle zélatrice de l'œuvre du Père Ramière, s'était plu à propager le *Messenger du Sacré-Cœur*, et elle reçut du R. Père, quelques jours avant sa mort, une magnifique médaille qui nous sembla être son passeport pour le ciel. Elle expira le 9 mars, à quatre heures du soir, et cette heure bénie, qui avait vu le côté du Sauveur s'ouvrir sous le fer de la lance, vit, nous l'espérons, ce même Cœur recevoir notre Sœur bien-aimée.

Le caveau fut terminé en novembre 1869, et notre vénérée Doyenne y descendit la première. La Mère **SAINTE-FÉLICITÉ CHANDEZON** avait exercé une véritable influence au Pensionnat et sur les familles, et elle fut bénie et aimée de plusieurs générations d'enfants. Elle alliait toutes les grâces de l'esprit à la ferveur du zèle, et sa vieillesse fut aimable autant que son âge mûr avait été fécond. La Mère **SAINTE-LOUIS MANDET**, dont nous raconterons les vertus, nous quittait pour le ciel en mars 1870, et cette même année la tombe s'ouvrit trois fois encore. Il semblait que les âmes eussent hâte de quitter la terre d'exil sous le pressentiment des jours douloureux qui s'approchaient. Le 11 mars, c'était notre Sœur **SAINTE-CHANTAL RASTOUT**, qui parfuma toute sa vie d'humilité, et d'une tendre dévotion à Marie; le 11 avril, notre Sœur de **L'ANGE-GARDIEN**

FOURNIER, qui disait dans son filial abandon : « Mon Dieu, mon âme sera toujours contente de vous, » et dans sa piété et sa dévotion au Saint-Sacrement : « Pour entendre la sainte Messe, je donnerais une heure de paradis. » Enfin, le 14 décembre, notre Sœur SAINT-EPHREM ECHALLIER, dont la vie peut se résumer par le mot de souffrance, et le caractère par ces trois paroles : âme pure et droite, amour du travail, et franchise qui la faisait appeler Bouche d'or par ses compagnes du Noviciat.

Dates
célèbres.

Le 11 avril 1869, nous célébrâmes avec toute la catholicité le cinquantième anniversaire de la première Messe de Pie IX. Le 8 décembre, prières, chants et illuminations s'unirent pour fêter l'ouverture du Concile du Vatican, et le dimanche qui suivit la date immortelle du 18 juillet 1870, retentit notre *Credo* d'amour :

O Christ, nous acclamons ton Vicaire infallible!
Rome a parlé, je crois, je crois.....

Mort
d'une Enfant
de Marie.

Le Pensionnat paya aussi son tribut à la mort. Nous lisons dans l'*Echo de Saint-Alyre* : « Notre chère FÉLICIE n'est plus ; elle était, il y a deux mois, pleine de santé et fraîche comme les fleurs de ses belles montagnes. Songeait-elle à mourir ? Oh ! non, insouciant, comme on l'est à notre âge, elle jouissait de la vie sans craintes, sans regrets ; son âme pure et naïve ne soupçonnait pas le mal, disent nos Mères, et elle s'ouvrait naturellement à la piété et à l'amour de Dieu !... Que de prières, que de vœux pour obtenir un miracle ! Mais Félicie, qui était aimée sur la terre, était encore plus aimée au ciel. Les Anges appelaient leur Sœur, sans pitié pour nos larmes... » Elle mourait le samedi 9 avril, munie de tous les Sacrements, et M. l'Aumônier ac-

pagnait sa dépouille mortelle jusqu'à Eglise-Neuvê-d'Entraigues, son pays natal.

Nos chères enfants eurent quelques douces joies avant les désolations de la guerre. « O surprise ! ô bonheur ! écrit à la date du 15 janvier, une des rédactrices de l'*Echo* ; un charmant petit volume est entre nos mains, il a pour titre : *Les Cantiques de mon Couvent*. Chacune examine ces jolies pages, chacune cherche son cantique favori. Le cher livre ne nous quitte pas, nous sentons qu'il est à nous, qu'il a été fait pour nous, et nous admirons tout à la fois le talent et la bonté de nos Mères. » Puis vinrent les grands jours de congé, les joyeuses foires, les fêtes religieuses. Heureuses enfants, arrêtez le temps qui marche, voici que le ciel se couvre de nuages sombres, voici la foudre qui éclate, voici la désastreuse guerre de 1870.

Nos douleurs ont été celles de tous les Français, de tous les catholiques, et cependant pouvons-nous passer rapidement sur ces poignants souvenirs qui ont fait à nos cœurs des blessures qui saignent encore?.. Nous céderons ici la plume à notre Révérend Père Supérieur. Nos sentiments sont reproduits avec la plus émouvante éloquence dans la page qui va suivre (1).

Malheurs
de la patrie.

CRUX DE CRUCE.

« CRUX DE CRUCE, CROIX SUR CROIX. — Ces mots sont
« vrais de nous comme de Pie IX. Mais ni la France,
« ni Pie IX ne désespéreront. Il y a une confiance en
« Dieu qui n'est jamais mieux fondée que dans l'ex-
« trémité des choses humaines. Quand on est sur la
« croix, il faut se souvenir qu'une croix a sauvé le

(1) *Semaine Religieuse de Clermont*, septembre 1870.

« monde. Pour nous, en face des trois croix qui se
« dressent continuellement devant notre âme affligée,
« la croix de la France, la croix de Pie IX, et la croix
« de Jésus-Christ, nous sentons dans notre sein autant
« d'espoir que d'amertume...

« Immenses sont les douleurs de la France. Un vê-
« tement de pourpre l'enveloppe ; c'est le sang de ses
« enfants répandu par un million de blessures. Ils
« sont morts en héros et en martyrs, ces témoins de
« l'honneur de la patrie : leur gloire ne s'éteindra ja-
« mais. Mais la France ne peut se consoler, parce qu'ils
« ne sont plus.....

« Croix sur croix. Toul est une croix, Strasbourg,
« une croix ; nos villes assiégées, comme nos villes
« prises, sont des croix ; Phalsbourg, Metz, Paris, au-
« tant de croix.

« Rome est aussi une des croix de la France. Rome,
« la patrie de nos âmes, Rome, la capitale de la chré-
« tienté, Rome, le siège du Vicaire de Jésus-Christ,
« Rome, que la France avait conservée au Pape, Rome,
« qui comptait des Français d'élite dans les rangs de
« cette petite mais noble armée qui vient de céder au
« nombre seul
« Oui, l'Italie a élevé deux croix à Rome, l'une pour
« le Pape et l'autre pour la France.

« Depuis deux mois, nous sommes assis dans la
« douleur et nous pleurons sur les désastres inouis
« de la France. Il y avait de quoi épuiser nos lar-
« mes ; mais la sensibilité française est inépuisable,
« et nous aurons encore longtemps des larmes pour
« les verser aux pieds de Pie IX. Pontife sacré, re-
« cevez nos hommages. Vous ne possédez plus que
« le Vatican et son jardin, conformément à un vœu

« tristement célèbre. Tout est consommé de la part de
 « vos ennemis. Mais rien n'est changé dans l'esprit
 « et au cœur de vos enfants

« Notre amour excepté, Votre Sainteté n'est sûre de
 « rien. Toutes les croix tombent sur vous, moins une
 « seule : l'abandon de vos disciples. Vous êtes destiné
 « à toutes les douleurs, à l'exception de celle-ci. Dieu
 « vous épargnera l'horreur des défections et vous mé-
 « nagera la consolation des soumissions et des dévoue-
 « ments fidèles. »

Que dirons-nous de plus? Le Rosaire perpétuel fut
 établi, et, sans discontinuer, nos supplications s'épan-
 chèrent aux pieds de Marie. Chaque matin la bénédic-
 tion du saint-ciboire était donnée; tous nos cœurs se
 confondaient dans celui de la France. Le travail pour
 les soldats occupa nos journées, satisfit un peu notre
 patriotisme, et enfin nous organisâmes une ambu-
 lance. Elle fut installée dans un des dortoirs, et les
 soldats y montaient sans pénétrer dans la clôture. Ambulance.
 La Mère Sainte-Philomène fut chargée de cette œu-
 vre de dévouement. Aucune fonction n'allait mieux
 à l'ensemble de ses qualités et à son caractère à la fois
 ferme, ingénieux et bon. Fille d'un officier supérieur,
 elle avait gardé sans doute une prédilection pour le
 soldat; nous pouvons affirmer qu'elle obtint auprès
 de nos blessés un complet succès. La prière se faisait
 en commun, le *Benedicite* se disait avec une exacti-
 tude exemplaire, et bien rares étaient les infractions
 au règlement. Elle commandait, elle reprenait, elle
 parlait du bon Dieu, et toujours elle trouva docilité et
 correspondance.

Plusieurs des soldats de l'ambulance gardèrent le
 meilleur souvenir de leur séjour à Sainte-Ursule de

Clermont; ils nous adressèrent les lettres les plus naïves et les plus touchantes. Nul ne montra un cœur plus délicat et plus reconnaissant qu'un brave pêcheur de Saint-Enogat, appelé François Savenet, et baptisé du nom familier de *Père marin*, par notre Sœur Sainte-Philomène. Le *Père marin* avait une large blessure à la jambe; grâce à nos soins, il guérit. Revenu au foyer, à sa barque et à la mer jolie, il n'oublia point ses chères Infirmières. Depuis 1870, il est resté en correspondance avec nous, et de petits cadeaux sont souvent échangés entre la famille bretonne et le Monastère. Nous ne résistons pas au plaisir de transcrire ici une de ces lettres: c'est l'éloquence du cœur qui tient la plume.

« Bonne Mère, tendre Sœur (1),

« O je savais bien que je n'étais pas oublier aux
« Ursulines, mais après ma femme et mes enfants,
« c'est vous la seule famille qu'il me reste mes frères,
« ma sœur tous sont morts et le jeune de mes frères
« père de trois enfants est tombé foudroyé sur le
« sillon en se rendant de Saint-Malo à Paromé où
« était son domicile. Mais parlons d'autre chose.
« Saint Enogat est tout à fait restauré grâce au zèle
« et à l'activité de Monsieur Langevin notre digne
« recteur. Nous avons une église magnifique cette
« semaine on va finir de poser le chemin de la
« Croix.

« Nos grèves se couvrent de baigneurs, venez donc
« une ou plusieurs Ursulines j'ai une chambre à vous
« loger une belle jeune fille pour compagne qui vous
« pilotera par les grèves une bonne amie dans mon

(1) Reproduction littérale.

« épouse qui aura soin de vous et veillera à tous
« vos besoins je ne suis pas riche vous le savez mais
« l'amitié n'a-t-elle pas son prix ?

« Parlons un peu d'eux de ces enfants, que vous
« avez adopté — Caroline est une jolie fille sous tous
« les rapports vive gaie laborieuse un peu intéressé
« mais sage. Abel est un gamin il est encore dans ce
« moment-ci à courir les grèves à se baigner, a je
« vous assure ma bonne Mère que je n'ai pas be-
« soin de le jeter à l'eau il y va bien seul il va tou-
« jour à l'école il a fait sa troisième Communion
« cette année enfin il promet, ce ne sera peut être
« pas un jean-bart mais espérons qu'il fera un homme.
« Tanquà votre filleule c'est un salpêtre elle na pas
« une minute d'arêt elle ne prend même pas le temps
« de manger. je lui dit je vais tenvoyer à Clermont
« chez ta maraire eh bien me dit-elle elle me don-
« nera bien un cerceau. Enfin ma bonne Mère mes
« enfants sont tous près de moi. Augustine n'est
« pas bien forte le travail lassomme je suis rester
« aujourd'hui pour lui donné la main et aussi pour
« vous écrire. Moi je suis toujours bien seulement il
« foudray que j'auray un emploie ou je ne serai
« pas susceptible d'aborder ma jambe car au moind-
« dre choc elle se rouvre sans cela je serais fort
« comme un roc.

« Je vais terminer ma bonne Mère bonne santé
« que Jésus Marie Joseph en l'honneur de qui nous
« sommes unis vous conserve en bonne santé. Salue
« à vous mes braves Ursulines mes très chères sœurs.

« Votre frère

FRANÇOIS SAVENET, *père marin.*

Après nous avoir envoyé la photographie de sa fille aînée, il écrivait :

« 5 Août, anniversaire de Wissembourg, fête de saint Abel.

« Ma tendre Mère

« Votre futur jean-bart est bien heureux pour le
 « jour de sa fête nous le sommes tous heureux nous
 « avons reçu vos lettres et vos aimable dons — je vous
 « enverrai s'il plait à Dieu mes deux autres enfants
 « pour le jour de l'Assomption et vous aurez le plai-
 « sir de les admiré tous trois.

« Ma main à Monsieur l'Aumônier et à Monsieur
 « Dourif (1), et vous ma bonne Mère hélas ce serait
 « mes deux bras grand ouvert comme autre fois à
 « celle qui ma donné le jour.

FRANÇOIS SAVENET, *père marin*.

La femme du *Père marin* et ses enfants nous écrivent aussi tour à tour, et ils nous prouvent que la loyauté, la délicatesse et les sentiments exquis germent naturellement de l'honnêteté et de la foi.

Mort
 d'une Novice.

Le salut de la patrie demanda plus que du dévouement et des prières, il réclama une victime : la Sœur ESTHER CHARTRON, dite SAINTE-SCOLASTIQUE, fixa le choix de Dieu. Cette pure et fervente enfant, atteinte de la petite vérole, décédait le 22 janvier 1871, dans sa vingt-troisième année, après dix mois de vêtiture. Avant d'expirer, elle prononça ces paroles bien dignes d'une vierge de Jésus-Christ : « Au nom du Père, et
 « du Fils, et du Saint-Esprit. Mon Dieu, je remets
 « mon âme entre vos mains; je vais mourir, je le

« (1) Docteur et ami de la Maison.

« sens, je m'offre à vous, je suis votre victime. Je
« vous offre ma vie pour l'Eglise, pour Pie IX, pour
« la France. Appelez-moi à vous, je désire aller à
« vous. Faites souffrir à ce corps tout ce que vous
« voudrez : que sont mes souffrances comparées à cel-
« les des martyrs ? O mon Dieu, souvenez-vous de
« mes parents, je vous remercie de me les avoir don-
« nés si bons. Si je n'ai pas correspondu à leurs soins
« autant que j'aurais dû, pardonnez-moi et bénis-
« sez-les. » Puis elle parla avec effusion de son bon-
heur d'appartenir à notre Communauté. Ces sen-
timents révèlent parfaitement ce qu'était notre chère
petite Sœur : une âme tout à Dieu, que rien ne re-
tenait plus sur la terre.

Après les douleurs de la guerre étrangère, vinrent ^{Nouvelles} les douleurs encore plus poignantes de la guerre ^{douleurs.} civile. Quelle consternation se répandit parmi nous quand, le jour même de la rénovation des Vœux, nous apprîmes le massacre des otages !

Au mois de mars, deux Sœurs étaient mortes dans l'espace de quelques jours : notre Sœur MARCELLINE CISTERNES DELORME qui avait l'âme d'une enfant et la ferveur d'un ange, et notre Sœur SAINT-JOSEPH DOMAS dont la vie silencieuse et régulière fut vraiment, suivant la parole de l'Apôtre, « cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » En septembre, la sainte Vierge appela à sa cour notre Sœur du CŒUR DE MARIE CHOROL, l'amie du saint Rosaire et la dévouée servante de Jésus-Eucharistie. L'année 1872 vit partir pour le ciel notre Sœur SAINTE-PHILOMÈNE dont nous avons déjà parlé ; la Sœur SAINT-MARTIAL GRESSIGNY, converse, et notre chère Sœur SAINT-BERNARD GERMAIN, brisée à vingt-neuf ans dans toute la flamme et les espérances de l'apostolat.

Au mois de janvier 1873, notre Sœur SAINT-XAVIER MARET, Dépositaire, succombait les armes à la main, comme un soldat toujours au poste. Puis ce fut, en juillet, la vénérée Sœur SAINTE-EUPHRASIE, l'amie et la mère de nos petites filles pauvres; en décembre, la Sœur SAINT-CHARLES GIRARD, ange adorateur du Tabernacle, la Sœur SAINTE-VICTOIRE NURY, dont la devise resta celle de ses pères: Dieu et le Roi! Cette véritable Ursuline, qui mourut octogénaire, avait enseigné pendant cinquante ans, et, avec un zèle infatigable, elle prodigua, jusqu'au dernier jour, ses avis aux jeunes maîtresses et ses gâteries aux élèves.

Notre-Dame
du
Retour.

Les premiers jours de mai 1873, Monsieur l'abbé Augustin Lémann prêchait dans notre antique Cathédrale un triduum en l'honneur de Marie. — « C'est
« un grand et solennel jour, disait-il, que celui qui
« s'est levé ce matin sur Clermont et sur l'Auvergne,
« car Clermont et l'Auvergne vont acquitter une dette
« de reconnaissance, dette contractée, il y a trois
« ans, à l'égard de la Vierge Marie et qu'il importe
« de rappeler en ce moment. Lorsque les horreurs
« d'une guerre néfaste, s'approchant de vos monta-
« gnes, menaçaient de les franchir et d'arriver jusqu'à
« vous, vous promîtes à la Vierge Marie que si votre
« sol était préservé, vous restaureriez en reconnais-
« sance, sur le faite de cette Cathédrale, la statue de
« Notre-Dame du Retour, érigée au XVI^e siècle par
« vos aïeux. Qu'elle monte donc et qu'elle apparaisse
« comme une reine au plus haut de la vaste cité des
« Arvernes, la statue de la Vierge Marie, car par elle
« vous avez été protégés, et que ce nom de *Notre-*
« *Dame du Retour*, trop beau pour ne pas devenir po-
« pulaire, soit désormais un cri de reconnaissance. »

Le promoteur de cette œuvre de restauration et de gratitude était M. Rigodon, Curé de la Cathédrale de Clermont, notre Révérend Père Supérieur.

Tandis que Marie voyait accourir la France entière autour de la roche Massabielle, notre Auvergne catholique avait ses grandes manifestations d'allégresse et de foi. Pour les cœurs chrétiens, le plus riche trésor de la province d'Auvergne, le plus beau joyau de la couronne de Clermont, c'est la statue miraculeuse de Notre-Dame du Port (1). Aussi de quelle stupeur furent saisis tous les serviteurs de la Vierge, en apprenant, dans la soirée du 28 janvier 1868, qu'un vol sacrilège avait été commis: l'Image antique et vénérée avait disparu! Comme saint Bernard, la cité en deuil répétait: « Avec Marie, a disparu le doux soleil de nos âmes. » Pendant neuf ans les fidèles ne cessèrent point de supplier le ciel de leur rendre ce cher trésor; pendant neuf ans la crypte fut fréquentée avec non moins d'assiduité que jadis, mais avec plus de larmes. Le 4 mai 1873, Monsieur l'abbé Chardon, vicaire-général du diocèse, annonçait, du haut de la chaire, que la Statue miraculeuse avait été providentiellement rendue. Le dimanche, 18 mai, au milieu des concerts et des acclamations de tout un peuple en fête, la Statue vénérée fut rapportée solennellement dans son Sanctuaire.

Notre-Dame
du Port
recouvrée.

Un de nos vœux les plus chers commença à se réa-

(1) Que de nobles et illustres pèlerins sont venus depuis quatorze siècles vénérer l'Image sainte! Ce sont les pontifes, Urbain II, le grand promoteur des Croisades, Pascal II, Calixte II, Innocent II et Alexandre III; ce sont des cardinaux, des évêques, des docteurs, des savants, des saints et des guerriers. Aimer, prier, visiter Notre-Dame du Port est une tradition de famille, un héritage d'honneur pour tous les enfants de l'Auvergne.

liser en 1874. Le 17 mars, la première pierre de notre chapelle était posée, et un joli pavillon, destiné à nos aumôniers, s'élevait dans la cour extérieure.

Nos Élèves. Par suite des tristesses et des appréhensions de la guerre, le nombre des élèves fut très-restreint en 1870. Mais il sembla que nos chères enfants voulussent, par leur sagesse exceptionnelle, consoler nos cœurs et attirer les divines miséricordes sur la patrie malheureuse. Octobre 1871 nous ramena nos cent cinquante enfants, et elles se remirent au travail avec une ardeur nouvelle. Nous laissons ici la plume à une de nos grandes élèves.

MA CLASSE (1).

« Vous m'avez vue à la récréation, chère Maman, et vous avez pu juger de ma gaité ; suivez-moi maintenant en classe où je ne suis ni moins joyeuse, ni moins souriante. Avec quel empressement j'ouvre mes livres et mes cahiers ! Nos études me plaisent, le travail nous est rendu facile, et je suis entourée de charmantes compagnes.

« Ma classe, c'est vraiment une famille où règnent l'affection la plus vraie, l'union la plus fraternelle, l'obéissance la plus filiale. Les gronderies y sont à peine connues, et les petites paresseuses, car il y en a, je le confesse, ne résistent pas aux reproches et aux encouragements de notre Mère.

« Notre classe, c'est une *petite Académie*, où toutes les sciences sont admises. Des appareils de chimie et de physique s'étalent sur la table : l'hydrogène se dégage de l'eau en notre présence, nous voyons brûler ce

(1) *Echo de Saint-Alyre.*

gaz invisible, et nous écoutons avec étonnement les sons graves ou aigus de l'harmonica chimique.

« Nous avons étudié, avec le secours d'un microscope, les premières fleurs du printemps, violettes, primévères, pervenches, myosotis. Que de merveilles cachées dans ces gracieuses corolles !

« Notre *Académie* a ses séances littéraires : nos *chefs-d'œuvre* de chaque semaine sont lus publiquement, et soumis à la critique bienveillante de notre aimable réunion. Moment terrible pour chaque auteur ! Quand mon tour arrive, je baisse la tête, je me sens rougir jusqu'aux oreilles et mon pauvre cœur précipite son tic-tac. Puis, pour nous faire oublier toutes nos émotions, on nous lit quelques voyages intéressants, quelque récit instructif, voire même quelques pages de *Cinna* ou d'*Iphigénie*.

« Notre classe a des privilèges : privilège d'aller, à la fraîcheur du matin, étudier au jardin botanique ; privilège d'explorer le Calvaire en tous sens pour y découvrir quelques jolies fleurs. On dit que plus d'une petite fille en nous voyant passer, soupire et dit tout bas : Oh ! quand serai-je en première classe ? »

Les séances musicales et littéraires sont fort appréciées de notre studieuse jeunesse. Fables et dialogues, morceaux d'éloquence et de poésie, devoirs des élèves, chants variés, font tour à tour les frais de ces charmantes soirées.

La distribution des prix est aussi embellie par un dialogue entremêlé de chants : c'est le *Dévouement* montrant ses héroïnes ; la *Famille* dont on redit les joies et les devoirs ; le *Pontificat de Pie IX* déroulant ses grandeurs, le *Cortège de la jeune fille* formé par les plus belles et les plus nobles vertus, etc.

Nos plus jeunes élèves ont aussi leurs joyeuses fêtes. Pour le succès de l'Oeuvre de la Sainte-Enfance, elles sont chargées des plaisirs d'une soirée; le jour de la première Communion, elles débitent devant Monseigneur un dialogue pieux, toujours fort applaudi par le bienveillant auditoire.

CHAPITRE IV

LA RÉVÉRENDE MÈRE SAINT-PAUL NONY

1874 à 1877.

Premier
Triennat.

La Mère Saint-Paul Nony, qui avait été précédemment Maîtresse générale du Pensionnat, était élue Supérieure, le 26 août 1874. Nous bénissons Dieu de ce choix, et comme disent nos Constitutions: « Nous l'aimons comme une mère, lui obéissant par amour et non par crainte servile. »

Visite
de
M^r Bastide.

Ce triennat s'ouvrit par la visite de Monsignor Bastide, Camérier de Sa Sainteté, et ancien Aumônier des Zouaves pontificaux. Il nous souvient de sa piété, de son enthousiasme pour Pie IX, et du charme de ses paroles. Il disait: « Dieu aurait laissé au monde le soin de se créer lui-même un Pape qui possédât toutes les qualités nécessaires, et qui pût porter dignement le fardeau de l'Eglise dans ces temps difficiles, il ne l'aurait pas fait autrement que Pie IX. » Après nous avoir donné les plus charmants détails sur la journée de Sa Sainteté, et sur sa modeste chambre de Franciscain, Mgr Bastide ajoutait: « Pie IX a surtout deux grandes dévotions: le Saint-Sacrement et la sainte Vierge. Qui pourrait dire ce qui se passe dans ces entretiens mystérieux du Maître

« et du disciple, l'intimité qui existe entre ces deux
« cœurs! Personne, disait un cardinal, ne saurait
« comprendre à quel point le Pape est avancé dans les
« voies intérieures! Pie IX aime les chants liturgiques,
« les hymnes de l'Eglise. C'était pour lui un bonheur
« d'officier pontificalement aux grandes fêtes de l'an-
« née. Depuis qu'il ne lui est plus permis de le faire
« dans sa chère Basilique de Saint-Pierre, on l'a vu se
« consoler de cette privation en chantant, aux pieds de
« Jésus au Saint-Sacrement, la Préface de la fête et les
« hymnes joyeuses de la solennité pascale... Pie IX
« est calme au milieu des épreuves actuelles. On a sou-
« vent répété qu'il espérait voir le triomphe de l'Eglise;
« c'est inexact. Les seules paroles que Sa Sainteté pro-
« nonce invariablement sont celles-ci : « Je suis sûr du
« triomphe. »

Monsignor Bastide fit une longue promenade dans notre enclos, cueillit des fleurs, des fruits, et ce *chevalier de Marie*, ainsi qu'il aimait à s'appeler, promit de porter notre souvenir à Sainte-Marie-Majeure dont il était chanoine. Hélas! nous ne pouvions penser que, quelques mois plus tard, cet aimable Prélat mourrait dans toute la vigueur de l'âge!

Monseigneur de Cahors revient souvent dans notre Auvergne. Au mois de décembre 1874, il trouvait au Monastère deux Ursulines de Sousceyrac, que sa Grandeur nous avait envoyées, et que notre amour fraternel avait accueillies. Revoir Mgr Grimardias est toujours pour Sainte-Ursule de Clermont une grande joie, et si nous l'appelons encore du nom de Père, c'est que nous restons ses Filles bien-aimées.

L'année 1875 s'ouvrit par quatre deuils successifs : Quatre deuils-
notre petite Novice, SŒUR MARIE-BERCHMANS ESCOT,

s'envola au ciel après avoir prononcé ses vœux sur son lit d'agonie; huit jours après la Sœur du CŒUR DE JÉSUS CHARDAT, la vaillante ouvrière du Maître, fut appelée au repos éternel. Puis, le 4 mars, ce fut la Sœur SAINT-MARTIN, converse, octogénaire, qui, après avoir passé de longues années dans la prière et la souffrance, mourut dans une douce joie; enfin, notre Sœur SAINTE-LUCIE FOURNIER décédait le 16 mai: simplicité, pureté d'âme et cordiale intimité avec l'Enfant divin, tels furent les caractères distincts de cette fidèle Epouse de Jésus-Christ.

Couronnement
de
Notre-Dame
du Port.

Le 20 juin 1875, Notre-Dame du Port était couronnée par Pie IX. Les couronnes de la Vierge et de son divin Fils, offertes par la piété et la générosité de l'Auvergne, sont estimées plus de 50,000 fr. Nous renonçons à décrire les détails de cette fête unique dans les Annales de notre cité. Le Monastère s'unit à la joie publique: ses fenêtres furent pavoisées, sa grande façade et son Calvaire, brillamment illuminés. Sur cette même place, où Pierre l'Hermitte avait fait jaillir l'explosion de foi des croisades, des milliers de voix répétèrent:

Oui, Dieu le veut! Noble Arvernie,
Du passé redis les accents!
Oui, Dieu le veut! porte à Marie
Tes hommages et tes serments!
La croix enflamma le courage
De nos ancêtres valeureux;
Reine du ciel, ces mêmes lieux
Voient les fils des croisés couronner ton Image.
Reine de nos aïeux,
Nous serons dignes d'eux.
O Marie,
L'Arvernie
Toujours t'aime et te prie,

Et ta gloire l'émeut...

Oui, croyante,

Et vaillante,

Elle redit : Dieu le veut, Dieu le veut!

Monseigneur Mermillod avait prêché le *Triduum* préparatoire à la fête; la sympathie et l'enthousiasme l'avaient accueilli, et à notre tour, nous souhaitions voir le noble exilé et entendre le célèbre orateur. Le lendemain du Couronnement, l'illustre Evêque offrit la sainte Messe dans notre chapelle; grande fut notre émotion, quand sa voix pieuse et attendrie accentua ces paroles du *Pater, fiat voluntas tua*. Et qui eût pu se défendre de verser des larmes en voyant celles de l'évêque proscrit tomber sur l'autel sacré! Coulez, ô larmes saintes, larmes du Père et du Pasteur! les anges vous recueillent; vous attirerez la miséricorde de Dieu sur des fils rebelles, et Jésus pourra leur dire : « Beaucoup de péchés vous sont pardonnés, parce que votre Pasteur a beaucoup aimé et pleuré. »

Mgr Mermillod
au
Monastère.

Après un déjeuner frugal, Mgr Mermillod se rendit dans la grande salle du Pensionnat. Une des Religieuses lut un compliment à sa Grandeur, et le saint Evêque nous adressa des paroles que nous tenons à enchâsser comme un diamant dans ces humbles pages.

« C'est une consolation et un doux repos pour un évêque, de visiter une Communauté, même après avoir assisté à une de ces fêtes religieuses qui remuent une cité tout entière. C'est une halte dans un nouveau Béthanie. Un évêque est heureux de visiter une maison religieuse, parce qu'il y rencontre la vraie joie. Dans le monde il n'y a plus de joie, on s'y amuse médiocrement, on ne sait plus y rire; on se pare avec éclat, mais les cœurs sont en deuil; ici,

« on porte des vêtements de deuil, et les cœurs sont
« en fête. Un évêque exilé a besoin de rencontrer des
« visages épanouis, et c'est surtout dans une Com-
« munauté qu'il les trouve... Mes Filles, vous avez
« choisi la meilleure part. En célébrant le saint Sa-
« crifice dans votre chapelle, je pensais qu'une Re-
« ligieuse par sa profession a trois gloires. D'abord,
« vous êtes des victimes entre les mains de Dieu;
« au cloître se célèbre continuellement le saint Sa-
« crifice. Le prêtre, c'est Notre-Seigneur lui-même;
« l'hostie, c'est la religieuse. Le prêtre à la sacristie,
« c'est le premier appel de Dieu; le prêtre au bas de
« l'autel, c'est le postulat; l'offertoire, c'est le novi-
« ciat; la consécration, c'est la profession. A ce moment
« il ne reste plus rien du pain et du vin; de même les
« vêtements de la religieuse ne sont plus qu'une appa-
« rence, l'immolation est complète. Un intervalle s'é-
« coule après la consécration, pendant lequel l'hostie
« reste sur la patène jusqu'au moment de la commu-
« nion; la mort pour la religieuse, c'est l'union éter-
« nelle avec Dieu.....

« Une circonstance du saint Sacrifice m'a toujours
« profondément ému; je bénis l'hostie en disant :
« *Hostiam puram + Hostiam sanctam + Hostiam*
« *immaculatam.* + C'est un homme que bénit l'Au-
« teur même de toute bénédiction, et cette émotion
« se renouvelle toutes les fois que je célèbre les saints
« Mystères.

« Dans une autre circonstance, j'ai éprouvé quel-
« que chose de semblable : c'était, il y a onze ans,
« quand je reçus la consécration épiscopale des mains
« de Pie IX. Le Pontife consécrateur célèbre la sainte
« Messe en même temps que l'évêque consacré. Il n'y

« a qu'une hostie et qu'un seul calice. J'ai donc par-
« tagé l'hostie avec le Saint-Père, et, après avoir pris
« la moitié du Sang précieux, Sa Sainteté m'a donné
« le calice, et j'ai bu à la même coupe. Lorsque le
« Pontife a consacré l'élu, il le conduit sur le trône,
« et s'agenouillant devant lui, il reçoit avec tous les
« assistants la bénédiction du nouvel évêque. J'ai vu
« Pie IX s'incliner devant moi, et j'ai dû bénir celui
« qui bénit la ville et le monde... Ce fut une émotion
« bien grande que celle que j'éprouvai alors; mais
« combien suis-je plus profondément remué lorsqu'à
« l'autel, c'est Notre-Seigneur lui-même que je bénis;
« ce n'est plus le Vicaire, c'est le Christ lui-même.

« Notre-Seigneur fait lui aussi des bénédictions sur
« l'hostie de son sacrifice. Voilà une santé qui s'affai-
« blit, c'est un signe de croix sur le corps; voilà une
« épreuve intérieure, une nuit de l'âme, ces peines
« dont Dieu se sert pour achever la sanctification de
« ses saints et préparer leur dernier jour, c'est le signe
« de la croix sur l'âme; le cœur est attaqué dans sa
« sensibilité, c'est une peine de famille, c'est une souf-
« france intime, voilà le signe de la croix sur le cœur.

« Le second caractère que revêt la religieuse tout
« spécialement par sa profession, c'est qu'elle devient
« la consolatrice du Cœur de Jésus... La Religieuse
« victime et consolatrice de Jésus doit être encore la
« vraie fille de l'Eglise..... Et maintenant, je vais
« vous bénir, et, comme je le disais il y a quelques
« jours aux élèves du Grand-Séminaire, je désire que
« cette bénédiction vous obtienne deux grâces, qu'elle
« vous préserve de deux sortes d'exils. Ne soyez jamais
« exilées du cœur de Jésus, cette patrie de nos âmes,
« et jamais exilées du cœur de la sainte Eglise. »

Nos
consolations.

L'Auvergne ayant organisé en mai un pèlerinage à Rome, une trentaine de nos anciennes élèves s'enrôlèrent dans la pieuse caravane, et plusieurs de nos futures postulantes, sentirent leur vocation s'affermir sous la main bénissante de Pie IX. Que de remerciements nous avons à rendre au Seigneur pour les fruits nombreux que nous récoltons parmi nos enfants ! Que d'épouses de Jésus-Christ dans les divers ordres religieux, que d'admirables mères de famille, que de ferventes chrétiennes, sorties de notre Pensionnat !

Nos chères élèves nous ont donné un touchant témoignage de leur reconnaissance. La Circulaire suivante leur était adressée, le 12 octobre 1875, par trente de leurs compagnes qui s'étaient réunies dans le même désir :

M...

« C'est à votre titre d'ancienne élève de Saint-
« Alyre et à votre reconnaissance qu'il est fait appel
« aujourd'hui.

« La chère Maison qui fut la nôtre, et dont le sou-
« venir est toujours vivant dans nos cœurs, va enfin
« posséder un sanctuaire plus digne du Maître divin.
« Nous étions fières de notre Couvent, mais nous lui
« voulions une autre église. Ce légitime désir va être
« satisfait. Les travaux commencés au mois d'août
« 74, touchent à leur fin. Ne serions-nous pas heu-
« reuses, nous qui avons quitté le Monastère depuis
« un temps plus ou moins long, d'avoir dans cette
« église nouvelle et ancienne tout à la fois, puisque
« les murs d'enceinte ont été conservés, comme un
« ex-voto qui dirait à Dieu et à nos Mères notre

« éternelle reconnaissance pour l'éducation chrétienne
« que nous avons reçue dans ce cher Couvent!

« Une ancienne élève (1) ayant eu cette bonne
« inspiration, nous venons avec confiance vous en
« faire part; vous serez heureuses de contribuer à
« l'achat d'une statue de la sainte Vierge qui serait
« offerte comme *Don des anciennes élèves*, et qui
« pourrait être placée dans une des chapelles laté-
« rales de l'église.

« Les anciennes élèves qui répondront à notre ap-
« pel sont invitées à se rendre au Couvent le 21
« novembre, fête de la Présentation de la sainte
« Vierge, à trois heures, pour offrir à la Mère Supé-
« rieure notre don collectif avec la liste de toutes
« les donatrices. »

Cet appel fut entendu, et nous possédons aujourd'hui dans notre chapelle restaurée, une Vierge-Mère, qui est vraiment une œuvre d'art. Elle est due au ciseau de Monsieur le Commandeur Jacometti, sculpteur pontifical. Avant de sortir des ateliers du Vatican, elle a reçu la bénédiction de Pie IX, et le doux Pontife a accordé une indulgence de trois cents jours aux fidèles qui réciteront devant cette statue l'*Ave Maria*, ou le *Memorare*. Nos élèves lui ont donné le nom charmant et symbolique de *Notre-Dame de Souvenance*. Nous avons accepté ce titre avec joie, et nous aussi, nous disons à nos élèves bien-aimées:
« Aux pieds de Marie, enfants, vos Mères se souviendront. »

N.-D.
de
Souvenance.

Cette statue coûta trois mille francs, et elle fut inaugurée solennellement le 22 juin 1876.

(1) M^{lle} Antoinette Germain.

Rapports
fraternels.

Nos relations avec l'Ordre se multiplièrent en 1875. Les portes du Monastère s'ouvrirent pour recevoir des Sœurs d'Avallon, de Chirac, de Lutra, de Sousceyrac. A la demande de Mgr Grimardias, notre Sœur Marie-Gabriel Chameralat fut envoyée, en qualité de Maitresse des Novices, chez nos Sœurs de Sousceyrac, et, aux instances de M. l'abbé Cavard, aumônier de nos Sœurs de Sommières, notre Mère accorda la Sœur Saint-François de Sales Boucard à cette Communauté. Il est de tradition au Monastère de Clermont de choisir parmi ses meilleurs sujets pour venir en aide à nos chères Maisons.

Nouveaux
Deuils.

La mort, au début de l'année, avait redoublé ses coups; au mois de décembre elle apporta deux nouveaux deuils: la Sœur SAINT-THOMAS D'AQUIN NUGER était un sujet remarquable par l'intelligence et l'activité; après une maladie, pendant laquelle elle avait reçu deux fois l'Extrême-Onction, elle expira subitement, à la suite d'un vomissement de sang, dans les bras de notre Mère, à l'âge de trente-deux ans. Quinze jours après, 26 décembre, notre Sœur SAINTE-MARIE DE LATOURFONDUE mourait à soixante-quatorze ans; cette fidèle adoratrice du Saint-Sacrement, cette fille dévouée de Notre-Dame du Port, s'endormit dans le Seigneur après trois jours d'agonie, et toute une vie remplie par la prière, et sanctifiée par la souffrance.

Nouvelles
consolations.

L'année 1876 a porté plusieurs joies à nos cœurs d'Ursulines: nos Sœurs persécutées de Rome, de Brescia, de Désenzano, reçoivent par notre entremise les généreux secours de nos Communautés; la Révérende Mère du Précieux-Sang, Supérieure de Lutra, et sa charmante compagne de voyage, M^{lle} Agnès Toselli,

font une halte de quelques jours au milieu de nous; l'appel de nos Sœurs allemandes établies à Marseille est entendu de nos Supérieurs : notre jeune Sœur Saint-Xavier Cosse, et une Sœur converse, deviennent les collaboratrices des chères exilées; nous adressons à Rome notre lettre postulatoire pour l'introduction de la Cause de notre vénérée Mère Marie de l'Incarnation. Enfin, nos Sœurs de Québec prennent l'initiative des Circulaires et nous lisons avec émotion et bonheur leurs intéressantes pages.

A notre tour, le 21 novembre, sous les auspices de Marie enfant, nous faisons paraître notre première Circulaire.

Dans les précédentes Annales, il est longuement parlé de l'adoption d'une petite fille, par notre Pensionnat, en 1852. Nous nous faisons une joie de dire que l'œuvre a été généreusement continuée. Après avoir été élevée chrétiennement, Marie-Cécile a appris l'état de repasseuse. Une des rédactrices de l'*Echo* écrivait, en mai 1877 : « Grande nouvelle pour vous, chères Anciennes, qui avez été les mères adoptives de la petite Marie-Cécile. Depuis trois jours elle est devenue M^{me} Godel ! Elle apportait à son mari, ouvrier cotonnier, une *dot* due à vos libéralités et à la sage administration de notre Mère Supérieure. Quelques anciennes élèves ont fait leur cadeau de noce : l'une a envoyé de la toile ; l'autre, des draps et des serviettes ; une troisième, l'anneau nuptial en or, et plusieurs, de petites sommes qui ont contribué à l'achat du mobilier et du trousseau. Pour être dignes de nos devancières, nous avons ouvert nos bourses, et aidé nos Mères à la confection du trousseau : jamais grande dame n'occupa tant d'ouvrières. Marie-Cécile a chargé

La Protégée
du
Pensionnat.

notre Mère Supérieure de transmettre tous ses remerciements à ses fidèles bienfaitrices. Le jour de son mariage, sa reconnaissance a voulu que le Monastère prit part à la fête, et on nous a distribué pain bénit et dragées. Que Dieu bénisse toujours la protégée du Pensionnat! »

Noce d'or
de
Pie IX.

Mil huit cent soixante-dix-sept s'appellera l'année des Noces d'or de Pie IX. Nous nous sommes unies à cette explosion d'amour de la chrétienté envers son Chef, et nous avons applaudi à la belle parole de Monseigneur Langénieux, archevêque de Reims: « Le dévouement des âmes chrétiennes est le char de triomphe sur lequel Pie IX passe et règne. »

Notre amour pour le Pontife immortel s'est ravivé aux récits de M. l'abbé Fougerouse, aumônier de la Communauté depuis 1875. Le pieux pèlerin partait seul, le 20 avril, pour la Ville éternelle, afin de satisfaire à loisir sa ferveur et sa foi. Il visita tour à tour à Lyon le sanctuaire de Fourvière, à Turin le saint Suaire, à Milan le Dôme, à Brescia le tombeau de notre Mère sainte Angèle. Voici ce qu'il écrivait de cette dernière ville :

« Ma Révérende Mère,

M. l'Aumônier
à Brescia,
à Rome.

« Que ne vous est-il donné, à vous et à toutes nos
« chères Sœurs, d'avoir le bonheur de vénérer les re-
« liques de sainte Angèle comme je viens de le faire
« moi-même ! Ce matin, j'ai eu la consolation de cé-
« lébrer la sainte Messe dans la crypte de la superbe
« basilique ambrosienne à Milan, sur les reliques
« de saint Charles Borromée, l'un de vos Patrons et
« des plus zélés promoteurs de l'Ordre divin de sainte

« Angèle. J'ai, de mon mieux, prié ce grand Saint
« pour toutes les Ursulines, et me voici à Brescia :
« mon premier soin, après l'installation à l'hôtel, a
« été d'aller voir nos chères Sœurs que j'ai eu bien
« de la peine à trouver. Ma visite et votre lettre ont
« fait grand plaisir à la Révérende Mère : elle m'a fait
« apporter immédiatement, dans un reliquaire bien
« modeste, le pied gauche de sainte Angèle que j'ai
« vénéré au parloir, et elle m'a donné pour guide une
« pauvre jeune fille qui m'a conduit à l'église Sainte-
« Affre. Le gardien de l'église a paru d'abord assez
« rébarbatif, puis il s'est radouci jusqu'à consentir à
« découvrir le reliquaire de sainte Angèle en l'absence
« du Curé, et j'ai pu contempler un moment cette
« sainte relique, étendue sur un coussin, les chairs
« bien conservées, mais sèches et un peu noircies ; on
« voit dans les traits les traces de la mort, non celles
« de la décomposition ; la bouche est entr'ouverte com-
« me pour parler encore à ses filles. J'ai versé de bien
« douces larmes devant cette châsse qui sert de rétable
« à l'autel, et demain je dois, à six heures, y célébrer
« la sainte Messe ; je la dirai pour notre chère Com-
« munauté de Saint-Alyre en particulier, mais aussi
« pour toutes les filles de sainte Angèle. »

Après avoir visité Venise et les reliques de saint Marc, Florence et le Baptistère, Assise et Notre-Dame des Anges, Lorette et la Santa-Casa, l'heureux pèlerin entra dans la Ville éternelle, et il laisse épancher dans sa correspondance son bonheur et son enthousiasme.

« Je sens avec joie que le but de mon pèlerinage
« est atteint ; j'ai vu quatre fois et entendu très-bien
« autant de fois le Saint-Père ; à la dernière audience,
« j'ai pu baiser sa main. Il nous a bénis, et avec nous

« il a béni particulièrement toutes les âmes qui nous
 « sont confiées. Quelle bonté et quelle majesté!
 « Hier, à sa dernière audience, M. l'abbé Beauregard
 « ayant dit à Sa Sainteté que Monseigneur Féron est
 « le doyen des Evêques du monde catholique, Pie IX a
 « répliqué avec un joyeux à-propos : « Et moi je suis
 « le doyen des Papes; il n'y en a pas qui aient vécu au-
 « tant que moi. » A la fin, nous ayant parlé de saint
 « Jean devant la Porte-Latine et se remettant sur sa
 « chaise pour nous quitter, le Saint-Père a dit avec un
 « bon et fin sourire : « Je vous parlais de saint Jean:
 « quand il était trop vieux, il se faisait porter dans
 « l'assemblée des fidèles pour leur prêcher la charité;
 « je ne sais pas l'imiter autrement, mais je l'imité en
 « *sa chaise à porteurs.* »

C'est sur le nom de Pie IX que se terminera notre humble relation. Reconnaissance au Pontife immortel qui a introduit la Cause de notre vénérable Mère Marie de l'Incarnation, et qui a donné à notre Ordre bien-aimé cet insigne et dernier témoignage de bienveillance apostolique! Le 15 septembre, à trois heures du soir, un télégramme nous annonçait ce grand événement, et de nos voix et de nos cœurs jaillissait ce cri, qui doit clore l'histoire de ces vingt dernières années remplies des bienfaits de Dieu:

Te Deum laudamus, te Dominum confitemur.

Soixante Religieuses de chœur, vingt-huit Converses, cent cinquante Pensionnaires, quatre-vingts Externes environ, composent actuellement le personnel du Monastère de Sainte-Ursule de Clermont-Ferrand.

Septembre 1877.

Sous les auspices du glorieux Patron de la France, saint Louis, elle avait reçu la grâce du Baptême ; sous son égide encore, elle s'avança pour la première fois vers la Table sainte, et cette date devait lui rappeler bien d'autres anniversaires. Mais, hélas ! ce ne fut pas en compagnie d'enfants en parure de fête, et au chant des pieux cantiques, que Louise fit sa première Communion. La Révolution avait renversé le trône et l'autel, les plus nobles têtes avaient été frappées, et les chrétiens fidèles, proscrits ou persécutés, cachaient dans l'ombre leurs larmes et les saints Mystères qu'ils célébraient encore...

Ces jours de tristesses et de ruines laissèrent dans l'âme de la jeune fille une impression, que les années ne purent affaiblir ; jusque dans sa vieillesse le nom seul de révolution faisait tressaillir notre vénérée Mère. Cependant, au milieu de cette affreuse tourmente, une voix que l'on n'entend que dans la solitude, avait retenti : à dix ans, Louise comprit l'appel du Bien-Aimé, et, chose étrange, cette enfant qui voyait tous les monastères renversés, et qui n'avait jamais rencontré de religieuses, prenait en son cœur l'invincible résolution de se réfugier dans un cloître et de prendre le voile. Elle a raconté souvent que, bien jeune encore, elle allait en secret prier devant une statue de Marie, et l'enlaçant de ses deux bras, elle promettait à la Reine des Vierges d'être un jour religieuse.

Louise grandit, et avec elle la piété, l'activité, les précieuses qualités du cœur : ses vertus justifiaient les préférences de ses parents. Que de fois, éveillant ses souvenirs, elle nous rappelait les marques de leur tendresse ! « Au jour de ma fête, disait-elle, alors que toute la famille était en joie, je trouvais sous ma serviette une jolie pièce d'or, déposée par la main généreuse de ma mère ; cette gâterie restait secrète pour ne pas éveiller la jalousie de mes frères et de mes sœurs. » Madame Mandet jouissait de sa fille chérie sans prévoir l'avenir ; mais un jour Louise annonce qu'elle entrera chez les Ursulines nouvellement rétablies à Clermont.

Les larmes maternelles, les prières, les supplications sont inutiles ; la colombe prend son essor vers l'arche bénie : dans le monde, elle ne savait où placer son chaste pied et où abri-

ter son aile. Notre vénérable Fondatrice, la Mère Saint-Pierre Bravard, accueille avec bonheur M^{lle} Mandet, et elle connaît promptement la valeur du trésor que Dieu lui a donné. Louise revêtit le saint habit le 25 août 1812; elle prononça ses vœux à la même date, en 1814, et dès lors, elle devint une des plus fermes colonnes de la Communauté. Son jugement sûr, sa connaissance des affaires, son activité, et surtout son dévouement, la rendaient excellemment propre à l'administration. La Sœur Saint-Louis fut donc nommée Dépositaire. Elle remplit pendant plus de quarante ans les principales charges de la Maison, et fut élue Supérieure à trois différentes reprises. Notre reconnaissance se plaît à le redire; c'est en grande partie à la sage économie et à la prudente administration de cette digne Mère que notre Monastère est redevable de la prospérité où il se trouve aujourd'hui.

La Mère Saint-Louis connut toutes les épreuves d'une Communauté naissante; mais, dévouée corps et âme à ses intérêts, elle ne recula ni devant la peine, ni devant les sollicitudes. Son cœur délicat sentait vivement le bien fait à sa chère Maison, et il gardait impérissable le souvenir des Supérieurs qui l'aidèrent de leurs conseils et de leur expérience: Mgr de Guérines, le zélé fondateur de la Maison, devenu plus tard évêque de Nantes; M. de Bégon, qui hérita de sa charge et de son dévouement; enfin M. l'abbé Gannat, grand-vicaire de Monseigneur Féron.

M. l'abbé Gannat, un des prêtres les plus éminents du diocèse de Clermont, avait une connaissance étendue des affaires, et sa prudence égalait sa bonté. Dieu établit entre ces deux âmes, une union étroite, une affinité merveilleuse, et des rapports de conscience resserrèrent encore les liens qui unissaient la Révérende Mère à son Supérieur. La reconnaissance répondait largement aux bienfaits, et, jusqu'aux derniers jours de sa vie, alors même que tous les souvenirs s'effaçaient dans le lointain, elle redisait le nom de son vénéré Père et Supérieur: la gratitude éveillait sa mémoire.

Elle eut aussi, par suite de ses charges, de nombreux rapports extérieurs, et sa bonté assura à la Communauté de véritables amis.

Notre Mère Saint-Louis ne fut jamais absorbée par ses nombreuses occupations. Elle était avant tout la religieuse modèle : la prière et la régularité étaient sa vie. Dès quatre heures du matin, elle commençait ses pieux exercices : l'oraison, l'Office, le Chemin de la Croix, la sainte Messe, la Communion se succédaient, sans laisser la ferveur de la digne Mère, et dans la journée on la voyait accourir la première quand le signal appelait les religieuses au pied des autels. Elle conserva jusque sous les glaces de l'âge, la flamme sacrée de la ferveur, et son regard devenait vif et rayonnant lorsqu'elle parlait des choses de Dieu. La sensibilité de son cœur lui faisait vivement ressentir les épines qui se trouvent si abondantes sur la route de l'exil; mais la prière et la soumission à la volonté divine cicatrisaient ses blessures, et, dans un âge avancé, elle aimait à répéter ces vers naïfs :

Dieu le vent, dis-je à mon âme ;
Aussitôt elle se calme.
O Dieu, que ce mot a d'attraits !
Partout il porte la paix.

Son amour pour Notre-Seigneur lui faisait savourer toutes les délices de la parole de Dieu ; elle aimait avec ardeur les sermons, les exhortations, et dans sa vieillesse, la lecture fut une de ses plus douces joies. Avec quel ravissement la sainte Mère ne lut-elle pas alors les vies du Père de Ravignan, de Mgr de Cheverus, du Père Canisius, du Père Barelle ? Seulement, après le charme de la lecture elle n'avait plus celui du souvenir.

Mais il faut revenir encore sur ce point : la régularité de notre Mère Saint-Louis. Elle avait vraiment ce que désirait un Ancien : Une âme saine dans un corps sain. Douée d'une de ces fortes constitutions si rares de nos jours, elle ne faiblissait ni devant les prescriptions de la vie monastique, ni devant les travaux accumulés, et jusqu'à quatre-vingts ans elle fut fidèle à tous les jeûnes prescrits par l'Eglise ou les Constitutions. Elle était le type de la vraie religieuse, la colonne de la régularité, l'exemple de toutes ses sœurs, et, pour tout dire en un mot, la règle vivante du Monastère. Véritable Ursuline, elle aimait les élèves, et le plus bienveillant

accueil était réservé aux jeunes enfants ; mais rarement elle fut employée au Pensionnat. Dépositaire, Supérieure, Assistante, elle exerça surtout son influence dans l'intérieur de la Communauté.

Et maintenant que dirons-nous de son esprit de prière, de sa foi ardente, de son attachement à l'Eglise ? Elle avait entendu et compris ces paroles du Maître : « *Il faut toujours prier ; demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez.* » Cette fervente sollicituse se tenait sans cesse à la porte du Cœur de Jésus ; elle suppliait avec une assiduité et une tendresse merveilleuses, pour les pécheurs, pour les ennemis de la Foi, pour cette France si chère à son grand cœur, pour cette Communauté à laquelle était vouée sa vie, pour l'Eglise surtout dont elle ressentait toutes les tribulations. Le nom seul de Pie IX faisait monter les larmes à ses yeux, et dans ses dernières années on dut lui cacher les douleurs de l'auguste Pontife pour ne pas affliger son cœur si sensible et si chrétien. Oh ! oui, nous pouvons justement rappeler les vertus de notre Mère, car, ainsi que le dit l'Écriture : « *La femme qui craint le Seigneur mérite d'être louée.* »

Cette autre parole lui convient aussi : « *Elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté.* » Servante du Père de famille, elle comprenait la valeur du temps, et ses mains actives ne connurent jamais le repos. Tantôt elle saisissait le pinceau, ou ornait des reliquaires ; tantôt elle brodait des ornements d'Eglise, ou ces tableaux sur étoffe si en vogue autrefois ; tantôt, et plus souvent encore, elle tricotait. Allait-elle surveiller les ouvriers ? allait-elle se promener avec ses Sœurs ? elle avait toujours son cher tricot ; dans sa dernière maladie, pouvant à peine soutenir ses mains, elle faisait encore mouvoir les aiguilles de son bas, et l'on peut dire que notre Mère est morte en priant et en travaillant.

Notre Révérende Mère Saint-Louis était parmi nous vénérée et aimée. Nous répondions à son dévouement et à sa bonté par la plus affectueuse reconnaissance. Nous l'entourions de respect, de soins et d'amour, et les jeunes Sœurs, pour traduire leur vénération et leur tendresse, l'appelaient de ce nom grave et doux : *La Grand'Mère.*

L'humilité qui lui faisait craindre les éloges, lui faisait

aussi redouter les jugements de Dieu, et durant ses dernières années, elle connut cette crainte, ces inquiétudes, et cette nuit de l'âme, qui sont les dernières épreuves des saints. Avec l'âge, sa mémoire s'affaiblit; mais, chose admirable, son jugement restait sûr et lucide, et, dans les Conseils, elle sut toujours parler et agir avec une justesse d'esprit remarquable.

La vieillesse de notre Mère fut sereine, digne, bienfaisante, et le vrai couronnement d'une vie de prière et de labour. Dans sa dernière maladie se reflétèrent toutes ses vertus: esprit de pauvreté, obéissance, piété ardente. On est en hiver, et l'on veut mettre un poêle dans la chambre de la vénérable octogénaire; sa régularité s'effraye de cette innovation: « Un poêle dans la chambre de la Mère Saint-Louis, s'écrie-t-elle; mais c'est un abus! n'aura-t-il pas des conséquences? » Les remontrances affectueuses qu'on lui adresse ne peuvent calmer son indignation, et l'autorité de notre Mère Supérieure peut seule triompher de sa résistance: « Je suis souffrante, dit la Mère Sainte-Cécile avec un demi-sourire, et si vous n'avez point de feu dans votre chambre, je ne pourrai plus venir vous voir. » A cette parole, l'austère Religieuse est vaincue. Oh! c'est que la visite de notre vénérée Mère était pour elle une vraie joie. Aussitôt qu'elle la voyait entrer, son visage s'illuminait, et, jusqu'à la dernière heure, elle reconnut cette voix et cette autorité qui étaient pour elle l'expression de la volonté divine. « Notre Mère l'a dit, » ce mot opérait des prodiges. L'avant-veille de sa mort, il y eut une double prise d'habit, et les jeunes novices vinrent rendre visite à la vénérable Mère: « Mon enfant, dit-elle à l'une d'elles, dans un langage familier autorisé par son grand âge, ne cherche pas une grande perfection, applique-toi surtout à mépriser la volonté en toutes choses. »

Notre chère malade reçut les derniers Sacraments avec une foi admirable. « Oh! je veux me mettre à genoux, pour recevoir Notre-Seigneur! » s'écria-t-elle; l'obéissance retint seule sa piété. Elle s'endormit dans le Seigneur le 3 mars 1870, à deux heures du matin, redisant encore pour dernière parole ce cri de courage, qui dénote si bien son caractère: « Allons, il faut nous lever! » Oui, digne et

sainte Mère, vous vous êtes levée de votre lit de souffrance, pour aller au devant du Bien-Aimé. Vos mains remplies de bonnes-œuvres, votre cœur purifié et fidèle, vos saints Vœux si bien gardés pendant cinquante-six ans, votre vie de dévouement, tout enfin vous a fait accueillir avec amour par Celui qui fut votre Epoux, votre Sauveur et votre unique Maître. Ah! du haut de la patrie céleste, veillez sur cette Maison qui vous fut si chère, et faites-y toujours fleurir la régularité, l'obéissance et la charité fraternelle, ces gloires et ces joies de la vie religieuse.

LA SCEUR SAINT-FRANÇOIS DE SALES MARET.

Celui qui fera et enseignera sera le plus grand
dans le royaume des cieux. (S. MATH.).

C'EST le type de la véritable Ursuline que nous allons montrer : notre chère Sœur SAINT-FRANÇOIS DE SALES était digne par sa pureté d'exercer des fonctions angéliques, comme disent nos Constitutions, et elle était capable de les remplir par ses talents et son amour pour la jeunesse.

Mademoiselle MARIA MARET naquit le 29 juillet 1831, à Billom, petite ville de notre département. Une mère chrétienne veilla sur son berceau, et on peut dire que son âme s'ouvrit à la foi, en même temps que son esprit à la raison. Dès qu'elle put quitter les genoux maternels, elle fut conduite chaque jour chez les Dames de la Miséricorde, dont la Maison-Mère est à Billom, et la pieuse enfant garda toujours pour ces dignes Maîtresses la plus tendre reconnaissance. A dix ans, elle avait entrevu les délices de la virginité; à seize, Mademoiselle Maret venait terminer son éducation chez les Ursulines de Clermont, où sa sœur aînée était déjà religieuse. Maria se montra bientôt une excellente élève, et de brillants succès couronnèrent ses études.

Le choix de Jésus-Christ s'était arrêté sur cette âme pure, et l'Epoux divin trouva une correspondance fidèle. Mademoiselle Maria Maret ne resta que deux mois dans sa famille, où tant de liens aimés semblaient la retenir, et avec la bénédiction de sa mère, véritable femme forte, elle dit adieu aux

douceurs du foyer domestique. Ce fut le 1^{er} novembre 1849, sous les auspices de tous les Saints, qu'elle fit son premier pas dans la vie religieuse. Sa sœur lui fut donnée pour *ange*, et ce fut entre elles deux, si différentes pourtant de caractère, comme une sainte émulation d'amour pour Jésus et de zèle pour son service. Quelques mois après son entrée au Noviciat, notre chère Sœur reçut, avec le voile des Novices, le nom de Saint-François de Sales, et deux ans après la chaîne d'or des Vœux l'unissait irrévocablement à l'Époux des vierges.

Il est à croire que notre Sœur Saint-François de Sales ne connut jamais, ou du moins fort peu, les inquiétudes et les peines d'esprit. L'innocence de son passé, sa foi en l'obéissance, sa droiture et sa simplicité vraiment exceptionnelles, lui attirèrent cette faveur du doux Pasteur des âmes.

Cependant cette vraie disciple de Jésus-Christ devait avoir sa part d'épreuves : peu après sa vêtue, elle fut atteinte d'une violente irritation d'estomac; plus tard le mal s'étant porté aux yeux, il fallut à notre pauvre Sœur la chambre noire et les remèdes énergiques.

Mais ses plus grandes souffrances ne furent pas pour le corps, il faut les chercher dans son cœur si sensible et si délicat. La mort l'atteignit dans ses plus chères affections de famille, et c'est sans doute à ces croix qu'elle faisait allusion, quand elle disait : « Il m'est arrivé une fois de tant souffrir, que sans la grâce de Dieu, j'en serais morte. »

Trois vertus brillèrent en notre bien-aimée Sœur : l'amour de la virginité qui semblait innée dans cette âme privilégiée; la charité, avec toutes ses nuances de délicatesse, de prévenance, de dévouement; enfin, le zèle qui nous paraît être le plus beau fleuron de sa couronne. Le début de sa carrière religieuse fut celui de sa carrière enseignante; elle ne fit que passer aux classes gratuites, et à 21 ans, on lui confia le soin de la première classe du Pensionnat. Notre jeune Maîtresse n'avait point de talents extraordinaires, mais elle possédait ce qui vaut mieux encore : le tact de l'enseignement, une grande clarté dans l'énonciation de sa pensée, une parfaite connaissance des principes, enfin, et surtout, beaucoup de méthode. Aussi ses compagnes du Noviciat

l'appelaient-elles parfois en souriant *la logicienne*. A 23 ans, elle fut nommée seconde Maîtresse de la première division, et dans cet emploi elle se montra active surveillante, et parfaite éducatrice. La Sœur Saint-François de Sales se faisait remarquer par sa piété aimable et vraie, par ses bonnes manières, et elle eût voulu faire de toutes ses élèves, des femmes distinguées et de grandes chrétiennes. Professeur d'histoire de l'Eglise, elle sut charmer son jeune auditoire par des leçons pleines d'intérêt; et aujourd'hui encore, ses élèves se souviennent de l'ardeur qu'elle leur inspirait pour une étude si belle et si intéressante. Les récréations elles-mêmes étaient l'objet de ses préoccupations maternelles, et les heures lui paraissaient utilement employées, quand des jeux nouveaux étaient organisés, quand un jour de congé était heureusement rempli.

Une ombre peut-être se glisserait sur le tableau que nous venons d'esquisser : quand un bien était apparu à la Sœur Saint-François de Sales, elle l'embrassait avec une volonté, un zèle un peu trop ardent. Mais l'obéissance, si chère à son cœur, avait le droit toujours incontesté d'arrêter son élan.

Lors donc que la vaillante ouvrière du Père de famille fut frappée sur son sillon, elle avait déjà sa main pleine d'épis. Abandonner son travail et ses élèves, fut son seul regret devant la maladie et la mort. Que de fois, pendant ses longs jours de souffrances, elle considéra avec émotion à travers les vitres, ses chères élèves jouant dans la grande cour!

Notre affliction fut grande quand les médecins déclarèrent que notre bien-aimée Sœur était atteinte d'une phthisie pulmonaire, et qu'il n'y avait plus d'espoir. Mais le ciel ne pouvait-il ce que les secours humains nous refusaient? Cette pensée consola nos cœurs, et dès lors une prière publique fut offerte à Dieu chaque jour pour la jeune malade, par l'entremise du bienheureux Benoît-Joseph Labre. Mgr des Billiers, Vicaire-général d'Arras, nous envoya une relique du saint Pauvre de Jésus-Christ, et les neuvaines se succédèrent tant au Pensionnat qu'à la Communauté. Hélas! tant de vœux devaient rester inutiles! Notre Sœur Saint-François de Sales en éprouva elle-même quelque tristesse,

mais la grâce releva doucement son courage. « Quand j'ai vu que décidément le bienheureux Benoit-Joseph ne voulait pas me guérir, j'ai bien senti un peu de rancune, disait-elle à notre Mère; mais il m'a semblé que Notre-Seigneur et la sainte Vierge me disaient intérieurement : Ne vaut-il pas mieux pour toi venir en paradis, que de rester sur la terre!... et cette pensée m'a toute transformée. »

Dans un autre entretien, elle lui fit cet aveu charmant : « Le bon Dieu m'a fait voir ce qui me reste de vie comme un petit chemin bien étroit; mais ce chemin, je le fais en donnant le bras à Notre-Seigneur. » Nous citerons textuellement les notes que Monsieur l'Aumônier a bien voulu nous livrer; nous y retrouverons notre Sœur Saint-François de Sales tout entière.

« Elle aimait à considérer Jésus-Christ sous le titre d'Epoux, et pour se rassurer contre les terreurs des derniers moments, elle répétait avec une simplicité de foi admirable : « *Il y sera!*... »

« Je suis *câline* par rapport au bon Dieu, il me semble que je suis la brebis malade, languissante; le bon Pasteur ne me porte pas sur ses épaules, il me ferait mal, mais entre ses bras, appuyée sur son Cœur.

« Je me sers des événements naturels pour m'élever à Dieu. Le dévouement de la reine de Naples à son époux m'a fortement encouragée à être dévouée au mien jusqu'à la mort (1).

« Ce n'est pas l'espoir du paradis qui m'encourage le plus à bien faire; cette pensée : Dieu me voit! est le plus puissant aiguillon. »

Le 9 mai, fête de l'Ascension, elle reçut les derniers Sacrements. Un sourire céleste effleura ses lèvres quand le prêtre, après l'avoir exhortée à élever son cœur en haut, ajouta : « Les anges ne vous diront pas comme aux apôtres de ne pas regarder le ciel : ils avaient le monde à conquérir. Pour vous, vous n'avez qu'à vous réunir à votre Epoux. » Après la cérémonie, la pieuse malade avoua qu'elle était encore plus heureuse que le jour de sa profession.

(1) C'était pendant le siège de Gaëte, en 1861.

« Oh ! que Monsieur l'Aumônier m'a fait de bien, confia-t-elle un jour à une de ses compagnes ; il m'a dit : Nous sommes comme des fruits qui tombent ; mais nous tombons dans la main de Dieu ! » et cette conclusion, *dans la main de Dieu*, elle la répéta si souvent, et avec un accent si ému, que c'était à arracher des larmes.

Plusieurs fois notre chère mourante fit venir autour de son lit les jeunes Sœurs, pour lui chanter de pieux cantiques, et, quand un élan d'amour ou un désir du ciel était exprimé, un reflet de douce joie éclairait sa physionomie. Lorsque le médecin vint lui faire sa dernière visite, elle le remercia de ses bontés et lui promit de ne pas l'oublier en paradis. Le docteur se retira tout ému. « La vue d'une telle paix aux approches de la mort, dit-il, me parle plus haut qu'un miracle. » Le jour de l'octave de l'Ascension, notre Sœur Saint-François de Sales reçut la sainte Communion pour la dernière fois, et renouvela ses Vœux : « C'est le jour de mes noces, » aimait-elle à répéter à toutes celles qui la visitaient. Or voici qu'une Sœur s'approchant de son lit, lui dit : « J'apporte un petit présent que la sainte Vierge vous envoie, avec l'autorisation de notre Mère. » C'était une médaille de Notre-Dame d'Orcival qu'on venait à l'instant même de lui donner au parloir. Avec un petit ruban, bénit dans le miraculeux sanctuaire, on la passe au cou de la fidèle servante de Marie, qui murmure avec un doux sourire : « Rien ne me manque le jour de mes noces, pas même les rubans. »

Sa vie ne fut dès lors qu'une longue agonie et cependant rien ne put altérer son calme, ni affaiblir sa charité. « Je souffre beaucoup, disait-elle, mais moins que les personnes qui m'entourent. » Enfin arriva le 20 mai, anniversaire de la béatification du B. Benoît-Joseph Labre, tant imploré pour la guérison du corps, mais qui obtenait à l'âme des grâces plus précieuses. C'était aussi le jour de la rénovation des Vœux pour notre Communauté. A la première annonce du danger imminent, nous nous hâtons de nous rendre à l'infirmerie : nous allions assister à la mort du juste. Les heures se prolongèrent longues et douloureuses, mais la paix de notre pieuse Sœur ne fut point troublée, et, à tra-

vers nos larmes, nous voyions le ciel entr'ouvert. L'amour donne encore des forces à la mourante; elle-même prend le crucifix, et ses lèvres se posent sur les plaies du Sauveur. Tout à coup, s'adressant à notre Mère: « Où me placez-vous? dit-elle. — Dans le Cœur de Jésus. » Un geste approbateur accueillit cette douce réponse; quelques minutes après le sacrifice était consommé, et notre chère Sœur Saint-François de Sales recevait pour l'éternité la double couronne de la virginité et de l'apostolat. Elle n'avait pas 30 ans.

LA SŒUR SAINTE-ÉLISABETH DE LA ROCQUE.

En peu de jours elle a rempli
une longue carrière.

CES paroles, si souvent dites pour les Gonzague et les Stanislas, peuvent aussi s'appliquer à notre bien-aimée Sœur SAINTE ELISABETH qui, presque au sortir de ses noces mystiques avec l'Époux divin, alla aux cieux consommer l'union éternelle. O douce et angélique Sœur, que votre modestie nous permette de nous entretenir de vos vertus, et de transmettre à celles qui nous suivront vos saints exemples, et votre pieuse mémoire!

MARIE-AMÉLIE DE LA ROCQUE naquit à Yssingeaux, le 24 janvier 1843. Elle eut pour père Monsieur le comte de la Rocque, juge d'instruction, et pour mère, Madame Ernestine Dénier, tous les deux appartenant à des familles nobles et distinguées. Elle reçut au foyer domestique une éducation simple et austère, et, bien jeune encore, elle vit sa sœur aînée s'enrôler sous la bannière de la charité, parmi les filles de Saint-Vincent de Paule.

La grâce avait prévenu M^{lle} de la Rocque dès sa plus tendre enfance, elle dirigea sa jeunesse dans les sentiers de la vertu, et un jour la radieuse étoile s'arrêta sur notre Monastère: Jésus y attendait Amélie pour lui donner le nom d'Épouse. Ce fut avec une joie indéfinissable que la jeune fille entendit le céleste appel; elle dit adieu avec transport à un monde que son cœur innocent ne connut jamais. Dès qu'elle eut mis la main à l'œuvre, elle ne regarda plus en arrière, et sa ferveur ne devait pas se démentir un instant.

Sa famille lui fut toujours chère, mais elle l'astreignit, dès le commencement de son noviciat, à de rares entrevues, sans jamais dépasser, et abrégeant plutôt le temps permis par la Règle. Son ardeur n'avait point d'égale pour étudier nos saintes Constitutions et nos Règlements. Jamais on ne la vit se délasser par la lecture d'une histoire amusante, ou même une vie de saint; la Règle, le Cérémonial, le saint Evangile surtout, faisaient ses délices et charmaient ses loisirs, lorsqu'elle n'était pas au pied du Tabernacle.

La modestie des yeux n'eut pas à faire de progrès dans notre fervente Novice; cette vertu parut dès sa première visite au parloir. « Mes Sœurs, dit la Mère-Maitresse, après l'avoir vue, vous aurez bientôt un bel exemple de modeste parmi vous. Notre nouvelle prétendante, pendant notre entretien, n'a levé les yeux qu'une fois. » Cette réserve extérieure n'était que le reflet de son âme recueillie. Toujours unie à Dieu, elle nous rappelait fréquemment sa sainte présence, et maintes fois chaque jour nous l'entendions répéter : Mon Dieu, tout pour votre amour! La nuit même n'interrompait point ses pieux colloques, et dans ses rêves la fervente enfant murmurait ses prières accoutumées. Que de fois, tout en dormant, elle récita en anglais le *Pater* et l'*Ave*, en les entremêlant de ses brûlants soupirs.

Un grand Pape disait que pour canoniser un religieux, il ne demanderait que le témoignage d'une obéissance ponctuelle et persévérante à la Règle, et que cette obéissance vaudrait pour lui tous les miracles. Eh bien, cette admirable vertu, nous l'avons vue briller en notre chère Sœur, et ce témoignage nous le lui rendons : toutes les Sœurs du Noviciat ont affirmé que jamais elles n'avaient vu notre chère Sœur Sainte-Elisabeth manquer à un seul point de nos Règles, ni enfreindre, même une seule fois, le silence; on n'obtenait qu'un doux sourire pour une parole inutile. Cette habitude du recueillement, jointe à l'esprit d'humilité, facilitait peu la conversation à la récréation. Quand la chère petite Sœur nous avait accostées en se frottant les mains en signe de joie, et avait redit son exclamation ordinaire : Ah! mon Dieu! il ne fallait pas attendre beaucoup plus... Mais parlez donc! lui disaient ses Sœurs, jeunes et joyeuses No-

vices qui faisaient grand accueil aux heures de délassement. — Je suis trop sotte ; je ne sais que dire, je ne pense à rien, répondait notre humble Elisabeth. Et cependant notre petite sainte avait du talent, une instruction peu ordinaire et du savoir-faire pour les travaux manuels. Sa mémoire était sûre, sa lucidité pénétrante, son aiguille adroite, son crayon habile et délicat, et à toute heure sa complaisance la mettait à la disposition de chacune de nous. Son égalité d'humeur était admirable ; sa figure s'assombrissait seulement, quand on lui parlait de sa santé. Lui dire de se soigner, la dispenser de quelque point de règle onéreux, c'était lui faire la peine la plus vive, et elle ne pouvait cacher sa sensibilité. Ce fut la seule faiblesse de notre fervente Novice, et on peut vraiment lui appliquer ces paroles, dites pour une femme illustre de notre siècle : « Elle eût marché sur des charbons ardents pour aller à l'accomplissement d'un devoir. »

Au début de sa vie religieuse, elle écrivait : « Pendant le
« temps de mon Noviciat, je mettrai tous mes soins, ô mon
« Dieu, à acquérir, par le secours de votre sainte grâce, la
« vertu d'obéissance. Pour cela j'obéirai toujours prompte-
« ment et sans réplique, quelle que soit la chose qu'on me
« demande, ou qu'on semble désirer de moi. Autant que
« possible, je tâcherai de me prêter à *tout* ce que mes
« Sœurs pourront désirer, et sans me replier sur moi-même
« pour voir si la chose me plaît ou ne me plaît pas. Je fe-
« rai surtout des efforts pour être fidèle aux recommanda-
« tions des Supérieurs, faisant toujours, sans observations,
« *tout* ce qu'ils me conseilleront. Je mettrai *surtout* une at-
« tention *toute* particulière à suivre en *tout* et toujours, sans
« aucune réflexion, ni extérieure ni intérieure, *tous* les avis,
« même les plus petits, de celle qui me dirigera, et pour
« cela, je chercherai à voir toujours par la foi Jésus-Christ
« dans la personne de *tous* mes supérieurs. Il faut m'oublier,
« il le faut, je le veux ; je vous le promets, mon Jésus ! »

O céleste obéissance, vertu favorite de notre chère Sœur, que de victoires ne lui as-tu pas fait remporter ! Au premier son de la cloche, elle courait, elle volait, et jamais elle n'aurait fait un point de plus, ni achevé une lettre commencée. La voix des Supérieurs était également révéérée. Quand en

biver, pendant les récréations, la Mère-Maitresse souhaitait qu'on prit de l'exercice, elle était toujours la première au jeu, malgré la gaucherie de ses mouvements, et aussi malgré l'hilarité qu'excitait toujours son manque total de mesure et d'oreille. Pendant deux ans, elle fut exacte à interrompre chacune de ses études, qu'elle faisait avec trop d'ardeur, par la récitation de deux *Ave Maria*, comme on le lui avait recommandé, et cela sans y manquer jamais. Notre Sœur Sainte-Elisabeth, si scrupuleuse pour l'accomplissement du devoir, n'avait point cependant une conscience étroite. Il lui était presque indifférent de rester plus ou moins longtemps sans se confesser, et, quoi qu'il arrivât, elle ne laissait pas une seule Communion : cette chère âme était trop avide du Pain sacré, aliment des Anges.

Nous trouvons écrits en gros caractères ces mots qui formaient un des principes de sa vie :

« Je servirai le bon Dieu avec un esprit large, dans la liberté d'une enfant, avec amour, et jamais par crainte comme une esclave. »

Le 10 février 1867, la Sœur Sainte-Elisabeth faisait profession, et elle écrivait le lendemain cette page émue :

« O mon Dieu, merci ! me voilà donc enfin votre épouse pour jamais ! j'ai prononcé mes saints Vœux, hier, 10 février, fête du Cœur Immaculé de Marie, ma bonne Mère. C'est dans ce Cœur tout plein d'amour que je dépose mes résolutions. Bonne Mère, priez votre divin Fils pour moi, afin que je lui sois fidèle. Moi, je m'offre à vous de tout mon cœur, pour prier, travailler et souffrir, afin d'obtenir la conversion de vos pécheurs, à vous. Je suis tout heureuse d'avoir fait ma profession le jour de votre Cœur Immaculé : ce m'est une nouvelle assurance de votre protection et de votre amour. Que ce vous soit, ô Marie ! un nouveau gage du mien, et un signe d'une plus entière et plus complète consécration.

« Hier, je suis restée très calme ; j'étais bien heureuse, et je le suis encore davantage aujourd'hui. Toute à Dieu, et pour toujours, quel bonheur ! Toute l'éternité je serai l'épouse de Jésus ! O merci, mon Dieu ! Mon bon ange, tous les saints du Paradis, remerciez Dieu pour moi ! Mon cœur

« est trop petit, trop faible pour le savoir faire dignement !
 « Je n'ai rien, je ne suis rien ! Merci, mon Dieu, d'avoir eu
 « pitié de ma misère, et d'avoir bien voulu m'accepter. Je
 « suis votre bien, je ne suis plus à moi-même ; gardez pour
 « toujours celle qui vous est consacrée. »

« Le sermon de ma profession m'a fait beaucoup de bien.
 « Il me semblait que chacune des paroles du Révérend Père
 « de Foresta venait comme une grâce de Dieu pour fortifier
 « ma volonté. J'aurais voulu graver au fond de mon cœur
 « chacun des mots qui frappaient mon oreille... »

« Le bonheur dans le sacrifice, voilà surtout ce que j'ai
 « compris, voilà la pensée qui m'a frappée, qui m'a remuée
 « jusqu'au fond de l'âme. »

Pour se maintenir toujours ferme dans la droite voie, il faut une grande énergie et une forte habitude de mortification ; et voilà encore deux traits caractéristiques de notre Sœur Sainte-Elisabeth. Son corps si frêle cachait une âme virile, et sa vertu s'alimentait de renoncements incessants : portait-on au Noviciat quelque objet curieux, livres, photographies ? notre petite Sœur ne se dérangeait pas, ou prétextait de sa myopie pour rester en arrière des autres ; allait-on à quelques jeux des enfants ? elle baissait modestement les yeux, et ne regardait ni costumes, ni décorations ; l'accusait-on de quelque faute dont elle n'était point coupable ? elle ne répondait jamais par une parole d'excuse. Le larynx de notre petite Sœur Elisabeth fut longtemps douloureux, et cependant elle avait écrit cette résolution, héroïque pour une pauvre malade : « Je ne boirai jamais par *immortification*, hors du dîner et du souper. » Et que dirons-nous de son amour pour la Pauvreté ? Il semblait que cette vertu fût un des plus forts aimants qui aient attiré à l'Époux divin cette âme fidèle. « Aujourd'hui, dit-elle, dans un de ses écrits, je me suis arrêtée avec bonheur à cette pensée, que je suis tout à fait comme une mendicante, reçue par charité dans la maison du bon Dieu. » Et ailleurs : « Je prends la résolution de faire tout mon possible, pour me réduire au seul nécessaire ; quand j'aurai le choix, je prendrai le pire en tout. » Ce n'était point chez notre Sœur de vaines paroles : elle sut *expérimenter les effets de la sainte Pauvreté*. Elle garda deux ans, sans de-

mander échange, une paire de sabots très-grands, avec lesquels elle ne pouvait marcher. Avec quel empressement ne l'avons-nous pas vue bien des fois, se dépoiller des petits objets qu'elle avait reçus au parloir! C'était surtout dans l'emploi du temps que notre Sœur bien-aimée montrait son esprit religieux : on peut assurer qu'elle n'en perdit jamais une minute. Au travail comme à la prière, elle était un modèle pour les Novices ses sœurs.

A l'obéissance et à la pauvreté, ces deux vertus fondamentales de toute vie religieuse, notre Sœur Elisabeth joignait le zèle, perle choisie de la couronne d'une Ursuline. Empl. yée auprès des enfants pauvres, notre chère Novice les aimait de toute son âme. « Aujourd'hui, lisons-nous dans une page « de son Memorial, je me suis beaucoup préoccupée de nos « enfants des classes gratuites. Elles étaient toutes dans mon « esprit et dans mon cœur. Je cherchais à m'affectionner à « ma vocation, et je chantais toute seule: Oh! qu'il est beau « d'être Ursuline! »

Cette haute et rare vertu fut-elle l'unique conséquence d'un excellent naturel? Sans doute, Dieu avait richement doué cette âme, et l'avait prévenue de son amour; mais notre Sœur, notre ange eut aussi à combattre et à se vaincre. Elle avait un cœur si tendre et si sensible, que ce fut même le contre-coup de ses peines de famille qui altéra fâcheusement sa santé, déjà si délicate. Elle savait, il est vrai, souffrir en silence : « Je déposerai, écrit-elle, toutes mes peines dans le Cœur de Jésus, sans permettre volontairement à mon esprit de s'y distraire, surtout quand je dois prier. » Dans sa maladie, où elle fut si admirable de résignation, elle ne proféra pas une plainte, ne demanda jamais si sa famille s'inquiétait de son état, ne sollicita jamais de ses nouvelles, et ne témoigna pas une seule fois le désir de voir sa plus jeune sœur, élève dans notre Pensionnat. Cependant, bien grande était l'affection qu'elle avait pour cette enfant.

Six semaines avant sa mort, notre chère petite Sœur, atteinte d'une phthisie laryngée, perdit entièrement la voix, et ne put désormais se faire comprendre que par signes. Sa sérénité n'en fut point altérée, et, ne pouvant plus parler aux créatures, elle se tourna tout entière vers Jésus et Marie.

Sa pieuse imagination lui retraçait les plus douces images. « Il m'a semblé, cette nuit, écrivait-elle ingénument à « l'une de ses Sœurs, que ma divine Mère et l'Enfant Jésus « se promenaient autour de mon lit. Ils ne m'ont point parlé; « mais ils me regardaient tous les deux avec bonté!... »

Les prières de la Communauté, et surtout du Noviciat, frappaient sans cesse à la porte du Sacré-Cœur de Jésus pour solliciter la conservation de cette Sœur tant aimée. Les neuvaines se succédaient, et elle-même, sous l'inspiration de son zèle, fit vœu au Sacré-Cœur, par l'entremise de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, d'aller au secours d'une de nos Maisons en détresse, si elle guérissait. Ce lui fut un mérite de plus; mais de même que la flamme tend à remonter vers son centre, de même cette âme pure était attirée vers le ciel.

Le 23 octobre 1867, le médecin déclara qu'il fallait la faire administrer. Un moment, on craignit de l'impressionner par cette nouvelle; mais, quelles ne furent pas la surprise et l'admiration de l'infirmière, quand, à cette annonce, sa chère malade l'embrassa avec effusion! Elle ne se possédait pas de joie; ses regards reconnaissants, sa petite main amaigrie qui cherchait sans cesse celle de l'infirmière, tout nous disait que pour cette âme élue le signal du départ était celui de la délivrance. Sa figure fut radieuse pendant les cérémonies saintes. Notre Ange ne devait pas cependant remonter encore au ciel, et pendant six semaines, nous pûmes nous édifier auprès de son lit de souffrances. Ce fut le 8 décembre 1867 que la Vierge Immaculée vint cueillir ce lis virginal qui avait perfectionné sa beauté au soleil de l'amour et de la souffrance. Il y avait dix mois seulement que notre chère Sœur Sainte-Elisabeth avait fait profession. Elle avait vingt-deux ans.

Toute sa vie sembla réaliser la parole d'un digne Prélat. Mgr Lebreton, Evêque du Puy, étant entré au Monastère, demanda à voir ses diocésaines; notre petite Sœur, humble et modeste, se présenta. L'Evêque posa la main sur son front et, l'ayant considérée, dit à haute voix : « Eh bien ! j'affirme que cette petite Yssingienne sera la perle du Monastère. »

Monseigneur Lebreton était prophète sans le savoir ; et, comme dans la Compagnie de Jésus, les noms des Gonzague, des Stanislas et des Berchmans sont demeurés les synonymes de l'obéissance et de la ferveur, ainsi est resté parmi les Sœurs du Noviciat de Clermont-Ferrand, celui de leur pieuse et angélique Sœur Sainte-Elisabeth de La Rocque.

LA SŒUR SAINT-ALEXIS ANDRAUD,

Converse.

Quiconque se rendra petit comme cet enfant,
sera le plus grand dans le royaume du ciel.

S. MATTH., XVIII, 3.

POUR avoir les qualités de cette aimable et sainte enfance recommandée par le divin Maître, il faut unir un esprit humble, un cœur pieux et une âme simple. Or, ce sont bien là les traits qui résument la physionomie de notre Sœur SAINT-ALEXIS, et qui nous rappellent sa mémoire. Puisse-t-elle avoir eu la céleste récompense promise par Notre-Seigneur : « Quiconque se rendra petit comme cet enfant, sera le plus grand dans le royaume du ciel. »

Cette chère Sœur naquit sur la paroisse de Saint Jean de Champeix, le 2 décembre 1787, dans une famille de cultivateurs. Elle sut, dans cette laborieuse vie de la campagne, garder une foi naïve et forte ; mais nul appel divin ne s'était fait entendre à son âme, et elle vaquait aux travaux domestiques, sans prévoir les desseins de Dieu sur elle. Notre Mère Sainte-Angèle était des environs de Champeix, et Catherine fut chargée pour elle de quelques commissions. L'humble paysanne vient donc au parloir : quelques Sœurs converses s'y trouvaient. « Eh bien, lui dit la Mère Sainte-Angèle, sous forme de badinage, n'auriez-vous pas envie, Catherine, de vous donner tout à Dieu ? — Peut-être ! » Ce fut là le bon grain jeté dans la bonne terre ; mais il devait y germer lentement, et bien des hésitations se produisirent. Un jour, elle vint dire à la Mère Sainte-Angèle dans son langage franc et rustique : « Ma Mère, on me propose un *bon parti* . . . Mais si vous me voulez, j'y renonce et je reste . . . —

Le nombre des Sœurs converses est suffisant, lui répondit la Mère; si vous voulez cependant apprendre l'état de cordonnière, nous vous recevrons volontiers. » La vaillante et courageuse fille ne se rebuta pas de cette difficulté, et, pendant huit mois, elle demeura apprentie chez un cordonnier. Ce furent huit mois d'épreuves. On ne ménageait pas les railleries à la pauvre paysanne qui voulait apprendre un tel état, et puis, comme elle l'a répété souvent elle-même: « *Ce n'était pas l'atelier de saint Joseph...* »

Sa constance triompha, et, si elle ne fut pas habile ouvrière, son talent suffit pour confectionner les chaussures de ses Sœurs. Pendant quarante-six ans, elle tira l'âlène et mania le marteau; aussi, à la fin de sa vie, elle était extrêmement courbée, et sa tête penchée sur sa poitrine, ne pouvait plus lui permettre de regarder en haut. Cette position même aidait à la surveillance de la chaussure, et jamais elle ne laissait passer devant elle les souliers détériorés sans offrir ses services. Ah! c'est que notre Sœur Saint-Alexis fut vraiment le type de la charité, de la complaisance. Nous croyons pouvoir affirmer qu'elle ne dit jamais de paroles contre la charité, et ne refusa jamais d'obliger. Travailleuse infatigable, elle s'usa pour le bien de la Communauté; mais plus encore que son travail, sa vertu lui fut utile.

On peut, à la lettre, dire qu'elle était la première levée, car pendant trente-sept ans elle sonna le réveil; toutes nous nous souvenons de la chère Sœur courant avec sa crécelle dans les corridors, et distribuant la lumière en faisant force oraisons jaculatoires. Ces saintes aspirations étaient son pain quotidien. Une Sœur qui a travaillé longtemps avec elle, assure qu'elle ne pensait qu'à Dieu et aux moyens de se tenir en sa présence. Tandis que, penchée sur son établi, elle tirait l'âlène, la dévote Sœur chantait le *Gloria in excelsis*, le *Kyrie*, la *Préface*, ou bien redisait de brûlantes invocations à la sainte Vierge et à son bon Ange; l'une d'elles surtout était préférée, et elle est restée dans la mémoire de nous toutes: « *Saint-Esprit, mon bon ami, assistez-moi!* » La Sœur Alexis n'avait pas certainement une intelligence au-dessus de son éducation, et cependant sa piété lui faisait facilement retenir les paroles de la sainte Ecriture; elle goûtait les récits de la

Bible, et, quelquefois même, sollicitait la lecture du grave et profond Bourdaloue. La veille de sa mort, une Mère lui dit: « La lecture sonne, je vais m'y rendre. Elle répondit aussitôt: Et moi, ma Mere, je ne pourrai pas y aller; vous me le permettez? . . . Et cependant, j'aimais tant la parole de Dieu... »

La régularité a été une des préoccupations de notre pieuse Sœur; chargée de l'horloge, elle devait donner le signal des exercices, et la patience tint souvent lieu de talent à la pauvre horlogère pour diriger le cadran. Son obéissance était celle de l'enfant, et, jusqu'en ses dernières années, elle demanda les moindres permissions. Aussi pouvait-on la donner pour modèle aux plus jeunes converses, surtout dans ses rapports pleins de déférence et de respect pour les Sœurs de chœur, et spécialement pour celles qui avaient sur elle quelque autorité.

Que dirons-nous maintenant de son amour pour les indigents? Qui, dans notre faubourg de Saint-Allyre, ne connaissait la Sœur Saint-Alexis?... Pendant près de trente ans, elle distribuait la soupe aux pauvres, et, aux secours corporels, elle ajoutait les saintes paroles, les bons conseils et les consolations d'un cœur bon et pieux. Notre-Seigneur assure qu'un verre d'eau froide donné en son nom, ne restera pas sans récompense; quelle couronne n'aura-t-elle donc pas reçue, celle qui rompit si souvent le pain à l'indigent, et qui porta aux membres souffrants de Jésus-Christ une prédilection si constante et si dévouée? Aussi, après le travail et le mérite, sont venus le repos et la récompense.

Depuis plusieurs années, les forces de la Sœur Saint-Alexis allaient en déclinant, la lampe allait manquer d'huile. Jusque dans ses derniers jours, elle travailla, se leva de grand matin, et ne fut transportée à l'infirmerie que la veille de sa mort. Sur son lit de souffrances, elle nous apparut telle que nous l'avions vue durant sa vie, simple, confiante et pieuse. Elle parlait de son voyage pour le ciel comme d'une simple promenade. Le médecin qui était venu la voir lui dit en la quittant: Je vous reverrai dimanche. Mais elle, se mettant à sourire, répondit dans son ancien patois: « *Bah! bah! mé troubara pas.* » En effet, les suffocations augmentant,

on lui fit recevoir les derniers Sacraments, et le lendemain, 21 septembre 1867, elle expirait à trois heures du soir, dans la paix du Seigneur.

La pluie tombait par torrents, au moment de ses obsèques; cependant ses chers pauvres y vinrent en grand nombre. Ils mêlèrent leurs prières et leurs regrets aux nôtres, et, quelques jours après, l'un d'eux vint porter, en l'honneur de la pieuse défunte, ces quatre vers qu'il avait faits pour son épitaphe, et qui vont clore cette notice:

Repose en paix dans ta sombre demeure;
Ton cœur jamais ne te reprocha rien.
Repose en paix : sur toi le pauvre pleure;
Repose en paix, tu n'as fait que du bien.

MONASTÈRE DE CONDOM.

Congrégation de Toulouse.



La fondation du Couvent de Condom est due à Jeanne de Taste, Professe de Bordeaux, Supérieure du Monastère de Gondrin, petite ville de l'Armagnac; elle vint s'établir dans cette ville avec deux compagnes en 1633, sous l'épiscopat de Monseigneur de Cours.

Le 24 février 1792, les Ursulines de Condom, gouvernées alors par la vénérable Mère Marie Thore, furent chassées de leur Monastère, et rentrèrent dans leurs familles.

Quand parut l'aurore de jours meilleurs pour la

France, Condom regretta ses ordres religieux, ses établissements où la jeunesse recevait avec l'instruction chrétienne une éducation soignée : la Providence allait les lui rendre.

Parmi les trente-cinq Religieuses chassées du Couvent d'Auch en 1792 (1), l'une d'elles, M^{lle} Jeanne Chaillan de Sainte-Véronique était revenue dans sa famille à Vic-Fézensac, petite ville du Gers. Ayant refusé de prêter le serment exigé par la loi, elle eut à subir la réclusion avec une Sœur converse, Bertrande Monge, dite de Sainte-Marthe, qui n'avait pas voulu la quitter. Après leur délivrance, ces deux bonnes Ursulines réunirent autour d'elles les petites filles de Vic, auxquelles elles distribuaient le bienfait de l'instruction ; en peu de temps elles se virent entourées de plus de trente pensionnaires. En 1795, Barthélemie Dat, Religieuse de Fontevault, vint se joindre à elles pour vivre selon les Règles et Constitutions des Ursulines de l'ancien Couvent d'Auch ; la nouvelle venue prit le nom de Sœur Sainte-Angèle. Le 19 mars 1805, M^{lle} Clotilde de Cortade prit l'habit religieux avec le nom de Sainte-Ursule, et le même jour elle prononça ses Vœux ; le 3 mai fut reçue de la même manière, M^{lle} Julie Augustine de Ferragut, âme d'élite qui, le 19 mars 1806, quitta cette terre d'exil pour s'envoler au ciel.

L'année suivante, le 19 mars, Françoise Beaudé, converse, reçut le nom de Sœur Rose ; en novembre, Alexandrine Dupuy prit le nom de Sœur Sainte-Madeleine, et la septième religieuse fut une Professe de l'ancien couvent d'Auch, nommée Elisabeth Silières, Sœur du Saint-Cœur de Marie.

(1) Le Monastère d'Auch avait été fondé en 1625, par la Mère de Vi-gier, venue de Toulouse.

La Maison de Vic-Fézensac jouissait déjà d'une grande réputation, lorsque M. d'Estérac, Vicaire-Général du diocèse et Curé de Saint-Pierre de Condom, eut la pensée d'y rétablir les Ursulines; aidé de M. l'abbé de Cadignan, Vicaire-Général et Chanoine d'Agen, ils pressèrent les Religieuses de Vic de transférer leur établissement à Condom. Elles cédèrent à leurs désirs, et le 12 juillet 1808, la Mère Sainte-Véronique Chaillan acheta à Condom la maison dite *Séminaire* (1).

Les Ursulines, au nombre de sept, prirent possession du nouveau Monastère le 6 septembre 1808; mais il ne fut complètement réparé que le 25 novembre de la même année. Ce jour-là, le Saint-Sacrement fut transporté à la chapelle au son des cloches de la ville, accompagné du clergé et d'une foule immense qui chantaient le *Veni Creator*. La bénédiction de l'église fut faite par M. l'abbé d'Estérac, qui célébra ensuite le saint sacrifice de la Messe. Un discours sur les avantages d'une éducation chrétienne, fut ensuite prononcé par M. l'abbé Chaillan, ancien Chanoine de Vic, frère aîné de la Fondatrice. Cet ecclésiastique, plein de mérites et de talent, et en qui on admira les plus héroïques vertus, sera toujours reconnu comme le Fondateur du Monastère de Condom. Il fut de longues années le confesseur, le conseiller, l'ami dévoué et généreux de nos premières Mères.

Aussitôt après l'installation, les classes furent ouvertes, et le Pensionnat compta bientôt un grand nombre d'enfants, ainsi que les classes externes. Le zèle éclairé de nos Mères trouvait mille moyens ingénieux pour

(1) Vic possédait une autre Maison d'Ursulines dirigée par une Professe de la Maison de Gondrin, Congrégation de Bordeaux.

étendre le règne de Dieu dans les âmes : elles remirent en honneur la Congrégation de sainte Angèle et celle de la *Ceinture de la sainte Vierge*. Les dames de la ville se rendaient avec empressement aux réunions qui se faisaient les dimanches et les jours de fêtes.

Plusieurs jeunes filles vinrent se joindre à nos Mères pour partager leur laborieux apostolat ; de ce nombre fut Jeanne Larrieu de Sainte-Thérèse, professe de l'ancienne Maison des Clarisses de Condom, et, depuis la Révolution, retirée dans sa famille. Elle continua cependant à suivre la Règle de Saint-François.

En 1824, les Religieuses voulurent donner à leur Maison une forme plus régulière. Depuis 1820 elles ne sortaient plus, il est vrai, mais ce ne fut que le 25 octobre 1824, fête de sainte Ursule, que la clôture fut canoniquement établie par M. l'abbé Fénasse, Vicaire-Général, délégué par Monseigneur de Morlhon, pour la vérification des lieux claustraux. Le costume religieux, tel que nous l'avons aujourd'hui, fut adopté, et la Mère Sainte-Véronique, Prieure de fait, le devint de droit par les élections qui eurent lieu la veille de l'établissement de la clôture. La Mère Sainte-Madeleine fut nommée Sous-Prieure. Dès lors, les Constitutions apportées d'Auch furent observées fidèlement.

Tout semblait réussir à la Communauté, mais elle avait un désir que les circonstances ne lui permettaient pas encore de réaliser : elle n'avait point d'Aumônier. L'un des vicaires de la paroisse Saint-Pierre en remplissait les fonctions. Ces Messieurs étaient très-dévotés ; mais les exigences du service paroissial les retenaient souvent loin du Monastère. Nos anciennes Mères conservent surtout de M. l'abbé Dupin, le plus précieux

et le plus reconnaissant souvenir. Bien jeune encore, il fut ravi par la mort à la vénération des Ursulines et de la ville entière. M. l'abbé Maumus le remplaça. Doué d'un rare talent pour la direction des âmes religieuses, ce saint prêtre, malgré ses occupations multipliées, ne manqua jamais, durant les quatorze années de son ministère, à ses filles spirituelles, et il sut les faire progresser dans les voies de la perfection. Nommé curé en 1846, il resta pour les Ursulines un ami et un bienfaiteur.

Monseigneur de Lacroix d'Azolette, archevêque d'Auch, qui avait pour ses filles de Condom des prédilections toutes paternelles, leur donna alors un Aumônier attiré, il accédait ainsi au désir de la Communauté. La Mère Saint-Augustin Laporterie, Supérieure, venait de faire construire une aumônerie attenante au Couvent. Le choix de sa Grandeur se fixa sur M. l'abbé Tarride qui possédait toutes les vertus sacerdotales.

Qu'il nous soit permis de rendre un respectueux hommage à ce vénérable prêtre, vraiment homme de Dieu, qui depuis trente et un ans édifie par son esprit de foi et sa conciliante charité, la famille de Sainte-Ursule de Condom; sous sa paternelle direction, la Communauté s'est toujours maintenue dans la plus cordiale et la plus religieuse union.

En 1825, les élections nous donnèrent pour Supérieure la Mère Sainte-Ursule de Cortade, qui a mérité à tant de titres le nom de seconde fondatrice, et qui restera pour la Communauté un type accompli de la perfection religieuse.

En 1855, la Révérende Mère Saint-Joseph de Ferragut fut élue Prieure. Esprit brillant, cœur plein de

tendresse, âme grande et noble, fervente comme un ange, la Mère Saint-Joseph fut trop tôt ravie à l'amour de ses filles.

La Mère Saint-Augustin de Laporterie, élue Supérieure en 1842, ne s'appuya que sur Dieu, pour supporter les sollicitudes de sa charge. Pendant les quinze années qu'elle en fut revêtue, cette vénérable Mère rendit à la Communauté les plus grands services et s'occupa d'utiles améliorations. Elle fit restaurer et agrandir l'église du Monastère, élever l'aumônerie, construire le chœur des Religieuses. C'est là surtout que nous aimons à venir prier pour elle, et à méditer les leçons de charité et d'abandon à la Providence qu'elle nous a données durant sa vie.

A la mort de la Révérende Mère Saint-Augustin, la Mère Sainte-Delphine Gamotis fut, d'une voix unanime, désignée pour lui succéder. Tous ses actes portèrent l'empreinte de cette devise à laquelle elle fut scrupuleusement fidèle : « Se sacrifier à Dieu et à ses filles. » Confiante envers sainte Angèle comme un enfant envers sa mère, elle lui donnait tous les jours des témoignages d'amour filial, et quand une affaire préoccupait la vénérable Prieure, c'était à notre auguste Fondatrice qu'elle en demandait toujours la réussite. Elle fit construire le nouveau Pensionnat, dont le plan avait été tracé sous la Mère Saint-Augustin, mais n'en vit pas l'achèvement. La mort vint soudainement briser cette vie qui était pour nous si riche d'espérances.....

Depuis sa fondation, la Communauté de Condom a toujours été heureuse de rendre à ses premiers Pasteurs l'hommage du plus tendre respect, et nous sommes fières d'ajouter que nos saints Archevêques nous

ont donné des preuves du plus bienveillant intérêt. N'est-ce pas d'ailleurs à un saint Evêque que nous devons le cloître béni qui nous abrite, et que les habitants de Condom désignent encore sous le nom de Séminaire ? M. Louis de Milon, Aumônier du roi Louis XIV, fut nommé à l'évêché de Condom en 1694. Parmi un grand nombre d'autres bâtiments, il fit construire le Séminaire aux portes de la ville.

Ce vénérable Pontife, mort en 1734, avait été déposé dans l'église du Séminaire. Ses restes furent retrouvés en 1845, lors de la restauration de l'église ; une plaque de marbre sur laquelle on a gravé les armes du Prélat, fut alors placée sur son tombeau pour perpétuer le souvenir du pieux fondateur de cette Maison. Heureuse coïncidence ! La retraite qui abritait autrefois les élèves du sanctuaire, est redevenue l'asile de l'étude et de la prière. Sainte-Ursule de Condom reste très-réellement la maison des Archevêques d'Auch. Monseigneur de Lacroix d'Azolette avait fait de notre modeste aumônerie son Palais archiépiscopal ; c'est là qu'il venait goûter les douceurs de la solitude, après ses laborieuses tournées pastorales. Comment redire ses boutés, ses attentions touchantes ? Comment traduire les émotions des deux jours qu'il passa au milieu de ses filles avant de leur dire le dernier adieu, en quittant son diocèse ? La Communauté avait offert à Monseigneur une étole comme gage de sa respectueuse et profonde vénération ; après la mort du saint Archevêque, elle nous revint de sa part, et nous la conservons comme une chère relique. C'est à la libéralité de ce bien-aimé Pontife que nous devons les vitraux de notre chapelle.

M. l'abbé Chevallier, supérieur du Grand-Sémi-

naire d'Auch, prêtre d'une éminente sainteté dont le diocèse pleure encore la perte, avait aussi une prédication marquée pour notre Communauté. A son retour de Rome, il nous apporta le corps d'un jeune martyr trouvé dans les Catacombes. Le 12 août 1849, Mgr de Lacroix, entouré d'un nombreux clergé, fit la translation solennelle de cette précieuse relique. Le corps de saint Innocent repose sous un autel qui fut érigé en son honneur, en face de celui du Sacré-Cœur.

Monseigneur de Salinis, nommé à l'archevêché d'Auch, nous donna pour Supérieur en 1857, M. l'abbé de Ladoue, son grand-vicaire, aujourd'hui évêque de Nevers (1). Ce savant et pieux ecclésiastique nous prodigua les témoignages de son paternel intérêt. Nos cœurs reconnaissants n'oublieront jamais ses bontés, et son amour pour la sainte Eglise romaine, qui répondait si bien à nos propres sentiments.

La Communauté eut ensuite pour Supérieur M. l'abbé Darré, vicaire-général de Monseigneur Delamarre. Nous ne saurions assez reconnaître le dévouement, la paternelle bienveillance dont ce vénéré Père nous entoure depuis dix-sept ans. Il accourt, au premier appel, pour présider nos fêtes de famille. Depuis quelque temps, ses souffrances ont arrêté ses chères visites, et nous regrettons de ne plus entendre cette voix qui nous apportait lumière et consolation.

Monseigneur de Langalerie, comme ses augustes prédécesseurs, daigne parfois s'établir dans son petit et modeste palais de Sainte-Ursule de Condom. Aux heures de nos exercices, la Communauté, émue et

(1) Mort en 1877.

édifiée, peut contempler le vénérable Prélat prosterné dans le sanctuaire, priant avec une ferveur angélique. Elle admire sa majestueuse dignité au saint autel, et aime surtout dans ses visites à entendre sa parole pleine de charme et d'aimable simplicité.

L'antique *Séminaire* revoit ses beaux jours ! son sol est de nouveau foulé par ses évêques, et cependant les temps ont amené bien des changements. A l'ancien et grandiose bâtiment, ayant sa façade à l'est, et réservé à la Communauté, sont venues s'ajouter tour à tour, l'aile droite destinée aux classes externes et à l'aumônerie ; ensuite l'aile gauche, qui a une étendue à peu près de cent mètres, et qui est affectée aux pensionnaires. Le jardin est vaste : au levant s'étend une prairie bordée par une petite rivière, et qui sert durant l'été de lieu de récréation aux élèves ; à l'ouest est une vigne ; au sud, un petit jardin réservé à M. l'Aumônier. Ces acquisitions diverses, et cette disposition des choses ont été faites afin de garder une entière liberté. Nul voisinage ne nous gêne ; et nous trouvant, aux portes de la ville, nous avons l'air pur et les agréments de la campagne. Le jardin est orné de la belle Vierge de Pie IX, des statues de sainte Angèle et de saint Joseph, tandis que les sanctuaires intérieurs sont consacrés au Sacré-Cœur de Jésus, à la Vierge Marie, à l'Ange Gardien, et aux saintes reliques que possède le Monastère.

Le Pensionnat se soutient assez nombreux : il a de soixante-dix à quatre-vingts enfants ; les classes externes en reçoivent de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ; et le patronage des jeunes ouvrières en compte soixante-dix à soixante-quinze.

Nos élèves sont en général bien douées ; mais le

caractère et la piété se ressentent un peu du bien-être que donne un pays riche, et nos bonnes enfants manquent d'une certaine virilité. Cependant nos anciennes élèves, appartenant à la Congrégation de la sainte Vierge, nous donnent de douces consolations, et un grand nombre d'entre elles, devenues mères de famille, nous confient à leur tour leurs enfants.

Puisse le divin Maître trouver sa gloire dans nos soins et nos labeurs de tous les jours ! Puissent nos jeunes Sœurs marcher sur les traces de nos anciennes Mères ! L'une d'entre elles, âgée de quatre-vingt-six ans, a célébré il y a deux ans ses noces d'or. Hélas ! peu de nos Sœurs bien-aimées ont vu luire ce jour de fête ! Presque toutes nous ont quittées, alors que leur âge semblait encore nous promettre de longs jours.

Il nous serait doux d'inscrire ici tous les noms de celles que nous avons perdues, et de redire leurs vertus et les douceurs de leur société. Au moins pouvons-nous assurer que leurs souvenirs restent vivants dans nos cœurs, et, que notre plus cher désir est de continuer les pieuses traditions qu'elles nous ont laissées. Quelques noms cependant doivent échapper à l'oubli.



LA MÈRE SAINTE-VÉRONIQUE CHAILLAN.



JEANNE-THÉRÈSE CHAILLAN naquit à Vic-Fézensac en 1752 ; elle eut pour père M. Joseph-Balthasar Chaillan, et pour mère M^{me} Quilterrie de Guillemodi. La bonne éducation reçue dans sa famille seconda l'œuvre de la grâce, et la petite Jeanne se

sentit, presque sans le comprendre, attirée à la vie religieuse. Après sa première Communion, elle fut envoyée chez les Ursulines de la rue du Chemin-Droit de la ville d'Auch. Sous l'influence de ses pieuses maîtresses, cette enfant se para de vertus, et sa vocation prit un caractère sérieux. La jeune fille comprenait que Dieu la voulait ; mais où était l'asile que la divine Bonté lui avait préparé ? Ses désirs se portèrent d'abord vers les religieuses de Sainte-Claire, dites de la Porte à Toulouse, puis vers les Carmélites d'Auch. Dans cet état d'incertitude, elle eut occasion de voir un religieux, le Père Ambroise de Lombez, qui allait donner une retraite aux Ursulines d'Auch. M^{lle} Chaillan lui fit le détail des perplexités où elle se trouvait. Ce saint homme, rempli de l'esprit de Dieu, ne lui répondit que ces mots : « Lorsqu'on trouve Dieu dans un endroit, pourquoi le chercher dans un autre ? » Ces paroles furent un trait de lumière, et, l'âme remplie de joie, la jeune fille se fixa à Sainte-Ursule. Après avoir triomphé des difficultés que lui opposait sa famille, M^{lle} Chaillan fut revêtue des livrées du Christ le 21 juillet 1772. Vers la fin de son année de probation, la fervente Novice fut atteinte d'une maladie grave qui, en peu de jours, la réduisit à la dernière extrémité ; elle demanda et obtint la faveur de prononcer ses Vœux. Mais Dieu ne voulait pas ravir à la terre une âme sur laquelle reposaient, dans les plans providentiels, tant de saintes espérances.

Revenue à la santé, la Sœur Véronique continua de progresser dans la ferveur, sous la conduite de la Mère Sainte-Madeleine Sauvage, religieuse d'un grand mérite et d'un talent supérieur pour conduire les âmes à la perfection. Elle devint un modèle de piété et de régularité, d'abord pour ses compagnes de Noviciat ; et plus tard pour la Communauté tout entière. A ces rares vertus, elle joignait une grande capacité ; aussi ses Supérieures lui confièrent-elles les principaux emplois. Tour à tour Maîtresse principale au Pensionnat, Infirmière, Directrice de la Congrégation des Dames de la ville, elle se fit partout remarquer par son amour pour la Règle et un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Cette chère Sœur avait une particulière et tendre dévotion envers la sainte Vierge, et elle s'était engagée avec

une de ses sœurs, à réciter tous les jours le Rosaire en son honneur.

Un jour, notre Sœur Sainte-Véronique reçut la visite de son frère aîné qui allait à Paris pour continuer ses études cléricales. Lorsqu'elle fut revenue du parloir, une Mère ancienne, de très-sainte vie, mais dont le nom n'a pas été conservé, lui dit : « *Souvenez-vous que plus tard M. votre frère et vous, fonderez une Communauté.* » La prédiction s'est vérifiée, comme on l'a vu par l'histoire de notre Monastère.

L'époque d'un grand bouleversement politique n'était pas éloigné; l'orage grondait sourdement, et les Religieuses Ursulines d'Auch, malgré les grands services qu'elles rendaient aux familles, furent chassées de leur saint asile le 27 septembre 1792. Elles étaient 34 professes. La Mère Sainte-Véronique n'ayant pas voulu prêter le serment exigé par la loi, eut à subir la réclusion avec ses généreuses compagnes. Nos chroniques ne nous disent pas comment elle fut délivrée, mais nous la retrouverons dans sa famille à Vic-Fézensac, entourée de cette chère jeunesse à laquelle cette véritable Ursuline avait voué sa vie. Elle se fixa à Condom, en 1808, le 6 septembre, avec six compagnes résolues à partager tous ses labours. La nouvelle Communauté s'accrut bientôt de nombreux sujets. La vénérable Fondatrice bénissait le Seigneur, et donnait à ses filles l'exemple de toutes les vertus. En 1827, elle déposait le fardeau du gouvernement, et ne se fit plus remarquer que par sa mortification et sa profonde humilité. Elle, qui avait commandé si longtemps, se fit la dernière de toutes, et laissa ainsi à ses filles la plus admirable leçon. Après avoir acquis d'immenses mérites, elle fut trouvée prête pour le ciel par le Maître divin. Elle mourut le 2 février 1836, âgée de 78 ans.

LA SŒUR MARTHE MONGE.

BERTRANDE MONGE de SAINTE-MARTHE, native de Samatan, se sentit dès le bas âge attirée vers la vie religieuse. Après un court essai chez les Clarisses de Mirande, elle donna

la préférence à l'ordre de Sainte-Ursule et fut admise dans le couvent du Chemin-Droit de la ville d'Auch, où elle ne voulut entrer qu'en qualité de Sœur converse. En 1792, elle dut quitter le Monastère comme ses compagnes; oubliée, on ne sait comment, sur la liste de celles qui devaient être mises en réclusion, elle eut le courage de réclamer, et fut enfermée avec la Mère Sainte-Véronique Chaillan, dont elle ne se sépara plus. Elle rentra avec elle à Vic-Fézensac, partagea toutes ses fatigues pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse, et fut vraiment une des fondatrices de la maison de Condom. Nos Mères, touchées de ses services et de ses rares talents, firent violence à son humilité et l'obligèrent à prendre rang parmi les Religieuses de chœur. La Sœur Sainte-Marthe ne vécut que deux ans à Condom; ce fut la première Religieuse qui de cette maison partit pour le ciel: elle mourut le 29 juillet 1810, jour auquel l'Eglise célèbre la fête de sa Patronne.

LA MÈRE SAINTE-URSULE DE CORTADE.

CLOTILDE-LOUISE DE CORTADE, selon nos anciens Mémoires, était native de Biran, diocèse d'Auch; elle entra en 1801 dans la petite maison de Vic-Fézensac, se présentant comme aide à la Mère Sainte-Véronique Chaillan, car elle n'osait avouer à sa famille l'ardent désir qu'elle avait de se consacrer à Dieu. Quatre années passées dans le couvent de Vic furent plus que suffisantes pour faire de la jeune aspirante une fervente Ursuline. En 1805, le 19 mars, après avoir obtenu le consentement de M. et de M^{me} de Cortade, M^{lle} Louise fut revêtue d'un demi-costume religieux, prononça ses Vœux, et prit le nom de SAINTE-URSULE; elle avait vingt et un ans. Cette bonne Sœur fut l'une de celles qui, en 1808, fondèrent notre Monastère; aussi l'avons-nous toujours regardée comme une de ses premières colonnes: elle le fut surtout par les principes profondément religieux qui, de son âme, passèrent dans celle de toutes ses Sœurs. On sait quelle est la puissance de l'exemple; aussi, quelque jeune que fût la Sœur Sainte-Ursule, elle acquit dans

la Communauté naissante, une véritable influence. Éluë Prieure dès 1827, elle ne quitta sa charge après deux triennats, que pour être élue Sous-Prieure. Ses Sœurs, appréciant ses hautes vertus, la maintinrent tour à tour Prieure ou Sous-Prieure.

La Mère Sainte-Ursule, d'un abord un peu froid, avait cependant une grande bonté, et la sévérité qu'elle montra quelquefois dans son administration, ne venait que de son extrême délicatesse pour l'observation de la Règle. La mortification et la pénitence furent chéries de cette âme forte; elle avait, selon le conseil de saint Paul, « réduit son corps en servitude. »

Pleine de zèle pour le culte divin, elle tenait grandement à l'honneur du chant religieux, et lui prêtait le puissant concours de sa magnifique voix de basse. La souffrance minait pourtant ce corps qui se traitait si durement; mais la vénérable Mère n'en suivait pas moins tous les exercices réguliers. Toujours au milieu de ses filles, elle savait, malgré les occupations multipliées d'une Supérieure, trouver le moyen de se livrer aux travaux d'aiguille, et de satisfaire ainsi aux prescriptions de la sainte Pauvreté.

Au mois de novembre 1852, l'état maladif de notre Mère Sainte-Ursule l'obligea à quitter fort peu sa cellule; mais remarquant que les réparations qui venaient d'y être faites, semblaient blesser la stricte pauvreté, cette digne Ursuline demanda à être transportée à l'infirmerie. La Providence ayant permis qu'elle fût déjà occupée, le lit de la chère malade fut placé dans cette même salle de Communauté, où elle avait, durant tant d'années, enseigné la vertu par ses conseils et ses exemples. Après quelques jours de terribles souffrances, consolée et fortifiée pour tous les secours de la religion, cette sainte Mère rendit son âme à Dieu, entourée de ses filles désolées, le 16 décembre 1852 à l'âge de 68 ans.

LA MÈRE SAINT-JOSEPH FERRAGUT.

M^{lle} EMILIE DE FERRAGUT naquit au château de Castillon de Batz, de M. le baron Fritz de Ferragut et de

M^{me} Thérèse de Labarre. Toute la noblesse de la contrée se donnait rendez-vous au château de Castillon, et se groupait autour de cette famille, une des plus anciennes du pays; la jeune Emilie devait lui apporter un nouvel éclat, celui qui peut seul compter devant Dieu. Dès l'âge de quatre ans, elle montra pour la piété des dispositions qui furent le présage de sa vie angélique.

Lorsqu'elle eut atteint sa septième année, M. de Ferragut la confia aux Ursulines de Vic, qui appartenaient à l'ancien couvent de Gondrin. Ce fut sous leur conduite que M^{lle} de Ferragut fortifia ses premiers principes d'éducation chrétienne. Mais Dieu, par des vues toutes particulières, permit qu'on se méprît sur les dispositions de ce jeune cœur, et elle fut traitée assez sévèrement pendant les sept années qu'elle demeura dans cette maison. M^{me} de Ferragut résolut de retirer sa fille, pour la placer chez les Ursulines venues d'Auch, et dirigées par la Mère Chaillan. M^{lle} Emilie y fit sa première Communion, et durant deux années se montra excellente élève; même elle manifesta un goût prononcé pour la vie religieuse. Vers l'âge de seize ans, elle rentra dans la maison paternelle et goûta de nouveau la douce vie de famille. Qui dira ses vertus au foyer domestique? Pieuse et bonne, la fille du baron de Ferragut aimait à s'entourer des enfants pauvres de la paroisse, et à leur apprendre le catéchisme. Tous allaient à elle avec abandon, car, disaient-ils, « *M^{lle} n'est point fière.* » Souvent elle visitait les pauvres, leur distribuait des secours, et pansait leurs plaies de ses mains délicates. Enfin, cette jeune fille était une providence pour la contrée, et sa conduite si charitablement chrétienne, rappelait les vertus de sainte Elisabeth. En 1805, M^{lle} Julie de Ferragut, sœur aînée d'Emilie, entra dans la petite Communauté de M^{me} Chaillan. A peine épanouie, cette tendre fleur fut cueillie par les anges: après une année de vie religieuse, la Sœur Saint-Augustin retournait à Dieu. La famille de Ferragut fut sensiblement affectée de cette perte, mais ses sentiments chrétiens en adoucirent l'amertume. Mademoiselle Emilie eut, dans ces pénibles circonstances, occasion de voir de plus près les Ursulines, et elle sentit se réveiller en son âme son ancien attrait pour la vie religieuse. A la première ouverture

qu'elle en fit, on répondit par un refus formel. Mais la pieuse enfant espéra en Dieu, et confia ses peines à notre Sœur Sainte-Ursule de Cortade, qui la consola et la soutint dans la lutte.

Lorsque la Mère Chaillan eut fondé la maison de Condom, M^{lle} de Ferragut renouvela ses instances, et ses parents n'osèrent s'opposer plus longtemps à son généreux dessein. Elle partit donc, jetant un regard de dédain sur le brillant avenir qui l'attendait, et n'aspirant qu'aux délices du Tabernacle. La nouvelle Postulante joignait à d'utiles connaissances un esprit brillant, et une modestie charmante doublait son mérite. Elle fut reçue à bras ouverts par les Mères de Condom, prit le saint habit le 25 décembre 1814 et le même jour, par suite des événements politiques, la Sœur Saint-Joseph prononça ses Vœux ; elle avait 25 ans.

Ce fut à cette jeune Sœur que la confiance des Supérieurs confia la délicate mission de faire des instructions toutes les semaines, aux nombreuses associées de la Congrégation de Sainte-Angèle. Les dames les plus distinguées de la ville en faisaient partie. Notre Sœur Saint-Joseph parlait de Dieu et expliquait la sainte doctrine avec feu et onction ; facilement elle faisait passer dans les âmes les pieux sentiments de la sienne. Elle fut encore chargée du soin des classes pauvres. Grand fut son zèle pour ces chères enfants, déshéritées des biens de la terre, mais si aimées de Notre-Seigneur. Comme une bonne mère, elle les instruisait et les soignait avec une affection touchante.

Après trois ans, consacrés à ces différents labeurs, la Sœur Saint-Joseph fut appelée à diriger le Pensionnat, où ses qualités et ses vertus furent très-appréciées des élèves. Bientôt, la fervente Ursuline fut nommée Maîtresse des Novices ; elle apporta dans cet emploi tout ce qu'elle possédait de tact, de dévouement et de charitable condescendance. Que de soins, de bontés maternelles, et de saints conseils, furent prodigués à ses chères Novices ! Comme elle comprenait l'importance des Vœux ; comme elle en montrait tout à la fois la beauté et la douceur ! Celui de pauvreté semblait lui être spécialement cher : on l'a vue supplier la Mère Sainte-Ursule de Cortade, alors Supérieure, de lui laisser porter un vieil habit qui avait été longtemps à l'usage d'une Sœur converse.

En 1830, elle fut nommée Sous-Prieure, et après avoir exercé cette charge pendant trois ans, elle devint Supérieure. L'humilité de la Mère Saint-Joseph fut effrayée du fardeau que la volonté divine lui imposait, et, ayant un pressentiment de sa fin prochaine, elle dit : « *Je suis restée trois ans dans chaque emploi; je ne resterai pas aussi longtemps dans celui-ci.* » La nouvelle Supérieure, bonne pour toutes ses filles, avait pour chacune le mot qui console ou relève. En quelque moment qu'on voulût l'entretenir, on la trouvait toujours sereine et accessible; on eût dit qu'elle ne connaissait ni les moments d'épreuve, ni les troubles et les tristesses de l'âme; et pourtant elle-même a avoué que les peines intérieures l'ont souvent torturée. Souvent les Sœurs suppliaient leur Mère bien aimée de se ménager un peu; mais c'était un langage qu'elle ne savait pas comprendre. Si le jour ses occupations ne lui avaient pas permis de se livrer assez longtemps à l'oraison, elle se levait la nuit, et passait de longues heures au pied du saint Tabernacle. Elle avait une dévotion particulière au Sacré-Cœur de Jésus et à la Vierge Marie, et obtint l'établissement de la Confrérie du Sacré-Cœur dans notre chapelle.

Minée depuis longtemps par une maladie de langueur, notre zélée Mère Saint-Joseph était déjà alitée lorsque fut posé le tableau du Sacré-Cœur, et elle n'eut pas même la consolation de le voir. La Communauté désolée multipliait ses prières, ses sacrifices, pour le rétablissement d'une santé si précieuse; mais le ciel se montra jaloux de posséder cette belle âme : le mal continua à faire de rapides progrès. Malgré le vif désir que notre Mère Saint-Joseph avait de s'unir à son Dieu, un regret se traînait sur son visage et par ses soupirs. Cette tendre Mère ne pouvait se résigner à quitter ses chères filles, et lorsqu'elle les voyait réunies autour d'elle, son regard parcourant ce cercle aimé se remplissait de larmes. Enfin, la grâce finit par triompher, et la malade s'abandonna à la volonté divine : « *Maintenant, mes filles, dit-elle, le Seigneur peut m'appeler quand il voudra, mon sacrifice est fait.* »

Monseigneur le Cardinal d'Isoard, archevêque d'Auch, de passage à Condom, vint visiter la vénérée Mère. M. l'abbé de

Farragut qui l'accompagnait, sollicita la faveur de revoir une fois encore cette sœur chérie ; mais l'héroïsme de la Mère Saint-Joseph se refusa à ce vœu si légitime de l'amitié fraternelle. Sublime de renoncement, elle répondit : « *J'ai fait le sacrifice de ma famille, je ne veux pas le reprendre à mes derniers moments.* » M. le baron, son frère aîné, se présenta à son tour ; il y avait du mieux dans l'état de la malade, on eût pu facilement la descendre au parloir : « *Mon Dieu, que dois-je faire, se dit-elle?... Pauvre frère, je l'aime bien ; mais je me dois à la Communauté, je ne le verrai pas!...* »

L'heure suprême approche, et notre Mère attend l'appel divin ; ses filles entourent sa couche d'agonie. Tout à coup elle ressent les dernières convulsions, se tourne vers la fenêtre d'où l'on apercevait un ciel pur et serein, et se prend à sourire en rendant le dernier soupir. Son visage vénérable conserva cet ineffable sourire, tandis que sa belle âme célébrait dans le ciel la fête du Sacré-Cœur de Jésus qu'elle avait tant aimé. Cette mort bienheureuse arriva le 10 juin 1836. Notre Mère Saint-Joseph avait 47 ans.

LA MÈRE SAINT-AUGUSTIN LAPORTERIE:

MADemoiselle CATHERINE-ISULTE LAPORTERIE entra au Pensionnat des Ursulines de Condom à l'âge de 17 ans. Elle avait l'esprit subtil, et ne demandait que peu de culture pour produire des fruits abondants. Quelques mois après son arrivée, sa famille alla se fixer en Amérique, et elle laissa la jeune Isulte à la Mère Sainte-Ursule, en la recommandant à l'affection de son cœur maternel. Cette séparation coûta énormément à la pauvre enfant, qui dès lors pressentit le grand sacrifice que la divine Providence devait lui demander. En effet, M^{lle} Laporterie ne devait plus revoir ici-bas ni son père chéri, ni sa mère tendrement aimée.

Après le départ de ses parents, l'affection de la jeune fille pour la Mère Sainte-Ursule prit un nouveau degré d'expansion ; elle-même du reste savait se faire aimer de tous, et M. l'abbé Chaillan et la Mère Sainte-Véronique se plaisaient à la regarder comme l'enfant du Monastère.

Trois ans se sont écoulés ; les classes de la jeune fille sont terminées avec succès, et elle offre l'heureux assemblage de brillantes qualités et de rares vertus. Voici l'instant où, parée des grâces de la jeunesse, elle va rentrer dans le monde et s'attirer, sans doute, ce que l'on appelle vulgairement l'admiration. Dieu a d'autres vues sur cette belle âme : M^{lle} Laporterie déclare sa vocation religieuse. On l'éprouve sérieusement ; après le temps voulu, la jeune Postulante est revêtue du saint habit et reçoit le nom de Sœur Saint-Augustin le 1^{er} mars 1824.

L'année suivante, le 19 mars, elle prononce ses Vœux. Elle a pour maîtresse au Noviciat cette même Mère Sainte-Ursule, qu'elle avait tant aimée pensionnaire. En quittant le Noviciat pour la Communauté, c'est encore la Mère Sainte-Ursule qu'elle retrouve Supérieure. Cette vénérée Mère qui l'avait si sagement formée à la perfection de la vie religieuse, est heureuse de partager plus tard avec cette chère fille le poids de la supériorité.

Les épreuves ne manquèrent pas à notre bien-aimée Sœur : Sa mère n'est plus, et voici comment elle apprend la nouvelle de la mort de son père. Elle était Portière, et elle reçoit elle-même la lettre au cachet noir ; elle a tout compris : « *Mon père est mort,* » dit-elle en remettant la lettre à la Mère Supérieure, qui tout émue, ose à peine ouvrir ces pages contenant en effet la triste nouvelle. La pauvre Sœur désolée entre dans sa cellule, se prosterne devant son crucifix, et, durant trois heures, le rend seul témoin de ses soupirs et de ses larmes. Elle se rend à la chapelle, puis, sublime de résignation, elle suit comme à l'ordinaire tous les exercices de la Communauté. Dieu voulut cependant apporter une joie à son cœur brisé : une sœur née en Amérique revint en France, et notre Sœur Saint-Augustin reporta sur cette enfant la vive affection qu'elle avait eue pour ses parents.

Notre chère Sœur avait montré dans toutes les circonstances une de ces grandes âmes, dont les richesses abondantes peuvent se répandre sur toutes celles qui les entourent ; aussi fut-elle chargée des emplois les plus importants du Monastère. Sacristine, Econome, Maîtresse principale des élèves, Maîtresse des Novices, Sous-Prieure, elle remplit enfin la

charge de Supérieure durant de longues années. Elle avait le talent de commander l'affection et le respect. Active, intelligente, son regard sûr mesurait les entreprises, et sa volonté ferme les conduisait courageusement à leur fin. Cette digne Mère aimait sa famille religieuse de toutes les forces de son âme. Nature essentiellement délicate et aimante, elle trouvait dans son propre fonds des motifs de sacrifices, mais aussi des causes de joies pures et de consolations intimes. Elle était droite et simple : la voir, l'entendre, c'était la connaître. Sa foi admirable ne pouvait se comparer qu'à son abandon à la Providence, trait distinctif de son caractère. Ses sublimes sentiments se révélèrent surtout dans les derniers jours de sa vie.

Un premier appel du divin Epoux s'était fait entendre à notre Mère Saint-Augustin le 6 juin 1862. De ce jour au 26 octobre, cette chère existence s'éteignit lentement. Notre Mère s'était montrée digne et sainte dans sa vie : digne et sainte fut encore sa mort. Le dimanche matin 26, après une longue nuit d'agonie, elle reprend un peu de forces et dit à M. l'Aumônier : « *Mon Père, avant de recevoir Notre-Seigneur pour la dernière fois, je veux demander pardon à toute la Communauté.* » Aussitôt, levant ses mains au ciel, et les étendant ensuite vers ses filles désolées : « *Je demande pardon à tout le monde de tout ce que j'ai fait souffrir ! Pardon ! .. Pardon ! ..* » A neuf heures, se tournant vers M. l'Aumônier : « *Mon Père, je suis sur la croix,* » dit-elle. Ce fut sa dernière parole. De cette croix, notre Mère s'éleva au ciel pour y continuer d'aimer Dieu et ses Sœurs : c'était le 26 octobre 1862. Notre Mère Saint-Augustin avait cinquante-neuf ans.

LA MÈRE SAINTE-DELPHINE GAMOTIS.

CLOTILDE GAMOTIS était née à Bassoues (Gers), en 1821. Aînée de quatre filles, elle prit sur ses sœurs une autorité que fortifia bientôt une raison précoce. Toute petite enfant, la prière faisait ses délices; parer les chapelles, réciter le chapelet, écouter la vie des Saints, furent les premières joies de son cœur.

Élevée au Pensionnat des dames de Nevers, à Mirandé, elle y fit sa première Communion. Depuis cet heureux jour, M^{lle} Gamotis se sentit appelée à la vie religieuse. Elle hésita plusieurs années pour le choix de l'Ordre. Une de ses amies lui ayant parlé avantageusement des Ursulines de Cordom et de l'esprit de régularité qui régnait dans cette Communauté, M^{lle} Gamotis fit les démarches nécessaires pour obtenir son admission.

Elle reçut le saint habit et le nom de Sœur Sainte-Delphine le 18 février 1844; l'année suivante, 22 mars, la jeune novice prononçait ses Vœux.

Pendant dix ans, cette humble Ursuline remplit les fonctions de Maîtresse de classe avec une ardeur et une intelligence hors ligne. Sa Supérieure, appréciant son jugement parfait et son talent pour la direction des études, lui confia la charge importante de Maîtresse principale des élèves du Pensionnat. C'est dans cette mission délicate, où la piété doit s'allier à la science de l'éducation, que notre Sœur Sainte-Delphine révéla son tact exquis pour la conduite de la jeunesse. En très peu de temps, on remarqua dans le Pensionnat d'importantes améliorations. Mais aussi la Mère Sainte-Delphine était infatigable. Que de journées sans repos, que de nuits sans sommeil, pendant les nombreuses années qu'elle resta dans cette charge! Elle était excellent professeur, possédant ce langage clair et précis qui se fait comprendre de toutes les intelligences, et revêtant l'étude de tous les charmes qui peuvent la faire aimer de l'enfant.

Mais si je ne puis dire ce que fut le professeur, comment exprimer ce que fut la Mère! Son dévouement affectueux se dépensait en moyens ingénieux et bénis du ciel. La Mère Sainte-Delphine gagnait vite l'amour et la confiance, aussi elle exerçait autour d'elle un ascendant extraordinaire. Nommée Sous-Prieure en juin 1862, elle ne garda ce titre que quelques mois, et, le 13 novembre de la même année, quelques jours après la mort de la chère Mère Saint-Augustin, elle fut élue Prieure. Elle dut donc se résigner à prendre en main le gouvernement, malgré l'attrait qu'elle eut toujours pour la vie cachée. Le zèle fut le trait distinctif de sa vie: toujours et partout la première, elle avait le droit de prêcher

la régularité. Le conseil était chez elle prompt et sûr, le caractère ferme et doux, le commandement précis et modéré.

Nous admirâmes en notre vénérée Mère l'esprit de foi, la mortification, l'amour passionné de Jésus au Saint-Sacrement, mais surtout un calme et une possession d'elle-même admirables. Les cérémonies de l'Eglise et les saints cantiques la ravissaient; aussi, de cette âme pure et ardente, s'échappaient souvent de saints élans vers Dieu.

Sous cette sage administration, le Pensionnat vit s'établir la Congrégation des Saints-Anges et des Enfants de Marie; un patronage fut créé pour les jeunes ouvrières de la ville; cette dernière œuvre, qui date de cinq ans à peine, s'est développée d'une manière inespérée et a déjà produit les plus heureux résultats.

La santé de la Mère Sainte-Delphine paraissait bonne, et rien ne faisait prévoir que nous serions bientôt frappées dans nos plus chères affections. Le 1^{er} septembre 1873, Condom faisait son premier pèlerinage à Lourdes; notre Mère engagea la Communauté à se rendre à la chapelle pour unir ses prières à celles des pèlerins. Ce fut la dernière manifestation de son esprit profondément ami des œuvres catholiques. Le 4 et le 5 septembre s'annonça une dysenterie qui fit condamner notre Mère au repos absolu. La maladie ne présenta au début rien de sérieux, nos cœurs étaient affligés mais sans inquiétudes. Après quatre ou cinq jours, les symptômes commencèrent à faire redouter un triste dénouement. Que de prières, que de vœux adressés au ciel pour obtenir la conservation d'une vie si précieuse!... Tout fut inutile: sa couronne était déjà préparée!...

Le dimanche, 14 septembre, vers 9 heures du soir, elle répéta d'une voix distincte: « *Mes filles, chantez, chantez donc!* — Ma Mère, comment chanter quand vous allez mourir? . . Elle commença alors elle-même:

« Divine Eucharistie,
« O miracle d'amour! . . . »

.....

Vers onze heures, sentant sa fin prochaine, elle demande M. l'Aumônier, il accourt en toute hâte: on récite les prières

res des agonisants, la mourante semble s'y unir, car de temps à autre, lorsque les voix de ses filles lui disent : « Notre Mère, nous entendez-vous? » ; elle pousse un léger gémissement et fait un effort suprême pour murmurer encore les noms sacrés de Jésus et de Marie. Enfin, vers quatre heures du matin, une pâleur soudaine se répand sur le visage de la mourante et elle rend doucement son âme à son Créateur.

Une explosion de douleur s'échappe de toutes les poitrines; ses filles ne savent que pleurer et prier près des restes de leur vénérée Mère. Aussitôt que la triste nouvelle se répand dans la ville, elle provoque un concert unanime d'éloges et de regrets. Combien d'âmes, en effet, étaient venues lui confier leurs sollicitudes et leurs tristesses, et s'étaient retirées fortifiées et consolées! Notre chapelle fut trop petite pour contenir la foule sympathique et empressée qui voulut honorer ses funérailles. La cérémonie qui avait attiré, outre le clergé de la ville, un grand nombre d'ecclésiastiques des environs, était présidée par M. l'abbé Darré, Vicaire-général et supérieur de la maison; aussitôt qu'il avait appris la triste nouvelle, il était venu pour consoler ses filles désolées, et rendre un dernier hommage à celle dont il avait tant apprécié la vertu. « *Mes filles, nous dit ce bon Père lorsque nous fûmes réunies avec lui autour de la couche funèbre, « quel riche don vous venez de faire au ciel!... que cette âme était belle!... Plantez des lis et de blanches fleurs sur sa tombe, « jamais vous ne symboliserez assez sa pureté.* »

Et maintenant, comme le disait si bien, en 1873, un écrivain catholique, en donnant des regrets à l'un des éminents Prélats de l'Église: « Heureusement les Prophètes, en quittant cette terre, savent se passer leur manteau. »

Qu'il nous soit permis d'emprunter cette pensée et de l'appliquer ici.

Oui, les vénérées et bien-aimées supérieures qui, depuis soixante-dix ans, ont gouverné notre Monastère, se sont fidèlement transmis l'héritage sacré du dévouement, de la bonté et des vertus religieuses, et nous sommes heureuses de leur donner ici le témoignage affectueux de notre filiale et tendre reconnaissance.

TABLE

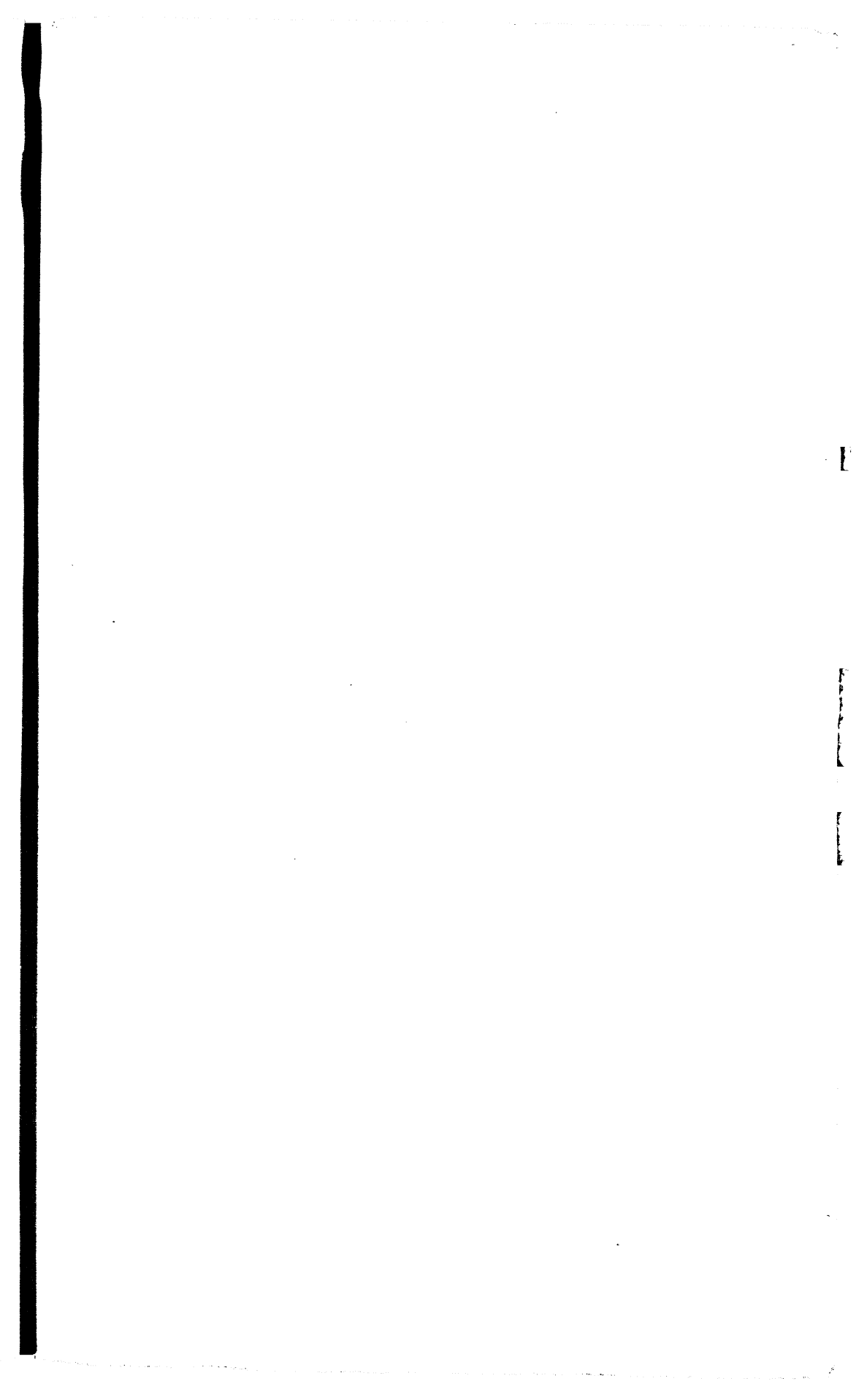
DES

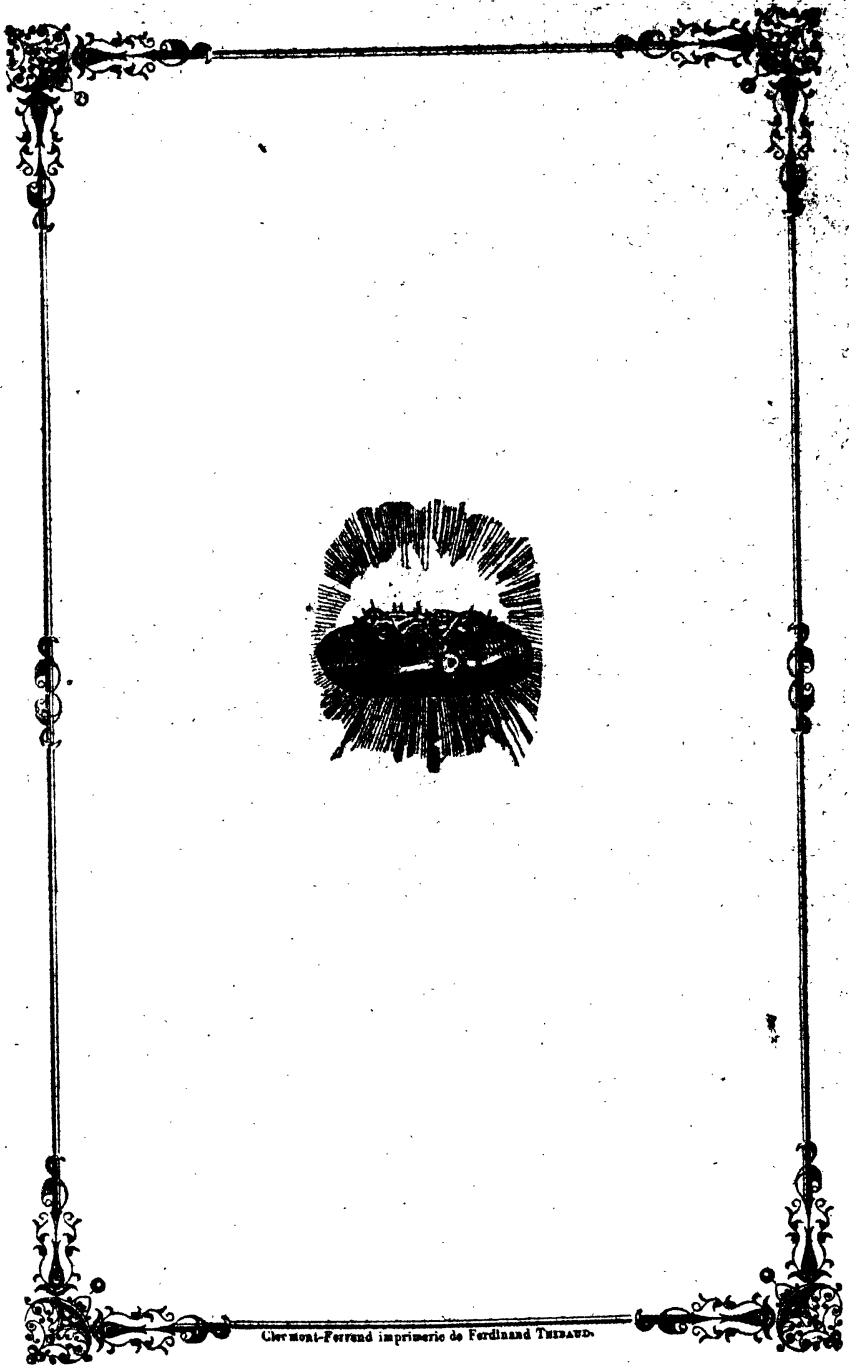
MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Monastère d'Aire-sur-l'Adour.	4
— d'Aire-sur-la-Lys.	32
— d'Aix.	42
— d'Ambert.	62
— d'Amiens.	73
— d'Angers.	109
— d'Annonay.	121
— d'Argentat.	142
— d'Arras.	160
— d'Auch (rue de l'Oratoire).	188
— d'Avallon.	228
— d'Avignon.	248
— d'Avranches.	280
— de Beaujeu.	329
— de Beaulieu.	332
— de Bletterans.	340
— de Blois.	346
— de Boulieu.	352
— de Boulogne-sur-Mer.	370
— de Bourg-Argental.	394
— de Bourges.	438
— de Brignoles.	448
— de Brives.	476
— de Carhair.	522

Monastère de Charlieu	537
— de Châteaugiron	556
— de Château-Gonthier	574
— de Chirac	589
— de Clermont-Ferrand	609
— de Condom	684

FIN DE LA TABLE DU TROISIEME VOLUME.





Clermont-Ferrand imprimerie de Ferdinand THIBAUD.